

RICHARD MORGAN

# THIN AIR



Richard Morgan

***Thin Air***

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne) par Claude Mamier

Bragelonne SF

*À la mémoire de Gilbert Scott,  
musicien, artiste, ami.*

*Il affrontait des démons terrifiants,  
mais n'a jamais cessé de les combattre,  
persuadé que la victoire était au bout,  
sans même avoir conscience des trésors  
de courage, de force et de détermination  
qu'il jetait chaque jour dans la bataille.*

*Le temps ainsi gagné lui a permis  
de créer des œuvres magnifiques.*

« Sans une frontière vers laquelle tendre, le souffle qui a donné naissance à la culture humaniste et progressiste représentée depuis deux siècles par les États-Unis est sur le point de s'éteindre. Il ne s'agit pas seulement d'une perte nationale ; le progrès humain a besoin d'une avant-garde, mais aucune ne pointe à l'horizon.

La création d'une nouvelle frontière représente donc une nécessité sociale impérieuse à la fois pour les États-Unis et pour l'humanité...

Je crois que seule Mars peut nous offrir cette nouvelle frontière. »

Robert Zubrin, *Cap sur Mars*

« Loin de l'imagerie héroïque et romantique qui entoure d'ordinaire la colonisation européenne du continent américain, le symbole le plus réaliste pour illustrer cette période serait assurément un gros tas de crânes. »

David E. Stannard, *American Holocaust*

« Une organisation créée de toutes pièces est toujours menacée d'effondrement, car elle repose sur des mythes, et les mythes disparaissent dès que les gens cessent d'y croire. »

Yuval Noah Harari, *Sapiens : une brève histoire de l'humanité*

# **PREMIÈRE PARTIE**

## **LE BLUES DE LA PORTE NOIRE**

« Le Réveil s'accompagne habituellement d'un mélange de joie intense, de concentration obsessionnelle, de stress et de légère nausée. Ces sensations font partie intégrante du travail : vous *chauffez*, autant vous y faire.  
(Autre partie intégrante du travail : le Réveil s'opère dans un contexte qui s'apprête à merder ou qui a déjà merdé.) »

Blond Vaisutis, *Manuel d'incorporation des nettoyeurs*  
(avec commentaires libres des vétérans)

# Chapitre premier

Je débarquai sur l'avenue Mariner en début de soirée. Là-haut, dans la Lamina, ils essayaient encore de faire pleuvoir. Sans grand succès : la bruine froide, éparse, tombait mollement du ciel couleur paprika.

Faute de temps, je manquais d'infos sur l'opération. Une nouvelle sous-routine, à en croire les rumeurs, codée par les petits génies de l'industrie et lâchée en hauteur dans les couches frêles qui gardaient la Vallée au chaud. Le tout avec une bonne campagne de pub, vu le monde qui traînait dans les rues un soir de semaine. Dès les premières gouttes, c'était comme si toute la ville s'était réunie pour regarder. Partout, les gens levaient bêtement les yeux en l'air.

Je jetai un coup d'œil méfiant au ciel, sans m'arrêter. Poursuivis mon chemin à coups d'épaule entre les rangées de curieux et d'éco-geeks racontant n'importe quoi. Ceux qui comptaient que cette merde les mouillerait pouvaient attendre longtemps. Les sirènes du marketing leur faisaient oublier que rien ne tombait vite sur Mars. Nouveau code ou pas, cette tentative d'averse ne briserait aucune loi fondamentale de la physique. La pluie tant promise se contentait de voleter au-dessus des têtes, méprisant la pesanteur faiblarde et se teintant de rouge sang dans les dernières lueurs du jour.

Beau spectacle, pour sûr. Mais je n'avais pas que ça à faire.

Des façades de cinq étages datant du début de la colonisation surplombaient l'avenue de chaque côté. Nanobéton abîmé dont les protocoles de réparation avaient depuis longtemps rendu l'âme. Les surfaces inertes, lessivées par des décennies de tempêtes de poussière, ressemblaient plus à du corail exposé à marée basse qu'à des édifices faits de main d'homme. À l'époque, les ingénieurs de LINCOLN ne pensaient qu'à s'enfuir : ils avaient construit à l'identique des deux côtés d'un grand canal creusé dans la roche. Soixante mètres de large pour trois kilomètres de long, légèrement incurvé pour profiter d'une ligne de faille dans le sol de la Vallée. Autrefois, l'endroit accueillait des jardins hydroponiques et de beaux espaces de détente pour les premiers colons, le tout sous un plafond

de verre. Des parcs, des vélodromes, deux petits amphithéâtres, un terrain de sport, et même – m'étais-je laissé dire – une piscine ou deux. En accès libre.

Vous imaginez ça ?

Mais le plafond était parti et le reste avec. Abattu, cassé, dégagé. Ne subsistait qu'une vilaine avenue en contrebas, jonchée de détrit, bardée de stands et d'étalages rivalisant pour fourguer des produits bon marché. « Profitez-en, messieurs-dames, profitez-en ! » Des aiguilles de code datant de la saison dernière, des bijoux semi-intelligents, du Marstech volé ou falsifié – forcément, à ce prix-là – et de la bouffe, plein de bouffe fumante dans des myriades de woks et de casseroles. Les petits chimistes des rues se tenaient en périphérie, prêts à vendre de quoi s'exploser la tête de vingt façons différentes. Non loin, filles et garçons offraient la même échappatoire avec une méthode plus classique. Donc il y avait lieu de croire que l'avenue demeurerait malgré tout un espace de détente. Sauf que l'esprit de cette fête-là, lugubre et tape-à-l'œil, n'était pas du genre dont on aimait croiser le regard.

Néanmoins, pour ceux qui pistaient de tels fantômes, il suffisait de descendre dans la fosse par l'un des escalators couverts insérés sans ménagement dans la structure originelle. Il y en avait un au bout de la plupart des rues transversales, qui menait jusqu'aux bâtiments coloniaux, eux-mêmes cernés par une architecture moins ramassée, moins hermétique, conçue pour une génération soudain libre de *sortir*. Derrière les murs sombres et déchiétés des vieux bâtiments se dressaient bien haut des immeubles élancés d'époque plus récente. Les visiteurs s'engageaient sur les escalators par une grande arche de nanobéton usé, puis suivaient l'interminable ruban métallique jusqu'en bas.

Nostalgiques ou voyageurs fraîchement débarqués, à peine sortis de la navette, pouvaient aussi jouer les gros touristes en empruntant les vieux monte-charge colossaux placés à chaque extrémité du canal. Des plates-formes jumelles de mille mètres carrés, qui montaient et descendaient toujours en douceur, sur des pistons dont la respiration évoquait d'immenses poumons. Les haut-parleurs disposés le long de la rambarde crachaient des messages de prudence faussement anciens. Sans oublier les loupottes jaunes rotatives. Enfin tout le bordel, quoi. Le symbole massif des antiques prouesses techniques de la Haute Frontière, préservées pour votre délectation blasée.



D'une façon comme de l'autre – plates-formes ou escalators –, la sensation restait la même, celle de plonger lentement dans le ventre d'une grosse bête qui ne vous voulait pas que du bien.

*Parfait pour moi.*

Je pris l'escalator partant de l'allée Crane, lequel me déposa à un kilomètre de ma destination, ralenti par la foule compacte des geeks climatiques. En débouchant du tunnel, j'eus la surprise de sentir une véritable pluie sur mon visage. Au point de me forcer à m'essuyer le visage, au point de tracer un chapelet humide sur mon front et le dos de mes mains. Sensation agréable mais, à ce moment-là, elles l'étaient toutes.

*Réveillé depuis trois jours et toujours en train de chauffer.*

Au-dessus de ma tête, dans les étages supérieurs, les premières illuminations apparurent derrière des fentes coupe-vent devenues inutiles. Promettant l'accès à des mystères voluptueux. Logos et noms de clubs s'accrochaient aux murs hors d'âge tels de gros scarabées luminescents. Les premiers écrangels surgirent à leur tour en travers du ciel pluvieux, déployant les bulles presque invisibles qui leur servaient d'ailes. Des parasites argentés en sillonnèrent la surface comme si les 'gels se raclaient la gorge à leur manière. Puis les images jaillirent, ouvrant une longue nuit de proxénétisme vidéo.

J'avais pensé que l'arrivée de la navette terrienne le matin même nous vaudrait quelques images d'ultraroutards, ainsi que des spots de pub pour Vector Red ou Horkan Kumba Ultra. Mais ce soir, les faiseurs de pluie étaient les rois de la fête. Les vidéos montraient des jeunes gens s'agitant dans des rues nocturnes, sous le genre de trombes d'eau dont personne ici ne s'approcherait jamais à moins de cinquante millions de kilomètres. Vêtements sombres, trempés et déchirés style *favela*-chic, s'accrochant aux corps, aux courbes, flashs de chair humide, de tétons dressés. Plus les indispensables slogans.

« PARTICLE SLAM DUNK – C'EST SI BON D'ÊTRE MOUILLÉ ! UNE *joint-venture* DE CODAGE ISSUE DE PARTICLE SLAM, EN PARTENARIAT AVEC L'INITIATIVE COLONIALE. »

Ouais, LINCOLN, encore et toujours. Les toutes-puissantes sages-femmes entrepreneuriales qui accouchaient la présence de l'humanité dans l'espace. Deux siècles martiens auparavant, au début de leur grande aventure, on aurait pu les qualifier de *keiretsu* un peu spécial. Désormais, ce serait comme accrocher un badge « LÉZARD » sur la poitrine d'un

tyrannosaure. Une question d'échelle, en somme. Dès qu'un être humain posait le pied quelque part dans l'espace, dès qu'il fallait transporter ou vendre quelque chose de planète à planète, LINCOLN possédait l'affaire, ou la gérant, ou la finançait, ou à tout le moins s'apprêtait à s'en mêler. Leurs flux financiers formaient le sang de l'expansion interplanétaire ; leur assimilation d'antiques structures juridiques terriennes créait le squelette sur lequel tout reposait. Quant à leur prétendue dynamique de compétitivité, elle n'avait guère plus de substance que les pas de danse guindés des jeunes beautés remuant sur les écrangers.

Entre-temps, la pluie – la vraie pluie du vrai monde – s'était soudain arrêtée. Une longue pause, comme une menace, puis quelques gouttes tombèrent à nouveau en douceur. Difficile de blâmer à coup sûr le nouveau code. Il pouvait s'agir d'un protocole d'économie d'énergie, d'un effet d'attente pour aguicher le client, ou juste d'un foutu bug. Les geeks massés sur l'avenue soupesaient ces options sans quitter le ciel des yeux.

— Là, c'est du sérieux, mec. Ils envoient du lourd chez Particle Slam. Pas comme ces branleurs de la 9<sup>e</sup> Rue. Tu sens ça sur ta gueule ?

— À peine, à peine. Je vois pas trop la nouveauté.

— Va te faire foutre, putain ! Regarde un peu : ça fait déjà des *flaques*.

Je m'éloignai du débat, évitant lesdites flaques mais mémorisant les infos pour plus tard. Particle Slam ? Jamais entendu parler. Mais ce n'était guère étonnant juste après le Réveil. L'éco-codage bougeait vite, même sur Terre, et ici, sans frein, sans « bonne pratique commerciale », la sélection était tellement darwinienne que ça faisait mal au crâne rien que d'y penser. Une boîte de codage pouvait grimper dans les hauteurs puis tomber en poussière en moins de temps qu'il en fallait à la navette pour accomplir son aller-retour longue saison. Gros souci pour les ex-nettoyeurs pouilleux dans mon genre cherchant à gagner leur vie : on prenait un sacré retard en quittant le monde pendant quatre mois.

Heureusement, certaines choses ne changeaient pas.

Chaque soir, l'avenue Mariner revenait peu à peu à la vie, comme un néon défectueux sur lequel il fallait cogner un bon coup. L'avenue clignotait avant de briller enfin de mille feux, jetant un voile scintillant sur les rues du vieux quartier de Bradbury. Comme un sourire mystérieux. Comme une lampe attirant les papillons de nuit. Je l'avais vue une fois en orbite basse, alors que je dérivais dans l'espace après avoir maté une petite mutinerie sur un cargo de la ceinture d'astéroïdes. Rien à faire à part rôder sur les ponts

silencieux et observer Mars par les hublots. Le vaisseau avait pourchassé le terminateur le long d'Eos Chasma et de Ganges Chasma, puis la nuit était tombée et l'Entaille était apparue. Parois sombres plongeant sur des milliers de mètres dans la croûte martienne. Masses énormes de débris tectoniques formant collines ou sillons à travers le fond plat. Ça et là, de rares lumières indiquant une implantation humaine, lumières qui se multipliaient et se regroupaient jusqu'à se perdre dans la grosse tache de Bradbury, plus haut dans la vallée. Avec, en plein milieu, le fameux sourire de trois mille mètres de long.

Partout en ville, les logos d'entreprises et les pubs LINCOLN illuminaient les immeubles d'un feu de cristal liquide, repoussant de leur mieux l'avance de la nuit extraterrestre. Mais au final, toute la puissance de ces marques ne pouvait rien contre la terrible noirceur. Chacun de nous le savait, en son for intérieur. Là où tournait l'horloge. Là où les chiffres criards ne cessaient de défiler telles les cartes d'une main éternellement perdante. On finissait toujours par s'en rendre compte un jour. Et quand ce jour venait, la lucidité soudaine vous laissait un sale frisson sur la nuque.

Dès lors, impossible de ne pas aller se fracasser sur les attrails trompeurs de Mariner, comme tous les papillons de nuit.

Je m'étais cru différent.

On le croit tous, à un moment ou à un autre.

Un léger vrombissement retentit près de mon oreille, suivi par l'inévitable piqûre. Je me frappai le cou par un réflexe bien inutile. La mouche-code était déjà repartie, comme l'exigeait son programme. Même en pesanteur terrestre, ces saletés étaient plus rapides que les moustiques de chair et de sang dont leur design s'inspirait ; sur Mars, stimulées par les conditions locales, elles filaient comme des flèches de vif-argent. Se poser, piquer, injecter : le tour était joué.

Pourtant je ne me plaignais pas. Quand on vivait ici, il *fallait* se faire piquer. Impossible d'y échapper. Telle était la Haute Frontière, mon gars, où l'humanité ne survivait que par d'incessantes mises à jour.

Mais après quatre mois calfeutré derrière une écoutille, j'avais tellement de retard sur ces mises à jour que toutes les mouches-code du quartier me guettaient à travers leurs vilains yeux postorganiques. À peine trois jours dehors et je ressemblais déjà à une putain de pelote à épingles. Ma peau me démangeait à mille endroits différents. Nouvelle routine pour les turbos pulmonaires ; recapture de la mélatonine version 8.11.4 ; les plus récents –

et agressifs – inhibiteurs d’ostéopénie ; protecteurs cornéens 9.1. Et ainsi de suite.

J’avais payé pour récupérer certaines de ces saletés dès leur sortie. D’autres m’étaient offertes par LINCOLN, dans sa grande générosité orientée performances. Mais tout devait être sans cesse rééquilibré, amélioré, mise à jour après mise à jour, version après version, piqure après piqure.

Avec en cadeau une dépendance forcée, sauf à rentrer sur Terre.

Pourtant je ne me plaignais pas.

Le *Vallez Girlz* était là où je l’avais laissé quatre mois plus tôt. La même façade usée, à côté de l’escalator donnant sur le boulevard Friedman ; les mêmes vidéos alléchantes passées en boucle sur des panneaux de cinq mètres de haut de chaque côté de la porte. Le même fond sonore – du fuktronica ringard – joué par des haut-parleurs invisibles. L’écran de droite était encore craquelé à l’endroit où ma tête l’avait percuté pendant la bagarre, ce qui donnait un drôle d’effet à l’image : les danseuses se divisaient en confettis de chair et de cheveux, entrelacés d’yeux aux cils immenses qui paraissaient flotter telles des larmes en apesanteur.

Mais l’effet était peut-être voulu.

*Tu bouges trop vite, mec. Faut lâcher du lest.*

*Parce que tu... chauffes.*

Je me forçai à ralentir, à adopter l’allure d’un simple curieux. Dos voûté, mains dans les poches, capuche sur la tête pour me protéger de l’averse intermittente. Pour me donner surtout le temps d’inspecter l’entrée de la boîte. La queue n’était pas très dense, et ceux qui attendaient remuaient au son du fuktronica. Deux gorilles gardaient la porte. Fringues ternies par l’usage, lorgnons noirs enveloppants. Plus le même super vieux scanner de l’Autorité portuaire déployé au-dessus du linteau comme une espèce de chauve-souris préhistorique prête à s’envoler. Sal Quiroga était toujours aussi radin : il avait acheté le scanner neuf ans plus tôt lors d’une vente de matériel d’occasion, et on disait qu’il avait fait pression sur un employé portuaire pour obtenir un rabais supplémentaire. « La pression, y a que ça qui marche ici, m’avait-il expliqué un jour. Si tu sais pas mettre la pression, autant retourner direct sur Terre. »

Rire jaune. Pour la plupart des résidents de longue date de l’Entaille, il fallait justement mettre un max de pression pour espérer rentrer un jour sur

Terre. Les billets coûtaient la peau des fesses, sauf avec la loterie de la Longue Chute (« *Cinquante veinards rentrent à la maison chaque année ! C'est peut-être votre tour ! Mais il faut jouer pour gagner !* »). Donc aucun moyen de revoir la Terre sans être particulièrement « veinard », particulièrement riche, ou sous contrat avec LINCOLN.

J'étais bien placé pour le savoir. Coincé là depuis un sacré bout de temps.

Je parcourus encore cinquante mètres, peut-être en l'honneur des grands gagnants de l'année, puis fis demi-tour pour revenir vers l'entrée. J'ôtai ma capuche en montant les quelques marches. Inutile de se cacher. Quand on jouait les gorilles – et j'avais parfois dû m'y résoudre au fil des ans –, rien ne déclenchait plus l'alarme interne qu'un client avide de masquer ses traits. « *Ça va pas marcher, mon pote. Tu m'as carrément stressé, là.* »

Or je ne voulais pas stresser ces deux gaillards. J'avais besoin de me rapprocher encore un peu. Mon expression s'accorda au rythme aguichant du fuktronica tandis que je levais les yeux vers le lorgnon noir du gorille de droite. Inconnu au bataillon. Comme je gardais bien en mémoire ceux qui m'avaient botté le cul, il ne devait pas me connaître non plus. Même si ce raisonnement ne tenait plus de nos jours. Le type consultait une liste derrière son lorgnon. Reconnaissance faciale : le fléau de tous les mauvais clients de ce côté-ci du plan de l'écliptique.

Je sentis son corps se tendre lorsque le logiciel m'identifia, puis se relâcher en consultant les informations.

Le mépris lui déforma les traits.

— Dom ? (Attention déportée sur le côté, là où son collègue étudiait des filles très court vêtues qui voulaient entrer. Il toucha son lorgnon au niveau de l'oreille. Le fuktronica baissa d'un cran.) Eh, Dom ! Tu te rappelles le connard de hib à qui t'as claqué le beignet avec Rico y a deux mois ?

Coup d'œil irrité de Dom.

— Un hib ? Quel hib ? Ce gars-là... ? (Sa voix se réduisit à un murmure tandis qu'un sourire éclairait son visage.) Ce gars-là ?

— Certains ont la comprenette difficile, hein ?

— Je viens voir Sal, dis-je avec calme.

— Ah ouais ? (Dom serra doucement le poing droit et le regarda comme un outil qu'il envisageait d'acheter.) Ben lui, il veut pas te voir. Il voulait déjà pas te voir la dernière fois. Et ça a mal fini.

— Cette fois, il voudra bien.

Les deux gorilles échangèrent un bref regard chargé d'une gaieté mauvaise. Le pote de Dom poussa un soupir.

— Écoute, mec, c'est une soirée tranquille, pas vrai ? Alors ça arrangera tout le monde si tu te barres avant qu'on te casse quelque chose.

Je souris à mon tour. Je *chauffais*.

— Pas possible, les gars.

Dom grogna. Voulut m'agripper...

Je lui saisis *vite* le poignet. Obligé d'être rapide avec une pesanteur un poil sous les quarante pour cent de la valeur terrestre. La masse et l'élan ne servaient pas à grand-chose. L'impact devait provenir de la *vitesse*. J'attrapai son petit doigt et son annulaire, les pliai sauvagement. Bruit de rupture. Profitant de la douleur, je lui bloquai le bras et le forçai à se mettre à genoux. Puis je le finis avec un bon coup de pied dans le ventre.

Il se roula en boule par terre.

D'ordinaire, on ne se débarrassait pas d'un gorille de Mariner si facilement. C'était presque tous des anciens surveillants des équipes de travaux des Uplands, des gros bras qui ne supportaient plus l'atmosphère ténue mais ne pouvaient pas s'offrir les derniers turbos pour leurs poumons. Alors ils redescendaient dans la mélasse de Bradbury et vendaient leurs muscles à qui en avait besoin. Je ne leur en voulais pas, vu mes propres accidents de parcours. Ils faisaient un boulot nécessaire dont je m'étais parfois chargé. En plus, ces deux-là ne se débrouillaient pas si mal.

Mais ils se trouvaient en travers de mon chemin. Tout ce que leur logiciel et la bagarre précédente leur disaient sur moi était faux.

Ils n'avaient pas la moindre chance.

L'autre type tendit la main vers le pistolet à impulsion électrique placé dans un holster au creux de ses reins. Mauvais choix. Tardif. J'étais déjà trop près, il était trop lent. Sans doute choqué : rien de tel n'était censé se produire. Je le bloquai avant qu'il atteigne le flingue, puis le frappai à la gorge du tranchant de la main. Un balayage alors qu'il trébuchait déjà, un coup paume ouverte sur la poitrine : l'affaire était pliée, même à 0,4 g. Le gorille tomba sur le dos, à moitié étouffé.

Je me penchai pour récupérer le PIE.

Tirai à bout portant.

Gros crépitement, comme de l'huile jetée dans une poêle. La chemise du type vibra sous l'impact de la fléchette de cristal. Ses yeux roulèrent dans ses orbites, son corps se tordit violemment. Puanteur des boyaux relâchés.

Vilain raclement de gorge. Bave dégoulinant des lèvres tordues. Sa main battit frénétiquement sa poitrine ; on aurait dit l'aile d'un oiseau en cage.

Dom tenta de se redresser pour me sauter dessus. Je le flinguai aussi.

Ne restait qu'à passer entre les corps tremblants, puis sous le scanner chauve-souris, pour enfin franchir la porte.

## Chapitre 2

L'intérieur de la boîte de nuit était plongé dans un crépuscule bleuté. Je me glissai entre silhouettes et visages fantomatiques, prenant soin d'éviter les spots mobiles qui illuminaient les danseurs. Ici et là, dans l'espace voûté, de plus subtils éclats émanaient des fausses lucioles programmées pour tourner autour des corps déchaînés des fameuses « filles de la Vallée », gardant les clients dans une pénombre discrète. Un rythme lancinant montait des murs : le remix pourri d'un hit de cryopop qui avait fait fureur deux ans plus tôt. *La Longue Chute du dormeur*, ou une autre mièvrerie du genre. *Regarde un peu le bon côté des choses, mec*. Pas de sirènes, pas d'alarmes, pas de mouvements bizarres dans la foule des danseurs. Vu que le PIE planqué dans ma poche appartenait à la maison, il ne risquait pas de déclencher une alerte de sécurité en débarquant sur la piste. Et j'étais presque sûr que Dom et son copain n'avaient pas eu le temps d'en déclencher une de leur côté.

*Deux minutes, peut-être trois*. Après quoi le bordel laissé dehors passerait la porte à son tour et me rattraperait. Je pénétrai plus avant dans la salle, bougeant toujours en douceur, sans déranger personne. *Tout va bien, les gars, pas de problème. Gardez les yeux sur la jolie marchandise*. Pourquoi s'inquiéter du grand gaillard avec une sale gueule ? Il vous cherchait pas de noises, hein ?

Je repérai Sal à la grande table de la mezzanine, entouré d'invités en tenues sobres, au physique type Hellas. Guère surprenant, en tout cas pour moi. L'absence de coopération entre LINCOLN et le Cratère chinois était un héritage de leurs blocs respectifs sur Terre. Mais si une vieille animosité géopolitique empêchait tout rapprochement sur la planète natale, le commerce parvenait à se frayer un chemin sur Mars. L'argent du Cratère se déversait dans l'Entaille par la porte de derrière depuis des décennies, et Salvador Quiroga ne laissait pas sa part aux chiens.

Je montai lentement le large escalier en colimaçon creusé dans le mur arrière de la salle, afin de rejoindre la mezzanine. La musique assourdie y offrait plus d'espace sonore aux conversations animées. Je me faufilai entre



les plates-formes de danse, filant aussi droit que possible vers Sal, attablé près du balcon. L'une des Chinoises en tailleur s'excusa auprès de son hôte et se dirigea vers les toilettes. Elle me frôla au passage, mais impossible de savoir si elle me regardait : dans la pénombre, les verres de son lorgnon se teintaient d'un noir impénétrable.

La table en accueillait quatre autres du même genre. Lorgnons et tenues similaires effaçaient leurs différences tels des uniformes. Trois hommes et une femme, pour ce que je pouvais en dire, exsudant tous une force impassible. Leurs faciès de marbre se concentraient sur le discours que Sal Quiroga leur servait d'une voix râpeuse. Sal parlait couramment espagnol et quechua, mais s'adonnait ce soir-là à l'anglais en l'honneur de ses invités. Sauf qu'à l'entendre, l'hospitalité s'arrêtait là.

— ... et si vous pensez vraiment, mes amis, que je vais accepter des pourcentages pareils, c'est que vous vous trompez de boîte. Vous n'avez aucun moyen de pression sur moi. Je vous ai ouvert des portes, ici, rappelez-vous. Alors je ne compte pas...

Je me laissai tomber sur la chaise désertée par la Chinoise.

— Salut, Sal.

Bref instant de panique autour de la table. L'un des rats de cratère glissa une main sous sa veste, mais son voisin stoppa le geste. Derrière Sal, deux gorilles locaux se mirent eux aussi en mouvement. Leurs habits amples parvenaient presque à dissimuler la masse des armures corporelles. Je vis la femme – gorille de droite – subvocaliser dans son collier ras de cou. Sans doute à destination des collègues de la porte.

Bon courage pour les joindre.

Quiroga ôta son lorgnon pour mieux me lancer un regard noir par-dessus la table.

— T'es qui, toi ?

— Oh ! tu blesses mon petit cœur.

— Ah ouais ? (Il leva les yeux vers le gorille de gauche.) Tupac va *vraiment* te blesser si tu me dis pas qui t'es et ce que tu viens foutre à ma putain de table.

La femme se pencha vers lui et lui murmura quelques mots à l'oreille. Elle avait dû demander la reconnaissance faciale, comme les types de l'entrée. De quoi fournir au moins mon nom et mes derniers états de service.

M'identifier adoucit le visage de Quiroga.

— T’as perdu du poids ? demanda-t-il, curieux.

— Sorti de la cuve depuis trois jours. Je suis pas d’humeur à bavarder, Sal. (Tupac fit un pas en avant. Je levai le PIE.) Bouge pas.

Le gorille s’immobilisa. L’expression « non létale » décrivait assez bien les effets de cette arme, à condition que la cible ne soit ni trop vieille ni fragile du cœur. Mais sa brièveté passait sous silence les détails les plus plaisants. Se retrouver secoué comme par une crise d’épilepsie. Sentir des insectes aux pattes acides monter et descendre le long de vos nerfs. Se pisser et se chier dessus au moment de l’impact, puis respirer la bonne odeur jusqu’à ce que les autres effets se dissipent.

Ceux qui avaient subi un tir de PIE s’évertuaient à ne pas recommencer.

Je hochai la tête vers Tupac – « *Surtout fais pas le con* » – et reposai l’arme sur mes genoux. De l’autre côté du patron, la femme ne bougeait pas d’un pouce, mais me scrutait derrière son lorgnon. Guettant une erreur, la moindre occasion.

Après quoi Sal se souvint qu’il avait des invités.

— Écoute, je suis en réunion. Je sais pas de quoi tu veux causer, Veil, mais ça peut...

— Synthia.

— Syn... (Il en resta bouche bée. Puis éructa un petit rire.) C’est pas vrai. *Pitié*, dis-moi que t’es pas revenu à cause de ça. Pauvre con. T’as pas pigé la dernière fois ?

— J’ai pigé que t’avais rompu notre accord et que tu l’avais butée quand même.

— Cette salope m’avait volé !

— Une belle connerie. C’est pour ça qu’elle était venue me voir. Pour réparer.

— Ça l’a toquée un peu tard, non ? dit Quiroga avec un sourire en coin.

— On avait passé un accord. (Je gardais un ton aussi neutre que possible.) Si tu récupérais ta marchandise, tu la laissais partir. Et tu *as* récupéré ta marchandise.

Quiroga soupira. Sans doute à destination de ses invités : « *On est tous des gens raisonnables ici, on parle juste business.* »

— Tu crois vraiment que je pouvais *laisser partir* une danseuse qui m’avait fait un coup pareil ? Tu crois que personne l’aurait su ?

— Je crois surtout qu’on avait passé un accord et que tu l’as trahi.

— Écoute...

— Et quand je me suis pointé ici pour en parler, t’as demandé à tes gorilles de l’entrée de me casser la gueule.

— Je leur ai dit de faire attention. De pas te tuer.

— Ouais. Ça, c’était ta deuxième erreur.

Comme le craquement d’un glaçon dans un verre. Une nouvelle tension, froide, en contrepoint du rythme insistant de la musique. Quiroga me dévisagea un bon moment avant de se dessiner un sourire mauvais.

— Tu la baisais, hein ? (J’évitai de réagir.) Allez, comment elle aurait pu te payer, sinon ? Elle devait tailler de sacrées pipes.

— Je te parle pas de ça.

— D’ailleurs, c’était pas vraiment une fille non plus. Notre belle Synthia. Je me penchai vers Quiroga.

— Tu sais ce qu’elle était, Sal ? Ma *cliente*.

Encore ce sourire mauvais. La femme gorille tenta un léger pas de côté. Je croisai son regard et secouai très doucement la tête.

Les rats de cratère observaient la scène sans mot dire.

— Ta *cliente*, cracha Quiroga. Enfin, merde ! t’es plus derrière la Porte noire, Veil.

— C’est pas la question. Elle voulait que je la protège et j’ai accepté le boulot. (Je plantai mon regard dans le sien.) Tu crois que personne l’aurait su ?

Cette fois, le silence s’éternisa. À travers musique et conversations, j’entendis des voix paniquées s’élever en bas de l’escalier et près de la porte. Mon délai de grâce touchait à sa fin ; il fallait passer à l’action. Je levai ma main libre, bien ouverte, comme pour demander la permission de parler.

— Tu comprends bien qu’on a un problème à résoudre, repris-je. Pour ça, je voudrais te montrer quelque chose. C’est là, dans ma poche. (Je tapotai mon sein gauche.) T’inquiète pas, Sal, je vais pas te flinguer. T’as ma parole.

Très lentement, sans quitter les gorilles des yeux, je sortis l’objet de ma veste. Les traits de la femme se détendirent un peu en constatant que ce n’était pas une arme. Tupac, lui, semblait vouloir me briser en mille morceaux et les bouffer un par un. Mais son regard dévia quand même sur ma main. Je le vis froncer les sourcils.

Un petit cylindre de dix centimètres de long. Genre canette miniature. Alliage gris marbré, avec un mini-écran tactile au sommet, et des fentes à la

base comme s'il était censé s'insérer quelque part. Les gars de l'entrée auraient sans doute pu dire à Sal de quoi il s'agissait, mais Tupac et sa copine étaient des gorilles haut de gamme, élevés en ville. Sans doute passés par la sécurité d'entreprise ou même la police de Bradbury. Ces deux-là n'avaient jamais mis les pieds dans un camp de travail des Uplands.

Mais leurs lorgnons leur en apprendraient bientôt plus...

— Putain, c'est quoi ce machin ? (Soulagement audible dans la voix de Sal.) J'ai pas le temps de rigoler, Veil. Tu ferais mieux...

La fusée de détresse lui explosa à la gueule.

Le feu blanc se déversa dans la mezzanine. Figea les danseurs sur les plates-formes, les privant d'ombres comme si le néant aspirait leurs âmes noires. Il effaça tout. Décolora la pièce.

Dans les Uplands, on utilisait un pistolet modifié pour lancer la fusée à mille mètres d'altitude, d'où elle illuminait tout le paysage avant de déployer un parachute et de retomber doucement tel un soleil miniature. Même à une borne de distance, elle pouvait éblouir quelqu'un la regardant en face. Sal Quiroga encaissa l'explosion à moins de cinquante centimètres. J'ignorais s'il y avait assez d'UV là-dedans pour lui brûler les rétines, mais ses cris le laissaient espérer.

Il se prit la tête à deux mains, tenta de se lever et bascula en arrière.

Dans mes yeux, les membranes nictitantes BV se mirent en place, filtrant l'incandescence blanche. Ma vision se teinta de jaune. Les gorilles aveuglés cherchaient leurs armes à tâtons. Je leur tirai dessus avec le PIE, sifflement inaudible au milieu des cris de panique. Les fléchettes de cristal traversèrent leurs vêtements, puis leurs armures, puis la peau, en quête de leurs pauvres nerfs. La première secousse les expédia direct à terre.

Les hurlements commençaient à surpasser la musique.

Je bondis par-dessus la table. Atterris près de Sal Quiroga, qui se tordait de douleur, mains sur les yeux, en beuglant des obscénités et l'ordre de me tuer. Bousculée au passage, la fusée de détresse tomba au sol sans s'éteindre. Des ombres folles parcoururent les murs et le plafond, comme si un tremblement de terre secouait la boîte de nuit. Le feu blanc ne faiblissait pas, avide de tout engloutir.

Je lâchai le PIE pour me libérer les mains. Puis frappai Quiroga aux côtes. Il se tortilla d'autant plus, jusqu'à ce que je le retourne sur le ventre.

Une seconde plus tard, j'avais un genou sur ses reins et un bras autour de son cou.

— J'ai bien retenu la leçon, Sal, soufflai-je à son oreille. Je vais *faire pression*.

## Chapitre 3

Les flics me trouvèrent deux heures plus tard à l'*Uchu*, un petit resto de la rue Ferrite. Du beau boulot, rapide, mais c'était pas non plus comme si je me planquais. J'occupais seul une alcôve avec fenêtre, bien visible depuis la rue. Je n'avais presque pas touché à mon plat : quand on *chauffait*, on avait besoin de manger sauf qu'on n'avait pas envie. Un verre à liqueur au bout de mes doigts ; derrière le verre, une bouteille qui avait pris cher depuis mon arrivée. J'étais connu à l'*Uchu*. J'avais rendu deux-trois services au propriétaire quelques années plus tôt, et il gardait un litre de marc de Mars sous le comptoir, avec mon nom dessus. Ça devait lui coûter bonbon de se ravitailler au fil de mes visites, mais les services rendus valaient cher eux aussi.

Un rover noir BMW s'arrêta de l'autre côté du voile de pluie qui s'accrochait à la fenêtre. Voiture banalisée, aucun passager en uniforme, mais pas besoin de ça pour les reconnaître. Ils descendirent, puis passèrent en vitesse devant la fenêtre. J'entendis la porte glisser de côté derrière moi. Le courant d'air provoqué par les flics me glaça la nuque. Je les sentis approcher, après quoi elle s'assit en face de moi.

— Salut, Veil.

— Bonjour, Nikki.

Elle avait bonne mine, comme toujours. Pommettes andines, peau *café con leche* et d'incroyables yeux bleu cobalt derrière les verres transparents de son lorgnon. Pour parfaire le tableau, son épaisse chevelure de métisse lui descendait jusqu'aux épaules. Noir corbeau avec de rares mèches grises.

— Je peux faire quelque chose pour vous ? lui demandai-je.

Elle tourna la tête, le temps de s'essuyer les cheveux du plat de la main. Des gouttelettes signées Particle Slam arrosèrent la table et mon assiette.

— Faire quelque chose pour moi ? Eh bien, par exemple, vous pourriez cesser de buter des criminels dans ma juridiction.

— Ça fait trois ans, lieutenant. C'est de l'histoire ancienne. Depuis quand vous avez la rancune tenace ?

Sourire de fauve. Elle me donna un vilain coup de pied dans le tibia, sous la table. Bottes de service. Renforts en métal. Je grognai en essayant de ne pas me plier en deux.

— Faites pas le malin, Veil.

— Loin de moi cette idée, marmonnai-je, mâchoires crispées.

— Il y a exactement deux heures et quarante-sept minutes, vous vous êtes pointé à la boîte de nuit de Salvador Quiroga, sur Mariner. Vous avez neutralisé les gardes de l'entrée, puis vous êtes monté sur la mezzanine comme si vous saviez qu'il s'y trouvait. Là, vous vous êtes assis pour lui parler. C'est ce qui apparaît sur les vidéos, en tout cas. Deux minutes plus tard, Quiroga était mort. Colonne vertébrale brisée. Voilà. (Du bout du doigt, elle essuya une goutte d'eau sur la table.) Quelque chose à déclarer sur le sujet ?

— Les vidéos, elles disent quoi ?

Le lieutenant hocha la tête d'un air blasé. Le flic posté derrière moi me tomba dessus avec la force d'un ouragan. L'assiette et les couverts vibrèrent sous l'impact. Mon verre tressauta, se renversa. Nikki Chakana attrapa la bouteille avant qu'elle subisse le même sort. Le flic me plaqua sur la table et me tordit le cou pour que je regarde sa chef.

Chakana souleva la bouteille pour en étudier l'étiquette.

— Ça m'étonne que vous puissiez vous offrir ça. Quant aux vidéos, elles ne disent rien. La fusée de détresse a aveuglé les caméras le temps nécessaire. Ça vous étonne ?

— Meuuuf... (Pas facile de faire la causette avec la tête écrasée sur la table.) J'y avais... pas pensé.

— Vous n'y aviez pas pensé. Bien sûr. Pourquoi vouliez-vous voir Quiroga ?

— Il me devait du fric.

Le flic vautré sur mon dos émit un drôle de bruit de gorge.

— Vous l'avez tué pour ça ? demanda-t-il.

Je lui souris. De mon mieux.

— Vous êtes nouveau, non ? Difficile d'extorquer du pognon à un mort. Règle de base. Le lieutenant ne vous l'a pas encore expliqué ?

Le type me pressa la tête encore plus fort. Mes tempes souffraient. Je réussis à me soulever et à lancer le bras gauche en arrière. Vers les couilles. Raté : j'effleurai à peine la jambe. Mais ça suffit à le faire reculer. J'en profitai pour pivoter et viser les yeux avec mon autre main. Le flic gémit.

Laissa la place à ses potes. Au moins deux gros bras, qui tordirent l'un des miens à la limite de la rupture. Je tentai une ruade, mais quelqu'un sortit un flingue et me mit le canon sous le menton. Une voix féminine tendue résonna à mon oreille :

— Tu bouges plus ou je te descends !

Une autre ruade me permit de déloger le flingue. Qui me racla la joue au passage.

— Allez, vas-y ! Qu'est-ce que t'attends ? *Vas-y* !

Chakana lança un « tss-tss » désapprobateur. Les flics me lâchèrent aussitôt.

Mais ils n'étaient pas loin. Ils montraient les dents, tout autour de moi. La fille au flingue le braquait toujours dans ma direction. Un vilain Glock Sandman, arme classique de la police. De quoi repeindre le resto avec ma cervelle.

Tout le monde reprit son souffle. Rajusta ses fringues.

De l'autre côté de la table, Nikki Chakana me scrutait en plissant les yeux.

— Ça fait combien de temps que vous êtes sorti de la cuve ?

— Trois jours.

— Putain... (Elle baissa les yeux vers l'assiette presque pleine, vers la bouteille restée dans sa main.) Comment j'ai pu louper ça ? Bon, allez, on l'embarque. Direction Police Plaza.

Sur un signal quelconque, les flics évitèrent de me fourrer dans la cage placée à l'arrière du véhicule, préférant m'installer sur la banquette, serré entre le type qui m'était tombé sur le râble et celle qui m'avait menacé avec son arme. Je perçus malgré tout derrière moi, à travers la grille, le sifflement de la bouffée de désinfectant et de tranquillisant.

Chakana s'assit à l'avant, à côté du chauffeur.

— Prenez la 18<sup>e</sup> Rue et puis Soyouz, lui dit-elle. Si on passe par le centre, on risque de rester coincés une bonne heure. Foutues parades de la pluie.

Le panneau de commandes illumina la pénombre de ses lumières douces. Le moteur magnétique se racla la gorge, étirant les muscles du rover, puis le propulsa dans la circulation. Chakana s'autorisa un bâillement caverneux.

— Vous auriez pu m'avertir que vous n'étiez réveillé que depuis trois jours, me lança-t-elle sans se retourner.

— Vous auriez pu demander.



Elle se vautra dans son siège, posa un pied botté sur le tableau de bord.

— J’ai demandé. Me semble-t-il.

— Plus tôt. Vous auriez pu demander plus tôt. (Je jetai un coup d’œil à mes deux cerbères impassibles.) Ça nous aurait évité des embrouilles.

Le chauffeur sourit avec mépris.

— Tu te crois encore différent des autres, hein, connard ?

— Il est différent, rétorqua Chakana d’un ton las. C’est bien le problème. Comme monter sur le ring et tenter d’étaler Corky Svoboda dès le deuxième round. Désolée, les gars. J’ai merdé. L’arrivée de la navette m’a foutu le cafard. Je viens de passer trente heures sans dormir, aux ordres de Mulholland.

— Je croyais que c’était le boulot de Sakarian, commentai-je. Tout briquer pour bien accueillir les Terriens débarquant dans la colonie. Préserver les apparences pour les premières promenades des nouveaux qualpros.

— La ferme. Me parlez pas de ça.

— Bizarre, j’avais l’impression que vous vouliez que je parle.

— Non. (Chakana s’étira, au point de faire craquer sa colonne vertébrale.) Ce que je veux, c’est des aveux. Mais pas de panique. On verra ça plus tard.

— J’ai hâte d’y être.

— Faudra attendre. Dans une cellule, pendant une semaine ou deux. J’ai d’autres chats à fouetter, voyez-vous. Des chats *importants*. Donc, le temps que votre chimie interne se calme et vous rende plus coopératif, je ne compte pas perdre mon temps avec vous. *Putain*, c’est quoi ce bazar ?

Les phares halogènes accrochèrent une série de silhouettes droit devant. Une masse emmêlée qui avançait et reculait le long d’une ligne de front. Des écrangels se balançaient au rythme des régulateurs installés sur le dos des manifestants. Quelques uniformes dans le tas, ceux de la police et d’autres moins familiers. Des corps en train de se faire piétiner sur le nanobéton.

— Encore une manif pour Pablito, grommela le chauffeur.

Le véhicule ralentit et s’arrêta en douceur à vingt mètres du chaos. Le flic à ma droite se pencha en avant pour regarder par-dessus l’épaule de Chakana.

— Pablito ? C’est pas fini depuis des mois ?

— Ils savent que la navette vient d'arriver, expliqua Chakana en montrant les manifestants. Visez un peu les slogans : « PAS DE JUSTICE SUR MARS ! », « PLANÈTE ROUGE SANG ! » Ils foutent le bordel en l'honneur des nouveaux venus. Merde, qui est censé gérer ça ?

— Pas vous, Nikki. Vous voyez les uniformes MG4, au fond ? C'est du privé. Vos gars sont juste là pour remplir le carnet de bal.

— Je vous ai déjà dit de la boucler.

Je haussai les épaules.

— D'accord. C'est qui, Pablito ?

Pas de réponse. Tout le monde scrutait la manif. Chakana s'agitait, résistant à l'envie de foncer dans le tas. Quand Sakarian occupait son poste, il n'aimait pas mettre les mains dans le cambouis. Pas son genre. Diriger la police criminelle de Bradbury n'étant qu'une étape dans sa carrière, il l'avait menée avec un aplomb très carriériste : la hiérarchie, le règlement, point final. Il ne mettait les pieds dehors que pour des conférences de presse succinctes, lorsqu'une affaire tournait mal. À l'inverse, Nikki Chakana évitait les caméras autant que possible, laissant les automates de presse du service gérer les crises. Il ne devait pas exister plus de deux minutes de vidéo d'elle dans toutes les archives martiennes. Une bonne partie du grand public ignorait son existence, mais quand ses troupes avaient besoin d'elle – de façon réglementaire ou pas –, elle se jetait dans la mêlée à leurs côtés.

— Je pourrais reculer et prendre la 11<sup>e</sup>, suggéra le chauffeur à contrecœur. Avec un peu de chance...

— Rien à foutre. On reste là. (Chakana sortit un coup-de-poing électrique de sa veste et l'enfila sur sa main droite. L'arme émit un léger chuintement en montant en charge. Chakana pressa le bouton levant la portière, puis se tourna vers moi, l'œil noir.) Veil, vous restez bien sage. Vous deux, *surveillez-le*. Son métabolisme rêve de libérer son trop-plein d'énergie. S'il tente quoi que ce soit, ne retenez pas vos coups.

Puis elle sortit du rover, passant sous la portière encore en mouvement. Elle attrapa l'un des MG4 par le col – pas très gentiment – et lui cria après au milieu des clameurs de la foule. Le chauffeur actionna quelque chose sur le tableau de bord ; la portière se remit en place, isolant à nouveau les passagers du vacarme et de la pluie.

— Bon, c'est qui ce Pablito ? demandai-je encore.

À ma gauche, la femme flic lâcha un ricanement.

— T'as perdu ton lorgnon, mon beau ?

— Il est à la maison. Il avale un gros tas de mises à jour. (C'était pas faux, mais je l'avais surtout laissé pour qu'il n'enregistre aucune « preuve ».) J'étais en coma hibernoïde depuis la fin du mois de taurus. J'en ai pas eu trop besoin entre-temps.

— Alors t'es vraiment un hib ? demanda le flic de droite, curieux. Ça doit être vachement chiant. Je croyais qu'on n'en faisait plus, des mecs comme toi.

— Ouais, je suis un vestige du passé. Donc ce Pablito ?

— Un connard qui a gagné à la loterie au mois de vrishika. (Gros-Bras semblait avoir oublié notre petite altercation à l'*Uchu*.) Il a disparu tout de suite après, impossible de le retrouver. Du coup, il a loupé le voyage vers la Terre. Pendant des semaines, les syndicats ont crié au meurtre, à la corruption, à la lutte des classes. Les sacranistes en ont profité. Ça nous a valu quelques belles émeutes dans les Uplands. Les marshals ont dû taper sur un ou deux meneurs. Ici, c'était silence radio, jusqu'à ce que Sakarian ramène sa fraise et lance une grande enquête pour disparition.

Vrishika : le dernier mois complet de l'hiver martien. À ce moment-là, je baignais dans mon avant-dernier coma hibernoïde de l'année, et j'avais donc loupé toute l'affaire. Un grand classique. Je dormais quatre mois sur douze pendant que le reste du monde continuait à tourner. De quoi se mettre bien en retard sur les blagues, la mode, et surtout ce genre d'histoires.

Je haussai les sourcils d'un air songeur.

— Ça fait dix-sept mois ? Et ils l'ont toujours pas retrouvé ? Même en morceaux ? (Hochement de tête en direction du pare-brise, de la manif qui faisait rage à l'extérieur.) *Vous*, vous en pensez quoi ?

— Peut-être qu'ils l'ont trouvé, hasarda le chauffeur. Mais qu'ils veulent pas relancer le bordel.

Flingueuse secoua la tête.

— On l'aurait su, quand même. De toute façon, Sakarian aurait bouclé les lieux dès que l'info serait sortie.

*Les lieux.* Je compris soudain que la façade devant laquelle se déroulait la manif devait être celle du nouvel immeuble de Horkan Kumba Ultra. Les travaux avaient commencé en taurus, au moment où j'allais me pieuter, mais il n'y avait toujours pas grand-chose à voir en dehors des fondations. D'ailleurs c'était rarement le cas avec les édifices nanotech : le travail préliminaire restait invisible durant des semaines, on n'entendait que le grésillement furieux des protocoles en gestation, et tout à coup, un beau

matin, les passants découvraient un monument colossal dédié à la synergie coloniale et aux dividendes des actionnaires. Vector Red Transport, la filiale spatiale de HKU, avait remporté en début d'année le nouvel appel d'offres pour les navettes vers la Terre. Donc leur licence pour faire marcher la planche à billets était assurée pour les trois décennies à venir. Tout ce pognon, il fallait bien en faire quelque chose.

— C'est quoi la meilleure piste ? insistai-je. Mort accidentelle ? Un perdant jaloux ?

— Plutôt le perdant jaloux, dit Flingueuse d'un air sinistre. Avec un simple accident, on l'aurait déjà trouvé.

— À condition de bien chercher. Qui s'est occupé de l'affaire ? Ce bon vieux Tomayro les-pieds-devant ?

Un silence glacé s'abattit sur le rover. Tout le monde semblait avoir un truc super intéressant à regarder dehors.

— OK, j'ai pigé. À part ça, « Caillou » Rodriguez s'en est bien tirée cette année sur la paroi 101 ?

Des petits gestes, toujours pas un mot, mais un peu moins de tension dans l'air.

— Elle est arrivée deuxième, marmonna Gros-Bras. Elle a toujours ce problème au tendon qui la gêne sur les sauts longs.

— Ah bon ? Je croyais qu'ils avaient réglé ça au printemps.

— Rien à voir avec le tendon, Frank, affirma Flingueuse. Ce sont ces merdes de turbos Osmotech. Elle aurait jamais dû signer avec ces enflures.

— En attendant, elle a encaissé un max de pognon, fit remarquer le chauffeur.

— Ouais, et maintenant elle sert de cobaye pour tous leurs codes pourris. Osmotech se fout du sport, ils veulent juste...

— Elle revient.

— Dans tes rêves, mec. Pas avec le tendon qui...

— Non, *elle* revient. (Le chauffeur pointa un doigt vers le pare-brise et la silhouette de Nikki Chakana. Il rouvrit la portière.) Je crois qu'on bouge.

— Ou qu'on reste pour foutre des gnons, rétorqua Gros-Bras. Elle n'a pas l'air contente.

Avis partagé. Chakana avait l'air prête à tuer quelqu'un.

Elle passa la tête dans le rover.

— Vous savez quoi, les gars ? C'est la merde. Faut que je reste, sinon ces crétins de MG4 vont transformer cette foutue manif en émeute. Leur chef

ne trouverait pas Olympus Mons même si on le lui foutait dans le cul. Frank, je crois que je vais avoir besoin de votre aide. Vous deux, vous vous sentez de gérer notre ami ici présent ?

— Pas de problème, décréta Flingueuse.

Le chauffeur confirma d'un léger hochement de tête.

— Très bien. (Chakana tourna son œil mauvais vers moi.) Veil, vous savez comment ça marche. Vous la jouez cool, et vous bénéficiez d'une détention douce. Faites-nous chier, et vous passez la semaine dans un cercueil.

— « Qualité, Choix, Liberté », récitai-je. C'est bon de voir la devise respectée.

Ma réplique me valut un petit sourire. Mais le vrai message passait dans le regard.

— Je vous préviens : *surtout* ne m'obligez pas à vous courir encore après.

Je voyais mal le visage du chauffeur, mais celui de Flingueuse valait le coup d'œil. À présent, elle avait l'air presque aussi renfrognée que Chakana. Difficile de lui en vouloir : les sous-entendus du lieutenant étaient d'une subtilité comparable aux pubs de Particle Slam.

*« Veil, disaient-ils, je sais dans quel état vous êtes. Vous pourriez sans doute vous débarrasser de ces deux-là aussi facilement que Caillou Rodriguez grimperait une échelle. Mais si vous faites ça, que la Pachamama et tous ses saints vous viennent en aide quand je vous remettrai la main dessus. »*

— On a compris, lieutenant, dit Flingueuse d'un ton boudeur.

Chakana ne me quittait pas des yeux. Je hochai la tête à son intention.

— Pas d'embrouille, Nikki. Je suis leur prisonnier.

— Parfait. Naima, vous faites la paperasse, vous le mettez au trou, et vous me rappelez depuis le poste. J'aurai peut-être besoin de renforts. Frank, on y va.

Gros-Bras ouvrit sa portière et bondit hors du rover. J'eus l'impression que Flingueuse regardait les deux silhouettes s'éloigner avec une certaine tristesse. Puis le chauffeur ralluma le moteur et se tourna pour gérer la marche arrière.

— Nous emmerde pas, grogna-t-il. Ce serait pas bon pour toi.

*Coup de coude dans la gueule de Naima. Nez cassé. Je l'immobilise le temps de lui prendre son Glock. Canon entre les côtes. Je tire. Deux fois,*

*pour assurer le coup. Je braque le flingue sur le chauffeur avant qu'il réagisse. Sa bouche s'ouvre sur un cri qu'il ne poussera jamais. Je lui explose la tête. Sa cervelle se répand sur le pare-brise et sur le tableau de bord...*

Bref, je *chauffais*.

Je baissai les yeux vers mes mains, posées bien tranquillement sur mes genoux.

— J'y pense même pas, dis-je d'une voix très calme.

## Chapitre 4

« *Je croyais qu'on n'en faisait plus, des mecs comme toi.* »

Ah ouais ? Alors t'es encore plus con que t'en as l'air.

Tu crois peut-être qu'après Jacobsen tout le monde s'est calmé et a décidé de la jouer *réglo* ? qu'il a suffi pour tout arrêter d'un gentil Suédois chauve, spécialiste de la génétique, écrivant un rapport pour l'ONU et agitant un doigt réprobateur ? Tu crois que d'un bout à l'autre de la Terre, les agences gouvernementales et les grandes entreprises ont pris conscience de leurs erreurs et déposé les armes en demandant pardon ? que les femmes pauvres ont cessé de vendre le fruit de leurs ovaires pour mieux nourrir les enfants déjà nés ? que les grosses têtes, bien au chaud dans leurs labos, ont cessé d'acheter cette matière première au kilo ? que des régions aux poches vides, qui n'ont que des parcelles de désert à vendre, ont cessé de les brader à de vagues « projets de recherche » sans poser de questions ? que les porte-parole gouvernementaux et les services de presse des grosses boîtes ont cessé de mentir ? que les milices ont cessé de protéger tout ce merdier ?

Putain, mec, de quelle *planète* tu viens ?

Les vidéos de l'arrivée de la navette tournaient en boucle sur tous les écrans de Police Plaza. L'instant de l'amarrage, pris sous au moins cinquante angles différents. Le sommet du nanodock Wells, au centre de l'image, tel un immense pissenlit métallique se déployant en orbite basse ; le nez de la navette cherchant la meilleure position sur le fond noir de l'espace ; le premier contact, l'étreinte du bras de saisie, le baiser sur la bouche. Puis l'intérieur du cockpit, avec les pilotes humains, presque inutiles, souriant pour les caméras. Les brigades de décontamination grimant dans l'ascenseur de service du nanodock, leurs silhouettes rendues trapues par les combinaisons de sécurité. Puis, mélangées à tout ça, des photos des passagers issues du manifeste de bord : les plats du jour au grand festin médiatique. De nouveaux qualpros entamant leurs trois ou cinq années de travail grassement payé ; des ultraroutards issus du monde du

sport ou du cinéma, accompagnés par leurs équipes de tournage. Plus une poignée de touristes indépendants.

Quant aux prisonniers condamnés à la déportation, ils figuraient eux aussi sur le manifeste de bord, mais personne ne verrait jamais *leurs* visages.

Bienvenue sur Mars, les gars.

Une bannière de texte défilait en bas des écrans, alternant l'anglais, l'espagnol et le quechua. Elle évoquait d'autres sujets d'actualité dont la plupart ne se traduisaient pas en images. Même la fameuse pluie de Particle Slam ne parvenait à voler la vedette que par bribes d'une dizaine de secondes : rues humides, bruine secouée par le vent, foules ravies. Puis retour au sujet principal. *La navette est arrivée !*

— Vous regardez encore ça ? demandai-je à Naima en passant le contrôle rétinien. Cette foutue navette est à quai depuis le début de la journée.

Flingueuse haussa les épaules.

— Bon courage pour trouver une chaîne qui passe autre chose.

J'essayai une fois bouclé en cellule. Un écran en plastique fendu était incrusté dans le mur en face du lit ; je l'allumai, puis passai en revue une bonne dizaine de chaînes avant de renoncer et de laisser se déverser la cascade d'images et de commentaires. Je n'étais pas d'humeur à scruter un mur vide. Quand on *chauffait*, on devenait terriblement attentif à son environnement, on avalait les stimuli comme un mort de faim croquant un steak. J'ignorais s'il s'agissait d'un effet de la physiologie hibernoïde ou d'un bonus offert par les concepteurs pour les besoins spécifiques des missions. En tout cas, je devais faire avec.

Je m'assis donc et regardai la télé en quête d'infos intéressantes.

Les réalisateurs puisaient dans le lot d'images standards décrivant l'architecture de la navette. La longue rangée de cryocapsules, d'abord en zone de stockage, puis déposées sur le pont sous le regard bleuté des scanners, en vue de la décantation ; les étranges lumières clignotantes des ordinateurs empilés sur leurs étagères ; les quartiers de l'équipage dans le chaos des deux jours d'approche, encombrés d'objets personnels en apesanteur ; des conduits, des passerelles, des couloirs, et *là*, pendant deux secondes, l'image d'une écoutille soigneusement close, dans les entrailles du vaisseau. Elle n'était pas noire – un mythe cinématographique –, mais les messages inscrits sur la surface blanche immaculée ne laissaient aucune



place au doute. « SYSTÈMES D'URGENCE ENCLENCHÉS. ATTENTION : ÉCOUTILLE ARMÉE ET SOUS ALARME. NE PAS TOUCHER. ACCÈS STRICTEMENT INTERDIT. »

Impossible de lire tout ça pendant le court passage de la caméra, mais je n'en avais pas besoin. Je connaissais ces mises en garde par cœur.

Au sommet de l'écoutille, une lueur verte clignotait lentement tel un pouls. Il était là.

Ou *elle* était là. Mais c'était beaucoup plus rare que les fictions immersives alternant sexe et castagne le prétendaient. Des femmes faisaient ce boulot, d'accord, mais pas des masses, et en général pas longtemps.

Moi, j'étais resté douze ans dans le business. Je n'avais pas pris ma retraite par envie de fonder une famille ou de changer de carrière. Les nettoyeurs ne fonctionnaient pas comme ça. Quand on avait été formé à ce rôle avant même sa naissance, il fallait quelque chose de très fort dans les gènes d'origine pour vous pousser à lâcher l'affaire. Moi, je n'avais jamais rien ressenti de tel. Blond Vaisutis, noble entreprise de logistique et de sécurité interplanétaire, m'avait équipé avec un but bien précis et expédié dans le ciel pour lui servir de parfait gardien.

Puis, au final, c'était Blond Vaisutis qui m'avait laissé tomber.

Je m'allongeai sur le lit et fermai les yeux. Sans cesser de voir la lueur verte.

« *T'en as pris pour combien de temps, vieux frère ?* »

Peut-être un seul voyage, peut-être des rotations interminables. Reuben Groell pensait que c'était la tendance du business :

— *Ils nous traitent comme de la marchandise, grogne-t-il dans son verre de marc un soir à l'Uchu. Aller-retour, aller-retour, et encore un putain d'aller-retour. Suis-moi bien : de nos jours, si tu ne signes pas la clause décantation zéro, une bonne partie des meilleurs contrats te passe sous le nez. T'as eu du bol de quitter ce job pourri au bon moment.*

— *C'est une façon de voir les choses.*

*Il capte mon expression avant que je baisse les yeux dans mon verre.*

— *Allez, Hak, c'est pas ce que je voulais dire. Je sais bien que Blond Vaisutis t'a roulé. Ils en ont roulé d'autres. C'est une foutue boîte de sécurité interplanétaire, après tout. Mais sérieusement ? Tu voudrais y retourner ? te replonger dans le Grand Froid en te demandant si tu crèveras pas d'une brûlure de congélation à la prochaine décantation ?*

— Arrête, Rube. Ça fait longtemps que la rougeole de Ganymède n'a tué personne.

— Ça, c'est ce qu'on nous raconte.

— La technologie a progressé, frangin, c'est tout. Moi, je vois plein d'embrouilles plus chiantes que ça dans le boulot.

— Ah ouais ? (L'alcool le rend agressif.) Quoi, par exemple ?

— J'ai rien dit.

La lueur verte bat derrière mes yeux comme une migraine, un vieux regret.

— Comment t'arrives à te supporter, nettoyeur ?

Carla Wachowski, acculée au bout du couloir. Des gouttelettes de sang – celui d'Arko – dans ses cheveux courts. La haine pure dans son regard.

— C'est pas un problème, dis-je en souriant. Je pionce la plupart du temps.

L'heure des répliques cinglantes a sonné. Je chauffe : réveillé depuis même pas cinq heures. La bagarre dans le cockpit date de dix petites minutes. J'ai l'impression d'avoir des câbles de cuivre à la place des veines. Le rictus d'adrénaline tente de me couper le visage en deux. Carla et moi nous faisons face, en apesanteur, à sept mètres de distance. J'ai mon brave Heckler & Koch à canon scié, elle a une lame monofil et sa colère. L'affaire est déjà pliée.

— Sale vendu au capital ! hurle-t-elle.

Elle se jette sur moi, lame dressée, vibrante.

Je rouvris les yeux, me redressai sur le lit. Arrête ça, Hak. C'est de l'histoire ancienne.

Mais je repensais quand même à la clause décantation zéro de Reuben. Combien d'agences et d'entreprises chapeautées par LINCOLN aimeraient en profiter si on leur entrouvrait la porte ? Sans parler des abus récurrents du bloc de Beijing.

D'accord, ça ressemblait à de la vieille parano remise au goût du jour. Mais le Système solaire ne manquait pas d'endroits où planquer une installation cryocap. Sur une lune mineure, sur un astéroïde répertorié et vite oublié. Ou même en orbite au-delà de la ceinture. Une maison de repos froide et lointaine, mais quand on était payé à dormir, de quoi se plaindre ?

*« Je croyais qu'on n'en faisait plus, des mecs comme toi. »*

Sans doute pas, finalement. Plus besoin : ils en avaient plein en réserve, cryocappés, cachés dans des endroits sombres.

Tout dépendait de ce qu'on appelait « douce » dans l'expression « détention douce ».

Ma cellule faisait quatre mètres sur cinq, en comptant le cabinet de toilette avec douche et chiottes. Aucune fenêtre, aucune déco. Rien que l'écran au mur et les tuiles luminescentes au plafond. Le lit était un bloc de polymère moulé, scellé dans les parois, surmonté d'une couche de mousse à mémoire de forme elle-même inamovible. Un petit tuyau projetait tous les soirs un filet d'isolaine, dix minutes avant l'extinction des feux. Une sirène prévenait deux secondes à l'avance, puis la chose sortait du tuyau telle de la barbe à papa gris-vert. Les détenus devaient s'envelopper dans le filet, passer une bonne nuit, et le jeter dans les chiottes au matin. En théorie. L'isolaine haut de gamme pouvait se mouvoir sur les corps, détecter les différentiels de température et adapter son épaisseur afin de fournir une protection uniforme. Mais l'isolaine de la police était très loin du haut de gamme. Elle collait à la peau et commençait à se dégrader dès l'aube.

Je ne comptais pas dormir, mais savais que la cellule perdrait quelques degrés une fois les lumières éteintes. Aussi, quand le tuyau cracha sa maigre offrande, je m'enroulai le filet autour des épaules et m'installai jambes croisées sur le lit. Quelqu'un m'observait-il ? Si oui, pourquoi ? Beaucoup imaginaient – à tort – les gars comme moi incapables de rester inactifs dans la période suivant le Réveil. Ils pensaient que la simple détention se transformait vite en torture psychologique pour un nettoyeur.

Quelle torture ?

Attendre dans un espace confiné ?

Essayez donc de tenir dix-neuf heures coincé dans un module spatial déguisé en simple balise, le temps que l'une des étoiles grossisse jusqu'à révéler sa vraie nature : un vaisseau pirate de la ceinture venu récupérer sa proie immobilisée par un tir de missile.

Essayez de passer toute une semaine barricadé dans le cockpit d'une navette court-courrier, le temps pour les mutins de comprendre qu'ils ne viendront pas à bout de tous les traquenards que vous avez insérés dans le système de navigation et dans les moteurs.

Essayez de vous battre pendant onze heures dans les passerelles et les couloirs étroits d'une barge d'extraction de minerai, onze heures à vous planquer, puis à bondir, puis à vous planquer encore, jusqu'à ce que la troupe ennemie soit réduite à quelques éléments assez effrayés pour obéir à vos ordres.

Les espaces confinés faisaient partie de mon boulot. De mon *ancien* boulot. Un nettoyeur incapable de patienter dans ces circonstances ne tenait pas longtemps.

Les tuiles luminescentes baissèrent d'intensité. L'heure du couvre-feu. Je grimaçai et resserrai le filet gluant autour de mes épaules. Je me concentrai à nouveau sur l'écran – désormais brillant par comparaison – et me laissai inonder par le torrent d'images, comme par un interminable koan visuel. « *Considère si tu le veux bien, ô disciple, le chaos apaisant d'une infinité de significations individuelles tranchantes qui se frottent l'une à l'autre jusqu'à ce que leurs angles s'adoucissent...* »

Une astuce classique de nettoyeur. Je me glissai dedans avec un certain confort.

Puis bingo ! un léger changement à l'écran attira mon attention. Une modification dans la répétition sans fin de la liste des passagers. Une demi-douzaine d'entre eux se voyaient soudain mis en valeur, six hommes et femmes d'affaires portant sur le visage des sourires acérés, comme d'autres porteraient un Glock dans un holster. En haut à gauche de l'écran, un bandeau rouge clignotant lançait la fameuse promesse :

« FLASH INFO, FLASH INFO... »

Je sautai du lit dans la pénombre pour monter le son.

Juste à temps : le flot d'images céda la place à un studio à l'éclairage travaillé, mettant en valeur la présentatrice-vedette. Tailleur sur mesure, chemisier subtilement déboutonné, belle chevelure, beaux yeux. Derrière elle, deux assistants se hâtèrent de sortir du champ. Le jingle habituel retentit puis diminua progressivement. La présentatrice leva les yeux vers la caméra.

Sa contenance se fissurait de toutes parts. Regard tendu, sourire moins éclatant qu'à l'ordinaire, une main s'attardant sur son col. Il avait fallu un sacré scoop pour la déstabiliser ainsi. Par la Pachamama et tous ses saints ! elle prit même soin de *s'éclaircir la voix*.

— Bonsoir, vous regardez Valles TV. L'information de la soirée nous vient tout droit de la navette terrienne récemment arrivée sur Mars. À peine

décanté, un cadre de haut niveau de l'Initiative coloniale a en effet prononcé la déclaration suivante...

Un écrangel apparut dans les profondeurs du studio. La caméra zooma par-dessus l'épaule de la présentatrice jusqu'à ce que le 'gel emplisse toute l'image. Un pupitre avait été dressé dans le salon d'un hôtel. La porte-parole qui l'occupait affichait un maintien et un style très différents de ceux de la présentatrice. Cheveux ras, elle portait une combinaison de voyage que n'aurait pas reniée un *apparatchik* sacraniste. Si l'on passait outre les yeux cernés par la décantation, les traits sud-asiatiques véhiculaient moins d'émotions qu'une réceptionniste InterFace avant le lancement de son protocole interactif. D'ordinaire, présentatrices et communicantes dégageaient une classe sensuelle invitant leur public à rester à l'écoute. Cette femme-là n'invitait personne et ne dégageait qu'un message évident : « *Écoutez-moi bien, connards, parce que je ne le dirai pas deux fois.* »

Ce n'était pas un cadre supérieur, contrairement à ce que Valles TV avait supposé par réflexe. Son visage était dépourvu des tatouages hiérarchiques si populaires sur Terre. Dépourvu également de la moindre envie de plaire à son auditoire. En attendant de découvrir – sans doute très vite – qui se dissimulait derrière cette annonce, il s'agissait là d'une simple exécutante chargée de lire un texte.

— Au nom de l'Initiative coloniale, du Comité terrien de supervision et du secrétaire général Ngoebi Karlssen, je déclare la ville de Bradbury et tous les districts de la colonie de Valles Marineris en état d'audit extraordinaire. L'article 18 entre en vigueur dès cet instant, dans toutes ses implications juridiques. Citoyens de la colonie : gardez votre calme et poursuivez vos tâches habituelles. Cette procédure ne perturbera pas votre vie quotidienne. L'équipe d'audit espère mener son enquête sans interférence majeure, grâce notamment à la coopération active des autorités de la Vallée.

Je ramassai ma mâchoire, qui s'était décrochée sous l'effet de la surprise. Puis éclatai de rire. Impossible de m'en empêcher.

— Une conférence de presse détaillée suivra prochainement, conclut la porte-parole.

## Chapitre 5

L'annonce secoua la Vallée de long en large.

Je passai la nuit assis dans ma cellule, à regarder la tension monter. Des foules menaçantes à Bradbury et dans les autres grandes villes de l'Entaille. Des voix enragées aux carrefours, dans les usines, dans les camps de travail. Pas de violence, mais beaucoup de gens dormaient encore. Difficile de pronostiquer ce qui se passerait quand toute la Vallée se réveillerait. Pendant ce temps, la navette terrienne restait tranquillement amarrée au nanodock Wells, attendant la fin de la quarantaine. Malgré les images filmées en continu sous tous les angles possibles, aucun signe d'activité n'était repérable, aucun module de débarquement ne pointait le bout de son nez. Les surprises contenues dans le vaisseau attendaient d'être déballées au bon moment. Contrairement à la rhétorique défendue par le mouvement Mars d'abord, LINCOLN n'était pas une bande de hyènes, une horde de requins affamés, ou tout autre groupe de prédateurs à la mode. Mieux valait la comparer à une étoile de mer « couronne d'épines » s'approchant lentement de sa proie, puis crachant son estomac pour l'envelopper et la digérer. Un prédateur aussi, mais *calme* et *déterminé*.

Peut-être avec cette idée en tête, Mulholland et son équipe attendirent les premières lueurs de l'aube pour faire une déclaration. *À moins qu'il leur ait fallu tout ce temps pour rendre ce crétin présentable*, pensai-je amèrement. *Virer la pute de luxe payée pour le câliner dans la maison du gouverneur, essuyer les fluides corporels de son visage, effacer le SNDRI de ses yeux, effacer surtout son effet sur le cerveau.* Ah ! nous y voilà...

— Citoyens de la Vallée, chers amis pionniers. (Pause solennelle.) Je sais qu'hier soir, l'annonce de LINCOLN a alarmé certains d'entre vous. Mais cette inquiétude n'a aucune raison d'être...

Ses assistants l'avaient habillé pour l'occasion. Pantalon de travail sans logo, chemise ample aux manches roulées. Il avait même ôté son lorgnon pour mieux se concentrer sur la caméra. Le gouverneur Boyd Mulholland, homme du peuple, une présence paternelle rassurante pour les masses travailleuses de la Haute Frontière. Des cheveux blancs coupés court – mais

pas façon militaire –, des traits où se mêlaient beauté classique et hâte de la vie en extérieur. Bref un type qui ne ressemblait pas à un politicard ou à un *businessman*. Un type prêt à prendre une bière avec vous en fin de journée, qui que vous soyez, un type qui s’essuyait le front d’un revers de main et plaisantait sur la brûlure du soleil martien, parce que c’était le lot de tous, indépendamment du salaire ou du poste.

Un homme *comme vous et moi*. Un homme qu’on pouvait *croire*.

— En vérité, nous sommes heureux de cet audit. Car il nous donne la chance de montrer aux Terriens tout ce que nous avons réalisé ici. (Mulholland se pencha vers la caméra.) Chers amis pionniers, nous n’avons rien à cacher. Et tout à gagner d’une bonne évaluation des forces et faiblesses de notre colonie. Les audits sont faits pour ça. Je veux donc vous rassurer, vous répéter qu’il n’y a aucune raison de s’inquiéter. Ce sont les affaires courantes, et *sur Mars, le guichet est toujours ouvert pour les affaires*. Non seulement je souhaite la bienvenue aux auditeurs, mais j’attends le même accueil de votre part. Montrons-leur comment on se débrouille sur la frontière. Montrons-leur comment l’humanité se répand dans l’espace. Car au bout du compte...

Je souris férocement.

Personne n’expédiait une équipe d’audit extraordinaire sur deux cents millions de kilomètres d’espace interplanétaire juste pour donner quelques conseils de bonne gestion coloniale. Le Comité de supervision était le – long – bras armé de LINCOLN, avec de grosses ramifications gouvernementales et un mandat dépassant de loin les seuls aspects commerciaux. Il ne mettait jamais les pieds sur la Haute Frontière sauf si quelque chose allait *très mal*. Cette évidence se lisait sur le visage de Mulholland. L’air d’un gars forcé d’avaler des huîtres pourries en apesanteur.

Si Nikki Chakana faisait déjà des heures sup pour nettoyer les ruelles glauques de Bradbury avant qu’ultraroutards et qualpros débarquent de la navette, elle allait vite en perdre le compte. Le Comité de supervision frappait à la porte tels des gros bras de la Conformité contractuelle des travailleurs assaillant un bordel à l’aube. Mulholland tiré du lit, au bord de la panique. Et tous ces connards d’entrepreneurs, depuis Eos jusqu’au dôme de Tharsis, tentant de nettoyer en vitesse leur sale petit cul. Quelqu’un devait remettre de l’ordre, et *fissa*. Quelqu’un devait passer le balai. Or j’avais dans l’idée que notre estimé gouverneur se ferait très mal recevoir

dans les hautes sphères de la police de Bradbury s'il les appelait à l'aide. On ne devenait pas préfet de police dans cette ville sans fermer les yeux sur quelques irrégularités, mais Peter Sakarian était foncièrement honnête. C'était son atout majeur, la raison pour laquelle on l'avait parachuté à ce poste. Afin que Mulholland ne passe pas chaque heure du jour et de la nuit à surveiller ses arrières.

Mais cette belle stratégie avait joyeusement explosé en vol. Depuis sa nomination, le nouveau préfet ne cachait pas son mépris pour les méthodes employées par Mulholland. D'après mes sources, les deux hommes s'étaient déjà copieusement engueulés en privé. Avec les auditeurs en approche, Sakarian allait faire un pas de côté, croiser les bras, et regarder le Comité de supervision pendre Mulholland par les couilles.

Ce qui nous ramenait à Nikki.

Elle allait s'agiter comme une blatte-ferrite sur une montagne de rouille, mâchouiller particule par particule les mascarades pseudo-légales du gouverneur, les transmuter en procédures immaculées et en air pur. Elle allait boucher les trous, écarter preuves et témoins gênants, harmoniser les histoires des uns et des autres. En bref, terraformer les conditions locales, créant ainsi un simulacre brillant de ce que les braves Terriens s'attendaient à trouver par ici.

*Bonne chance, lieutenant.*

Si mon tibia avait cessé de me faire mal, j'aurais même pu plaindre cette salope.

Ce fut une longue nuit, mais à la fin – aussi sûr qu'un lobbyiste suce des queues – le matin revint, annoncé par les tuiles luminescentes. La porte de la cellule se souleva de quarante centimètres pour laisser passer un affreux drone à roulettes m'apportant une pâle imitation de petit déjeuner. Il s'avança jusqu'au lit – chaleur corporelle sans doute – et s'arrêta comme un bon toutou en quête de caresses. L'odeur du bacon mal imprimé et du riz épicé me monta aux narines depuis l'assiette.

Je me forçai à manger. Me pencher, prendre une tranche de bacon entre le pouce et l'index, mastiquer, recommencer. *Allez, nettoyeur, t'as besoin de calories.* J'attrapai la canette fournie avec le petit déj, avalai la boisson vaguement caféinée. Même si ce n'était sans doute pas censé être du café.

Sur l'écran, j'aperçus soudain Sakarian, coincé par les caméras dans un couloir de Police Plaza, surpris entre deux réunions et se retenant



clairement de boxer un journaliste. C'était un grand gaillard, corpulent pour un Martien, avec des traits durs que n'adoucissait aucun lorgnon : il bénéficiait de lentilles internes depuis ses années de marshal dans les Uplands. Un type encore dangereux si l'on se fiait aux bons indices. Mais son nouveau statut semblait l'avoir ramolli.

— D'accord, je vous écoute. Qui commence ?

— Monsieur le préfet, connaissez-vous la portée de l'audit de LINCOLN ? Savez-vous que l'article 18 a été invoqué ?

Sakarian dévisagea le journaliste jusqu'à lui faire baisser les yeux. Rictus méprisant aux lèvres, il attendit une question méritant une réponse.

Un deuxième journaliste s'engouffra dans la brèche.

— Euh... monsieur le préfet, la police de Bradbury compte-t-elle coopérer pleinement avec l'équipe d'audit ? Au besoin, comment l'y obliger ?

— De la façon habituelle. Ceux qui rechigneront à coopérer seront priés de me rendre leur badge.

— Comment réagit le gouverneur Mulholland ?

— Allez donc le lui demander vous-même.

— Mais vous étiez en réunion avec...

— Vous avez écouté la déclaration du gouverneur ce matin ?

— Eh bien... oui, mais...

— Alors vous en savez autant que moi. Je ne suis pas politicien. Je suis là pour faire respecter la loi. C'est à cette mission que je compte m'atteler.

— Et les Uplands, monsieur le préfet ?

Sakarian hésita une seconde.

Je le vis depuis mon lit. Je me penchai en avant, fasciné. Le journaliste le vit aussi et s'empressa d'appuyer là où ça faisait mal :

— Comment résoudre le problème de juridiction ? Vous allez prendre la main sur les shérifs locaux ? transformer les marshals en agents de liaison ?

Sakarian retrouva tout à coup sa contenance.

— Lisez la Charte, ce sera plus simple.

— Justement, la Charte dit que...

— Monsieur le préfet est déjà en retard, intervint un assistant collet monté. Monsieur, vous êtes attendu au quinzième étage.

Plus tard, tirant sur ce fil, la même équipe réussit à interroger quelqu'un des Uplands, un shérif adjoint endurci du comté de Zubrin, assez stupide ou

bravache pour dire franchement ce qu'il pensait. De l'or en barre pour les médias.

— Je vois pas pourquoi les gars de LINCOLN viendraient fourrer leur nez ici.

— Par « ici », vous parlez des Uplands ou de *toutes* les juridictions gérées par un shérif ?

La voix du journaliste suintait la délectation d'avoir pioché le bon numéro. L'homme des Uplands passa d'un côté à l'autre de sa bouche la boule d'herbe dopante qu'il mâchonnait. Il se lécha les dents puis se pencha vers la caméra.

— Je parle de Mars, articula-t-il avec soin. Je parle de toute cette putain de planète. Vous avez compris ?

Le journaliste laissa le silence s'éterniser. L'effet facile me fit lever les yeux au ciel.

— Donc d'après vous... (Autre pause dramatique.) LINCOLN n'a rien à faire sur Mars ?

— J'ai pas dit ça. LINCOLN est la bienvenue pour investir, comme tout le monde. « Sur Mars, le guichet est toujours ouvert pour les affaires. » Ces gens-là peuvent installer leurs holdings, leurs usines, leurs projets de recherche, et même lancer d'ici leurs vaisseaux pour le Système externe si ça leur chante. Mais on n'est plus à l'époque de la colonisation. La Vallée s'est bien organisée depuis. On n'a pas besoin que les Terriens se ramènent pour nous expliquer comment faire.

— Mais la Charte de Mars...

— La Charte date de plusieurs siècles. Écrite par des Terriens, pour des Terriens. Pourquoi on continuerait à l'appliquer ?

— Parce qu'elle garantit notre sécurité. (Le journaliste, soudain guindé, retournait en terrain connu après avoir fait son coup.) Notre sécurité au niveau interplanétaire, mais aussi en cas d'attaque venue d'Hellas.

— On peut s'occuper nous-mêmes des rats de cratère, affirma l'adjoint avec un sourire. Pas besoin d'une flotte terrienne pour régler ce genre de problème. Ça fait un bon siècle que la Vallée n'a plus besoin de la Terre.

L'interview cessa brutalement. Le journaliste devait entendre son chef lui aboyer dans les oreilles : « *Tu joues à quoi, bordel ? Tu veux te faire virer ? Je t'ai demandé de me trouver un débile pareil ?* »

Quant au shérif adjoint, c'était plus dur de deviner s'il subirait également des reproches. Ça dépendrait de son supérieur direct, de ses états de service,

de ses relations.

Et beaucoup aussi des besoins en personnel.

La loi des Uplands. Là-bas, loin de Bradbury. Un autre monde.

## Chapitre 6

— Nous ne sommes pas ici pour punir qui que ce soit, affirma avec aplomb Edward Tekele, directeur de l'équipe d'audit. Les attributions du Comité de supervision – dans le cas d'espèce et en général selon notre Charte – consistent à nous assurer de la qualité des services mis en place pour le bien des citoyens, sur Mars comme dans toute la sphère d'influence de l'Initiative coloniale. C'est notre seule mission.

Tekele affichait un physique à la hauteur du rôle : des traits patriciens entourés de cheveux bouclés couleur anthracite, avec juste assez de gris pour lui conférer une allure d'homme d'État. Les nouveaux venus avaient attendu jusque tard dans l'après-midi pour dégainer ce type-là. Une stratégie gagnante, vu la réaction des journalistes. Les questions fusèrent comme des bouchons de champagne dès qu'il eut prononcé son dernier mot.

— Combien d'auditeurs sont arrivés avec vous ?

— Le Comité a-t-il émis des mandats d'arrêt visant du personnel haut placé de LINCOLN ?

— ... coopérer avec les autorités locales ?

— Le gouverneur est-il suspecté de malversations ?

— ... de temps pour obtenir des résultats ?

— Sur quelles bases votre enquête se... ?

Un larsen brutal stoppa le déferlement de questions. Quelqu'un en régie venait de décider que la liberté de la presse avait des limites. Edward Tekele fronça les sourcils sans se départir de sa bonne humeur apparente.

Le sifflement s'éteignit peu à peu. Le directeur de l'audit s'éclaircit la voix.

— S'il vous plaît, je vous suggère de poser une question à la fois. Et comme mon lorgnon ne s'est pas encore synchronisé sur les données locales, je vais devoir vous demander vos noms. Nous pouvons commencer... (Un geste au premier rang.) Oui, madame... ?

— Combien... ? Pardon : Alex Rivera, de *La Gazette de la Vallée*. Combien votre équipe comporte-t-elle de membres ?

— En me comptant, nous sommes cent dix-sept.

Des murmures consternés s'élevèrent du groupe de journalistes physiquement présents. À l'arrière de la salle, les écrangels des correspondants à distance pivotèrent pour mieux capter l'ambiance.

Une fois la surprise passée, Rivera remonta au front :

— Ça fait... beaucoup de monde, monsieur le directeur. Vous maintenez qu'avec plus de cent auditeurs à vos côtés vous n'avez aucune intention punitive ?

— Je le maintiens, chère madame. Comme vous m'avez entendu vous le promettre, cette...

— Monsieur le directeur ! (Une voix masculine. Jeune mais péremptoire. Une tonalité bien connue, à tel point que j'aurais pu déclamer la suite à sa place.) Est-il dans vos intentions de révoquer la Charte de la Vallée ? Comptez-vous déployer des agents armés sur le sol martien ?

Silence. Tekele tendit le cou vers son questionneur, comme si la lumière avait soudain baissé.

— Vous êtes monsieur... ?

— DeAres Contado. Et nous sommes légion. Je suis ici pour porter témoignage au nom de *Mars d'abord Infos*. Par mandat du Conseil provisoire des citoyens, je vous demande si cette intrusion dans la vie de la Vallée nous sera imposée par les armes. Combien de vos « auditeurs » ont reçu une formation militaire ? Combien sont armés ? Le peuple de Mars a le droit de savoir !

Nouveau silence gêné. Quelqu'un toussota. Je pouvais presque sentir les autres journalistes se retenir de soupirer.

Tekele flaira son avantage et s'autorisa un petit sourire.

— Vous me confondez avec un amiral, monsieur... Contado. (Quelques rires dans la salle. Tekele attendit qu'ils s'éteignent.) De plus, je pense que même un amiral aurait bien du mal à prendre le contrôle de Valles Marineris avec une centaine d'hommes, armés ou pas. Donc la réponse à votre question est : non, bien sûr que non. Nous ne venons pas imposer la loi martiale. Nous sommes des auditeurs, pas des soldats. Nous travaillerons d'ailleurs en étroite collaboration avec les forces de l'ordre de cette colonie. (Une courte pause.) Ai-je besoin de rassurer quelqu'un d'autre sur nos plans d'invasion ?

Une poignée de rires supplémentaires. Mais forcés et vite ravalés. Le public n'était pas à l'aise avec son amuseur. Comme si tous craignaient

d'être la cible de la prochaine blague.

— D'autres questions ?

Une main se leva dans la foule.

— Mike Tamang, de *L'Œil de Bradbury*. Détenez-vous des mandats d'arrêt visant des habitants de la Vallée ?

— Non.

— Quand les premiers seront-ils émis ?

Tekele parut légèrement contrarié.

— Ils seront émis, monsieur Tamang, si nous découvrons des malversations suffisantes pour en venir à cette extrémité. Nous sommes ici, avant tout, pour collecter des faits. En fonction de ces faits, nous déciderons quelle action mener.

Je me renfrognai. *Ouais, c'est ça, et si tu crois ce type sur parole, mon pote, moi j'ai un fossile de carte-mère des premières civilisations martiennes à te vendre pas cher.*

Tekele prit ensuite une question venant d'un écrangel :

— Elena Montalban, du *Bulletin des Uplands*, annonça l'image d'une femme au crâne rasé et aux traits andins. On nous avait promis un grand audit il y a presque trois ans, mais rien de tel ne s'est produit. Et voilà que cette fois, vous débarquez sans prévenir. Est-ce le même audit avec trois ans de retard ?

L'émissaire de LINCOLN se fendit d'un nouveau sourire.

— Je crains de ne pas pouvoir vous répondre sur ce point. J'ai été nommé directeur il y a six mois et, depuis, j'ai investi tout mon temps dans la préparation de *cet* audit. Celui de 95, ainsi que son annulation, n'est pas de mon ressort. Par contre, je peux vous assurer que nos préoccupations sont totalement d'actualité.

— Je n'en doute pas. Mais vous devez quand même avoir hérité de quelques problèmes soulevés à l'époque, non ?

— Ça ne me dit rien. Évidemment, les audits tiennent compte de l'évolution des données sur plusieurs années. Mais concernant ce qui s'est passé il y a trois années martiennes, vous feriez mieux de vous adresser à mes supérieurs, sur Terre.

J'imaginai la question d'une petite journaliste balancée à travers deux cents millions de kilomètres de vide spatial, à destination de la plus grande structure entrepreneuriale du Système solaire. Bonne chance, Elena Montalban.

Mais cette femme n'avait pas compris le message ou n'en avait rien à foutre.

— Monsieur Tekele, vous ne comptez pas sérieusement nous faire croire que vous ne vous êtes pas intéressé à l'historique des...

— Je vais prendre une autre question. Oui, là, devant.

La caméra pivota aussitôt. Pas assez vite pour masquer l'éclat lumineux généré par l'annihilation du 'gel de Montalban.

Par fierté et pur entêtement, j'essayais de ne jamais être impressionné par LINCOLN. D'ordinaire, ce n'était pas très dur. Qu'ils aillent se faire mettre avec leurs histoires de sages-femmes-accouchant-l'humanité-spatiale. Le temps passé chez Blond Vaisutis, dans les coulisses du grand théâtre, avait déjà bien gâché la magie. Me retrouver coincé sur Mars avait fini le boulot. La Vallée donnait une belle leçon sur ce que devenaient les prétendues bonnes intentions des entreprises quand le bilan financier était sous pression.

Mais là, une équipe de cent dix-sept auditeurs ne pouvait que forcer le respect, même le mien. LINCOLN n'en avait envoyé que soixante pour la crise des Oligarques de Titan, ce qui avait été considéré à l'époque comme un sacré nombre. Or voilà qu'on en expédiait le double en plein cœur de l'Entaille. Tekele pouvait raconter ce qu'il voulait : il s'agissait bel et bien d'une armée d'invasion, et aucun habitué des fameuses coulisses ne le verrait autrement.

Surtout pas à Bradbury. Je passai le reste de la journée à regarder des officiels de haut rang jouer leur propre variation du avaler-des-huitres-pourries de Mulholland ou du dégagez-rien-à-voir de Sakarian.

Et encore, c'étaient les meilleurs moments.

La suite se résumait à une série de jolis graphiques sur la manière dont l'audit pourrait se dérouler, plus des commentaires creux de soi-disant experts sur le *sens* de l'audit, plus des commentaires encore plus creux – voire carrément censurés – de citoyens supposés assez bêtes pour passer à l'antenne. De temps à autre, j'avais droit à quelques images de manifestations, juste le temps de lire un ou deux slogans sur les 'gels, images vite remplacées par celles d'autres foules excitées, prêtes à accueillir telle ou telle célébrité sortie de la navette. Certaines chaînes revenaient même sur les parades de la pluie, histoire de bien perdre les spectateurs. Le cocktail classique des médias de la Vallée : des journalistes

paresseux bavassant juste assez pour garder à flot l'intérêt du public. Du spectacle brut, dépouillé de tout contexte, de toute profondeur, et balancé dans la gueule des gens comme un interminable jet de sperme.

« *Accordez-nous encore une minute et vous aurez droit... à ce que vous méritez, bande d'andouilles.* »

Mais rien de tout ça ne parvenait à dissimuler la colossale absence de faits dont aurait pu se nourrir la machine médiatique. Ce bruit de fond me rappelait le sifflement de l'air s'échappant d'une brèche dans la coque d'un vaisseau.

Je finis par m'en désintéresser. Me réfugiai à la place dans les jeux d'esprit dissociatifs issus du manuel d'entraînement de Blond Vaisutis. Même si j'étais un peu rouillé, faute de pratique : les mauvais opiacés et le marc de Mars avaient constitué mes principaux outils dissociatifs ces dernières années. Néanmoins, un petit effort suffit à exhumer les réflexes. À tel point que la méditation faillit me faire rater l'arrivée du filet d'isolaine.

Apparemment, je venais de survivre à ma première journée de détention.

Je me hissai sur une main et récupérai de l'autre l'offrande de barbe à papa. M'enrouler l'isolaine autour des épaules me sortit de la transe, laissant mon attention dériver à nouveau vers l'écran. Un journaliste marchait à grands pas dans la rue, aux trousses d'une femme qu'il bombardait de questions auxquelles elle n'avait clairement aucune envie de répondre. La silhouette de cette femme ne m'était pas inconnue. Quelque chose dans la ligne des épaules, dans les cheveux courts gris acier. Je dus m'extraire du lit pour remonter le son.

— ... alors je suppose que vous approuvez l'audit ?

— Ah oui ? (De l'impatience, surmontée d'une bonne couche d'ironie.)  
 C'est ce que vous supposez ?

— Eh bien, vous avez déclaré... euh... très souvent... que la Vallée souffrait « du joug sans cesse renforcé de l'exploitation entrepreneuriale ».

Voilà, je savais qui c'était. Je ressentis un léger élan de tristesse à son égard. Comme nous tous, elle avait vieilli depuis la dernière fois que je l'avais vue.

— Donc, poursuivit le journaliste, vous devez vous réjouir que quelqu'un vienne enfin freiner cette exploitation.

— Qui vous dit qu'ils viennent freiner quoi que ce soit ?

— Edward Tekele, le directeur de l'audit, a déclaré...



— Tekele est payé par les intérêts qui dirigent la Vallée. Il ne changera rien d'important.

Martina Sacran, la seule et unique fille du grand homme. Héritière présomptive de la Grande Lutte pendant des années, désormais reine en exil sur Mars, à la tête de troupes vaincues et dispersées qui auraient lourdement déçu son père. J'avais assisté à une ou deux de ses réunions et – amertume mise à part – n'en étais pas ressorti très ému. Il existait encore quelques endroits dans le Système solaire où le mutualisme et le technosocialisme attiraient les foules, mais l'Entaille n'en faisait pas partie. Ce qui avait sans doute poussé la Terre à reléguer Sacran *fille* dans le coin à la mort de son père. Elle avait joué sa partition, rassemblé tous les activistes et donateurs possibles, mais sans remuer plus que les cendres du mouvement. Ce journaliste avait eu une belle intuition en se lançant à sa poursuite. Assurément un point de vue inédit sur l'affaire du jour. La garantie de passer à l'antenne – et d'être payé – avec le seul objectif d'effrayer quelques gogos. Pour ce que j'en savais, Martina Sacran n'était même plus sous surveillance.

— D'après vous, LINCOLN Terre se moque des violations de la Charte de la Vallée ?

Sacran poursuivit sa route sans répondre. Elle accéléra même le pas au moment de pénétrer sur ce qui me parut être Musk Plaza. Droit devant, quelques silhouettes massées sur la place. Bien sûr : elle rejoignait sa propre manifestation.

Pas affolé pour autant, Superjournaliste se dépêcha de la rattraper.

— À vous entendre, reprit-il un peu essoufflé, les millions que ça a coûté pour amener les auditeurs jusqu'ici, pour préparer toute l'expédition, ce serait juste une supercherie ? un écran de fumée ?

Les épaules de Sacran se contractèrent. Difficile de parler de *détermination*, mais c'était déjà ça. Elle se retourna pour faire face à son tourmenteur. Un beau visage étroit, avec les yeux, les pommettes et la mâchoire de son père. Mais une longue vie d'activisme avait ôté toute chair inutile de ses os, ajouté des rides, des pattes-d'oie. Et ce regard dur.

— Écoute-moi, petit con. J'ai pas le temps de te faire le cours d'économie dont t'aurais besoin pour bien comprendre ce qui se passe. Mais je te donne quand même un exemple. As-tu la moindre putain d'idée de combien les entreprises partenaires de LINCOLN ont investi directement dans la Vallée rien que ces deux dernières années ?

— Je... euh...

Évidemment, il n'en savait rien.

— Le chiffre officiel s'élève à 128 000 milliards de mariners. Ce qui, d'expérience, signifie qu'on peut ajouter pas loin de quarante pour cent. Tu piges ?

Superjournaliste avait sans doute hoché la tête, puisque Sacran fit de même et se fendit d'un petit sourire. Elle avait conscience de n'être qu'une bête curieuse, un simple amuse-bouche au grand banquet médiatique. Elle avait conscience de parler dans le vide. Mais elle tentait le coup quand même. Dix ans d'exil, et elle n'avait toujours pas renoncé à la cause.

Peut-être en était-elle incapable.

— Bien, reprenons. Si on considère ces fameux millions, ceux dépensés pour organiser l'audit, ça représente quoi par rapport à près de deux cents trillions ? Réponse : *que dalle*. C'est comme une poignée de régolite jetée dans une tempête de sable à Tharsis ; on peut la jeter aussi haut qu'on veut, aussi fort qu'on veut, ça ne changera strictement rien.

Au-dessus de ma tête, comme pour appuyer ces propos, les tuiles luminescentes s'éteignirent peu à peu. Le rectangle de l'écran redevint plus brillant dans la pénombre. Le beau visage grave de Sacran gagna en intensité. Comme si le fantôme de son père venait tout à coup la soutenir dans son combat.

Un frisson d'empathie me parcourut. Les défaites politiques n'étaient pas le seul moyen de se retrouver exilé sur Mars.

— Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, ces manifestants derrière moi attendent que je leur parle, dit-elle en se drapant à nouveau dans l'ironie. Comme quoi, même sur Mars, certains appréhendent la véritable complexité des problèmes. Même ici, certains tentent d'actionner les bons leviers. Venez donc, et vous apprendrez sans doute quelque chose.

Impossible de savoir si Superjournaliste avait accepté l'invitation : le reportage s'interrompit sur Martina Sacran s'éloignant dos à la caméra, puis laissa la place aux pubs. Je grommelai, assailli par les souvenirs comme par un nuage de moustiques. Dans ma carrière, je m'étais battu contre bon nombre de sacranistes, avant même Carla Wachowski. À cette époque, la piraterie politique donnait beaucoup de boulot aux nettoyeurs du côté du Système externe. Ces bandits-là étaient plus durs au mal que ceux ne pensant qu'au profit, mais ça restait...

Un coup sur la porte de la cellule.

Je me raidis dans le filet d'isolaine. Je ne pensais pourtant pas risquer grand-chose en détention surveillée, surtout depuis que l'ouragan de l'audit avait commencé à souffler. Je devais être la dernière préoccupation de la police de Bradbury. Mais les flics avaient une longue histoire de transferts de prisonniers vers des boîtes comme MG4, au prétexte que la Charte accordait des droits aux entreprises en tant que personnes morales. Quelqu'un pouvait tomber facilement dans cette zone grise, tomber longtemps et se faire très mal en touchant le fond.

Une lumière pâle filtra autour de la porte. Les tuiles revinrent à la vie et la porte s'ouvrit en grinçant. Un flic inconnu passa la tête dans la cellule.

— Bouge ton cul, Veil. T'as de la visite.

## Chapitre 7

Je montai jusqu'aux salles d'interrogatoire serré entre deux zombies à gros bras, tandis qu'un troisième type nous suivait à six mètres de distance, pistolet à impulsion électrique en main. Durant mon incarcération, soit quelqu'un s'était tapé la lecture de mon dossier, soit Nikki avait passé le mot : « Gardez ce clown à l'œil. »

— Comment va l'audit ? leur demandai-je gaiement une fois dans l'ascenseur.

La crosse du PIE me frappa derrière l'oreille et m'envoya buter contre les portes en train de se refermer. Je dus m'y appuyer à deux mains pour ne pas tomber. Points noirs devant les yeux, bruit du sang dans mes oreilles.

— Il aurait pas tenté d'attraper ta matraque, Paco ?

Le zombie de gauche poussa un grognement.

— Possible. Mais ce serait bien con de sa part.

— C'est vrai. (Le canon de l'arme m'entra durement dans les reins. Son propriétaire se pencha vers moi.) De quoi pisser du sang pendant une semaine.

— Faudrait vérifier les images, déclara Paco, imperturbable. Pour être sûr.

— Ouais, après coup. Mais tu sais bien que les caméras merdent tout le temps. On a déjà perdu des *heures* d'images. (Claquement de doigts près de mon oreille.) Comme ça.

— Donc ce serait notre parole contre la sienne.

— Tu crois que ça poserait un problème à Nikki ?

— Je vois pas pourquoi.

Ricanement général. Je relevai la tête et contemplai leurs reflets dans les vieilles portes en aluminium. Ils ressemblaient à des créatures surgies d'une dimension inconnue. Ou à des hommes mutilés par une étrange attaque extraterrestre.

— T'as d'autres questions, Veil ?

Je fermai ma gueule. L'ascenseur tinta et s'arrêta. Je me redressai lentement, ôtai mes mains des portes en accompagnant leur ouverture. Les

zombies me poussèrent dehors, puis dans le couloir.

Police Plaza était construit en hauteur, comme la plupart des bâtiments modernes de l'Entaille. Les salles d'interrogatoire se situaient dans les derniers étages, où les grandes baies vitrées offraient une vue imprenable sur les lumières de Bradbury. Je reconnus la tour de LINCOLN dans toute sa splendeur nocturne. Le boulevard Hayek, traversant le centre-ville, aussi droit qu'une épée. L'enclave colossale des Droits miniers sur la 62<sup>e</sup> Rue. On devait se trouver côté sud. Par réflexe, mes yeux glissèrent au loin vers la plaine sombre et, derrière, vers l'immense paroi de la Vallée. Mais peut-être ne faisais-je que l'imaginer à cette distance.

— Avance, connard. Tu connais ça par cœur.

Comme pour donner tort au flic, une aurore pourpre illumina le ciel juste à ce moment-là. Photons proches du rayonnement UV, dégagés par un gros rééquilibrage énergétique entre les couches de la Lamina. Le spectacle sidéra tout le monde le temps de deux battements de cœur.

— Ça vient de la pluie, non ? murmura Paco.

Mais l'instant magique était passé.

— Ça peut venir de n'importe quoi, grommela Zombie Deux. Personne sait ce qu'ils foutent dans la Lamina. Bon, on amène cette merde de hib ou pas ?

La courbe du couloir masqua vite la vue, remplacée par un alignement de portes. Chacune s'ornait d'un signal lumineux, rouge ou bleu selon qu'elle était ou non occupée. Vu le nombre de lueurs rouges et la circulation dans le couloir, ce n'était pas une nuit calme. Deux gorilles de la Conformité encadraient l'une des portes en mâchonnant des quantités industrielles d'herbe dopante et en riant grasement à leurs propres blagues. Ça me rappelait des souvenirs. Au point de ressentir une vague nostalgie. Une avocate en tenue immaculée nous dépassa à vive allure, laissant derrière elle un sillage de parfum de luxe et quelques mots adressés à son lorgnon. L'éclat de ses vêtements comme celui de sa peau blanche puaient le Marstech moléculaire, à coup sûr une version récente et affreusement chère. Un autre avocat, moins bien habillé, moins bien parfumé, était assis sur un banc près d'une porte éclairée de rouge. Il ôta son lorgnon et se pinça le haut du nez ; vu les cernes sous ses yeux, il aurait eu grand besoin de l'herbe mâchée par les deux gorilles.

Sûrement un commis d'office.

Neuf portes plus loin, sur la droite, Paco s'arrêta et passa sa bague ID devant le panneau rouge. La porte s'ouvrit lourdement. Les zombies me poussèrent à l'intérieur. Petite fenêtre dans le fond, montrant un bout du même paysage nocturne. Une table métallique usée au centre de la pièce, avec de chaque côté deux chaises minables en fibre de carbone. Une Chinoise en tailleur était assise dos à la vue, jambes croisées et mains sur les genoux. Aussi élégante que l'avocate haut de gamme précédemment croisée. Devant elle, sur la table, se trouvait une espèce d'assiette creuse, nervurée, avec une pièce centrale qui ressemblait à un gros champignon noir tête en bas. Un brouilleur de résonance. À vue de nez, un des nouveaux modèles Sennheiser. Très cher.

Le flic armé du PIE passa la tête dans la pièce.

— quinze minutes, c'est tout, lâcha-t-il d'une voix traînante avant de disparaître.

La porte se referma aussitôt.

— C'est une surprise, dis-je. Dans mon souvenir, on ne devait se voir qu'après-demain.

Elle me fit signe de m'asseoir. Son lorgnon était aussi opaque que la dernière fois que je l'avais vue, dans la pénombre bleutée du *Vallez Girlz*. Ses traits aussi impassibles qu'en me laissant sa place à la table de Sal Quiroga. Mais son maintien n'était pas *parfait*.

Et elle avait deux jours d'avance.

— Qu'est-ce qui se passe ? demandai-je sans m'asseoir. Un problème avec le service après-vente chez Sal ?

— L'affaire est en cours. (Le brouilleur étouffait nos voix, nous donnant l'impression que nous parlions à travers un bandeau.) La police a recueilli les témoignages de mes collègues, lesquels ont tous raconté la même histoire. Un homme masqué a surgi de nulle part. Vous lui avez tiré dessus avec le PIE, mais vous l'avez manqué, touchant les gardes à la place. Vous avez également échoué à le plaquer au sol. Il a tué Quiroga et s'est enfui. (Légère pause.) S'il s'agissait bien d'un homme. Personne n'en est vraiment sûr. Même si les lorgnons ont protégé les yeux des témoins, ils étaient quand même éblouis, et choqués par ce déchaînement de violence.

— « Choqués par ce déchaînement de violence. » Sympa. Ça sonne bien. (Je tirai une chaise vers moi.) Les gardes de Sal, ils disent quoi ?

— Pas grand-chose. Ils ont compris que s'aligner sur leurs nouveaux patrons leur ferait le plus grand bien. (Haussement d'épaules négligent.) De

toute façon, le flash les a aveuglés.

Je m'installai sur la chaise.

— Très bien. Ça devrait passer, même si personne n'y croit. Et mon pognon ?

— Il vous sera versé en plusieurs fois au cours des mois qui viennent. Le temps de prendre en main le business de Quiroga et d'assurer nos revenus.

— C'est pas ce qui était convenu.

— Je crains que les circonstances n'aient évolué, monsieur Veil. Nos mouvements de fonds vont subir une surveillance inattendue ces prochains temps.

L'audit. Le putain d'audit.

Tout à coup, j'appréciais beaucoup moins la pression mise sur Mulholland. Le trou-du-cul en chef et ses sbires pouvaient paniquer à leur aise, mais je n'avais pas saisi que ça risquait de me retomber dessus. Les joies du ruissellement. Finalement, les économistes et autres guignols qui avaient donné leur nom aux boulevards de cette ville n'avaient peut-être pas tort.

— Une surveillance inattendue, hein ? (Mon estomac se serra. Je voyais soudain où ça nous menait.) Laissez-moi deviner. Ça change aussi nos plans pour me faire sortir d'ici.

La Chinoise hésita une fraction de seconde.

— Notre avocat estime qu'une action précipitée risquerait de nous porter préjudice à tous. Il pense que nous devrions rester discrets le temps que la procédure suive son cours.

— La procé... (Je me penchai en avant, la voix sifflante de colère rentrée.) On s'était mis d'accord sur trois semaines, au pire un mois. Vous savez à quoi ça ressemble une « procédure » ici ? Pour un meurtre sur Mariner ? Avec tout le monde qui se dépêche de couvrir sa merde avant que les auditeurs y reniflent de trop près ? Je peux rester en taule jusqu'à l'an prochain avant que ces connards bougent leur cul et décident de rattraper le retard.

— C'est en effet un risque non négligeable.

— Trouvez-moi un autre avocat. Honnête, si possible.

— Nous n'avons qu'un seul avocat. En embaucher un autre pourrait là aussi attirer l'attention.

— C'est rien comparé à « l'attention » qui vous tombera dessus le jour où j'en aurai marre de regarder les murs. Le jour où je commencerai à

parler de notre petit accord.

Court silence glacé. Comme si j'avais craché sur la table ou sorti une blague pourrie.

— Je ne pense pas que vous en arriverez là, affirma-t-elle avec une assurance teintée d'un millionième d'incertitude. Vous avez... autant à perdre que nous.

— Pas vraiment. (Je me penchai encore plus.) Vous vous rappelez ce que je vous ai dit quand on a monté l'affaire ? Que la police ne se donnerait pas beaucoup de mal pour un gros enfoiré comme Sal ? Eh bien, j'y vois un corollaire intéressant. Les flics n'en auront rien à foutre de *qui* l'a buté s'ils peuvent bloquer une opération des rats de cratère juste en me laissant partir.

— Nous avons passé un marché, monsieur Veil.

— Ouais. Et c'est pas moi qui le romps. Pas encore.

— Nous mesurons à quel point la situation est... inconfortable.

Je hochai la tête, un mince sourire aux lèvres.

— Inconfortable. Écoutez... Hsu, c'est ça ? Ça veut dire « douce », hein ?

— Oui, concéda-t-elle d'un ton circonspect.

— Ça vous va drôlement bien, je trouve. (Je fis un geste vers la fenêtre.) Là-dehors, il y a une capsule Dyson qui m'attend dans un berceau de location. J'ai encore plus de la moitié des traites à payer. C'est pas grand-chose, mais c'est chez moi et je me suis endetté jusqu'au cou pour l'avoir. Dans un peu plus de huit mois, je vais devoir m'y réfugier afin de pioncer les quatre mois suivants.

— Votre physiologie est... Nous connaissons les contraintes qui pèsent sur vous.

— Ah ouais ? Alors l'une de ces contraintes, c'est d'être *payé*, putain. Les virements pour la capsule, la location du berceau, ça doit rouler tout seul pendant que je dors. Je sais pas comment ça se passe à Hellas, mais ici, je manque un seul paiement, et je l'ai dans le cul. Alors dites-moi, *Douce*, comment je suis censé faire mon beurre en étant coincé en taule à cause de vos problèmes de trésorerie et de votre enflure d'avocat ?

— Nous regrettons de...

Je me levai d'un bond. La chaise en carbone tomba derrière moi. La Chinoise recula sur la sienne, mains levées, déjà prête. La plupart des membres des triades étaient bien entraînés ; leur 489 ne les enverrait pas bosser dans l'Entaille sans être sûr qu'ils puissent se défendre. Donc je



restai immobile assez longtemps pour que Douce comprenne que je ne cherchais pas la bagarre. Je repris la parole, espaçant bien les mots, avec un calme que je n'éprouvais pas :

— Me racontez pas des craques. Vous ne regrettez rien du tout. (Je me penchai par-dessus la table.) Mais ça ne durera pas si je suis pas sorti dans quarante jours au plus, comme le prévoit notre accord. Je compte pas passer les huit prochains mois en taule parce que vous chiez dans votre froc devant une opération un peu complexe. Maintenant rentrez chez vous et répétez ça à votre 489. Parce que nous, on n'a plus rien à se dire.

Je lui tournai le dos et me dirigeai vers la porte.

— Monsieur Veil ?

Ma main se bloqua en l'air, prête à toquer pour appeler le garde.

— Quoi ?

— Dans le cas d'espèce, c'est *moi*, le 489.

Je baissai la main, me retournai vers la Chinoise. Elle me scrutait à travers un lorgnon soudain transparent. Des yeux en amande, durs et attentifs, mais dans lesquels je ne discernai aucune menace. 489 : le code traditionnel des triades pour le chef de groupe, la « tête de dragon ». C'était elle mon contact depuis le début, quand la mort de Sal avait été programmée quatre mois plus tôt, mais je ne l'aurais pas crue si haut placée. Or c'était elle que la triade envoyait présenter ses excuses. Qu'elle ait choisi de le faire ou qu'on le lui ait ordonné depuis Hellas importait peu. Mieux valait ne pas brûler ce genre de pont.

— D'accord, dis-je posément.

— Il n'est pas dans notre intention de vous... manquer de respect. Nous vous ferons sortir d'ici. Mais vous devez nous accorder le temps de procéder avec élégance.

*Comme si j'avais le choix.*

— Très bien. Procédez avec élégance. Ou en vous barbouillant de merde. Rien à foutre. Je veux juste me barrer d'ici dans les quarante jours.

Je donnai un coup sec sur la porte, qui s'ouvrit aussitôt, me prenant par surprise.

Je faillis basculer en avant.

Droit dans les bras de Nikki Chakana.

## Chapitre 8

— Vous vous faites plein d’amis exotiques ces derniers temps. Vous avez pris goût à la chatte de cratère, maintenant ?

Je la suivis dans son bureau. Cherchai une chaise du regard.

— Quoi, vous êtes jalouse ?

Une fois assise, elle extirpa une bouteille de JD Rouge du bordel amassé sur la table.

— Les verres sont dans le lave-vaisselle. Là, derrière le... Non, on va faire autrement. Asseyez-vous.

Je m’installai en face d’elle et de la fenêtre. Sur fond de ciel nocturne, Chakana versa l’alcool dans deux verres à liqueur sales surgis eux aussi du bordel. Elle débarrassa la table en balançant par terre une masse de harnais et de protections légères en weblar, puis posa l’un des verres devant moi.

— Voilà.

— Voilà, approuvai-je. On boit à quoi ?

Grâce aux publiereportages merdiques imposés aux gens forcés d’attendre quelque part, tout le monde avait entendu parler de l’*Ares Acantilado*. Dans une énumération telle que *Les Sept Merveilles d’un nouveau monde*. Ou *Les Huit Plus Grands Miracles d’ingénierie*. Ou *Les Neuf Hôtels les plus luxueux de l’espace humain*. Ce genre de conneries. Avec en sous-entendu : *Les Dix Endroits où on serait bien étonné que vous puissiez ramener votre sale cul de fauché*. Comme pour le Marstech, c’était une question d’exclusivité, et l’*Ares Acantilado* vous plongeait dedans jusqu’au cou. Il se trouvait cinquante kilomètres à l’ouest de Wells et des bâtiments de service du nanodock, totalement pressurisé, perché au sommet de la paroi Sud de la Vallée telle une grosse grappe cubiste miroitante. Depuis le plancher transparent du salon d’observation – sans oublier le fond tout aussi transparent des trois piscines –, les clients profitaient d’une vue vertigineuse plongeant sur neuf kilomètres jusqu’en bas de la Vallée. Ceux qui aimaient ça pouvaient même réserver l’un des deux « penthouses inversés », mais la

plupart des chambres offraient des panoramas moins menaçants, par exemple une vue à travers l'Entaille presque à hauteur de la Lamina.

Il paraissait que les ondes générées à l'aube et au crépuscule étaient époustouflantes.

Une large majorité des clients payants de l'*Acantilado* y venait directement depuis Wells, juste après la décantation. Ils empruntaient un rover pressurisé aux finitions luxueuses, avec des écrans à la place des hublots, puis débarquaient dans un endroit assez semblable à ceux que leur fortune mettait à leur disposition sur Terre. Une décoration du meilleur goût, du personnel humain aux petits soins, le sentiment bienvenu de n'avoir à s'occuper de rien. La chaleur et la sécurité d'un isolement total vis-à-vis du monde extérieur.

Nous n'étions pas clients. Donc il fallut prendre l'ascenseur de service.

— Chouette vue. (Je m'appuyai à la rambarde pour mieux contempler l'abîme. Je ressentais encore les effets du whisky.) Vous ne vous êtes jamais demandé ce que ça ferait de vivre ici, Nikki ?

— Non. Asseyez-vous donc.

Nous étions seuls dans la cabine. Chakana avait ouvert sa paume et montré son insigne holo aux employés faisant la queue, après quoi elle avait juste craché : « Police » puis réquisitionné l'ascenseur. Elle était à présent vautreée sur une banquette, à deux mètres de moi, soudain rattrapée par la fatigue.

— Très bien, dis-je en m'asseyant en équilibre précaire sur la rambarde, dos au paysage. Et si vous me parliez un peu de l'auditrice pour qui je dois jouer les baby-sitters ?

Chakana leva les yeux au ciel.

— Je vous ai déjà tout expliqué. C'est un petit rouage dans la grande machine du Comité de supervision. Une auditrice de base. Elle est chargée d'étudier les protocoles de la loterie et la relation avec Vector Red Transport. Elle souhaite aussi rouvrir l'enquête sur Pavel Torres.

— Indépendamment de l'audit principal ?

— *J'en sais rien.* C'est un putain d'audit, Veil. Vous croyez que ces connards de Terriens m'en disent plus que le strict nécessaire ?

Bien vu. Je changeai de position pour regarder à nouveau en bas tandis que le lever de soleil inondait peu à peu la Vallée. Les immenses éboulis accrochés à la paroi passaient les uns après les autres de l'état de silhouette sombre à celui de sculpture rougeoyante. Au loin, nuages et brumes

produits par la couche d'inversion que nous venions de traverser brillèrent soudain d'un éclat incandescent. L'obscurité battait en retraite côté ouest, découvrant un par un les villages sans nom qui attendaient encore l'aube.

Malgré la beauté du spectacle, je pensais surtout à Douce.

Elle avait vu Chakana me récupérer devant la salle d'interrogatoire. Et il ne lui faudrait pas plus de quelques heures pour apprendre que j'étais sorti de taule. Vu la teneur de notre conversation, elle risquait fort d'en tirer des conclusions déplaisantes.

Une situation susceptible de dégénérer rapidement. J'allais devoir me fendre vite fait de quelques appels. Mais mon lorgnon était encore chez moi, et mettre la main sur un appareil jetable ne semblait guère possible. Quant à Chakana, elle ne me lâcherait pas les basques tant que son *affaire* – encore à définir – ne serait pas mise sur les rails à sa convenance.

— Un souci, nettoyeur ?

— Pas vraiment. (J'appuyai l'arrière de ma tête sur la vitre et feignis un bâillement. La masse cubiste de l'hôtel se rapprochait, désormais baignée de soleil. Je pointai un doigt en l'air.) C'est ça qui me préoccupe. Il faut combien de personnes pour faire tourner cet endroit ? Trente ? Quarante, peut-être ?

Les yeux rougis, Chakana me scruta durement derrière son lorgnon. J'espérais qu'il s'agissait de hargne et non de suspicion. J'avais pris de bons cours de camouflage comportemental chez Blond Vaisutis mais, comme tout ce qui remontait à cette époque, ma technique était un peu rouillée. J'ignorais ce que le lorgnon haut de gamme de notre cher lieutenant pensait de mon langage corporel et de mes données physiologiques.

— Mettons trente, repris-je pour tenter de la distraire. Ces gens-là vivent tout le temps enfermés dans des boîtes pressurisées. Quand ils ont fini leur service, on les ramène à Wells, dans le dortoir du personnel. Une boîte de plus, où ils arrivent véhiculés par une boîte roulante. Pour eux, ça doit ressembler à ce qui se passait pendant la colonisation.

— Veil, je m'en fous.

— C'est dommage. Ça monte à la tête de vivre enfermé. On finit vite psychotique.

Chakana lâcha un gros bâillement caverneux.

— Ouais, je suppose que vous connaissez la question.

— Et encore, pendant la colonisation, les équipes finissaient par être relevées. Mais personne ne relève ces pauvres gens. Ils n'ont que Qualité,

Choix, et Liberté de pointer au chômage s'ils en ont marre.

— Vous allez me faire pleurer. Vous virez sacraniste ?

Je me renfrognai.

— Je vous signale juste, d'un point de vue professionnel, qu'il s'agit d'une bombe à retardement. Un beau jour, quelqu'un pétera les plombs et vous vous retrouverez avec une bande d'ultraroutards morts ou une belle prise d'otages.

— Ça m'étonnerait. (La cabine ralentit puis s'arrêta dans une secousse suivie d'un bruit métallique. Un léger sifflement indiqua le rééquilibrage de la pression. Chakana se leva et s'étira.) Ce qu'ils feront, c'est se bourrer la gueule et se charcuter les uns les autres un vendredi soir à Wells. Et ça, c'est pas mon problème.

Les portes s'ouvrirent, révélant des visages fermés et des uniformes MG4 derrière un poste de garde. Le regard de Chakana – accompagné de son insigne holo – nous permit de franchir rapidement l'obstacle. Une autre virée en ascenseur, beaucoup plus courte, nous mena au niveau du hall de l'hôtel et du salon d'observation. Grands espaces silencieux, bronze bruni et moquette beige. Chakana traversa le hall d'un pas vif, descendit les deux marches menant au salon et passa les alentours en revue. L'éclairage subtil, placé dans les coins, n'interférait pas avec la vue offerte par les dalles transparentes, entourées de fauteuils et de gros sofas mous. La lumière matinale qui s'y glissait donnait l'impression que les sièges étaient rassemblés autour de feux de bois tout juste allumés.

— On est pressés ? demandai-je.

— Ouais. Dès que je vous ai largué ici, je rentre dormir chez moi.

— Je vais vous manquer ?

Moue dédaigneuse, tout en continuant à fouiller le salon du regard.

— Je vous le répète encore une fois, Veil : je coucherai avec vous quand vous serez le dernier homme sur Mars et que je pourrai pas trouver une jolie fille avec un gode-ceinture. Ah ! nous y voilà.

Près d'un mur, une femme à la peau sombre, en robe d'intérieur gris pâle, patientait en étudiant elle aussi la pièce. Elle se leva et nous salua de la main. Chakana me guida vers elle pour faire les présentations.

— Bonjour, madame. Lieutenant Dominica Chakana, police criminelle de Bradbury. Voici Hakan Veil, le spécialiste dont je vous ai parlé. Veil, je vous présente Madison Madekwe, du Bureau de supervision des systèmes internes de LINCOLN, Division des frontières.

Elle me serra la main. Des doigts fins, légèrement calleux, mais une poigne ferme. Une expression alerte et intelligente, avec un petit quelque chose de familier. Ascendance africaine évidente : mâchoire carrée, lèvres charnues, nez évasé. Une peau légèrement grisée par la décantation, et de grands yeux noirs, écartés, qui m’observaient derrière le lorgnon. Un éclair brillant passa entre nous lorsque je croisai son regard. Une décharge qui descendit aussitôt dans mon ventre et dans mes couilles. Madison Madekwe était grande, presque aussi grande que moi, un peu enrobée comme le paraissaient toujours les Terriens fraîchement débarqués, à qui il fallait des mois pour adapter leur masse musculaire, même avec l’aide des mouches-code. Épaules larges, longues mains fines, des seins et des hanches délicieusement arrondis. J’avais envie d’y goûter. Sur-le-champ.

— Monsieur Veil. (Voix rauque, mais c’était normal à la sortie de la cryocap. Elle retira sa main d’un geste brusque ; elle aussi avait senti l’éclair.) C’est... très gentil de vous rendre disponible ainsi. Je m’excuse de vous déranger à une heure pareille.

— Ne vous inquiétez pas. (Je jetai un coup d’œil à Chakana.) J’étais levé.

— Parfait, alors. Pour ma part, je crains de ne pas être encore en phase avec l’heure locale. Je déborde d’énergie. Donc... (Elle écarta les mains.) Autant travailler, non ?

Ses longs cheveux tirés en arrière et saupoudrés de violet Kandinsky formaient de minces tresses enroulées en chignon. Son lorgnon évoquait une aile d’oiseau dorée, maintenue par une étroite bande de verre transparent. Une sorte de diadème à l’envers. Les deux tatouages LINCOLN sur sa joue droite me faisaient penser à des larmes noires. Difficile de lui donner un âge : son corps appétissant me tordait les tripes, mais restait dans les limites de ce que le salaire d’un cadre de haut niveau pouvait préserver à peu près indéfiniment.

L’impression de familiarité trouva tout à coup son explication. J’avais vu cette femme sur les vidéos de la navette, dans ma cellule. Ses tresses lui tombaient alors jusqu’aux épaules, et son sourire n’était que commercial. Mais le regard ne trompait pas. Il vous pétrifiait comme le canon d’un flingue. Comme un problème trop difficile à résoudre. C’était une bien belle silhouette que Madison Madekwe dissimulait sous ses vêtements de prix, avec des yeux qui vous mettaient au défi de baisser les vôtres vers ses courbes.

Je parvins à soutenir son regard.

— D'accord. Mettons-nous au travail.

— Parfait. Parlons peu mais parlons bien. Je suppose que le lieutenant Chakana a mentionné notre besoin de discrétion ?

Le lieutenant Chakana n'avait rien mentionné du tout.

Jusqu'à présent, les instructions que j'avais reçues se résumaient ainsi :  
« *Gardez cette salope d'auditrice hors de ma vue pendant les quinze prochains jours, emmenez-la où elle voudra aller, montrez-lui ce qu'elle voudra voir, répondez à ses questions et surtout veillez sur elle.* »

— Nous avons étudié la logistique de l'opération, avançai-je prudemment.

— J'en suis fort aise. Que diriez-vous de vous asseoir ?

Un écrangel flotta jusqu'à nous pour présenter le menu du petit déjeuner. Un authentique Islay *single malt* de la vraie île d'Islay sur la vraie Terre me sauta aux yeux, mais, sans lorgnon, impossible de le commander. Tant mieux, vu que je n'avais pas de quoi le payer : certains astéroïdes coûtaient moins cher que ça. Je hochai donc tristement la tête pour accepter la suggestion de Madison Madekwe, à savoir du café et un mezzé. Ne restait qu'à plonger dans les gros fauteuils pour discuter de l'audit lancé par LINCOLN.

Madekwe affirma vouloir jouer cartes sur table. Les procédures de Vector Red Transport devaient être vérifiées comme toutes les autres, ce qui incluait le protocole de la loterie. Du travail standard, en somme. Néanmoins...

Elle eut la bonne grâce de prendre un air gêné.

— Eh bien, comme vous le savez sans doute, la situation est assez délicate avec Horkan Kumba Ultra.

— Ouais. Ce serait bête qu'ils perdent leur licence de navette moins d'un an après l'avoir gagnée.

Chakana me lança un regard venimeux. Madekwe ne s'en aperçut pas, ou passa outre par politesse. Elle pencha la tête de côté.

— Je suis ravie que vous saisissiez ce type d'implications. Il est bien sûr essentiel que la réputation de HKU sur Mars soit sans taches. Pour les entreprises historiques, la moindre irrégularité peut avoir des conséquences dramatiques. D'où l'affaire Torres. Ma mission, au moins dans un premier temps, consiste à étudier les méthodes de Vector Red à travers ce cas particulier. Il s'agit d'une anomalie évidente et, pour mieux l'analyser, j'ai

besoin d'en savoir plus sur Pavel Torres. En gros, je dois comprendre quel genre d'homme ne se montre pas le jour de son départ pour la Terre.

— « Un homme heureux sur Mars », proposai-je d'un ton ironique.

— Certes, mais... (Elle fit soudain la connexion. Plutôt rapide pour une femme à peine sortie de la cryocap.) Oui, d'accord. J'ai vu les pubs. Très drôle, monsieur Veil.

Je haussai les épaules.

— C'est une de mes qualités.

— *Avançons*, lança sèchement Chakana. Mme Madekwe souhaite rencontrer les collègues et divers associés de Torres.

— Ça devrait pas être trop dur.

— En effet. Je vous ai présenté comme l'homme de la situation, vu que la plupart de ces personnes se trouvent sans doute dans les Uplands.

— Trop gentil.

— J'ai cru comprendre que vous possédiez une solide expérience de travail dans cette région, reprit Madekwe.

Je hochai lentement la tête.

— Entre autres choses, oui.

Le petit déjeuner fit son apparition. Bacon frit, tranches de poulet marinées, bols de soupe miso, olives noires et dés de fromage, pain frais encore fumant, omelette française et *tortilla* espagnole, plus deux ou trois plats que je peinaï à reconnaître. Du café à l'odeur puissante, des carafes de jus de fruit, une autre d'eau fraîche. De grosses serviettes en tissu. Le serveur en tenue impeccable disposa les plats devant nous, nous demanda si tout était à notre convenance, puis s'inclina avant de s'éloigner. Madison Madekwe nous invita d'un geste à nous servir, après quoi elle piocha dans la nourriture à deux mains, avec un abandon qui me la rendit d'autant plus séduisante.

— C'est vraiment très bon, dit-elle lorsqu'elle s'accorda enfin une pause.

Je sirotai mon bol de miso en échangeant des regards durs avec Chakana par-dessus la table. Mon cycle m'empêcherait encore durant plusieurs jours de ressentir une véritable faim. Sacrement dommage. Le lieutenant me gratifia d'un petit sourire – celui du secret partagé – et baissa les yeux vers le buffet. Elle prit une part de *tortilla*, un verre de jus de fruit. Puis son regard fusa soudain en haut à gauche, comme si elle recevait un appel sur son lorgnon. Elle s'essuya la bouche et se leva.



— Je crains d’être obligée de vous quitter. Merci pour le petit déjeuner, madame. Veil prend le relais, mais n’hésitez pas à me contacter en cas de besoin.

— C’est entendu. (Madekwe se leva à son tour et serra la main de Chakana.) J’ai été très heureuse de vous rencontrer.

— Pareillement.

Je fis semblant de m’intéresser à mon bol assez longtemps pour que Madekwe se rasseye et que Chakana soit sur le point de quitter le salon. Puis je claquai des doigts – style une brusque idée me venant à l’esprit – et bondis sur mes pieds.

— Excusez-moi, il faut que j’éclaircisse un détail avec le lieutenant.

Madison Madekwe hocha la tête sans cesser de mâcher, en apparence nullement contrariée. Mais elle me lança néanmoins un regard étrange. Classant l’info pour plus tard, je suivis Chakana à grandes enjambées et la rattrapai près de l’ascenseur, hors de vue de ma nouvelle cliente.

— Une *seconde*, bordel.

Le lieutenant pivota très lentement et fronça les sourcils.

— Déjà un problème ?

— J’étais censé promener l’auditrice en ville. C’est quoi cette histoire à propos des Uplands ?

Chakana haussa les épaules.

— Torres bossait surtout dans les Uplands. C’est là qu’il a disparu. Donc c’est logique que notre illustre auditrice veuille y faire un tour, non ? Quoi ! les turbos de vos poumons ne tiennent plus le choc ?

Je jetai un rapide coup d’œil aux alentours, repris en baissant la voix :

— Vous voulez vraiment que je l’emmène là-bas ? Loin des routes officielles et des jolies brochures ? Je suis pas sûr que Mulholland apprécie.

— Mulholland est dans la merde jusqu’aux yeux. Ça le force à lâcher du lest. Il m’a demandé de trouver quelqu’un capable de gérer le coup en sous-main, sans faire de vagues, et j’ai pensé à vous. Alors retournez donc au salon gagner votre remise en liberté.

Un léger carillon annonça l’arrivée de l’ascenseur. Je hochai sèchement la tête.

— D’accord. Mais dites-moi quand même pourquoi on reprend un cas vieux de trois mois, déjà traité à fond par les flics de Bradbury. Parce que c’est bien remonté jusqu’à vous, pas vrai ?

— Comme toujours, admit Chakana d’une voix où perçait l’épuisement.

— Je m'en doutais. Un gagnant de la loterie qui disparaît, c'était trop explosif pour les shérifs du coin. Donc c'était vous ou les marshals, et les marshals n'allaient pas lever le petit doigt pour un abruti comme Torres. Le Service des personnes disparues a pris le relais. Interrogatoires, vidéos de surveillance, enquête de terrain, tout le bordel. Même les Personnes disparues ne peuvent foirer ça, hein ? À moins que vous en ayez rien à foutre non plus d'un pauvre ouvrier ?

Les portes de l'ascenseur se refermaient. Chakana plaqua une main dessus pour bloquer le mouvement. Elle essaya de prendre l'air en rogne, mais la fatigue la rattrapa.

— Je suis de la criminelle, soupira-t-elle. Vous savez très bien que c'était pas de mon ressort. Aucun corps, aucun indice suspect, alors que les crétins comme Torres trempent presque tous dans une affaire ou une autre. Donc oui, c'est passé aux Personnes disparues. Tomayro s'en est chargé, il a fait du vent jusqu'à ce que l'opinion publique se lasse, puis il a laissé tomber. Si vous voulez consulter le dossier, allez-y.

— J'ai pas l'impression que Madame Tresses Kandinsky veuille rester sur une chaise à lire des dossiers.

Chakana haussa encore une fois les épaules.

— Alors trouvez un autre moyen de l'occuper. Putain ! Veil, faut vous faire un dessin ? C'est une bureaucrate terrienne venue s'encanailler sur Mars. Montrez-lui les Uplands, montrez-lui les pauvres. Baisez-la si ça lui chante, je m'en fous. Mais gardez-la hors de ma vue.

Elle recula dans l'ascenseur. Les portes tentèrent à nouveau de se refermer, mais je m'interposai à mon tour.

— C'est n'importe quoi, Nikki. Personne ne déboule depuis la Terre pour un gars comme Pavel Torres. Et *Mulholland* a approuvé ça, en plus ? Un accord du gouverneur juste pour une petite enquête sur un mec disparu ?

— Non, juste pour protéger la réputation de la loterie de la Longue Chute, de Vector Red Transport et de Horkan Kumba Ultra. Vous avez bien entendu Madekwe tout à l'heure. Ces entreprises installées ici de longue date n'aiment pas qu'on leur cherche des noises.

Je secouai la tête.

— Ça marche pas. Vous savez qu'il y a forcément autre chose.

— Alors trouvez ce que c'est, nettoyeur. (Chakana saisit les revers de ma veste et les rajusta d'un coup sec.) Après, vous venez me le dire, et si c'est vaguement intéressant, je vous offre un cookie. Entre-temps, vous êtes

nommé guide touristique. D'ailleurs vous avez de la chance que je sois à court de personnel, sinon vous seriez encore en taule. À présent, laissez cet ascenseur tranquille et allez remplir votre part du marché.

Elle scruta ma main jusqu'à ce que je la retire. L'ascenseur carillonna de nouveau. Les portes se mirent en mouvement, se rejoignirent en douceur. Mon reflet apparut dans le bronze bruni.

Comme un stupide fossile préhistorique prisonnier d'un morceau d'ambre.

## Chapitre 9

Madame Tresses Kandinsky ne voulait pas lire de dossiers.

— Nous pourrions y revenir plus tard, dit-elle avec le rictus de quelqu'un supportant en silence une vive douleur. J'ai déjà reçu un résumé, de toute façon. Qui ne m'a pas appris grand-chose. Je ne souhaite pas pointer des responsabilités tout de suite, mais il apparaît que l'enquête initiale et son suivi n'ont pas été menés correctement. Le dernier officier de police chargé du dossier... (Une pause due à l'interrogation du lorgnon diadème.) Borgia Tomayro. Vous le connaissez ?

— Surtout de réputation. J'ai quand même eu affaire à lui une ou deux fois.

J'attrapai un verre et une carafe de jus de fruit. Toujours pas le moindre appétit.

— Votre impression, alors ?

— Il est à la hauteur de sa réputation. (Je versai délicatement.) Mou. Fainéant. Modérément corrompu.

— Corrompu...

Comme si elle prononçait le mot pour la première fois.

— Ouais, mais rien de surprenant à son niveau. (J'avalai mon jus, puis agitai le verre devant moi pour appuyer mes propos.) Les Personnes disparues, c'est l'orbite d'attente pour les gars dans son genre. Pas assez compétent pour faire son trou dans un service utile, mais pas assez nul pour être viré.

— Parce que la corruption ne suffit pas ?

— Hein ?

— On ne vire pas les officiers corrompus, sur Mars ?

Je l'observai un moment pour m'assurer qu'elle ne plaisantait pas. L'envie de rire me monta du ventre, traçant un large sourire sur mon visage. Un sourire pur, sans moquerie. Ça faisait drôlement du bien.

Madekwe fit la moue.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle, monsieur Veil.

— « Bienvenue sur la Haute Frontière, dis-je en imitant la voix terne d'une IA de quarantaine. Veuillez noter que votre corps peut mettre un certain temps à s'adapter aux conditions locales. » J'ai peur qu'il en soit de même pour vos attentes, madame.

— Je fais partie d'une équipe d'audit extraordinaire mandatée par le Comité terrien de supervision. Mes attentes reflètent le briefing que j'ai reçu sur Terre. Lequel, croyez-moi, n'était guère flatteur. Donc je ne suis pas choquée, ni même surprise. Mais je ne pensais pas vous voir l'admettre si ouvertement.

— Je n'admets rien. Je ne suis pas flic.

— D'après le lieutenant Chakana, vous êtes rattaché à la police de Bradbury.

— Le lieutenant a beaucoup d'humour. Le « rattachement » dont elle parle est au mieux très lâche. Et puisqu'on y est, pas vraiment de mon fait.

Madison Madekwe prit le temps de digérer ces informations. Je n'arrivais pas à savoir si ça lui plaisait ou pas.

— Je vois, dit-elle enfin. Merci de votre franchise. Je suis désolée que ce travail vous rebute.

— J'en ai connu des pires.

— Je vous avoue que tout ceci ne m'impressionne guère. Que la police ne puisse pas – ou ne veuille pas – dépêcher un véritable officier de police pour cette tâche...

— Voyez les choses du bon côté : si un vrai flic vous escortait, je parie qu'il vous détesterait.

— Ce qui n'est pas votre cas ?

Elle me défia du regard. Mon bas-ventre s'en ressentit. Je souris à nouveau pour masquer l'excitation.

— La haine est un luxe que je ne peux pas m'offrir, madame. Elle me gêne dans le boulot.

Le silence retomba le temps que Madekwe se verse un autre café, puis ajoute sucre et lait. J'attendis la fin du rituel. En me demandant s'il restait une chance d'obtenir ce fameux Islay *single malt* aux frais de la princesse.

— Bien, poursuivons, reprit-elle en touillant son café. Si la police de Bradbury cantonne ses pires éléments dans le Service des personnes disparues, parvient-on malgré tout à retrouver certains de ces disparus ?

Je haussai les épaules.

— Les gens importants ne comptent pas sur la police. Les pontes du gouvernement et des entreprises ont tous leurs équipes de sécurité. La plupart des qualpros ont droit à une prestation similaire – à bas coût – inscrite dans leur contrat. Sans ça, difficile de persuader les grosses têtes de venir ici. Et puis c’est aussi une question de productivité. Si un qualpro sous contrat de trois ans disparaît, LINCOLN perd une fraction non négligeable de son investissement pour chaque semaine d’absence.

— Torres a disparu depuis presque trois mois. Personne n’y voit un problème de productivité ?

— Ça m’étonnerait. Même si ça dépend du boulot qu’il faisait à ce moment-là. Mais d’après le lieutenant, ça n’allait pas chercher loin. Parfois, la Conformité s’intéresse à ces gars-là s’il y a un gros coup derrière, sinon... (J’écartai les mains.) Je vous dis ça, c’est s’il avait vraiment un boulot.

— Je croyais que tout le monde travaillait sur Mars. (Ses lèvres se courbèrent... sans former un vrai sourire. Une pointe d’ironie brilla dans ses yeux. Comme une lame à moitié tirée.) C’est ce qu’on nous vend sur Terre, en tout cas. « Une société entièrement mobilisée », « l’esprit de la Haute Frontière », « l’aube d’un nouveau monde ». Ce n’est pas comme ça que ça se passe ? Tout le monde n’est pas *obligé* de travailler ?

— Tout le monde doit gagner sa vie. C’est pas pareil.

Elle prit une gorgée de café, tenant sa tasse à deux mains et me regardant par-dessus.

— Et vous, monsieur Veil, comment gagnez-vous votre vie ?

— À cet instant précis, en vous épargnant les problèmes.

Notre duel de regards s’éternisa jusqu’à perdre tout intérêt. Madison Madekwe reposa lentement sa tasse de café.

— Je pense que vous avez mal compris votre mission et la mienne, dit-elle d’une voix froide. J’ai demandé un policier en mesure de me guider et de me conseiller, rien de plus. Je ne compte pas chercher les *problèmes*, ce qui veut dire que je n’ai pas besoin d’être *protégée*.

— Vous en aurez besoin si vous prévoyez d’aller dans les Uplands poser des questions sur un mec disparu. C’est un jeu dangereux. Les locaux ne sont déjà pas très amicaux dans les bons jours, et la période n’est pas propice. On vous remarquera aussi facilement que si vous dansiez à poil dans la rue.

— Ah oui ?

— Oh oui ! Votre visage tourne en boucle sur tous les écrans, madame. Le vôtre et celui du moindre petit comptable mandaté par LINCOLN sur cette affaire. Tous les regards de l'Entaille sont tournés vers vous. D'ailleurs, j'ai fait le lien avec les images des passagers de la navette moins d'une minute après vous avoir rencontrée. Donc n'importe qui peut le faire. (Je me penchai vers elle, surpris par la tension dans ma voix.) Quant au gouverneur, je vous garantis que ses équipes se chargent déjà de ressusciter l'ancien mépris pionnier pour la Terre et ses magouilles. Je parie que les rocheux marcheront sur l'hôtel de ville dans moins d'un mois.

— Les rocheux ? (La tension la gagnait aussi.) C'est qui ?

Je me renfonçai dans le fauteuil.

— Des tarés de l'indépendance. 4Rock4, les fous du quatrième rocher. De la quatrième planète, quoi. C'est la branche extrémiste de Mars d'abord. Mulholland va taper droit dans le discours de ces gars-là. « L'intrusion bureaucratique de la vieille Terre », « la main crochue d'un monde décadent », « la tyrannie de milliards d'inutiles ». Vous connaissez la rhétorique, non ?

— Très bien, merci. (Elle essuya une saleté invisible sur son genou.) Je note quand même que le gouverneur n'a rien dit de tel jusqu'à présent.

— Il dit ce qu'on attend de lui. Mais dans la coulisse, il demande à ses partisans d'agiter les foules. Vous croyez peut-être venir sauver le peuple d'une administration corrompue, alors que vous tombez aussi à pic qu'un gros pet dans une combinaison spatiale.

— Donc vous me déconseillez de me rendre dans les Uplands, c'est bien ça ? demanda-t-elle d'une voix redevenue froide. Je devrais renoncer à enquêter sur le terrain et me contenter de lire des dossiers ? Comme les sales bureaucrates qu'on nous reproche d'être ?

— Au moins, ça peut pas vous faire de mal.

— Je vois. (La colère montait peu à peu.) Figurez-vous que, sur Terre, on nous rebat les oreilles avec le « volontarisme » de la Haute Frontière. Je ne constate rien de tel chez vous.

— Je ne suis pas d'ici.

— Alors d'où êtes-vous, monsieur Veil ? *Qui* êtes-vous donc, pour que la police – à laquelle vous êtes fort peu « rattaché » – vous ait demandé de vous occuper de moi ?

Des têtes se tournèrent vers nous aux tables les plus proches. Madekwe s'en rendit compte et serra les dents. Elle scruta intensément la table comme

pour y chercher un défaut.

— Excusez-moi, reprit-elle plus doucement. Je n'ai pas le droit de vous parler ainsi. Je suis... La décantation, l'ajustement, tout me perturbe. Je suis fatiguée et j'ai mal partout. Je ne suis pas *habituée* à ça. (Elle marqua une pause, peut-être gênée de s'être livrée.) Tout ce que je souhaite, c'est faire mon travail. Vous pouvez au moins comprendre ça ?

Je soupirai. Ce n'était pas seulement que je le comprenais : j'avais fondé une bonne partie de ma vie sur ce principe.

— Écoutez, essayons de repartir du bon pied. Vous voulez pourchasser le fantôme de Pablo Torres à travers les Uplands ? On peut faire ça. Mais ça reste les *Uplands*. N'espérez surtout pas que les choses se passeront gentiment. Parce que ça n'arrivera pas. Et quand cette merde nous explosera à la gueule, vous n'aimerez sans doute pas le goût.

— J'ai l'estomac bien accroché.

— Bonne nouvelle. Vous en aurez besoin.

Elle me guida jusqu'à sa suite du trente-deuxième étage. Grandes pièces beiges, pixel-art inoffensif dans les coins, paysages de la Vallée aux murs. À travers une porte entrouverte, j'aperçus un lit défait qui semblait avoir été le théâtre d'une lutte violente. Couvertures entortillées, oreillers écrasés ou lancés à terre.

Je souris. Personne n'échappait aux effets de la cryocap. Bien sûr, les processus de décantation cinq étoiles vous épargnaient les nausées et la plupart des douleurs. Mais, au final, impossible de tromper ses propres cellules. Qui finissaient toujours par se rappeler à votre bon souvenir.

Après quoi il fallait supporter le choc en retour et attendre que ça passe.

J'évacuai une vision soudaine des longues jambes d'ébène de Madison Madekwe se débattant dans les draps. Mieux valait se concentrer sur la pièce principale, sur les fenêtres. Je m'arrêtai devant l'une d'elles, où se déployaient les immenses nappes de couleurs vives qui parcouraient la membrane invisible de la Lamina. Du verre renforcé, évidemment, conçu pour le vide, imperméable aux vibrations. De toute façon, ce que l'on appelait « atmosphère » à cette altitude était bien trop ténu pour transmettre le son. Mais l'atavisme ancestral prenait le dessus : il recréait, à la limite de l'audible, le craquement sauvage des échanges de particules.

— Je n'aurais pas cru que ça vous frapperait autant, me dit-elle en se dirigeant vers un poste de travail sur le mur opposé. Ce sont des conditions



habituelles, non ?

— Ouais. (Je réprimai une brusque envie de distance, de vues depuis l'espace orbital.) C'est juste un peu différent à cette hauteur.

Elle déplaça divers objets sur le bureau.

— Alors ça me rend encore plus impatiente de le voir d'en bas. Ah ! nous y voilà.

Un écrangel jaillit du générateur scellé au plafond, puis descendit entre Madekwe et moi. Elle toucha son lorgnon pour afficher le dossier Torres. Je me détournai à grand-peine de la Lamina. Le dossier contenait peu d'images, surtout du texte : classique lorsqu'il n'y avait ni corps ni scène de crime.

— Je pensais que vous auriez un lorgnon, nota Madekwe. Comme je n'en voyais pas, je supposais que vous portiez des lentilles internes.

*J'en ai eu, autrefois. Mais on me les a enlevées quand je me suis fait virer.*

— Trop cher, répondis-je sans vraiment mentir. Tout ce qui touche aux muqueuses doit prendre en compte les mises à jour des biocodes, et par ici ils réécrivent ces trucs tout le temps. Les systèmes biologiques humains sont poussés à leurs limites, comme des chevaux de course. C'est déjà assez compliqué sans avoir à s'inquiéter des interférences provoquées par les améliorations cérébrales. Ça implique un tout autre niveau d'interface immunitaire. Personne ou presque ne peut s'offrir ces options et la plupart de ceux qui le peuvent n'en ont rien à foutre.

— La plupart ? (Encore cette dureté dans la question.) Pas tous, donc ?

— Non, pas tous. (Je ne comptais pas lui en dire plus sur ce que j'avais perdu. Elle n'avait pas gagné ma confiance à ce point. Ne la gagnerait sans doute jamais.) Quelques-uns des meilleurs qualpros se le font faire. Question de statut. Et aussi une poignée de superflics. Genre *Le Guerrier des sables rouges*.

— Le guerrier des sables rouges ?

— C'est une série immersive. Vous l'avez pas, sur Terre ? « Dans les Uplands, un homme a tracé une ligne dans le sable. Franchissez-la, et vous aurez affaire à lui. » Idéal pour faire bander les Terriens. Les dangers de la Haute Frontière, le porno Marstech...

Un rictus déforma les lèvres de Madekwe.

— Eh bien... tout ce qui nous vient de Mars reste un peu... une niche. Il n'y a pas beaucoup de gens pour... (Elle se racla la gorge.) Je pense avoir

capté l'idée générale.

— OK. Comme je vous le disais, j'ai rien à voir avec le Guerrier des sables rouges. Je suis juste un gars que Chakana contacte de temps en temps. Un contractuel, quoi. Quant à mon lorgnon, il est occupé par de grosses mises à jour, donc j'avais pas le temps d'attendre qu'il ait fini.

— Vous ne pouviez pas charger un logiciel de la police dans un lorgnon jetable ?

— Rappelez-vous que je ne fais pas partie de la police. J'ai pas accès à leur matos.

— D'accord. (Elle me tendit le contrôleur d'un geste trop brusque. Merci la décantation.) Lisez ça comme au bon vieux temps, alors. Je vais me changer. Je veux être à Bradbury Central dans moins de deux heures. Première destination : Vector Red. Peut-être même pourra-t-on récupérer votre cher lorgnon en route.

Madekwe battit en retraite dans sa chambre. Je la regardai disparaître, puis m'effondrai sur un pouf près de la fenêtre. J'attirai le 'gel vers moi en augmentant sa brillance pour compenser la luminosité extérieure. Des bandes jaunes surlignaient certaines parties du texte : quelqu'un l'avait déjà annoté.

« ... résumé d'enquête (contexte) :

Pablo Karl Torres, né dans le comté d'Adam Smith le 22/17/281, mort à l'âge de 19 ans (calendrier martien, 37 ans terrestres). Données familiales et éducatives : voir fichier en annexe. Père génétique absent à partir du 14<sup>e</sup> mois. Contacts sporadiques entre 3 et 7 ans. Aucun contact depuis. Échec au diplôme de base. S'enrôle comme stagiaire dans la sécurité privée le 9/14/288 chez Critical Infra. Contrat de trois ans (voir fichier en annexe), aucune promotion, contrat non renouvelé. »

Ce qui ne m'apprenait pas grand-chose. Toutes les boîtes comme Critical Infra faisaient la sortie des écoles de comté, histoire de transformer les mauvais élèves en employés mal payés. Certains restaient ensuite dans le circuit, mais beaucoup partaient.

« Emplois postérieurs épisodiques, itinérants. Évaluations globalement inférieures à la moyenne ; nombreuses mesures disciplinaires (voir fichier en annexe). »

Donc Torres ne méritait même pas le bénéfice du doute.

« Quelques formations, surtout virtuelles, obligatoires dans le cadre des réductions de peine (voir fichier en annexe). Activités repérées à :

Zubrinville, Cradle City, Burroughs, Bradbury districts 7 et 18. Logiciel de localisation citoyenne généralement désactivé.

N'apparaît pas dans la base de données complémentaire du fisc. »

Pas étonnant. La Charte garantissait aux citoyens le droit à la vie privée, le droit d'esquiver les nombreux moyens de surveillance, mais celui qui payait des impôts n'avait guère d'usage pour ce privilège : quand on avait la chance d'arriver dans cette tranche de revenus, c'était que le système travaillait pour vous, alors pourquoi s'en extraire ?

Quant aux millions de personnes pour lesquelles le système ne travaillait pas...

« Casier judiciaire (toutes juridictions confondues) : agression, onze chefs d'accusation ; extorsion de services sexuels, trois chefs d'accusation ; vente de substances type SNDRI sans licence, quinze chefs d'accusation ; intrusion (locaux d'entreprises), cinq chefs d'accusation ; intrusion (locaux privés), dix-neuf chefs d'accusation ; vol de véhicule, huit chefs d'accusation. Détail des arrestations et des poursuites : voir fichier en... »

— Putain de citoyen modèle, marmonnai-je. Et c'est que les cas où on l'a chopé.

« ... dernier emploi (supposé) : Team Castagne, section Cradle City (dates estimées : de mi-rishabha à début gemini). Complices connus : Zip Sanchez, Tenzin Tamang, Milton Decatur, Jeff Havel, Nina Ucharima... »

Milton Decatur. Sauf hasard d'homonymie, je connaissais ce mec. D'ailleurs, Tenzin Tamang, ça me parlait aussi. Mais les Tamang formaient un gros clan chez les Népalais de Mars, et Tenzin n'y était pas un prénom rare.

« ... dernier emploi (confirmé/contrôlé) : logistique des camps de travail pour Sedge Systems, en poste à Morton. Contrat du 18 dhanus au 11 rishabha, rompu par accord mutuel. Évaluations : voir fi... »

— Vous voulez boire quelque chose ?

La voix de Madison Madekwe, flottant jusqu'à moi depuis la chambre. Au ton, on aurait presque dit qu'elle voulait s'excuser.

— Ouais, répondis-je. Je prendrai cet Islay *single malt* que j'ai vu sur le menu de l'hôtel. Avec un soupçon d'eau.

Long silence. Elle passa la tête et une épaule noire par la porte.

— C'était une question sérieuse, monsieur Veil.

— C'était une réponse sérieuse.

Elle hésita. J'attendis le verdict.

— Je ne mets pas ça sur ma note de frais, trancha-t-elle en disparaissant à nouveau.

*Dommage, raté.* Retour au dossier.

« ... dernière localisation : nuit du 3 au 4 gemini. Caméras de surveillance et drones, Cradle City quartier est. Dix-huit identifications séparées (données GPS : voir fichier en annexe) avec Milton Decatur, Nina Ucharima et deux individus non fichés comme complices. Dernière identification confirmée : 1 h 43, angle Fret/10<sup>e</sup> Rue, se dirigeant vers l'ouest avec Ucharima en direction des hangars désaffectés du domaine Gingrich. Pas de corrélation orbitale, aucune trace postérieure. »

Je fis la moue. Cradle City. Un mauvais endroit où se balader sans localisation citoyenne. On ne pouvait alors compter que sur le hasard et la couverture satellite, laquelle en prenait plein la gueule à chaque jet de particules dans la Lamina. Quant au domaine Gingrich...

Je picorai encore un peu dans le dossier. Tombai sur un holo de Torres en pied. Sans doute pris par les flics : le mec était en slip et pas très soigné. Je zoomai sur le buste, le fis tourner. Une bonne tronche de macho sous des cheveux trop longs pour la mode actuelle. Des muscles impressionnants, que je devinais à la fois rapides et puissants. Des cicatrices aux endroits habituels pour les bagarreurs.

Rien de nouveau sous le soleil des Uplands.

Je dénichai aussi la vidéo de l'interrogatoire de Nina Ucharima, accompagnée d'un résumé texte. Elle prétendait avoir suivi Torres jusqu'aux hangars dans l'attente d'une bonne baise contre un mur. Ils étaient tous les deux bien défoncés. Torres lui avait parlé d'une histoire dont elle n'avait rien à foutre et qu'elle avait vite oubliée. Un gros coup, la vantardise habituelle. Une fois sur place, Torres avait préféré pénétrer dans un hangar – par le toit – plutôt que dans la chatte d'Ucharima. La fille l'avait attendu, s'était évanouie sous l'effet de la drogue, s'était réveillée seule et avait mis les bouts. Après quoi elle ne l'avait plus jamais revu.

*Ouais ouais ouais.*

Ça sonnait vrai. Une galère typique des Uplands. Mais impossible d'être certain sans regarder l'interview, sans étudier les scanners comportementaux, sans observer le visage de Nina Ucharima...

Madison Madekwe sortit de la chambre ; je l'aperçus à travers le voile de l'écrangel et des données projetées dessus. Elle portait un manteau gris à col haut qui descendait joliment jusqu'à mi-cuisses. Un sac léger jeté sur

l'épaule, les mains dans les poches. Des bottines élégantes montant à mi-mollets. Les jambes gainées d'un collant noir. Elle m'évoquait un mannequin défilant pour promouvoir le dernier ensemble Marstech.

— C'est bon, dit-elle. J'ai organisé une virée discrète en ville.

— Discrète ? En partant d'ici ? (J'appuyai sur « ARRÊT ». Le 'gel se désintégra en cendres brillantes qui s'évaporèrent à leur tour.) Si vous pensez aux ascenseurs de service...

— Ils sont surveillés, je sais. Au moins par des drones, si ce n'est par des journalistes. Eh oui, monsieur Veil, figurez-vous que j'y ai pensé. J'ai une idée plus subtile en tête.

Je me levai aussitôt.

— Voilà qui aiguise ma curiosité, madame.

— Très bien. (Elle pencha légèrement la tête, comme pour mieux m'observer dans la lumière oblique de la fenêtre.) Peut-être allons-nous pouvoir nous entendre.

# Chapitre 10

Le temps de revenir en ville, mon lorgnon commençait vraiment à me manquer.

Le voyage depuis l'*Acantilado* s'avéra plutôt tranquille. L'hôtel disposait d'un hélicoptère opérant toutes les deux heures un aller-retour vers Bradbury Central ou tout autre endroit à la demande. La plupart des clients l'utilisaient pour la simple raison qu'il s'agissait d'une navette gratuite. Quant aux ultraroutards avides de publicité, ils l'empruntaient aussi parce qu'il fournissait une cible idéale aux *paparazzi*.

Le plan de Madison Madekwe reposait sur cette dernière tendance. Il consistait à nous glisser dans l'appareil en suivant le groupe formé par un jeune ultraroutard et son entourage, puis à nous asseoir à l'arrière. Les rares journalistes autorisés à traîner autour de l'hôtel furent tellement aveuglés par l'aura de célébrité émanant du passager principal qu'ils ne daignèrent même pas nous jeter un coup d'œil.

Mieux encore, une fois l'écoutille refermée en vue du décollage, il ne me resta que neuf personnes à surveiller. Je ne détectai aucune menace du côté de la star et de sa poignée de flagorneurs. Ses trois gardes du corps semblaient avoir plus peur de moi que l'inverse. Je hochai la tête dans leur direction – courtoisie professionnelle –, ce qui suffit à les rassurer. Tout le monde se détendit et admira le paysage. L'appareil descendit dans les profondeurs rouges et brumeuses de l'Entaille telle une araignée métallique suivant son fil.

L'arrivée à Bradbury Central changea vite la donne. Les alentours se remplirent soudain de dangers potentiels. Des employés de la gare, avec ou sans uniforme ; des livreurs portant les couleurs d'une dizaine de firmes différentes ; des clients de l'*Acantilado* sur le retour, aisément reconnaissables à leur accoutrement Marstech, et souvent accompagnés de leurs propres porteurs ; des passagers du Vallée Express en route pour des destinations situées à l'est ou à l'ouest de l'Entaille. Une véritable soupe d'humanité, garnie de multiples risques que je n'étais pas en mesure d'évaluer correctement. Sans lorgnon, impossible de détecter un pouls trop

élevé ou une sudation suspecte. Impossible de repérer une arme dissimulée. Impossible d'analyser gestes et mouvements.

Surtout, pas d'Osiris pour rassembler toutes ces informations.

Et même pas moyen d'appeler Douce.

— Quelque chose vous énerve, monsieur Veil ?

Madison Madekwe s'en inquiéta alors que nous traversions le hall d'arrivée voûté où résonnaient d'innombrables pas. Nous avions laissé l'ultraroutard et sa joyeuse troupe prendre un peu d'avance.

— Appelez-moi Veil. (Je scrutai deux employés fascinés par les courbes de Madekwe.) On n'aime pas trop les titres par ici. Vous dites « monsieur » comme si je venais négocier un prêt. Et non, je ne suis pas énervé. J'essaie juste de faire mon boulot.

Droit devant, au fond du hall, une bande de *paparazzi* se serrait contre les barrières de sécurité pour accueillir notre ultracopain. Des fans avec accès privilégié se massaient derrière eux dans l'espoir de croiser le regard de leur idole, voire d'effleurer sa chair bénie. Des gardes en uniforme de l'Autorité portuaire nous tournaient leur dos blindé, formant une ligne dirigée vers la foule en délire. J'avais moi-même servi de garde du corps à quelques célébrités de second plan : la dynamique d'ensemble était facile à lire si on en connaissait les principes. J'improvisai un plan de fuite presque sans y penser et passai un bras devant Madekwe pour ralentir son pas déterminé.

— Laissons-les s'éloigner encore.

Le groupe de l'ultraroutard prit cette fois une bonne avance. Ses gardes du corps s'écartèrent à l'approche des barrières et le gamin resta seul au centre de l'attention, dressant les bras en l'air comme pour inviter des suppliants à se relever. Il ne portait pas de lorgnon, donc disposait sans doute de lentilles internes. Ses cheveux dessinaient un voluptueux fouillis couleur miel descendant jusqu'aux épaules. Veste de coton noir sur une large poitrine dénudée ; pantalon court mettant en valeur des mollets musclés. Pieds nus dans des espadrilles. Une vague secoua les premiers rangs : ultimes efforts pour bien se positionner, doigts sur les lorgnons pour affiner les réglages vidéo. L'Autorité portuaire n'autorisait aucun drone venu de l'extérieur ; elle disposait d'une vilaine machinerie informatique capable de désactiver lesdits drones, puis de remonter à la source pour griller les systèmes de l'opérateur. Ce qui ramenait les spécialistes de l'intrusion aux méthodes ancestrales. Les *paparazzi* savaient faire : ils se bousculaient les uns les autres, réclamaient l'attention de leur cible,

poussaient les fans qui les insultaient et les poussaient à leur tour. Les gardes, eux, demeuraient aussi immobiles que des statues d'acier.

— Vous savez qui c'est, ce crétin ? demandai-je d'une voix exaspérée.

Madekwe hocha la tête.

— C'est Sundry Charms. Il est très connu en Australie, ainsi que dans toute la Bordure pacifique méridionale. Musique, danse et paysages mentaux. Il est venu faire quelque chose sur la paroi Sud.

« *Ben tiens, évitai-je de rétorquer. Comme tous ces connards à la mode qui débarquent sur Mars sans avoir les couilles d'aller vraiment Dehors.* » Un beau jour, toute l'atmosphère de la planète se rapprocherait de l'idéal terrien, permettant à la population de s'extraire de sous la Lamina. Permettant aussi à ces débiles de trouver d'autres endroits auxquels mesurer leur ego.

— SNDRI Charms, dis-je plutôt. Génial. Jamais entendu parler.

— C'est parce que vous n'avez pas de fille adolescente, répliqua-t-elle après une courte hésitation.

Parvenus aux abords de la horde médiatique, il ne nous resta qu'à localiser le point de sortie dans les barrières, puis à nous faufiler entre deux gorilles de l'Autorité portuaire. Je nous ouvris la route à coups d'épaule, me donnant l'air vaguement pressé : « *Rien à signaler, les gars, juste deux cols blancs de Gnoqueville pris dans le bordel et déjà en retard à leur rendez-vous, alors si vous voulez bien... merci... merci...* »

Nous étions presque au bout de nos peines lorsque mon plan vola en éclats.

Un fouille-merde plus futé que les autres – peut-être un vrai journaliste à l'époque où ça rapportait encore – dut remarquer Madekwe du coin de l'œil. À cause des fringues coûteuses ou des longues jambes. Il s'attarda sur elle une seconde de trop. Juste assez pour la reconnaître.

— Madame Madekwe ! (Je le repérai à la voix, le vis se frayer un chemin pour nous bloquer le passage.) Madison Madekwe, par ici ! Regardez-moi ! Est-ce que LINCOLN... ?

Il me fallut tout ce temps pour l'atteindre. J'attrapai la main qu'il agitant en l'air, le tirai vers moi d'un coup sec comme dans un tango violent. Assez près pour sentir l'herbe dopante dans son haleine et discerner les veinules dans ses yeux. Je lui arrachai son lorgnon de ma main libre afin de lui planter mon pouce dans l'œil. Il cria, tenta de reculer, mais je le ramenai vers moi et lui expédiai un gros coup de boule. Puis le relâchai pour mieux



lui placer un bel uppercut dans les côtes. Il émit un sifflement étouffé avant de s'effondrer, le nez en sang.

Je m'agenouillai aussitôt près de lui. Sentis quelques personnes s'agiter dans mon dos.

— *Hoy*, qu'est-ce qui se passe ?

— ... pas vu...

— ... tombé, je crois...

— Appelez une ambulance, lançai-je tout en glissant le lorgnon dans ma poche. Ça ressemble à un échec de mise à jour. Il rejette le nouveau code.

La foule pressa plus fort derrière moi. L'affaire valait la peine, même comparée à la célébrité de l'autre côté des barrières. Les conflits de biocode étaient rares, mais pouvaient s'avérer dramatiques. Et très marrants à regarder. Rougeurs, fièvre, spasmes : impossible de prévoir ce que ça donnerait. Je me relevai et abandonnai aux bonnes âmes le *paparazzo* roulé en position fœtale. Personne ne s'inquiéta de mon départ.

Je retrouvai Madison Madekwe à peu près là où je l'avais laissée.

— On y va ?

Les marches de la gare étaient baignées de lumière par un ciel d'un rouge infernal tandis que la Lamina se gavait de particules à haute énergie. Le fond de l'air était plutôt doux à cette heure, en tout cas selon les critères martiens. Mais pas de quoi retirer sa veste. Le vent qui parcourait la rue restait vif ; il me rafraîchit agréablement le front à l'endroit qui avait frappé le *paparazzo*.

Je récupérai son lorgnon dans ma poche et le chaussai pour tester l'accès. Même s'il était sans doute verrouillé sur son utilisateur habituel, ça valait le coup d'essayer. Du code défila devant moi, juste assez pour entretenir l'espoir, puis s'effaça brusquement. *Raté*. Avec un peu de temps et l'aide d'Osiris, le lorgnon serait facile à pirater, mais ça faisait beaucoup d'efforts juste pour appeler Douce. De toute façon, le moment était mal choisi. Il fallait déguerpir au plus vite. Je descendis la première marche...

Madekwe brisa net mon élan en m'agrippant par le bras.

— Une seconde, monsieur Veil.

Voix basse, tendue et agressive.

Je réprimai un réflexe de combat : accompagner son geste, retourner l'énergie contre elle, la frapper au sternum. Je me contentai de pivoter

doucement. Sans oublier de me libérer le bras et de remettre le lorgnon dans ma poche.

— Veil. Juste Veil, dis-je avec retenue.

Je captai des regards autour de nous. Mon lorgnon me manquait *vraiment*. Plus bas sur les marches, un autre cordon de sécurité surveillait un attroupement de jeunes gens portant presque tous des tee-shirts à l'effigie de Sundry Charms. Deux écrangels surplombaient les fans. Les traits fins, vaguement asiatiques, de Charms s'y étalaient en couleurs vives. Plusieurs séquences se répétaient, dont une sorte de cri à l'issue duquel un petit mandala bleu lui sortait de la bouche puis s'étalait sur son visage avant d'éclater en mille morceaux.

À part ça, la foule était plutôt calme. Personne ne paraissait s'intéresser à nous.

Derrière son lorgnon diadème, Madekwe me lança un regard furieux.

— J'avais entendu certaines histoires sur le maintien de l'ordre façon martienne, monsieur Veil...

— Veil.

— ... et il est hors de question que je tolère ce genre de comportement en ma présence. Est-ce bien clair ?

Je haussai les épaules.

— Si vous souhaitiez parler aux journalistes, il fallait me le dire.

— Je ne *souhaitais* pas...

— Eh bien, c'était soit leur parler soit les éviter comme on l'a fait. Vous voulez rester discrète, pas vrai ?

Elle inspira profondément. Bloqua sa respiration. Hocha la tête.

— Il va nous suivre ?

— Pas dans l'état où il est. Et ça m'étonnerait qu'il refile le scoop à ses petits copains. Donc on a un peu de temps. Mais pas des masses.

Elle réfléchit. Trois battements de cœur d'après mon décompte.

— D'accord. Partons d'ici.

— À vos ordres, madame.

Je l'entraînai derrière les fans de Charms, puis au coin de la rue pour déboucher ensuite sur le boulevard Harriman, en direction des locaux de Vector Red Transport. Sur notre belle planète Mars, la possibilité de se promener à l'air libre constituait encore un gros motif de fierté, laquelle se reflétait volontiers dans l'architecture. Sur Terre, l'ensemble de Bradbury Central n'aurait sans doute formé qu'un énorme monolithe. Ici, dans la

Vallée, il se déployait sous forme de campus dont les longues allées s'étiraient autour de la gare, parsemé de placettes ombragées et d'acacias génétiquement modifiés. Le vent nous soufflait dans le dos. Les feuilles s'agitaient doucement au-dessus de nos têtes.

— Ce n'est pas... ce que j'avais imaginé, concéda Madekwe. Pas du tout.

J'ignorais si elle parlait du ciel, de l'architecture ou de ma façon de gérer la presse locale. Je répondis par un grognement évasif tout en me massant le front.

— Déjà, je pensais que je sentirais plus la pesanteur. (La tension perçait à nouveau dans sa voix.) Enfin *moins*, je veux dire. Je pensais me sentir plus légère. Moins pesante.

— C'est la cryocap. On vous bourre de médocs pendant le voyage pour affaiblir votre mémoire musculaire. Pour accélérer l'adaptation une fois sur place. C'est normal de ressentir ça. (Une pause.) D'ailleurs vous *sautillez* quand même, si ça peut vous consoler.

— Non, ça ne me console pas. Je me sens groggy, monsieur Veil. Vraiment groggy.

— Veil. Ça aussi, c'est normal. Ça passera.

Il s'écoula une bonne minute, en silence, avant qu'elle revienne à l'assaut.

— Sur Terre, vous n'auriez aucune chance de vous en tirer après avoir agressé un journaliste en public.

— Je sais. Mais c'est un autre monde, pas vrai ?

— Mars n'a pas de lois à ce sujet ?

— Il faudrait d'abord que Mars ait de vrais journalistes avant d'avoir des lois pour les protéger. (Piqûre soudaine de mouche-code dans mon cou. Je résistai à l'envie d'écraser la bestiole. *Putain de merde, j'ai encore combien de mises à jour à rattraper ?*) C'est la Haute Frontière, madame. On ne fait pas dans le raffinement mondain par ici.

— Oui, c'est ce que je commence à comprendre.

Un kiosque à maté s'abritait sous les branches d'un acacia. À cette heure, les chaises en fibre de carbone étaient aussi vides que les tables qu'elles entouraient. Au-dessus du comptoir, un écrangel luisait faiblement dans l'air matinal, indiquant : « COLINAS DE CAPRI CHASMA – *Nuevas Cosechas* ». Pour mieux promouvoir la nouvelle récolte, des lorgnons jetables bas de gamme étaient offerts avec les consommations.

— Excusez-moi une seconde, dis-je à l'auditrice.

J'essayai d'acheter un lorgnon au jeune Andino morose qui tenait le kiosque, mais il ne voulut rien savoir. Le lorgnon venait en cadeau avec tout achat supérieur à 10 mariners, point final.

— Ça me coûterait mon boulot de vous en vendre un séparément, *señor*.  
C'était sans doute vrai.

Madison Madekwe vint se placer à mon côté. Je pivotai vers elle et nos corps se trouvèrent tout à coup bien plus proches que prévu. Ses yeux s'écarquillèrent. Je perçus une trace d'anis dans son haleine.

— Un problème ? demanda-t-elle un peu vivement.

— Non, pas du tout. (Je lui montrai le logo au triple C suspendu au-dessus de nos têtes.) Ça vous dirait d'essayer ? Colinas de Capri Chasma. Les meilleurs planteurs de coca à l'est de la Vallée. De quoi soigner le blues de la cryocap.

— Du thé ? (Elle fronça les sourcils. Tenta de masquer un début de sourire.) Vous suggérez... Vous voulez qu'on s'arrête *prendre un thé* ?

— Ben ouais. Pourquoi pas ?

Elle jeta un coup d'œil circulaire sur la place. Le geste lui permit de s'éloigner de moi.

— Vous ne craignez pas que notre ami le journaliste en profite pour nous rattraper ? s'inquiéta-t-elle.

— S'il se pointe, je crois qu'il préférera rester à distance.

— D'accord. Mais je n'ai pas encore de moyen de paiement. Je ne peux pas...

Mon sourire s'étira plus que de raison. Je *chauffais* toujours.

— Je vous l'offre. Aux frais de la police. Choisissez une table.

Elle hésita quelques instants supplémentaires, puis haussa les épaules et partit en quête d'une chaise. J'en profitai pour l'admirer tandis que mon sourire refusait de s'effacer.

Puis, reprenant mes esprits, je me tournai à nouveau vers le comptoir.

# Chapitre 11

Je commandai deux grands matés, auxquels j'ajoutai des gâteaux de maïs pour franchir le seuil fatidique des 10 mariners. Le serveur pêcha un lorgnon sous le comptoir et le déposa dans ma main tendue, où il reposa telle une petite pieuvre morte teinte aux couleurs vert et noir de Colinas de Capri Chasma. Le toucher était légèrement humide.

— Je vous apporte les boissons, dit le jeune Andino.

Je serrai la masse de plastiforme dans mon poing. Très vite, elle réagit à la chaleur corporelle et se mit à durcir, à tendre vers sa forme définitive. En fait, je regrettai déjà de me l'être procurée. Je n'allais pas appeler les triades d'Hellas sous l'œil de la sublime Madison Madekwe et des capacités d'analyse de son superlorgnon LINCOLN.

Je rangeai l'appareil à moitié figé dans ma poche et m'assis sous la lumière diffuse traversant le feuillage de l'acacia.

— Ça prendra juste deux minutes.

— Bien sûr. (Elle n'était pas dupe.) Monsieur Veil, si vous avez besoin...

— Veil.

— Veil. Si vous avez besoin d'appeler quelqu'un, *Veil*, ne vous retenez pas pour moi.

— Ça peut attendre.

D'ailleurs la pause s'éternisa. Bruit du vent dans les feuilles, sifflement de l'eau bouillante, cliquetis de la vaisselle rangée par le serveur. Quelques personnes passèrent près du kiosque sans nous accorder un regard.

— La Terre vous manque ?

Je sursautai.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que je viens de la Terre ?

— Votre façon de parler. (Haussement d'épaules.) Votre façon d'être en général. Vous m'avez dit que vous n'étiez pas d'ici, or vous n'êtes clairement pas fan de Mars, et ce genre de dédain ne sort pas des colonies extérieures ou des cylindres O'Neill. Ça fait combien de temps que vous êtes là ?

— Assez pour m'y être habitué.

Les matés arrivèrent dans des bols imprimés évoquant de la faïence faite main. Le serveur disposa aussi les gâteaux et le sucre, puis regagna son comptoir.

— Vous êtes venu travailler ?

Je n'étais pas vraiment en mode confession, mais j'avais besoin de faire oublier à Madekwe la disparition de mon lorgnon neuf. Donc je saisis l'occasion.

— Ouais, plus ou moins. J'ai bossé comme nettoyeur pour Blond Vaisutis. (Madekwe se raidit à cette annonce.) Le plus souvent dans le Système externe. Après, à la fin du contrat, on vous largue sur Mars.

Elle fronça les sourcils, prenant un air concentré pour couvrir sa réaction initiale.

— Blond Vaisutis. Ça me dit quelque chose. Mais j'ai du mal à...

— Pas étonnant. Ils la jouent discrète. Sécurité dans la biotech et le postorganique. Logistique et gestion d'usines hors Terre. Ce genre de choses.

Madekwe hocha lentement la tête.

— Sacrés employeurs.

— Je vous le fais pas dire.

— Donc il y a eu... un problème ?

— Il y a toujours un problème, madame. On ne me réveille pas si tout va bien.

Je m'engueulai intérieurement pour avoir répondu au présent, comme un foutu *loser* nostalgique de ses exploits passés. Mais Madekwe n'avait peut-être rien remarqué.

— Bien sûr, dit-elle poliment. Je parlais de votre... départ. Vous avez perdu le contrat ?

— J'ai d'abord perdu un cargo et tout son équipage. Et par conséquent, mon contrat et mes droits acquis, oui.

Elle déposa une cuillerée de sucre dans son maté. Sourcils toujours froncés.

— Vous ne pouviez pas trouver un autre employeur ? Pour retourner sur le terrain ?

— Blond Vaisutis a révoqué ma licence. (Je tentai d'étouffer l'amertume dans ma voix.) Ça fait partie du processus.

— Vous avez travaillé longtemps pour eux ?

— Depuis ma conception. (Je réfléchis un instant.) Non, à partir du deuxième trimestre. Quand ma mère nous a inscrits tous les deux au Programme d'engagement spécial. À peu près dès qu'elle a eu découvert sa grossesse.

— Vous êtes une *variante* ?

— Un hibernoïde. Comme beaucoup de nettoyeurs. Le codage humain de base ne supporte pas les passages répétés en cryocap. Donc ouais, ma mère a poussé les portes du QG local de Blond Vaisutis, et vu qu'ils avaient besoin d'hibernoïdes à ce moment-là, c'est comme ça qu'on m'a bidouillé. Mais je lui en veux pas. Avec ses origines, le PES était le seul moyen de s'en sortir en tant que mère célibataire. À moins de louer une chambre et de dire aux mecs de faire tranquillement la queue devant la porte.

— Mon Dieu, souffla Madekwe.

— Il n'était pas disponible. Pas plus que la grosse enflure qui a fourni l'autre moitié de mon code de départ. Donc... (Je haussai les épaules.) Rien à y faire.

Le silence reprit ses droits. Les matés se buvaient à petites gorgées. Les parts de gâteau peinaient à disparaître.

— Et votre fille ? repris-je au bout d'un moment.

— Hein ? (Elle leva les yeux vers moi.) Ah ! oui, Adanya. Quinze ans maintenant. Elle en fait sans doute voir de toutes les couleurs à son père pendant mon absence.

— Vous êtes souvent absente ?

— C'est mon premier voyage interplanétaire. Mais c'est vrai que sur Terre, je me déplace beaucoup. Adanya s'y est habituée.

— Vous vous êtes portée volontaire pour ce poste ?

— Oui. Comment le savez-vous ?

*Parce que tout votre discours empest l'amour du service public et de LINCOLN la bienfaitrice de l'humanité.*

Je secouai la tête.

— Un coup de chance. Vous deviez déjà participer à l'audit précédent ?

— Non. Ça fait six ans. Six années terriennes. Adanya était bien trop jeune. Je... J'essayais de voyager le moins possible. C'était une autre époque pour la famille.

Je notai l'hésitation. Sans Osiris pour m'aider, je me laissai guider par l'intuition.

— Vous dites qu'Adanya s'est habituée. Son père aussi ?

— Il s'en sort, répondit-elle d'un ton pincé.  
— D'accord...  
— On a divorcé. Il y a neuf ans. (Elle me regarda droit dans les yeux. Répéta ma propre phrase en m'imitant.) Donc... rien à y faire.  
Pastiche bien vu, efficace. J'éclatai de rire.  
— OK.  
— OK, conclut-elle.

Vector Red Transport occupait cinq bâtiments regroupés autour d'une grande cour arborée, avec en son centre une statue d'Erica Horkan, tête penchée en arrière pour – supposai-je – suggérer l'observation des étoiles. Les services administratifs étaient installés au sommet de l'immense tour noire faisant face à la statue. D'ailleurs, comme la légende prétendait qu'Erica avait initié l'idée d'un monopole sur le transport martien, elle se contentait peut-être de faire un clin d'œil à ses successeurs. Les grandes portes du bâtiment s'ouvrirent en produisant moins de bruit que le vent dans les acacias. J'indiquai à Madekwe de passer devant, puis jetai un coup d'œil en arrière, par prudence, avant de la suivre à l'intérieur.

Ledit intérieur n'offrait aucune surprise : une déco hommage au bon vieux temps de la colonisation, mais sans le côté sale. Au sol, de la pierraille martienne, polie presque jusqu'au miroir par des faux acariens codés pour cette tâche. Au plafond, une voûte du même acabit dont les arêtes brutales émettaient une lueur caractéristique de la nanofabrique. Dans les angles, des images granuleuses prises par les premières navettes occupaient des 'gels si modernes que je les distinguais à peine. Enfin, pour couronner le tout, la lumière dispensée par la Lamina pénétrait par des lucarnes bien placées et formait de minces colonnes rosées dans un silence de cathédrale.

Un autre 'gel flotta vers nous. Magnifique : très haute résolution, avec un contour se fondant habilement dans le décor. La réceptionniste affichée dessus avait de beaux traits andins et le sourcil interrogatif.

— Vous avez rendez-vous ? nous demanda-t-elle.  
— Non. Je m'appelle Madison Madekwe, du Comité terrien de supervision. Je souhaiterais parler au directeur de la loterie.  
— Je crains malheureusement que, sans rendez-vous, M. Deiss... va vous recevoir tout de suite. Veuillez emprunter l'ascenseur du fond, je vous prie.



Le brusque changement de sous-routine n'avait provoqué qu'un infime tressautement dans l'image, déclenché soit par le nom de Madekwe soit par la seule puissance des mots « Comité terrien de supervision ». Le 'gel recula d'un mètre ; la femme dessinée sur la surface monomoléculaire nous gratifia d'un parfait sourire de réceptionniste et indiqua d'un geste la direction à suivre. L'ascenseur s'ouvrit dans la pénombre, projetant sur le sol rocheux un ruban de lumière façon tapis rouge.

Je sortis le lorgnon du *paparazzo* et le brandis en l'air.

— Vous avez un recycleur dans le coin ?

— Votre appareil n'est pas réparable ?

— Il est corrompu. Un virus des rats de cratère, je pense.

— À côté de l'ascenseur. (Le même geste élégant. Une étroite fente horizontale s'ouvrit dans le mur, à hauteur de taille. Sa lueur ambrée appelait à la prudence.) Prenez garde à vos doigts.

Je laissai tomber le lorgnon dans le trou, regardai le panneau se refermer, puis pénétrai dans l'ascenseur. L'écrangel réceptionniste flotta encore un instant dans le hall d'entrée – comme pour vérifier l'absence d'autres visiteurs – avant de s'évaporer d'un coup.

— Les rats de cratère ? s'étonna Madekwe une fois les portes refermées.

— Les Chinois. Ils sont dans le cratère d'Hellas. Le seul autre endroit où on ait pu retenir l'air sous une Lamina. Deux mille trois cents kilomètres de diamètre, sept de profondeur. J'ai cru comprendre que ça ne marchait pas aussi bien que dans la Vallée, mais ils se débrouillent.

— Et ils ont l'habitude de lancer des attaques virales contre LINCOLN ? Je croyais qu'il y avait un traité de paix.

— Disons que c'est de la parano classique par ici, répondis-je avec un petit sourire. Très pratique quand on veut être pris au sérieux.

— Je vois...

L'ascenseur carillonna doucement et s'ouvrit sur une minuscule salle d'attente, une référence aux vieilles coutumes plutôt qu'un endroit fonctionnel. À notre époque, aucune entreprise digne de ce nom n'envisageait une seule seconde de faire *attendre* quelqu'un. La porte du bureau d'en face était déjà ouverte.

Un homme se tenait dans l'embrasure : la vingtaine martienne, costume hors de prix, cheveux gris bien coiffés, traits caucasiens fatigués mais retravaillés pour lui donner cette beauté plate qu'adoraient les entreprises. Martin Deiss – l'Homme-Dé – en chair et en os. Je l'avais vu dans les

grosses campagnes de pub, évidemment : « Mesdames et messieurs, voici venir l'Homme-Dé ! Faut que ça roule ! » Mais le joli sourire en plastique n'était pas de mise aujourd'hui. Deiss avait plutôt l'air d'une souris prise au piège, une posture typique des mauvaises descentes de SNDRI.

— Madison Madekwe. C'est... euh... un plaisir plutôt inattendu. (Pas besoin de lorgnon pour détecter le mensonge : ça crevait les yeux. Son regard s'égara dans ma direction.) Je n'ai pas...

— Voici Veil, l'interrompit-elle sèchement. La police de Bradbury l'a chargé de ma protection.

— Bien... Très bien. (Il renifla, se retint de se gratter le nez. Puis adopta enfin une expression plus digne.) Soyez le bienvenu, monsieur l'agent. Mais... les discussions avec Mme Madekwe... vont avoir un caractère confidentiel... Peut-être pourriez-vous... euh... attendre quelque part pendant que nous... ?

Je ressortis mon petit sourire de l'ascenseur.

— C'est à la convenance de Mme Madekwe.

— Ça ira, répondit-elle d'un air absent. Peut-être pourriez-vous en profiter pour récupérer votre lorgnon et me rejoindre ici plus tard ? Ma réunion avec M. Deiss durera sans doute toute la journée. Donc on se retrouve à la fermeture des bureaux. Vous avez mon numéro ?

Une pointe d'agacement inattendue s'enfonça dans mon ventre.

— Je le connais par cœur. Je vous appelle dès que je suis connecté. Comme ça, vous aurez le mien.

— Parfait. (Elle se tourna vers moi, attendant que je déguerpisse.) Merci, Veil.

— C'est compris dans le service.

Honnêtement, c'était pratique. Ça m'offrait la chance d'appeler Douce en toute discrétion, d'autant que Madison Madekwe n'avait nul besoin que je la surveille dans une tour où aucun intrus ne pénétrerait sans user de matériel militaire. En fait...

*En fait, t'as aucune raison d'être agacé, Hak. Tu perds la main. Quoi qu'il se passe entre cette Terrienne et toi, ça n'a rien à voir avec ton boulot ni avec le sien. Si elle peut le mettre de côté, alors toi aussi. On se reprend, d'accord ?*

Je remontai dans l'ascenseur. Le soulagement déferla sur le visage de Martin Deiss telle l'eau chaude jaillie d'une pomme de douche. Il retrouvait le petit monde douillet de LINCOLN, celui qu'il connaissait, tandis que la

plèbe retournait aux étages inférieurs. Je lui jetai un dernier regard aigredoux – « *À tout à l'heure, connard* » – et laissai les portes se refermer. La cabine plongea aussitôt vers le rez-de-chaussée. Quelque chose me dérangeait, mais je ne parvenais pas à mettre le doigt dessus. Un tic nerveux me déforma un instant la joue.

Je me revis soudain avec Chakana, dans un autre ascenseur, à l'hôtel.

« *C'est n'importe quoi, Nikki. Personne ne déboule depuis la Terre pour un gars comme Pavel Torres...* »

La certitude. Absolue.

« *Ça marche pas. Vous savez qu'il y a forcément autre chose.*

— *Alors trouvez ce que c'est, nettoyeur. Après, vous venez me le dire, et si c'est vaguement intéressant, je vous offre un cookie. Entre-temps, vous êtes nommé guide touristique.* »

Eh bien, le tourisme attendrait. Que Chakana et son gentil mépris aillent se faire foutre. Pareil pour les grands airs de tous ces foutus technocrates terriens. Pareil pour le bruit de fond généré par leur mission à la con.

*C'est le moment de régler tes propres problèmes, nettoyeur. L'heure tourne.*

## Chapitre 12

Comme la plupart de ses semblables, le lorgnon jetable était à la hauteur du prix que j'avais payé. Il offrait deux heures de réalité augmentée à l'intérieur de la ville, plus une centaine d'appels dans toute la Vallée. Mais le flux RA était encombré d'une foule de marqueurs indiquant telle ou telle boutique, et chaque appel était retardé le temps de balancer quatre-vingt-dix secondes de pubs soporifiques.

Qualité, Choix, Liberté, comme disait la Charte. *Rien à y faire.*

Je me posai quand même le bidule sur le nez. Aucune chance que le système soit assez sophistiqué pour me connecter à Osiris. J'entrai manuellement le numéro de Douce et patientai. L'attente ne dura pas longtemps.

— TKS Holdings, annonça prudemment une voix masculine.

— Ici Veil. Passez-moi Hsu.

La voix disparut, m'abandonnant à un silence à peine perturbé par le gazouillis d'un algorithme de brouillage. Resté dans la grande cour de Vector Red, je jetai quelques coups d'œil mauvais aux derniers étages de la tour noire.

« Cinquante veinards rentrent à la maison chaque année !

Mais il faut jouer pour gagner ! »

Ça valait aussi pour tous ceux restés coincés sur Mars.

— Bonjour, monsieur Veil. Que puis-je faire pour vous ?

La voix toujours égale de Douce. Pas d'image, que de l'audio, compressé pour réduire les risques de détection.

— Je suis sorti de taule sans votre aide. Mais vous le savez peut-être déjà.

— Oui, nos sources nous l'ont indiqué. Nous suivons l'affaire de près.

Je passai outre la menace voilée, même si un léger frisson me parcourut la nuque.

— C'est pas ce que vous pensez.

— Alors qu'est-ce donc, monsieur Veil ?

— Rien dont j’aie envie de parler au téléphone. Sachez seulement que ça n’a rien à voir avec vous ni avec notre arrangement.

Je dus supporter quelques secondes de silence supplémentaires.

— C’est... vraiment très commode. Puis-je savoir si le lieutenant de police venu vous récupérer devant la salle d’interrogatoire partage ce désintérêt pour nos activités ? Désintérêt englobant le meurtre pour lequel elle vous avait arrêté ?

— Pas au téléphone.

— C’est une ligne sécurisée. Vous devez le savoir.

— Elle est pas sécurisée de mon côté, croyez-moi. J’utilise le putain de lorgnon le plus pourri que vous ayez jamais vu. (Ma voix *chauffait* elle aussi.) D’ailleurs cette saloperie sort sans doute d’un atelier clandestin d’Hellas.

— Pourquoi ?

— Pardon, c’est une vieille blague. Vous...

— Je voulais dire : pourquoi utilisez-vous un lorgnon de mauvaise qualité ?

— Longue histoire. Pas le temps d’en parler. Plus je reste en ligne, plus nous risquons d’être espionnés.

— Dans ce cas, vous feriez mieux de passer nous voir.

*Merde.*

— J’ai vraiment pas le temps. Je dois...

— Tout de suite. (Trois mots tirés comme des cartouches à l’uranium appauvri.) Vous feriez mieux de passer tout de suite. Nous vous attendons. Bonne journée, monsieur Veil.

J’ôtai le lorgnon et l’observai un instant, résistant à l’envie de l’écraser dans mon poing. Une envie ridicule : impossible de casser du plastiforme à mains nues, même dans un accès de fureur. Comme ce salaud de Mulholland. Rien n’accrochait, rien n’entaillait le vernis, et si par hasard il se prenait un sale coup, il parvenait quand même à reprendre sa forme initiale.

Il fallait choisir ses batailles.

*Merde.*

Une mouche-code me vrombit à l’oreille. Elle me piqua la joue et s’enfuit.

Il fallait prendre le train de surface pour traverser le fouillis ultradense de Sparkville et pénétrer ensuite dans le corridor Ventura. Obligé : à l'époque, il y avait ici plus de poussière que d'air, donc aucune raison d'étendre dans cette direction la zone desservie par les tunnels à effet de vide de l'Express. Et quand Bradbury avait fini par arriver jusqu'ici, les grands projets publics d'infrastructure étaient déjà passés de mode ; le privé avait appliqué *illico* pour se gaver de subventions municipales. Or, sur Mars, une ligne de surface coûtait cent fois moins cher au kilomètre qu'un tunnel de l'Express. Voilà pourquoi les habitants des nouveaux districts se déplaçaient en surface.

Au moins, on profitait de la vue.

Je dégottai un siège près de la fenêtre, dans le dernier wagon. La Lamina avait échangé sa teinte fiévreuse de l'aube contre une transparence crasseuse. À travers, il devenait possible de contempler le véritable ciel martien : un dôme couleur safran délavé, parsemé en haute altitude de rares nuages de terraformation, et percé à l'est par un petit soleil pâlichon.

La Haute Frontière. La super classe.

Bonne nouvelle, néanmoins : je parvins à dépasser Sparkville et à entrer dans Ventura sans me refaire piquer. Peut-être l'assaut se calmait-il enfin. Mais les mouches-code survivaient aussi moins longtemps dans les transports publics. Comme peu de gens résistaient au réflexe de la gifle, les espaces clos désavantageaient forcément ces sales bestioles.

Six stations plus loin, dans la première section du corridor, le train passa devant un gros panneau lumineux vantant les services d'un bordel de la périphérie. Je le regardai sans réagir pendant deux secondes, puis récupérai en hâte le lorgnon. Une fois le numéro composé, je dus subir une interminable pub de Particle Slam, variation de ce que j'avais déjà vu sur l'avenue Mariner la nuit précédente. Après quoi le téléphone à l'autre bout se mit enfin à sonner.

Seul le construct répondit :

« Salut, c'est Ariana. Je ne peux pas vous répondre pour le moment : les filles aussi ont besoin de repos. Mais laissez-moi quand même un message. S'il est sympa, je vous rappellerai peut-être. »

*Génial.*

Elle ne pouvait pas être encore au boulot, pas si tard dans la matinée. Sauf si elle avait chopé une danse privée à la fin de son service *Chez Maxine*, avec poursuite de la session chez le client. À moins qu'avec les

« événements » survenus non loin, au *Vallez Girlz*, elle soit restée sur Mariner pour échanger des rumeurs avec d'autres danseuses.

Je subvocalisai mon message en tentant de masquer ma déception :

— *Salut, Ari. C'est ton voisin le nettoyeur. Je pensais à toi. Rappelle-moi.*

Je cherchai un bon mot pour finir. Échouai en beauté. J'ôtai le lorgnon et le remis au fond de ma poche d'un geste rageur. Retour à la fenêtre.

Le corridor Ventura dans toute sa splendeur poussiéreuse : une suite sans fin de bureaux bon marché, pris dans un canevas de rues perpendiculaires s'étendant vers le sud-ouest telle une grosse langue mosaïque pendant de la bouche de la ville. De l'extérieur, impossible de deviner l'existence des jeunes esprits brillants qui grouillaient là-dedans, ni celle des flux de capital-risque qui finançaient leurs projets depuis Deimos. Quelque part dans cette étendue d'édifices à bas coût grandissaient lentement mais sûrement les prochains rois du Marstech.

Malheureusement, ils ne parvenaient pas à échanger cette certitude statistique contre une extension de la ligne de train. Je descendis à la station Viking faute de choix : c'était le putain de terminus. Encore deux kilomètres avant d'arriver chez Douce, mais envoyer un comité de réception à la gare serait tout à fait dans l'esprit des triades. Pour accueillir ou pour détruire. À leur place, je ne me serais pas gêné.

Je descendis avec précaution la volée de marches menant à la rue.

Jusqu'à preuve du contraire, personne ne m'y attendait. Personne ne surgit non plus de l'ombre des piliers de nanobéton soutenant la station. Si Douce me faisait surveiller, ça restait discret. La seule activité humaine visible se déroulait droit devant, sous la masse de l'édifice, éclairée par de pâles rayons de soleil traversant la structure : des conducteurs de rickshaws avaient transformé une grosse bobine de câble en table de jeu. Cinq d'entre eux s'adonnaient au jhyap, un jeu de cartes népalais, tandis que deux autres observaient les mains et distribuaient de sages conseils. Les rickshaws étaient garés dans la rue, plus ou moins alignés.

Je fis signe pour attirer leur attention. L'une des silhouettes maigres lâcha ses cartes et s'avança vers moi à petites foulées. Un homme jeune, dont les traits himalayens affichaient une dureté bien au-delà de son âge.

— On va où, mec ?

— TKS Holdings. 11328 Doriot Broadway.

Une ombre passa sur son visage, mais il ne s'autorisa aucun commentaire. Rien qu'un haussement d'épaules et un geste en direction des

rickshaws. Je le suivis jusqu'à son véhicule et pris place dans le siège, sous le dais. J'attendis qu'il s'installe sur sa selle pour lui demander, l'air de rien :

— Vous avez déjà été là-bas ?

Il grogna en donnant le premier coup de pédales.

— Je connais. Le coin des rats de cratère, non ? Vous allez voir des amis ?

— J'appellerais pas ça des amis.

Il grogna de nouveau. Le rickshaw prit de la vitesse, puis vira et s'engagea dans la grande artère de Ventura. Circulation fluide, composée surtout d'autres rickshaws. J'observai quelques instants les muscles jouant sur le dos du conducteur. Avant de me rendre compte que le gars restait étrangement muet.

— C'est pas une bonne course pour vous ?

— Je prends tout, mec. (Il ne détourna pas son regard de la route. Sa voix sortait au rythme du pédalage.) Mais j'aime pas ces enculés. Mes ancêtres – les Bhutia – sont arrivés au Népal pendant la Traversée d'octobre. Ils ont eu l'Armée populaire de libération au cul jusqu'à la frontière. Les soldats chinois les harcelaient, les volaient, tout le bordel. On n'a pas oublié.

— Je suppose que non.

Mes connaissances en histoire himalayenne étaient plutôt limitées, mais j'avais côtoyé assez de collègues népalais et tibétains dans les Uplands pour me faire une vague idée de la Traversée. Une agitation sociale dans tout le Tibet, débouchant sur la loi martiale et une bonne vieille répression destinée à préserver les camps d'entraînement pour Mars. Détentions arbitraires, violences policières, décès « accidentels » en cellule ou dans la rue. D'où l'exode : villages vidés de leur population, routes encombrées de gens fuyant à pied avec leurs gosses et le peu d'affaires qu'ils pouvaient transporter. Et pour couronner le tout, un hiver précoce et particulièrement froid, même pour les locaux. Pris entre des conditions climatiques désastreuses et une APL hors de contrôle, les réfugiés avaient subi les pertes habituelles : vieillards, infirmes, nouveau-nés, plus les excités tentant de se retourner contre les militaires.

Les militants sacranistes, eux, passaient des plombes à vous expliquer – si vous leur en laissiez le temps – que LINCOLN était la source de tous les maux.

Allez comprendre.



Sans doute alimenté par une rage ancestrale, le conducteur du rickshaw m'amena à TKS en un temps record et sans un mot de plus. Il s'arrêta au bord du trottoir, puis me montra ma destination du doigt.

— Ça ira comme ça ?

Je jetai un coup d'œil aux alentours. L'extrémité du corridor, le quartier le plus pourri. Donc les bureaux les plus récents et les moins chers : nanofabrique de base sur fondations de régolite, alignés de part et d'autre de rues où l'on avait oublié de poser dallage et lampadaires. Dans certains cas, les murs n'offraient encore ni portes ni fenêtres dans l'attente de spécifications plus précises. Dans d'autres, les ouvertures étaient là mais pas les occupants. Les panneaux « À VENDRE » signalaient les endroits où avaient succombé les premières victimes de la course à la richesse Marstech, libérant ainsi de l'espace pour la prochaine vague. « Locaux quasi neufs ! Prix attractifs ! Contactez-nous ! »

Le 11328 Doriot Broadway s'intégrait parfaitement dans cet ensemble. Deux étages, finitions banales, fenêtres allongées munies de vitres teintées. Le nom « TKS Holdings » inscrit à la peinture éclairante, en lettres rouges de la taille d'un homme, donnait l'impression d'un boulot fait à la va-vite. L'image parfaite d'une start-up Marstech parmi tant d'autres.

— Ouais, ça m'ira.

— Le prix est indiqué. Pas de surprise.

Le compteur était attaché au dais par une couche de résine époxy. Je hochai la tête et attrapai la bande de carbone intelligent placée sur un montant.

— Vous pouvez arrondir à vingt. C'était du rapide.

Le conducteur marmonna un remerciement. Les chiffres changèrent sur le compteur ; je maintins la pression sur la bande jusqu'à ce qu'un tintement valide le paiement.

— Faites gaffe, c'est tous des ordures, dit-il d'un ton bourru tandis que je m'extrayais du rickshaw.

J'aurais pu lui expliquer que son mépris racial manquait sa cible d'une bonne unité astronomique ou deux. J'aurais pu lui dire que l'APL, dans le cratère d'Hellas comme sur Terre, traiterait l'équipe de Douce avec la même compassion que les Bhutia en marche vers le Népal.

Tant qu'à faire, j'aurais également pu me présenter, afin de lui démontrer qu'un nettoyeur de BV et un soldat chinois se ressemblaient beaucoup, qu'ils se battaient joyeusement pour maintenir le même système

économique, et qu'un poing dans la gueule restait un poing dans la gueule, quel que soit l'uniforme habillant le bras.

Mais j'avais pas le temps. De plus, le conseil du type était sincère. Et pertinent.

— C'est pas les ordures qui manquent, acquiesçai-je. Je compte bien faire attention.

Je le regardai exécuter un grand demi-tour et repartir vers le nord sans se presser, faute de client. L'espace d'une seconde, je l'enviai. L'immédiateté musculaire du travail, sa récompense financière tout aussi directe. La simplicité d'une existence ne connaissant ni triades chinoises irascibles, ni relations malsaines avec les flics de Bradbury, ni inculpation pour meurtre suspendue au-dessus de sa tête telle une épée de Damoclès.

*Merde, j'aurais dû me barrer de chez BV et passer ma vie à pédaler sur un rickshaw.*

*Ou bien aller protéger les récifs de corail, comme dans la pub que j'ai vue à six ans.*

*Putain, nettoyeur, reprends-toi !*

L'accès de jalousie se dissipa. Je remisai ma colère tant bien que mal, m'avançai jusqu'au 11328 sur le régolite mal nivelé, et sonnai à la porte.

Ils m'attendaient dans un hall d'entrée qui sentait encore le plastique et la résine de la nanofabrique. J'avais sans doute été suivi par un drone depuis la station, leur permettant d'organiser le comité d'accueil. Devant moi, un logo formé de caractères chinois indéchiffrables sans l'aide de 'Ris. Sous le logo, Douce, l'air détendue, flanquée de deux gorilles aux lorgnons aussi opaques que le sien. De sacrés gaillards, même pour Mars. Ils devaient tous trois disposer de bons scanners dans leurs lorgnons, mais le gorille de droite s'avança quand même vers moi avec un détecteur manuel. Je ne bougeai pas d'un pouce tandis qu'il me promenait l'engin sur le corps et consultait les résultats. Il recula, puis échangea quelques mots avec Douce. Osiris n'était pas là pour me traduire le dialogue à l'oreille, mais le contexte m'aidait bien.

Le lorgnon de Douce s'éclaircit jusqu'à renouer avec une transparence polie.

— Vous n'êtes pas armé, monsieur Veil.

— Je suis juste venu discuter.

La Chinoise inclina la tête.

— Telle est aussi notre intention. Veuillez me suivre, s'il vous plaît.

Elle me fit pénétrer dans les entrailles du bâtiment. Les deux gorilles nous suivirent, à distance respectable. Les couloirs empestaient eux aussi la résine. Les portes – à charnière – arboraient des caractères chinois gribouillés à la peinture éclairante. Je reconnus quelques noms de service classiques : « RESSOURCES HUMAINES », « SECRÉTARIAT », « JURIDIQUE » ; l'essentiel de toute start-up de Ventura. Au bout du couloir, l'escalier était de facture si récente que je sentis du jeu dans les marches tandis que les soudures continuaient à se stabiliser. À l'étage supérieur, d'autres portes et d'autres noms génériques : « LABO 1 », « LABO 4 », « PLATE-FORME DE TESTS ». Tout ici manquait de chair, de solidité, au même titre que les marches branlantes. Aucune porte ouverte, aucun va-et-vient, aucune voix jaillissant des labos. Pas une seule tasse de café oubliée près du distributeur. Pas une seule traînée de régolite laissée par des bottes mal essuyées. En bref, aucune trace de vie. L'ensemble sonnait atrocement faux.

— Qu'est-ce que vous faites semblant de fabriquer ici ? demandai-je à Douce.

— Des crèmes pour la peau.

— C'est original.

La protection de la peau : le business évident dans lequel pouvait se lancer n'importe quel codeur martien. La mise initiale dans un jeu dont le jackpot était la reconnaissance sur Terre comme grande marque high-tech, avec les revenus colossaux générés par des clients crédules avides d'exotisme. D'après les statistiques, un septième de la richesse martienne provenait directement ou indirectement des soins de la peau. Car contrairement à d'autres aspects de la physiologie humaine, il n'y avait pas besoin de beaucoup d'imagination pour vendre les produits correspondants. *« La vie sur Mars, ça doit être drôlement rude pour la peau, non ? Alors je ferais bien de m'acheter ce complexe réparateur affreusement cher qu'ils ont développé là-bas, sur la planète rouge. C'est vrai que c'est pas donné, mais c'est fabriqué sur Mars ! C'est la technologie de la Haute Frontière ! Impossible de trouver mieux. »*

Et ainsi de suite.

Notre trajet s'acheva devant une porte marquée « DIRECTION ». Douce l'ouvrit – avec une foutue poignée – et hocha discrètement la tête en direction des gorilles, qui restèrent dehors. Une pièce sans surprise : des chaises disposées en cercle autour d'un espace vide au-dessus duquel

trônait un générateur d'écrangels ultramoderne. Aucune décoration sur les murs gris.

— Asseyez-vous, dit Douce en refermant la porte.

— Après vous.

J'attendis qu'elle ait pris place, puis sélectionnai une chaise et la retournai pour m'y asseoir à califourchon.

— Nous y voilà, lançai-je avec un petit sourire.

— Oui. Merci de vous être déplacé.

— J'ai pas trop eu l'impression d'avoir le choix.

— Nous étions inquiets...

— Parce que j'aurais pu vous vendre à Nikki Chakana en échange d'une libération anticipée. Ouais. C'est soupçonneux, le rat de cratère, hein ?

— Vous n'avez pas hésité à brandir cette menace.

— Exact. Si vous ne me sortiez pas de taule dans les délais fixés. Vous aviez quarante jours et nous n'en sommes qu'au premier. Donc votre inquiétude était un peu prématurée. En plus, si j'avais parlé, croyez-moi vous seriez déjà au courant. Chakana aurait utilisé mon témoignage pour justifier un raid sur cette bâtisse. Elle l'aurait rasée jusqu'aux fondations. Sans vous laisser le temps de sortir.

— Sous les yeux du Comité de supervision ?

La voix maniérée de Douce m'empêcha de déterminer si elle se moquait de moi, me traitait de menteur ou cherchait juste à se renseigner.

— *Surtout* sous les yeux du Comité. C'est le genre de diversion dont Mulholland adorerait bénéficier en ce moment. « Comment, vous autres auditeurs, osez-vous nous chercher des poux dans la tête alors que nous sommes en guerre contre les forces du mal venues d'Hellas ? C'est la Haute Frontière, ici. On a de vrais problèmes. Pas de temps à perdre avec les conneries bureaucratiques dont les Terriens sont friands. » (J'écartai les mains.) Donnez à Mulholland de quoi faire vibrer la fibre patriotique, il jouera le coup à fond. Avec une histoire pareille, il pourrait sans doute bloquer tout l'audit. Alors si j'avais parlé, vous seriez déjà soit confinés dans les cercueils de la police, soit – encore mieux – criblés de balles pour avoir résisté.

— Je comprends. (Douce me scruta avec intensité. Son lorgnon guettait à coup sûr les symptômes physiques du mensonge.) Mais quand même... Pour *quelle raison* Chakana vous a-t-elle libéré si vite ? En échange de quoi ?

— Mauvaise question. Ça ne vous concerne pas.

— Il se trouve que nous nous sentons concernés malgré tout. (Elle changea très légèrement de position. Son regard se durcit.) Je vous suggère de coopérer. Si vous tenez à sortir d'ici.

— Vous voulez m'éliminer *ici* ? rétorquai-je. Ce serait complètement stupide. Vous avez entendu ce que j'ai dit sur Chakana ?

Un bref silence. Le temps pour Douce de réévaluer la situation.

— Donc vous travaillez pour elle à présent.

— J'aurais cru que c'était clair, non ?

— Un travail en relation avec l'audit.

— Voilà, je vous préfère quand vous dites des choses intelligentes.

Sa respiration se coinça un court instant.

— Vous êtes un homme extrêmement grossier, monsieur Veil. Vous feriez mieux de ne pas surestimer votre valeur à nos yeux.

— Nous avons passé un accord précis et limité. Lequel, à l'exception de mes honoraires, *que j'attends toujours*, touche à son terme. Sal Quiroga est mort, vous contrôlez le *Vallez Girlz* et je suis sorti de prison. Alors si vous voulez parler de « grossièreté », revenons-en à votre retard de paiement.

— Vous serez payé, soyez-en sûr. J'ai déjà...

— Ouais, je sais. Nous étions convenus que je toucherais mon pognon une fois le boulot fini, mais ça pose problème. Nous étions convenus que vous me sortiriez de taule, mais ça posait problème aussi. Bref, nous devons nous faire confiance, sauf qu'au premier signe de complexité opérationnelle vous paniquez et vous me convoquez ici pour me balancer des menaces ronflantes. Dites-moi un truc, Douce... Dans votre cratère, ils classent les triades dans le crime *organisé*, non ? (Je marquai une pause pour que l'insulte porte bien.) Parce que ici, dans l'Entaille, si quelqu'un des *familias andinas* était aussi *désorganisé*, il ne tiendrait pas plus de dix minutes. Alors comme je suis sympa, je vais vous filer un conseil gratuit : si vous comptez bosser dans le coin, vous allez devoir *vous bouger le cul*.

Cette fois, le silence s'éternisa.

— Il y a un problème, reprit enfin la Chinoise.

— Je sais qu'il y a un putain de problème. Et il est pour ma gueule.

— Il ne s'agit pas de votre argent. (Elle bougea de nouveau sur sa chaise. Laissant deviner un soupçon d'inconfort.) C'est un problème pour lequel nous avons besoin de votre aide.

## Chapitre 13

Je n'avais plus qu'à rentrer chez moi.

Douce eut la bonne grâce d'appeler un rickshaw et de payer la course jusqu'à Viking. Vu ce qu'elle venait de me demander, c'était le minimum à offrir comme calumet de la paix. Je dis au conducteur de se presser et débarquai à la gare juste à temps pour sauter dans un train. Traversée du corridor Ventura, arrivée à Sparkville Central, correspondance au sprint pour un métro partant vers le sud dix minutes plus tard. Après quelques arrêts obscurs, la rame déboula dans la station Arc de Cérès, seul accès au labyrinthe fractal connu sous le doux nom de « Vortex ».

Je descendis dans la pénombre du quai de nanobéton, puis empruntai un escalator vide vers la surface. Il n'y avait jamais grand monde dans le coin : le Vortex se composait presque exclusivement de petites usines automatisées et de divers espaces de stockage. Son agencement bizarre défiait l'orientation. Car, à l'époque, quelqu'un avait cru malin de confier le tracé du quartier à un n-djinn. Les rues ne cessaient de louvoyer, empêchant toujours qu'on en voie l'extrémité, empêchant surtout qu'on s'y retrouve. Personne ne vivait ici s'il pouvait se payer autre chose. Et à cette heure, les rares habitants ne risquaient pas de se promener dehors. Soit ils étaient à l'autre bout de la ville, plongés dans leurs jobs de merde, soit ils pionçaient dans leurs capsules.

Je remontai l'avenue Arc de Cérès vers la première allée qui en partait. L'accro du jus installé au croisement de l'allée Cérès 4 constituait le seul signe de vie aux alentours. Même si « signe de vie » était bien généreux dans le cas d'espèce. Le gars était blotti dans sa niche, collé aux pavés par une mare où séchaient ses excréments, collé aussi au mur de l'usine où il pompait un peu d'électricité. Une vieille casquette de pilote en plastipeau lui tenait sur la tête grâce à des bouts de ruban adhésif. Une console lourdement bidouillée reposait sur ses genoux, entre ses mains molles.

Pendant les grands froids, on apercevait la buée franchissant ses lèvres à chaque expiration. Sinon il fallait un lorgnon pour savoir qu'il n'était pas mort.

La rumeur prétendait qu'il avait occupé un très bon poste, autrefois.

Mais l'Entaille croulait sous ce type de ragots. Cette putain de Vallée n'était qu'un gigantesque cimetière d'illusions perdues. En tout cas, si l'on en croyait les poètes de rue et les historiens amateurs qui tenaient les stands de bouffe sur Mariner. Une nuit froide et trop tranquille, l'un d'eux m'avait déclaré : « En ce moment, nous vivons tous sur les réserves de gras d'un rêve qui a mal tourné...

Vous voulez de la sauce soja dessus ? »

Les nettoyeurs ne s'encombraient pas de beaucoup d'affaires.

Difficile de savoir si ça venait des gènes ou juste des contraintes du boulot. Quand on passait de gros pans de sa vie endormi dans une coque en chute libre à des millions de kilomètres de toute société humaine, c'était dur de s'attacher à une jolie tasse à café. Les objets devenaient un concept purement utilitaire : se réveiller, repérer ce qui était disponible, s'en servir. Faire le job avec les outils à portée de main. Impossible de se débrouiller autrement. Donc soit les ingénieurs y avaient réfléchi et avaient codé la tendance dès le stade embryonnaire, soit c'était juste une question de s'adapter aux circonstances.

D'un sens comme d'un autre, l'habitude persistait toute la vie. Les gars dans mon genre n'avaient pas besoin de beaucoup de place, vu qu'ils n'avaient presque rien à y mettre. Ma capsule Dyson-Santona mesurait 6 × 2,8 m. Couchette incluse. Juste assez haute dans la longueur centrale pour me permettre de tenir debout. De l'extérieur, elle ressemblait trait pour trait aux modules de sauvetage spatiaux dont elle s'inspirait. Elle était certes un peu plus grosse que les modèles d'habitation standards dans les autres berceaux empilés sur le même rack, mais sinon il fallait vraiment chercher les différences, lesquelles s'estompaient avec la distance. Quand on regardait l'ensemble depuis la rue, on ne voyait plus qu'une masse uniforme de losanges. Le rack situé au 1009 de l'allée Cérès 4.7 évoquait une énorme structure de rangement pour ogives nucléaires déclassées. L'accès se faisait par des escaliers et passerelles métalliques en forme de cages, tous ornés de câbles électriques jaune et noir aussi épais que des pythons géants, eux-mêmes festonnés de tuyaux en plastique (bleus pour l'eau potable, rouges pour les eaux usées). L'arrière des capsules de la première couche dépassait d'environ cinquante centimètres sur la rue, comme si tous les résidents avaient décidé de montrer leur cul à l'unisson.

Je pénétrai dans l'édifice grâce à mon code résident, puis grimpai au petit trot les huit volées de marches menant au quatrième étage. J'arrivai à peine essoufflé : pour moi, cet effort ne constituait que l'entrée en matière d'une activité encore plus remuante. Je secouai la tête pour me calmer. Sans succès.

Misant sur la possibilité qu'elle soit là mais refuse de répondre aux appels, je me précipitai au bout de la passerelle et sonnai à la capsule d'Ariana. Je n'avais pas grand espoir ; comme beaucoup de danseuses de Mariner, Ari plongeait dès la fin de son service dans le dernier paradis artificiel biotech circulant parmi les reines de la nuit. Dérivant dans les douces profondeurs d'un cocktail à base de mélatonine, elle n'entendrait même pas une bombe atomique exploser devant le rack. Sans parler d'un connard avec la trique frappant à sa porte.

Je sonnai encore deux fois, puis renonçai. Remballai mon excitation et retraversai la passerelle. La porte de la Dyson s'ouvrit au son de ma voix. Je m'écroulai devant le poste de travail. Le lorgnon luisait faiblement sur la table, à côté d'une flasque d'un demi-litre de marc. Un petit message « TERMINÉ » clignotait en vert dans le coin supérieur droit de la lentille gauche. Je le regardai sans bouger pendant un moment. À Vector Red, j'avais promis à Madison Madekwe de l'appeler dès que possible afin qu'elle ait mon numéro. Mais ça devrait attendre. Et la nouvelle affaire de Douce aussi. Priorité : prendre une douche, me laver des dernières vingt-quatre heures et voir leur crasse disparaître dans l'évacuation.

Malheureusement, quelqu'un avait d'autres plans pour moi. J'étais sous l'eau depuis cinq minutes lorsqu'une sonnerie insistante retentit dans la capsule. Je levai la tête sous le jet brûlant, ne vis d'abord que des nuages de buée. *J'hallucine. C'est pas possible.* Pourtant, l'écran du poste de travail était bel et bien allumé. Le nom d'un contact battait la mesure en gris et bleu : « CHAKANA ».

— Bordel de merde ! (Je sortis de la douche, m'épongeai les cheveux à deux mains et m'avançai d'un pas lourd vers l'écran.) Ouais, qu'est-ce que vous voulez ?

L'image du lieutenant apparut, me dévisageant avec des yeux si cernés qu'on aurait cru du maquillage de la veille.

— Commencez donc par vous mettre une serviette autour de la taille.

— J'étais sous la douche, Nikki.

— Vous n'y êtes plus. Habillez-vous, putain !



J'aperçus une serviette adéquate dans une pile de linge posée par terre.

— Je croyais que vous alliez vous coucher.

— C'est ce que j'ai fait. Pendant quatre heures. Le boulot, Veil, le boulot.

— Alors allez bosser au lieu de... (Je récupérai la serviette en ruinant la pile, puis l'enroulai autour de ma taille.) Ça va mieux comme ça ?

— Où est Madison Madekwe ?

— Dans les bureaux de Vector Red, avec l'Homme-Dé. Je suis rentré chez moi récupérer mon lorgnon. Pourquoi ?

Chakana me lança un regard assassin par écran interposé.

— Vous êtes censé la *surveiller*, voilà pourquoi. Vous êtes censé la *protéger*. Comment comptez-vous vous y prendre, à poil dans une douche à l'autre bout de la ville ?

— Voyons ça... (Je pris bien soin de me gratter les couilles à travers la serviette.) Je suis à peu près sûr que Martin Deiss ne va pas la découper en morceaux et la jeter dans son recycleur. Ce serait très moyen pour son image. À part ça, il faudrait une division d'infanterie pour pénétrer dans cet immeuble sans y être autorisé. Ça nous laisse quoi ?

— Ça nous laisse, supergénie, qu'elle peut très bien décider d'aller se promener pendant que vous vous pomponnez dans le Vortex. Ça nous laisse qu'elle peut poser la mauvaise question à la mauvaise personne dans le mauvais quartier, et se prendre un bon coup de couteau en guise de remerciements.

— Elle peut aussi aller se promener pendant que je dors.

— Vous ne dormez pas, Veil. Pas à cette période du cycle. C'est bien pour ça que je vous ai mis sur cette affaire.

Je pris un air renfrogné.

— Merci. Ça fait toujours plaisir d'être apprécié pour quelque chose.

— « Apprécié » est un bien grand mot. Maintenant, soyons clairs : si vous ne voulez pas retourner en taule, vous ne laissez plus Madison Madekwe aller *nulle part* sans vous, d'accord ?

— Ouais, facile à dire. Bizarrement, je vois pas Madame Comité de supervision se fendre d'une balade jusqu'à Capsule Park le temps que je récupère mon lorgnon. Si vous m'aviez laissé le choper ce matin avant la réunion, comme j'avais demandé, on n'en serait pas là. Quoi ? Qu'est-ce qui vous fait rire ?

— Capsule Park. Ça va comme un gant au bourbier fractal dans lequel vous vivez. C'est le nouvel argot des quartiers sud ?

— Ça vient de la Terre. Vous le sauriez si vous en veniez aussi.

— Allez vous faire foutre. (Elle se pencha vers son écran.) Habillez-vous, Veil. Enfilez votre lorgnon et ramenez votre joli cul libéré sur parole chez Vector Red avant que j'envisage d'autres plans. Et priez pour que je n'aie pas besoin de vous rappeler.

L'image se couvrit de parasites vengeurs, puis disparut. Remplacée par le message « FIN DE COMMUNICATION » écrit en couleurs pastel, comme pour s'excuser.

Je contemplai les lettres un moment. Puis vérifiai l'heure.

Deux heures bien tassées depuis mon départ de Vector Red, trois au pire, et clairement moins de dix minutes sous la douche. Néanmoins, dans ce laps de temps, Nikki Chakana avait réussi à me débusquer chez moi après avoir appris que je n'étais plus avec Madekwe.

Ça n'avait aucun sens.

À l'hôtel, elle avait donné l'impression de se débarrasser d'une tâche aussi mineure qu'encombrante en me larguant aux côtés de Madison Madekwe. À peine une irritation dans le torrent de maux provoqués par l'audit. Une affaire transmise à un gorille sur le retour, sans que ça coûte un sou à la police, et basta.

Mais tout à coup, ladite affaire devenait plus importante que le sommeil dont Chakana avait cruellement besoin. Plus importante que la couverture précaire qu'elle tentait de déployer autour de Mulholland. Assez importante pour me remonter les bretelles en personne.

Putain de Mulholland.

*« Il m'a demandé de trouver quelqu'un capable de gérer le coup en sous-main, sans faire de vagues, et j'ai pensé à vous. »*

Je pris le temps de m'essuyer, puis de trouver des fringues propres dans la pile. Tout en digérant ces informations.

Hypothèse : quelqu'un de chez Mulholland me pistait. Peut-être avec un drone de haute altitude ou alors – si c'était trop risqué au cœur de la parano générée par l'audit – juste avec une bonne poignée de bêtes volantes : châssis de lucane cerf-volant avec une belle autonomie de vol et deux caméras à la place des mandibules. Ça ferait l'affaire sans problème. Les flics en avaient des milliers déployées à toute heure du jour et de la nuit, donc aucune difficulté pour en dévier quelques-unes vers Bradbury Central. Certes, mon chaperon avait dû dénicher l'heure à laquelle Madekwe et moi quittions l'hôtel, ainsi que le moyen utilisé. Mais là encore, rien de bien

compliqué. Une recherche sur les horaires des navettes, un coup d'œil en douce aux caméras de surveillance, et le tour était joué. Voire une combine ancestrale, genre graisser la patte d'un employé. Si nous suivre importait vraiment, les moyens ne manquaient pas.

Hypothèse : nous suivre importait vraiment et quelqu'un s'en chargeait depuis le début.

Pourquoi ?

C'était se donner beaucoup de mal pour une simple « irritation ».

D'ailleurs, en parlant d'irritation...

Je devais aussi m'occuper du sale boulot de Douce.

Je passai une main sous le lit. Le Heckler & Koch à canon scié était attaché à cinq centimètres du bord, tel un catalyseur à effet de champ pour rêves nostalgiques. Idéal pour le sortir en un clin d'œil et balayer en un instant d'éventuels intrus. Mais ce type d'engin, même scié, ne convenait pas au travail que Douce m'avait confié. J'avançai encore la main sous le lit et récupérai ma vieille caisse à outils Blond Vaisutis. Le gras de mes pouces placés aux bons endroits ordonna au couvercle de se soulever en douceur.

La lumière d'ambiance de la Dyson illumina les « outils » massés à l'intérieur, n'épargnant les ombres qu'à hauteur des sangles rembourrées qui maintenaient les armes en place. Tous ces équipements n'étaient pas autorisés par BV, même s'il avait toujours existé une certaine marge entre l'armement officiel et celui toléré. Une partie de mon matériel était d'ailleurs techniquement illégale, même sur Mars. Mais depuis les gants de combat et l'enduit explosif jusqu'à l'alliage noir scintillant du VacStar Cadogan-Izumi, il y avait dans cette caisse quelque chose pour à peu près tous les goûts et toutes les situations.

Je sortis le VacStar pour le soupeser dans ma main. Un sacré *gros* flingue, conçu pour les équipes de combat extravéhiculaire de la Navy, capable de descendre un ennemi du premier coup dans le vide ou dans n'importe quelle atmosphère, respirable ou pas. Chambre isolée, recul minimal, cartouches à même de transpercer toutes les combinaisons spatiales. Blond Vaisutis avait racheté la licence à Cad-Iz dès que la clause de préférence de la Navy avait expiré. Pour faire bonne mesure, BV avait même racheté la boîte. Donc racheté aussi la légende. Car celui qui disposait d'un VacStar Cad-Iz ne portait pas seulement une arme, il envoyait un message clair à tous les connaisseurs.

Je sortis le holster d'épaule afin de me placer le flingue sous le bras. Pas vraiment discret, mais je ne comptais pas faire dans le subtil. Mes cibles étaient des hommes bêtes et méchants qui ne réagissaient qu'à la force brutale.

Pourtant...

Je plongeai les mains dans le bordel entassé au fond de la caisse et en tirai l'un de mes vieux pots : un couteau ABdM en morphalliage, gagné au poker contre un sergent ivre du Comando Vacío philippin avec qui je me remettais de la mutinerie de l'*Aquino Dos* en attendant que quelqu'un daigne venir nous récupérer, vu que les moteurs étaient morts. Au repos, l'arme fabriquée à Manille semblait se résumer à quatre vilaines bagues métalliques ; il fallait d'ailleurs rien de moins qu'une analyse moléculaire pour se détromper. Mais les serrer de la bonne façon provoquait d'abord leur réunion puis le jaillissement d'une lame de onze centimètres à double tranchant qui paraissait surgir du poing comme par magie. Grâce au morphalliage, on transperçait des os sans même s'en rendre compte.

Je passai les quatre anneaux à ma main gauche, pliai les doigts pour vérifier le positionnement, puis rangeai la caisse et récupérai mon lorgnon. Un léger vertige accompagna la mise en route des systèmes. Il fallait l'accepter, se détendre, se concentrer sur les lumières bleues et ce qu'elles annonçaient.

— *Bonjour. Je vous ai manqué ?*

La voix d'Osiris me fit l'effet d'un baume sur une blessure.

— *Arrête ça.*

Les deux mots résonnèrent dans la capsule vide. Quatre mois de coma hibernoïde, plus trois jours debout sans lorgnon : j'avais perdu l'habitude de subvocaliser. Je me raclai la gorge.

— *Arrête ça.*

— *C'est vous qui gérez les paramètres. Redonnez-moi la voix standard des missions BV, si vous préférez.*

— *Je préfère pas.*

— *Alors ne venez pas vous plaindre.*

— *Appelle-moi plutôt ce numéro.*

Je subvocalisai les chiffres fournis par Madison Madekwe. L'auditrice répondit, en audio seul.

— Madekwe, lança-t-elle avec brusquerie.

— Ici Veil. Je vous appelle comme prévu. Vous pourrez me joindre à ce numéro à partir de maintenant.

— D'accord. Merci.

— Pas de quoi. Bon, il se trouve que j'ai deux-trois trucs à régler en ville. À quelle heure souhaitez-vous retourner à l'hôtel ?

— Ne vous inquiétez pas pour moi. J'ai de quoi faire ici jusque tard dans la soirée, et Martin Deiss a promis de me fournir une escorte HKU pour rentrer. Retrouvez-moi donc à l'hôtel demain matin.

— Demain ? (Je voyais déjà Chakana me cracher des flammes à la gueule.) Écoutez, madame, c'est moi qui dois vous servir d'escorte pour toute la durée de votre...

— Je sais. (Elle apparut soudain sur le lorgnon. Le fond générique indiquait une simple image de synthèse épousant les mots et le ton de la voix.) Sauf que je ne vois aucune bonne raison de nous croiser à nouveau aujourd'hui.

— Passez-moi Deiss.

— Je vous répète que je ne vois...

— Passez-moi Deiss ou je rapplique direct.

Les sous-routines de crise se déployaient dans mon sang comme avant un combat. Même à travers le simulateur facial, je sentis l'auditrice se raidir à mon changement de ton. L'image se brouilla, puis forma les traits de Martin Deiss.

Il avait encore sniffé du SNDRI, ou alors il était sous l'effet de médocs atténuant la descente. Le sourire d'ivoire – celui de ses pubs – était bien en place. Bras baissés, pour résister à la tentation de se curer le nez. Lorsqu'il ouvrit la bouche, je crus qu'il allait attaquer sur un : « Mesdames et messieurs, faut que ça roule ! »

Mais je me trompais.

— Oui, bonjour, monsieur l'agent, dit-il sur un ton très poli. Nous pourrions sans doute convenir que vous...

— Je ne suis pas flic, Deiss. Ne confondez pas.

Il ne put réprimer un léger sursaut.

— Ah. Eh bien...

— J'ai été mandaté directement par Nikki Chakana. L'autorité sans les contraintes.

Deiss se fendit d'un rictus appréciateur.

— Oui, c'est vraiment très...

— C'est ça, rigolez. (Le rictus s'évanouit.) Quand vous en aurez fini avec Madison Madekwe, j'arrive et je la récupère. Si vous la renvoyez à l'hôtel avant que je me pointe, ça chauffera pour vos fesses. Est-ce que je me suis bien fait comprendre ?

— Oui, répondit-il après s'être éclairci la voix. Mais l'équipe de sécurité de Horkan Kumba Ultra est classée niveau platine, donc...

— Donc elle pourra nous tenir compagnie. Repassez-moi Madekwe.

L'image changea de nouveau. L'auditrice apparut cette fois en direct, fatiguée et renfrognée.

— Ce n'est vraiment pas nécessaire, Veil.

— Peut-être, mais c'est comme ça que ça va se passer. Je suppose que vous préférez coopérer avec les flics plutôt que vous les mettre à dos ?

— C'est ce qu'on m'a suggéré, admit-elle avec un petit sourire.

— Ouais. Alors croyez-moi sur parole : tout le monde se sentira beaucoup mieux si on s'en tient aux plans du lieutenant Chakana.

— Si vous le dites.

— Je vous le dis. Longue expérience du sujet. Appelez-moi une demi-heure avant de partir.

— D'accord.

L'image se volatilisa.

— *Elle est charmante*, dit Osiris.

— *La ferme.* (Je regardai en haut à gauche du lorgnon. Ne vis que le mur de la capsule.) *Où est passée l'heure ?*

Des chiffres bleu clair apparurent à l'endroit où je les attendais.

— *Elle est là.*

— *T'avais viré l'affichage ?*

— *Ça fait partie de la mise à jour. Suppression progressive des informations visuelles pour privilégier l'accès au sens circadien. Une technologie brevetée par SomaSystems, fournie sous licence à LINCOLN. Vous saurez l'heure d'instinct, à la minute près. J'active l'option ?*

— *Pas question d'utiliser ce genre de conneries. Je veux voir les chiffres.*

— *Regarder va moins vite que savoir.*

— *Ah ouais ? C'est le slogan de SomaBidule ?*

— *Rien de plus qu'une évidence physiologique.*

— *Laisse-moi les chiffres. Et lance les systèmes situationnels. On sort.*

## Chapitre 14

— À présent, vous le voyez clairement, frères et sœurs ! À présent, vous le voyez de vos yeux !

Je n'avais que 'Ris et une vieille application événementielle pour trouver ces mecs, mais à deux pâtés de maisons du but, je cessai de m'inquiéter. Il suffisait de se fier à ses oreilles. La voix masculine était aisément reconnaissable : tonitruante et pleine d'un outrage calibré. Les échos retentissants se superposaient les uns aux autres dans l'air froid et sec du centre-ville, au fil des rebonds sur les parois lisses des gratte-ciel. Le discours était entrecoupé de larsens et de gros coups de basse crachés par une sono mal réglée. Putains de rocheux. Incapables de faire gaffe aux détails, même dans les moments les plus favorables.

— À présent, frères et sœurs, vous voyez s'abattre sur vous la main de fer de la suzeraineté, longtemps dissimulée dans le gant de velours d'une simple relation asymétrique entre deux mondes !

Ils ne semblaient guère avoir revu leur rhétorique ces derniers temps. Comme je l'avais expliqué à Douce, son affaire ne me paraissait pas bien compliquée.

Je m'engageai à gauche au carrefour suivant, en compagnie d'une poignée de curieux attirés par le vacarme qui résonnait entre les grands immeubles. Cent mètres plus loin, tout ce beau monde déboucha sur un vaste espace, avec sur le côté une volée de marches menant à une placette et à la façade d'un centre commercial. Au milieu des marches, un petit groupe de jeunes gens au crâne rasé se serraient sous un 'gel miteux où je lus : « 4ROCK4 : DANS QUEL CAMP ÊTES-VOUS ? »

Les spectateurs demeuraient à distance respectueuse des manifestants, forçant ceux-ci à prendre l'initiative. Les militants guettaient les cibles potentielles, s'en approchaient et se lançaient dans un discours enflammé, appuyé par le minigel placé dans leur main gauche. « *Pas encore convaincu, hein ? Laissez-moi vous montrer quelque chose. Ça pourrait vous faire changer d'avis. Voilà les données qu'on vous a cachées. Qu'on*

*nous a cachées à tous. Les mensonges de la Terre. L'agenda secret. Regardez. Regardez ça... »*

Certaines personnes ainsi interpellées battaient vite en retraite, mais la plupart restaient, au moins pour profiter des images que les militants faisaient défiler sur leurs doigts et leur paume comme des banderoles de morve éthérée. D'après mon expérience, il s'agissait de présentations tape-à-l'œil capables de captiver à peu près n'importe qui, indépendamment du bord politique.

Ce qui me permit de me glisser discrètement dans la foule.

Je me dirigeai vers une jeune femme mince, à l'arrière du groupe, qui semblait assez facile à effrayer malgré sa motivation évidente. Mais je repérai en chemin un visage connu. Lui aussi lancé dans sa diatribe : ses yeux passaient sans cesse de son interlocutrice au minigel. Pourtant, il sentit le poids de mon regard. Il leva la tête vers moi et, soudain, la ferveur évangélique le déserta comme si quelqu'un lui avait balancé un seau d'eau à la tronche. Son discours connut quelques ratés. Derrière le lorgnon, peur et colère se disputaient la place. Je soupirai avant de bifurquer dans sa direction.

— Salut, Eddie.

— Qu'est-ce que... tu fous... ?

Je lui arrachai son lorgnon, puis lançai un regard appuyé à la fille qu'il baratinait.

— Vous voulez bien nous excuser une minute ?

Trop heureuse d'obtempérer, elle s'éclipsa avec l'empressement d'un suspect libéré d'un contrôle de police. Je dus alpaguer Eddie Valgart au col pour l'empêcher de la suivre.

— Où tu vas comme ça ? lui demandai-je avec un sourire aimable. Tu veux pas me décrire toutes les inégalités créées par la tyrannie terrienne ? Je suis tout ouïe.

— Toi, tu viens de la Terre, cracha-t-il. Si tu ne...

J'ouvris légèrement ma veste pour lui montrer le VacStar.

— On va éviter les embrouilles, d'accord ?

Son visage pâlit d'un coup.

— Tu... Tu n'utiliserais pas ce truc ici.

— Grave erreur, Eddie. Rappelle-toi. (Je le tirai par le bras pour l'extraire de la foule.) Allons faire un tour, le temps que je t'explique ce que tu vas faire.



En quelque vingt ans de « nettoyage », je n'avais eu à gérer qu'une seule crise impliquant les rocheux. Du grand n'importe quoi du début à la fin. Ils avaient détourné le vaisseau avant même qu'il sorte de l'orbite martienne, puis avaient balancé des demandes incohérentes sur les ondes avant de s'endormir sur leurs lauriers, attendant sans doute qu'on les félicite. Le propriétaire du vaisseau s'était hâté de larguer le moteur à distance, de sceller les cales et d'éteindre les systèmes de survie. Les rocheux n'y avaient pas pensé. Ils n'avaient embarqué aucun expert à même de contrecarrer ces mesures pourtant prévisibles. Et ils n'avaient pas non plus l'équipement nécessaire pour sortir dans l'espace récupérer le moteur. Blond Vaisutis disposait d'une stratégie bien établie pour ces cas-là – *attendre tranquillement* –, stratégie partagée par le client. À mon réveil, la température intérieure du vaisseau était descendue sous les moins dix degrés Celsius et le taux d'oxygène dans l'air ne s'élevait plus qu'à seize pour cent. La plupart des séparatistes étaient déjà KO.

Dès lors, mon boulot s'était résumé à une formalité. J'avais juste dû descendre l'un des plus excités ; il faisait de grands discours en agitant un Beretta antiémeute qu'il semblait prêt à utiliser. Fin de la mascarade.

Difficile de saisir pourquoi ils étaient nuls à ce point-là. Reuben Groell avait estimé une fois – après quelques verres de trop – que ça revenait au final à une affaire de gènes, que n'importe qui d'assez bête pour avaler en bloc le discours séparatiste manquait par essence des capacités intellectuelles pour changer la donne. « La machine partisane de Mars d'abord siphonne tous ceux qui ont un minimum de capacités, avait-il dit. Tous ceux qui ne sont pas des débiles profonds. Ça laisse qui ? »

Question purement rhétorique : ça laissait 4Rock4, un groupuscule dysfonctionnel, enfoncé dans un mélange nauséabond de tribalisme et de rage mal dirigée. Mais Reuben n'avait jamais vécu dans l'Entaille. Il analysait l'affaire depuis sa perspective orbitale, entrecoupée de rares visites. Quant à ses opinions politiques, elles se résumaient à une fine couche de vernis apposée sur la carapace rêche du dévouement total à ses employeurs, peut-être pour faire plus joli.

Vivant pour ma part au cœur de l'action, je me demandais si ce tribalisme pourri n'était pas justement le seul moyen par lequel des groupes comme les rocheux parvenaient à survivre. Après tout, ils disputaient leurs recrues aux gangs de rue et au crime organisé de seconde zone. Ils n'avaient pas

non plus accès à des sources de financement respectables. Donc il était sans doute logique pour eux de ressembler non aux leaders d'opinion qu'ils voulaient être, mais aux bandits qu'ils côtoyaient tous les jours.

D'où le local de la rue Schiaparelli, un immeuble de quatre étages sans ascenseur, aux protocoles moribonds, depuis longtemps oublié de la maintenance communale et donc privé des cultures réparatrices chargées d'effacer les graffitis accumulés sur le nanobéton : « 3Z<4 » ; « MERDE À LA TERRE ! » ; « COUPEZ LE CORDON » ; « SOUVENEZ-VOUS DU CONNAUGHT ! » ; « 0,4 –

RESTEZ DEBOUT RESTEZ FIER » ; « VIVE SANCHEZ ! » ; etc. Les couches semblaient s'être accumulées depuis des décennies. D'antiques stores antitempête plus ou moins clos, parfois penchés de côté, donnaient aux fenêtres une allure d'yeux fatigués et au lieu dans son ensemble un air de folie pure. En haut des marches, une porte en alliage, rayée et bossuée. Une seule caméra de sécurité visible.

Certains gangs de motards des Uplands prenaient mieux soin de leur QG.

J'imitai une étreinte amicale avec Eddie pour les besoins de la caméra, simulacre qui parut porter ses fruits. Une voix lasse sortit de la grille du haut-parleur :

— Tu reviens déjà, Eddie ? C'est qui, ce mec-là ?

Mon pote le rocheux se racla la gorge.

— Faut que je voie Sempere. Ce type a une bonne affaire à lui proposer.

Il me désigna du doigt. Je hochai la tête en douceur vers la caméra : lorgnon transparent, attitude aussi peu menaçante que possible. Notre interlocuteur se racla lui aussi la gorge, de façon exagérée.

— Sempere n'est pas disponible, comme on dit. (Petit silence, puis ricanement.) Il est avec Rosanna. Pas besoin de te faire un dessin.

Valgart me dévisagea, paniqué. Il savait ce que je lui réservais si je ne parvenais pas à entrer. Sa voix grimpa d'un demi-ton :

— Tu rigoles, mec ? C'est du putain de pognon que j'apporte là. Sempere peut pas remettre sa bite dans son froc le temps de voir ça ?

— Alors va frapper à sa porte toi-même, lui répondit-on d'un ton boudeur. Parce que moi, j'y vais pas.

Les battants s'ouvrirent, grincèrent en frottant un sol qui n'avait pas vu les poils d'un balai depuis des mois. La couche de poussière crissa sous nos bottes.

L'endroit avait dû connaître une certaine grandeur, autrefois. Le plafond voûté rendait hommage à l'architecture du bon vieux temps des bunkers.

Sur les murs, des bas-reliefs évoquaient les camps des premiers explorateurs. Par terre, du nanocrystal effet marbre figurait les tourbillons des tempêtes de sable martiennes. Un large escalier à balustrade, aussi sale que le reste, menait à un étage où j'aperçus une double porte. À l'époque de sa construction, ce bâtiment brillait à coup sûr du bel éclat de la nanofabrique, guère compatible avec la rudesse coloniale à laquelle il tentait de renvoyer. À présent, la poussière était bien réelle et les bas-reliefs disparaissaient sous les graffitis. La pénombre massée dans les angles me fit penser à du pixel-art en préparation, sauf que l'artiste n'était jamais venu.

État des forces en présence : trois rocheux à l'air las, assez jeunes pour avaler toute la propagande et – mieux encore – apprécier le côté rebelle du mouvement en lui-même. Une fille vautrée sur les premières marches de l'escalier, plus deux types en hauteur, appuyés sur la balustrade avec une indolence calculée. Ils portaient tous des vêtements de travail des Uplands, ou des imitations bon marché. Cheveux mal coupés à hauteur de menton. Lorgnons sombres et fins. Tatouages DeAres Contado sous l'œil gauche. Osiris analysa leur arsenal en se fondant sur la chaleur corporelle ; chaque zone suspecte apparut en bleu pâle dans mon champ de vision. À première vue, rien d'inquiétant.

La fille me lança un regard qui se voulait méprisant.

— C'est lui qu'apporte le putain de pognon ? Il a pas l'air pété de thunes.

Ricanements des deux autres. L'un d'eux se redressa et descendit quelques marches, comme pour mieux m'observer.

— Je l'échangerais pas contre une demi-heure avec Rosanna, dit-il en dépassant sa copine.

— Pas faux.

Le type sauta la dernière marche, puis entreprit de me tourner autour. Regard inquisiteur derrière le lorgnon teinté. Il était costaud façon martienne, un peu plus grand que moi, beaucoup plus jeune, et traînait derrière lui un relent chimique qui ne me plaisait pas. Une menace potentielle si je le laissais approcher trop.

— Panique pas, Olivier, lâcha en s'étirant celui resté contre la balustrade. Pas de raison d'être impolis. Pas encore. Eddie nous a jamais mis sur une mauvaise piste, pas vrai ?

Rires étouffés à tous les niveaux de l'escalier. Je sentis Valgart se raidir.

— *Hoy*, si je te gêne, tu...

— Il rigole, l'interrompit sèchement la fille. T'as paumé ton sens de l'humour ?

— Ce gars-là...

— Ce gars-là peut attendre, dit Olivier en penchant la tête pour croiser mon regard.

— Ce gars-là peut surtout nous filer son flingue pendant qu'il attend. (Le mec resté dans l'escalier semblait mener la danse. Il haussa les épaules et me gratifia d'un sourire froid.) Règlement intérieur.

Je lui rendis son sourire, hochai la tête. Puis dégainai le VacStar et tirai dans la jambe d'Olivier. Un écho gras envahit l'entrée de l'immeuble. La cartouche frappa le rocheux à mi-tibia, lui arrachant le pied aussi facilement qu'on enlèverait une chaussure. Il s'effondra sur le faux marbre en hurlant. Quelques gouttes de sang atterrirent sur ma joue et mon front. La fille se leva d'un bond. Elle lâcha un chapelet d'injures en fouillant sa veste en quête de son arme. Elle l'avait à peine empoignée quand elle découvrit le canon du VacStar à vingt centimètres de son nez.

— Fais pas la conne. Lâche ça.

L'arme claqua par terre. Olivier se roula en position fœtale avec des grognements sourds, les mains sur les débris de sa jambe. Le sang se répandait, s'étirait en flaques ; une part de moi s'attendait à le voir bouillonner et s'élever en bulles comme dans l'espace. Par contraste, la pesanteur rendait la présence de sang étrangement terne. Plus loin, le pied tranché gisait tel un objet inutile jeté au hasard.

Derrière moi, j'entendis Eddie Valgart dégueuler.

Mon attention se reporta sur Monsieur Règlement-Intérieur. Il faisait mine lui aussi de sortir son arme, mais avec moins de conviction que sa copine. Je lui lançai un regard dur.

— Ton pote, là, a besoin d'un tourniquet. Alors tu lâches le truc que t'as à la ceinture et tu descends l'aider.

Le rocheux s'humecta les lèvres.

— T'es vraiment *taré*, toi. Tu peux pas...

— Je saigne, mec ! cria Olivier. *Viens m'aider, putain d'enculé !*

Règlement-Intérieur hésita encore un instant, puis s'affaissa telle une poupée mécanique privée de courant. Il ôta l'arme de sa ceinture et la jeta dans l'escalier, où elle rebondit plusieurs fois avant de s'immobiliser. Après quoi il descendit lentement, marche par marche. Son visage exprimait une totale incompréhension.

Je me décalai et poussai le flingue de la fille d'un coup de pied. Il glissa sur le nanocrystal comme sur de la glace. Règlement-Intérieur s'agenouilla près d'Olivier, mais ses mains tremblaient, incapables de s'approcher du tibia mutilé. J'agitai le VacStar sous le nez de la fille.

— Je crois que ton copain a besoin d'aide.

Elle me lança un regard haineux, mais s'agenouilla à son tour près d'Olivier. Elle laissa échapper un hoquet en constatant les dégâts, puis tendit la main vers le genou blessé. Olivier gémit en esquivant le geste. La fille jura à voix basse. Règlement-Intérieur entraînait en état de choc : le visage gris, hochant la tête sans arrêt, il semblait encore plus mal en point qu'Olivier.

Eddie, lui, continuait à vomir, plié en deux, un bras sur l'estomac.

— C'était une cartouche extravéhiculaire Cadogan-Izumi, leur dis-je à tous. J'en ai vingt-sept autres en réserve. Alors personne ne joue au con pendant que je vais faire coucou à Sempere.

Je les laissai tenter d'enrouler une espèce de bandoulière clinquante autour de la cuisse du blessé. J'étais presque en haut de l'escalier quand Osiris surligna la serrure de la double porte.

— *Chaleur corporelle à l'approche*, murmura-t-elle en faisant vibrer l'os derrière mon oreille. *Aucune arme détectée. Pas beaucoup de vêtements non plus.*

Je souris. Grimpai vite les dernières marches et levai le VacStar à hauteur de tête au moment où les battants s'écartaient. Francisco Sempere surgit devant moi, vêtu d'un peignoir fin dont il n'avait pas fini de nouer la ceinture. Pas de lorgnon, les cheveux en bataille, la rage inscrite sur son visage luisant de sueur, et un cri de bête en rut qui mourut dans sa gorge lorsqu'il me vit.

— *C'est quoi ce bord... ?*

— Désolé, Paco. Je suis pressé.

Je le frappai en plein front avec le canon du VacStar. Le choc le fit reculer ; il agita les bras pour ne pas tomber, déployant les pans du peignoir comme deux ailes inutiles. Je le rejoignis aussitôt à l'intérieur pour lui flanquer un second coup, sur le nez, avec la crosse. Le craquement remonta jusqu'à ma main à travers le métal. Le sang jaillit. Sempere glapit avant de tomber à terre.

Plus loin dans la pièce, quelqu'un hurla. Je tournai la tête trop vite pour que mes yeux servent réellement. Réflexe de nettoyeur. 'Ris rassembla les

morceaux pour moi.

— *Aucune menace détectée. Je suppose qu’il s’agit de notre Rosanna.*

*Sans doute.* Je me penchai sur Sempere, l’attrapai par le cou, puis le traînai jusqu’au mur le plus proche. Du sang mêlé de morve coulait de son nez brisé et souillait sa moustache naissante. Je lui mis un bout de peignoir dans la main.

— Essuie-toi un peu, Paco. Faut qu’on cause.

Un autre cri, moins terrifié que le premier. Cette fois, je pris le temps d’observer. Un lit de camp en mauvais plastiforme. Accroupie dessus, une jeune femme trop maquillée qui ne portait pas grand-chose d’autre que ses peintures de guerre. Quand nos regards se croisèrent, elle referma la bouche si vite que je crus entendre les dents s’entrechoquer. Je hochai la tête, approbateur, puis revins à Sempere, qui pressait le tissu sur le bas de son visage. Ses yeux montraient qu’il ne s’avouait pas vaincu.

— Tu sais qui je suis ? (Avec un peu de chance, il le savait. Mais il secoua la tête en silence. Je soupirai.) D’accord, pas grave. Ce qui compte, c’est que t’as envoyé tes troupes ce matin au *Vallez Girlz* pour faire raquer la taxe libératoire aux nouveaux proprios. C’est du rapide, ça, Paco. Le cadavre de Sal est à peine froid. C’est quoi, le problème ? Tes frais généraux augmentent ? Rosanna est plus chère qu’elle en a l’air ?

Il s’essuya la bouche, cracha du sang. Une lueur de combativité au fond du regard.

— Qu’est-ce que t’en as à foutre ?

Je le cognai encore avec le VacStar, cette fois sur le côté de la tête. Il bascula sur le flanc en poussant un cri aigu.

— Tu m’écoutes pas, Paco. Rassieds-toi. On va recommencer de zéro.

Il se redressa lentement, à contrecœur, une main sur la tempe où je l’avais frappé. Il me scruta d’un œil interrogateur. Un œil où la peur avait fait son apparition.

— Qu’est-ce que tu veux, putain ?

— Excellente question, Paco. Figure-toi que je suis diseur de bonne aventure. Je viens te parler de ton avenir, et gratos en plus. Un avenir dans lequel tu ne collectes aucune taxe libératoire au *Vallez Girlz*. Sal ne t’a jamais payé l’ombre d’un marinier et ses successeurs ne comptent pas que ça change. Donc t’y retournes pas, OK ?

— Ce sont des rats de cratère, merde !

J'émis un sifflement désappointé. Puis lui plantai le canon dans la gorge, le forçant à se redresser encore de quelques centimètres.

— Qu'en *penserait* Ares Sanchez, sérieux ? « Naître sur Mars, c'est naître libre », pas vrai ? « Vision d'ensemble, lutte planétaire », ça te dit quelque chose ? « Nos frères d'Hellas enchaînés comme nous » ?

Il répondit en gémissant, à cause du métal pesant sur sa trachée :

— La lutte... doit être financée...

— Ouais ? Alors finance-la ailleurs. Nos honorables investisseurs d'Hellas ne sont pas intéressés. Ça a l'air d'une petite opération, leur truc, mais ils ont plus de copains dans l'Entaille que tu pourrais le croire.

— Des copains dans ton genre ? cracha-t-il.

— Non. Les autres ont moins de scrupules. (Je plaçai le VacStar bien en évidence devant lui.) T'as déjà vu ce genre de joujou ?

Ça le calma direct. Ce putain de flingue serait toujours plus célèbre que moi.

— T'es de la Navy ? (J'omis de répondre.) Un ancien de la Navy ?

— La question, c'est pas d'où je viens. La question, c'est si t'as envie de me revoir ou pas.

— Tu peux quand même pas...

— Non seulement je peux, mais je viens de le faire. Demande à ton petit copain qui pleure dans l'entrée. Ce que je lui ai fait, je peux te le faire à toi aussi. Donc si tu dis à tes gorilles de passer au large du *Vallez Girlz*, c'est la dernière fois qu'on se voit. Sinon je reviens et je te fourre ce flingue dans le cul jusqu'à la gorge. Pigé ?

Il soutint mon regard un bon moment. Puis céda. Je lui tapotai le crâne avec le canon du VacStar.

— Très bien. Voilà l'esprit qui a conquis Mars.

Je me relevai et, par réflexe opérationnel, jetai un dernier coup d'œil aux alentours. Rosanna attendait, pétrifiée sur le lit. Je rangeai très doucement le VacStar pour ne pas l'effrayer encore plus.

— On n'a plus rien à faire ici, lui dis-je.

Je quittai la pièce et m'engageai dans l'escalier. Mission accomplie, faveur accordée, restait à savoir si Douce allait à présent pouvoir gérer ses affaires toute seule, voire même trouver un moyen de me payer.

Dans l'entrée, les rocheux avaient réussi à placer le tourniquet sur la cuisse d'Olivier, mais le blessé s'était évanoui pendant l'opération. Le moignon gouttait encore tandis qu'Olivier grognait, comme pris dans un

cauchemar. Le pied sectionné n'avait pas bougé d'un pouce. Les deux autres jeunots me regardèrent avec des tronches de gosses apeurés, comme si je redescendais non pas du premier étage mais du firmament, un esprit trop corrompu pour accéder au paradis, rejeté sans ménagement vers les étoiles par les portiers de la Pachamama.



## Chapitre 15

L'escorte HKU – niveau platine – mandatée par Martin Deiss comptait cinq membres, tous vêtus de noir, avec le look impeccable exigé par leur statut. Le chef d'équipe fit de son mieux pour ne pas me prendre de haut.

— Ancien nettoyeur, hein ? Sale boulot.

— Seulement quand on vous réveille.

La réplique me valut quelques minces sourires vite envolés. Inutile d'en espérer plus de ces gens-là, même dans la relative sécurité de l'hélicoptère. Car ils n'aimaient pas du tout me savoir armé. Ils n'avaient fait aucun commentaire sur le VacStar quand j'étais venu récupérer Madison Madekwe, mais ils s'étaient clairement tendus en le repérant. Ensuite, ils nous avaient guidés à travers le campus de l'Autorité portuaire dans un ensemble parfait, dispersés l'air de rien dans la pénombre du crépuscule : de la pure poésie opérationnelle en action. Quelqu'un n'ayant pas vu le groupe au départ n'aurait sans doute pu en relier que deux au couple que je formais avec Madekwe. À part ça, je savais que nos cinq chaperons me surveillaient aussi : je faisais partie des risques. Une fois dans l'hélicoptère, ils s'étaient assurés que Madekwe et moi n'étions pas assis côte à côte. Hors de question de se relâcher, même une fois la porte fermée et l'appareil en vol.

— Vous avez travaillé pour qui ? me demanda la femme assise en face de moi. L'une des grosses boîtes ?

— Pour la plupart d'entre elles, à un moment ou à un autre. J'étais sous contrat avec Blond Vaisutis.

Madison Madekwe ne connaissait pas le nom, mais eux si. Quelqu'un émit un sifflement appréciateur. Les autres me regardèrent soudain avec intensité derrière leurs lorgnons enveloppants.

— Et maintenant, vous bossez comme escorte pour la police de Bradbury. (Le ton indiquait qu'elle ne comptait pas quitter le privé de sitôt.) Ça doit faire bizarre. Sans doute qu'ils mettent les bouchées doubles à cause de ce foutu audit. Je suppose que...

Son chef la foudroya du regard. Et lui envoya probablement un mot doux dans son lorgnon – « *Rappelle-toi le nom du client* » –, vu comment elle la

boucla vite fait. Si Madekwe remarqua le manège, elle n'en montra rien. Elle passa tout le voyage sans mot dire, hypnotisée par le paysage défilant sous l'appareil. L'une des rares fois où elle leva les yeux, elle me surprit la regardant ; échange de sourires : le mien par réflexe, le sien préoccupé. Puis retour au panorama de l'Entaille.

À l'hôtel, elle tenta de se débarrasser de l'équipe HKU dès le hall d'arrivée, mais le chef ne s'en laissa pas conter.

— Nous avons reçu l'ordre de vous accompagner jusqu'à votre suite, madame.

— Mais je ne vais *pas* dans ma suite, rétorqua-t-elle d'une voix mordante. Je compte dîner d'abord. Et en profiter pour discuter du planning de demain avec M. Veil.

Première nouvelle. Mais j'attrapai la perche tendue et hochai la tête d'un air affable en direction du chef d'équipe.

— C'est bon. Je prends le relais.

— J'ai besoin d'une confirmation, assena-t-il. Attendez-moi là.

Madison Madekwe s'enflamma comme une météorite entrant dans l'atmosphère :

— Non, nous n'allons pas vous *attendre là* ! Commandant... Grant, c'est ça ? Martin Deiss vous a placé à *mon* service. Pas l'inverse. Vous avez rempli votre mission. Merci bien. Vous pouvez *disposer*.

Grant demeura impassible un long moment derrière son lorgnon. Peut-être le temps de demander confirmation à l'Homme-Dé. Puis il inclina la tête et se tourna vers son équipe.

— Vous avez entendu la dame ? (Contrariété indiscernable à l'oreille humaine, mais Osiris me la signala.) Mission accomplie. On y va.

Je suivis Madekwe jusqu'au salon. Elle nous fit placer près d'une grande fenêtre reproduisant le paysage extérieur ; notre commande se composa de cocktails et d'un mezzé chaud. De grands fronts violacés s'enroulaient dans la Lamina tels des serpents entrelacés. La vallée s'enfonçait peu à peu dans la pénombre dix mille mètres sous nos pieds.

— Merci, me dit-elle, rompant notre silence contemplatif.

— De quoi ?

— De m'avoir emboîté le pas devant Grant. Je n'aurais pas supporté d'être escortée jusqu'à ma chambre comme une célébrité de seconde zone.

— Je ne crois pas que vous aviez besoin de moi pour vous en débarrasser.

— Peut-être pas, acquiesça-t-elle avec un nouveau sourire pensif. Mais ça a clairement simplifié le processus. Dans ma partie, on court après la simplicité comme après une drogue.

— Dans ma partie, c'est le paramètre par défaut.

— J'imagine. (Elle retira soudain son lorgnon et le posa sur la table. Puis elle s'enfonça dans son siège, m'étudiant avec un intérêt évident.) Ça vous manque, tout ça ?

Lorsqu'une personne ôtait son lorgnon dans ce genre de contexte, la politesse exigeait qu'on fasse de même. Il s'agissait d'une invitation à plus d'intimité, à rompre avec les normes du quotidien. Je rangeai mon lorgnon dans ma veste et me composai un sourire amène. Choc muet de nos regards nus. La bouche de Madekwe trembla sous l'impact.

— Mon boulot n'a pas beaucoup changé, dis-je en me remémorant la rue Schiaparelli. C'est juste que je suis moins bien payé.

Elle y réfléchit un instant, comme si elle goûtait la première gorgée d'un bon vin.

— Je vois. Il n'y a guère de possibilités... de promotion ?

— Pas quand on dort quatre mois sur douze. Je suis un produit de niche. Et pour être honnête, j'ai dépassé ma date de péremption.

— Désolée de l'apprendre. Ça doit être dur à vivre.

— On s'adapte, dis-je dans un haussement d'épaules. Bon, faut vraiment qu'on discute du planning de demain ?

— Pas vraiment, non. (Phrase lâchée d'un ton endormi, mais elle se reprit aussitôt.) En fait, j'aurai besoin de passer plusieurs jours à Vector Red avant d'envisager une enquête de terrain. Donc ça nous laisse le temps d'évoquer les problèmes de sécurité.

— Je croyais que vous ne vouliez pas trop plonger dans les dossiers.

— C'est vrai. (Son regard devint évasif.) Mais vu ce que j'ai trouvé aujourd'hui, je crains de m'être trompée. De plus, Martin Deiss partage votre avis sur les Uplands. Donc il serait sans doute sage de poser les bases ici avant d'aller plus loin.

— C'est ce que j'avais dit.

— Alors... je m'excuse d'avoir mis en doute votre analyse.

— Ça ira pour cette fois.

Elle riva de nouveau son regard au mien. Mon sourire se fit plus carnivore.

Un silence tendu s'installa entre nous. Nous avions tous les deux conscience que l'étape suivante ne passerait pas par les mots. Nos plats n'arrivaient pas, nous refusant cette diversion. Madison Madekwe se racla la gorge, visiblement gênée.

— Je me demandais... quelle était votre situation vis-à-vis de Blond Vaisutis.

La tension retomba telle une torpille désamorcée juste avant d'arriver à destination. Pas moyen de la redémarrer. Je poussai un gros soupir.

— Moi, j'essaie de pas *trop* y penser.

— Oui, d'accord... Enfin je sais que ce n'est pas mon domaine d'expertise, mais je suis à peu près sûre que vous pourriez récupérer votre licence.

— Vous êtes avocate ?

L'auditrice se tordit sur sa chaise.

— Non, pas réellement. Mais...

— J'ai pris une avocate, à l'époque. (Je maîtrisai la colère qui montait en moi. Madekwe ne méritait pas d'en faire les frais.) Une bonne, à en croire ses honoraires. Elle a fait beaucoup de recherches et n'en a tiré que des mauvaises nouvelles. Parce que c'est pas juste une histoire d'être viré. Je porte en moi des technologies brevetées BV, sans clause d'expiration. Donc, même avec une nouvelle licence, ceux qui voudraient m'embaucher comme nettoyeur devraient payer des *royalties* à Blond Vaisutis à chacune de mes missions. Ce qui fait que je serais bien trop cher sur le marché.

— Ah.

— Ouais.

À ce stade-là, il ne nous restait plus qu'à scruter la table.

— J'y vais, repris-je.

— Non. (Elle tendit la main vers moi, paume en avant, comme pour me repousser dans mon siège.) S'il vous plaît. Prenez au moins le cocktail. Nous pouvons parler d'autre chose.

Je désignai les clients dispersés dans la salle.

— Vous avez sans doute plein de collègues qui seraient heureux de dîner avec vous. Parmi les cent seize autres auditeurs.

— Oui. (Elle croisa mon regard.) Mais c'est à vous que je le demande.

La torpille se remet en marche. Difficile de savoir si elle avait encore assez d'élan. Je perçus un mouvement du coin de l'œil : nos verres

arrivaient, sur un joli plateau d'argent tenu savamment en l'air par un beau mec tout sourires. Je haussai à nouveau les épaules.

— D'accord. Parlons d'autre chose. Vous pouvez me dire pourquoi LINCOLN s'intéresse à un foutu minable qui a réussi à passer l'arme à gauche pile au moment où il avait le plus gros coup de chance de toute sa chienne de vie ?

— La réponse à cette question n'est-elle pas évidente ?

Beau-Mec nous servit les cocktails. Mojito classique pour Madekwe, paroi nord pour moi. Le mezzé ne tarderait pas à arriver. Je levai mon verre en direction de mon hôte, puis avalai d'un trait la moitié du cocktail. La douce brûlure du mélange d'alcools me descendit de la gorge jusqu'au ventre. Je me rassis plus confortablement, plus détendu.

— Évidente ? OK, j'essaie de deviner. Comme ça, je dirais que vous avez peur que quelqu'un ait réussi à trafiquer les protocoles de la loterie. Que Torres se soit fait buter pour laisser la place à un pote de ce quelqu'un. En fait, vous vous foutez de Torres, vous voulez juste savoir si les systèmes de Vector Red sont pourris, et si oui jusqu'à quel point.

— Ça vous dérange ?

— En tout cas, ça ne me surprend pas. Les gens comme Torres n'intéressent personne. Ni sur Mars ni ailleurs. Au mieux, ce sont des symptômes.

— Des symptômes de quoi ?

— De plein de choses. Pour les sacranistes, ce sont d'abord des symboles de la lutte des classes, puis des martyrs de la cause une fois morts. Pour Mulholland et ses connards d'attachés de presse, ce sont des guerriers de la Haute Frontière. Les flics y voient des statistiques, les autorités y voient des dépenses supplémentaires. Quant aux médias, ça dépend : boucs émissaires ou héros de mélo. À présent, voilà des auditeurs prêts à se servir de ce gars-là en particulier pour repérer les brèches dans la belle gouvernance entrepreneuriale.

— Il me semble percevoir une certaine sollicitude dans vos propos, dit Madekwe en se redressant. Mère seule, père absent. Milieu défavorisé. Vous vous... identifiez à Torres ?

J'émis un petit grognement.

— Madame, je suis né sur Terre, dans une crèche de Blond Vaisutis. Avec des gènes manipulés pour répondre au mieux à certains besoins. J'ai

bénéficié toute mon enfance des largesses d'une grosse boîte. Torres et moi... nous appartenons à peine à la même espèce.

— Et donc ? demanda-t-elle en levant élégamment la main.

— Donc rien. Je rappelle des évidences, comme vous me l'avez suggéré.

— Ça vous dérange que je considère Torres comme un simple point de départ pour mon enquête ?

— Non. Pas de panique. Vous devriez juste vous préparer à ne pas trouver grand-chose. Des mecs comme Torres, on en perd dix par nuit dans le coin. L'Entaille croule sous leurs cadavres.

— Mais là, on n'a pas de cadavre.

— Pas plus étonnant que ça. Si Torres n'avait pas gagné à la loterie, je doute que quelqu'un serait parti à sa recherche. Surtout pas le Service des personnes disparues.

— Pour ce que ça a donné...

— C'est l'intention qui compte. N'oubliez pas que le lancement détermine l'orbite. Torres a été mal lancé à la naissance ; il suffisait de guetter le ciel et d'attendre qu'il retombe. (Mon index décrivit une trajectoire basse s'écrasant sur la table. J'imitai le bruit de l'huile versée dans une poêle.) Adieu Torres.

— Même avec un ticket gagnant dans la poche ?

— Ça n'a fait que remettre une dose de carburant. La chance ne sauve pas ces gens-là. Ils respirent la poisse tous les jours, alors quand la chance débarque, ça fout encore plus le bordel. Ils encaissent un gros chèque et ça donne quoi ? Une overdose ou un accident dans leur nouveau rover hors de prix. (Je réfléchis un court instant.) Ou alors ils se pavanent devant le mauvais bandit et finissent sous une bonne couche de régolite.

— Vous croyez que c'est ce qui s'est passé ?

— C'est pas moi le détective, rétorquai-je en levant les mains. Vous enquêtez, et moi je m'assure que personne n'essaie de vous arrêter.

— Mais vous connaissez les Uplands. Vous connaissez... Cradle City ?

— Ouais. Une ville de loisirs pour tous les comtés de la Corniche, côté ouest. Quand on bosse dans la Conformité, on se balade beaucoup dans ce genre d'endroits. Si vous cherchez un connard en fuite, vous êtes sûre de le trouver là, dans le lit d'une gagueuse dont il a cru tomber amoureux. Et Cradle City manque pas de gagueuses. Pour les loisirs, donc.

— Je vois. Vous avez encore des contacts... là-bas ?

— Ça reste à voir. Mais c'est pas exclu qu'on ait de la chance. Le rapport de police que vous m'avez montré cite les complices de Torres. Dont un certain Milton Decatur. Autrefois, j'ai bossé avec un mec qui s'appelait comme ça. C'est pas un nom courant. En tout cas j'en ai jamais connu d'autre. Donc c'est sans doute lui.

Madekwe faillit récupérer son lorgnon, mais se ravisa. Elle retourna au fond de son siège et sirota son cocktail.

— Très intéressant, commenta-t-elle. Ça pourra nous être utile.

— Comptez pas trop dessus quand même. C'est peut-être pas lui, après tout. Et puis ça remonte à des années.

Beau-Mec réapparut avec un autre plateau, cette fois de la taille d'une orbite elliptique autour de Jupiter. Il le déposa sur la table d'un geste théâtral. Les arômes m'emplirent les narines, à deux doigts de ressusciter mon appétit. Derrière Beau-Mec, un autre serveur s'avança pour placer assiettes et couverts avec la dextérité d'un croupier de casino. Puis les deux employés se retirèrent sur un dernier sourire. Je pris une petite brochette d'un mets sombre et la grignotai sans entrain. Regard envieux sur Madekwe emplissant son assiette. Elle reprit la conversation sans quitter la nourriture des yeux :

— Admettons que ce soit bien le même Decatur. Vous étiez en bons termes avec lui ?

— Je lui ai évité de se faire fracasser le crâne, une fois. J'ai aussi pris une balle à sa place. (Ça me permit de regagner l'attention de Madekwe. J'agitai la brochette dans sa direction.) Sale job, la Conformité. On rattrape des gens désespérés qui avaient réussi à se faire la malle. Personne n'est ravi de vous voir arriver.

Une silhouette se dressa soudain au-dessus de nous. Je l'avais sentie approcher, mais sans me méfier : sans doute Beau-Mec ou un autre serveur apportant encore plus de bouffe. Je levai les yeux et découvris mon erreur. Un corps de danseur, joliment musclé. Un visage déjà bien moins intéressant.

— Je vous connais. Tous les deux.

Sundry Charms en chair et en os. Une chair pas très sobre, dans le cas d'espèce. Il tangua un peu tandis que ses yeux rougis nous dévisageaient l'un après l'autre.

— Vous êtes en train de manger, reprit-il.

Je hochai la tête.

— Bien vu. Essayez de pas tomber dedans.

Il se redressa un peu. Puis pointa un doigt dans ma direction.

— Vous étiez tous les deux dans mon hélico ce matin. Je vous ai vus.

— Dans celui de l'hôtel.

Charms cligna des yeux, défoncé par la cryocap et tout ce qu'il s'était déjà enfilé pour rendre la soirée plus intéressante.

— Hein ?

— C'est pas votre hélico. C'est celui de l'hôtel. Voilà pourquoi on était dedans.

Ma réplique parut déclencher un sursaut. Charms m'étudia soudain avec plus d'attention. Il se composa lentement un sourire censé montrer à quel point *il connaissait la vie* malgré son allure de jeunot. Et sa coiffure.

— Vous savez qui je suis ?

— Non, répondis-je en haussant les épaules. Un *has-been* terrien qui essaie de se remettre en selle en jouant les aventuriers sur Mars ? On en voit pas mal dans le coin.

— Veil...

Je secouai la tête à l'intention de Madekwe.

— Vous inquiétez pas. Tout va bien.

Façon de parler. La décantation ultrarapide, ça vous faisait *chauffer*, ça vous causait plein d'emmerdes. On voulait un nettoyeur capable dès le Réveil de mater une grosse mutinerie ? On voulait qu'il ait des réflexes surpuissants, une parfaite appréciation des risques, une biochimie de réponse combat-fuite au top ? Très bien. Mais ces options valaient cher en termes de tendances antisociales. Il ne s'agissait pas de fabriquer des citoyens modèles. Dans mon cas, j'étais encore électrisé par l'affaire des rocheux et la *modération* dont j'avais dû faire preuve. J'étais prêt à saisir la moindre excuse pour sauter à la gorge de Charms.

Madison Madekwe lui offrit son plus beau sourire diplomatique.

— Je crains que nous soyons... euh... très occupés.

— C'est vrai. (Soit Charms n'avait pas saisi le message, soit il n'en avait rien à foutre.) Très occupés, avec vos collègues, à piétiner tous ces pauvres petits colons. Ça marche bien jusqu'à présent ? J'ai capté pas mal de vilains commentaires en ville. Honnêtement, j'échangerais pas mes fans contre les vôtres. Je me demande pourquoi LINCOLN ne va pas au bout de la trajectoire. Pourquoi vous ne créez pas un putain d'empire solaire ?



Parce que c'est ce que vous êtes, au final : « *Les Esclavagistes de l'écliptique* ».

— Comme la chanson, hein ? dit Madekwe sans cesser de sourire.

— Ouais, comme la chanson. Je l'ai pas écrite pour rien.

— Bien sûr. Mais je croyais que c'était pour surfer sur la vague anti-LINCOLN venue des clubs de la côte chilienne.

— Eh ! ça fait du monde qui m'écoute. Je dois pas être loin de la vérité.

J'éclatai de rire, plus fort que prévu, trop fort pour l'ambiance feutrée du salon. Les clients installés aux tables voisines levèrent les yeux. Charms se tourna vers moi avec une expression qui, dans d'autres circonstances, lui aurait valu une bastos dans la poitrine.

— Quelque chose vous fait rire ? demanda-t-il d'une voix grinçante.

— Ouais, à peu près tout ce que vous dites, rétorquai-je en soutenant son regard. Ça pose un problème ?

— Veil, je vais dans ma chambre.

Madekwe finissait à peine sa phrase qu'elle était déjà debout, récupérant son lorgnon sur la table avec un geste d'une élégance féline. Elle me lança un regard lourd de sous-entendus.

— Vous venez ? ajouta-t-elle.

Ma colère contre Charms fondit comme neige au soleil.

Le jeunot perçut le changement brutal. Peut-être avait-il des lentilles internes en lieu et place de lorgnon. De quoi déchiffrer les signes : une peau chauffée par le sang évacuant les muscles, des pupilles moins dilatées, un corps qui relâchait sa posture de combat. N'importe quel logiciel d'analyse comportementale en tirerait les conclusions évidentes. Charms me laissa juste la place de me lever à mon tour. Sourire méprisant aux lèvres.

— Vous partez déjà ? On n'a même pas eu le temps de faire connaissance.

— Attention en grimpant la paroi, lui dis-je d'une voix posée. La différence de pesanteur monte vite à la tête. Contrairement à ce qu'on pense, on peut se faire très mal sur Mars.

Après quoi je quittai la salle en compagnie de Madison Madekwe.

## Chapitre 16

La tension était entrée dans l'ascenseur comme troisième passager. Nous lui laissions le plus de place possible entre nous, mais ça ne lui suffisait pas. Elle s'agitait dans l'espace confiné, nous donnait des frissons en nous effleurant. Madison Madekwe regardait fixement un coin de la cabine, comme fascinée par la déco de l'hôtel.

Le silence s'étira jusqu'à se rompre.

— Je voulais vous tirer de là, dit-elle enfin.

— Je sais.

— Déclencher une grosse bagarre en public avec une célébrité terrienne, ce n'est pas mentionné dans votre fiche de poste. Au cas où vous en douteriez.

— Ça n'aurait pas été une *grosse* bagarre.

Elle me fit brusquement face.

— C'est quoi votre problème ? Vous ressentez... de *l'appétit* pour la violence ?

— Exact. Câblé dans mes gènes au troisième trimestre, d'après ce qu'on m'a dit.

— Eh bien, en ce moment, vos appétits ne sont pas... (Elle leva les yeux vers l'affichage de l'ascenseur.) Pourquoi ça prend si longtemps ?

— J'ai appuyé sur le bouton « STOP ».

Ses yeux s'écarquillèrent. Je lui souris. Elle fit un pas vers moi, rapide, un geste de combat qui n'en était pas un. Une lueur étrange brillait dans son regard. Elle leva la main, index dressé, comme un avertissement, un dernier rempart. Léger tremblement, presque imperceptible. Elle reprit d'une voix rauque et pas franchement amicale :

— Vous voulez quoi, Veil ?

— C'est pas assez clair ?

Un grognement inarticulé jaillit de sa gorge. Elle se pressa contre moi, bouche contre bouche, sa langue chaude épicée par les plats du mezzé. Je reculai sous le choc, percutai la paroi de l'ascenseur. Pression douce de sa poitrine contre la mienne. Frottement des hanches. Je l'attrapai par une

fesse pour l'attirer encore plus contre moi. Contre la bosse de mon pantalon. Madekwe poussa un feulement appréciateur. Elle se courba en arrière pour mieux plonger son regard dans le mien.

Soudain, un voile tomba sur ses yeux avec la force d'une écoutille claquant pour éviter la décompression.

— Non, dit-elle.

Ton affreusement sérieux. Avec autant de charge érotique qu'une balle de fusil. Je hochai lentement la tête, puis lâchai ma proie et levai les mains en l'air, paumes visibles. Madekwe se racla la gorge et se replia hors de portée.

— Non, pas ça, ajouta-t-elle en secouant la tête.

Je baissai les yeux. Vers ses seins, son ventre plat, l'évasement des hanches. Un territoire qui me resterait inconnu. Je pris une profonde inspiration pour me calmer.

— D'accord.

Je pressai le bouton rouge clignotant sur le panneau de contrôle, ce qui nous propulsa à nouveau dans les hauteurs de l'hôtel. Le silence s'éternisa tandis que Madekwe prenait un temps infini pour rajuster ses vêtements, évitant à tout prix de croiser mon regard. L'ascenseur s'arrêta dans un soupir et ouvrit ses portes sur la sérénité moquettée du couloir. La suite de Madekwe se trouvait au fond à droite, au niveau d'un croisement. Personne en vue. Pas un son filtrant des autres chambres.

Le silence, encore, pendant que nous réfléchissions aux potentialités de ces vingt mètres de couloir. Puis Madekwe sortit de l'ascenseur d'un pas décidé avant de me faire face une fois à distance respectable. Elle respirait toujours un peu fort.

— Merci, Veil, dit-elle sur un ton formel. C'était... une bonne première journée. Je vous retrouve demain matin dans le hall d'entrée à 6 heures.

Je hochai la tête. Madekwe tourna les talons. Je bloquai les portes de l'ascenseur pour l'observer alors qu'elle se dirigeait vers sa chambre. Ce n'était sans doute pas le plus intelligent à faire pour relâcher la pression. Ni dans ma queue ni dans ma tête.

Mais Madison Madekwe, du Comité terrien de supervision, n'était pas une femme dont on détournait facilement le regard.

J'envisageai un instant de regagner le salon afin de reprendre ma querelle avec Sundry Charms. Mais le temps que l'ascenseur descende, je savais déjà que c'était une mauvaise idée. *Ouais, super self-control, Hak.* Je remis

mon lorgnon, vérifiai les horaires de l'hélico : aucun départ dans l'heure. Ce qui me laissait les ascenseurs de service que j'avais empruntés avec Chakana. Je descendis au niveau adéquat, passai sans encombre le poste de sécurité MG4 – les gardes ne s'intéressaient qu'aux gens qui entraient – et grimpai dans une navette avec une flopée d'ingénieurs ayant passé la journée à tenter d'harmoniser les systèmes informatiques locaux avec les logiciels des auditeurs. L'air innocent, je leur demandai si ça se passait bien, ce qui me valut quelques regards meurtris. Parmi eux, une femme secoua la tête.

— Leur code est méchamment agressif, ça c'est clair. (Elle mit les mains derrière la tête et s'étira, dessinant les formes de son jeune corps svelte, puis frotta le fin duvet de cheveux qui lui couronnait la tête.) Messieurs les Terriens ne plaisantent pas. Messieurs les Terriens ont des routines perçues comme j'en ai rarement vu.

— Ouais, c'est vrai, approuva un type d'une voix sinistre. Cette sale blondasse de LINCOLN nous harcèle avec les protocoles de liaison, mais, pour moi, ça ressemble à une putain de crucifixion. Tu lui tends gentiment la main ou elle te perce un trou dedans. La moitié des systèmes de Bradbury vont pleurer des larmes de sang avant la fin de la semaine.

— Ils peuvent dire ce qu'ils veulent, c'est une foutue invasion, renchérit quelqu'un.

Je tournai mon regard vers la Vallée, qui sombrait peu à peu dans l'obscurité. Les gares de transit et les villes scintillaient telles les créatures phosphorescentes des fonds marins. Les lumières suivaient les courbes des routes comme ces bêtes traînaient leurs tentacules, sauf quand la circulation se tarissait et que les lampadaires s'éteignaient en réponse. Quatre cents kilomètres plus loin, Bradbury évoquait une méduse monstrueuse posée sur l'horizon.

— Vous retournez en ville ? demandai-je à la cantonade.

— Non, ils nous ont parqués dans des dortoirs à Luthra Cross, ça raccourcit les temps de transport, reprit la jolie informaticienne d'une voix où perçait une forme d'invitation. Comme ça, c'est plus facile de nous réveiller en cas d'urgence. Et vous ?

— Moi ? (Je délaissai le paysage pour sourire à la fille.) Je dois rentrer en ville, ouais. Mais j'ai toute la nuit pour ça.

— Vraiment ? Ça vous dirait de venir manger avec nous ?

— Super idée.

Non, pas super du tout. Je continuais à *chauffer*, donc je n'avais toujours pas faim. Les seuls appétits qui me titillaient étaient soit hors de portée soit reliés au goût de Madison Madekwe sur ma langue, à la pression de son corps contre le mien dans l'ascenseur, au balancement inaccessible de ses fesses tandis qu'elle remontait le couloir vers sa chambre. En plus, Luthra Cross n'était qu'un misérable assemblage d'auberges et de commerces miteux dispersés tels des bouts de verre brisé autour du croisement de deux grosses lignes du Vallée Express. L'endroit aurait aussi bien pu s'appeler Passer-à-Travers. Rien de ce qu'on y faisait ne paraissait se dérouler dans le vrai monde, ni avoir d'importance pour personne.

Je tentai de noyer cette triste réalité dans le chahut et la camaraderie de mes nouveaux compagnons, mais sans résultat. Je ne faisais pas partie de leur équipe, je ne pigeais rien à leurs blagues et n'avais pas le cœur à jouer la comédie. Doucement mais sûrement, leur hilarité se perdit dans une sorte de bruit blanc, au même titre que dans la musique rageuse du resto, apparemment un groupe de Mars métal d'Eos. Le son parfait pour mon humeur. La nourriture refroidissait peu à peu dans mon assiette, à l'instar du sourire de la fille qui m'avait invité, assise pile en face. Elle finit par se lever, contourna la table et s'accroupit près de moi.

— C'est pas la grande faim, on dirait...

— En fait, j'avais déjà mangé.

— On va danser, alors ? (Elle pencha la tête.) De l'autre côté de la rue. Bonne musique. Pas comme ici.

Je me composai un sourire, puis me laissai traîner hors du restaurant. La fille me fit traverser la rue en diagonale, dans le vent froid de la Vallée, pour aller se réfugier sous le portique d'une boîte qui s'appelait – sans rire – *Le Dôme*. Les coups de basse résonnaient à travers le mur ; des rais de lumière filtraient autour de la porte. Personne n'attendait pour entrer.

Donc nous sommes entrés.

La fille dansait bien, avec un bel entrain. Elle dessinait autour de moi des figures élégantes qui me faisaient paraître meilleur que je ne l'étais. Elle se lova contre moi à plusieurs reprises ; je tentai de lui rendre la pareille. Mais dix minutes plus tard, lors d'un ultime échange de regards, il nous fallut accepter la défaite. Je passai un bras autour de sa taille de guêpe et rapprochai ma bouche de son oreille, pour me faire entendre par-dessus la musique tapageuse :

— Désolé. C'est pas le bon moment. Rien à voir avec toi.

— Je vois ça, hurla-t-elle en retour. Pas de souci. Y a pas mort d'homme. Tu peux me rendre un service ?

— Ouais, bien sûr.

— Évite de rejoindre le groupe. Ça me ferait perdre mes moyens.

— D'accord, dis-je en hochant la tête, soulagé.

Je lâchai sa taille et la regardai se faufiler entre les danseurs, bras levés, les mains jouant dans la lumière des projecteurs. Elle continua de danser jusqu'à la porte, puis disparut. Je demeurai immobile au milieu de la piste en me demandant quel était mon foutu problème.

*Tu le connais très bien, ton foutu problème. Il y a même pas deux heures, tu matais son cul dans le couloir de l'hôtel.*

Après quoi les autres danseurs me bousculèrent jusqu'à ce que je capte le message. Je sortis à mon tour de la boîte, dans le vent glacé. Une Lamina assez tranquille permettait de distinguer les étoiles. Au sud, un immense ruban de noirceur interrompait le ciel, comme si la Pachamama venait enfin d'enclencher la fin du monde. Si près de la paroi, l'œil humain ne parvenait plus à interpréter correctement ce qu'il voyait, cédant la place à une sensation de catastrophe imminente. Je frissonnai tout en remontant le col de ma veste.

— *Essaie de joindre Ariana*, subvocalisai-je à l'intention d'Osiris.

— *D'après mes archives, vous lui avez déjà laissé un message avec le lorgnon jetable que vous portiez plus tôt dans la journée. Elle saura que vous avez cherché à la joindre.*

— *Avec un numéro inconnu, elle a pu effacer le message.*

— *Vous n'y croyez pas.*

Inutile de mentir. Osiris effectuait des MEG et des analyses hormonales en permanence. Elle connaissait ma biochimie et mon profil synaptique comme une mère connaissait le visage de son gosse.

— *Appelle-la quand même.*

Les machines devaient nous obéir, non ?

Je dénichai un bar dans la rue, à distance respectueuse du resto où festoyaient les ingénieurs. On me servit une paroi nord qui faillit m'étouffer à la première gorgée : l'*Ares Acantilado* me parut soudain terriblement loin.

— *On dirait que vous l'avez dans la peau.*

— *Ariana ?* (Je pris – avec précaution – une autre gorgée du cocktail.)  
*Non. Je veux juste garder une bonne relation de voisinage.*

— *Vous savez très bien que je ne parle pas d'Ariana.*

Là encore, inutile de répondre. Au-dessus du bar, l'heure défilait sur une horloge assez vieille pour avoir débarqué sur Mars avec l'équipage de Luthra. Je regardai la journée prendre fin, tous les chiffres repasser à zéro. « Une bonne première journée », avait-elle dit. Mon cul.

— *Un Express part pour Bradbury dans trente-sept minutes, indiqua Osiris. Vous serez en ville avant 1 heure du matin.*

— *Ouais, et de retour à l'Acantilado à 6 heures.*

— *Rester ici à vous enivrer ne représente pas une stratégie optimale en termes de bien-être biochimique et comportemental.*

J'avalai une autre gorgée. Ne pus m'empêcher de grimacer.

— *Pas plus que d'arriver à Bradbury en dix minutes et d'errer dans les rues jusqu'à l'aube.*

— *À ce stade du cycle hibernoïde, vous avez besoin d'objectifs et de tâches à remplir. Le simple fait de vous déplacer peut y contribuer. Sans compter que Bradbury offre plus d'occasions de vous activer que... cet endroit.*

Mes lèvres dessinèrent un vague sourire. Je vivais depuis des décennies avec 'Ris dans la tête, mais elle s'était rarement autorisé un tel mépris.

— *Faut que je m'active, hein ? OK. Et si on faisait un rapport d'étape ? Appelle-moi Chakana. Sur le numéro qu'elle a utilisé pour me joindre dans la capsule.*

— *Si vous insistez.*

— *Oh oui ! j'insiste !*

Le lieutenant laissa sonner longtemps avant de décrocher. J'ignorais ce qu'elle faisait à cette heure, mais ça semblait plus important que moi. J'y puisai un certain réconfort. Même si mon instinct me hurlait le contraire, je voulais croire que cette affaire se résumait effectivement à un pauvre job de garde du corps.

— *Ouais, quoi ? (Audio seul. Sa voix embrumée de sommeil récupéra vite toute sa vigueur en découvrant qui appelait.) Veil. Putain de nom de Dieu ! Vos gènes de nettoyeur, là, ça vous empêche de lire l'heure ?*

— *Pas plus que ça. Mais je dors mal en début de cycle, vous vous rappelez ? Un peu comme vous ces derniers temps, non ?*

— *Évidemment. Surtout quand je réponds à des connards de psychopathes qui m'appellent sans raison en plein milieu de la nuit. Bon, vous voulez quoi ?*

— On n'ira pas dans les Uplands tout de suite.

Chakana émit un petit grognement. Sans doute en se redressant dans son lit.

— Hein ?

— Je pensais que vous aimeriez un rapport d'étape. Notre illustre auditrice de seconde zone a décidé qu'il lui fallait encore quelques jours en ville avant de s'aventurer sur la scène du crime.

— J'ai pas vu passer la preuve que c'était un *crime*, marmonna Chakana.

— La scène de l'incident, alors. Mais ça me paraît quand même bizarre. Ce matin, Madekwe était chaude pour filer dans les Uplands dès que possible, et il a suffi d'une réunion à Vector Red pour la scotcher devant les dossiers. Deiss passe bien à l'écran, d'accord, mais j'ai jamais eu l'impression que c'était le genre de mec capable d'influencer une personne intelligente.

Chakana grommela encore.

— Ne vous laissez pas avoir par sa gueule. Il a développé seul le concept du « Faut que ça roule », après quoi il l'a vendu à Vector Red avec lui-même aux manettes. Il lui a suffi de passer la porte un beau matin, l'air de rien, pour se retrouver cinq ans plus tard à la tête d'un petit empire.

— Vous le gardez à l'œil aussi, hein ?

Chakana oublia de répondre à cette question.

— Vous êtes en ville ?

— Non. À Luthra Cross. (Inutile de mentir, au cas où elle pourrait vérifier. Le mensonge était une denrée précieuse qu'il fallait utiliser à bon escient.) Je dois retourner à l'hôtel pour 6 heures. Je vais attendre ici.

— Luthra Cross, donc. Amusez-vous bien, dit-elle d'une voix faussement badine.

— Ouais, merci. (Le serveur me fit signe pour savoir si je voulais un autre verre. Mon regard le renvoya dans les cordes.) Écoutez, Nikki... Vous feriez quelque chose de sympa pour moi ?

— Et puis quoi encore ? C'est pas ma faute si vous vous retrouvez dans le trou du cul de l'Entaille en pleine nuit. Si je dois vous aider à vous branler, va falloir payer, comme tout le monde.

— Je pense pas que vous soyez dans mes prix. J'avais juste une question à vous poser.

— Laquelle ? demanda Chakana d'une voix suspicieuse.



— Aujourd'hui, quand vous m'avez sorti de la douche... Comment saviez-vous que j'étais revenu dans le Vortex sans Madekwe ?

— J'ai des pouvoirs magiques, assena-t-elle avant de raccrocher.

Je quittai le bar en abandonnant le fond de mon cocktail pourri. Puis sillonnai les rues de Luthra Cross jusqu'à trouver ce que je cherchais : une bagarre sordide, sans but, avec un groupe de dealers de rue. Pas bien difficile à déclencher. Les gars semblaient avoir goûté leurs propres produits, avec les effets secondaires adéquats. Au premier coup d'œil, ils me prirent pour un concurrent extérieur venu leur piquer la place.

Je ne fis rien pour les détromper.

Une fois la bagarre finie, je repris ma respiration entre les corps étendus, regardant d'un air morne la lame ensanglantée du couteau ABdM se rétracter dans les bagues.

— *Ça va mieux maintenant ? s'enquit Osiris.*

Une longue écorchure peu profonde me barrait le front. Je l'effleurai et passai un moment à contempler le sang sur mes doigts.

— *Pas vraiment. Aucun signe des flics ?*

— *Rien à signaler sur les canaux habituels. Pourquoi ? Vous voulez vous battre aussi avec les forces de l'ordre ?*

Je haussai les épaules.

— *Ça ferait un bon entraînement pour Cradle City.*

— *Ça vous ferait surtout arriver en retard au rendez-vous avec Madison Madekwe. Rendez-vous avant lequel, à mon humble avis, vous devriez visiter un dispensaire. Vous ne passerez pas la sécurité de l'hôtel avec une tête pareille.*

— *Pas faux.* (Je jetai un rapide coup d'œil aux alentours.) *Bon, je crois qu'on a fini.*

— *J'en vois un qui bouge encore.*

Je suivis les insultes et grognements étouffés jusqu'à un mec qui tentait de s'extraire des détritiques pour se remettre à quatre pattes. Il tourna la tête vers moi, dents découvertes, la rage au fond des yeux. L'esprit qui avait conquis Mars. La tension dans son corps indiquait qu'il parviendrait à se relever. J'essayai de masquer mon admiration.

— Reste là, mon pote. La fête est finie.

Il me lança un sourire vicieux, du sang plein les dents. Je me mis en position pour le coup de grâce à la tête. Puis me ravisai.

C'était pas la faute de ces petits dealers. Ils vendaient juste leur merde à des prix de voleurs ; s'il fallait y voir un business immoral, alors toutes les enflures qui faisaient des affaires sur Mars avaient déjà leur place en enfer. Au pire, ces gars-là étaient coupables d'être jeunes et cons. Le temps arrangerait le premier problème et, en y mettant du leur, ils parviendraient peut-être à résoudre le second aussi. L'avenir de ces types n'était pas complètement bouché. Cette dérouillée risquait même de leur servir de leçon.

J'enchaînai deux gros coups dans les côtes, histoire de mettre les voiles pendant que le dealer s'étranglait par terre.

Après quoi je partis en quête d'un dispensaire pour soigner au moins mes blessures physiques.

## Chapitre 17

— Qu'est-ce que vous vous êtes fait à la main ? me demanda-t-elle tandis que l'hélico survolait la Vallée dans la pénombre précédant l'aube.

Je baissai les yeux vers les jointures de ma main droite. J'avais pas payé cher pour qu'on me rafistole ces endroits-là : la chair mettrait du temps à guérir. En revanche, suivant le conseil de 'Ris, j'avais investi un peu plus dans la suture laser de mon front. La sécurité de l'hôtel avait trouvé le résultat acceptable.

— Longue histoire, répondis-je. Pas très intéressante.

— Je vois.

Après ça, nous n'avions plus grand-chose à nous dire. Une fois à Bradbury Central, je l'escortai dans le hall d'arrivée presque désert, puis sur le campus de l'Autorité portuaire. La conversation se limitait à des platitudes monosyllabiques. Elle marchait avec les bras noués autour de la poitrine, comme si elle avait froid, ce qui n'était pas impossible dans le vent piquant du petit matin. À cette heure, le kiosque à maté était fermé. Madekwe y jeta un coup d'œil, mais ne fit aucun commentaire et détourna sèchement la tête lorsqu'elle s'aperçut que je l'observais.

Fin de la balade devant l'ascenseur de Vector Red. J'allais partir, mais m'arrêtai en la voyant se tortiller dans la cabine.

— Ouais ?

— Veil, je... Nous sommes tous les deux des professionnels, pas vrai ?

— Je l'ai été, en tout cas.

— D'accord. (Elle serra les lèvres.) Pour ce soir... je ne pense vraiment pas que vous soyez obligé de...

— Appelez Chakana, dis-je d'une voix égale. Si vous réussissez à la convaincre de me retirer la mission, je me barre. Personne n'en serait plus heureux que moi. Sinon, madame, je crains que vous deviez vous contenter de mes services. On se retrouve à la fermeture des bureaux. Comme hier.

Si j'avais espéré un semblant de réaction, j'en fus pour mes frais. L'auditrice demeura impassible tandis que les portes de l'ascenseur se refermaient.

Je tournai les talons et me dirigeai vers la sortie.

« *Appelez Chakana.* » Je me remémorai brièvement mon dernier dialogue avec ce cher lieutenant. Ses réponses évasives. *Ouais, bonne chance pour en tirer quelque chose.*

*En attendant...*

Voilà. Jaillie d'un gros cocktail d'émotions, portée par le vent âpre sur mon visage : enfin une décision.

Il était temps de modifier certains paramètres opérationnels.

Il était temps de passer voir le dieu bouc.

À la lumière du jour, l'avenue Mariner ressemblait à une caricature amère et glacée de son incarnation nocturne.

J'y naviguais entre les saletés éparpillées sur la chaussée, avec de grands pas pour éviter les flaques les plus colorées, celles déversées sous les néons par des estomacs meurtris, à charge pour les passants de les étaler encore plus. De temps en temps, je repérais des débris de nourriture qui n'avaient même pas traversé un tube digestif, juste abandonnés par manque d'intérêt. Puis, assaisonnant le tout, les inévitables petites fioles. Parfois réduites en morceaux, parfois roulant traîtreusement sous le pied. Deux robots de nettoyage municipaux reniflaient les déchets comme de petits chiens oblongs. Au bord d'une flaque de vomi, un scintillement caractéristique indiquait une colonie de nanites sanitaires. Mais il faudrait bien longtemps à ces divers systèmes pour entamer la masse affolante de détritus.

Une dernière poignée de fêtards tenaient encore debout, trop barrés – ou trop perdus – pour rentrer à la maison. Certains marchaient sans but, d'un pas traînant, tels les survivants d'une monstrueuse explosion. Les autres s'agglutinaient autour des stands de nourriture, les traits avachis par la descente et par le froid. Je fis quelques détours pour éviter les plus louches, puis me dirigeai enfin vers le *Club Double Six*, installé à un coin de rue discret, sous l'un des escalators, comme s'il cherchait à se planquer.

D'ailleurs aucune publicité n'ornait la porte sombre qui suggérait – « montrait » serait un bien grand mot – que l'on pouvait pénétrer dans le bâtiment. Il y avait certes une enseigne juste au-dessus de l'entrée, mais qui demeurerait invisible sans une certaine routine de décryptage dans le lorgnon. La rumeur prétendait aussi que, les soirs de week-end, des haut-parleurs bien cachés balançaient des ultrasons pour éloigner les curieux. On ne

faisait pas la queue devant le *Double Six*. Soit vous étiez admis quelques secondes après votre arrivée, soit c'était fini.

— Bonjour, Veil, me dit la porte d'une voix caustique. On se lève drôlement tôt, ce matin.

— Je me suis pas couché. Je peux entrer ?

La surface mate se sépara en plusieurs pièces le long de lignes en zigzag censées évoquer du verre brisé. Les morceaux se rétractèrent sans bruit dans les murs. J'avais entendu dire qu'ils pouvaient aussi se refermer très vite, comme sur cet importun tentant de forcer le passage qui s'était retrouvé empalé à six endroits différents. Ma foi, c'était avant mon époque. Si ça s'était vraiment produit. Mais cette rumeur-là courait toujours, parmi tant d'autres concernant le *Double Six*.

Je franchis adroitement le passage et m'enfonçai dans un long couloir mal éclairé menant à une lumière bien plus chaleureuse que celle du jour naissant. Je perçus le sifflement métallique de la porte se refermant derrière moi : un soupir de soulagement. Je débouchai sur la piste de danse, levai les yeux vers les chandeliers outrageusement brillants suspendus dix mètres plus haut, au plafond voûté. Ça s'éloignait de mes goûts d'au moins deux unités astronomiques, mais je captais le message : *la voûte stellaire et ses myriades d'étoiles !* Pour ceux qui ne l'avaient jamais vue en vrai, j'admettais que ça devait être impressionnant.

Même à l'heure de la fermeture.

Sur ma droite, derrière le long comptoir poli, une belle serveuse noire examinait ses verres d'un œil suspicieux avant de les ranger. Une musique de fin de soirée emplissait l'espace, encore assez forte pour danser mais pas assez pour gêner une conversation. D'antiques robots de nettoyage passaient entre les tables, sur lesquelles des bestioles lumineuses se délectaient des boissons renversées. Au centre de la piste, sous un gros chandelier, un dernier couple enlacé dansait langoureusement. La fille avait posé la joue sur l'épaule de son homme, lequel regardait au loin d'un air pensif.

Je gagnai le bar. La serveuse hocha vaguement la tête à mon intention sans cesser de s'activer.

— Hannu ? demandai-je.

Elle haussa les épaules.

— Il vous a fait entrer, je suppose qu'il va descendre. Vous voulez boire quelque chose ?

— Un marc de Mars, avec des glaçons ?

— C'est parti.

Elle prépara mon verre, le posa devant moi, puis reprit ses occupations. Je m'appuyai dos au comptoir et observai les deux jeunes danseurs pendant un moment.

— Regarde-moi ça, Tess, lança soudain une voix grave et mélodieuse à l'autre bout du comptoir. Le nettoyeur en personne. Je te croyais bien au chaud en taule, Veil.

— Moi aussi. (Je pris une gorgée de marc.) Pourquoi je les aurais laissés me choper, sinon ?

— C'est vrai que c'est pas ton genre. (Le raclement sourd de ses pas se rapprocha peu à peu. Sa masse se dressa au-dessus de moi.) Mais au final, c'est plutôt logique. Mieux vaut ne pas traîner dans les rues avant que les nombreux amis et ennemis de Sal aient conclu un accord et se soient calmés. Alors, qu'est-ce que tu fous dehors ?

— C'est compliqué. (Je plongeai les yeux dans mon verre. Résistai à l'instinct de primate me criant de faire face à Holmstrom.) J'ai pas envie de t'emmerder avec ça.

— C'est vrai, ce serait terrible. Comment ça va ?

Je cédaï. Me tournai vers lui.

— À toi de me le dire. T'arrêtes jamais ton putain de logiciel comportemental.

Il me lança un sourire vorace, vision très alarmante pour qui n'y était pas habitué.

— D'accord, voyons ça. Je détecte un pouls légèrement élevé, quelques phéromones de réponse combat-fuite, et surtout des MEG *sacrément* bizarres. Mais j'aurais tendance à classer tout ça dans le normal pour un nettoyeur réveillé depuis trois jours.

— Cinq, précisai-je par principe. Dans le normal, hein ? Venant de toi, ça fait plaisir.

J'ignorais combien Hannu Holmstrom mesurait avant de planter le dreadnought privé *Extase aérienne II* dans Ophir Chasma, mais il était sans doute bien plus grand à présent. Il avait choisi ses prothèses en conséquence. D'antiques lames de course en alliage à la place des jambes, reliées à un socle blindé sur lequel reposait son tronc : de quoi le propulser cinquante bons centimètres au-dessus de sa taille originelle. De quoi surtout le faire ressembler à l'incarnation mécanique d'un ancien dieu mi-homme

mi-bouc. Impression dûment renforcée par les yeux verts aux pupilles fendues qu'il s'était choisis. Plus divers piercings dans le nez, les lèvres et les oreilles, munis de LED dessinant d'étranges séquences lumineuses sur ses traits d'elfe pâle. Plus les grandes dreadlocks garnies de perles métalliques.

Il me posa lourdement sa main sur l'épaule. S'humecta les lèvres : aperçu rapide de la langue ornée de trois clous.

— Tu sais, Veil, je crois que c'est pour ça que je t'aime bien.

— Parce que je suis anormal ?

— Parce que t'es le seul mec capable de m'insulter les yeux dans les yeux.

Bon moment pour une autre gorgée de marc de Mars.

— À ton service.

— La plupart des gens ont peur de moi, dit-il, l'air songeur, en jetant un coup d'œil aux danseurs. Ce qui me va très bien. C'est pratique, la peur, pour faire tourner une boîte comme celle-ci. Mais les autres, ceux qui connaissent l'histoire, qui regardent mes jambes avec le visage tellement bouffi de pitié... (Il plissa les yeux, renifla un coup.) Pas grave. Bon, je présume que tu viens pas juste dire bonjour. Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

— Deux choses. D'abord, si je te file quelques noms à Cradle City, genre menu fretin, tu peux fouiller un peu ?

— Pas de problème. Ensuite ?

J'hésitai un court instant.

— Ensuite, ça devient plus dur. J'aurais besoin que tu t'introduises dans les bases de données terriennes de LINCOLN.

Holmstrom pinça les lèvres comme pour émettre un sifflement admiratif.

— LINCOLN. Sur Terre.

— Ouais, LINCOLN sur Terre.

— C'est pas rien, mon bonhomme.

— Eh ! si la maison me fait plus crédit, faut le dire tout de suite.

Silence court mais cuisant. Regard réprobateur de la part de Holmstrom. On ne parlait pas de ça, on ne parlait *jamais* de ça. J'aurais pas dû m'énervé.

*Calme-toi, Hak. Tu chauffes trop, beaucoup trop.*

— Je viens pas souvent te demander quelque chose, dis-je d'une voix plus mesurée.

— C'est vrai. Faut creuser loin ?

— Non, pas très. Juste un dossier personnel du Comité de supervision, avec tout ce qui s'y rapporte. Ça devrait pas dépasser le cadre des mémos internes. D'ailleurs la plupart des infos sont sans doute quelque part dans le domaine public. C'est comme une orbite d'attente, Hannu. Une toute petite plongée. Tu pourrais t'en charger en marchant sur les mains.

— Hum... (Le regard du géant se perdit au loin.) Petite plongée ou pas, ça va prendre du temps. S'attaquer aux systèmes de LINCOLN, c'est déjà du boulot, même sur Mars. Alors sur Terre, avec un quart d'heure de décalage dans les communications... c'est encore plus de boulot. Au moins deux jours pour placer les virus. Plus une nuit pour l'intrusion elle-même, donc pas le week-end. Ça te va d'attendre autant ?

— Ouais. Et pour Cradle City ?

Les pupilles fendues semblèrent briller d'un vert plus intense. Holmstrom pencha la tête vers moi.

— Je m'en occupe tout de suite si t'as le temps de reprendre un verre.

Tess me servit une nouvelle rasade. Je fournis les noms et le contexte à Holmstrom, après quoi il prit congé. Ce qui signifiait qu'il resta à discuter du *Club Double Six*, de l'audit de LINCOLN, de la merde dans laquelle pataugeait Mulholland, de Caillou Rodriguez et de la différence entre un vrai grimpeur et ceux qui faisaient joujou pour les caméras, plus d'autres sujets d'actualité auxquels j'avais échappé depuis le Réveil. Sans savoir, j'aurais pu penser qu'il me consacrait toute son attention.

Mais je savais. Je connaissais ce regard un peu trop vague. En réalité, je parlais à une sous-routine.

Sur Terre, Holmstrom aurait sans doute été déclaré illégal. La Navy n'aimait pas que son personnel démobilisé se barre avec une IA de combat encore active. D'ailleurs elle mettait en œuvre à cet effet des protocoles de séparation assez... rigoureux. Mais ici, sur la Haute Frontière, il régnait un certain laisser-faire, d'autant que nos belles entreprises si dynamiques adoraient observer ce qui se passait d'intéressant dans les marges. À condition de profiter des bonnes circonstances – et la Pachamama savait que j'avais bossé dur et versé du sang pour les créer –, des gens comme Hannu Holmstrom pouvaient quitter la Navy en espérant vivre à peu près peinards.



S'ils finissaient par emmerder la mauvaise boîte, ladite boîte engageait quelqu'un pour résoudre discrètement le problème. S'ils causaient du tort à de simples citoyens, personne ne s'en émouvait. C'était comme ça, la vie sur Mars.

— Bon, ça ressemble à la pagaille habituelle de Gnoqueville, dit-il en revenant à la surface. Une bande de la Corniche qui fait du business grâce à un maire à sa botte. Pas vraiment l'aspect le plus reluisant de la Haute Frontière.

Je retins un vilain sourire.

— « Sur Mars, le guichet est toujours ouvert pour les affaires », pas vrai ?

— Aucun doute là-dessus. Et tes potes ne font pas exception. Quelques petits arrangements avec les *familias andinas*, pareil avec les flics. Ton Pablito Torres s'est acharné à se remettre avec une de ses ex, histoire de tirer son coup...

— Nina Ucharima ?

— Elle-même. Ces deux-là apparaissent tout le temps ensemble. Collés l'un à l'autre dans les données comme des mouchoirs sur le parquet d'une cabine de strip-tease. Mais j'ai l'impression que Torres cherchait plus qu'un retour en grâce. D'après mes infos, il a réussi à transformer son plan cul en rencontre avec les copains criminels de la dame. D'ailleurs c'était peut-être ce qu'il voulait dès le départ. Sinon, t'avais raison à propos de ce Decatur. C'est bien le mec avec qui tu bossais à la Conformité.

Le souvenir m'arracha une grimace.

— Il est toujours là-dedans ?

— Pas que je sache. En fait, on dirait qu'il a trouvé des occupations plus lucratives. Il a fait de gros achats. Même un peu de Marstech de l'an passé. En ce moment, il vit dans un hôtel de la rue principale. Le *Crocus Lux*. (Holmstrom plissa ses yeux verts.) La *grande* classe.

— Et Tenzin Tamang ?

— Rien à signaler, dit-il en secouant la tête. Je l'ai pris par tous les bouts possibles, mais tu le connais pas. Ton Tenzin à toi semble être mort poignardé il y a deux ans à Burroughs.

— Ce serait logique. Il avait de la famille là-bas, il parlait souvent d'y retourner. (Ça m'ôtait un gros poids. Moins j'étais lié à cette affaire, mieux ça se passerait.) Quoi de neuf pour le reste ? Tu crois que l'histoire d'Ucharima tient la route ?

— Aller jusqu’à Gingrich pour baiser, perdre Torres dans les brumes de la drogue et rentrer chez elle ? Ça ressemble à un samedi soir classique à Gnoqueville, non ?

— Trop, peut-être.

Sur la piste, les deux jeunes s’arrêtèrent de danser, comme s’ils nous avaient entendus. Ils s’éloignèrent l’un de l’autre et se tinrent par les mains, bras tendus. Puis éclatèrent d’un rire maniéré, un peu triste.

— Ma chérie, marmonna l’homme. Ma chérie, ma chérie...

La fille se tourna vers nous. Une beauté sidérante, naturelle ou très bien imitée, brouillée par le manque de sommeil et quelques produits ingérés. Pas plus de treize ou quatorze années martiennes. Elle sourit. Mais pas à moi.

— Salut, Hannu, dit-elle d’une voix distraite.

Holmstrom se redressa de toute sa taille, au moins deux mètres cinquante.

— Salut à toi, ma petite. C’est l’heure de rentrer à la maison ?

— On est restés trop tard ? demanda-t-elle en faisant la moue.

— Toi ? Jamais. Le *Club Double Six* te sera toujours ouvert. (Holmstrom toussota doucement.) Mais il fait jour depuis plusieurs heures, et je me demande qui tu pourrais croiser sur Mariner avec ton beau clandestin à la remorque...

La moue se changea en sourire angélique. Je la vis serrer fort la main de son homme.

— On va appeler la voiture, dit-elle. Tu nous laisses sortir par la porte de derrière ?

— La porte de derrière ! Quelle façon merveilleusement louche de finir la nuit. (Holmstrom désigna une zone d’ombre au fond de la salle.) Tu connais le chemin ?

— Je connais. (Elle leva sa main libre d’un geste langoureux.) Merci, Hannu. T’es un amour.

Elle agita les doigts en signe d’au revoir, murmura quelque chose à l’oreille du type, puis l’entraîna dans la pénombre de l’arrière-salle.

— De bons clients ? demandai-je.

Holmstrom parut sincèrement surpris.

— Tu sais pas *qui c’est* ?

— Ben non. Qui c’est ?

— Si tu l’as pas reconnue, vaut mieux que je ferme ma gueule. Mais je parierais que son nom te dirait rien. T’es tellement *iconoclaste* quand il s’agit de la vie mondaine.

— Mec, tu parles à un homme qui a partagé une virée en hélico avec Sundry Charms pas plus tard qu’hier matin. Vous connaissez Sundry Charms, Monsieur Vie-Mondaine ?

— Bien sûr. Il a débarqué avec ses jolis petits abdos dans la navette de la semaine dernière. Le plus grand charmeur chimiquement assisté de la Bordure pacifique. Dernier rescapé des tristement célèbres Infortunés. Ça te dit quelque chose ?

De fait, oui. Une bande de jeunes maigrelets, bien propres sur eux, connus pour tenter des trucs risqués et/ou rythmiques avec leurs corps dans plein d’endroits réels comme virtuels. Ils faisaient aussi du bruit. Enfin de la musique, si on était gentil, même si je ne me rappelais pas en avoir jamais vu un s’approcher d’un instrument. Un phénomène purement terrien : vie édulcorée, vie éclipique, tout le bordel. Des collègues d’Ariana avaient été fans quelques années plus tôt.

— Les Infortunés ? Ouais, je vois.

— Notre ami Sundry est désormais une célébrité à part entière. Apparemment, il a peu à peu éclipsé tout ce qu’avait fait le groupe, y compris les expériences de mort imminente à grands coups de produits chimiques. (Holmstrom me gratifia d’un sourire béat.) Il est là pour la paroi 101, pas vrai ? Il réoriente sa carrière. La bonne vieille mode de l’ultraroutard.

— T’as récupéré ces infos à l’instant ?

— Regarde-moi dans les yeux, nettoyeur. Je suis bien là.

Je scrutai les pupilles fendues. D’accord, il était bien là. Holmstrom s’abaissa sur ses lames, revenant plus ou moins à ma hauteur. Avec un sourire amical.

— Ce que tu piges pas, Veil, c’est que je fais pas ça parce que c’est mon câblage ou par amour du détail. Les gens *m’intéressent*. *J’aime* l’espèce humaine.

— T’en as de la chance.

— Voilà, tu recommences. C’est ce qui fait la grosse différence entre nous, pas les cinquante-sept kilos de noyau IA que je garde là-haut. Ça, c’est que de la *capacité*, le moyen d’arriver à mes fins.

— À l’époque, ça m’avait paru beaucoup plus lourd.

— Je veux bien le croire.

Les souvenirs nous firent taire quelques instants. La Navy était venue récupérer son matos, évidemment. Hannu n'y pouvait pas grand-chose, juste après le crash d'Eos, allongé à moitié mort dans un lit d'hôpital. Mais le noyau était encore actif, alimenté par la capsule de sauvetage qui avait sauvé la peau de Hannu ; l'homme et la machine avaient continué à se parler, à un niveau semi-conscient, par-delà le délire provoqué par les radiations. Impossible de dire si c'était le noyau qui m'avait engagé, ou Hannu, ou un mélange bizarre des deux. À ce moment-là, j'en avais rien à foutre. C'était du boulot. Bien payé.

Mais pas du boulot facile. Les agents envoyés par la Navy n'étaient pas des rigolos. Ils n'avaient pas peur de verser le sang. Même le leur.

Je récupérai mon verre, y plongeai le regard. Il restait un bout de glaçon et un doigt de marc dilué. Si je voulais la petite sœur, j'allais devoir me la préparer : Tess était partie depuis longtemps, un vrai livre serré entre ses doigts fins, avec un simple hochement de tête en guise d'au revoir. J'étais seul sous les grands chandeliers avec un dieu bouc cyborg.

— Bon, qu'est-ce que tu penses de cette hypothèse ? demandai-je après m'être éclairci la voix. Torres a gagné à la loterie. Après tout, il faut bien que *quelqu'un* gagne, comme dit la pub. Il s'est mis minable pour fêter ça, il a énervé la mauvaise personne et s'est fait descendre.

Le dieu bouc hocha la tête. Son regard parcourut la piste de danse vide.

— Très bien, admettons. Et après ?

— Ladite mauvaise personne a fait disparaître le corps. Un bon coup d'acide, par exemple. Parce qu'on connaît tous la chanson : pas de corps, pas de meurtre, et pas de meurtre, pas de police criminelle. Le Service des personnes disparues a envoyé le premier crétin venu par l'Express pour qu'il pose deux-trois questions sans intérêt. Affaire classée. Ça se tient, non ?

— Ouais...

— T'es pas d'accord ? Alors montre-moi la faille. Parce que là, ça m'échappe.

Holmstrom haussa les épaules.

— J'ai épluché les feuilles de paie. Torres a quitté un très bon boulot plus de deux mois avant de gagner à la loterie. C'est bizarre.

— Pas si tu considères sa « carrière ». C'était un putain de *loser*. Il s'est sans doute barré après avoir essayé de casser la gueule à son boss qui le

regardait de travers. Ou alors il s'est fait virer pour un truc à peu près aussi con.

— Il a passé presque dix mois dans cette boîte, Veil. Depuis le début du printemps. Ça fait long dans les Uplands. Il avait même eu deux petites promotions, et je pense qu'une troisième pointait à l'horizon. Je t'ai envoyé toute la doc, t'y jetteras un coup d'œil dans ton coin. Mais j'ai l'impression que Sedge Systems, c'est plutôt une bonne planque. Ils respectent la Charte – et leurs employés –, ils sont bien placés dans le business des soins pour la peau, avec un joli bilan financier et sans exposer personne à de la R&D trop brutale. La vieille école, quoi. Torres avait quand même l'air assez futé pour repérer un bon plan quand il en voyait un. Alors pourquoi se barrer ?

— C'était vraiment avant de gagner à la loterie ? T'es sûr ?

Holmstrom me lança un regard mauvais.

— Il a largué son boulot sans rien avoir derrière, puis il a gagné le grand voyage vers la Terre et a disparu sans laisser de traces. Dans la Navy, on appelle ça un faisceau d'anomalies. Bien sûr, ça veut pas forcément *dire* quelque chose. Parfois, ce sont juste des coïncidences, l'univers qui se marre à tes dépens. Mais n'importe quel navigateur qui mérite son lorgnon tire la sonnette d'alarme quand il découvre de telles anomalies. Parce que neuf fois sur dix, ça veut effectivement *dire* quelque chose. Et en général, ça veut dire : *grosse merde droit devant*. Ça veut dire que derrière le grand voile noir, *quelqu'un approche*.

Je ne pus maîtriser un léger frisson. Je vidai mon verre pour donner le change, puis le reposai doucement sur le comptoir.

— Peut-être bien.

— Ouais, peut-être bien. Je peux savoir pourquoi on cause de tout ça ?

— Ils rouvrent l'enquête sur Torres, résumai-je. Dans le cadre de l'audit.

— Drôle de priorité. Alors qu'il suffit de se pencher pour voir la bite de Mulholland plantée dans le gros cul de la Charte.

— Je dis pas que c'est prioritaire. Je suis juste le garde du corps de l'auditrice de seconde zone qu'ils ont mise sur le coup.

— Auditrice dont tu veux que je récupère le dossier – et tout ce qui s'ensuit – dans les bases de données terriennes. (Le dieu bouc planta son regard vert dans le mien.) J'ai deviné ?

— T'as deviné.

— Voilà pourquoi Chakana t’a sorti de taule avant l’heure. Pour te mettre sur une affaire dont elle a rien à foutre.

— Un truc dans le genre.

— Mais toi, tu flaires quelque chose. Sinon, pourquoi s’emmerder à fouiller sur Terre ?

Je scrutai à mon tour la piste de danse, l’endroit où le couple avait évolué, comme s’il avait pu laisser quelques éléments de réponse dans son sillage. J’y trouvai plutôt le souvenir de Madison Madekwe : ses longues jambes, ses mains enfoncées dans le col du manteau, son regard noir, interrogateur. Et le goût de sa bouche contre la mienne, la pression de toute cette belle chair terrienne, bien chaude. Le frottement des ventres, des aines...

— J’en sais rien, dis-je d’une voix irritée. On m’a refilé un boulot de merde, mais j’essaie de le faire de mon mieux.

## Chapitre 18

Je laissai Holmstrom préparer l'assaut terrien, lui faisant promettre de m'appeler dès qu'il aurait du nouveau. Puis je quittai le club pour rentrer chez moi, dans la capsule. Au programme : douche, nouvelles fringues, coups de fil discrets. D'abord vérifier avec Douce que les rocheux de Sempere avaient bien renoncé à collecter une taxe révolutionnaire au *Vallez Girlz*. Ensuite, peut-être tenter à nouveau d'arracher une ou deux réponses utiles à Chakana.

Peut-être même appeler Ariana.

Je n'avais plus que cinq cents mètres à parcourir depuis la station Arc de Cérès lorsque Osiris me signala un appel. Sur la gauche de mon champ de vision, un petit crâne grimaçant et deux os croisés s'empalaient sur un point d'interrogation rouge. *Contact inconnu*. J'acceptai malgré tout. OK, neuf fois sur dix, il s'agissait d'un algorithme essayant de vendre hyper cher des mises à jour de lorgnon dont personne n'avait besoin. Mais le dixième appel, lui, provenait d'un client potentiel soucieux de préserver son anonymat. Or je ne pouvais pas laisser filer une perspective de contrat.

Je laissai un avatar classique de ma modeste personne apparaître à ma place.

— Monsieur Veil ?

Interface de secrétaire bas de gamme, avec des problèmes de résolution autour des yeux et de la bouche. Paramètres sexuels fort peu subtils : décolleté pigeonnant, maquillage prononcé, chevelure sortant de la douche. Des logiciels comme celui-là se louaient à la minute chez n'importe quel fournisseur d'IA de Bradbury. Bon marché, anonyme, efficace. Je tentai de maîtriser une giclée d'hormones à la vue de cette image.

— Oui, ici Veil, répondis-je sèchement. C'est à quel sujet ?

— Mon employeur aimerait savoir si vous êtes disponible cet après-midi pour un entretien.

— Par téléphone ?

Les lèvres parfaites dessinèrent un sourire.

— En personne. Vous connaissez *La Plongée mortelle*, dans la 67<sup>e</sup> Rue ?

— Le bar de fangeux ? Ouais, mais il ouvrira pas avant au moins...

— Mon employeur vous attendra à *l'extérieur* du bar à 14 heures précises. Merci d'être ponctuel.

— N'oublions quand même pas mes honoraires. Pour un premier rendez-vous...

— Un paiement vient d'être viré sur votre compte. Si vous ne souhaitez pas donner suite, l'absence au rendez-vous suffira à annuler le versement. Avez-vous d'autres questions ?

J'en avais *beaucoup*, mais c'était pas le moment.

— Non, ça va. J'y serai.

— Parfait. Merci de votre collaboration.

L'image disparut sur un dernier sourire ravageur.

Je m'arrêtai un instant dans l'immensité désolée du Vortex et cillai l'écran principal du lorgnon. La voix de 'Ris résonna dans ma tête :

— *Oui ?*

— *Va voir s'il y a du neuf sur le compte en banque.*

Une courte pause – séquence de sécurité –, comme si Osiris s'éclaircissait la voix.

— *En effet. Un versement est arrivé il y a sept minutes. Transaction discrète depuis un compte numéroté sur Deimos. Six cents mariners net, sans commission ni taxes.*

— *Un rayon de lune.*

Expression consacrée pour le fric qui débarquait ainsi, reflétant son origine, la méthode de transfert, ainsi que l'aspect caché, nocturne, de l'affaire. Mais ça me rappelait aussi les pièces d'argent du conte de fées raconté par l'IA de la crèche. Des pièces qui scintillaient en descendant de la Lune dans un rai de lumière magique. La vraie Lune, la brillante, pas le machin qui ressemblait à une crotte fossilisée plantée en orbite martienne. Les pièces atterrissaient au pied du lit aux petites heures, réveillant l'enfant endormi. De l'argent venu de nulle part, sans laisser de traces, et qui entraînait le gamin dans une grande et belle aventure.

Je contemplai les chiffres un bon moment.

Six cents balles.

Pas mal pour attendre à un coin de rue et écouter une proposition.

Si c'était un piège, l'appât était ridiculement élevé. J'aurais couru jusqu'à la 67<sup>e</sup> le sourire aux lèvres pour cinq fois moins. Ceux qui me connaissaient ne l'ignoraient pas.



Soupir.

— *Merci, tu peux remballer. (L'écran d'accès au compte se volatilisa.) Prépare-moi des cartes sur la console de la capsule. La Plongée mortelle, 67<sup>e</sup> Rue, les environs sur trois kilomètres. Les infrastructures. En surface et en souterrain. Estimation des flux de passage pour cet après-midi. Et je veux bien tes conseils en matière d'armement. J'ai confiance en mon nouveau mécène comme une stagiaire à gros seins devant Mulholland.*

Dans la Dyson, lavé et vêtu de frais. Assis devant la console, je commençai par imaginer le chemin dans ma tête, rassemblant mes souvenirs épars de la 67<sup>e</sup> Rue. Après quoi je consultai les cartes de 'Ris pour me rafraîchir la mémoire. J'envisageai les distances, les angles, le degré d'exposition.

La machine aurait pu faire le boulot à ma place, mais, comme pour tout sujet, il fallait y consacrer soi-même du temps de cerveau pour vraiment maîtriser la situation. Bien connaître son environnement pouvait faire la différence entre rentrer chez soi en un seul morceau et prendre un aller simple pour le grand vide.

— Voici mes conseils pour l'armement, annonça Osiris à travers les haut-parleurs de la capsule.

— *Je t'écoute.*

Je me raclai la gorge. Subvocaliser, c'était bien pratique, mais ça ne faisait pas de mal de parler à voix haute de temps en temps.

— Je t'écoute.

— Le VacStar Cadogan-Izumi constitue en l'espèce une bonne arme principale. Il se porte de façon assez discrète dans la rue, même en plein jour.

— Ouais, c'est ce que je pensais. Mieux que le HK.

— Il sera aussi aisément repéré par les détecteurs à distance, ce qui impressionnera vos interlocuteurs. Dans un rayon de quatre-vingts mètres, il vous permet d'abattre toute cible humaine – blindée ou non – avec une seule balle. Néanmoins, il s'avère moins fiable à courte distance face à des adversaires multiples. À cet effet, je propose...

— Le Balustraad, pas vrai ?

— ... le « hachoir » Balustraad, avec munitions standards à rayon de trente centimètres. Plus deux paquets de membranes antipersonnel Webb en cas de fuite précipitée.

— Et je garde le couteau ABdM ?

— Vous gardez le couteau ABdM.

Je m'agenouillai devant le lit et ressortis la boîte à outils BV. Je récupérai le Balustraad sous une pile d'autres articles, soufflai dessus pour en ôter la poussière. Un flingue étonnamment léger comparé aux dégâts qu'il pouvait causer. Facile à caser dans le creux des reins, au point de l'oublier, avec l'inconvénient de n'avoir que neuf cartouches en magasin. Mais il valait mieux ne pas avoir besoin de les tirer toutes. C'était une arme d'urgence, de combat rapproché, bonne jusqu'à vingt mètres, après quoi la trajectoire des balles s'affaissait. Dans le rayon magique des trente centimètres, ça transformait n'importe quel être humain en débris sanguinolents. Il existait des munitions spéciales explosant plus loin, mais j'avais tendance à m'en tenir aux trois cents millimètres standards. Parce que, en réalité, si je ne pouvais pas toucher ma cible à cette distance, j'étais sans doute déjà mort.

Quant aux membranes Webb, il s'agissait d'un gadget bien plus subtil. Il fallait les enlever une à une du paquet et les coller n'importe où sur ses fringues. Là, elles restaient invisibles et inactives aussi longtemps que nécessaire, jusqu'à ce qu'on les décolle pour les balancer à la gueule d'un adversaire. Il suffisait alors de quelques microsecondes pour que leur surface se charge d'un acide redoutable. Webb avait conçu cette arme pour le combat en apesanteur, avec des membranes bien plus grandes. Mais les petites fonctionnaient aussi dans les puits gravitationnels et, sur Mars, elles flottaient en l'air pendant environ deux minutes avant de retomber. Même en plein jour, elles n'émettaient qu'un très vague éclat, genre bulle de savon, que l'on repérait généralement trop tard. Juste avant de se faire cramer. Au final, je ne connaissais rien de mieux pour couvrir une retraite.

J'avais les paquets Webb dans une main, le hachoir dans l'autre. Le couteau dans les bagues. Le VacStar dans son holster. Ça commençait à faire un peu beaucoup.

Mais non. Je pensais ça parce que je *chauffais*.

Or l'excès de confiance biochimique avait coûté la vie à bien plus de types comme moi que toutes les décompressions explosives de l'univers.

Pour tuer le temps, je parcourus les infos rassemblées par Holmstrom et me concentrai sur Milton Decatur. Le dieu bouc avait raison : mon vieux compère avait fait du chemin depuis notre folle épopée dans la Conformité.

« ... fondateur, directeur, actionnaire majoritaire de Porte de Tharsis Sécurité (jusqu'en 294 AC).

... conseiller sécurité pour la police de Cradle City et les shérifs du comté d'Adam Smith.

... trésorier adjoint de la Chambre de commerce de Cradle City.

... secrétaire honoraire du Comité de bienfaisance de la police de Cradle City.

... responsable sécurité de la campagne municipale de Raquel Allauca, candidate du Parti de la prospérité à Cradle City en 293 ; chef de la sécurité pour Allauca durant ses deux premiers mandats (93-95, 95-97)... voir vidéo jointe... »

Je regardai la vidéo. Des images de 95 me parurent vaguement familières. Ça remontait, mais je me rappelais avoir suivi la réélection d'Allauca aux infos de l'époque. De quoi me valoir un vague élan de nostalgie pour cette ville. Même si les détails m'échappaient, ça avait été une sale campagne. Le mandat précédent avait généré beaucoup de rancœur, les accusations volaient bas et, pourtant, Allauca était repassée. Mulholland émergeant lui aussi au Parti de la prospérité, il avait sans doute mis la grosse machine en route : distribuer du pognon à tout-va, étouffer les critiques, faire taire les rumeurs. Toujours les mêmes manœuvres de merde.

Le reste du CV de Decatur m'était plus ou moins connu : ses états de service dans la Conformité et, avant ça, une série de petits boulots comme gorille dont il aimait parler entre deux bâillements pendant les planques ou lors de ces longues nuits de camaraderie où nous faisions la fermeture des bars pour fêter un contrat lucratif.

Je passai rapidement sur ces infos. Puis tombai sur les enquêtes ouvertes à son encontre, rassemblées par une IA spécialisée. Une lecture fort intéressante.

« Casier judiciaire vierge (voir ci-dessous).

Chef présumé de la Team Castagne (secteur ouest). Multiples enquêtes criminelles ouvertes le 28/15/295 pour violation de la Charte, extorsion de fonds, falsification de biotech et trafic d'êtres humains, instruites par le marshal des Uplands Anil Lamichhane.

Investigations suspendues par suite du décès en service du marshal Lamichhane le 19/16/295. Son successeur, le marshal Sixto Maura, a décidé de ne pas rouvrir les enquêtes faute de preuves et de témoins crédibles.

Toutes les hypothèses suivantes sont issues de logiciels d'extrapolation de données (CrimKit 9.4 ; Déduction Diamant 14.1 ; 4<sup>e</sup> Degré, suite Ambre) et sont donc soumises aux critères usuels de responsabilité juridique en cas de poursuites ; les lois et restrictions spécifiques aux logiciels s'appliquent également (voir liste jointe).

... participation supposée à une chaîne d'approvisionnement de Marstech falsifié opérant dans le secteur ouest et le corridor de Tharsis...

... impliqué dans la disparition de Jackson Gurung, figure criminelle du comté d'Adam Smith...

... soupçons de détournement de licences chez Subeti Biotech, un spécialiste des souches résistantes, ayant mené à la faillite et à un rachat hostile...

... supposé responsable de...

... soupçonné... »

Une bien belle prose, dans laquelle on trouvait beaucoup de verbes sauf – étrangement – « arrêter » et « inculper ». Milton Decatur avait toujours été très astucieux, bénéficiant de surcroît d'une veine digne d'un saint d'Eos Chasma.

— *Veil, mon pote, c'est moi qui te le dis : tout l'Ouest, jusqu'à la Porte de Tharsis, on peut s'y faire des couilles en or. Pour des gars comme nous, c'est le moment d'y aller et de s'y tailler un putain d'empire au lieu de continuer à patauger dans cette merde.*

*Discours drôlement enthousiaste, alors que nous attendons devant un bar à danseuses de Burroughs dans l'espoir de toucher une prime sympa en coffrant trois mecs.*

— *Cette merde paie le loyer. Et c'est facile.*

— *Ouais, mais penses-y quand même deux secondes. (Sa voix de plus en plus forte me fait tourner la tête, curieux. Une lueur d'inspiration brille dans ses yeux. Ou alors c'est juste le reflet des lampadaires.) Pourquoi c'est si facile ? Parce que ces mecs sont des putains de losers. Comme quatre-vingt-dix pour cent de la population ici. Ce qui laisse les dix autres pour cent, ceux qui mènent la danse et se foutent des méthodes employées tant que ça tourne rond. Regarde Allauca : elle se branle de l'état dans lequel on lui amène ces trois-là. Elle veut juste résoudre le problème, faire la paperasse et aller se coucher.*

— *Raquel Allauca est un sac à venin sur pattes.*

— Comme tous les pontes de la Conformité, non ? C'est ce que je veux dire, Veil. C'est comme ça que ça se passe, là-haut : tant que le résultat est là, les méthodes illégales, c'est juste plus rapide, plus discret et moins cher.

— Pour la Conformité, d'accord. Mais si tu vas contre les marshals – comme Carvalho par exemple –, ce sera pas pareil.

— Ah ! ces enculés de marshals. (Un grand geste du bras ; le café jaillit de la tasse, se répand sur le nanobéton craquelé, liquide noir sous les lampadaires. Decatur balance la tasse presque vide.) Ils sont pas nombreux, mec. Combien ? Une grosse cinquantaine pour couvrir tout l'Ouest ?

— Ils ont quand même buté Carvalho.

— Il était devenu imprudent. Trop gourmand aussi. Il se croyait arrivé. (La voix de Decatur se fait soudain plus douce, presque songeuse.) Le truc, Veil, c'est que les marshals se montrent seulement quand c'est le bordel. Si tu fous pas le bordel, ils seront toujours ailleurs en train de buter un autre connard.

— Ouais, je crois que j'ai entendu Allauca dire ça dans un briefing.

— Eh bien, elle est pas conne, affirme Decatur en haussant les épaules.

— C'est une salope.

— Aussi. Mais fais gaffe : un beau jour, elle finira maire d'un de ces bleds pourris.

Bien, bien, bien.

J'avais quitté définitivement les Uplands l'année suivante, en quête d'un meilleur boulot à Bradbury. J'avais gardé un vague lien avec Decatur : se saluer pour Noël et le Martes de challa, s'envoyer des liens de vidéos débiles. Une fois, il s'était pointé à Bradbury pour fuir un merdier qu'il avait créé dans l'Ouest. J'étais en toute fin de cycle, déjà cassé par les hormones précoma ; en plus j'étais à sec et avec seulement deux semaines devant moi pour aligner le loyer des quatre prochains mois. On était sortis picoler deux-trois fois, mais je ne me rappelais pas de quoi on avait pu causer. Si Decatur était déjà sur les rails avec Allauca, il n'avait pas cru bon de m'en parler, ou alors ça ne m'avait pas frappé. Il traînait encore en ville à mon entrée en sommeil hibernoïde ; au réveil, quatre mois plus tard, il avait disparu et je n'en avais plus jamais entendu parler.

Peut-être que j'avais lâché une grosse connerie.

Je demandai à Osiris de passer l'appel. Le téléphone sonna assez longtemps pour prouver qu'il n'y avait pas de machine à l'autre bout.

— Hôtel *Crocus Lux*, déclara joyeusement un véritable être humain. En quoi puis-je vous être utile ?

— Je souhaiterais parler à l'un de vos clients.

— Très bien, monsieur. Je vais voir si c'est possible. Quel nom ?

— Milton Decatur. Dites-lui que c'est Veil.

Le type sursauta.

— Je... euh... Milton Decatur, oui. Hum. M. Decatur n'est pas... Juste un instant, s'il vous plaît. Monsieur... ?

— Veil.

— Oui, bien sûr. Monsieur Veil. Un instant, s'il vous plaît.

Je souris. Les hôtels de luxe se faisaient fort de placer du personnel humain là où tout le monde aurait utilisé un construct. Mais il fallait que ce soit le *grand* luxe pour que ces humains travaillent aussi efficacement que les machines qu'ils remplaçaient avec une telle ostentation. Jusqu'ici, l'hôtel *Crocus Lux* de Cradle City n'était pas tout à fait à la hauteur de ses prétentions.

Le réceptionniste réapparut, un peu calmé.

— Je crains que M. Decatur ne soit pas disponible à l'heure actuelle. Je lui ai transmis votre message et...

— C'est parfait. Il peut me rappeler à ce numéro, quand il aura le temps.

Je coupai la communication.

Puis restai un moment à contempler l'écran de veille de la console, en me demandant ce que je venais de faire et pourquoi.

## Chapitre 19

Dans l'ensemble, les vrais fangeux – pas les imitateurs qui pourrissaient la discipline aux yeux du grand public – étaient plutôt du genre récalcitrant. Surfer sur des cascades d'eaux usées hautes de six ou sept kilomètres, et ça plus pour le fun que pour le pognon, devait vite éroder tout penchant naturel à la déférence. Le quartier général des fangeux de Bradbury se situait dans une rue pleine de courtiers en droits miniers et d'avocats spécialisés dans l'immobilier de luxe. *La Plongée mortelle* était surmontée d'une énorme image pixel-art représentant la grandeur marronnasse du pipeline d'évacuation Fonseca 10. En gros, ça ressemblait à un flot ininterrompu de merde liquide jaillissant du vingtième étage pour venir s'écraser au sol. Le gargouillis émis par l'image induisait des réflexes olfactifs, de quoi vous faire jurer que vous sentiez les effluents. Pour entrer dans le bar, il fallait passer au travers.

De même pour toute personne marchant sur le trottoir de ce côté-là de la 67<sup>e</sup> Rue.

J'arrivai sur site quelques minutes avant 2 heures, me postai devant une façade voisine, puis regardai courtiers et avocats changer de trottoir plutôt que de s'approcher trop de l'image. La répétition rendit vite l'affaire moins drôle, mais ça avait quand même le mérite de me faire oublier à quel point je constituais une cible idéale.

Sur ma gauche, à cinq pâtés de maisons, le bâtiment des Droits miniers de LINCOLN se dressait au-dessus des autres édifices tel le tombeau d'un dieu déchu. L'ombre gigantesque dessinait un angle aigu en plein milieu de la 67<sup>e</sup> Rue ; la pénombre se rapprocha peu à peu de moi durant mon attente, comme une marée montante.

— *Tu me conseilles quoi ?* subvocalisai-je. *Je reste dans le coin ou je me casse ?*

— *Pour des humains, ils ne sont pas encore très en retard. N'oubliez pas que vous chauffez. L'impatience est un symptôme classique.*

Pas faux.

À 14 h 22 d'après le lorgnon, un rover limousine s'engagea lentement dans la 67<sup>e</sup> à deux rues de moi. Reflets métalliques bleu-vert, vitres opaques. Il s'avança en restant collé au trottoir, puis s'arrêta à ma hauteur. 'Ris répondit à la question que je n'avais pas posée : Bugatti Mariner 420 blindée, ou une très bonne copie. Je sentis la tension quitter mes muscles. Copie ou pas, cette bagnole coûtait bonbon. Si quelqu'un avait juste voulu me buter, il lui aurait suffi de placer un sniper au 90<sup>e</sup> étage des Droits miniers. Les occupants de la limo voulaient vraiment causer.

La portière s'ouvrit par le haut, juste assez pour laisser apparaître un visage de petit employé inquiet. Barbe de deux jours, lorgnon immonde posé devant des yeux insomniaques. Les bonnes nuits semblaient une denrée rare ces temps-ci.

— Hakan Veil ?

— En personne. Vous ne m'avez pas scanné en arrivant ?

— Quels étaient vos honoraires ?

— Je crois que nous n'en avons pas encore discuté.

— Combien avez-vous été payé pour venir ici ? rétorqua-t-il, hargneux.

— Six cents, devise locale.

La portière s'ouvrit jusqu'au sol.

— Très bien, entrez.

Je me penchai et pénétrai dans l'habitable richement décoré. L'employé me fit signe de m'asseoir à côté de lui, dans le sens opposé à la marche.

— Il est armé, ajouta-t-il d'une voix blanche.

Quelqu'un grommela, comme réagissant à une mauvaise blague. Je m'assis et pus donc observer les deux autres passagers. Un homme et une femme. Je dissimulai au mieux ma surprise en reconnaissant les traits durs du premier. Je hochai la tête d'un air aimable, puis m'enfonçai dans le siège intelligent. Sans oublier la politesse : rendre mon lorgnon transparent. Une fois la portière refermée, le rover démarra si doucement que je faillis ne pas le remarquer.

— J'aurais aussi bien pu me rendre en centre-ville, monsieur le préfet.

L'homme me scruta d'un œil sombre.

— Donc c'est vous, Veil. Vous avez de jolies bagues.

La remarque ne semblait appeler aucune réponse. J'attendis en silence tandis que Peter Sakarian croisait le regard de sa voisine. Un silence qui s'éternisa.

— Veil, dit enfin la femme. Ce n'est pas votre vrai nom, n'est-ce pas ?



— Sur cette planète, si.

Une Terrienne, de toute évidence : la même masse musculaire que Madison Madekwe, les mêmes tatouages LINCOLN sur le visage, plus visibles sur la peau pâle. Des traits marqués, élégants, qui pouvaient être naturels ou trafiqués. Des yeux sombres et attentifs derrière un lorgnon classique. Cheveux courts coiffés sur le côté – ce que l’on appelait autrefois la « coupe pilote » –, une teinte blonde sillonnée de mèches violettes au niveau de la pommette gauche et du front : la mode était bien au Kandinsky. Elle devait avoir la petite cinquantaine, en années terriennes.

Sakarian nota mon regard scrutateur. Et grogna.

— Je vous présente Astrid Gaskell, surintendante chargée de la sécurité de l’audit LINCOLN. Comme vous me connaissez déjà, autant commencer. Combien Mulholland vous paie-t-il ?

Je masquai encore ma surprise, cette fois sous un rictus goguenard.

— Je ne peux pas parler de mes clients avec vous, Peter. Vous le savez aussi bien que moi.

— Donc vous reconnaissez que vous travaillez pour lui ? enchaîna Gaskell.

— C’est pas ce que j’ai dit.

— *Est-ce que* vous travaillez pour lui ?

Je me contentai d’un léger sourire.

— Je vous ai payé, lâcha Sakarian d’une voix dure. Et plutôt bien, à mon avis, pour un ancien nettoyeur sur le retour. Si vous voulez garder l’argent, vous feriez mieux de répondre aux questions.

— Vous m’avez payé pour venir – ce que j’ai fait – et pour vous écouter, ce que je suis en train de faire. Personne ne m’a demandé de dévoiler la liste de mes clients. Je ne fournis pas ce genre de données. (Je pris le temps de les regarder un par un.) Tout comme je resterai discret sur *cette* petite rencontre. Voilà ce que vous avez payé avec vos six cents balles. Je peux faire autre chose pour vous ?

Le préfet se redressa. Un sacré gaillard, avec un corps mince et de beaux muscles ; il ne s’était pas laissé ramollir par les ans et par son poste, comme Mulholland. Des muscles gagnés à la dure : plusieurs passages chez les marshals des Uplands, une demi-douzaine de médailles, autant de blessures en service, jusqu’à ce que le vent de la popularité le pousse vers Bradbury et la police criminelle. Ses rides et son regard noir indiquaient qu’il en avait vu de belles. Quand il était en rogne, ça se sentait.

— Vous êtes vraiment stupide. Pensez-vous que Chakana vous couvrira quand l'orage éclatera ? Pensez-vous seulement qu'elle essaiera ?

— L'orage ? On croirait entendre les connards de Particle Slam.

Sakarian émit un vilain bruit de gorge. Gaskell leva une main pour calmer le jeu.

— Je vous en prie... Ne partons pas du mauvais pied, monsieur Veil. Le Comité de supervision veut traquer et punir les méfaits commis dans la haute administration. Les petites prises ne nous intéressent pas. Mais si vous vous mettez en travers du chemin, vous serez étripé et rejeté à la mer quand même.

La métaphore me remit en tête de lointains souvenirs. La mer des Caraïbes virant au gris sous un ciel qui s'assombrissait à vive allure, le goût de la pluie froide déjà présent dans l'air. Les bateaux de pêche dominicains secoués par le vent et la houle comme de simples jouets. Derrière moi, sur la plage, un barbecue abandonné qui sentait encore l'huile et la fumée. Mes doigts graisseux d'avoir tenu le poisson grillé. Blond Vaisutis disposait d'un centre de rééducation post-traumatique juste derrière les palmiers, au bout d'un sentier en pente douce : une courte marche même dans mon état. Mais quelque chose me retenait sur la plage, dans l'attente de l'orage.

— Content d'apprendre que ça n'a pas trop changé sur Terre. Menaces à deux balles et dommages collatéraux. Rien de neuf.

Gaskell parvint à se contenir, mais ses yeux lançaient des éclairs. Elle tenta de le cacher en se tournant vers Sakarian.

— Vous ne m'aviez pas dit que nous aurions affaire à un... un *rocheux*, c'est ça ?

Sakarian m'observait comme un mollard qu'il viendrait de cracher.

— Comment savoir ?

La limousine passa sur une bosse et prit un virage un peu trop serré. Bizarre pour un véhicule de cette classe. J'en déduisis qu'un chauffeur humain se trouvait au volant, dans mon dos. Donc il ne s'agissait pas d'une limo officielle : à Bradbury, elles étaient toutes conduites par des IA dûment autorisées. Notre cher préfet cachait bien son jeu.

Pour la première fois, je me demandai si Sakarian était vraiment réglo, s'il n'avait pas cru bon de vendre son cul au Comité de supervision.

Je me demandai aussi où cette balade s'achèverait si je ne rentrais pas dans les cases.

Par réflexe, une part froide et calculatrice de mon esprit se mit à étudier le problème sous l'angle logistique. Facile de tuer les autres occupants de l'habitable ; je disposais de trois armes pour ce faire, sans compter mes mains nues. Mais ce serait plus dur de défoncer le panneau protégeant le chauffeur.

Je me forçai à respirer calmement.

— J'ai pas dit que c'était mieux ici, rétorquai-je. Tout le monde sait que Mars est un trou à rats. Mais j'ai aucune illusion sur ce qui se passe là-bas, à la maison.

La colère déforma un instant le visage impassible de Sakarian. Ce n'était pas un charlot de Mars d'abord, mais il était né ici et ma remarque l'avait piqué au vif. Astrid Gaskell hocha la tête d'un air absent, comme pour m'approuver. Ses yeux ne cessaient de répéter le même mouvement : elle faisait défiler un document sur son lorgnon.

— C'est très intéressant, monsieur Veil. (Son ton indiquait exactement le contraire.) C'est émouvant de vous entendre parler de la « maison » après toutes ces années passées sur Mars. D'autant que si j'en crois votre dossier, vous n'êtes pas venu de votre plein gré. Contrat de nettoyeur révoqué, licenciement à effet immédiat, placé sur liste noire et... ma foi... plus ou moins *largué* ici. Exilé, pour parler franc. Un commentaire là-dessus ?

— Non, pas vraiment. (Si elle accédait à ces infos, elle n'avait pas besoin de mon avis.) C'est comme ça.

Son regard quitta le document pour me transpercer à travers le lorgnon.

— Dans ce cas, cher monsieur, que diriez-vous de rentrer à la maison ?

Je ne tenais plus les comptes.

Bon, d'accord : sept années martiennes et des poussières. Pas difficile. Suffisait de dénombrer les saisons. Mais il fallait ensuite multiplier ce chiffre par presque deux pour obtenir l'équivalent en années terriennes, avec lesquelles je m'obstinais à calculer mon âge. Après quoi, techniquement, il restait à prendre en compte une grosse proportion des quatre mois sur douze que je passais en sommeil profond, avec le ralentissement des processus cellulaires que ça impliquait. Restreindre mon système biologique de cette façon, deux fois par année martienne, revenait à soustraire vingt à trente pour cent du temps vécu. Pour ceux que ça amusait de dérouler la formule, il y avait forcément un résultat au bout.

Moi, j'avais cessé de m'en préoccuper depuis longtemps.

— Vous m’avez bien entendue, monsieur Veil ?

Je pris soin de demeurer aussi impassible que Sakarian.

— Je vous écoute.

— Au cours de cet audit, nous serons amenés à repérer des témoins importants, puis à procéder à des arrestations. Suite à quoi témoins et détenus seront envoyés sur Terre par la navette. (Astrid Gaskell s’autorisa un petit sourire.) Notre mandat est large. Nous avons retenu un grand nombre de cryocaps.

— Ravi de l’apprendre. Si vous voulez vraiment nettoyer l’Entaille, il va vous falloir un frigo de la taille des Droits miniers.

— Déclare le meurtrier de la Porte noire.

Sakarian avait placé sa pique. Je me contentai de hausser les épaules.

— J’ai pas dit que je valais mieux que le reste. Mais vous essayez quand même de m’engager, non ?

— C’est exact. (Gaskell me scrutait toujours ardemment.) La question est de savoir si nous y parvenons.

Elle m’avait eu sur « rentrer à la maison » et le savait sans doute. Soit par logiciel comportemental, soit par simple observation. Je haussai de nouveau les épaules en tentant de paraître blasé.

— La proposition est plutôt attractive. Sachant qu’en général, je rajoute les frais.

— C’est normal.

— Vous avez déjà touché six cents balles, grommela Sakarian. Ne poussez pas le bouchon trop loin. Si vous voulez une place dans la navette, il faut vous décider à coopérer.

— La coopération, ça marche dans les deux sens, monsieur le préfet. Je vais avoir besoin de sérieuses garanties avant de signer. (Je leur adressai mon plus beau sourire.) C’est pas comme si je faisais confiance à LINCOLN ou à la police de Bradbury.

Sakarian se pencha en avant, les yeux comme des flingues derrière son lorgnon.

— Vous devez me confondre avec un autre connard, Veil. C’est *moi*, la police de Bradbury. Si je dis que vous serez cryocappé jusqu’à la Terre, alors vous serez cryocappé jusqu’à la Terre, quitte à ce que je vous foute moi-même dans la glace.

— Ouais, vu le budget de vos services, c’est possible que vous deviez vous en charger en personne. (Je me tournai vers la surintendante.) Je

préfère m'adresser au porte-monnaie terrien.

Gaskell hocha la tête.

— De quelles autres... garanties auriez-vous besoin ?

— Plutôt évident, non ? Les données d'initialisation d'une cryocapsule réglée sur mon code génétique, enregistrées en accès public chez Vector Red. Après quoi ça vous coûterait plus cher d'annuler la réservation que de tenir votre promesse. Or si j'ai bien confiance en quelque chose, c'est en votre amour du bénéfice net.

Silence tendu. Sakarian grommela de nouveau.

— Et ça joue les moralisateurs, en plus...

— Une seconde. (Gaskell me jeta un regard interrogateur.) Sans parler de morale, monsieur Veil, vous feriez mieux de ne pas nous juger à l'aune de votre ancien employeur.

— Pourquoi pas ? La dernière fois que j'ai vérifié, Blond Vaisutis était toujours membre à part entière de LINCOLN. « L'Initiative coloniale mettra tous les moyens en œuvre pour financer et sécuriser le développement de l'humanité dans l'espace. » Sauf que vous n'êtes pas très regardants sur les moyens employés ni sur la provenance des fonds, vu qu'au bout du compte ça tombe dans le même panier.

— Dans ce cas, vous ne devez pas comprendre à quoi cet audit est censé servir.

— À faire joli, madame. « À brosser les dents d'un dragon de Komodo », comme disait Sacran. Mais si vous préférez croire votre ordre de mission officiel, allez-y. Vous ne serez pas la première.

— Sachez que toute mon équipe *croit* à son ordre de mission. Le Comité de supervision ne recrute que du personnel motivé par l'intérêt public. Telles sont nos valeurs.

— Ouais. J'étais comme ça, avant. Mais ces temps-ci je crèche dans le Vortex, sans aucun ordre de mission, et j'essaie juste de payer mon loyer.

— Le Vortex ? demanda la surintendante en se tournant vers Sakarian.

— Le quartier le plus merdique de Bradbury. Même si ça lui a pris des années, Veil a fini par rejoindre ses semblables.

J'envisageai froidement de le buter. D'ailleurs ce serait forcément lui en premier, puisqu'il était de loin l'adversaire le plus dangereux. Mais ça ne se résumait pas à la logistique. Je me laissai *chauffer*, au fond des yeux, dans les muscles des mains. Je me vautrai dans l'envie de meurtre. Je souris.

— C'est vrai, monsieur le préfet. On peut pas tous se tailler une place dans les hautes sphères en refroidissant des tas de merdeux de Gnoqueville.

— Vous feriez mieux de fermer votre gueule, répliqua-t-il sèchement.

— Sanguinello ? Le col du Sherpa ? Descendre tous ces pauvres types dans les Uplands, j'espère que c'était pas trop dur, hein ?

Une insulte complexe et assez injuste. Sakarian avait été totalement blanchi du massacre au col du Sherpa, et il n'avait jamais mis les pieds à Sanguinello. Mais ça illustrait bien la difficile situation des Uplands. Les marshals représentaient une force non négligeable et, parfois, cette force sortait des rails. Sakarian réagit parce qu'il le savait. Son corps se tendit vers moi.

— Messieurs, tout ceci ne mène *nulle part*. (Grosse note de reproche dans la voix d'Astrid Gaskell. Avec une once d'autorité. Le conflit naissant se dégonfla aussitôt.) Monsieur Veil, cela m'attriste de vous voir accorder si peu de crédit à LINCOLN et à la police locale. Mais je crains que, pour l'instant, vous soyez obligé de me croire sur parole. Je suppose que votre lorgnon a enregistré notre conversation, ce qui servira de première garantie, le temps que je lance la réservation de la cryocap. J'ai cru comprendre que votre code génétique était déjà enregistré dans les archives de la police...

— Cet enculé ? Oh que oui !

Elle jeta un regard las à Sakarian. Le préfet se tut, sans me quitter des yeux.

— Alors ça devrait accélérer le processus. Mais il faudra quand même un peu de temps pour sécuriser la capsule avec votre code.

— Prenez tout le temps nécessaire, dis-je en levant les mains. Je vais pas bien loin.

— En fait, je sais que vous devez vous rendre à Cradle City ces prochains jours. En compagnie de ma collègue Madison Madekwe. Par contre, j'ignore pourquoi c'est vous qu'on envoie, pourquoi le lieutenant... Chakana vous a choisi pour cette tâche. Peut-être souhaitez-vous nous éclairer sur le sujet ?

— Sans doute parce qu'elle pense que l'affaire ne mérite pas un vrai flic.

— C'est ce qu'elle vous a dit ? s'enquit Gaskell en plissant les yeux.

— Elle m'a rien dit du tout, madame. Elle m'a engagé pour ce boulot et j'ai pas posé de questions. Je vous rappelle que j'ai un loyer à payer.

— Le registre de Police Plaza dit que vous étiez en détention la nuit d'avant-hier. (Sakarian, le regard dur, impitoyable.) Principal suspect dans

l'assassinat d'un patron de boîte sur l'avenue Mariner, lié au crime organisé. Et deux jours plus tard, vous voilà dehors. Un petit échange de services avec Notre-Dame-des-Pots-de-Vin ?

— Simple erreur d'identité, dis-je d'un ton égal. Le lieutenant Chakana a bien voulu débrouiller le problème elle-même, ce qui m'a permis d'être libéré plus rapidement.

— Elle va tomber, Veil. Vous en êtes conscient, n'est-ce pas ?

— Ah ouais ? Comme Mulholland en 95 ? Elle doit trembler dans ses bottes.

Je vis Gaskell exécuter un rapide calcul mental pour convertir en calendrier terrien. Ou juste faire appel à son lorgnon. En tout cas, le résultat lui arracha une grimace.

— Les circonstances étaient... malheureuses. Un manque de volonté politique doublé d'événements graves survenus ailleurs.

Je connaissais deux types à Bradbury qui avaient disparu sans laisser de traces parce qu'ils s'étaient mués en lanceurs d'alerte lors des préparatifs du supposé audit de 95. Leur protection en tant que témoins à charge s'était évanouie en même temps que la mission de LINCOLN. Des rumeurs insistantes prétendaient qu'ils avaient fini sous un mètre de régolite, quelque part dans les Uplands, aux environs de Keplerville. Les mains attachées dans le dos. Enterrés vivants. D'après ces mêmes rumeurs, ils ne manquaient pas de compagnie.

« *Malheureuses* ». *Ouais, pour sûr.*

Astrid Gaskell s'éclaircit la voix. Elle avait dû lire quelque chose dans mon regard.

— Pour ce que j'en sais, les préparatifs de l'audit se sont faits dans la précipitation et, pour tout dire, sans l'ombre d'un contrôle qualité. Des hypothèses faussées, des trous dans les dossiers, des accusations à tout-va lancées avec un zèle de croisé. On m'a dit que la mission n'aurait jamais pu aboutir. Si LINCOLN avait insisté, ce serait devenu une vraie catastrophe en termes de relations publiques. En prenant le temps de bien préparer le combat, nous avons pu préserver notre capital crédibilité.

— Tant mieux pour vous.

Elle se pencha vers moi et reprit avec la ferveur d'une authentique croyante :

— Cette fois, c'est pour de vrai. Ne vous y trompez surtout pas. Nous sommes venus déboulonner Mulholland, et quiconque sera identifié comme

complice tombera avec lui. (Elle prit une profonde inspiration pour se calmer, puis se renfonça dans son siège.) C'est pourquoi je ne tolérerai aucune interférence dans le travail de mes agents sur le terrain. Je passe sur les ordres émis par le lieutenant Chakana, vu qu'au final cela n'a plus guère d'importance. À présent, vous avez de nouvelles instructions. Émanant de moi, du Comité de supervision, du sommet de LINCOLN. Vous êtes chargé de protéger la vie de Madison Madekwe comme si c'était la vôtre. (*Ça va pas la mener loin*, pensai-je amèrement.) Ainsi que de transmettre des rapports réguliers sur son travail au préfet Sakarian une fois que vous serez à Cradle City. Vous suivrez à la lettre toutes les instructions que vous recevrez de notre part, y compris et au besoin celle de ramener Mme Madekwe à Bradbury contre son gré. Voilà comment vous gagnerez votre billet pour la Terre. Me suis-je bien fait comprendre ?

— Tout à fait. Mme Madekwe est-elle au courant de votre touchante inquiétude concernant sa sécurité ? Ou ne doit-elle pas avoir vent de cette conversation ?

Ma question me valut un sourire LINCOLN un peu trop appuyé.

— Madison Madekwe est une enquêtrice courageuse et pleine de talent, mais son courage l'a déjà poussée à prendre des risques inconsidérés. Or elle n'apprécie guère les contraintes opérationnelles. Donc oui, nous comptons sur votre discrétion.

— Si vous lui dites quoi que ce soit, je déchire votre billet de cryocap, ajouta Sakarian au cas où je n'aurais pas bien pigé.

Je gardai mon regard rivé sur Gaskell.

— Pourquoi ne pas juste lui dire de lever le pied ? de mener son enquête depuis Bradbury sans se pointer dans les Uplands ? C'est vous la responsable sécurité de l'audit. Elle est censée vous obéir, non ?

— Les Uplands sont-ils à votre avis le seul endroit où elle aurait besoin de protection ?

Je croisai le regard de Sakarian. Éprouvai un sentiment de camaraderie malvenu à son égard. On avait tous les deux passé bien trop de temps dans cette région pourrie.

— Pas le seul endroit, non. Mais ça enlève déjà un gros point noir. À part ça, madame, vous n'avez pas répondu à ma question. Pourquoi ne pas ordonner à Madekwe de rester peinarde dans son coin ?

Gaskell hésita. Elle avait du mal à construire sa réponse. J'attendis qu'elle y parvienne.



— Vous avez été nettoyeur, dit-elle enfin. Un pro des opérations interplanétaires. À la place de Madekwe, vous obéiriez à ce genre d'ordre ? Rester *peinard* ?

— Oui, si ça servait les intérêts supérieurs de la mission.

— Et si de votre point de vue, une fois sur site, ça ne les servait pas ?

Je hochai lentement la tête.

— D'accord.

— Une place dans la navette coûte *cher*, monsieur Veil. Ce n'est pas moi qui vais vous l'apprendre. À l'instar des entreprises que nous supervisons, ce n'est pas dans nos habitudes de nous encombrer de poids morts. Les auditeurs qui travaillent sur les missions interplanétaires sont, par définition, des agents de très haut niveau. Chaque membre de l'équipe d'audit est chevronné, tenace, débrouillard et... volontaire. Aucun d'eux ne reculera devant le danger. Aucun d'eux n'obéira à un ordre lui demandant de reculer. Et – contrairement à ce que vous m'entendrez déclarer au grand public ces prochaines semaines – je n'en attends pas moins d'eux.

— Très bien. (Le moment était venu. Je le sentais.) Je peux vous poser une autre question, madame ?

— Allez-y.

— Qu'y a-t-il de si important chez ce foutu Pavel Torres ?

Encore une hésitation. Infime, mais bien présente. Gaskell et Sakarian s'efforcèrent de ne pas se regarder. À côté de moi, l'employé se raidit d'une drôle de façon.

En face, Gaskell se composa une attitude aussi désinvolte que possible.

— *A priori*, Torres n'a rien d'important en lui-même. C'est juste un indicateur, le signe d'un éventuel dysfonctionnement dans les protocoles de sécurité de la loterie. (Retour du sourire LINCOLN.) Mais je n'ai pas tous les détails en main. Les auditeurs sont très autonomes dans leurs enquêtes et je ne suis pas cette affaire. Vous feriez mieux de vous adresser directement à Madison Madekwe.

Elle était douée. Assez pour tromper un logiciel comportemental ordinaire, voire certains des plus chers. La plupart de ces systèmes pouvaient être embobinés à condition de savoir comment faire et de posséder la discipline nécessaire. Mais même les logiciels coûtant la peau des fesses ne valaient rien face aux versions militaires dont ils étaient issus. Or Osiris employait ces versions militaires.

À travers mon lorgnon, j’observais Astrid Gaskell me sourire. Astrid Gaskell, surintendante du Comité terrien de supervision, qui aurait aussi bien pu avoir le mot « MENTEUSE » écrit en lettres de feu au milieu du front.

## Chapitre 20

Ils me laissèrent à un croisement au sud de la promenade de la Charte. Pas exactement le Vortex, mais je devais mettre à leur crédit de m'avoir rapproché. J'avais bossé dans le coin deux ans plus tôt ; je reconnus les vilaines rues parsemées d'auberges automatisées, de magasins de tenues de travail et de quelques vitrines de restaurants bon marché qui somnolaient entre l'heure du déjeuner et celle du dîner. L'un d'eux était tellement pourri qu'il employait un être humain pour balayer par terre.

À part ce balayeur, aucun signe de vie aux alentours. Pas de circulation, pas de passants. En somme un bon endroit pour se quitter. L'assistant insomniaque descendit avec moi et désigna le haut de la rue.

— Par là, dit-il d'un ton peu amène. C'est pas loin à pied.

— Ouais, je sais.

Je le regardai remonter dans la limousine, après quoi celle-ci démarra et tourna brutalement à gauche au carrefour suivant, comme si elle avait hâte de regagner un quartier plus chic. Ne me restait plus qu'à marcher.

— *Vous avez un appel*, me dit Osiris à l'oreille. *La voisine.*

— *Je prends.*

— Salut, nettoyeur. (Une voix presque aussi gutturale que celle donnée à Osiris. Et deux fois plus alléchante. Je sentis d'anciens protocoles s'agiter dans mon aine.) Tu fais quoi ? J'essaie de te joindre depuis une heure.

— Désolé, j'étais en rendez-vous, appels bloqués. Le boulot, hein. Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

— Mec, c'est *toi* qui m'as appelée, grommela-t-elle. Ça t'intéresse toujours ? Je viens juste de rentrer, j'ai rien à faire. Et toi, comment ça va ?

— J'ai connu des jours meilleurs, on va dire.

— Tu veux que je vienne arranger ça ?

— C'est une question piège ?

Elle éclata de rire. J'imaginai sa tête rejetée en arrière, sa gorge bronzée.

— Pourquoi je peux pas te voir ?

Parce que 'Ris gardait les communications en audio seul pendant mes déplacements. Vieux réflexe opérationnel : préserver la concentration et

diminuer les chances d'être localisé. Rester prudent pour rester en vie. Je n'avais jamais pu me résoudre à modifier le réglage. Comme tant d'autres habitudes de ma vie précédente.

— Tu me verras dans *pas long*, dis-je en pressant le pas. Je suis là dans une demi-heure.

— Je t'attends.

— Génial.

Je rejoignis l'allée Cérès 4.7 en à peine plus de dix-sept minutes. Au pas de charge, le sang battant dans les veines. Avec une légère pellicule de sueur sur la peau quand j'arrivai en vue du rack de capsules. Avoir un objectif, ça faisait toute la différence. Je tapai vivement le code d'accès, puis profitai de l'escalier pour me calmer, adopter un pas plus mesuré. Ariana adorait quand je prenais une pose de tueur.

Elle m'attendait adossée à la Dyson, enveloppée dans un grand manteau des Uplands au col fermé. Sans lorgnon, avec la chevelure Méduse du boulot : des tresses noires, épaisses, qui ondulaient doucement autour de son visage, semblant attendre un ordre de leur maîtresse. Talon de botte appuyé contre la capsule, elle fit semblant de ne pas me remarquer, préférant étudier ses ongles. Je m'approchai et posai le pouce sur le pli statique qui maintenait le manteau fermé. Ôtai mon lorgnon de l'autre main, le mis dans ma veste. Puis tentai de croiser le regard d'Ari. Elle détourna la tête sans cesser d'observer ses ongles. Se mit à fredonner. Un sourire contagieux se dessina sur ses lèvres. Le manteau s'ouvrit, révélant le corps splendide de la danseuse.

Elle ne portait pas grand-chose de plus que sur scène *Chez Maxine*. Mes yeux coururent de détail en détail tels ceux d'un homme affamé devant une pile de bouffe. Le décolleté orné de tatouages, le filet sous-cutané maintenant les gros seins en l'air, le ventre ferme et bronzé, les longues cuisses musclées. Une profonde inspiration me permit de capter des effluves de sueur et de parfum éventé. Je posai une paume à plat sur son ventre, le bout des doigts sur le pli de la cuisse et la fine culotte en résille. Elle tenta de réprimer un petit rire qui se conclut en feulement excité. Peau collante à cause de la sueur et des aérosols bourrés de phéromones diffusés *Chez Maxine*. Elle dressa ses hanches contre ma main, se tourna enfin vers moi, sourit. Un rire mentholé se déversa sur mon visage. Ses pupilles étaient encore dilatées par la dope bon marché qui lui permettait de

supporter son boulot. Je me pressai contre elle. Refermai mon autre main sur un sein. Comme pour me retenir de tomber.

— Redemande-moi comment ça va.

Elle inséra une cuisse entre mes jambes. Approcha la bouche de mon oreille.

— Pas besoin de demander, chéri, murmura-t-elle. Je peux entrer ou quoi ?

Un mot suffisait à débloquer la Dyson, mais je dus le répéter pour maîtriser le trémolo dans ma voix pendant qu'Ari me mordillait le cou. La porte s'ouvrit, nous propulsant à l'intérieur, à deux doigts de la chute, dans un enchevêtrement de membres et d'habits. Nous étions déjà à mi-chemin du lit lorsqu'elle me repoussa d'une main sur la poitrine. Elle se dégagea du manteau une épaule à la fois avant de le laisser glisser à terre. Mains sur les hanches, bottes noires, culotte noire, tresses Méduse caressant ses épaules nues. Elle leva le menton vers moi.

— Alors, ça t'intéresse toujours ?

— C'est une question piè... ?

Elle me coupa le sifflet en plaçant un index sur mes lèvres.

— La ferme, nettoyeur. La ferme. T'as mieux à faire avec ta bouche.

Elle me força à m'agenouiller lentement, passant d'abord ma tête entre ses seins de rêve, puis sur son ventre musclé, avant d'arriver à la jonction des cuisses, à la culotte résille déjà trempée de désir. J'y frottai l'arête du nez, encaissai l'odeur de plein fouet. Je repoussai la culotte d'une main.

Et plongeai ma langue dans la fente.

Ari frissonna, enfonça ses ongles dans mon cuir chevelu pour me coller encore plus à elle. Je travaillai d'abord sa chair écartée, bien encouragé par les mouvements imprimés à ma tête, puis remontai jusqu'au clito et passai ma langue autour comme elle aimait. Elle éructa une insulte en ouvrant complètement les jambes. L'attitude dominatrice s'évanouit d'un coup tandis qu'elle s'allongeait par terre, sur le manteau. Elle joua à fermer et rouvrir doucement les cuisses, comme les mâchoires d'un piège à homme hésitant à coincer sa proie.

— Viens là, toi...

Elle se redressa, agrippa mon pantalon déjà débouclé et le baissa d'un coup.

Mon érection jaillit, aussi dure qu'un poing serré : le résultat de quatre longs mois de rêves. Ari s'en saisit comme un flic empoignant sa matraque.

Elle passa mon gland sur ses seins, souriante, me regardant la regarder. Puis le gland atterrit sur ses joues, contre ses lèvres. Lesquelles s'écartèrent enfin pour l'engloutir.

La violence de la sensation me plia en deux. Ari ressortit ma bite de sa bouche et haussa les sourcils d'une façon assez comique.

— Ça va pas ? C'est trop ?

J'émis un grognement sourd. Lançai mes hanches en avant. Ari titilla ma queue avec son nez, avec le bout de sa langue.

— Dis « s'il te plaît ».

— S'il te plaît, merde...

— Tu vois, c'est pas compliqué.

Elle avala de nouveau mon gland tout en caressant mes couilles de sa main libre. Nos corps glissèrent l'un sur l'autre, aidés par l'habitude. Elle se tortilla pour presser ses seins contre mon ventre, tétons dressés. Ses cuisses se rouvrirent. Ses hanches descendirent vers mon visage.

— On fait la course, lançai-je juste avant de replonger dans la chaleur humide de sa chatte.

Totalement vidés. Sens dessus dessous dans les plis du manteau. Ari fredonnait une petite mélodie triste. Cette fille était une sacrée voisine, mais elle ne supportait pas le silence.

— T'as pris ton temps, marmonnai-je pour dire quelque chose.

Séquelle de quatre mois de coma hibernoïde : j'avais lâché la purée dans sa bouche bien avant de la faire jouir à mon tour. Pourtant je m'estimais assez pointu dans ce domaine.

Ça la fit rigoler.

— Ouais, t'étais *vraiment* excité, dis donc. Ça faisait longtemps, hein ?

— Ben depuis la dernière fois ensemble. Et toi ?

— Ça faisait longtemps aussi. Mais tu sais... (Une épaule se frotta contre ma hanche.) Tous ces connards au club, c'est difficile de se les sortir de la tête. Et les enflures qui viennent pendant la journée sont les plus radins... C'était pas un bon jour, quoi. Tu les sors d'où, tes bagues ?

— Gagnées au poker. Elles te plaisent ?

Ari leva les yeux au ciel.

— À peu près autant que le flingue sous ton bras. Qui a des arêtes bien dures. Au cas où tu l'aurais encore la prochaine fois, faudra qu'on prenne le temps de se déshabiller correctement.

— Désolé. J'avais oublié. Tu sais ce qui s'est passé au *Vallez Girlz* ?

— Ouais...

— Les gens en parlent ?

— Tu te fous de ma gueule ? (Elle se redressa sur un coude pour croiser mon regard. Sans la barrette de l'effet Méduse, ses cheveux pendaient, lisses et immobiles contre ses joues. Ça lui donnait l'air étrangement vulnérable.) Les gens ne parlent *que de ça*, Hak. Les filles bavassent là-dessus dans la coulisse comme si leur avis valait soudain plus cher qu'une pipe.

— C'est pas demain la veille.

— Pour sûr. (Elle plia une jambe et inspecta une rayure sur sa botte.) En attendant, elles feraient mieux de la mettre en veilleuse. À force de trop parler pendant que les potes de Sal Quiroga font la chasse aux infos sur Mariner, c'est un coup à finir comme Synthia.

Silence de ma part. Ari me scruta de nouveau. Et remit sa jambe où elle était.

— C'est pas ce que je voulais dire, reprit-elle. Je sais que t'as fait de ton mieux pour Syn. Je te l'aurais jamais amenée si j'avais su que Quiroga péterait les plombs comme ça. Toi, t'étais déjà en fin de cycle et...

Je lui caressai doucement la joue.

— Arrête. C'était ton amie et elle avait besoin d'aide. Tu savais que je prenais ce genre de boulot. T'as rien fait de mal.

— Mais elle... (Ari se tut un instant. Ses yeux encore drogués se perdirent dans le vide, dans la désolation de son existence.) Ce que ces enculés... Ce qu'ils lui ont *fait*...

Une silhouette surgit dans ma tête, ensanglantée par mon imagination. Je n'avais pas pu voir le corps. Les flics l'avaient foutu dans un sac à viande comme n'importe quel cadavre trouvé sur Mariner, et je n'avais dégotté aucune bonne excuse pour traîner dans le coin. Mais Sal avait mis son point d'honneur à laisser deux danseuses du *Vallez Girlz* apercevoir la scène qui s'était jouée ce soir-là dans les bureaux. Sans oublier que le corps n'avait pas été balancé bien loin. Donc le message était passé, dûment transmis par des médias préférant le sensationnel à un véritable travail d'information. « *Une danseuse brutalement violée et mutilée, nos images exclusives après ces quelques publicités.* »

— Je suis bien *contente*, lâcha Ari avec des larmes aux yeux qui la firent paraître soudain très jeune. Putain, je suis bien *contente* que Sal Quiroga

soit mort. C'était un sale connard. J'aurais juste voulu...

En la regardant, je sentis moi aussi mes yeux me piquer. Avoir joui si fort m'empêchait momentanément de *chauffer*. Ça reviendrait, mais pas tout de suite. Je m'assis par terre et pris Ari dans mes bras.

— Là, là. Ça va aller.

Elle leva les yeux vers moi. Sembla lire quelque chose sur mon visage.

— Hak...

— Ouais ?

— C'était pas *toi*, hein ? L'attaque du club ? C'est pas toi qu'as buté Quiroga ?

— Dis pas de bêtises. Ça fait à peine deux jours que je suis sorti de la cuve. (Je ne savais pas trop pourquoi je mentais. Sans doute pour protéger l'un de nous. Ou les deux.) C'est rien qu'une affaire de territoire, Ari. Un règlement de comptes dans les *familias andinas*. Ou alors quelqu'un qui veut récupérer le business de Sal. Reste en dehors de ça. Suffit de faire profil bas le temps que ça se calme.

— Peut-être bien, dit-elle en reniflant.

— Tu continues à mettre des bougies pour Syn ?

— Je... Ouais, parfois.

Elle renifla à nouveau, plus fort, comme pour ravalier quelque chose, puis essuya ses larmes d'un geste impatient. Sa réserve habituelle remontait à la surface. Une tension presque visible. Elle se dégagea de mon étreinte d'un coup d'épaule, s'assit à distance, les bras autour des genoux. Langage corporel limpide : elle s'était trop dévoilée à son goût.

— Certaines filles disent qu'il y avait des rats de cratère au club cette nuit-là. (Voix soudain plus détachée. Retour à la simple conversation.) Paraît même qu'on les voyait souvent depuis deux mois. Et pas comme clients, hein. Pour des réunions, tout ça.

— Qu'est-ce que je te disais ? (*Change de vecteur*, pensai-je. *Change de sujet*.) Sinon, t'as vu qui a débarqué en ville avec la navette ?

— Tu m'étonnes que j'ai vu ! (Brusque accès de colère : un reste de drogue.) Des connards de superfonctionnaires terriens venus nous expliquer comment ça doit marcher chez nous.

— À part ça ?

Elle secoua la tête, façon : « *J'en sais rien et je m'en fous.* »

— Sundry Charms. (Aucune réaction. Juste une première lueur de descente au fond des yeux. Je décidai d'insister.) Tu sais, le mec des



Infortunés. Tu suivais leurs trucs, non ? L'été où j'ai fait le gorille *Chez Maxine* ?

— Pas vraiment. Tu me confonds avec Chami. (Elle se leva brusquement et tira son manteau par la manche. Mais j'étais assis dessus.) Tu te pousSES ?

Je roulai sur le côté, sans un mot. Elle récupéra le manteau et l'enfila aussitôt.

— Faut que j'y aille.

— Non, allez, reste encore un peu. Prends un verre. Et puis je veux ma revanche.

Un joli petit sourire se dessina sur ses lèvres. Elle ramassa la barrette Méduse, sa culotte, et les fourra dans une poche du manteau.

— Non, je crois qu'on a eu ce qu'on voulait, là. On se revoit dans pas long.

— Bon, d'accord. (Gros coup de froid. Je cherchai à tâtons de quoi me rhabiller.) Quand tu verras Chami, tu lui diras que j'ai pris l'hélico de l'*Ares Acantilado* avec son pote Charms juste en face de moi.

— Elle s'en foutra, Hak. Elle l'a rayé de sa vie le jour où il a quitté les Infortunés.

— Ah.

— Ouais. D'ailleurs, elle l'a vu aux infos. Un vrai petit merdeux. Tellement refait qu'on se demande si c'est encore le même mec. Bien typique de la Terre, pas vrai ? Cette putain de pesanteur qui tire tout vers le bas, cette putain de vanité qui essaie de tout remonter. Enculés de poids morts. Pourquoi ils nous laissent pas tranquilles ?

Elle se dirigea vers la porte, à laquelle je dis de s'ouvrir. Elle m'expédia un bisou un peu forcé, puis disparut par l'ouverture. Je me rallongeai par terre en poussant un gros soupir. Pressai le talon de mes mains contre mes yeux et restai immobile un long moment.

« *Les enculés de poids morts de la Terre.* » Ouais.

Madison Madekwe : la chaleur de sa bouche anisée, son corps se frottant au mien dans l'ascenseur...

*D'accord, d'accord, arrête ça.*

Peu à peu, mes fibres hibernoïdes recommençaient déjà à *chauffer*.

« *Vous êtes vraiment stupide.* »

Les mots de Sakarian me revinrent soudain en mémoire. M'arrachèrent une grimace. Avec un peu de chance, il se trompait. Je remontai mon froc, resté sur mes chevilles, puis me relevai. Manquant de me cogner la tête au plafond courbé de la capsule. *Réagis, nettoyeur*. Fallait oublier la baise, reprendre ses esprits. J'ôtai le holster du Cadogan-Izumi. Cette merde n'avait pas fait chier qu'Ari pendant nos réjouissances. Je le balançai sur la table et remis mes fringues en ordre à grands gestes nerveux. Après quoi je filai à la salle de bains laver la mouille d'Ariana de mon visage.

« *Pensez-vous que Chakana vous couvrira quand l'orage éclatera ? Pensez-vous seulement qu'elle essaiera ?* »

Je m'essuyai avec une serviette. Croisai mon regard dans la glace.

Quel orage ?

L'audit ? Pour ce que j'en savais, cet orage-là avait déjà éclaté. Mulholland fuyait en rase campagne et Chakana tentait de le couvrir, tandis que le Comité de supervision se déployait depuis Wells et l'*Ares Acantilado* comme une pieuvre encore un peu endormie mais *très* affamée, dont les tentacules serpentaient en quête de félons juteux...

Donc, de quel autre orage avait bien pu parler Sakarian ?

Visiblement, il était parti du principe que je le savais. Mais Gaskell et lui avaient supposé que je savais plein de choses. Alors que je les ignorais royalement.

Je me rassis par terre, adossé au lit, bras autour des genoux. Devant moi, l'écran de veille de la console tentait de m'hypnotiser avec ses vagues géométriques.

*Chakana t'engage pour protéger Madison Madekwe, mais comme si ça n'avait pas grande importance. Madekwe se débarrasse de toi vite fait et Chakana te saute sur le râble aussi sec. Madekwe veut filer dans les Uplands dès que possible, sauf que, soudain, elle ne veut plus. Pendant ce temps-là, LINCOLN t'engage en secret pour faire le même job que Chakana t'a déjà demandé.*

Le faisceau d'anomalies évoqué par Hannu Holmstrom se resserrait autour de moi comme il s'était resserré autour de Pablito Torres juste avant sa mystérieuse disparition.

Ça commençait à sentir...

La sonnerie d'alarme transperça mes méditations. Les tons pastel de la console cédèrent la place à un réseau de lignes noires et orange vif. Qui devinrent des losanges clignotants.

— Menace externe détectée, annonça la Dyson d'une voix presque maternelle. Menace externe détectée.

# Chapitre 21

Lorsque je m'étais retrouvé largué sur Mars quatorze ans plus tôt, j'avais eu du mal à joindre les deux bouts pendant un bon moment. À cette époque-là, une grosse crise financière partie de la Terre avait salement touché le Marstech. Plus personne n'avait de fric dans l'Entaille. Surtout pas pour m'engager. Afin d'assurer mes premiers comas hibernoïdes de Martien, j'avais dû m'arranger avec des superviseurs d'unités de recherche en sommeil, des gardiens de zones de stockage et des responsables de capsules-hôtels bas de gamme le long de la Vallée. Tous les douze mois, je m'endormais en me sachant à la merci d'un cambriolage, d'un acte de vandalisme, d'une revente, d'un changement de personnel ou, tout simplement, d'un revirement de la part d'hommes et de femmes en qui j'avais en définitive fort peu confiance.

Donc ça ne pouvait pas durer.

J'avais acheté la Dyson lors d'une vente après faillite organisée par des liquidateurs de seconde main du boulevard Reagan. Comme beaucoup de leurs compères, ces gars-là ne savaient pas estimer la valeur de ce qui leur passait sous le nez. Le logo plaqué sur l'écoutille – un mélange classique d'engrenages et d'étoiles – ne leur disait rien, et ils n'avaient sans doute jamais entendu parler du point de Lagrange servant de paradis fiscal à cette boîte. Ils ne savaient que ce dont les premiers liquidateurs avaient bien voulu leur parler : une compagnie interplanétaire quittait en hâte le business du transport, elle vendait tout son matos long-courrier pour améliorer son bilan, est-ce qu'ils voulaient une part du gâteau ou pas ? Ça ne leur était pas venu à l'esprit de demander pourquoi une telle opération se déroulait si vite, ni pourquoi tous les avoirs de la boîte devaient être dispersés ainsi aux vents du commerce.

Ils ne s'étaient pas non plus interrogés sur la valeur réelle de ces avoirs.

Et je ne les avais pas poussés à le faire.

Pour réunir ensuite la somme nécessaire, j'avais dû rappeler des gens qui me devaient un service, accepter quelques jobs peu reluisants et contracter des dettes auprès de types encore moins reluisants. Après quoi j'avais

emporté la Dyson sur un rover à plateau et lui avais trouvé une place dans le Vortex le jour même. Puis était venu le temps du nettoyage et surtout du rechargement de batteries depuis longtemps assoupies ; j'avais ressenti à cet instant une étrange fraternité avec la capsule.

Au final, j'avais enfin un foyer.

Muni d'un système militaire valant au bas mot 50 millions de mariners.

J'y avais beaucoup gagné en qualité de sommeil.

— Trois individus armés, déclara le système hors de prix. Distances variables. Analyses préliminaires effectuées.

J'étais déjà debout.

— Voyons ça.

L'écran d'alerte explosa en fragments orange et noirs, laissant place à une représentation filaire grise des environs immédiats de la capsule. Trois étages plus bas, quelqu'un montait l'escalier. Image bleutée, sauf une tache rouge au niveau de la main droite. Le système s'empara de cette zone et l'agrandit dans un coin de l'écran. Les spécifications de l'arme défilèrent aussitôt.

— Glock Sandman, deuxième génération. L'analyse spectrale indique un alliage local fabriqué sous licence martienne.

— S'il a que ça, il risque pas d'entrer, d'où que vienne le flingue. Et les autres ?

La vue s'élargit. Deux gars en structure filaire remontaient la rue au petit trot. Tache rouge entre les bras du plus avancé, tache rouge aussi – taille sac à dos – sur les épaules du second.

— C'est quoi ce bordel ? demandai-je en désignant les lueurs menaçantes.

— Sous-munition de missile vide-vide Ng Systems, isolée et modifiée pour déploiement clandestin. (Le sac à dos s'agrandit dans un autre coin de l'écran, accompagné des spécifications adéquates. Deux autres armes.) Fusil antiémeute automatique Smith & Wesson. L'analyse spectrale indique...

— Je m'en fous ! Qu'est-ce qu'on fait avec le missile ?

— Contre-mesures en cours de calcul.

Je me penchai vers l'écran. Mon poulx grimpa dans les tours. Ils étaient environ à trois cents mètres et l'éclaireur leur avait déjà assuré l'accès au rack. Dans moins de cinq minutes, ils seraient derrière ma porte en train de

poser la charge. Difficile d'estimer la puissance d'une sous-munition séparée de son vecteur, mais même un très faible pourcentage de la capacité optimale ferait l'affaire. Les missiles vide-vide servaient à abattre des vaisseaux spatiaux. Ils pouvaient être tirés jusqu'à cent mille kilomètres de distance, après quoi ils pourchassaient leur proie et la réduisaient en confettis en un clin d'œil. Installée à la main contre la Dyson, la sous-munition traverserait la paroi et transformerait l'intérieur en un ouragan de shrapnels surchauffés. Quiconque aurait le malheur d'occuper la capsule serait à la fois cuit et découpé comme un putain d'émincé de porc.

Pas question de rester les bras croisés. Si les contre-mesures échouaient, si le système de défense de la Dyson ne parvenait pas à pénétrer celui de la sous-munition, j'allais devoir sortir et me charger de ces fils de pute en personne.

J'observai à nouveau les deux assaillants. Ils avançaient à petite allure en épousant la courbe de l'allée Cérès, prenant soin de vérifier chaque coin de rue. Donc ce n'étaient pas des habitués du secteur. Même s'il y avait eu du monde dehors, les gens du Vortex n'étaient pas connus pour s'entraider.

Ces types l'ignoraient, ce qui ralentissait leur progression.

*Ouais, mais lents ou pas, ils arrivent, Hak.*

Deux minutes, peut-être moins. Et trente secondes avant que l'éclaireur se pointe devant la porte et me bloque la sortie.

Fallait se décider.

Je jetai un coup d'œil au lit, devinai en dessous la forme du Heckler & Koch.

*Merde, merde, merde...*

— Quoi de neuf avec ces foutues contre-me... ?

Une fleur pourpre s'épanouit à l'écran.

Elle avala les deux mecs, qui disparurent à jamais. Une seconde plus tard, l'onde de choc percuta le flanc de la capsule. Je sentis le tremblement sous mes pieds. L'image filaire de l'éclaireur vacilla un court instant dans l'escalier.

— Contre-mesures effectives, annonça sereinement la Dyson.

J'étais déjà en mouvement. Récupérer le HK. Foncer vers la sortie.

— *La porte !*

L'écoutille tarda à s'ouvrir. Je me faufilai à l'extérieur dès que j'eus l'espace suffisant. Bruits de bottes dans l'escalier, juste en dessous. Qui s'éloignaient. *Enculé de trouillard.* Je me précipitai au bout de la passerelle,

en haut des marches. J'aperçus une silhouette sombre : le fuyard qui tournait et prenait la volée de marches suivante. Je bondis jusqu'à l'angle, retrouvai la silhouette, levai le HK, tirai.

Détonation sourde. Le contenu de la cartouche antipersonnel se dispersa, percuta les structures métalliques et rebondit dans tous les sens. Il me sembla entendre un cri. J'avais fait mouche. Ou pas. Je repartis en chasse, descendant les marches quatre à quatre. Nouveau tournant. Je levai le HK...

Brusque explosion à mes pieds.

Une fumée blanche me remonta le long des jambes. Les membranes nictitantes se mirent en place devant mes yeux avant que j'en aie conscience. Sauf que je ne parvins pas à m'empêcher d'inspirer. Le gaz me déchira la gorge. Je tirai malgré tout, au hasard. Même détonation sourde. Mêmes claquements musicaux sur le métal. J'y voyais *rien*, bordel, à travers ces membranes. Que du flou jaune. Mais j'avais déjà compris. Cible perdue. Ça se sentait, ces choses-là. Touché ou pas, l'enculé de trouillard avait mis les voiles.

Je secouai la tête, fermai fort les paupières. Sans résultat. Le gaz passa au travers, me donnant des coups de rasoir dans les yeux.

Dans pas longtemps, j'allais devoir inspirer à nouveau.

Ma gorge émit un très vilain son. Je me forçai à remonter les marches en titubant pour fuir le gros de la fumée. *Bouge, Hak, tire-toi de ce merdier*. Deux volées de marches plus loin, mes poumons rendirent les armes. Je respirai, déclenchant une horrible quinte de toux. Je m'assis – m'effondrai – sur une marche, avec l'impression qu'on me donnait des coups de poing dans les tempes. Je toussai, toussai encore, jusqu'à pleurer, jusqu'à en avoir mal aux côtes.

La crise finit par se calmer. Je restai assis, la respiration sifflante, le HK sur les genoux. Le canon scié encore chaud. Plus bas dans l'escalier, la fumée se dispersait peu à peu, me redonnant une vue sur les autres étages du rack. Difficile d'en être sûr avec les membranes et mes yeux mouillés de larmes, mais j'avais bien l'impression qu'il n'y avait plus personne là-dessous.

Je gardai quand même le doigt sur la détente du HK.

*Paco Sempere, je vais t'arracher les tripes à mains nues.*

Mais je repoussai l'idée malgré son côté attrayant. Les rocheux de Sempere n'auraient jamais pu monter un coup pareil, même si leurs vies et leurs grands rêves séparatistes en avaient dépendu. Ils savaient à peine...

Des bruits de pas sur la passerelle, derrière moi.

Je pivotai, le HK dans les mains.

— Hak ! C'est *moi* ! (Ariana, à dix mètres, en pyjama mal imprimé, avec encore une bonne partie de ses peintures de guerre. La vue du HK l'avait pétrifiée en plein mouvement.) Qu'est-ce qui se passe, *putain de merde* ?

J'abaissai le flingue. L'utilisai pour montrer la rue.

— J'ai eu de la visite, mais ils se sont fait péter tout seuls. Écoute, les flics vont pas tarder à rappliquer. T'as de la mélatonine qui traîne ?

— Ouais, Pete m'a filé des oreillers sacrés avant-hier. Pourquoi, t'en veux ?

— Non, pas moi. (J'essuyai quelques larmes de plus avec le pouce et l'index.) Mais à ta place, je rentrerais tout de suite et je m'en enfilerais une bonne dose. Ça t'épargnera de te faire embarquer rue Sojourner pour un interrogatoire en règle.

Les épaules d'Ari s'affaissèrent.

— Ils peuvent toujours enfoncer la porte, Hak.

— Pas sans mandat. Et pas sans les bons outils. Là, ils auront ni l'un ni l'autre. Ils finiront sans doute par t'emmerder, mais pas avant plusieurs jours. Voire plus à cause du putain d'audit.

— Mais... (Elle hésitait à tourner les talons.) Toi, ça va ? Si tu...

Je lui fis signe de s'en aller.

— C'est bon, vas-y. C'était ma putain de fête, c'est moi qui nettoie.

Elle rentra chez elle.

En me regardant deux fois par-dessus son épaule : de quoi m'arracher un sourire.

Mon visage me brûlait encore lorsque Chakana se pointa.

Appuyé à la balustrade métallique, je plissai les yeux dans l'espoir de retrouver enfin une vision normale. Le lieutenant jaillit du rover et distribua de vagues salutations à l'équipe déjà en place. Après un rapide échange, quelqu'un fit un geste vers les hauteurs du rack. Chakana leva la tête. J'eus l'impression qu'elle plongeait directement son regard dans le mien.

Je levai lentement un bras en guise de salut.

Pas de réponse. Elle s'engagea aussitôt dans l'escalier. Je me préparai à l'assaut en essuyant mes dernières larmes avec le gras du pouce.

— Toujours aussi populaire, hein ? (Elle était à peine essoufflée malgré les huit volées de marches grimpées à vive allure.) Vous auriez au moins pu



laisser *quelque chose* aux légistes. Ils arrivent même pas à trouver six molécules organiques collées ensemble.

— Allez le dire à la Dyson.

— Pour quoi faire ? On peut pas la toucher. (Elle respira un bon coup pour finir de reprendre son souffle.) Putain de matos militaire privé. Si j'étais préfète, j'interdirais ces merdes vite fait.

— Je vote pour vous.

— Arrêtez vos conneries, Veil. Qu'est-ce qui s'est réellement passé ?

Je haussai les épaules.

— J'ai tout dit à vos collègues. Trois gars et un missile vide-vide. D'abord un éclaireur, les deux autres qui portaient la bête. La Dyson a trafiqué le missile, ça a réglé le problème des deux mecs, et j'ai laissé partir l'éclaireur.

— Ça vous ressemble pas.

— Ben ouais, je ramollis avec l'âge.

Piqûre soudaine dans l'œil gauche. Qui se remit à couler comme une fontaine. Je posai une main dessus en grommelant.

— Ah ! c'est vrai. (Très vague once de sympathie dans la voix de Chakana.) Vous vous êtes pris une lacrymo dans la gueule, hein ?

Je grognai de plus belle et penchai la tête en arrière dans l'espoir d'atténuer la douleur.

— Allez, laissez-moi jeter un coup d'œil, dit-elle en saisissant ma tête à deux mains pour la remettre droite. Non, on dirait que ça...

— Arrêtez, Chakana, c'est bon.

— Enlevez votre *main* de là, bordel. Je veux juste...

— J'ai dit que c'était *bon*.

— Ouais, ouais, j'en doute pas. (Elle m'agrippa le poignet pour écarter doucement ma main. Bizarrement, je la laissai faire.) Cette saleté peut vous brûler la cornée si c'est pas bien nettoyé. Vous me servirez à quoi quand vous serez aveugle ?

Elle se pencha vers moi, regard intense derrière son lorgnon, puis abaissa ma paupière inférieure du bout du doigt.

— Vos gars m'ont déjà donné de quoi rincer, précisai-je. Ça va. C'est sans doute une dernière trace coincée sous la membrane nictitante.

— Admettons. (Elle examina l'autre œil.) Mieux vaut être sûrs. Vous avez des trucs à dire sur l'éclaireur que vous avez si gentiment épargné ?

— Il avait des habits noirs. Il courait vite.

— Super. Avec ça, on devrait l'avoir coffré avant la nuit. OK, mon lorgnon ne détecte aucun dégât. (Elle me lâcha la tête. En profita pour me donner une petite tape sur la joue.) À part ça, vous puez la chatte. Si c'est notre Madison, c'est du rapide, même pour un chaud lapin comme vous.

— C'est pas elle.

Chakana me jeta un regard suspicieux.

— Si vous le dites. Elle est où, d'ailleurs ?

— D'après vous ? À Vector Red, comme hier.

— Je croyais vous avoir dit...

— *Foutez-moi la paix deux secondes, Nikki !*

Ça parut la calmer. Elle hocha la tête d'un air sombre.

— D'accord. On y reviendra. En attendant, ça vous dirait de me donner le nom de cette chatte dans laquelle vous avez fourré votre nez ?

— Pour quoi faire ?

— Pour quoi faire ? Elle est bien bonne, celle-là. Et si je répondais : « Parce qu'on doit enquêter sur une tentative de meurtre à votre rencontre » ? Ça vous irait ?

— Perte de temps. C'est une gagneuse, rien à voir là-dedans.

— La classe. (Je voyais bien que Chakana ne me croyait pas.) Qui que ce soit, je me demande si c'est elle qui vous a... *ramolli* au point que vous laissiez filer l'éclaireur.

Ça faisait une heure que je me posais la même question. Je tentai de le cacher sous un sourire amer.

— Faudrait que vous fassiez soigner votre jalousie, Nikki.

— J'ai déjà mes pulsions violentes à gérer. Alors vous feriez mieux de la boucler. (Elle s'appuya à son tour sur la balustrade, baissa les yeux vers la rue. Un silence presque amical s'installa entre nous. J'attendis qu'elle relance la conversation.) Bon. À part des maris cocus, vous voyez quelqu'un qui voudrait vous faire la peau ?

— Là, comme ça ? Pas plus d'une vingtaine de gars dans toute la Vallée. Mais c'est pas vraiment la question.

— Ah non ? Alors c'est quoi la question ?

— C'est que je connais personne qui ait accès à un tel *matos*. Un missile spatial ? La plupart des gens qui voudraient me buter peuvent à peine se payer un bon couteau. Là, on est dans les hautes sphères.

Chakana renifla de façon méprisante.

— Quelles hautes sphères ? Celles que je connais sont bien trop occupées à couvrir leur cul pour s'emmerder avec des gars comme vous.

— Je pense pas que ce soit moi le problème.

— Pas vous ? Là, vous ramollissez vraiment avec l'âge.

— Allez, Nikki, c'est la croisade de Madekwe dans l'affaire Pablito qui nous revient droit dans la gueule. Je vous avais dit que ça puait, mais vous avez pas voulu m'écouter.

— Et je vous écoute toujours pas. Comme si j'avais que ça à faire. (Elle me lança un regard oblique.) De toute façon, je vois pas en quoi vous buter empêcherait Madekwe de bosser. On lui trouverait un autre ange gardien, point final. Pourquoi s'en prendre à vous ?

— Merci bien.

— Personne n'est irremplaçable, Veil. (Elle se redressa, poussa un soupir.) Vous le savez aussi bien que moi. Maintenant, j'espère que vous allez me laisser fouiller la mémoire de la Dyson. On va quand même pas se faire chier avec un mandat.

— Sundry Charms.

Chakana s'éloignait déjà le long de la passerelle. Elle s'arrêta et pivota d'un coup.

— Charme quoi ?

— *Charms*. Sundry Charms. Un ultraroutard débarqué par la navette, une célébrité de la Bordure pacifique, sur Terre. J'ai fait un coup d'hélico avec lui. Il est irremplaçable.

Chakana me scruta d'un air méfiant.

— Qu'est-ce qu'il vient foutre là-dedans ?

— Rien. J'essaie de vous montrer quelque chose. Charms *est* irremplaçable. C'est... (J'agitai les mains pour m'aider.) C'est une marque vivante. Comme du Marstech humain. Son job, c'est *d'être* Sundry Charms. Personne d'autre ne peut le faire à sa place. Donc il est irremplaçable.

— Ouais. Fascinant. Pourquoi vous me racontez toutes ces *conneries* ?

— Je sais pas... Hier matin, vous m'avez sorti de taule pour veiller sur Madison Madekwe. Et là, même pas quarante-huit heures plus tard, des gars *très* bien équipés essaient de me descendre. Vous croyez vraiment que c'est une coïncidence ?

— Pas besoin. Ça peut juste être une affaire de circonstances. Après tout, vous étiez en taule pour une bonne raison. L'idée ne vous est pas venue que vos copains les rats de cratère pouvaient chercher à nettoyer derrière eux ?

— Pourquoi... ? (Je m'arrêtai. Repris plus calmement.) Pourquoi quelqu'un d'Hellas voudrait me tuer ?

— Eh bien, voyons voir... (Elle revint vers moi d'un pas lent, presque jusqu'à me toucher. Assez pour que je sente le café dans son haleine.) Peut-être parce que vous avez éliminé Sal Quiroga pour eux et qu'ils n'ont pas envie que vous parliez. Peut-être parce que vous êtes sorti de taule sans leur aide, ce qui sent l'accord passé avec nous. Peut-être seulement parce qu'ils n'ont pas envie de laisser traîner un mec de l'Entaille assez con pour aider les triades à débarquer dans la Vallée. Sinon, ça peut aussi être les potes de Quiroga. J'ai cru comprendre que Sal n'était pas très bien vu en haut lieu dans les *familias*, mais c'est pas une raison pour qu'elles laissent passer votre coup d'éclat en faveur d'Hellas.

J'évitai de répondre. Je savais que les rats de cratère n'en avaient pas après moi, vu qu'ils m'avaient lancé aux trousse de Sempere pas plus tard que la veille. Et je doutais que les *familias andinas* lèvent le petit doigt pour venger Sal Quiroga ; je m'étais renseigné sur le sujet en préparant l'attaque avec Douce.

Chakana dressa une main impatiente.

— Quelque chose vous inspire ou j'ai tout faux ?

— Non, c'est pas bête. À condition que j'aie tué Quiroga, évidemment.

— J'essaie juste de vous aider, dit-elle en levant les yeux au ciel.

— Ah ouais ? Vous avez mis quelqu'un de précis sur le coup ?

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Vous savez pas quel flingue portait l'éclaireur, hein ? (J'envisageai de garder ce détail pour moi, mais l'info était dans la mémoire de la capsule. Autant voir sa réaction en face.) Un Glock Sandman.

Elle se figea un court instant. Finit par hausser les épaules. Trop tard. Beaucoup trop tard.

— Et alors ? C'est un flingue classique, pour ce que j'en sais.

— Ouais, surtout classique dans la police. Pour ce que j'en sais.

— Hein ? *Quoi* ? Vous pensez que *moi*, j'ai mis un contrat sur votre tête ? Vous pensez que *moi*, je vous ai suivi pas à pas ?

— Quelqu'un l'a sans doute fait, en tout cas.

— N'importe qui dans cette ville de merde peut se procurer un Sandman. Vous le savez aussi bien que moi. N'importe qui avec...

Elle s'interrompit brusquement et leva une main pour m'empêcher de parler. Elle cligna des yeux derrière son lorgnon. Un appel.

Je soupirai tout en retournant m'appuyer à la balustrade.

Dans la rue, les légistes semblaient avoir fini de bosser. Ils remballaient scanners, échantillonneurs et autres lampes UV dans le camion. Se gueulaient après en désignant les marqueurs de scène de crime, du pixel-art qui clignotait doucement. Je me demandai s'ils allaient les remporter aussi ou les laisser là, à la merci du premier artiste de rue susceptible de casser les codes et de transformer les marqueurs en œuvres plus typiques du coin : un énorme étron en uniforme de police ou le cadavre d'un flic dûment charcuté. Ici, pas besoin d'attendre longtemps pour...

Je sentis tout à coup le regard de Chakana me chauffer le dos avec la force d'un grand soleil d'été sur la Terre.

J'ignorais la teneur du message reçu, mais ça ne lui plaisait pas, et j'avais le malheur d'être concerné. Je me redressai très lentement, comme si le monde risquait de basculer si j'allais trop vite. Les indices tournoyaient dans ma tête, créant une sorte de tourbillon de poussière dans lequel une forme se dessinait peu à peu. Je sentis un gros creux dans mon ventre. *On y est, Hak*. Comme dirait Hannu Holmstrom : « grosse merde droit devant ».

Je me tournai vers Chakana. Croisai le regard rougi par le manque de sommeil. Vis les lèvres serrées, la mâchoire tremblante de rage.

— Quoi ?

Mais en réalité, je savais déjà.

## Chapitre 22

Ils l'avaient chopée à la gare, se camouflant dans la foule éparse jusqu'à pouvoir s'approcher assez pour éliminer ses gardes du corps à bout portant. À les voir faire, ça avait même l'air facile.

Madekwe avait quitté Vector Red tôt, sans m'avertir, préférant s'en remettre à Grant et à ses gorilles niveau platine. Mais ça n'avait pas suffi. Les assaillants avaient frappé vite et fort, avec des pistolets à impulsion électrique et des techniques de combat rapproché. Les gars de Grant n'avaient pas compris ce qui leur arrivait. Ils n'avaient même pas eu le temps de sortir leurs armes. Quant aux passants, tout était déjà presque fini avant qu'ils s'aperçoivent de quelque chose. Cinq bombes pixel stratégiquement placées dans le hall avaient fait le reste, rendant les enregistrements des lorgnons à peu près inutiles.

Le système de surveillance du bâtiment avait souffert aussi : un méchant virus lancé dans les protocoles de traitement vidéo six minutes avant l'attaque. Au moment où Grant et son équipe prenaient cher, le virus avait déjà grillé toutes les caméras de la gare. Les quelques images confuses qui restaient évoquaient un cauchemar récurrent d'otage brutalisé, avec des silhouettes masquées, floues mais imposantes, déformées par les hoquets de la vidéo.

— Ça peut être n'importe qui, même des putains *d'extraterrestres*. (Chakana était dégoûtée. Elle regardait ces maigres images en boucle, plantée au milieu des écrans disposés en arc de cercle dans le PC sécurité de l'Autorité portuaire.) Ces enculés savaient exactement ce qu'ils faisaient. On tirera même pas une signature cinétique de cette merde.

Le responsable de la gare et son assistant échangèrent un regard lourd, mais aucun des deux ne risqua un commentaire. Leur allure de jeunes cadres dynamiques en disait long sur la fréquence à laquelle ils avaient à traiter de graves agressions criminelles. La rupture du *statu quo* semblait méchamment les secouer. Le chef contourna Chakana avec précaution afin de lancer une autre série d'images.

— Voici... euh... par où ils sont partis.

Cadrage panoramique à l'intérieur de longs tunnels. Les ravisseurs entraînaient Madekwe à marche forcée, dos à la caméra. Une vidéo aussi pourrie que les autres, sans l'ombre d'une info utile. Je dénombrai six silhouettes mais n'en étais même pas sûr. Seule la logique me permettait de supposer qu'il s'agissait bien de Madekwe au centre. Vu les détails, n'importe quel grand quidam à peau sombre aurait fait l'affaire. Même les caractéristiques sexuelles demeuraient indistinctes. Quant aux autres personnes...

— C'est pareil, cracha Chakana. Ça peut *toujours* être n'importe qui.

— Ouais, acquiesçai-je en hochant la tête. N'importe qui sachant que Madekwe était chez Vector Red. N'importe qui prêt à intervenir dès qu'elle sortirait, avec une demi-douzaine de mercenaires sous le coude.

Le lieutenant me lança un regard circonspect. Des questions cruciales flottaient dans l'air, auxquelles il valait mieux ne pas répondre. « *Qui avait de tels moyens humains à disposition ?* » « *Qui bénéficiait d'une telle capacité de surveillance ?* »

« *Qui portait des Glock Sandman comme arme de service ?* »

Le responsable de la gare se racla la gorge.

— On peut au moins voir qu'ils ont utilisé les tunnels d'évacuation. Ce qui les a menés sur les quais du Vallée Express, direction est. Le *Chercheur d'aube* était en phase d'embarquement. Nous ne pouvons encore rien affirmer en l'état actuel des choses, mais bon... (Il haussa les épaules comme si ça lui faisait mal.) C'est sans doute de cette manière qu'ils se sont enfuis.

Chakana bouillonnait intérieurement. Je regardai l'heure indiquée sur les images, la comparai à celle de mon lorgnon. À quelques minutes près, l'action s'était déroulée au moment où on essayait de me foutre un missile spatial sur la gueule. Frappes simultanées. À présent, à peine quatre-vingt-dix minutes plus tard, nous étions là, comme des cons, à regarder les assaillants prendre la fuite.

— On les a perdus, Nikki, dis-je calmement.

— Ah ouais ? Vous en êtes sûr ?

Le Vallée Express, joyau de la couronne des infrastructures LINCOLN sur Mars. Les pubs prétendaient qu'il allait *vraiment vite*. Pour une fois, elles ne mentaient pas. Valles Marineris courait sur plus de quatre mille kilomètres, une distance que l'Express pouvait théoriquement parcourir en un peu plus d'une heure. L'aspect *théorique* provenait du fait qu'il y avait

des gares en chemin dans lesquelles il fallait bien s'arrêter, avec des passagers désireux de monter ou de descendre. Malgré ça, même en tenant compte des phases de décélération, d'arrêt et d'accélération, quatre-vingt-dix minutes après avoir quitté Bradbury Central, le *Chercheur d'aube* était en règle générale déjà à mi-chemin de la Porte d'Eos.

— Dites-moi au moins que vous avez prévenu les gars de l'Express, s'enquit Chakana. Dites-moi au moins que vous leur avez fait stopper le train.

— Oui, bien sûr. Ils l'ont arrêté au nœud de Rand. (Le responsable passa une main nerveuse dans la grosse frange qui menaçait de lui tomber sur le lorgnon.) Ils m'ont... Ils m'ont expliqué que ça leur avait pris du temps de désactiver l'IA de bord sans menace vitale immédiate.

— Et... ?

— Aucune trace, répondit-il en écartant les mains. Une équipe scientifique inspecte chaque compartiment. Elle étudie les vidéos prises dans le train, mais elles sont aussi brouillées que les nôtres. Tous les passagers ont été contrôlés à Rand. Les coupables étaient déjà descendus.

— La police locale contrôle les autres gares, ajouta l'assistant.

Chakana grogna. « *Mon cul si ça sert à quelque chose* », disait son regard.

Le nœud ferroviaire de Rand, donc. Sept grosses gares vers l'est, sans compter quelques petites stations dans Bradbury avant que le train sorte des limites de la ville. Plus une poignée de cités-dortoirs merdiques dont j'avais oublié les noms. Autant d'options pour les fuyards, sans possibilité de savoir laquelle ils avaient choisie, ni quel moyen de transport les attendait à la sortie, ni quelle direction ils avaient prise ensuite.

Grâce à quoi la zone de recherches couvrait toute la partie médiane de l'est de l'Entaille.

— Vous avez pu interroger les gardes du corps ? demandai-je.

Le responsable secoua la tête.

— Pas encore. Ils ont tous reçu plusieurs décharges de PIE. Deux d'entre eux ont aussi pris de sales coups sur la tête. On les a emmenés à Santa Yemaya.

— Des témoignages intéressants, sinon ?

— On a recueilli quelques déclarations. Rien de concret. Ce sont des civils, trop abasourdis pour tenir des récits cohérents. (Lui-même avait l'air d'un brave civil, les yeux encore légèrement écarquillés par le choc.) Deux



personnes ont dit que les assaillants portaient des masques noirs. Une autre que leurs visages étaient comme de l'eau. Une femme a déclaré avoir reconnu deux types de la télé, *mais c'était deux fois le même*. Et j'allais oublier un dernier témoignage affirmant qu'il s'agissait de *démons*.

— Donc ils portaient des masques itératifs à cycle rapide, analysai-je en hochant la tête. C'est logique. Ça surprend assez les gardes du corps pour leur donner une fraction de seconde d'avance dans la bagarre, et ça les couvre au cas où le virus n'aurait pas grillé la surveillance vidéo.

Le responsable me considéra d'un air hébété, comme si je venais de traverser le plafond à l'instant avec un masque itératif sur la tête. Il reprit, presque en pilote automatique :

— On sait juste que c'était le chaos dans le hall. De la pure folie. On nous a même dit que les agresseurs criaient des conneries de *pistaco* à propos d'arracher le foie des gens.

— Le foie ? répéta Chakana d'un ton ironique.

— Tout à fait, madame. Corroboré par plusieurs témoins. D'ailleurs nous avons récupéré... ça de la bande audio.

Deux écrans accueillirent les schémas d'une table de mixage. Lignes bleues placées sur un graphique et bandes multicolores ondulant au rythme du son. Lequel semblait fait de sifflements, de coups de tonnerre, de cris poussés sous l'eau. Avec, au milieu, un unique passage évoquant des mots :

« ...anc...eh...a...o... »

En définitive, pas plus clair que les images. Mais on y reconnaissait quand même la cadence de l'espagnol.

— Un peu obscur, admit le responsable de la gare. Néanmoins, le logiciel prédictif nous l'a traduit comme suit.

Le bruit de fond cessa, remplacé par une voix masculine atone :

« Arrancales el higado. »

Chakana croisa mon regard. Je ne pus que hausser les épaules.

— Ça confirme les témoignages, insista le chef avec obstination. « Arrachez-leur le foie. » Nous travaillons encore sur les effets du virus pour obtenir un rendu plus réaliste.

Je remarquai une légère note d'enthousiasme dans sa voix. C'était du boulot qu'il savait faire, qui lui donnait l'impression d'être utile. Je n'allais pas lui reprocher de s'y accrocher.

— D'accord, dit Chakana avec une douceur de mauvais augure. Dans ce cas, pouvez-vous me préciser combien de victimes ont subi une ablation du

foie ?

Le responsable serra les lèvres un court instant.

— Aucune, évidemment, mais...

— *Alors pourquoi vous gaspillez du temps de calcul pour ça ?* (Pas vraiment un cri, plutôt une sorte d'abolement sourd. Chakana se tourna vers le pauvre homme comme une tourelle de char.) Là, nous sommes face à l'enlèvement d'une VIP. Une putain d'ultraroutarde de LINCOLN kidnappée sous le nez de l'Autorité portuaire. Exfiltrée du site sans que les systèmes de sécurité nous fournissent autre chose que de la merde. Et vous voulez bosser sur du *vaudou* ?

— Je... Nous pensions que...

— Non, je ne crois pas que vous *pensiez*. (Chakana faisait des efforts visibles pour maîtriser ses nerfs. Sa main ouverte trancha l'air.) Arrêtez-moi ça. Tout de suite. Nous n'avons pas une minute ni un processeur à perdre avec une foutue légende andine utilisée pour effrayer les témoins. Je veux des *visages*. Je veux des *noms*. Je veux savoir *où ils sont allés* ! Voilà à quoi vont servir vos machines. Voilà ce que vous allez faire ces dix prochaines heures, et personne ne dort tant que c'est pas fini. Suis-je bien claire ?

Le responsable déglutit, hocha la tête. Ses yeux dansaient déjà derrière son lorgnon, transmettant les ordres. Chakana le scruta encore un moment, sans mot dire, puis se détourna. Un silence lourd s'abattit sur la salle.

— Des blessés parmi les civils ? demanda-t-elle enfin.

— Oui. Les agresseurs ont tiré dans le tas en s'enfuyant. (La colère montait derrière la déférence du responsable.) Une vingtaine de personnes touchées. Sans raison apparente. Ça va de gosses de moins de cinq ans jusqu'à un vieillard en tenue de mobilité. D'après les témoins, ça tirait au hasard.

— Alors c'était sans doute le cas, dis-je en regardant encore une fois les assaillants remonter le tunnel d'évacuation. C'est une bonne stratégie de fuite. Panique généralisée, des corps à terre. Très subtil.

Pas de réponse. Je pivotai ; le responsable et son assistant m'observaient d'un air écoeuré.

— Deux gamins sont morts, annonça le chef d'une voix dure. Le cœur d'une fillette de deux ans s'est arrêté quand la décharge de PIE a perturbé son système nerveux central. Un autre gosse s'est étouffé. Le vieil homme est à Yemaya, mais les médecins ne pensent pas qu'il s'en tirera.

Le silence retomba. Âpre comme du froid sur une blessure. Chakana se secoua, paraissant s'arracher à une transe.

— Vous deux, sortez. Je veux parler à Veil en privé.

Ils s'empressèrent d'obéir, trop heureux d'échapper à l'orage qui grondait derrière l'expression impassible du lieutenant. Chakana attendit que la porte se referme sur eux. Attendit encore un peu. Puis se tourna vers moi.

— Je devrais vous renvoyer direct au trou, cracha-t-elle. Espèce de *connard* ! Je vous avais bien *dit* de pas la lâcher d'une semelle.

— Parce que vous croyez que j'aurais pu empêcher ça ? (Je montrai les images pourries qui tournaient en boucle sur les écrans.) Votre confiance en moi me fait chaud au cœur. Mais je suis juste un putain de nettoyeur à la retraite, Nikki. Pas le Guerrier des sables rouges en personne.

— Vous deviez la *protéger*.

— Ouais, et ses gardes du corps niveau platine aussi. J'ai croisé cette équipe la nuit dernière. Si cinq d'entre eux n'ont rien pu faire, j'aurais pas changé grand-chose. D'ailleurs j'ai failli y laisser ma peau aussi, dans le Vortex. À moins que vous pensiez toujours qu'il s'agit d'un coup des rats de cratère ?

Chakana me foudroya du regard. Sans rien dire.

— C'est qui cette fille ? lui demandai-je.

— Comment ça ?

— Madison Madekwe. C'est qui ?

— Je vous l'ai dit lors du briefing.

— Bien sûr. Une auditrice de seconde zone juste un peu hyperactive. Vous essayez *encore* de me vendre ça ? *Personne* ne déploie de tels efforts pour faire disparaître un sous-fifre. Et c'est pas le genre de Mulholland de descendre de son piédestal pour attribuer un garde du corps spécial à une subalterne.

— Un garde du corps spécial ? Vous ?

— On se fout de nous, Nikki, et vous le savez très bien !

— *Nous* ? (Elle laissa échapper un ricanement incrédule.) Il n'y a pas de *nous* qui tienne, Veil. Je vous ai confié une tâche simple et vous avez merdé. *Nous* n'avons plus rien à nous dire.

J'attendis quelques secondes pour savoir où ça menait, savoir si je retournais en taule. Elle se contenta de scruter à nouveau les images déchiquetées qui défilaient toujours sur les écrans. J'envisageai de lui parler

de Sakarian et d'Astrid Gaskell. Plus pour le plaisir de la déstabiliser, de voir sa tête, que pour une quelconque raison pratique.

Mais c'était une mauvaise idée. J'avais trop à perdre : un joli billet retour vers la Terre. Libération pour bonne conduite.

Je m'éclaircis la voix.

— Écoutez... Madekwe n'est pas encore morte. Ils n'ont pas utilisé des PIE – une arme non létale – pour rien. Ils la voulaient vivante. Pour demander une rançon, peut-être. À moins qu'il s'agisse d'un coup politique, genre la forcer à faire une déclaration contre le Comité de supervision.

Chakana resta muette. Ne quitta pas les écrans des yeux. Je fis la grimace, mais poursuivis mon raisonnement quand même :

— Quel que soit leur plan, ils vont mettre du temps à le lancer. Il suffit que vous fassiez un communiqué de presse standard : attaque terroriste, pas encore de piste précise, la police de Bradbury n'écarte aucune possibilité, tout ça. Sans évoquer l'enlèvement de Madekwe. Comme ça, s'ils cherchent la publicité, ils seront forcés de se découvrir. Et alors...

Elle pivota vers moi avec la rapidité d'une combattante, la vigueur glacée d'un vent de Tharsis.

— Vous avez fini de m'expliquer mon boulot ?

— C'est pas ce que...

— Parce que moi, j'ai fini de vous écouter. (Sa voix s'échauffait peu à peu.) Au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, j'ai une chasse à l'homme à mener sur une bonne partie de cette putain de vallée. Alors maintenant, allez vous faire foutre et laissez-moi travailler.

— Vous commettez une grosse erreur, Nikki. Je peux encore...

Elle me lança un regard si sauvage qu'il me força à fermer ma gueule.

— Barrez-vous, Veil, dit-elle d'une voix plate. Barrez-vous avant que je décide de prendre le temps de vous renvoyer au trou.

J'essayai en vain de soutenir ce regard meurtrier, rougi par le manque de sommeil. Je haussai les épaules et me dirigeai vers la porte. M'arrêtai juste avant de sortir.

— C'est peut-être vrai que j'ai merdé. Mais c'est pas si simple. Le Comité de supervision joue un drôle de jeu avec Madekwe, et vous le savez très bien. On peut pas faire confiance à ces gens-là.

— Je leur ai jamais fait confiance, Veil. C'est en *vous* que j'avais confiance.

Elle se remet face aux écrans. Je quittai la salle avec sa dernière phrase tournant en boucle dans ma tête au même rythme que les images brouillées.

## Chapitre 23

Je sortis de Bradbury Central par l'issue empruntée la veille avec Madison Madekwe. Je restai un moment seul, immobile sur les marches. J'avais froid. Dans le ciel, la Lamina se colorait d'aurores bleu et vert générées par les échanges de chaleur. Les étoiles en devenaient presque invisibles. La tombée de la nuit rafraîchissait l'air à toute allure ; je relevai mon col en jetant un regard noir aux lumières qui parsemaient le campus de l'Autorité portuaire. Il me fallait analyser les trente-six dernières heures. Comprendre ce que j'avais loupé, quelles erreurs j'avais commises. Comment j'avais merdé.

*« C'est en vous que j'avais confiance. »*

Un vilain rictus me déforma les lèvres. *Là, c'est vous qui avez merdé, lieutenant. Faites chanter un meilleur garde du corps la prochaine fois.*

Cette pensée m'apporta une satisfaction amère, mais sans m'aider sur le fond. Car oui, j'avais *merdé*. J'avais perdu l'auditrice que je devais surveiller, et perdu en même temps ma cryocap pour la Terre. En plus, par suite de ma petite dispute avec Chakana, je m'étais aussi coupé des ressources fort utiles de la police.

Sans oublier que je n'avais pas la moindre idée de ce qui se tramait.

*Rester là comme un con ne va rien arranger, mon pote.*

Je laissai le vent glacé me chasser des marches. Je les sautai imprudemment, trois ou quatre à la fois. La pesanteur martienne permettait ce genre de cascade, mais le léger choc à chaque retombée n'était pas très gratifiant : on avait trop l'impression de flotter. J'arrivai en bas des marches sans avoir évacué ma colère. Elle battait dans ma poitrine, alimentée par mon métabolisme qui continuait à *chauffer*.

Je tentai d'en disperser une partie par la marche. Je m'éloignai de la masse luminescente de la gare et parcourus au hasard, à longues enjambées, les allées du campus. Constatant que ça ne fonctionnait pas, je déviai vers le tourbillon étincelant du centre-ville.

Encore aucun appel de Sakarian ni de Gaskell. Bizarre.

*Pas plus bizarre que tout le reste de ce foutu bordel.*

*Allez, qu'on leur arrache le foie !*

J'entendis de nouveau la voix atone déversée par la machine : « Arrancales el higado ! » Ce n'était pas une menace très originale, mais elle semblait tellement hors contexte. Quant au vaudou évoqué par Chakana, il n'avait rien à voir là-dedans. Les ouvriers venus des Andes, premiers travailleurs envoyés par LINCOLN au début de la colonisation, avaient bien sûr apporté leurs mythes et leurs légendes avec eux. Autant d'histoires qui s'étaient vite adaptées au nouvel environnement. La plus connue parlait du *pistaco*, une créature humanoïde, grande et pâle, armée d'un couteau, qui enlevait les Andinos la nuit pour les charcuter ensuite dans un lieu isolé.

Quand je bossais dans les Uplands, ces contes étaient encore monnaie courante parmi les descendants de ces ouvriers. D'autant qu'une variante améliorée du renard des steppes nichait dans le secteur, introduite dans le cadre du Programme pour une faune locale, à l'époque où les gens s'intéressaient à ce genre de choses. À la saison des amours, ces bêtes lançaient un cri à vous glacer le sang, comme si un gosse se faisait torturer quelque part aux alentours. Mais beaucoup d'habitants des Uplands prétendaient que ces hurlements n'étaient pas ceux des renards : il s'agissait plutôt des victimes du *pistaco* condamnées à revivre leur terrible agonie nuit après nuit, jusqu'au jour béni où la Pachamama déclarerait la fin des temps.

Certains des mecs avec qui j'avais travaillé là-bas n'hésitaient pas à détourner cette référence culturelle à leur profit. Des menaces telles que « t'arracher la viande des os si tu ne craches pas le morceau » ou « te découper le dos pour t'extirper le foie » s'avéraient très inquiétantes si elles étaient bien formulées. Alors que les représailles effectives restaient bien plus prosaïques : qui avait le temps d'infliger des punitions si *élaborées* ? Même si j'avais entendu parler d'un ou deux cas graves où ces menaces avaient réellement été mises en œuvre.

En tout cas, ce n'était pas ce qu'on criait dans un hall de gare en plein milieu d'une fusillade.

Pas quand on avait déjà enculé les systèmes de l'Autorité portuaire aussi facilement qu'avec un tube de nanolubrifiant. Pas quand on avait déjà éliminé des gardes du corps expérimentés sans encaisser un seul tir en retour. Pas quand on pouvait, apparemment, mettre la main sur du gros

matos militaire dans le seul dessein de rayer de la carte un autre cerbère qui glandait à cinq districts de la femme qu'il était censé protéger.

Des gars aussi performants et bien équipés ne se tapaient pas sur la poitrine pour faire peur. Ils ne s'embarrassaient pas de *références culturelles*. Ils n'en avaient pas besoin.

*Un putain de missile spatial, bordel de merde. Juste au cas où...*

Je m'arrêtai brusquement sur une place saturée de néons, quelque part au sud de Hayek et de la 10<sup>e</sup> Rue. Je consultai les panneaux pour me repérer. Puis laissai mes pensées et mes démons me rattraper.

*Juste au cas où... quoi ?*

Les assaillants savaient à quelle distance de Madekwe je me situais. Ils savaient que j'étais bien trop loin pour intervenir à la gare, bien trop loin pour gêner leur fuite.

Alors pourquoi essayer de me vaporiser la tronche ?

Je dénichai une cantine automatique servant de la bouffe andine dans une ruelle partant de Hayek. Ce distributeur avait du succès, au point que je dus faire la queue. Les autres affamés attendaient en silence, les épaules rentrées à cause du froid. Fringues épaisses et pas chères : un célèbre indicateur de pauvreté. Entre deux nuages de buée, les bribes de conversations ne parlaient que de la navette et de ses passagers. « Comité de *supervision* ? Supermenteurs, oui. Ils se croient où, ces connards ? On n'est plus au temps de la colonisation, putain. » Et ainsi de suite. Plus quelques blagues cruelles, grossières, le moyen d'expression des dépossédés. J'en avais déjà entendu la plupart une centaine de fois. « Comment t'appelles une Terrienne à gros seins ? » « Un Terrien descend de la navette et voit une bête sanitaire qui le regarde. » « Trois Terriens vont au bordel et demandent la meilleure... »

Une fois mon tour arrivé, je commandai le menu de base et le mangeai debout, directement dans l'emballage. Fumet de la viande mal codée, sauce piquante me brûlant la langue. J'avais toujours pas faim, mais la question n'était pas là. J'avais besoin de carburant. Fort heureusement, la sauce m'explosa les papilles après trois bouchées. Cette foutue bidoche ressemblait autant à de la viande d'alpaga qu'un bain de bouche à du whisky. Pire que les rations des vaisseaux spatiaux, ce qui n'était pas peu dire.



— *Je vois que vous vous forcez un peu, c'est bien, déclara soudain 'Ris. Cela veut-il dire que nous partons en mission ?*

Je cessai de mâchonner. Excellente question.

— *Je viens de me faire virer, subvocalisai-je à travers les bouts de nourriture. T'as pas entendu ? Et Madison Madekwe a disparu. Elle est détenue quelque part dans l'est de la Vallée. Bonne chance pour la retrouver. Donc non, pas de mission.*

— *Dans ce cas, pourquoi mangez-vous ?*

Je finis de mâcher et d'avaler ma bouchée.

— *J'en sais rien, reconnus-je. Ça tourne pas rond, cette affaire.*

— *Sans réfléchir, dites-moi la première chose qui vous vient à l'esprit, la première action à mener.*

— *Parler à Holmstrom.*

— *Pourquoi ?*

— *Il devait se renseigner sur Madekwe. Mais non... Il aura rien avant la fin du week-end.*

— *Alors pourquoi vouloir lui parler ? À quel sujet ?*

Je dévorai le reste du menu pour me donner le temps d'aligner trois pensées. Fouiner dans le subconscient en quête d'avantages opérationnels faisait partie des protocoles standards d'Osiris. Mais ça n'en restait pas moins salement intrusif.

— *Il m'a déniché des infos sur Cradle City. Sur les complices connus de Pavel Torres. Ce qui d'ailleurs...*

Je sus que je tenais un truc avant de savoir quoi. Je sus que je tenais une réponse avant même d'en connaître la teneur.

La conversation avec Chakana sur la passerelle, devant ma capsule :

« *De toute façon, je vois pas en quoi vous buter empêcherait Madekwe de bosser. On lui trouverait un autre ange gardien, point final.*

— *Personne n'est irremplaçable. »*

Et ma réplique, du tac au tac :

« *Sundry Charms... Son job, c'est d'être Sundry Charms. Personne d'autre ne peut le faire à sa place. Donc il est irremplaçable. »*

Personne d'autre ne peut le faire à sa place.

Je me rappelai aussi ma belle modestie : « *Je pense pas que ce soit moi le problème. »*

Foutue erreur.

D'autres fragments de conversation – avec Hannu Holmstrom cette fois – vinrent à leur tour rebondir dans mon crâne avec une force née d'un sens nouveau :

*« Sinon, t'avais raison à propos de ce Decatur. C'est bien le mec avec qui tu bossais à la Conformité.*

*— Il est toujours là-dedans ?*

*— Pas que je sache. En fait, on dirait qu'il a trouvé des occupations plus lucratives. Il a fait de gros achats. Même un peu de Marstech de l'an passé. En ce moment, il vit dans un hôtel de la rue principale. »*

Grâce aux MEG et aux analyses hormonales, Osiris sentit tout de suite ma percée.

*— Sans réfléchir, dites-moi la première chose qui vous vient à l'esprit, répéta-t-elle.*

J'écrabouillai l'emballage et le jetai à terre. Puis me frottai les mains pour en ôter le plus de graisse possible.

*— Prends-moi une place sur le prochain Express à destination de Cradle City. En partant de plus à l'ouest que Bradbury Central. Espace de rangement minimal. Utilise une couverture pour le paiement, la plus difficile à remonter possible. Ah ! il me faut aussi un endroit où pieuter là-bas. Pas cher, genre capsule. Mais en centre-ville.*

*— C'est fait. (Les références défilèrent sur mon lorgnon avant de disparaître.) Départ dans deux heures et trente-sept minutes. Réservation effectuée aux Demeures de Luthra, sur Musk Plaza. Vous vous rendez à Cradle City pour y chercher Madison Madekwe ? J'ai pourtant cru comprendre que ses ravisseurs avaient fui vers l'est, pas vers l'ouest.*

Je me fendis d'un sourire sans joie.

*— Ouais, justement.*

*— Vous pensez donc à un leurre. Mais je ne vois aucune raison statistique de croire...*

*— Pavel Torres a disparu à Cradle City. Madison Madekwe a disparu juste avant d'aller y fouiner. Et figure-toi que je suis moi aussi lié à cette foutue ville, puisque j'ai bossé dans la Conformité avec un des nouveaux barons du coin. C'est ma carte « Sundry Charms ». Ce qui me rend irremplaçable. On n'a pas cherché à me descendre pour m'empêcher de protéger Madekwe, mais pour m'empêcher d'aller foutre la merde là-bas en suivant sa trace.*

Il fallut bien deux secondes à 'Ris pour digérer la théorie qu'elle avait fait naître en moi, puis pour y appliquer ses propres grilles d'analyse.

— *Cela ne veut pas dire que les ravisseurs de Madekwe vont l'emmener tout de suite à Cradle City. Ni ailleurs dans les comtés de la Corniche.*

— *Aucune importance. Où qu'elle soit à l'heure actuelle, la clé de toute l'affaire se trouve à Cradle City. Donc c'est là que je vais.*

— *Êtes-vous suffisamment armé pour les Uplands ?*

Question évidente venant d'une IA de combat certifiée par Blond Vaisutis. OSIRIS : Opérateur de Surveillance, d'Intervention et de Ressources Intégré en Support. Conçue pour évaluer et gérer les situations de crise, avec en prime une prédilection tacite pour la bagarre. Je devais préciser « tacite », car il existait malgré tout quelques protocoles chargés de minimiser les pertes humaines, planqués dans les onze mille mètres de filaments-processeurs postorganiques qui épousaient si bien mon cerveau et mon système nerveux qu'il faudrait me réduire en purée pour les enlever. Quand c'était possible, un programme Osiris devait éviter les dommages causés au personnel qualifié – des *actifs* de l'entreprise cliente – voire même parfois au pékin moyen, sachant qu'un nombre trop élevé de victimes tournait au cauchemar pour les relations publiques.

Mais les paramètres « quand c'était possible » orbitaient autour d'une masse centrale composée des « objectifs principaux de la mission », pour laquelle il n'existait aucune vitesse de libération. Face à un choix binaire, Osiris préférerait toujours le meurtre à l'échec.

J'aimais penser que j'étais câblé un peu différemment, même si, au fond de moi, j'en doutais.

— *Les armes que je porte sont suffisantes. Je vais poser des questions, pas déclencher une guerre.*

— *Vous n'êtes pas convaincu par cette affirmation, nota Osiris. Comptez-vous informer le lieutenant Chakana de vos plans ?*

— *Pour quoi faire ?*

— *Il pourrait s'avérer utile de compter sur un renfort de la police locale, au cas où vos questions ne seraient pas aussi bien reçues que vous semblez bizarrement l'espérer.*

J'étudiai la question. Les renforts n'étaient pas un concept courant chez les nettoyeurs. Quatre-vingt-dix-neuf pour cent du temps, rien de tel n'était disponible ; seul existait le face-à-face entre vous et le problème que l'on vous avait réveillé pour résoudre dans l'immensité glacée du vide spatial.

Un contexte très particulier qui se reflétait dans le conditionnement des nettoyeurs : soit on réglait le problème tout seul, soit on échouait.

D'autant qu'il ne fallait pas oublier l'enflure au Glock Sandman qui avait tenté de me bloquer dans la Dyson. Je n'avais aucune *preuve* que c'était un flic. Mais je n'avais guère apprécié l'expression de Chakana lorsque j'avais mentionné l'arme.

— *Non, pas de renforts, décidai-je. On la joue discrète. Moins il y aura de gens au courant, mieux ce sera. Mais c'est vrai qu'un flingue ou deux de plus ne feraient pas de mal.*

La station Arc de Cérès et les avenues qui en partaient, la nuit. Horizons architecturaux rêvés par des machines. Des angles durs atténués par l'obscurité, des chemins aux courbes infinies se noyant dans la pénombre. Le Vortex offrait très peu d'éclairage public, vu que la majeure partie de l'espace locatif était occupée, là aussi, par des machines. Une lumière chiche provenait des rares signaux de maintenance placés près des échelles et des portes d'accès, teintant les environs du rouge pâle de la peinture éclairante. De loin en loin, le logo d'une entreprise luisait sur un toit, entouré de protections contre le vandalisme, et déversait une fraction de sa radiance dans les rues qu'il surplombait.

À part ça, rien.

Les résidents du Vortex s'y étaient habitués. Ils n'étaient pas stupides au point de croire que la municipalité se bougerait pour arranger les choses ; les lorgnons possédaient tous un système de vision nocturne, de *quoi* pouvait-on se plaindre ? Alors les gens se consolaient en rabâchant le vieux refrain de l'esprit de la Haute Frontière. Ils agrémentaient les murs avec leurs propres signaux de peinture éclairante, bleu-vert ou jaune danger, pour indiquer directions et adresses. Quant aux graffitis, ils restaient à mon humble avis bien trop gentils. Il fallait souvent escroquer, ou mendier, ou voler afin d'alimenter la fameuse vision nocturne très gourmande en énergie sur les lorgnons bas de gamme, car les mises à jour des logiciels et les batteries complémentaires n'étaient pas données. Pour beaucoup, c'était la meilleure option à court terme. Après tout, personne ne comptait passer sa vie dans le Vortex. Comme ils le disaient tous : « La Haute Frontière est une matrice mouvante d'occasions à saisir pour ceux qui veulent aller de l'avant. » Pour qui travaillait dur, travaillait bien, la récompense était presque assurée. Or tous ceux qui traînaient ici descendaient en droite ligne

de gens qui avaient choisi de venir sur Mars au lieu de dépérir au fond d'un bureau terrien. Quand on portait en soi les gènes des pionniers, comment pouvait-on échouer ?

Des personnes avec moins d'étoiles dans les yeux s'hypothéquaient elles-mêmes en échange d'une solution à plus long terme : des modifications rétiniennes à croissance rapide, censément à base de gènes de requin ou de hibou, mais plus probablement – vu le prix – récupérés sur les innombrables chats errants qui peuplaient les rues. Il fallait compter deux semaines pour que les cristaux constituant le tapis clair parviennent à maturité derrière les rétines. Un processus douloureux et sujet à complications, mais les nouvelles capacités photoréceptrices devenaient aussitôt disponibles.

J'avais reçu mes modules de requin grâce à Blond Vaisutis, à l'âge de six semaines, dans une clinique d'Exmouth spécialisée dans l'amélioration des futurs nettoyeurs. Mon cerveau de petit enfant œuvrait encore à maîtriser sa vision naturelle, donc c'était le bon moment. Ça n'avait pas dû être une partie de plaisir pour un nouveau-né, mais en échange j'avais bénéficié toute ma vie de cette vision amplifiée. Là, je me déplaçai dans les rues obscures du Vortex aussi aisément que sur le boulevard Hayek en plein jour. Le monde autour de moi brillait d'un léger éclat bleuté. Précision opérationnelle parfaite.

Les marqueurs de scène de crime étaient encore en place à l'extérieur du 1009 de l'allée Cérès 4.7. Même pas vandalisés. Un petit drone sentinelle patrouillait dans la pénombre ; il m'inspecta avec une lumière rouge vibrante et décida de me laisser passer. Je résistai à l'envie de lui flanquer un coup de pied. À chacune de mes sorties de coma, ces machins étaient de mieux en mieux armés, et les paramètres de la police de Bradbury ne connaissaient plus la pitié depuis les dernières émeutes de 4Rock4. Si ça ne valait plus le coup de se mettre les flics à dos – et en toute honnêteté ça ne l'avait jamais valu –, alors c'était d'autant plus vrai avec leurs IA.

Je grimpai l'escalier. Ariana m'attendait en haut. Dans le même pyjama bon marché, le visage démaquillé, les yeux encore bouffis de sommeil. Un sourire incertain se dessina sur mes lèvres.

— T'as changé d'avis pour la revanche ?

— Arrête tes *conneries*, Hak. J'étais vachement inquiète pour toi. J'ai pris qu'un quart de comprimé, juste assez pour laisser une trace au cas où les flics me feraient chier pour pas leur avoir ouvert.

— Pas bête.

Elle me gratifia d'un regard amer qui signifiait : « *Prends pas cet air supérieur avec moi, pauvre con.* » Je me raclai la gorge.

— Écoute, Ari, viens quand même prendre un verre avant de te coucher. Je pourrais...

— Quelqu'un traînait par là, m'interrompit-elle. Quelqu'un qui te cherchait.

Je lui servis un verre malgré tout, un cocktail sucré, bien chargé en rhum comme elle aimait. Elle s'assit au bord du lit, le verre sur les genoux, sans y toucher, tandis que je passais en revue les images prises par la Dyson ces dernières heures. La poursuite dans l'escalier ; l'éclair blanc de la lacrymo ; moi m'extirpant du nuage comme une andouille, pleurant et toussant ; Ariana et moi ; moi tout seul ; moi avec les flics ; moi avec Chakana.

Puis : scène vide.

— Je me suis réveillée il y a une heure, dit Ariana pour rompre le silence. J'avais un message des flics dans ma boîte aux lettres, un gros baratin me demandant de les appeler rue Sojourner si je remarquais quelque chose d'inhabituel, tout ça. Ils se sont pas emmerdés à faire du porte-à-porte.

— Non, répondis-je d'une voix absente, les yeux sur les images. Ils avaient un plus gros truc à traiter.

— Bande d'enculés. (Insulte lancée sans force. Comme tous les habitants du Vortex, Ari ne saisissait que trop bien son importance relative dans le grand schéma du maintien de l'ordre.) Enfin bon, je me suis levée et j'ai regardé la caméra extérieure, tu sais, juste pour vérifier qu'ils étaient tous partis. Et j'ai vu ce gars sur la passerelle, planté devant ta capsule.

— Ouais, le voilà, marmonnai-je.

L'écran afficha une silhouette banale, comme les fringues, avec les inévitables capuche et lorgnon opaque. La partie inférieure du visage titilla ma mémoire, mais pas assez pour que je reconnaisse quelqu'un. Les coups d'œil incessants qu'il jetait de côté n'aidaient pas.

— Ce fils de pute s'y connaît en techniques de surveillance.

Ari bâilla, combattant la mélatonine.

— Tu crois qu'il est avec les mecs qui se sont fait exploser ? Ou alors un flic qui revient inspecter quelque chose ?

Je mis les images en boucle. Un peu d'infrarouge et d'analyse spectrale : aucune trace d'arme. De plus, le langage corporel n'était pas celui d'un

expert de la violence. J'ignorais d'où venait ce type, mais ça ne ressemblait pas à une nouvelle attaque.

Quelque part, quelqu'un reconsidérerait peut-être sa stratégie.

Un muscle frémit sous mon œil gauche. Signe de colère. Je la rangeai dans un coin, pour la ressortir quand ce serait utile.

— Ari, je vais quitter la ville un moment. Si tu revois ce mec ou n'importe qui d'autre devant chez moi, tu t'en occupes surtout pas. C'est pas des gens à qui t'aimerais avoir affaire.

— D'accord. (Ariana, danseuse nue, ne côtoyait que des gens à qui elle n'aimait pas avoir affaire.) Tu vas dans un endroit sympa ?

Elle était née sur Mars. Sa question n'était même pas une blague.

Je ne quittai pas des yeux la silhouette à l'écran.

— Deux semaines au bord de l'océan. Ça fait des siècles que j'ai pas surfé.

— Hein ?

— Rien. (Je sentis la colère chercher à remonter.) Comme je t'ai dit, fais gaffe. Je m'en veux déjà de m'être fourré dans ce pétrin, j'ai pas envie de te compter parmi les victimes collatérales.

Elle sourit, s'appuya en arrière sur les coudes.

— Hak, t'es vraiment mignon, parfois.

— Je le mettrai sur mon CV.

Ses hanches remuèrent dans le pyjama. Elle se frotta les cuisses l'une contre l'autre.

— Va falloir que tu fasses plus que ça.

Je pris une grosse inspiration, les yeux sur ses jambes.

— T'es sûre ?

— Je suis sûre, nettoyeur.

— T'as fini ton verre ?

Ari l'inspecta d'un air songeur. Il était encore à moitié plein de cocktail et de glace. Elle le leva comme pour porter un toast, haussa les sourcils, puis, lentement, déversa la boisson sur le haut de son pyjama. Le tissu bas de gamme adopta aussitôt la forme de ses seins ; la fraîcheur lui dressa les tétons. Le verre vide roula à terre. Elle baissa la tête pour contempler un instant son œuvre avant de croiser à nouveau mon regard, sourire aux lèvres.

— Voilà, j'ai fini, dit-elle d'une voix rauque. Et je suis toute mouillée.

## Chapitre 24

Sakarian m'appela alors que j'étais en route pour prendre l'Express. Je m'étais adossé au coin d'un wagon du métro aérien ; le paysage nocturne de Bradbury défilait devant moi et je me sentais bien plus heureux que j'aurais dû. Des images criardes de mon match revanche avec Ariana couraient dans ma tête. Mon sac patientait à mes pieds. Dans mes veines, ça *chauffait*. Le rythme joyeux de l'action me battait les tempes.

— Veil, vous êtes où, bordel ?

— Dans le métro. Pourquoi ?

— Je suppose que vous savez ce qui s'est passé cet après-midi à Bradbury Central.

— Vous supposez bien.

— Vous deviez la protéger, Veil.

— Ouais, au lieu de quoi je me promenais dans une belle limousine avec Astrid Gaskell et Peter Sakarian. Dur d'être à deux endroits à la fois, même pour moi.

Malgré l'audio seul, je le sentis ravalé un vilain commentaire. Il laissa passer un temps, la respiration lourde.

— Gaskell n'est pas contente, dit-il enfin. Si Madekwe réapparaît dans un sac à viande, vous pourrez vous torcher le cul avec votre billet de cryocap.

— Sakarian, je vous en prie, dites-moi que vous saviez mieux motiver vos troupes dans les Uplands. Vous esquintez mon image des marshals.

— Vous voulez que j'esquinte aussi votre droit de respirer à l'air libre ? J'ai vérifié votre dossier, connard. Chakana a fait un vice de forme. Je transfère ça au Bureau des affaires internes et vous retournez au trou plus vite que la lumière.

— Gaskell a peut-être son mot à dire. J'aurais du mal à retrouver Madison Madekwe depuis une cellule.

Nouvelle hésitation.

— Vous avez une piste ?



— Je dois parler à certaines personnes. Après, on verra où ça mène. Mais je suis sûr d'une chose, c'est que Madekwe chassait un lièvre beaucoup plus gros qu'une simple embrouille dans les protocoles de la loterie. Et je parierais qu'Astrid Gaskell en sait sacrément plus sur le sujet qu'elle veut bien nous le dire.

— C'est quoi, de la parano de rocheux ? grommela Sakarian. Écoutez-vous un peu, on dirait un clone de DeAres Contado. Le grand méchant Comité de supervision venu nous voler nos âmes. C'est sans doute ce que pensent les crétins qui ont enlevé Madekwe.

— Commencez par lire le rapport avant de les traiter de crétins. C'était du beau boulot. Ils ont neutralisé une équipe de sécurité HKU, niqué le système de surveillance de Bradbury Central et filé sans l'ombre d'un problème. Au même moment, ils ont essayé de me buter chez moi. Avec du matos militaire. Vous trouvez que ça ressemble aux rocheux ?

Silence. Je pouvais presque entendre le cerveau de Sakarian bouillonner en analysant les données.

— C'était vous, la bombe ?

— Presque. C'est pas passé loin. D'ailleurs c'était pas une bombe, c'était une sous-munition de missile spatial. Donc vous feriez mieux de pas sous-estimer ces mecs.

— Et les gens que vous allez voir ?

— Je compte pas les sous-estimer non plus.

— C'est pas ce que je voulais dire. Vous allez voir qui ? Dans quel quartier ? (Une pensée sembla soudain le traverser.) Votre localisation citoyenne est désactivée ?

— J'en ai pas. Je suis pas d'ici, rappelez-vous.

— Par la Pachamama et tous ses saints ! *On vous a naturalisé sans vous poser les implants ?*

— Faut croire que ça peut arriver.

Surtout quand on y consacrait une bonne partie de ses maigres indemnités de licenciement.

— J'aime pas ça, Veil.

— Qualité, Choix, Liberté, monsieur le préfet. Je me contente d'exercer les droits accordés par la Charte, comme tout le monde.

— Eh bien, en attendant, vous feriez mieux de réfléchir à ce qui se passera si ceux que vous allez voir n'apprécient pas vos questions. (La raillerie quittait peu à peu sa voix, remplacée par ce qui ressemblait à une

véritable inquiétude.) Vous êtes sûr que vous ne voulez pas me dire où vous allez ? Je pourrais garder un œil sur vous. Prévoir des renforts en cas de besoin.

— *Vous voyez, qu'est-ce que je disais ?* intervint 'Ris.

— Je pense pas que ça m'aiderait, Sakarian. Je vais marcher sur des œufs. Jouer sur la confiance. Si quelqu'un se rend compte que je débarque avec toute une bande de vos gentils défonceurs de portes, plus personne voudra me parler.

— Mais au moins vous resterez en vie.

Quelques sales souvenirs des Uplands me revinrent en mémoire.

— Pas sûr. Ça dépendra de la vitesse à laquelle vos gars défonceront la porte.

— Nos équipes d'intervention rapide sont...

— Pitié, épargnez-moi la pub. Ça va aller, d'accord ? Je vous contacte dès que j'ai du nouveau. De votre côté, faites gaffe au Comité de supervision. Je sais pas ce qui se trame, mais vous et moi, on n'est pas encore au courant.

Après quoi je coupai la ligne pour ne pas entendre ses protestations.

L'Express, on ne s'en lassait jamais.

*A priori*, un boulot consistant à traverser l'espace interplanétaire à des vitesses inconcevables aurait dû me priver de toute faculté d'émerveillement concernant les voyages rapides. Mais, dans l'espace, l'impression de mouvement n'existait presque pas et les destinations étaient en général très lointaines. À part l'accélération initiale et les brusques corrections de trajectoire, rien ne signalait qu'il se passait quelque chose hors de la coque. Et encore, ça ressemblait plus à un coup de poing dans la gueule qu'à du mouvement. Le reste du temps, un calme dense et infini régnait en maître, masquant le fait que le vaisseau se dirigeait bel et bien quelque part.

Alors que les voitures à deux étages de l'Express, malpropres et saturées d'électricité statique, offraient une tout autre sensation : celle de s'enfoncer dans le fût d'un énorme canon prêt à tirer.

Ce qui n'était pas très loin de la vérité.

Malgré la déco démodée et les sièges lents à répondre, les passagers s'apprêtaient à être propulsés dans le système de transport par effet de vide de Valles Marineris à une vitesse avoisinant mille mètres par seconde.

Même en comptant les divers arrêts en gare, l'Express débarquait Porte de Tharsis en moins de temps qu'il n'en fallait au métro pour traverser Bradbury. Au bout de la ligne se trouvait la pire des enclaves humaines sur Mars, et il suffisait de pioncer dans son siège pendant deux petites heures pour y parvenir.

Sauf que pioncer, ça ne risquait pas de m'arriver. Malgré les efforts louables d'Ariana pour me balancer une bonne dose d'endorphines dans les veines, je recommençai à *chauffer* avant même d'être sorti des limites de Bradbury. Et je n'avais pas envie de regarder l'écran censé me servir de fenêtre. Car à l'extérieur de l'Express, il n'y avait rien d'autre à voir qu'un tunnel de nanobéton défilant à toute allure dans l'obscurité. Pas de quoi détendre le passager moyen. Donc les autorités compétentes avaient opté pour ces écrans qui montraient des paysages martiens défilant à environ six pour cent de la vitesse réelle, paysages souvent interrompus par des pages de pub. Les images choisies n'avaient aucun rapport avec ce que les passagers pourraient apercevoir si l'Express se déplaçait en surface, mais, à vrai dire, les pubs n'avaient pas grand-chose à voir avec la réalité non plus. Ici, comme partout dans l'Entaille, la quiétude du consommateur passait avant la vérité.

Dans la voiture, les autres passagers n'offraient guère de distractions. Ils n'étaient pas très nombreux à cette heure de la nuit. Je les avais mémorisés un par un en montant à bord, plus par habitude que par peur d'être suivi. Je pouvais fermer les yeux et retrouver sans effort les visages et les positions de ces vingt-sept personnes. Je finis même par m'atteler à l'exercice, juste pour jouer avec 'Ris.

— *Le grand type grisonnant près de la porte. À mon avis, un fangeux à la retraite gagnant sa croûte avec des pubs et des animations promotionnelles.*

— *Improbable qu'un fangeux, retraité ou non, se montre en public avec un lorgnon aussi ringard.*

— *Pas faux. Bon, la femme six rangées derrière. Une qualpro virée pour faute grave. Elle a retrouvé un boulot avec un salaire divisé par deux. Elle pense aux dix années de merde qui l'attendent avant de pouvoir rentrer à la maison.*

— *Possible. Ou alors elle a juste la migraine.*

Et ainsi de suite.

Au final, pour avoir l'impression d'agir, j'appelai Holmstrom. Un avatar surréaliste composé de perles et de câbles me répondit d'un ton sec :

— Veil, putain ! Je t'ai dit que je pourrais pas me charger de ton affaire avant la fin du week-end. Ça sert à rien d'essayer de m'amadouer pour obtenir des résultats plus vite.

— J'appelais pas pour ça. T'as noté une explosion dans le Vortex, cet après-midi ?

— Je la note maintenant, marmonna-t-il. Voyons ça. Au 1009 de l'allée Cérès... C'est juste en bas de chez toi, non ?

— Ouais.

— Je vais pas perdre mon temps à demander si ça te concerne...

— À mon avis, on voulait me buter à cause de ma copine l'auditrice. Qui s'est d'ailleurs fait enlever à Bradbury Central au même moment. Les médias n'en parlent sans doute pas ; les flics ont dû balancer un communiqué de presse sur une attaque terroriste.

— Je regarde ça... Effectivement, pas de noms. « Une violente attaque terroriste aux motifs encore inconnus », disent-ils. Aucune mention de Madekwe ni même de LINCOLN. Eh bien, quelqu'un s'est donné beaucoup de mal pour mettre cette femme hors jeu. Sacrement gênant pour toutes les parties concernées. Au fait, t'étais pas censé veiller sur elle ?

— *Elle* n'était pas censée se balader sans moi, rétorquai-je. Elle a quitté une réunion plus tôt que prévu, sans me prévenir, et s'est barrée avec une équipe de sécurité. Niveau platine.

— Je vois. On regarde pas à la dépense.

— Pour ce que ça a servi, bordel. Les assaillants leur sont rentrés dedans aussi facilement que la bite de Supay dans le cul d'un pécheur. Le tout en bousillant le système de surveillance pour se couvrir. Ah ! j'ai failli oublier que ceux chargés de mon cas ont employé une sous-munition modifiée de missile vide-vide Ng Systems.

— C'est... flatteur, dit Holmstrom après un instant de surprise.

— N'est-ce pas ? Tu pourrais lancer une sous-routine ou deux sur la piste de ce genre de surplus militaire ces deux derniers mois ? Au cas où on tomberait sur un truc évident ?

— Veil, t'es sûr que c'est en rapport avec le Comité de supervision ? Parce que c'est pas le genre d'armement qu'on trouve à chaque coin de rue. S'il t'était vraiment destiné, c'était prévu avant que nos chers auditeurs fassent leur grande entrée en scène.

L'argument m'arracha une grimace. Logique imparable.

— Tu peux regarder quand même ? Juste pour voir.

— Vos désirs sont des ordres, nettoyeur. (Un écho sépulcral retentit le temps de la recherche.) Bon, le premier passage ne donne rien. Aucune munition de la Navy changeant de mains dans un endroit suspect. Aucune munition changeant de mains nulle part, en fait, ces deux dernières semaines. Pour ce que je peux en savoir, toutes les escadrilles locales ont leurs stocks bien pleins.

— Vraiment *toutes* ?

Mars était bourrée de fournisseurs militaires. Au début, ils se massaient autour des gros chantiers navals près de Wells, se battant pour les petits contrats que la Navy voulait bien leur laisser. Mais quand le Gingrich Trust avait révolutionné les lois terriennes et abattu la faux de la dérégulation sur nos têtes, ces boîtes s'étaient multipliées aussi vite que le moisi dans une salle de bains. Par-delà les bords de la Vallée, les terres des Uplands non protégées par la Lamina étaient constellées de silos de lancement pour dreadnoughts et d'usines de réarmement clandestines.

— Oui, toutes, affirma le dieu bouc.

— T'as regardé Hellas aussi ?

— Là, faudrait creuser. *Encore* creuser. Je place cette requête juste après celle que tu m'as déjà mendiee ?

— Euh... on va dire que non.

— Bien parlé. (Après un silence, il reprit d'une voix plus douce.) Écoute, Veil, suffit de faire le calcul. De nos jours, plus de trente pour cent de tout ce qui se fabrique dans l'espace est chinois. Ng Systems livre ses produits dans l'ensemble du plan de l'écliptique ; la moitié des munitions de l'*Extase aérienne* avaient ce logo dessus. D'ailleurs la boîte n'est même plus contrôlée par les Chinois. Rachetée par les Viets à la fin de la dernière décennie, si je me souviens bien. De toute façon, si un officier corrompu de l'Armée populaire de libération avait *effectivement* fourni un missile à tes agresseurs ou à leurs intermédiaires, il aurait encore fallu le transporter d'Hellas jusqu'à l'Entaille. Et ça se serait vu comme une bite dans un string.

— T'es sûr ?

Soupir théâtral.

— Coucou, Veil, c'est *moi*.

Malgré un bel effort, j'échouai à masquer ma frustration.

— D'accord. Merci quand même.

— Pas de quoi. Je te rappelle en début de semaine. D’ici là, j’aurai sans doute trouvé des infos sur ta jolie petite auditrice.

— Super.

Je me tournai vers le faux paysage martien, m’y perdis un moment. Holmstrom m’avait mille fois prouvé ses qualités de fouineur de données. Je n’avais aucune raison de ne pas lui faire confiance sur ce coup.

Malgré tout...

— *Appelle Douce*, subvocalisai-je.

Le gazouillis caractéristique du brouilleur. La connexion en audio seul. Le ton mesuré de Douce :

— Oui, monsieur Veil ?

— Au rapport. Votre histoire de taxe est réglée. Au moins pour le moment.

— Merci beaucoup. Nous n’oublierons pas votre aide dans cette affaire.

Sa voix s’était – peut-être – très légèrement détendue.

— Ça tombe bien, enchaînai-je. Parce que j’ai un petit service à vous demander. Figurez-vous qu’on a essayé de me tuer aujourd’hui. Chez moi.

— C’est... ennuyeux.

— Ouais. D’ailleurs ça m’ennuie. Ces gars-là ne rigolaient pas. Ils sont arrivés avec une sous-munition de missile vide-vide. Vous voyez ce que c’est ?

Quelques instants de silence.

— J’ai déjà entendu ce terme, reprit Douce. C’est une arme de guerre spatiale, non ?

— Exact. Celle-là avait été fabriquée par Ng Systems.

— Vous sous-entendez que nous y serions mêlés ? La moitié de ce qu’on trouve dans l’espace aujourd’hui est chinois. Vu votre carrière, vous devez être au courant.

— Je ne sous-entends rien du tout. J’aimerais juste savoir si quelqu’un d’Hellas a livré ce genre de matos dans l’Entaille ces derniers temps. Vous croyez que vous pourriez faire ça pour moi ?

Un autre silence. Plus long.

— Nous pourrions... procéder à quelques recherches. Mais ça prendra du temps.

— Ouais, je comprends. Mais n’en prenez pas trop quand même, parce que j’aimerais pas être dans un cercueil quand vous appellerez. (Une

sonnerie retentit dans la voiture de l'Express.) Bon, faut que j'y aille. Tenez-moi au courant.

La sonnerie se répéta, suivie cette fois par une voix masculine :

— Mesdames et messieurs, chers citoyens, chers visiteurs, nous arrivons à Cradle City. Veuillez rejoindre vos sièges en prévision de l'entrée en gare. Prochain arrêt : Cradle City.

Le sifflement bas du système de freinage se fit aussitôt entendre. Sur la fausse fenêtre, le faux paysage ralentit pour entretenir l'illusion, jusqu'à s'immobiliser sur la jolie vue d'un affleurement rocheux sous une nuit étoilée. Je ressentis un très léger sursaut au moment de l'arrêt complet. Une série de claquements métalliques indiqua que l'Express s'amarrait au manchon de la gare, après quoi le train fut roulé vers le quai, provoquant une secousse de la voiture elle-même glissant à l'intérieur de son enveloppe protectrice pour rester droite. Le plafonnier brilla soudain plus fort tandis que les portes s'ouvraient aux deux extrémités de la voiture.

— Cradle City, mesdames et messieurs, chers citoyens et visiteurs, reprit la voix grave de l'IA. Bienvenue à Cradle City. Il est à présent 1 h 11 du matin. La température au sol est actuellement de moins trois degrés, avec une prévision à moins dix-sept avant le lever du soleil. Vent d'ouest léger. Neuf pour cent d'humidité dans l'air. Veillez à ne rien oublier à votre place et faites attention à la marche en descendant sur le quai.

Les passagers se levèrent les uns après les autres, puis se glissèrent dans l'allée pour se diriger aussi vite que possible vers les sorties. Je restai assis. Les laissai partir. Je *chauffais*, version colère : l'enthousiasme ressenti en quittant Bradbury s'était évaporé.

— *Regarde-moi ces connards. On dirait qu'ils filent s'amuser dans un parc d'attractions. Ou qu'ils ont gagné à la loterie et qu'ils viennent d'atterrir sur Terre. C'est Cradle City, merde. C'est la putain de Corniche. Pourquoi ils sont si pressés ?*

— *Ils ont peut-être de la famille qui les attend.*

— *La ferme.*

Je récupérai mon sac et le mis sur l'épaule avant d'emboîter le pas aux derniers joyeux passagers. Au moment de quitter l'Express, je vérifiai le positionnement du VacStar sous mon bras et du Balustraad dans le creux de mes reins. Pur réflexe opérationnel : à part quelques chauffeurs de taxi et racoleurs d'auberges, je ne pensais pas être attendu. Je ne pensais pas rencontrer la moindre menace.

Mais l'espoir faisait vivre.

Deux minutes plus tard, mon vœu se réalisa. J'étais encore sur le quai, sac à mes pieds, m'étirant pour évacuer la tension de la journée, lorsque j'aperçus du coin de l'œil un mouvement suspect. Je pris soin de n'en rien laisser paraître, puis cessai peu à peu mes étirements sans tourner la tête.

— *T'as vu ça, 'Ris ?*

— *Si vous faites allusion à la perception visuelle que vous venez d'enregistrer à l'extrémité gauche de votre champ de vision, alors oui, j'ai vu.*

Je me baissai pour ramasser le sac et le remettre à l'épaule d'un air détaché.

— *Très bien. Tu me repasses ça.*

Les images défilèrent au ralenti en haut à gauche du lorgnon. D'abord les passerelles de débarquement. Une à chaque extrémité de la voiture pour l'étage inférieur, une seule au milieu – plus large – pour l'étage supérieur. En haut, justement, cet homme. Taille moyenne, plutôt maigre, capuche et vêtements banals ; il aurait sans doute totalement échappé à mon attention s'il n'avait pas marqué un temps d'arrêt en entrant dans mon champ de vision.

Je me dirigeai d'un pas rapide vers les immenses escalators placés en bout de quai. Une fois dessus, j'attendis quelques secondes pour pivoter d'un geste désinvolte, comme si j'admirais l'architecture colossale du tunnel. Osiris repéra aussitôt celui qui me pistait, isolant la silhouette en jaune et analysant ses mouvements. Si mon geste avait dérouté le type, il le dissimula de façon assez admirable. Il suivait les règles de la filature à la lettre en empruntant un escalator parallèle pour ne pas me coller au train. Mais c'était trop tard. Je l'avais repéré.

— *C'est le gars qui traînait devant la Dyson, hein ?*

— *Réponse affirmative à un haut niveau de probabilité. Son attitude à l'heure actuelle est trop différente de celle enregistrée devant la capsule pour que ce soit totalement sûr, mais il vaut mieux partir du principe que c'est lui.*

— *Caractéristiques ?*

— *Mâle. La petite quarantaine, en années terriennes. Aucune aptitude apparente au combat.*

— *Bon à savoir.*



— *J'ai dit « apparente ». L'analyse spectrale révèle une blessure récente au visage et l'utilisation de sutures laser. Il est possible que son expertise relève d'une posture cinétique qui m'est inconnue. Ou alors qu'il cache très bien.*

— *Ou alors il est pas si expert que ça. C'est lui le blessé, après tout.*

— *Ne faites pas l'enfant. Savoir se battre ne signifie pas être invulnérable. Je maintiens que je ne peux pas évaluer avec précision la menace qu'il représente.*

Je me remis dans le sens de la marche. Un courant d'air glacé me balaya le visage, en provenance de la sortie du tunnel. Le vent s'enroula autour de mon cou tel un tentacule avide de m'étrangler. Je m'autorisai un sourire ironique.

— *Tu veux une évaluation de la menace ? Attends dix secondes.*

Le temps d'arriver en haut de l'escalator et de plonger dans l'étreinte froide et sans pitié des Uplands.

## **DEUXIÈME PARTIE**

### **LA VIE SUR LA CORNICHE**

« Tant que vous n'avez pas expérimenté en personne la fameuse Haute Frontière, tant que vous n'avez pas parlé à ses habitants épuisés et vu de vos yeux ses innombrables misères, ne venez pas me dire que cette aventure ennoblit l'espèce humaine. À ma connaissance, les forces à l'œuvre sur une frontière – n'importe quelle frontière – n'ont rien de noble. Durant mes onze années passées comme gouverneur sur Mars, je n'y ai vu aucune noblesse, mais plutôt un fantasme dévorant et masturbatoire de gain territorial autant que technologique, sous-tendu par des conditions de travail tenant de l'esclavage, par une corruption rampante à tous les étages et par une violence allant du presque légal au pleinement mafieux.

L'Histoire retiendra donc que mon seul crime a été de ne pas céder à ce fantasme. Elle retiendra que je n'ai pas été chassée de mon poste par des hommes en armes parce que j'avais refusé de faire mon devoir ou d'obéir aux ordres venus de la Terre. Elle retiendra que j'ai été renversée parce que je refusais de colporter ce mythe pernicieux mais politiquement utile décrivant ce qui était censé se passer ici. J'en ai juste dépeint la triste réalité coloniale. »

Kathleen Okombi (ancien gouverneur général)  
*Déclaration faite devant la commission d'enquête de LINCOLN*  
*(texte non expurgé ; diffusion restreinte)*

## Chapitre 25

Le *Crocus Lux* de Cradle City n'offrait ni piscine ni plancher transparent donnant sur dix mille mètres de vide, mais les bouquets de fleurs posés sur le comptoir de la réception sentaient drôlement bon. J'en respirai un, aux senteurs de lilas, d'étoiles des sables et de roses des Uplands.

— Hakan Veil, annonçai-je au réceptionniste. Je viens voir Milton Decatur.

Il émit un petit hoquet tout en me gratifiant d'un sourire un peu trop large.

— Oui, bien sûr. Nous vous attendions, monsieur Veil. L'un de nos... concierges va vous accompagner jusqu'au salon Olympe.

— Vous dérangez pas pour ça. Je peux sans doute trouver tout seul.

— Non, non, ça ne pose... aucun problème. (Légère pause dans le bla-bla. Derrière son lorgnon transparent, ses yeux ne restaient pas en place. Il se racla la gorge avant de me sortir une phrase de dépliant publicitaire.) Au *Crocus Lux*, nous nous faisons un honneur d'offrir à nos clients les services personnalisés de véritables êtres humains.

— Je ne suis pas client chez vous.

— Certes... Mais en tant que... euh... visiteur, vous avez... Ah ! Gustavo. (Soulagement palpable tandis qu'une silhouette massive se dessinait à côté de moi.) Merci beaucoup. Auriez-vous l'amabilité de conduire M. Veil au salon Olympe ?

Gustavo grommela. Il faisait plus de deux mètres et portait la livrée du *Crocus Lux* à la façon d'un serpent prêt à se débarrasser de sa mue. Son lorgnon était réglé sur un noir impénétrable. Mon sourire s'y refléta tandis que j'écartais vaguement les bras.

— Je suis pas armé, Gus.

Il m'étudia néanmoins avec son lorgnon, puis fit un signe de tête vers la droite. Je le suivis dans cette direction, à travers un hall d'entrée peu peuplé, puis derrière une porte dont les deux battants s'écartèrent dans un silence parfait. Suivirent un couloir désert aux murs tapissés de marbre et

un étroit escalier en colimaçon qui – me dis-je soudain – devait être très facile à défendre contre des intrus malintentionnés.

Au sommet de cet escalier se trouvait un jardin d'eau.

Pas si étonnant que ça, puisqu'il devait remonter à l'époque où cette chaîne d'hôtels avait décidé de passer des fleurs normales aux fleurs *aquatiques* comme symbole de son standing. Mais il s'en dégageait néanmoins un parfum de luxe outrageux. Gustavo m'entraîna entre les bassins ornementaux protégés par un grand dôme poussiéreux. Ces plans d'eau ridiculement larges aux reflets de plomb étaient disposés à différentes hauteurs afin que les ruisselets passant de l'un à l'autre ne cessent jamais de glouglouter tout en traçant de petites vaguelettes en surface. Des lotus et des jacinthes d'eau étaient disposés à des endroits stratégiques pour ne pas gêner le flux. Sur les côtés et dans les strates supérieures, une variante de saule façon mangrove projetait des ombres élégantes. Un doux chant d'oiseau résonnait en contrepoint du gargouillis de l'eau ; je levai la tête et vis en effet deux oiseaux aller et venir sous le dôme. Gus et moi les avions dérangés en débouchant de l'escalier.

— Veil ? C'est toi, enculé ?

Je souris. Impossible de m'en empêcher.

— Qui demande ça ? T'as un *mandat*, enculé ?

Un rire profond surgit des bassins du niveau supérieur, tel celui d'un petit dieu débauché se réjouissant d'une arrivée de vierges. Sa silhouette apparut à contre-jour. Il resta immobile quelques instants avant de descendre à travers un jardin zen que quelqu'un avait sans doute passé des mois à organiser. Il bouscula une pierre, la remit plus ou moins en place, puis déboucha enfin dans la lumière.

Les années ne l'avaient guère changé. Sa peau était à présent plus sombre que la mienne, puisqu'il était resté dans les Uplands tandis que je m'immergeais dans les canyons obscurs des rues de Bradbury. Toujours aussi grand, musclé, et toujours le nez de travers : « *Parce que ça envoie un sacré message, Hak, pas vrai ?* » Il s'approcha de moi, les bras en garde de boxe. Feinta un direct du droit, sourit en me voyant m'engouffrer dans sa garde, et m'étreignit avec la même force qu'autrefois. Je fis de mon mieux pour lui rendre la pareille.

Après quoi il m'inspecta de haut en bas, puis me tapota les épaules en hochant la tête d'un air approbateur.

— Tu me sembles plutôt en forme pour un gars de Bradbury. T’as perdu du poids ?

— Je viens de me réveiller.

— Ah ! ouais, cette connerie-là... (Il ôta son lorgnon, toujours souriant.) Mais ça va quand même, on dirait. Quoi de neuf ? Qu’est-ce que tu viens *foutre* dans ce trou perdu, mec ?

— Je cherche une femme, répondis-je en haussant les épaules.

— Une femme ? T’as besoin de rappliquer ici pour baiser, maintenant ?

— C’est un peu plus compliqué que ça.

Il se calma une fois que je lui eus exposé mon affaire. Nous étions assis, sans lorgnons, sur les larges pierres d’un espace de méditation abrité sous un saule. Il regardait d’un air pensif un petit bassin parsemé de lotus.

— Tu crois vraiment qu’elle est encore en vie ?

— S’ils avaient voulu la buter, ils lui auraient collé une balle dans la tête à Bradbury Central, sans s’emmerder plus que ça.

— Donc ils la voulaient vivante à *ce moment-là*. Mais ils ont peut-être fini de lui tirer les vers du nez et elle est déjà six pieds sous le régolite.

— Je pense pas.

Decatur plissa les yeux.

— Ou t’as pas envie de le penser.

— Je crois pas que c’était pour l’interroger, Milt. Elle sait *rien*. Au contraire, elle doit résoudre le cas Torres. C’est à *elle* d’interroger les gens. Elle avait quitté la cryocap depuis trois jours. La Terre depuis deux mois. Quelles infos aurait-elle bien pu avoir ?

— Bon, d’accord. Ils veulent ni l’interroger ni la tuer. Qu’est-ce qui reste ? Une rançon ? Ou alors essayer de foutre l’audit en l’air. Ce serait un coup des rocheux ?

— Ces connards ? répondis-je, méprisant. Avant d’enlever quelqu’un, faudrait déjà qu’ils se retirent les doigts du cul. Non, rien à voir avec eux. On a affaire à des salauds très bien organisés, avec des buts précis qui remontent droit à Pablito Torres.

Decatur secoua la tête et me jeta un drôle de regard en coin.

— Ça reste quand même bizarre de penser qu’ils l’ont amenée *ici*, Hak. Si tout ce bordel est vraiment en rapport avec Torres, ils auraient justement dû l’emmener *ailleurs*. Et tu m’as dit qu’ils étaient partis vers l’est avec l’Express.

— Peut-être une mise en scène pour paumer les flics.

— Ou pas.

— Ou pas, acquiesçai-je en hochant la tête. Avec l'Express, ils peuvent être n'importe où dans l'Entaille à l'heure qu'il est.

— Exact.

— Mais c'est ici que je dois les pister. Là où Torres a disparu. Si je creuse assez cette histoire, je trouverai pourquoi on a enlevé Madison Madekwe. Et puis il y a toi.

Son regard se durcit.

— Moi ?

— Ouais, toi. Hier, quelqu'un a essayé de me buter, Milt. Et la seule raison qui me vienne à l'esprit, c'est qu'on est potes. J'ai essayé de t'appeler, pas vrai ? On m'a attaqué quelques heures plus tard.

Je l'observais aussi précisément que possible sans lorgnon. Sa surprise me parut sincère. Il se tourna vers moi, les yeux pleins de rage.

— Quelqu'un *que je connais* a voulu te faire la peau ? Quelqu'un *que moi*, je connais ?

— Ou quelqu'un qui s'intéresse à toi, tempérai-je. Ils m'ont attaqué au moment même où on enlevait Madekwe. Et ils y ont mis les moyens. Alors que j'étais à l'autre bout de la ville, à des années-lumière de l'action. Je leur faisais courir aucun risque. Donc ça n'a de sens que si je leur faisais encore courir un risque *après*. Or mon seul lien avec cette ville, à part Torres et Madekwe, c'est toi.

— Ah... (Decatur leva les mains au ciel.) Par Jésus, Inti et Supay réunis, c'est *ça* ton raisonnement, Hak ? Peut-être qu'ils se sont juste renseignés sur toi. Ils ont vu que t'étais têtue comme une putain de mule et ils en ont déduit que tu lâcherais pas l'affaire. D'ailleurs ils avaient pas tort, hein ?

— Milt, ils voulaient me balancer un foutu missile spatial sur la gueule. Personne n'a peur de moi à ce point-là, même ceux qui me connaissent bien. (Je m'obligeai à me calmer un peu.) Mais à part ça, t'as sans doute raison. Ils ont fait leurs petites recherches. Ils craignent pas que je débarque ici pour Madekwe : au contraire, ce serait deux fois plus facile qu'à Bradbury pour m'éliminer. Non, ils craignent que *toi*, tu les empêches de me buter.

Un silence lourd s'installa entre nous, ne laissant planer dans l'air que le parfum des fleurs de lotus. Plus bas dans le jardin, Gustavo perçut notre immobilité soudaine et nous observa d'un œil suspicieux. Decatur secoua à

peine la tête ; le gorille se détourna tel un requin recevant un coup sur le nez. Mon hôte se racla la gorge.

— Tu me demandes mon aide, c'est ça ?

— Pas sûr d'en avoir besoin. Mais si c'était le cas, j'ai cru comprendre que t'étais une bonne pioche. Tu gères cette ville, non ?

Il rigola encore, mais moins gaïement.

— Non, c'est pas moi, Hak. C'est Raquel Allauca. T'as pas vu les 'gels ?

— Si, un peu partout. Troisième mandat de suite. Les gens doivent vraiment l'aimer.

— Parce qu'ils savent ce qui est bon pour eux, grommela Decatur.

— Donc elle a pas changé.

— Et toi, t'as changé ? (Son ton se durcit.) On a mis en place un bon petit business ici. Tu vas pas me foutre le bordel, quand même ?

— Je veux juste poser deux-trois questions, mec. Si tu vois quelqu'un que ça risque de déranger, dis-le-moi. Ça me fera gagner du temps.

De nouveau le sourire sans joie.

— D'accord, je vais te faire gagner du temps. Pavel Torres n'était qu'une sale petite crapule, et ça depuis le jour où il était sorti de la chatte de sa mère. Il est mort comme il a vécu : en pataugeant dans la merde. Personne ici te dira autre chose.

— Même Nina Ucharima ?

— Je vois que t'as fait tes petites recherches aussi. Ouais, même Nina la camée. Elle avait beau se taper Torres, c'est une fille intelligente. Elle se faisait pas d'illusions sur lui. Il aurait pu avoir « PAUVRE TYPE » tatoué en plein milieu du front.

Par malheur, je ne voyais aucune façon polie de remettre mon lorgnon.

— Elle savait que Torres avait gagné à la loterie ? *Toi*, tu le savais ?

— Non, pas avant que les Personnes disparues débarquent et posent leurs questions. Quant à Nina, si elle le savait, elle m'a rien dit.

— Elle aurait dû ?

Decatur émit un drôle de ricanement.

— T'as jamais rencontré Nina Ucharima, pas vrai ?

— J'ai lu le dossier.

— T'as lu le dossier. (Il soupira.) Écoute, tu te rappelles cette marshal adjointe du comté de Hayek ? La double arrestation au *Babyglow* ? L'affaire des déserteurs ?



— Quoi, celle aux talons aiguilles ? (Même après tout ce temps, le souvenir m'arracha un léger sourire.) « Tu restes là et tu saignes, enculé. Surtout fais pas chier. » Ça, c'est Nina Ucharima ?

— Non, c'est ce qu'elle serait devenue si elle avait été assez conne pour faire flic. Maintenant, t'imagines une fille comme ça, mais encore plus dure. Ça ressemble à quelqu'un qui surveillerait son mec pour moi ?

— Ça ressemble pas non plus à quelqu'un qui voudrait baiser un « sale petit merdeux » comme Torres. Et pourtant...

Decatur haussa les épaules.

— Faudra que tu lui demandes.

— J'y compte bien. (Je contemplai l'eau quelques instants, puis me redressai d'un coup pour croiser le regard de Decatur.) Allez, Milt. Donne-moi un tuyau. En souvenir du bon vieux temps. Qu'est-ce que Torres foutait encore à Cradle City avec un ticket gagnant dans la poche ? Il aurait dû sauter dans le premier Express pour Bradbury, prendre une suite dans un palace aux frais de Vector Red et jouer les barons jusqu'au jour du départ. Ça avait l'air d'être le genre à en profiter à fond. Qu'est-ce qui a merdé, alors ?

— Pourquoi tu me demandes ça ? C'était pas mon pote.

— Mais tu lui as quand même filé du boulot.

Decatur secoua lentement la tête.

— Non. C'est Jeff Havel qui lui a filé du boulot. Et seulement parce que Nina insistait. Va donc leur parler. Moi, je marche pas avec la Team Castagne. On n'est pas du même bord.

— OK. Je suppose que Havel n'est pas ton pote non plus ?

Sourire en coin.

— On a dû nous voir picoler quelques fois ensemble. Partir en bordée dans la Vallée, des trucs comme ça.

— Ouais. Paraît qu'on vous a vus aussi arranger quelques élections, non ?

Le sourire s'effaça, revint, s'effaça, comme un papillon battant des ailes.

— C'est une grosse accusation, monsieur Veil.

— Milt... Je m'en fous, d'accord ? La croisade vertueuse, c'est pas mon truc. Mais on a enlevé la personne que je devais surveiller. Je veux savoir pourquoi. Je veux savoir qui.

— Pour les buter, ajouta Decatur.

— Pas forcément.

— *Ne réveillez pas le nettoyeur*, hein ?

— Arrête. C'est une série de merde. J'en ai regardé deux épisodes, pour voir : j'ai rarement perdu mon temps à ce point. Ce que je veux, c'est des réponses claires et récupérer Madekwe en un seul morceau. À partir de là, j'ai pas besoin de buter qui que ce soit.

— Admettons que Madekwe ne soit plus en un seul morceau. Tu feras quoi ?

Je baissai à nouveau la tête vers le bassin, y vis mon reflet sombre et distordu me rendre mon regard. Je me gardai bien de répondre. Decatur soupira.

— Ouais, c'est ce que je pensais, dit-il.

Gustavo me raccompagna sans vraiment chercher à dissimuler la méfiance toute professionnelle que je lui inspirais. Dans l'entrée, mon lorgnon m'envoya un signal de reconnaissance : le type qui me collait aux basques depuis la gare, accoudé à la réception, discutant le bout de gras avec un employé. Il évita de me regarder avec tant de naturel qu'il me prit une folle envie d'applaudir la performance.

— Milt vous garde tous dans le coin vingt-quatre heures sur vingt-quatre ? demandai-je à mon gentil garde du corps.

Gustavo me jeta un sale coup d'œil sans ralentir une seconde.

— Il vous le dira lui-même s'il en a envie.

— Ouais, sans doute.

— Vous avez besoin d'un taxi ?

Je secouai la tête.

— Je suis aux *Demeures de Luthra*. Je vais marcher.

— *Les Demeures de Luthra*. Très bien.

Il se retint de sourire, mais le mépris s'étalait sur son visage.

Gustavo me suivit jusqu'aux grandes portes – dessins de crocus sur verre coloré – et sortit avec moi dans la lueur parcheminée de la mi-journée martienne. La rue principale était calme, de même que le ciel. La circulation d'une petite ville ; quelques piétons pressés, visages éclairés par le maigre soleil. Les brumisateurs de l'hôtel dispensaient un nuage bienvenu sur le seuil afin d'adoucir l'air sec des Uplands. Une mouche-code attendant son heure saisit sa chance, passa en vrombissant près de mon oreille et me piqua la joue.

Je me giflai. Connus l'immense plaisir de sentir l'exosquelette de cette petite saloperie s'écraser sous ma paume. L'humidité avait dû la ralentir. Gustavo, lui, s'était aussitôt reculé d'un mètre, déjà en garde, l'air courroucé. Je levai les yeux au ciel.

— Une mouche-code. (Je lui montrai ma main, la tache noire sur la paume.) Si j'en avais eu après vous, vous auriez rien vu venir.

Il baissa la garde, gêné.

— Vous êtes un dur, hein ?

— Câblé comme ça, répondis-je par réflexe tout en essuyant le carnage postorganique sur le montant de la porte. Vous êtes un sacré gaillard, Gus. Un gars qui se maintient en forme. Mais moi, c'est direct dans l'ADN.

Je hochai la tête aussi amicalement que possible, puis sortis du nuage de brume et descendis dans la rue. Le modeste centre-ville de Cradle City tenta de se dresser autour de moi. Une poignée de tours – pas bien grandes – étaient récemment venues s'ajouter à celles datant des débuts de la colonisation. Quelques écrangels flottant dans les airs constituaient le seul trafic aérien. Le visage de Raquel Allauca s'étalait cent mètres au-dessus du sol, côté ouest ; des traits à la fois maternels et sévères, très maquillés. Un slogan tracé en lettres rouges barrait son léger décolleté : « CE QU'ON FABRIQUE SUR LA CORNICHE APPARTIENT À LA CORNICHE ». Le sourire dessiné au rouge à lèvres vous invitait à vous asseoir à la table du festin, mais le regard dur vous incitait à garder vos mains bien visibles.

Une soudaine rafale de vent me déposa un peu de poussière sur les dents.

Je vérifiai une dernière fois que je n'étais pas suivi. Si je l'étais, ça échappait à mes sens comme à ceux d'Osiris. Puis je me glissai parmi les piétons sous le regard vigilant d'Allauca.

## Chapitre 26

Nina Ucharima vivait dans un complexe d'appartements qui venait de pousser à l'ouest de la ville, mais elle ne souhaitait pas me rencontrer là. Elle préférait un fumoir miteux qu'elle connaissait bien, un repaire pour les geeks de la Lamina situé en haut d'une ancienne tour de surveillance des tempêtes. De quoi se mettre minable tout en regardant bêtement les couleurs danser dans le ciel. J'arrivai avec une demi-heure d'avance afin de repérer les lieux et d'étudier les rares clients du début de soirée. À vue de nez, pas grand-chose à craindre. Je me trouvai une table près d'un balcon, puis commandai un narguilé avec du THC aromatisé à la cerise. Ucharima se pointa avec vingt minutes de retard et mentit dès la première phrase :

— La photo d'identité que Deck m'a envoyée, elle est pas récente. (Elle ôta d'un geste brusque une vieille veste de haute altitude, la lança sur la table et se laissa tomber sur le siège d'en face.) Vous étiez moins maigre à l'époque. Et les cheveux, aussi. Moins gris.

— Merci.

— C'est pour ça que je suis à la bourre. (Elle me fit signe de lui passer le tuyau du narguilé.) J'ai fait dix fois le tour avant de vous reconnaître. Veil, c'est ça ?

Je hochai la tête sans relever le mensonge : j'avais bien fait gaffe et elle ne s'était pas montrée près des balcons. Je lui passai le tuyau, la regardai prendre une bouffée tandis qu'Osiris lançait ses analyses. À l'instar de Pavel Torres, Nina Ucharima était un classique des Uplands. Jeune, grande et mince, avec un short d'ouvrier taillé ras la moule, des collants noirs et de grosses bottes à talons plats. Sous son tee-shirt trop grand, on devinait des épaules larges ; les bras secs et musclés jaillissaient de manches coupées haut. Cheveux teintés en noir, avec des mèches colorées imitant les décharges énergétiques de la Lamina, le tout ramené autour du visage pour mettre en valeur ses pommettes andines, sa bouche étroite et son menton saillant. Derrière le lorgnon visiblement piraté, les yeux verts présentaient les pattes-d'oie typiques des Uplands. Ses seins – sans doute améliorés – dessinaient deux bosses prometteuses sous le tee-shirt orné d'un logo que je

ne connaissais pas : une silhouette sombre enveloppée d'un nuage de poussière et surmontant une légende gribouillée : « ENTAILLE INFERNALE – LA TEMPÊTE ARRIVE ».

— Alors, reprit-elle en soufflant un nuage de fumée. Deck a dit que vous vouliez parler de Torres. Pour savoir quoi ? Si on baisait ?

— Je me demandais plutôt pourquoi. D'après le rapport de police, c'était un vrai trou-du-cul, et ça semble pas trop correspondre à votre style.

— Un vrai trou-du-cul. (Elle contempla la fumée comme si elle y voyait l'image de son ancien amant.) Ouais, c'est plutôt bien vu. Mais il était mignon dans son genre. Et puis il avait une grosse bite. *Très* grosse bite. Plus une langue... bien pendue. C'est fou ce qu'une fille peut laisser passer quand ces machins-là fonctionnent bien.

— J'en prends note. À part ça, il vous parlait de ce qu'il faisait dans le coin ?

Elle me sourit, passa une cuisse sur l'accoudoir et se vautra dans le fauteuil.

— En fait, il ne se servait pas trop de sa langue pour parler.

— C'est pour vous qu'il était venu à Cradle City ?

— Il disait ça, ouais. (Elle haussa les épaules.) Mais c'était un foutu menteur, alors comment savoir ? J'étais pas la seule personne qu'il connaissait ici ; il avait pas mal de... potes.

— Des gens qu'il voyait plus que d'autres ?

Nouveau haussement d'épaules.

— Jeff Havel lui avait filé un boulot, donc il le voyait pas mal. Pour des réunions en centre-ville, des trucs comme ça. Les autres, j'en sais rien.

Je compris soudain pourquoi Ucharima avait menti dès le départ. Elle comptait rester aussi évasive que possible, et le mensonge initial faussait l'analyse comportementale en la paramétrant sur des données biaisées. Du coup, 'Ris aurait du mal à détecter les pires bobards au milieu du reste.

— Vous avez dit aux flics qu'il était sur un gros coup. C'était vrai ?

Elle tira une bouffée sans me quitter des yeux.

— Vous êtes pas du secteur, hein ?

— Ça dépend. J'ai bossé dans la Conformité par ici, avec Decatur.

— Ouais, il me l'a dit. Mais vous venez de la Terre, pas vrai ?

— Avec quelques étapes entre les deux.

— Ben si vous étiez *vraiment* d'ici, vous sauriez que le prochain « gros coup »... (elle tapa plusieurs fois sur la table)... c'est le sujet de

conversation favori dans ce bled. Que les gens aient quelque chose sous le coude ou pas.

— C’était du pipeau, alors ?

— J’en sais rien, bordel. Je vous répète que je sortais pas avec lui pour sa conversation.

— Il vous a pas dit qu’il avait gagné à la loterie ? (Elle secoua la tête. Un peu trop fort à mon goût.) Bizarre, quand même. Difficile de faire mieux comme gros coup. La célébrité instantanée dans toute l’Entaille, et en route pour la Terre avant la fin de l’été. Mais il voulait peut-être pas vous dire qu’il partait. Histoire de pas heurter vos sentiments ?

Ucharima me lança un regard méprisant et un sourire qui ne valait guère mieux.

— Vous débarquez de quelle planète, sérieux ? cracha-t-elle avec du défi dans la voix. Vous croyez que des mecs comme Torres s’emmerdent avec les « sentiments » d’une fille ? Vous pensez qu’avec eux, on peut se plaindre de l’état de notre *relation* ? S’il avait gagné à la loterie, je l’aurais su. *Tout le monde* l’aurait su. Il l’aurait crié sur tous les toits.

— Sur le toit d’un hangar du domaine Gingrich, par exemple ?

Le sourire s’affadit soudain.

— Mec, j’ai aucune idée de pourquoi il est monté là-haut. Comme j’ai dit à l’autre connard des Personnes disparues, on était déjà bien chargés à ce moment-là.

— Et vous ne l’avez plus jamais revu ?

Ucharima poussa un soupir volontairement exagéré.

— C’est ça. Comme j’ai dit à l’autre connard.

— Vous en êtes sûre ?

— Parce que vous croyez que ça me serait juste sorti de l’esprit ? (Elle prit une nouvelle bouffée et me souffla la fumée au visage.) Putain, on fait quoi, là ? On passe en revue tout ce que j’ai déclaré aux flics, au cas où je changerais de version ? Parce que je commence à me faire gravement chier.

— *Elle détourne la conversation*, me dit ’Ris à l’oreille. *Elle ne fait que ça depuis le début, mais là, c’est encore plus flagrant. Je suggère...*

— *Ouais, je sais.*

Je fis mine de me détendre et avançai la main pour réclamer le tuyau.

— D’accord, Nina, j’ai pas envie de vous faire chier. Mais dites-moi quand même une chose. Torres n’a parlé de la loterie ni à vous ni à

personne d'autre en ville, et vous en déduisez qu'il n'avait pas gagné. Donc, d'après vous, Vector Red a menti ? Torres n'a jamais gagné ?

Elle se pencha vers moi – plus que nécessaire – pour me tendre le tuyau. Le petit sourire dur revint s'accrocher à ses lèvres.

— Ce que je veux dire, mec, c'est pas que Pablito Torres n'a jamais gagné. C'est qu'il n'a jamais *joué* à cette putain de loterie.

Au-dessus de nos têtes, une énorme vague verte parcourut la Lamina d'est en ouest, suivie de violentes décharges d'or et d'argent. Des murmures admiratifs montèrent des autres tables. Le ciel en avait déjà fait de belles depuis le début de la soirée, mais là, ça montait d'un cran. Quelques fumeurs se levèrent, l'un d'eux poussa même un cri enjoué. Ucharima ne m'avait pas quitté des yeux. Elle guettait ma réaction. Je soutins son regard vert tandis que le bruit des décharges roulait jusqu'à nous, semblable au murmure d'une pluie nocturne.

— Bon, vous fumez ou pas ?

Je considérai un instant le tuyau oublié dans ma main.

— Je crois que je passe mon tour. En tout cas, si c'est vrai...

— Pourquoi j'ai rien dit aux flics ?

Elle me fit signe de lui rendre le tuyau. Je m'exécutai et attendis, la laissant faire son cinéma. Elle prit une grosse bouffée, puis dessina deux jolis ronds de fumée à travers lesquels elle s'amusa à m'observer.

— J'ai rien dit aux flics *ni* aux Personnes disparues, reprit-elle en mangeant un peu ses mots. Parce que j'en avais rien à foutre. Tous des enculés, tous des corrompus qui lèchent le cul du maire, de Deck, de Havel ou de la Team Castagne. À part ça, ils en foutent pas une. Quant à ce sale branleur de Bradbury, Tomatin, Tamora, un truc comme ça...

— Tomayro.

— Ouais, c'est ça. Tomayro. (Nouvelle bouffée, puis un grand geste avec le tuyau.) Un vrai trou-du-cul, lui aussi. Il s'intéressait beaucoup plus à mes jambes qu'à Pablo, ce connard. Sa gueule sentait encore le *bocadillo* au bacon imprimé aux frais de la princesse.

— C'est bien lui. À Bradbury, on l'appelle Tomayro les-pieds-devant.

Ucharima écarquilla les yeux.

— Les pieds... devant...

— Ouais. Parce que toutes ses affaires finissent encore plus mortes que les victimes supposées. (Je souris à mon tour et dressai les mains, paumes

en avant, pour imiter deux pieds.) Je vous jure. Il est connu pour ça.

Elle éclata d'un rire bête spécial THC qui la fit paraître soudain très jeune. J'avais fumé beaucoup moins qu'elle et 'Ris gérait ce que j'avais inhalé, mais je me fendis d'un petit ricanement pour l'ambiance. Pas difficile. Je récupérai le tuyau, attendis qu'elle se calme.

Elle dut s'en rendre compte. Elle se redressa et prit un air sérieux.

— Bon, écoutez-moi une seconde. Avec Pablo Torres, on se connaissait depuis tout gamins. On avait grandi ensemble dans la dèche à Sombra. Je me souviens de lui quand il avait trois ans. Bien avant qu'il se fasse appeler Pavel, comme si ça le rendait différent des autres Pablo. J'ai couché avec *Pablo* Torres quand on était encore au lycée. On n'avait pas plus de sept ou huit ans à l'époque. On a bossé ensemble dans le recyclage pour EduKredits jusqu'à ce qu'on se barre, après quoi on s'est occupés de cultures verticales le long de Tith Chasma pour AresAg et le groupe Forge. Ensuite, on a vécu chacun notre vie. Mais sans se perdre de vue. De temps en temps, on se retrouvait et on baisait un coup, si on n'avait rien de plus sérieux en cours. Et je vous répète qu'il n'a jamais joué à la loterie. C'était pas son truc. Il disait que c'était pour les gogos. Genre : « Ils croient gagner quoi sur Terre, à part plus de pesanteur pour les empêcher de bander ? On est des Martiens, putain, c'est pas un voyage de retour, c'est un aller simple pour l'enfer. »

— Il était politisé ?

— Quoi, les rocheux ? Vous voulez rire ? (Grognement dédaigneux.) Une fois, ils sont venus ici avec leurs histoires de « briser les chaînes qui nous lient à la Terre ». Pablo a tendu la main à un de ces mecs. L'autre a fait pareil, croyant à un bon accueil, sauf que Pablo la lui a retournée d'un coup. (Elle leva une main fine, paume en l'air, pour montrer le mouvement. Ses yeux étincelaient dans la faible lueur de la lampe posée sur la table.) C'était un merdeux de Bradbury. Une vraie lopette. Pablo lui a plié les doigts en arrière jusqu'à ce qu'il crie et tombe par terre. Pablo s'est penché sur lui et a dit : « T'as pas payé la taxe qui t'autorise à venir nous faire la leçon, enculé, alors tu ranges tes petites paluches de scribouillard, tes pamphlets de merde, et tu rentres chez toi dans la grande ville parce que tu trouveras personne ici pour écouter tes conneries. » Après quoi il l'a relevé, il a essuyé la poussière sur ses fringues et lui a tapoté la tête comme à un putain de chien. Ouais. (Elle hocha la tête, sourire aux lèvres, semblant approuver son propre récit.) Le connard savait plus quoi faire. Il savait plus s'il devait chialer ou dire merci. C'est là que Pablo lui a filé un *gros* coup de pied au



cul qui a failli le renvoyer par terre, en beuglant : « Casse-toi, fils de pute ! » Pablo a fait semblant de recommencer et le merdeux a détalé comme s'il avait le *pistaco* aux fesses.

Le souvenir la fit rigoler, au point que quelques larmes lui perlèrent au bord des yeux.

— Tuyau, ajouta-t-elle.

Je lui rendis l'objet tout en ruminant sur l'apparente sophistication politique de Torres. Je ne m'étais pas attendu à ça en lisant le rapport des flics. Dans les Uplands, la plupart des pauvres étaient séparatistes dans l'âme, et ceux qui ne l'étaient pas méprisaient à peu près toute forme d'engagement politique.

C'était bien les gens, ça : même pas foutus de correspondre aux stéréotypes.

— D'accord, il aimait pas les rocheux. Mais les sacranistes, alors ? Ils sont encore actifs dans le coin, pas vrai ?

— Ouais... Ils se planquent dans le vieil observatoire. Pablo y grimpait parfois quand il était plus jeune. Plus pour la baise que pour la politique, à mon avis. Il trouvait toujours une fille à se taper, après quoi il venait tout me raconter. Ces salopes aiment trop la justice sociale pour refuser une bite de pauvre.

— Il y allait encore ces temps-ci ? Juste avant sa disparition ?

— Ouais. (Les traits d'Ucharima se chargèrent d'une souffrance contenue.) Il y retournait parfois. Pour « écouter des conférences ». (Elle haussa les épaules.) Bon, il était comme ça, hein. Je savais à quoi m'en tenir. Il est même monté quand l'autre connasse est venue. La fille. Paraît qu'il la trouvait bandante.

— Martina Sacran ?

— C'est ça, Martina. (Elle poussa un soupir.) Quand même, putain ! Des fois je me dis qu'il voulait juste me faire chier.

— Il aimait les défis, sans doute. Parce qu'il pouvait attendre longtemps que Martina Sacran lui suce la queue.

— Ah ouais ? (Ton presque hostile : dernière trace de loyauté envers Torres.) Parce que vous la *connaissez*, peut-être ?

Je secouai la tête.

— J'ai connu une de ses petites copines.

— Ah. (Elle écarquilla des yeux embrumés par le THC.) Elle est comme ça.

— Elle est comme ça.

— Vous avez tenté le coup aussi et elle vous a envoyé bouler, hein ? (Elle se pencha vers moi avec un rictus obscène.) Pauvre petit bonhomme. Tout excité et personne pour faire redescendre la pression. Les gros durs comme vous le vivent pas bien.

— J'ai jamais dit que j'étais un gros dur.

— Deck m'a raconté que vous étiez nettoyeur, avant. (Elle se pencha encore, pas loin de me toucher.) Difficile de faire plus gros dur que ça, non ?

Je me composai un sourire et tentai d'oublier le soudain afflux de sang dans ma bite.

— Faut pas croire tout ce qu'on voit dans les immersives.

— Réveil atroce à cause de la décantation. Pas d'analgésiques parce que vous devez être opérationnel sur-le-champ. (Courte pause. Sa langue surgit entre ses dents, caressa la lèvre supérieure.) Réponse combat-fuite au max dès le départ, sang dirigé automatiquement vers les muscles principaux, attention câblée...

— On dirait que vous avez lu mon manuel d'instructions.

— *Vous faites quoi, là ?*

— *Je suis une piste. Ça se voit pas ?*

— *Vraiment ? On dirait plutôt que vous essayez de vous faire cette morue parce qu'elle a de belles jambes et qu'elle aime les types dangereux.*

— *Jusqu'à présent, cette morue est la seule piste qu'on ait, et on sait tous les deux qu'elle ne dit pas tout. Alors qu'est-ce que tu suggères ?*

— Nettoyeur ? Eh ! je suis là. (Ucharima claqua des doigts devant mon nez.) Ça va ?

Je hochai la tête vers le narguilé.

— Bonne came, ce truc. Sinon ça va.

— *Je suggère que vous leviez le pied sur les psychotropes le temps que je ramène votre degré de fonctionnalité à un niveau acceptable. Après on pourra parler stratégie.*

— *Pas le temps, 'Ris. (Je tentai de contenir un sourire satisfait.) La mission doit avancer. Il faut saisir toutes les occasions.*

— *Vous n'en pensez pas un traître mot.*

— Vous savez... (Voix un peu forte. Je me calmai. Englobai l'espace devant moi avec mes deux mains.) Cette table, là. J'ai l'impression qu'elle est... de trop.

Nina Ucharima pencha la tête. Lécha sa lèvre supérieure avec plus de gourmandise.

— Ouais, je trouve aussi. Vous voulez un endroit avec moins de meubles ?

— Ce serait... pratique.

Je me levai en même temps qu'elle, par saccades, comme si un marionnettiste nous contrôlait. Ucharima vacilla un instant. J'agrippai par réflexe son bras musclé ; elle sourit en acceptant la prise. Je contournai la table pour me lover contre son dos. Elle s'empara de mes mains et les plaqua bas sur son ventre tandis que ses fesses se collaient à mon aine.

— *Comme vous voudrez, lâcha 'Ris. Mais ne venez pas me chercher quand elle vous demandera de lui tirer les cheveux et commencera à se plaindre que vous n'êtes pas à la hauteur de Pablo Torres dans le seul domaine crucial.*

## Chapitre 27

J'ignorais comment on avait bidouillé le THC, mais les filtres BV ne faisaient pas le poids. La faute au progrès technologique. Marcher vers l'appartement d'Ucharima m'apparut comme si nous étions deux rubans de soie colorée, emmêlés et portés par un vent de plus en plus fort à travers les ruelles obscures. Une pause sur le seuil de son immeuble : mains jointes, langues jointes, et des bancs de petits poissons argentés qui se dispersaient lorsque nos peaux se touchaient. Je levai un instant les yeux vers la masse noire du bâtiment ; j'aurais juré voir ses rebords onduler sous l'effet soit de protocoles non achevés soit du vent venu de la Porte de Tharsis. Ucharima pivota dans mes bras pour poser la main sur un panneau d'identification. Elle me guida ensuite dans une infinité d'escaliers sombres, jusqu'à une porte qui sembla se dissoudre plus que s'ouvrir devant nous, donnant accès à une grande pièce mal éclairée.

Ucharima se tourna vers moi et m'ôta mon lorgnon ; je l'entendis rebondir quelque part au sol. Elle se glissa hors de ses vêtements comme s'il s'agissait d'une vieille peau. Sous le tee-shirt jaillirent des seins hauts, tétons dressés. Elle s'attaqua à ma ceinture, le regard brouillé par le désir autant que par la drogue.

— Alors, *gros dur*, voyons un peu ce qu'il y a là-dedans...

Si le résultat la déçut, elle n'en laissa rien paraître. Elle m'entraîna à travers la pièce, passa dans une autre et nous jeta sur un lit. Malgré la confusion induite par le THC, ça commençait déjà à ressembler à une sorte de combat : deux corps qui ne voulaient pas la même chose, deux scripts contradictoires en lutte pour la maîtrise du système. Je m'efforçai maladroitement de lui enlever ses collants ; elle me rit au nez, planta ses ongles dans mon dos et me souffla de les déchirer. Ce que je fis, à deux mains, avant de retourner Ucharima pour la mettre à quatre pattes devant moi. Elle respirait fort, tête dans les draps, remuant ses fesses offertes...

Puis elle s'arrêta soudain et me regarda par-dessus son épaule.

— Tu fais quoi, là ?

— Ben... je te tire les cheveux...

— *Laisse tomber ! Baise-moi, nettoyeur. Baise-moi avec ta grosse queue. Fais-moi jouir !*

Et ainsi de suite.

Au final, l'affaire se conclut, la drogue adoucissant notre étrange confrontation, mais la rendant plus longue que nous ne l'aurions tous deux souhaité. Chacun roula de son côté du lit, haletant. La descente du THC transformait en gouffre béant les vingt centimètres qui nous séparaient. L'air était chargé d'une rage latente. L'IA de l'appartement avait lancé un morceau de Mars métal pendant que nous étions en action ; elle mit un moment à constater que nous avions fini, baissant alors le son sans l'arrêter. Ce dont je lui sus gré : le silence aurait été pire que tout.

Malheureusement, le silence s'installa quand même.

— Merci, dit enfin Ucharima, peut-être pour me rassurer.

— À ton service. (Je cherchai quelque chose à dire parce que Ariana aimait parler après la baise. *Par la Pachamama et tous ses saints ! je préférerais que ce soit toi.*) On écoutait quoi, là ?

— Entaille infernale. *Live à la paroi 101*. T'es pas fan ? (Elle ricana sans joie.) Ouais, Hidalgo détestait ça aussi. Un problème avec la culture locale.

Je m'assis au bord du lit et tournai la tête dans sa direction.

— Je peux te demander un truc personnel ?

Elle rit plus fort, avec plus d'entrain. Se redressa sur un coude.

— Je viens de te sucer et de te lécher le cul, donc je dirais qu'on est déjà pas mal dans le *personnel*.

Je me forçai à sourire.

— C'est pas faux.

— Alors vas-y. (Elle se rallongea, les yeux au plafond. Ses seins améliorés restaient joliment dressés, mais les tétons ne montraient plus aucune trace de désir.) T'es là pour ça, de toute façon. La mission d'abord. *Ne réveillez pas le nettoyeur*. Deck m'a dit que t'étais têtu comme une putain de mule et je crois qu'il avait pas tort.

— J'ai... Je me suis bien amusé, Nina.

*Plus ou moins.*

— Ouais, moi aussi. (Regard toujours au plafond.) Bon, tu décides ? Pose-la, ta question personnelle. Je recommence à me faire chier.

— Tu penses que Pablo Torres est toujours vivant quelque part ?

Raideur soudaine dans le corps dénudé. J'aurais aimé avoir mon lorgnon, mais les signes étaient clairs. Malgré la pénombre, je vis même une petite

larme briller au coin de l'œil.

— Non, lâcha-t-elle d'une voix atone. Pablo est mort.

— Comment tu sais ça ?

Elle se redressa de nouveau, le visage dur.

— Parce que je bosse pour Deck et pour Havel, tu vois. Je sais comment ça marche. Pablo Torres a parlé de son fameux gros coup aux mauvaises personnes, comme le sale branleur qu'il était, et ça lui est revenu dans la gueule. Voilà. Fin d'une bien triste histoire. Et si tu te cassais, maintenant ?

— Son fameux gros coup qui n'avait rien à voir avec la loterie.

— Je te l'ai déjà dit.

— Donc tu ignores qui sont ces mauvaises personnes et tu te fous de les retrouver. Alors que tu bosses pour la Team Castagne avec – arrête-moi si je me trompe – toutes les ressources nécessaires pour faire enterrer vivants les assassins de Pablo si tu les chopes avant les flics. C'est pour ça que t'as pas parlé aux Personnes disparues ?

Un petit sourire se dessina sur les lèvres d'Ucharima.

— Faut pas croire tout ce qu'on voit dans les immersives.

— Quelque chose te ronge, Nina. Ça se voit comme le nez au milieu de la figure, alors que t'as pas l'air d'une fille qui flippe facilement. Tu sais, je suis pas venu seul. J'ai du lourd derrière moi. La Terre, rien que ça. Tout peut s'arranger.

— Ben tiens, cracha-t-elle. Le beau nettoyeur franchit la Porte noire et sauve la pauvre fille qui a mal tourné. On voit ça que dans les mauvaises séries, Terrien. En plus, j'aime pas les fins heureuses.

— J'avais juste pensé que tu voudrais te placer du côté des vainqueurs tant que tu le pouvais encore, lui dis-je d'une voix compatissante. Crois-moi, je vais trouver pourquoi Torres s'est fait buter. Je vais trouver les responsables. Et ça risque de pas se faire en douceur. Ce serait quand même dommage que tu prennes une balle perdue quand ça se mettra à flinguer.

Elle soutint mon regard quelques instants, puis roula sur le lit et se leva avec agilité.

— Rhabilles-toi, nettoyeur. On n'a plus rien à se dire.

— Tu commets une grosse erreur.

— Ma grosse erreur, ça a été de t'amener chez moi. (Elle posa les mains sur ses hanches, aussi bravache que si elle n'avait pas été à poil, et pencha la tête comme elle cherchait à mieux me voir dans la lumière tamisée.) Tu

baises pas aussi bien que Pablo, ça c'est sûr, mais tu lui ressembles vachement sur d'autres points.

« *Mère seule, père absent. Milieu défavorisé.* (Dans ma tête, Madison Madekwe énumérait à nouveau.) *Vous vous... identifiez à Torres ?* »

— J'ai rien à voir avec Torres, Nina. Tu t'en rendras vite compte, et ceux qui l'ont buté aussi.

Elle secoua la tête.

— Non, je te jure, tu lui ressembles. T'as la même arrogance. La même certitude débile que ça va forcément bien finir. Tu veux que je sois du côté des vainqueurs ? Mais t'es à Cradle City, mec. T'es dans les Uplands. Ici, personne n'est du côté des vainqueurs. On cherche juste à survivre, à garder une longueur d'avance sur les autres. Torres ne... (Sa voix se brisa soudain. Elle détourna le regard, se reprit vite, mais encore une fois avec la larme à l'œil.) Allez, casse-toi, *putain*. Casse-toi. T'as baisé, t'as eu tes réponses, qu'est-ce que tu veux de plus ? Barre-toi ! Va dire à Deck que j'ai bien coopéré. *Drôlement* bien coopéré, non ? Maintenant, fous-moi la paix !

Ça me prit un max de temps de ramasser toutes mes fringues et de les enfiler.

Quand Ucharima trouva trop ridicule de continuer à m'observer, elle s'assit sur le lit et fouilla dans la table de chevet à la recherche d'un paquet de Classe Air. Elle en sortit un joint jaunâtre, l'alluma et le fuma dans un silence lourd. Lorsque j'eus enfin fini de me rhabiller, elle n'avait pas bougé d'un pouce, enveloppée dans un nuage à l'odeur douceâtre. Un genou relevé, menton posé dessus, regard perdu dans un coin de la pièce ; le joint oublié entre ses doigts se changeait peu à peu en mégot. Je chaussai mon lorgnon d'un geste hésitant. Je sentais que j'avais loupé quelque chose. Ça me titillait...

Elle perçut ma réticence malgré un champ de vision qui devait à nouveau se rétrécir. Elle ne pivota pas vers moi, ne leva même pas les yeux, mais prit une grosse bouffée de son pétard. Le petit craquement emplit la pièce, de même que la lueur du minuscule brasier au bout du joint. Ucharima reprit la parole d'une voix presque aussi sèche :

— Quel mot t'as pas compris dans « casse-toi », gros dur ?

Je me cassai.

— *Alors, vous avez été à la hauteur ?*

— *La ferme.*

Morose, je restai un moment dans la petite entrée de l'immeuble d'Ucharima. Un maigre éclairage tombait du plafond, me montrant les murs de nanobéton qui arboraient encore la texture gris meringue des bâtiments récents. J'aperçus soudain des mots gribouillés en jaune dans l'escalier ; je les avais loupés en descendant, quand les lampes peinaient à suivre le rythme nerveux de mes pas. À cet endroit, quelqu'un s'était accroupi pour inscrire une poignée de vers tristes un mètre au-dessus des marches :

*La Haute Frontière m'a bien niqué  
J'ai jamais nagé, jamais baisé dans un pré  
Je verrai pas une pluie d'été avant de crever  
Car tout le fric et le sang que j'ai versés  
N'auront servi qu'à engraisser  
Des pistacos pâles sur un monde éloigné*

Les lettres étaient rongées aux entournures par les protocoles d'entretien qui tentaient de les bouffer, mais l'encre spéciale avait bien résisté.

— C'est pas notre Pablo qui a écrit ça, marmonnai-je. Ce connard se plaisait bien ici.

— *Ce n'est pas exactement ce qu'elle a dit.*

— *Pas loin, quand même.*

— *Il n'était pas intéressé par un voyage sur Terre. Vous ne devriez pas croire que tous les Martiens défavorisés courent après la même échappatoire que vous.*

— *Je suis pas un putain de Martien.*

Je m'apprêtais à donner un coup de pied dans la porte, mais celle-ci s'ouvrit avant que je puisse la toucher. À l'extérieur, l'air sec et glacé m'attaqua aussitôt les narines. J'entrepris de rebrousser chemin jusqu'au fumoir, ce qui me prit plus longtemps que prévu. La capacité d'orientation d'un nettoyeur était l'une des aptitudes testées dès le troisième trimestre et améliorées ensuite tout au long du conditionnement. Ne fallait-il pas savoir se repérer dans l'architecture labyrinthique des vaisseaux spatiaux, dans une obscurité dépourvue de pesanteur ? Mais le THC du fumoir avait bien cartonné ces routines ; je mis un temps fou à localiser enfin la tour d'observation dans un creux entre deux immeubles.

À partir de là, j'entamai la marche retour vers ma capsule des *Demeures de Luthra*. Cradle City disposait d'un vague réseau de métro souterrain,



mais avec des horaires pourris et aucune station près de Musk Plaza. Quant aux rovers publics évoluant en surface, c'était encore pire : très peu de lignes, très peu d'arrêts, presque aucun passage une fois la nuit tombée. J'ignorais sur quel programme politique Raquel Allauca se faisait sans cesse réélire, mais il ne reposait pas sur l'investissement dans les infrastructures.

D'ailleurs la marche me ferait du bien. J'avais besoin de me laver la tête, de réfléchir. Surtout à cette obscure histoire comme quoi Torres ne jouait pas à la loterie.

— *En réalité, le concept même de la loterie est anachronique, déclara 'Ris. Elle remonte à un temps où seule une poignée de citoyens étaient nés sur Mars, un temps où l'effort de colonisation reposait sur des « volontaires » réticents, des marginaux et des criminels exilés, le tout dirigé par une caste d'administrateurs et d'ingénieurs envoyés ici pour une durée précise. Les colons quittaient la Terre par désespoir, par nécessité de fuir ou dans l'idée de gagner beaucoup d'argent. Leur offrir un billet retour gratuit, avec en plus une bonne dose de célébrité, jouait sur des motivations similaires. Sinon, comme toutes les loteries, elle visait d'abord à détourner l'attention de la classe laborieuse en lui offrant un espoir irrationnel.*

Je répondis par un grommellement. La pression induite par la descente du THC commençait à se faire sentir quelque part derrière mon œil gauche. Au-dessus des immeubles, la Lamina allumait des feux rouge sang et violacés. 'Ris poursuivit son cours magistral :

— *À l'époque, le voyage lui-même représentait un gros événement médiatique pour les vainqueurs comme pour le public, aussi bien sur Terre que sur Mars. À présent que de nombreuses générations sont nées et ont grandi ici, penser qu'une grande partie de la population rêverait toujours de la Terre est au mieux dépassé, au pire contre-productif dans l'idée de comprendre les dynamiques sociopolitiques de la Vallée.*

— *Mais tous ces connards continuent d'acheter des tickets par millions.*

— *En fait, les chiffres de ventes sont moins gros que vous pourriez l'imaginer. Aux dernières nouvelles, 17 400 000 tickets vendus par place disponible, soit moins que d'autres loteries offrant des prix plus conventionnels.*

— *Ça fait quand même un milliard de tickets par an !*

— *Un peu moins. Mais oui, cela reste un jeu populaire. N'oubliez pas aussi que depuis trente-neuf ans, le voyage comprend une option retour au*

*cas où le vainqueur ne souhaiterait pas demeurer sur Terre. Beaucoup de citoyens de la Vallée ne jouent pas pour quitter Mars définitivement, mais pour devenir des ultraroutards à l'envers.*

*— Ouais. S'ils parviennent à garder la tête froide.*

J'avais entendu Martina Sacran discourir une fois sur le sujet : « Manipulation capitaliste impitoyable grâce à des normes éducatives défaillantes et à l'échec des prolétaires à penser en termes de plaisir différé, bla-bla soupir bla-bla. » Car il y avait quand même une condition pour bénéficier du retour sur Mars : il fallait le demander dans un délai précis, faute de quoi le prix était transformé en une somme d'argent équivalente à un certain pourcentage – réputé faible – du coût de la cryocap. Dans mon souvenir, Sacran se plaignait que le délai arrivait à terme bien avant l'orgie médiatique dans laquelle les vainqueurs étaient plongés. De plus, même un faible pourcentage du coût d'une cryocap pour Mars représentait un beau paquet de pognon quand on vous le filait sans rien demander en échange. Ainsi, la plupart des vainqueurs n'activaient pas l'option retour : ils prenaient le blé et laissaient Vector Red revendre au prix fort la place inoccupée dans la navette. Comme aurait dit Sal Quiroga si je ne lui avais pas brisé la colonne vertébrale, il s'agissait d'un « petit mécanisme bien huilé ».

*— Cela dit... ('Ris hésita un court instant.) Envisager que Pavel Torres n'ait pas joué à la loterie laisse en suspens un certain nombre de problèmes.*

*— Tu crois ça ?*

*— Oui...*

*— Comme le fait que son ADN était codé dans le ticket gagnant, par exemple ? Et qu'il a bien fallu que quelqu'un l'y mette si Torres n'a vraiment pas joué ?*

*— Oui, entre autres. (Ton patient.) Mais il y a aussi la teneur du gros coup dont il se vantait, si ce n'était pas la loterie.*

*— La meuf que je viens de baiser prétend que c'était de la connerie. Que des tas de mecs racontent ça sur l'oreiller. Or j'ai comme l'impression qu'elle en connaît un rayon.*

*— Vous n'êtes pas convaincu par cet argument. De plus, je détecte une once de rancœur récente. Dois-je en déduire que la comparaison avec Torres n'a pas tourné à votre avantage ?*

Un sourire amer se dessina sur mes lèvres.

— *La ferme. Il paraît que je lui ressemble beaucoup.*

— *Je répète : vous n'êtes pas convaincu.*

Je marchai un moment en silence. Dans le ciel, la Lamina passait par une phase transparente. Mon regard repéra involontairement un petit éclat perdu dans les étoiles ; je n'avais pas besoin de le chercher : j'étais lié à lui par un désir très ancien et très profond.

— *Sans réfléchir, dites-moi la première chose qui vous vient...*

— *Ouais, ouais, j'y travaille.*

Je repensai à Ucharima, aux dernières minutes gênantes passées dans son appartement, à la vilaine tension qui circulait entre nous. Je guettai la faille, la pièce qui n'entrait pas dans le puzzle. Quelque chose qui...

Les larmes dans ses yeux.

Je m'arrêtai d'un coup.

« *Tu penses que Pablo Torres est toujours vivant quelque part ?*

— *Non. Pablo est mort. »*

La voix atone. La certitude de la perte.

« *Pablo Torres a parlé de son fameux gros coup aux mauvaises personnes, comme le sale branleur qu'il était, et ça lui est revenu dans la gueule. »*

— Il était bien sur un gros coup, dis-je avec lenteur, goûtant les mots, surprenant un couple de passants dans la rue presque déserte. Ucharima le savait et elle sait aussi qui l'a buté. Son histoire de branleur, c'était juste pour m'enfumer. D'ailleurs je parierais qu'elle sait aussi de quoi il retourne.

— *Pourquoi le cacher à la police, alors ?*

Je me remis en marche d'un pas plus énergique.

— *Bonne question. Elle veut peut-être en tirer un bénéfice de son côté. Ou elle a trop peur pour parler. Ou on a acheté son silence. Il est trop tôt pour le déterminer.*

— *Un interrogatoire plus poussé nous permettrait sans doute de...*

— *Non.*

'Ris mit un certain temps à répondre, obligée soudain de ranimer des sous-routines rarement employées.

— *C'est... étrangement circonspect de votre part.*

— *Ouais, hein ? Je suis étrangement circonspect à l'idée de chier dans les bottes de Milton Decatur sans une sacrée bonne raison. On était copains, autrefois, et on peut le redevenir si je joue bien le coup. Les gens qui ont voulu m'éliminer avaient peur que Milt et moi on coopère, peur*

*qu'on se retrouve dans le même camp contre quelqu'un. Et peut-être qu'on l'est déjà. J'ai pas envie de gâcher ça.*

*— Est-ce réellement votre seule raison de... ?*

*— Regarde, on arrive.*

En face de nous, de l'autre côté de la place, *Les Demeures de Luthra* scintillaient de tous leurs minarets et de tout leur mauvais goût. L'atterrisseur martien grandeur nature – symbole de l'établissement – reposait entre les quatre minarets, entouré de mannequins en combinaison spatiale placés dans des positions bizarrement symétriques. L'un d'eux levait un bras triomphant mais sectionné sous le coude ; un autre avait perdu une jambe à cause de l'érosion des vents de tempête, à moins qu'elle n'ait succombé aux barres de fer des mêmes vandales qui avaient dessiné sur les visières des casques.

« Les premiers hommes sur Mars. Gloire à eux jusqu'à la fin des temps. »

Une silhouette solitaire rôdait près de l'entrée, essayant de n'avoir l'air de rien. Je retins un ricanement et changeai de trajectoire, me dirigeant vers une allée couverte sur le côté de la place. Quelques dizaines de personnes traînaient dans les parages, surtout des couples. Une bande de gamins dérangeait tout le monde en s'amusant bruyamment autour de la sculpture abstraite qui ornait le centre du square. Deux accros du jus rasaient les murs à la recherche d'une source électrique facile à pirater. D'après les analyses cinétiques de 'Ris, aucun de ces badauds ne faisait grand cas de ma présence ni de celle de mon ami trop collant.

Je m'insérai d'un pas tranquille dans le petit flot de noctambules. J'avais repéré cette allée la veille, l'avais jugée idéale à la fois comme refuge et comme arène raisonnablement discrète : bien ouverte, débouchant sur un autre square deux pâtés de maisons plus loin, protégée par son toit contre une surveillance aérienne qui ne serait pas haut de gamme. Des messages sévères proclamaient la présence de charges électriques dans les murs, à hauteur de cheville, pour éloigner les clochards, les accros du jus et les couples trop excités. Je passai près d'une rangée de poubelles automatiques garées là et m'accroupis dans l'espace sombre laissé entre deux engins.

Pas besoin d'attendre longtemps.

Mon « ami » se précipita vers les poubelles, capuche sur la tête, chacun de ses gestes trahissant l'inquiétude. Les sutures laser repérées par 'Ris à la gare étaient toujours là, détectables à leur chaleur, mais moins évidentes au

fur et à mesure que les blessures guérissaient. Lorsque le type arriva devant ma cachette, je bondis et l'agrippai. Il poussa un petit cri, tenta de se dégager ; je relâchai ma prise et reculai d'un pas, un large sourire aux lèvres.

— Putain, Veil ! grogna-t-il. Vous trouvez ça drôle ? Vous étiez où, bordel ?

## Chapitre 28

Il s'appelait Seb Luppi et, pour son plus grand malheur, s'imaginait encore journaliste. Je n'avais pas le cœur à pointer l'évidence : le fait de couvrir les allées et venues des ultraroutards pour des fans débiles, ou de chercher qui baisait qui parmi les célébrités de Bradbury, pouvait être qualifié de diverses façons – fouiller la merde ou pacifier l'opinion publique – mais sûrement pas de « journalisme ». Ce serait comme appeler « anges du paradis » les danseuses du *Vallez Girlz* qui vous branlaient en trois minutes derrière le club.

Mais énerver Luppi ne m'apporterait aucun avantage opérationnel. Quand votre job consistait à vous réveiller à bord d'une boîte à sardines en détresse perdue dans l'espace profond, vous appreniez à évaluer l'environnement vite fait et à bosser avec ce qui vous tombait sous la main. Dont les personnes présentes. Luppi s'était parachuté lui-même au beau milieu de ce bordel – ce qui demandait du cran après le coup de boule que je lui avais foutu à Bradbury Central – et j'en avais déduit qu'il pouvait m'être utile. Ce qui ne serait pas le cas si je m'amusais à piétiner ses illusions et à le regarder se noyer dans ses doutes existentiels.

Mieux valait se servir de ces mêmes illusions pour le mettre au travail.

Je le chopai dans la pénombre du terrain d'atterrissage, près de la gare de Cradle City, deux minutes après avoir émergé de l'escalator montant des quais de l'Express. Procédure d'urgence puisque 'Ris le supposait blessé au combat et donc potentiellement dangereux : je supposais que je serais en meilleure posture à l'air libre. Ma vision périphérique m'apprit qu'il était toujours à mes trousses. Je cherchai en parallèle d'autres moyens de faire tourner une confrontation en ma faveur.

Le véhicule aérien envoyé pour récupérer certains passagers de l'Express atterrit dans un concert de turbines, illuminant le tourbillon de poussière qu'il créait au centre du terrain. Sans doute une entreprise avide de récupérer ses employés de retour de congés avant qu'ils passent en ville et s'arrêtent au premier bar à putes conseillé par les IA des taxis. Je

m'éloignai du bruit et des lumières, en direction d'un coin rendu encore plus sombre par contraste. Dans mes yeux, les modules de requin teintèrent aussitôt les contours de bleu. Luppi me suivit à distance prudente jusqu'au moment où il se rendit compte qu'il n'y avait aucune sortie par là, juste une barrière électrifiée d'un mètre de hauteur sur trois mètres de profondeur.

Je sentis son pas ralentir ; il était environ vingt mètres derrière moi, presque à l'arrêt, sans arme en vue et dans une attitude qui n'évoquait aucune technique de combat. Je m'élançai vers lui, poing gauche serré pour faire jaillir la lame de mes bagues. Il vacilla, faillit trébucher, pivota pour s'enfuir. Il courut à peine dix foulées avant que je le rattrape et lui rentre dedans, l'envoyant bouler dans la poussière glacée. Je le retournai face à moi ; dans l'éclairage du véhicule aérien, son visage m'apparut couvert de régolite et surtout ravagé par la terreur. Son lorgnon avait disparu. Les sutures laser étaient bien là, sur sa joue et sur son nez, du travail pas cher fait à la va-vite. Sa respiration paniquée lançait des nuages dans l'air. Je lui plaquai la lame de morphalliage sous le menton, mais moins violemment que prévu. Sans doute commençais-je déjà à le reconnaître.

— Vous êtes *qui*, bordel ?

— Je... Je... Luppi. Sebastian Luppi. Je... Je vous suivais.

— Sans rire ? (Je le fouillai brutalement. Aucune trace d'arme. Le vacarme des turbines me força à hausser le ton.) Et *pourquoi* vous me suiviez ?

— Vous... (Une pointe de fierté apparut dans sa voix, lui donnant l'air soudain plus déterminé.) Vous m'avez cassé le nez, espèce de connard de Terrien. Et vous avez aussi volé mon lorgnon. Vous êtes un agent dormant au service de LINCOLN et de l'audit, un copain de Madison Madekwe, branché avec Dominica Chakana et la police de Bradbury. Vous croyez que je suis trop nul pour sentir une bonne histoire quand elle me frotte sa chatte sur le nez ?

Le véhicule aérien décolla, soulevant un nouveau nuage de poussière, puis fila vers l'ouest. J'ôtai la lame du menton de Luppi.

— Donc je vous connais, hein ?

— Ouais, vous m'avez assommé au moment où je venais de vous démasquer. (Luppi se redressa, encore tremblant. Une fois le calme revenu sur le terrain, il reprit d'une voix chevrotante, teintée d'amertume.) Bon, c'est quoi le truc ? LINCOLN veut conclure un marché secret avec Mulholland ? Ou alors avec notre cher préfet de police aux mains propres ?

Je remuai les doigts pour faire rentrer la lame.

— Qu'est-ce que j'en sais ? Si vous avez des infos sur ces gens-là, pourquoi c'est moi que vous suivez ?

— Donc vous prétendez ne pas être un agent dormant au service de la Terre ?

— *Un agent dormant* ? Et vous, vous êtes quoi ? Un putain de rocheux ? Ça fait quatorze ans que je suis là. Ça, c'est pas dormir, c'est être *enterré*.

— Vous n'êtes sur Mars que depuis huit ans, rétorqua-t-il, arrogant. J'ai fait mes recherches.

— Quatorze années *terriennes*. Sept ans et demi calcul local. Vous croyez vraiment que LINCOLN fait des plans à si long terme ?

— Ils ont déjà utilisé des agents dormants. La Navy aussi. On l'a vu sur Titan.

— Vous l'avez vu sur Titan ou dans une série immersive à la noix sur les Oligarques ? Vous êtes déjà sorti de Mars ?

— C'est pas le sujet, dit-il d'un ton boudeur. On parle d'ici, dans l'Entaille. Il y a dix ans. J'avais mes sources, de vraies bonnes sources et...

— *La ferme*, putain ! Des sources... (Je me relevai, prêt à l'abandonner dans le froid et la poussière.) Vous savez ce que les crétins comme vous – les fans de conspirations – n'arrivent pas à comprendre ? *Personne n'est aussi bien organisé*. Il n'y a *pas* d'État dans l'État, il n'y a *pas* de grand complot des entreprises terriennes pour réduire l'humanité en esclavage. Ce qu'il y a, c'est un réseau d'intérêts divergents qui foutent le bordel partout où ils passent. C'est pareil sur Mars, c'est pareil ailleurs.

— Dans ce cas, qu'est-ce que vous foutez là ?

Je me penchai vers lui. Il déploya de gros efforts pour ne pas reculer.

— Et vous, alors ? Vous devriez pas filer le train à Sundry Charms et à toute sa bande de potes ? C'est votre boulot, pas vrai ? (Je pointai un doigt accusateur.) À moins que vous ne soyez un *journaliste dormant* avec une couverture de *paparazzo*. Votre mission dure depuis combien de temps ? (Il détourna le regard. Je souris férocement.) Voilà, on est d'accord. Maintenant vous retournez dans les beaux salons et vous arrêtez de me faire chier, parce que je serai sans doute moins poli la prochaine fois.

Je pivotai, prêt à partir. Luppi ne bougea pas d'un pouce, n'essayant ni de se relever ni d'essuyer la poussière qui lui maculait le visage. J'hésitai une seconde. Repris d'une voix moins dure :

— Vous étiez journaliste, avant ? Un vrai journaliste ?



Il hocha la tête par saccades, le regard perdu dans ses souvenirs.

— Bon, d'accord. (Je lui tendis une main qu'il contempla d'un air ahuri.)  
Allez, venez. Je vous paie un verre.

Le rover taxi nous emmena au centre-ville, en silence une fois mises en veilleuse les propositions indécentes de l'IA.

— *Trouve-moi un bar de nuit pas trop crade, à distance de marche de Musk Plaza, subvocalisai-je à 'Ris. Si l'IA essaie de nous dévier vers un bordel, tu lui fais bien mal et tu récupères le prix de la course.*

— Les Demeures de Luthra disposent d'un bar que l'on pourrait qualifier de « pas trop crade ».

— *Non, j'ai besoin d'un endroit sans lien avec mon hébergement. Cherche autre chose.*

Le taxi traversa d'abord la banlieue de Cradle City, composée d'amas d'habitations créées dans d'anciens hangars, avec de rares lampadaires évoquant des braises sur le point de s'éteindre. Les bâtiments eux-mêmes n'avaient guère changé depuis l'époque pré-Lamina, quand Cradle City était un point de largage pour le matériel dangereux balancé depuis l'orbite. Plus tard, quand les largages avaient déménagé hors de l'Entaille, les start-up s'étaient ruées dans l'espace vacant pour y développer du Marstech expérimental ou pour pratiquer des tests sur l'amélioration du génome humain. Or ces gens-là n'avaient ni temps ni capital à perdre en reconstruction. « *Sur la Haute Frontière, on fait avec ce qu'on a ! Avec un nouveau ciel au-dessus de nos têtes, avec du bon air à respirer ! Une liberté toute neuve dont il faut profiter ! Au travail !* »

Et ainsi de suite.

Devant nous, les lumières du petit centre-ville brillaient tel un vaisseau extraterrestre venant d'atterrir pour se lancer à la conquête de Mars.

Le taxi oscilla bizarrement à un carrefour. Peut-être l'IA luttait-elle pour la gloire de ses sponsors contre les programmes de combat BV déployés par Osiris. La lutte dura environ deux secondes. Au final, le véhicule nous déposa devant un bistrot louche répondant au doux nom de *La Charge utile*. Le compteur n'affichait aucun prix pour la course : 'Ris avait en effet dû gérer le problème. Luppi le remarqua aussi ; je le devinai faisant le lien avec ce qu'il savait de mon passé et en tirant d'astucieuses conclusions journalistiques. J'espérais au moins qu'il était impressionné.

Je l'entraînai à l'intérieur sous les regards de locaux tous plus ou moins en retrait de la réalité. Une table nous accueillit dans un coin de pénombre propice au fond du bar. Je fis signe à la serveuse blême et visiblement épuisée, lui commandai deux verres de JD Rouge plus un pichet de *chicha* locale.

— Vous êtes déjà venu à Cradle City ? demandai-je à Luppi.

— Non. Mais je connais ce genre d'endroit.

La serveuse nous apporta nos consommations. Je vidai le JD d'un coup, reposai le verre sur la table et croisai le regard de Luppi.

— Alors, lançai-je.

— Alors vous aviez raison à propos de votre copain Decatur, dit-il en jetant des regards nerveux le long de l'allée couverte. Raquel Allauca s'est pointée moins d'une heure après votre départ du *Crocus Lux*. Vêtements discrets, capuche. Ni tailleur ni talons aiguilles. Juste deux gorilles pour l'accompagner. Elle a traversé le hall d'entrée si vite que je dois bien être le seul à l'avoir reconnue. Mais si un regard peut tuer, alors Decatur est sans doute raide mort à l'heure qu'il est.

— Ça m'étonnerait. C'est elle qui est venue le voir, après tout. Elle est restée combien de temps ?

— Aucune idée. J'ai lâché l'affaire au bout de quarante minutes. La sécurité de l'hôtel en avait marre que j'emmerde les clients avec mon questionnaire à la con.

— « Sur une échelle de 1 à 10, comment jugez-vous l'audit en cours ? Cela va-t-il modifier votre opinion concernant une éventuelle indépendance martienne ? » Allez, c'est pas si con à l'heure actuelle. Et puis c'est votre première enquête *journalistique* depuis dix ans, non ?

La colère brilla dans ses yeux, mais pas avec la violence de notre première rencontre. Seb Luppi avait changé d'attitude. Cela tenait peut-être au seul fait de bosser, ou à la certitude soudaine d'accomplir une tâche importante. Il donna un coup de menton dans ma direction.

— Et vous ? Vous cesserez quand de parler en années *terriennes*, comme un pauvre qualpro démotivé qui regarde les étoiles en comptant les jours qu'il doit encore tirer avant la fin du contrat ?

— Cinq ans, corrigeai-je. Cinq longues et froides putains d'années martiennes. Content ? Bon, qu'est-ce que vous avez trouvé d'autre ?

— Pas grand-chose. J'ai interrogé quelques flics sur les histoires de juridiction, sur comment ils se sentaient à l'idée que leur travail soit jugé par la Terre plutôt que par Bradbury. Difficile de m'approcher plus de l'affaire Torres sans que ça devienne évident. Ils l'ont mentionnée quand même, sans embarras particulier. Aucune réaction significative.

— D'accord, mais qu'est-ce qu'ils ont *dit* ?

Luppi haussa les épaules.

— Ils ont dit que Torres ne manquerait à personne. Que c'était un petit bâtard qui traînait encore dans le coin bien après sa date de péremption. Qu'il était sans doute tombé dans un égout non protégé et s'était noyé dans les effluents industriels. Ils ont dit aussi que les Personnes disparues avaient foiré l'enquête, comme d'habitude. Par définition, ces gars-là détestent les flics de Bradbury, et ceux des Personnes disparues plus que tout. Mais ça reste leurs grands potes comparés au Comité de supervision. Je plains celui qui sera chargé de venir mettre un peu d'ordre dans ce bordel.

— Il est en face de vous, affirmai-je avec un rictus.

— Je parlais de quelqu'un de LINCOLN. Votre copine Madekwe ou n'importe qui d'autre. Ça devrait pas tarder, non ? Edward Tekele est célèbre dans tout le Système solaire pour faire le sale boulot. Ça m'étonnerait qu'il vous laisse longtemps seul avec les locaux.

Je me mis à ruminer sur Astrid Gaskell et son étrange relation avec Sakarian, me demandant si Edward Tekele était ou non impliqué dans cette sous-routine. Comme la plupart des systèmes dynamiques modernes, LINCOLN avait adopté une organisation décentralisée, modulaire à l'extrême : difficile de faire autrement à l'échelle interplanétaire. Les organes de régulation tels que le Comité de supervision servaient, au mieux, à entretenir une membrane de confinement autour des modules, pour éviter qu'ils partent dans tous les sens. Au pire, comme l'avait si bien énoncé Sacran père, ils se contentaient de « broser les dents d'un dragon de Komodo ». Gérer les relations publiques, limiter les dégâts. Avec toute cette modularité remuant dans la membrane, ce serait bien naïf d'attendre une totale unité d'action.

— Vous occupez pas de Tekele ou de Madekwe. Restons-en au sujet.

J'avais pris soin d'en dire le moins possible à Luppi. Il pensait que je bossais pour les flics de Bradbury, il m'avait vu avec Chakana, ce qui lui avait permis d'additionner deux et deux pour obtenir trois et demi. Ça me convenait pour l'instant. D'après lui, j'étais là pour résoudre le cas Torres

parce que LINCOLN semblait bizarrement en faire une obsession et que Chakana exigeait des résultats. Fin de l'histoire. Il espérait sans doute en tirer un reportage exclusif. Tant que LINCOLN et la police garderaient secret l'enlèvement de Madekwe – d'ailleurs le bluff de l'attaque terroriste semblait tenir le coup –, Luppi se satisferait de mes petites infos. Il suivrait la piste de Torres sans chercher plus loin.

Car parmi tout ce que j'avais omis de lui révéler se trouvaient un tas de questions sans réponse sur Madekwe elle-même, en plus de celles concernant l'affaire dont elle s'occupait avant de disparaître. Qui était-elle vraiment ? Pourquoi Astrid Gaskell la surveillait-elle ? Pourquoi Mulholland tenait-il à ce point à ce qu'on la protège ?

— Je reste sur le sujet, rétorqua Luppi, blessé dans son intégrité journalistique ressuscitée. Ce que je vous dis, c'est que la police locale n'est pas sur le coup. J'ai parlé à une inspectrice en poste depuis six ans. Six années *martiennes*. Donc un bon bout de temps. Ça m'étonnerait que ses collègues puissent lui cacher quoi que ce soit. Or elle a évoqué Torres avec le même intérêt que son planning de la semaine. Après tout, peut-être qu'ils ont raison avec leur truc d'effluents industriels. C'est là qu'on retrouve pas mal de disparus dans les Uplands.

— Ouais, et c'est là que finissent aussi les victimes de meurtre. Même si le cadavre de Torres baigne là-dedans, ça ne nous apprend pas pourquoi. Je suis sûr que c'est pas n'importe quel « pourquoi ».

— Si vous le dites. À part ça, vous étiez où, toute la nuit ?

— On est mariés ou quoi ?

— Je vous ai attendu presque quatre heures devant l'hôtel. C'est mauvais pour l'enquête. Je veux pas qu'on me repère, qu'on m'associe à vous.

— J'étais occupé, répondis-je. Pas besoin d'en savoir plus. Vous avez pu parler à quelqu'un de Sedge Systems ?

— J'ai rendez-vous avec leur responsable communication après-demain. Il a fallu que je les place dans une séquence. Demain matin, je vais voir une nouvelle start-up qui s'appelle Corniche Aurore. Ils sont trop contents d'avoir un peu de pub. L'après-midi, ce sera au tour de l'ancienne boîte d>Allauca, Khadka Sanchez Labor Logistics. Je compte poser les mêmes questions à tout le monde... (Il les lisait sur son lorgnon.) « Conditions de travail. » « Abus éventuels. » « Votre avis sur la législation. » « Craignez-vous que des employés mécontents aillent se plaindre au Comité de supervision ? » Ce qui me permettra, chez Sedge Systems, d'en venir au cas

Torres : « Un gagnant de la loterie qui oublie de prendre la navette, des émeutes de soutien à Bradbury. C'est bizarre, cher monsieur, car Torres semble avoir quitté Sedge Systems avant de tirer le gros lot : un commentaire là-dessus ? » Je pense pas que j'oserai pousser plus loin.

— C'est déjà pas mal, admis-je en hochant la tête. Faites-moi savoir si vous dénîchez quelque chose. En cas d'urgence, passez à l'hôtel et laissez un message dans ma capsule ; je vérifierai au moins une fois par jour. Sinon, on se revoit après-demain à minuit. À *La Charge utile*. Table du fond.

— D'accord. (Il avala bruyamment sa salive.) Vous croyez qu'ils nous espionnent ? À l'instant, je veux dire.

— Qui ça ? Les gars de Decatur ? Allauca ?

Luppi tenta un haussement d'épaules nonchalant, mais échoua à masquer sa tremblote.

— L'un ou l'autre. Voire les deux.

— Pas ici, en tout cas. (Je montrai le toit couvrant l'allée d'un geste que j'espérais convaincant.) Pas sans un équipement haut de gamme. Et mes systèmes auraient détecté du matos de surveillance installé aux environs. Je pense pas qu'ils me collent aux basques, vu que j'essaie pas de me cacher. Par contre, ils observent peut-être l'hôtel avec un drone de haute altitude ou en achetant du temps de satellite. (Je haussai les épaules.) C'est un risque à courir. Si quelqu'un cherche un lien entre nous, c'est sûr qu'il le trouvera. Faut parier sur le fait que personne ne le cherche.

— D'accord, marmonna-t-il.

— Qu'est-ce qui se passe ? Vous avez les jetons ?

— C'est juste que... s'ils s'en prennent à moi...

— Vous filez, dis-je d'un ton dur. À la minute où vous sentez que ça tourne mal, vous appelez Chakana au secours et vous foutez votre cul dans le premier Express pour Bradbury.

Luppi ne put contenir un frisson.

— J'ai déjà mené ce genre d'enquête, vous sav...

— Ouais, mais pas depuis dix ans, d'après vous. Dix ans passés dans les boîtes de nuit, à épier les gros bonnets des entreprises et les jolies princesses des clans fondateurs.

L'attaque fit mouche. Grâce à mon lorgnon, je le vis rougir malgré la pénombre.

— Bon... S'ils m'attrapent, eh bien... j'ai une couverture. Je peux dire que je vous filais à votre insu. Les caméras de l'Express confirmeront...

— C'est très gentil. (Je posai mes mains sur ses épaules.) Mais vous feriez mieux d'oublier ça. On rigole pas avec ces gens-là, Luppi. C'est pas comme s'introduire dans la loge de Sundry Charms. Ils vont pas juste vous bousculer un peu. Ils vont vous découper la gueule et puis vous enterrer. Si vous avez du pot, ils vous colleront d'abord une balle dans la tête.

Je plongeai mon regard dans le sien jusqu'à ce qu'il cède. Ses épaules vibraient sous mes paumes. Je finis par les lâcher.

— OK. On fait quoi, maintenant ? demanda-t-il.

— Maintenant ? Je vais sortir par l'autre côté. Laissez-moi le temps d'arriver à découvert et d'être repéré par quiconque pourrait nous observer. Après ça, vous repartez par où vous êtes venu. Vous avez une bonne excuse pour avoir passé tout ce temps dans l'allée ?

Sa pomme d'Adam ne cessait de s'agiter.

— Ouais. Bouffe de merde, trop d'alcool. J'avais envie de vomir. (Il leva deux doigts.) Je compte même laisser une preuve.

— Un grand classique. Bien joué. (Je lui donnai une grosse claque sur l'épaule.) Allez, on se revoit dans deux jours.

Je m'éloignai. Derrière moi, je l'entendis se déclencher des haut-le-cœur, les doigts plantés dans la bouche, jusqu'à ce que son estomac lâche l'affaire et rende ce qu'il avait en stock.

Avec un peu de chance, ce n'était même pas un mauvais présage.

## Chapitre 29

Les rues situées à l'autre bout de l'allée formaient un labyrinthe peu avenant, assez semblable à celui parcouru en revenant de chez Ucharima. Guère étonnant : à l'exception notable des belles bâtisses du centre-ville, Cradle City était un endroit fort peu avenant. Je fis mine de chercher ma route aux croisements, levai la tête pour admirer la violence du ciel, passai du temps dans quelques bars, devant des boissons dont je n'avais pas envie, le tout pour m'assurer qu'un éventuel sbire de Decatur ou d'Allauca ne risque pas de me perdre. Les souvenirs de mes missions avec Milton Decatur jaillissaient dans ma tête comme des cibles dans un programme d'entraînement virtuel : certaines évidentes, faciles à choper, d'autres brouillées par les restes de THC du fumoir, d'autres encore surgissant tel un masque de clown au coin de la rue.

— *Comment c'est arrivé ?*

*Decatur, hochant la tête en direction du Heckler & Koch posé entre nous sur la table de billard, à côté des autres armes en préparation.*

— *Comment c'est arrivé quoi ?*

— *La rayure, mec !*

*Imitant un flingue, il pointe l'index et le majeur vers la culasse du HK. Ladite rayure brille telle une évidence dans la lueur projetée par la lampe de plafond pendue bas. Je hausse les épaules.*

— *Lame monofil. J'ai laissé quelqu'un s'approcher trop près.*

*Il fronce les sourcils tout en chargeant son Remington Red antiémeute avec des cartouches non létales ; elles émettent chacune un cliquetis aussi sec que du régolite. C'est lui le premier tireur ce soir, la voix de la Conformité, la voix de la raison. Moi, je suis en soutien : le pistaco, la menace silencieuse si l'opération dégénère. Notre association n'est pas bien vieille. On tâte encore le terrain, on teste nos limites respectives.*

— *Ça fait pas très Porte noire, mec. J'espère que ça t'arrive pas souvent. Je secoue la tête.*

— *Rien que cette fois-là.*

— Pourquoi t'as pas fait réparer ? Une culture d'alliage dans le premier magasin venu, et deux heures plus tard c'est comme neuf. Ça coûte presque rien. Après, t'y penses plus.

— Ouais, ça éviterait que des enculés dans ton genre me posent la question.

Grand sourire de sa part, étiré par l'adrénaline prémission.

— C'est pas faux.

— Alors je vais peut-être le faire, finalement.

— Non, ça m'étonnerait. (Il baisse les yeux vers le barillet du Remington, mais son attention reste fixée sur moi ; je la sens flotter dans l'air.) Ça te dirait de m'expliquer pourquoi ?

Ça me prend un moment pour me décider à parler. Je ramasse le HK d'une main, caresse le métal rayé de l'autre.

— Il faut se rappeler certaines erreurs. Celle-là en fait partie.

Je levai un nouveau verre dont je n'avais pas envie et en pris une gorgée, saisi par cette marée de souvenirs dont je n'avais pas envie non plus. Sans doute un résidu de THC. Je parcourus la salle du regard, échouai à trouver une distraction à même de disperser les fantômes des erreurs passées. Autour de moi, la clientèle du bar avait adopté le rythme léthargique annonçant l'aube. Un sentiment général de dissonance pesait sur les épaules tel un voile de poussière toxique. Les heures martiennes mouraient les unes après les autres. À part ça, rien à signaler.

— Un appel du dieu bouc, annonça 'Ris d'un ton enjoué.

— Génial. Passe-le-moi.

C'était pile ce qu'il me fallait.

— Tu vas pas aimer ce que j'ai à te dire, Veil.

Fêlure inhabituelle dans la voix de Holmstrom. Je fronçai les sourcils.

— Ça me changera pas de tous ceux à qui j'ai causé aujourd'hui. T'as trouvé quoi ?

— C'est bien là le problème, mon bonhomme : pas grand-chose. J'ai lancé ma petite attaque vers la Terre il y a une heure. Laisse-moi te dire que ça s'est mal passé.

Cette fois, j'identifiai la fêlure : du chagrin. Holmstrom détestait foirer.

— T'avais pas dit que c'était comme une orbite d'attente, une petite plongée ?



— Non, c'est *toi* qui l'as dit. Moi, j'ai dit que rien n'était facile avec un quart d'heure de décalage dans les communications. Ce en quoi j'avais raison. Mais la question n'est pas là. J'ai pas eu trop de mal à entrer dans les données du personnel du Comité de supervision. J'ai récupéré plein de merdes sur toute l'équipe d'audit, depuis les grouillots jusqu'à Edward Tekele en personne, lequel semble d'ailleurs plutôt un bon gars. Mais à la seconde où j'ai voulu m'occuper de ta copine, Madekwe, les alarmes ont sonné si fort qu'elles ont dû réveiller la Pachamama. Là, je te parle de *sacrées* contre-mesures, mon pote. J'ai bien failli me faire enculer comme par la bite de Supay le jour du Jugement dernier.

Assis au comptoir, j'observai mon reflet dans la glace placée derrière les bouteilles. Le temps d'analyser l'information. Je l'avais toujours su. Comme j'avais essayé de le dire à Chakana dans l'ascenseur : faisceau d'anomalies, grosse merde droit devant.

— T'es sûr que ça vient pas de la durée d'intrusion ? suggèrai-je d'un ton pensif. Assez longue pour que le système te repère ?

— Veil, c'est *moi*.

Je me frottai le visage à deux mains.

— D'accord. Donc Madekwe ne fait pas partie des grouillots.

— On dirait pas.

— T'as réussi à choper quelque chose, quand même ? Avant de battre en retraite ?

— Des fragments. (Le chagrin, de nouveau.) Et encore, rien de bien logique. Tu disais qu'elle avait de la famille ?

— Ouais. Divorcée. Avec une fille adolescente.

— D'après le peu que j'ai récupéré, elle est célibataire sans personne à charge.

— Très bien... (Je tentai de donner un sens à ces infos malgré la descente du THC.) Donc ça doit être une couverture, pas vrai ? Une mesure de sécurité.

— Certainement. Ou alors c'est quand elle t'a parlé de sa famille qu'elle se couvrait. Ça marche dans les deux sens.

— Pourquoi inventer une fille et un ex-mari juste pour moi, Hannu ? Je suis à cinquante millions de kilomètres de la Terre, je risque pas de les rencontrer. Pourquoi me mentir ? Pourquoi m'en parler, d'ailleurs ?

— Peut-être qu'elle te faisait pas confiance. Peut-être qu'elle ment aux hommes par plaisir. Au moins pour brouiller l'analyse comportementale.

J'en sais rien. Mais les contre-mesures que je me suis prises dans la gueule confirment qu'il y a bien une histoire de couverture. Elle a l'habitude de mentir. Si ça se trouve, elle s'est présentée comme mère divorcée juste pour paraître plus vulnérable à tes yeux. Pour contourner tes défenses.

— *Vous croyez qu'elle a effectivement contourné vos défenses ?*

— *La ferme.*

Je me raclai la gorge.

— C'est tout ce que t'as ? Madison Madekwe, célibataire, menteuse sans enfants.

— Elle a trente-sept ans. Années terriennes.

— Super.

Suivit un long silence, à tel point que je pensai que Holmstrom avait fini par raccrocher.

— Veil, ça te dérange si je te demande où t'es ?

— Dans un bar pourri.

— Ça, je m'en serais douté. Un bar pourri où ?

— Pourquoi tu veux le savoir ?

— Vu la variation du signal, j'irais jusqu'à supposer que tu traînes quelque part dans les Uplands. Tu pourchasses Madison Madekwe et ses kidnappeurs ?

Je plongeai les yeux dans mon verre.

— Un truc comme ça.

Encore un silence. Puis Holmstrom reprit d'une voix tendue :

— T'as déjà défini un plan d'action ?

— Non. Je fouine.

— Alors je te conseille de pas aller plus loin pour le moment. Des contre-mesures pareilles, ça veut dire que t'es sur un putain de coup. J'ai révisé mon planning au *Club Double Six*. Je tente une autre intrusion demain, pour essayer d'en apprendre plus sur Madekwe.

— Merci, Hannu, mais t'as pas besoin de...

— Si, j'en ai besoin. Je vais quand même pas me faire jeter d'une foutue base de données *civile* à cause d'un petit quart d'heure de décalage. Quand j'étais à la barre de l'*Extase aérienne*, j'ai gagné des combats informatiques à deux fois cette distance-là sans verser une goutte de sueur ! (Sa voix s'adoucit soudain.) Et je vais pas te laisser rôder dans les Uplands sans certaines infos cruciales te permettant de rester en un seul morceau. Tu m'attends, Veil, d'accord ? Je te rappelle.

Sa présence s'évapora, m'abandonnant face à mon reflet dans le miroir.

*Alors, Nikki, qu'est-ce que je disais ? Madekwe, simple grouillot ? Mon cul.*

*— C'est à moi que vous parlez ?*

*— Tu t'appelles Nikki ?*

*— Non. Mais il se trouve que le lieutenant Chakana n'est pas là, ni physiquement ni par voie électronique, même si elle vous manque beaucoup...*

*— Très drôle, vraiment très drôle.*

*— ... et cela entre dans mes attributions de surveiller et – si possible – d'accroître votre niveau de stabilité mentale, afin de...*

*— Ma stabilité mentale va très bien, merci.*

*— Voilà. Maintenant c'est à moi que vous parlez. Pas à une personne absente.*

*— Ah ouais ? (Je me levai, renonçant à finir mon verre.) Alors maintenant t'as le droit de la fermer et de me commander un taxi pour le domaine Gingrich. Hangars Sandeko.*

*— Pensez-vous réellement que visiter le site de la disparition de Pablo Torres dans votre état actuel pourrait s'avérer productif ?*

*— Je pense surtout qu'il me reste rien d'autre à faire. Allez, appelle le taxi.*

*— C'est parti. Trois minutes d'attente.*

J'utilisai la rampe de paiement, sous le comptoir, pour régler ma note en ajoutant un modeste pourboire. À l'autre bout du bar, le serveur à barbe grise délaissa ce qui se passait dans son lorgnon le temps de hocher la tête vers moi. Avec ses verres opaques, il ressemblait à un vieil oracle aveugle, fin connaisseur de la Pachamama et du monde, m'encourageant à poursuivre sur la voie de l'illumination.

Putain de THC trafiqué.

Quand je bossais avec Decatur dans les comtés de la Corniche, les cinq mille hectares et quelques du domaine Gingrich, avec tous ses bâtiments abandonnés – hangars, silos, usines –, constituaient un terreau idéal pour un tas de légendes urbaines. À mon avis, ça n'avait pas beaucoup changé. Vivre loin de la Terre semblait attiser notre penchant naturel pour la superstition. Comme si nous avions encore plus besoin de monstres et de héros sous des cieux extraterrestres. Pendant mon passage à Exmouth,

j'avais couché avec une psychotechnicienne de BV qui m'avait expliqué que ça venait de la différence de pesanteur : ressentie sans relâche au niveau cellulaire, elle générait une anxiété que seuls les rythmes et les rigueurs de la vie terrienne auraient pu tempérer. Je me la rappelais, donnant une claque sur mes fesses d'adolescent puis déclarant : « Et cette anxiété, elle est comme moi, Hak, il faut s'en occuper. » Après, lorsque votre éducation ou le simple bon sens vous débarrassait du *pistaco*, du Rôdeur de Tharsis et des anges espions envoyés par Inti, vous pouviez toujours vous raccrocher aux histoires de fantômes du domaine Gingrich.

Je l'aperçus bientôt, posé sur l'horizon dans la pénombre précédant l'aube, tandis que le taxi quittait la banlieue est de Cradle City : grues squelettiques dessinées contre le ciel tels des dinosaures pétrifiés par la lueur de l'impact à Chicxulub, bâtisses de stockage aux allures de baleines, silos rouillés évoquant les doigts d'un prophète de l'Apocalypse enterré vivant. « *C'est là qu'ils gardent les Grands Anciens*, disaient les rumeurs. *Ils les ont trouvés dérivant congelés dans le nuage d'Oort et ils les ont planqués chez nous avec un but inavoué. Impossible de prendre le risque de les amener sur Terre, mais ils voulaient quand même les étudier. Alors ils ont paré au plus pressé.* »

Un peu trop ésotérique, peut-être ? Essayez plutôt les horribles silhouettes titubantes des Zombies du berceau 17. Une caisse dont on avait ôté par erreur la mention « RISQUE BIOLOGIQUE » serait tombée d'une grue, arrosant les pauvres ouvriers et produisant de terribles mutations. Des exterminateurs dépêchés par l'entreprise en avaient éliminé la plupart, mais certains étaient parvenus à s'échapper et se cachaient depuis lors sur le site, vivant leur « vie » de *cannibales* et – dans les pires hypothèses – engendrant *d'atroces rejetons*.

Trop grand-guignol ? Passez alors aux âmes mélancoliques des tout premiers Martiens. Libérées accidentellement par des archéologues durant des fouilles top secret ayant mis au jour d'antiques machines dans les grottes de la paroi Sud. Les scientifiques avaient compris trop tard que les constructeurs de ces engins y étaient encore attachés sous forme spectrale, peut-être pour empêcher leur utilisation à mauvais escient. Si vous errez parmi les hangars certaines nuits sacrées pour leur culture, vous ne les apercevrez sans doute pas, mais vous les entendrez pleurer sur leur belle civilisation disparue depuis un milliard d'années.

Le taxi s'engagea dans l'ombre des premiers bâtiments. Le jour se levait déjà au-dessus de la Lamina et de la paroi Sud ; ici, il faudrait attendre plus longtemps. Mais j'avais bon espoir que la lumière soit suffisante une fois sur place. Ce n'était déjà pas évident de fouiller un grand ensemble de hangars désaffectés sans devoir en plus utiliser les modules de requin.

Peut-être qu'on me prendrait pour un fantôme.

Ou pour un membre du Régiment des nettoyeurs perdus. Mon histoire d'horreur préférée du domaine Gingrich.

Des nettoyeurs cyborgs, à peine humains, élevés en cuve et prêts à être déployés au cas où le peuple de Mars se soulèverait contre la tyrannie terrienne. Leurs cryocapsules étaient dissimulées en rangs serrés quelque part dans le domaine. À partir de là, les versions divergeaient. Dans un cas, leur emplacement précis avait été perdu ; les cryocaps attendaient que des gamins tombent dessus par hasard et déclenchent le protocole d'ouverture. Après quoi les nettoyeurs se réveillaient, butaient les gosses et entamaient les patrouilles de nuit dans les hangars. Évidemment : ça arrivait à tout le monde de planquer une bande de supersoldats et *d'oublier* où ils se trouvaient.

Ou alors – au choix – les nettoyeurs se réveillaient, se montraient reconnaissants envers les gamins et leur obéissaient pendant un temps avant de disparaître. Si par hasard vous les croisie à votre tour, vous pouviez leur demander une faveur. Car nous, les nettoyeurs, on adorait jouer les héros pour pas un rond.

Mieux encore : le régiment n'était pas du tout perdu et patientait sagement dans un hangar abandonné. Une sous-routine erronée de leur code génétique avait transformé les nettoyeurs en chevaliers prêts à surgir pour sauver l'humanité dans les situations désespérées.

Ouais !

Mais j'attendais encore la version où ces gars pionçaient dans des capsules de merde du Vortex et acceptaient n'importe quel boulot de gorille pour gagner leur croûte.

Le taxi prit soudain un virage à gauche avec une brusquerie digne d'un chauffeur humain. Je regardai par la fenêtre, le pouls déjà plus rapide.

— *'Ris, c'est quoi ce bordel ?*

— *Le véhicule a été piraté. La secousse provient de ma tentative pour agir sur les protocoles de navigation.*

— *Putain de merde. Tu sais où on va ?*

— *Huit kilomètres sept cents sud-est. À mille neuf cents mètres au nord des hangars Sandeko. D'après les cartes, à proximité d'un terrain d'atterrissage. Nos nouveaux amis ont dû arriver par les airs.*

— *Et c'est comme ça qu'ils comptent repartir, avec nous dans leurs bagages. On dirait que quelqu'un a drôlement envie de nous causer. (Le taxi filait bien droit, sans ralentir.) Tu vas réussir à prendre le contrôle ?*

— *Selon toute probabilité, non. Le changement de route a été programmé directement dans le noyau logiciel, avec un accès propriétaire. Du haut niveau. Mais je peux écraser les protocoles de navigation, auquel cas le taxi retournera à son garage pour réparations.*

— *Non, ça marchera pas. (Je me redressai dans mon siège. Commenant à chauffer.) S'ils ont choisi un terrain d'atterrissage, c'est qu'ils ont un hélico. Ils nous suivraient avec et nous niqueraient avant qu'on ressorte du domaine. Tu peux stopper le taxi avant qu'on arrive là-bas ?*

— *Je peux écraser la totalité des systèmes. Mais cela implique une perte de contrôle du véhicule. Or nous roulons plutôt vite.*

Je regardai à nouveau dehors. Les murs des hangars défilaient devant mes yeux. J'avais même l'impression que le taxi accélérât.

— *T'as un moyen de t'assurer qu'on pourra sortir après l'impact ?*

— *En débloquent les portières. À part ça...*

— *Vas-y ! Écrase tout. Maintenant !*

— *Action.*

Le taxi vibra, se décala sur la route. Une puanteur soudaine de composants grillés envahit l'habitacle. D'étranges babillages informatiques jaillirent du tableau de bord. Un panneau d'inspection s'ouvrit juste au-dessus de ma tête, retenu par de petits câbles, crachant des étincelles bleues telle une créature vivante. Le taxi dérapa violemment ; le tableau de bord hurla sa souffrance.

— *Préparez-vous au choc, annonça 'Ris d'une voix douce.*

Les freins se bloquèrent d'un coup. Le taxi vacilla, puis partit en tonneaux comme un dé lancé par un joueur en colère. Un autre panneau se détacha du plafond et me frappa à la tête. L'obscurité envahit l'une des fenêtres. En me tournant, je vis un mur filer vers moi à la vitesse d'une balle...

Extinction des feux.

## Chapitre 30

Je me réveillai dans la poussière, au sein d'une pénombre rouge. Bouche pleine de régolite ; un putain de goût qu'on n'oubliait *jamais*. Douleur à la tête. Œil droit refusant de s'ouvrir.

— Rap... (Je toussai, crachai de la poussière.) *Rapport de situation. Dis-moi qu'on n'est pas morts. Dis-moi que j'ai rien de cassé.*

— *Nous sommes tous les deux fonctionnels. L'IA du taxi est morte.*

Une pointe de satisfaction dans la voix de 'Ris ? Sonné, je jetai un premier coup d'œil – un seul œil – aux alentours. Pas besoin des modules de requin ni du lorgnon qui, par miracle, se trouvait encore sur mon nez. La lueur rouge clignotante provenait de six loupottes d'urgence dispersées dans l'habitacle. Je me rendis compte que le taxi était cul par-dessus tête et que j'étais vautré contre le panneau avant de l'habitacle, au milieu d'une bonne couche de poussière. Les vitres étaient toutes éclatées d'un côté ; le rover avait dû creuser un sillon dans le régolite en glissant sur le flanc. L'autre côté avait l'air intact. Je levai le lorgnon pour me frotter l'œil droit. Récupérai un minimum de vision. Quelque chose me mouilla les doigts : ça ressemblait à du sang, mais comme n'importe quel liquide dans une lumière pareille.

— *C'est quoi ça ?*

— *Vous avez subi deux coupures superficielles au cuir chevelu, avant et pendant l'impact. Le sang vous a coulé dans l'œil. Rien de grave.*

— *Nos copains arrivent ?*

— *Oui. J'ai coupé la balise du taxi, donc ils nous cherchent à l'aveugle. Mais ils arrivent.*

— *D'accord.*

Je remis le lorgnon en place puis tentai de m'asseoir. Il me fallut deux essais et quelques gestes douloureux pour y parvenir. Je grommelai en vérifiant mes armes. Le VacStar était bien dans son holster, mais le Balustraad manquait à l'appel. Je tâtonnai à sa recherche.

— *Tu peux débloquer les fermetures d'urgence ?*

— *Non, les systèmes sont trop endommagés.* (Encore cette satisfaction du combat, de la victoire.) *Mais les portières sont déverrouillées. Vous devriez pouvoir en soulever une.*

Je dénichai le Balustraad, le replaçai au creux de mes reins, puis poussai de toutes mes forces sur la portière la plus proche. Elle résista un court instant avant de condescendre à se lever. Donc, de mon point de vue, à basculer sur le côté. Dehors, la pénombre était moins épaisse grâce à l'aube proche. Je me glissai maladroitement dans l'ouverture et sautai à terre.

Crissement sec de la poussière sous mes bottes. Nombreux petits bobos signalant leur présence partout sur mon corps. Sourcils froncés, je parcourus les environs du regard.

Le mur du hangar arborait bosses et déchirures infligées par l'impact. Le taxi avait rebondi dessus avant de traverser une étroite plate-forme de chargement et de s'immobiliser contre une grue. La structure squelettique se dressait au-dessus de moi tel un kraken d'acier sorti d'un cauchemar de geek, un autel dédié à un dieu robot aux multiples tentacules.

Un dieu prêt, dans un immense cri de rage, à baisser ses bras articulés à hauteur d'homme pour déchiqueter tous les êtres vivants.

— Très bien, marmonnai-je à son intention. Allons buter cette bande d'enculés.

Ils débarquèrent à pied, en groupe espacé, devant un véhicule de soutien restant suffisamment en arrière pour ne pas se retrouver bloqué si ça tournait au vinaigre. Je dénombrai six agents, vêtus discrètement, à première vue sans armures ni lunettes tactiques. Deux d'entre eux portaient ce qui ressemblait à des fusils d'assaut ; les autres étaient soit munis d'armes de poing soit carrément désarmés. Un sourire froid se dessina sur mon visage. Conclusion évidente : ils ne s'attendaient pas à devoir me traquer de cette manière. Il s'agissait d'une équipe constituée à la va-vite en vue de mon enlèvement. La question était de savoir qui l'avait rassemblée et pourquoi.

Osiris me donna aussitôt accès à leur canal de communication.

— ... comment cette enflure a réussi à cramer les systèmes du taxi. Je croyais que c'était juste un gars qui avait bossé dans la Conformité.

— Qui avait bossé *entre autres* dans la Conformité, précisa une voix plus posée. Avant ça, il venait de la Terre. C'était une sorte de ninja du combat



dans le vide, comme les gars que la Navy a utilisés sur l'Habitat 9. Il doit être bourré de tech jusqu'aux yeux.

— N'importe quoi, Sammy. Ninja mes couilles. C'était un nettoyeur.

Quelques ricanements fusèrent sur le canal.

— Je crois que t'as pas de couilles, Jesika.

— Façon de parler. Bon, maintenant on la ferme et on se concentre. Je détecte une trace de chaleur et des signaux électriques à 11 heures, près de ce hangar. On dirait que c'est là qu'il a fait sa sortie de route.

Un silence lourd s'installa entre eux. Une lampe à faisceau large s'alluma sur le toit du rover de soutien. Le rayon bleuté découpa une masse oblongue dans la pénombre. J'entendis l'un des agents siffler doucement.

— Sacrée sortie de route, dis donc. T'as vu le sillon ? Il a dû flipper sa race, à la vitesse où il allait.

— Morceaux de verre, aussi. (Quelqu'un d'autre. À présent, ils avaient tous réglé leur lorgnon en mode analyse de données.) Tout le long du sillon. Avec un peu de chance, ce connard nous a simplifié le boulot et s'est cassé le cou.

— Vaudrait mieux pas, rétorqua Jesika d'une voix morose. Chand sera déjà assez gonflé par tout ce bordel. Il voulait une capture vite fait bien fait, pas une putain de chasse à l'homme en plein jour. Si on lui ramène pas ce mec vivant, on peut se foutre notre prime annuelle au cul.

— Oublie la prime. (Sammy. La voix posée.) Je connais Chand. Je le connais depuis Louros. Si on merde ce coup-là, il nous enverra garder des silos à Morton jusqu'à ce que mort s'ensuive. T'auras plus qu'à emporter ta protection faciale et des vidéos de tes gosses, parce que t'auras déjà de la chance de les revoir à Noël et au Martes de challa... Putain, vous avez vu ça ?

Ils venaient de trouver le taxi.

— Stop ! s'écria Jesika. Sammy, Zhang, restez en arrière. Vous vous écarterez et vous nous couvrez. Il est peut-être encore là. Valdivia, Chetry, à mon signal vous allez fouiller le taxi. Ericsson, elles sont où ces putains de lampes ? Recule et éclaire-moi la zone, merde !

Sammy et Zhang : ceux aux fusils. Ils se mirent en place chacun d'un côté, prêts à descendre quiconque jaillirait de l'épave l'arme au poing. Je modifiai ma position en conséquence, aussi vite que possible sans me trahir. J'avais le visage et les doigts gelés. Je tremblais de froid. Fallait que ça bouge.

Ronronnement du véhicule de soutien manœuvrant pour diriger la lampe vers le taxi, même si l'aube la rendait de moins en moins utile. Valdivia et Chetry s'approchèrent prudemment de la portière par laquelle j'étais sorti et que j'avais pris soin de refermer. Chetry était le plus costaud des deux ; il trouva une prise sur le métal tordu et tira fort.

*Maintenant !*

Je lâchai le bras glacé de la grue. Tombai, dents découvertes par un rictus de fauve. Courant d'air froid, ivresse de la chute libre, le cœur battant. Vingt mètres de haut : je n'avais pas osé plus, dans l'objectif de me relever après l'impact. La pesanteur martienne autorisait de belles cascades, surtout sous la Lamina, où l'air offrait une certaine résistance, mais on ne pouvait pas non plus tenter n'importe quoi. J'atterris les deux pieds sur la nuque de Sammy, lui brisant net le cou. Il s'affaissa avec un léger grognement ; les autres ne s'aperçurent de rien. J'exécutai une roulade pour amortir la fin de la chute, terminai accroupi environ dix mètres sur la gauche de Zhang. Je me désintéressai du fusil, un AK flambant neuf sans doute verrouillé sur son propriétaire. Préférai braquer le VacStar. Zhang venait de sentir qu'il y avait un problème ; j'aperçus son visage affolé juste avant de tirer.

La détonation résonna sur les hangars, déchirant le silence tendu de l'embuscade.

La cartouche conçue pour percer les combinaisons spatiales frappa Zhang en pleine poitrine. Elle lui creusa un trou si gros que je pouvais voir au travers. Il n'avait pas fini de tomber que je me dirigeais déjà vers mes prochaines cibles.

— Sammy... Zha... (La voix de Jesika. Aiguë. Choquée.) Il est là. Bordel, il...

Assez du flingue à deux mains. Je sortis le Balustraad, filai vers l'épave du taxi, établis le contact visuel avec Valdivia et Chetry. Qui se tournèrent vers moi. Trop lentement. Je tirai trois fois, de la main gauche, d'un peu loin même si je continuais à avancer. La carcasse du taxi se couvrit de sang et de bouts de chair assez légers pour s'accrocher au métal. Les deux agents s'effondrèrent en hurlant.

Une balle vrilla l'air près de ma tête. J'y gagnai une nouvelle égratignure.

Jesika était à huit mètres, avec son propre flingue à deux mains. Elle ne me louperait pas deux fois. Je levai le VacStar à hauteur de hanche, tirai par réflexe. La cartouche la chopa à la cuisse et l'expédia à terre, avec soudain d'autres soucis en tête que ma gueule.

Comme prévu, Ericsson décida de m'écraser. Le moteur rugit. Le rover bondit en avant, traversa la plate-forme de chargement. Il chassa sur la fine couche de régolite : il n'avait pas été prévu pour ça et – à mon avis – Ericsson non plus. Je me plaçai dos au hangar, lâchai le Balustraad et levai le VacStar.

Huit tirs, réguliers, dirigés vers le pare-brise opaque. Lequel n'était pas conçu pour résister à des cartouches extravéhiculaires. Huit trous de la taille d'un poing. Échos explosifs. Le véhicule dévia sur ma droite et percuta le mur déjà bien abîmé du hangar. Les roues arrière se soulevèrent un instant avant de retomber. Le moteur poussa un cri strident. Je m'approchai de la vitre avec prudence. Crus déceler un mouvement, tirai encore deux cartouches pour faire bonne mesure. Un choc contre la portière. Plus de mouvement. Le moteur ralentit puis s'arrêta, sans doute neutralisé par une sous-routine de sécurité pigeant soudain qu'un accident venait d'avoir lieu.

Le silence envahit le champ de bataille tel un voile de fumée.

J'abaissai le VacStar petit à petit tout en scrutant les alentours. Le silence n'était pas total ; derrière moi, quelqu'un beuglait encore, mais de moins en moins fort, à deux doigts d'y passer. L'une des victimes du Balustraad. Je zoomai avec mon lorgnon : un avant-bras qui s'agitait dans la poussière, une tête ensanglantée, écorchée, qui tentait de se tourner vers moi en se repérant au son puisqu'elle n'avait plus d'yeux. Jesika ne bougeait plus. Me concentrant sur elle, je compris qu'Ericsson lui avait roulé dessus dans sa course folle. Je lâchai un gros soupir. L'adrénaline commençait déjà à retomber.

*Nom de Dieu, quel bordel !*

J'essayai d'ouvrir la portière du rover de soutien. Fermée.

— *'Ris, tu t'en occupes ?*

— *Avec plaisir.*

La portière se souleva, laissant échapper ce qui restait d'Ericsson. À cause des jambes coincées à l'intérieur, son torse pendit dehors telle une poupée mal rangée dans la boîte à jouets. Visage jeune, terrorisé. De grands yeux noirs et des traits himalayens rendus cireux par la peur. Il saignait abondamment d'une main où manquaient deux doigts, ainsi que d'un gros trou sur la droite de sa cage thoracique. Il voulait parler. Des bulles lui sortirent de la bouche comme d'un tuyau obstrué.

— *Hô... Hôpital...*

— *Tu rigoles ?*

— Devait... Devait pas... (Il toussa. Sa bouche s'emplit de sang. Qu'il dut ravalier pour pouvoir parler.) Se... passer comme ça.

Je sentis monter un brusque accès de colère.

— À ton âge, rien se passe jamais comme prévu. Vous, les gosses, vous avez toujours l'air surpris de crever.

— Voulait pas... vous tuer...

— Ah ouais ? (Je rangeai le VacStar.) C'était bien imité, quand même.

— Les ordres... ordres étaient...

Le sang revint. Cette fois, Ericsson n'eut pas la force de s'en libérer. Il commença à s'étouffer. Les yeux suppliants. Je fis la grimace, l'agrippai et lui penchai la tête de côté. Un sang épais coula entre ses lèvres, formant une flaque à mes pieds, dans la poussière.

— Alors, ces ordres ?

— Ordres, marmonna-t-il faiblement. Vous ramener... vivant...

— Et après je me serais tapé une bonne partie de rigolade avec ton chef, hein ? D'ailleurs tu me dis qui vous a envoyés ?

— Peux pas... Secret...

Ça semblait le rendre triste.

— Comme tu veux. (Je lâchai sa tête, me redressai.) Profite bien du lever de soleil.

Le Balustraad était toujours là où je l'avais jeté. Je l'essuyai et le remis en place dans mon dos. Près du taxi, les derniers cris s'étaient changés en gémissements. Plus rien ne bougeait de ce côté-là.

— Pitié...

À peine audible, comme des bulles explosant à la surface d'un marécage. Je me tournai à nouveau vers lui. Revis les yeux désespérés, incrédules. Ses lèvres étaient rougies par le sang. À le voir ainsi, il paraissait n'avoir pas plus de douze ans.

*Par la Pachamama et tous ses saints...*

Je lui relevai la tête, tentai d'évacuer le sang. Mais à ce stade, ça ne servait plus à grand-chose. Je le soulevai pour le réinstaller sur son siège. J'allais partir quand sa main intacte me tapota le bras. Il regardait à travers le pare-brise défoncé. Ne savait peut-être même plus que j'étais là. Pourtant, ses yeux dérivèrent lentement vers moi. Les yeux épouvantés d'un gamin qui avait peur de trouver un monstre derrière lui. Il me tapota encore le bras, comme un chien affamé réclamant sa pitance.

Je soupirai et pris sa main dans la mienne. Ericsson ne disait rien, hochait lentement la tête, respirant à peine. Appuyé au rebord de la portière, j'admirai le carnage que j'avais provoqué. Et attendis avec le mourant tandis que sa respiration ralentissait peu à peu. Il me serra soudain le bras, paniqué, puis le relâcha, puis le serra...

Des ombres pâles glissèrent sur le mur du hangar. Le soleil nain se montra, distant, délavé. Je commençais à craindre l'arrivée de renforts.

— ... algo...

Je fronçai les sourcils. Ces deux syllabes m'avaient frappé. Mais j'ignorais pourquoi.

— Ericsson ? *Hoy*, Ericsson, répète ça, dis-je en lui pressant la main.

Sa trachée émit un horrible bruit de tuyau tandis qu'il rassemblait ses forces pour un ultime message.

— Dites à maman... Hidalgo. On doit... l'arrêter. Pour *Mars* !

— Hidalgo ?

Un dernier soubresaut. Ses doigts se relâchèrent dans les miens.

— Dites... à maman...

Trop tard.

Je contrôlai les autres corps. À ma grande surprise, Sammy n'était pas mort malgré l'angle étrange adopté par son cou lors de notre rencontre brutale. Difficile de dire s'il était conscient, mais je détectai un pouls et une vague respiration sortant de sa bouche ouverte. N'ayant guère envie de tirer un coup de feu en plein jour, j'utilisai la lame ABdM pour lui trancher la gorge.

Le reste de la bande n'avait pas survécu si longtemps.

Évidemment, personne n'avait de moyen d'identification sur lui. Le commanditaire de l'opération n'était pas complètement débile.

Hidalgo.

Je connaissais ce nom. Je m'autorisai une minute de réflexion parmi corps et épaves, mais rien ne me vint à l'esprit. Haussant les épaules, je jetai un dernier coup d'œil aux alentours.

— *J'ai manqué un truc, 'Ris ?*

— *Vous avez été remarquablement minutieux. Avec un peu de temps, il serait sans doute possible de lever le verrouillage d'une arme et d'en tirer quelques informations. Mais en emporter une signifierait s'exposer à un pistage par satellite.*

— *Ouais, trop risqué.*

— *De même que prélever des échantillons d'ADN. Pour avoir une installation sécurisée où les analyser, il faudrait accorder une confiance totale à votre ami Milton Decatur.*

J'éruclai un triste ricanement. C'était pas encore l'heure de la parano, mais j'étais sur le territoire de Decatur et très peu de gens à part lui savaient que j'étais en ville.

— *« Totale », ce serait beaucoup dire.*

— *C'est bien ce que je pensais. Donc pas d'installation sécurisée.*

— *Ouais. Et faire ça dans un labo ordinaire, ça donnerait l'alerte jusqu'à la Porte de Tharsis. (Gros soupir.) Très bien. On se casse...*

Je repérai soudain une espèce de piaillage insistant. En provenance du véhicule de soutien. J'y retournai en vitesse et me penchai par-dessus le cadavre d'Ericsson. Sur le tableau de bord, une lueur clignotante indiquait un appel entrant. Que je m'empressai d'accepter. Une voix masculine, énervée, envahit l'habitacle :

— Putain, Ericsson, c'est pas trop tôt ! Qu'est-ce qui se passe ?

— Ericsson est mort. (Je laissai planer un court silence.) Ils sont tous morts. Valdivia, Chetry, Jesika. Certains en plusieurs morceaux. Tu me colles quelqu'un d'autre au cul, il finira pareil.

— Qui est là ?

— Tu sais très bien qui est là. Si t'avais des questions à me poser, t'aurais mieux fait de venir toi-même et de demander poliment. Chand, c'est ça ? (Nouveau silence. Un sourire méchant me monta aux lèvres.) Si j'étais toi, enculé, je commencerais à bien regarder derrière moi dans la rue.

Je laissai la communication grésiller dans l'air froid du matin, puis cherchai une direction offrant des abris décents en cas d'attaque aérienne. Je me mis en route au petit trot, soutenu par l'adrénaline. J'ignorais combien Chand pouvait mobiliser d'assaillants, et quel serait leur niveau d'équipement et d'expertise, mais, à cet instant précis, je n'en avais plus rien à foutre. L'apéritif était terminé, le plat principal arrivait. Tout au fond de mes muscles, de mon ventre, je *chauffais*. Mon corps vibrait à un rythme prénéolithique appelant au bain de sang. Chand pouvait envoyer tous les renforts du monde au domaine Gingrich, ils seraient bien reçus.

Lorsqu'un nettoyeur se réveillait, sa mission principale consistait à sauver le vaisseau. Y parvenir relevait souvent d'un processus long, complexe et délicat.

Au sein duquel survivre et tuer des gens s'avérait la partie la plus facile.

## Chapitre 31

— Putain, Hak, t'étais vraiment obligé de *tous* les buter ?

Je jetai un caillou dans le bassin parsemé de lotus. De petites formes allongées déguerpirent du point d'impact.

— Techniquement, je les ai pas *tous* butés. Leur chef d'équipe a clamsé quand le rover de soutien lui a roulé dessus.

— Génial, grommela Decatur. Ça fait une putain de différence !

— Bon, de toute façon, elle aurait saigné à mort. Mais j'aurais été obligé de la tuer, Milt. Elle avait l'air compétente. Je pouvais pas risquer de la laisser revenir en jeu plus tard avec une super envie de se venger.

— *Par les nichons de la Pachamama !*

Decatur bondit sur ses pieds et s'éloigna de moi, poings sur les hanches, à la recherche d'un punching-ball. Je captai un mouvement en bas du jardin : Gustavo passant la tête par la porte et qui, ne voyant rien d'inquiétant, retourna garder l'issue. Soit Decatur lui avait parlé soit il avait pigé la dynamique de notre relation. À moins que son patron se comporte toujours ainsi. Ou alors c'était moi qui réveillais le fantôme du Milton de la Conformité.

Ledit fantôme se tenait désormais devant une variante de saule. Bon courage pour boxer ça. Mais contempler le tronc central, peu accessible, semblait l'avoir calmé. Il desserra les poings et lâcha l'affaire d'un geste désinvolte. Nos regards se croisèrent. Quand il reprit la parole, sa voix était presque redevenue normale :

— Hak, je croyais qu'on était d'accord pour que tu foutes pas la merde chez moi.

Je haussai les épaules.

— Va dire ça aux macchabées qui ont voulu me descendre. Jusqu'à présent, j'ai rien fait d'autre que me balader en ville et passer du bon temps avec Nina Ucharima.

Il se rassit près de moi, devant le bassin. Un vilain sourire aux lèvres.

— Ouais, j'ai cru comprendre. Elle t'en a fait voir de belles, hein ?

— J'ai connu pire.



— J'en doute pas, frérot. Comme cette salope de fangeuse de Keelsville, par exemple. Tu te rappelles ?

— J'essaie d'oublier.

Le sourire se fit plus réjouï.

— Moi, je me rappelle très bien ta gueule quand tu t'es extrait de cette caravane le lendemain matin.

L'image me fit sourire aussi, mais pas longtemps. Là, mes côtes et mes membres se rappelaient surtout – douloureusement – mes petits jeux avec Jesika et ses potes. J'avais aussi deux pansements sur le cuir chevelu pour m'aider à m'en souvenir. J'avais passé presque cinq heures à rôder dans le domaine Gingrich avant que 'Ris estime qu'on ne risquait plus de nous poursuivre et que nous pouvions donc appeler un autre taxi pour rentrer en ville. Même alors, j'étais resté tendu comme un arc pendant tout le trajet, prêt à contrer un assaut d'envergure qui n'était jamais venu. Tendu, je l'étais encore. Pas le moment que Decatur me bassine avec ses réminiscences.

— Tu te rends compte qu'il y a une bonne chance qu'Ucharima m'ait balancé, hein ?

— Non, ça lui ressemble pas, rétorqua-t-il en secouant la tête. Elle me ferait pas un coup pareil. Et puis elle préférerait finir sous le régolite que de se vendre à un possible responsable de la mort de Torres. Elle essaie de faire sa grosse dure des Uplands, mais en réalité elle porte encore le deuil. C'était vraiment spécial entre eux.

— Ouais, j'ai bien compris. Parce qu'il était monté comme Supay.

— C'est pas ce que je voulais dire.

— Elle m'a aussi appris – sans doute involontairement – que Torres était bien sur un gros coup, mais *pas* la loterie. T'aurais des infos là-dessus ?

J'avais pris soin de garder ostensiblement mon lorgnon sur le nez. Decatur, qui avait ôté le sien à mon arrivée, ne s'était permis aucune remarque, prenant juste un air blessé. 'Ris lança les analyses tandis que mon ancien partenaire cherchait un moyen de mentir de façon convaincante.

Il finit par y renoncer, plongeant un regard morose dans le bassin.

— Sinon, Milt, tu connaîtrais pas un mec qui s'appelle Sandor Chand, par hasard ? (À ma grande surprise, 'Ris n'avait eu aucun mal à se renseigner sur ce type. Le temps de percer deux mauvais pare-feu d'entreprise.) C'est un consultant en sécurité pour Sedge Systems. Ce

même Sedge Systems dont Pablo Torres a claqué la porte deux mois avant sa prétendue victoire à la loterie.

— D'accord.

— Chand, qui a tenté de me faire enlever pour interrogatoire avant – je suppose – de balancer mon corps dans un gros égout...

— Ouais, d'accord...

— ... *sur ton putain de territoire, Milton*. Merde, t'es un vrai parrain ou quoi ? T'as encore ton mot à dire ou c'est l'autre pute d'Allauca qui contrôle tout ?

— *J'ai dit d'accord !*

Decatur se dressa de nouveau sur ses pieds, poings serrés. Cette fois, il ne cherchait pas d'arbre sur lequel se défouler. Je restai tranquillement assis au bord du bassin. L'option la plus sûre. Je jetai un autre caillou dans l'eau, qui effraya les mêmes poissons. Ils avaient déjà oublié.

— Me casser la gueule ne règlera rien, dis-je calmement.

— *Je sais !* (Il se rassit à côté de moi, sur la pierre plate. Scruta ses poings comme des outils ayant soudain cessé de fonctionner.) Tu crois que je le sais pas ?

— Je crois surtout que t'es tiraillé par quelque chose. Et j'aimerais savoir de quoi il s'agit avant qu'on s'en prenne encore à moi.

Decatur me regarda de travers.

— Tu penses que c'était Chand aussi à Bradbury ?

— Non. Chand voulait m'alpaguer pour me tirer les vers du nez. À Bradbury, on voulait juste me réduire en cendres. À mon avis, si j'avais eu affaire à ceux de Bradbury ce matin, je serais pas en train de te causer. C'est deux bandes différentes, avec des objectifs différents, et surtout des niveaux de compétence *très* différents.

— Ça fait du bien de se sentir désiré, hein ?

C'était une réplique du temps de notre boulot ensemble, une phrase qu'on aimait balancer aux types qu'on venait de choper. Je souris brièvement en retour, puis ôtai mon lorgnon et le déposai avec soin sur le gazon bien entretenu. Après quoi je me frottai les yeux.

— À vrai dire, je pourrais m'en passer. Mais revenons-en à Torres. Tu sais quoi sur son foutu gros coup ?

— Jeff Havel m'en a parlé, admit Decatur en hochant la tête. Torres voulait un rendez-vous avec Allauca pour lui vendre le truc. Impossible de

lui arracher une info avant, mais il jurait que ça nous rendrait tous foutrement riches.

J'englobai le jardin d'un geste de la main.

— J'ai pas l'impression que tu sois dans le besoin.

— Plus riche que ça. C'est ce qu'il avait dit à Havel. Beaucoup plus riche.

— Vraiment ? J'ai du mal à imaginer un gars comme Torres capable de compter jusque-là.

Decatur me lança un regard difficile à déchiffrer.

— Il comptait aussi bien que toi et moi, Hak. Là, il parlait d'une fortune niveau ultraroutard. Du pognon à n'en plus finir.

— Et tu voulais pas l'écouter ? Me raconte pas de conneries !

— Je t'ai dit qu'il exigeait de parler à Allauca. Alors je lui ai arrangé le coup. Après, j'y ai plus trop pensé. C'était sans doute un bobard de plus, comme toujours sur la Corniche. Et puis j'avais autre chose à faire. La ville ne tourne pas toute seule.

— Quel beau sens du service public. C'est émouvant. Mais bon, quand Torres s'est volatilisé, ça t'a pas fait bizarre ? Ni quand les émeutes de soutien ont commencé et que les Personnes disparues sont venues fourrer leur nez par ici ? Ni surtout quand je me suis pointé hier ? Merde, t'aurais pu m'en parler, quand même.

— Tu veux savoir pourquoi je t'ai rien dit ? Parce que c'est pas tes oignons. Je bosse avec Allauca. On gère cette putain de ville ensemble depuis longtemps, à tel point qu'Ireni a cru... (Il s'interrompit un instant, changea sa phrase.) Elle et moi, on a fait du chemin, Hak. Je vais pas la mettre dans la ligne de mire juste parce que tu t'intéresses à un pauvre type qui aurait dû savoir se retirer à temps.

— Tu veux dire que c'est Allauca qui l'a fait descendre ?

— Elle jure que non.

— Ben tiens ! Raquel Allauca est incapable de mentir ? C'est devenu une adepte du Jésus-de-la-Vallée ?

— J'avais mon lorgnon, Hak. Tu me prends pour un con ou quoi ? (Decatur fit des gros efforts pour baisser le ton.) Je lui ai posé la question direct, alors que les Personnes disparues traînaient encore dans le coin. Et je peux te dire que j'avais un logiciel comportemental très pointu. Elle a affirmé qu'elle ignorait ce qui était arrivé à Torres, qu'il était en vie la dernière fois qu'elle l'avait vu, et qu'elle l'avait envoyé chier parce que son

super plan n'était qu'une grosse merde. J'ai trouvé aucune raison de pas la croire.

— Ça t'a pas traversé l'esprit qu'elle voudrait garder pour elle cette jolie fortune niveau ultraroutard ?

— Alors où est le pognon ? J'ai accès à tous les comptes de la mairie. Il faut ma signature pour toutes les dépenses un peu élevées. J'ai rien vu passer de bizarre, ni à ce moment-là ni depuis. Je vais te dire un truc, Hak : t'aimes pas Allauca, mais elle est aussi futée qu'une IA et elle reniflerait un bon coup à cent bornes de distance dans une tempête de sable de Tharsis. Si Torres avait eu quoi que ce soit – *quoi que ce soit* – sous le coude susceptible de rapporter ne serait-ce qu'un dixième de ce qu'il annonçait, elle l'aurait pas lâché. J'avais mon lorgnon, mec. L'affaire Torres l'emmerdait à fond, mais elle ne mentait pas.

Je croisai le regard de Decatur. Pas besoin de lorgnon.

— Bon, d'accord, soupirai-je. Et cette enflure de Chand ? Tu le connais ?

— J'en ai entendu parler. Il a bossé dans la Conformité, comme nous, mais plutôt du côté d'Eos. Il s'est ramené ici à l'époque où Jeff et moi préparions la première candidature d'Allauca. Il voulait qu'on l'engage. Elle l'aimait bien, mais pas nous, alors ça s'est pas fait. J'ai cru comprendre qu'il était resté bosser dans le coin.

— Entre autres comme consultant pour Sedge. Ils l'ont pris pour se couvrir ?

— Peut-être. Mais je pense surtout qu'ils aiment pas foutre eux-mêmes les mains dans la merde, alors ils l'engagent juste pour les sales opérations. Ce sont des putains de dinosaures, Hak. (Il secoua violemment la tête.) Entreprise historique dorée sur tranche, la vieille école, celle des premiers temps de la colonisation. On peut rien faire avec eux. Ils désapprouvent à peu près tout ce qui s'est passé depuis le départ de Kathleen Okombi.

— Ça fait un siècle, Milt. Enfin cinquante années martiennes. Au moins.

— Plus que ça. Des putains de dinosaures, je te dis. Pas d'espionnage industriel, pas de gonflement de la valeur des actions. Ils se croient tellement au-dessus de ça !

— Ce matin, ils se croyaient pas au-dessus d'un enlèvement. Ou alors tu penses que Chand agissait seul ? En utilisant les ressources de Sedge à son profit ?

— On est dans les Uplands, mon pote. Qu'il bosse pour lui-même, pour Sedge ou pour quiconque aurait décidé de le payer, il peut faire n'importe

quoi tant que ça rapporte du fric et que ça dérange pas les gros bonnets. Mais j'ai envoyé mes gars au domaine Gingrich. Ils ont rien trouvé. Pas de corps, pas de taxi accidenté, pas de sang. Rien du tout. Si ça s'est bien passé comme tu l'as dit...

— Si ? Comment ça, si ?

— Pitié, calme-toi. Je dis seulement que le commanditaire de Chand – Sedge ou autre – dispose des moyens nécessaires pour envoyer une équipe de nettoyage sur site en quelques heures, et se trouve être suffisamment haut placé pour vouloir étouffer l'affaire.

Je pris le temps de digérer l'info. En me rappelant ces trois heures froides passées sous un gros tuyau, dans une usine désaffectée du domaine Gingrich, tandis qu'Osiris traquait en vain sur les ondes le moindre indice d'une chasse à l'homme lancée contre nous.

« Où sont ces enculés ? lui avais-je demandé avec la dernière élégance.

— *Peut-être qu'ils préfèrent récupérer les cadavres et couvrir leurs traces plutôt que poursuivre l'opération.*

— Ça veut dire qu'on peut y aller ?

— Non, pas encore. »

— Milt, tu sais que je laisserai pas passer ça, hein ?

— Ça m'étonne de toi, tiens. (Il bouda un moment. Je le connaissais assez pour ne pas le déranger.) Écoute, Hak, j'ai besoin que tu m'accordes un peu de temps pour fouiner de mon côté. Ce dont je n'ai pas besoin, par contre, c'est un foutu nettoyeur qui canarde dans les rues de Cradle City. Je ne suis pas *tiraillé*, figure-toi. C'est juste que je n'ai pas envie que *quelqu'un* foute la merde. Havel et moi, on a mis Allauca à son poste. Et elle a fait le boulot. Pour la ville, pour la Corniche. Elle croit en cet endroit, au point de forcer la main à Mulholland pour améliorer la vie des habitants à ce bout-ci de l'Entaille.

Je levai les yeux au ciel. Il s'en aperçut et rougit.

— Tu fais chier, putain ! s'exclama-t-il. Regarde autour de toi. Allez, vas-y ! T'es là depuis assez longtemps. Tu vas me dire que la ville est restée la même depuis que toi et moi, on bossait quatre-vingts heures par semaine ? Tu vas me dire qu'elle n'a pas progressé ?

J'obéis : je regardai attentivement autour de moi.

— Le *Crocus Lux* a l'air en forme, je te l'accorde. C'est vrai qu'il faut de beaux hôtels. Sinon, où vivraient les gens comme toi ? Havel a une suite aussi ?

— Va te faire foutre. (Mais il était soudain plus calme. Presque ramolli.)  
Personne t’a demandé de te barrer. T’aurais pu rester et prendre ta part.  
D’ailleurs je t’ai presque supplié, à l’époque. Pas vrai ?

Le souvenir m’arracha un faible sourire.

— C’est vrai, Milt. C’est ce que t’as fait.

Je lui donnai une claque sur l’épaule, ramassai mon lorgnon de l’autre main et me relevai.

— Alors c’est quoi ton problème ? Eh ! tu te casses, maintenant ? T’as viré sacraniste ou quoi ? Tu t’es trouvé une noble cause ? Merde, je t’interdis de te casser comme ça...

— Je me casse pas, dis-je d’une voix tranquille. Je t’accorde le temps que tu m’as demandé. Je vais m’asseoir dans un coin en attendant que t’amènes Chand dans un sous-sol peinard pour que je lui pose une ou deux questions. Mais fais vite, Milt. Très vite. Tout dans ce bordel me fait dire que ça va péter grave. L’audit, la disparition de Torres, l’enlèvement de Madekwe... Quelqu’un, quelque part, essaie d’empêcher une putain de bombe d’exploser. Et quand elle explosera quand même, je veux être hors de portée, avec Madison Madekwe dans la poche.

— Et que les autres aillent se faire foutre, c’est ça ?

— Pas forcément. Si tu m’aides, on pourra peut-être désamorcer l’affaire avant que ça pète. Ça épargnerait sans doute beaucoup de souffrances à tout le monde.

Decatur se fendit d’un rictus sans joie.

— Sauf à Chand.

— Chand est déjà mort, rétorquai-je.

Silence tendu. Decatur se leva à son tour. Il me prit par les épaules, mais d’un geste hésitant. L’étreinte de la veille avait disparu. Du moins pour l’instant.

— Je suis vraiment désolé, mec. T’as raison, rien de tout ça n’aurait dû arriver sur mon territoire. Mais ça va s’arranger. On va découvrir ce qui se passe. T’as ma parole.

— Génial. (Je lui tapotai le dos, remis mon lorgnon. Au moment de partir, je me retournai vers lui en claquant des doigts.) J’ai failli oublier un truc, Milt. Tu connais quelqu’un qui s’appelle Hidalgo ?

## Chapitre 32

Decatur était drôlement bon. Aucun être humain n'aurait pu déceler sa surprise. Mais il savait que les analyses de 'Ris étaient sans pitié. Il ne dit rien, ne bougea pas. Il me regardait comme si les crocs du Rôdeur de Tharsis venaient de me pousser dans les gencives.

— T'as quelque chose à me dire sur lui ?

— Tu le sors d'où, ce nom-là ?

— Du domaine Gingrich. De la bouche d'un gamin en train de crever. Ce type avait l'air très important à ses yeux : il l'a cité juste avant de mourir. Qui c'est, Milt ?

Decatur déglutit avec difficulté.

— Un putain de fantôme, voilà qui c'est.

Decatur m'entraîna dans un ascenseur privé. Durant la montée, je vis d'en haut les immeubles du mini-centre-ville et les bâtisses poussiéreuses qui s'étendaient au-delà ; je plissai les yeux pour apercevoir l'étendue du domaine Gingrich derrière la banlieue est. À part ça, une fois quittés les abords de Cradle City, les comtés de la Corniche dévoilaient leurs teintes pastel. Le joyeux patchwork des champs, des pâturages éco-codés, des fermes de nanoculture expérimentale, à perte de vue. Et plein sud, la paroi. Moins haute à cet endroit qu'à mi-longueur de la Vallée, mais toujours menaçante, comme une vague titanesque prête à nous engloutir. On pouvait emprunter tous les ascenseurs qu'on voulait, escalader toutes les tours, on restait prisonnier de cette masse tels des insectes coincés sous une vitre.

— Cette merde avec Hidalgo a commencé il y a trois ans, dit Decatur en regardant lui aussi vers le sud. On avait un bon plan à Sombra. Recherche postorganique sur le design des bêtes volantes. Tu vois le topo : fabriquer de meilleures mouches-code, réduire la taille des lucanes de surveillance, ainsi de suite. Des revenus réguliers, provenant d'investisseurs secondaires en lien avec LINCOLN, jouissant d'un bon accès aux fonds locaux de la Navy et de soutiens sur Terre. Évidemment, personne ne faisait un gramme de recherche dans ces labos.

— Je suis choqué.

— J'en suis persuadé. Ça y est, on arrive.

L'ascenseur s'arrêta en douceur ; ses portes s'ouvrirent en silence sur un salon à demi-étages environ cinq fois plus grand que la plus grande de mes anciennes piaules. Sur le demi-étage supérieur, un bureau imposant tournait le dos à des fenêtres orientées ouest. En bas, deux gros fauteuils entouraient un espace circulaire surmonté d'un générateur d'écrangels. Dans un coin se dressait le portrait pixel-art grandeur nature d'une femme que je pris d'abord pour Raquel Allauca, entourant de ses bras deux gamins, une fille et un garçon, dont les traits et la couleur de peau faisaient penser à Decatur. Je le vis d'ailleurs jeter un coup d'œil à l'image, puis se détourner aussitôt. Il me fit signe de m'installer dans un fauteuil. Je plongeai avec délices dans le confort du rembourrage actif.

— Je savais pas que t'avais des mômes, dis-je en hochant la tête vers le portrait.

— Façon de parler. (Il se dirigea vers un placard, en sortit une bouteille et deux verres.) Ireni m'a quitté l'an dernier. Elle les a emmenés à Bradbury, chez un oncle des *familias*. J'envoie du pognon et je reçois des photos en échange. Si je suis gentil, elle me les amène en visite tous les deux mois.

— Sale coup. C'est moi ou elle ressemble à Allauca ?

— Ben ouais. (Il ouvrit la bouteille et versa deux rasades.) C'est sa petite sœur. Mais elles ne s'entendent pas. Ce qui est plutôt bizarre, parce qu'au final je vois pas trop la différence. Je suis vraiment con, hein ? Connaissant Raquel, comment j'ai pu me mettre avec quelqu'un du même sang ?

Je m'abstins de répondre. Il apporta les verres ; lorsqu'il me tendit le mien, une riche odeur fumée me monta aussitôt aux narines.

— C'est ton fameux *single malt* terrien. Le truc d'Islay avec lequel tu nous gonflais tout le temps. Le Frog ? Le Fraig ?

Je secouai la tête.

— Putain de merde, Milt...

— À la tienne.

Je levai mon verre, touchai le sien. Puis avalai une gorgée et sentis le Laphroaig cautériser des coupures que j'ignorais avoir dans la bouche. Ce qui ne m'empêcha pas de le savourer. Avant de reposer le verre avec soin.

— Les gosses ont l'air sympa. Ça devait valoir le coup, quand même.

Decatur me lança un drôle de regard.

— T'as des gosses, toi ?



— Euh... non.

— Alors arrête tes conneries. Tu sais pas de quoi tu parles. (Il se vautra dans le second fauteuil, renversant quelques gouttes de whisky au passage. Il jura, changea le verre de main et se lécha les doigts.) On en était où, déjà ?

— Le bon plan à Sombra. Les labos qui ne font pas un gramme de recherche.

— Ouais, voilà. On avait recruté une poignée de qualpros, des gars qui faisaient bien sur le papier, mais qui s'étaient barrés avant la fin de leur contrat et pataugeaient dans les dettes à cause des amendes. Tu peux en choper partout dans l'Entaille en échange d'un premier versement et d'une promesse de rééchelonnement.

— Rien de nouveau sous le soleil.

Dans les séries immersives, quand un qualpro abandonnait son poste, c'était presque toujours un pauvre innocent dupé par un vilain méchant. Jamais quelqu'un de trop stupide ou trop faible, défauts réservés à la plèbe. Mais la réalité était légèrement différente. Ce qui ressemblait, vu de la Terre, à une sinécure grassement payée se transformait vite en années d'enfer. Beaucoup de qualpros pétaient les plombs. Et devenaient alors des cibles faciles pour tous les vautours des Uplands : les gagneuses, les gigolos de bistrot, les escrocs de bas étage, tous les charognards de la Vallée conviés au festin. Quand la Conformité finissait par rattraper un qualpro en fuite, celui-ci n'était en général plus seulement dépressif, mais aussi totalement brisé, lessivé, et déjà ruiné avant même que les amendes lui tombent dessus. Au moment de la capture, ses yeux exprimaient une terreur abjecte : la prise de conscience soudaine de sa chute inexorable vers les bas-fonds de l'Entaille.

— Hak, tu m'écoutes ?

Je sursautai.

— Ouais, bien sûr. T'achètes des qualpros à la pelle. Continue.

— D'accord, lâcha-t-il d'un air mécontent. Donc on avait les qualpros qui s'amusaient à faire tourner quelques vieilles mouches-code dans des chambres de simulation stériles. Ça coûtait à peu près dix pour cent du budget annoncé pour la R&D. Ils inventaient de fausses données de tests qui avaient de la gueule et, tous les dix-huit mois, ils conduisaient de prétendus essais à l'air libre qui finissaient toujours mal. Problèmes aérodynamiques insolubles. Retour à la phase d'étude. (Decatur leva les

bras en l'air.) Le pognon coulait à flots. Mais on piquait pas des millions non plus, hein ? On faisait pas un gros trou dans le budget de LINCOLN ou de la Navy.

— Ça paraît plutôt cool. Alors, qu'est-ce qui s'est passé ?

— Hidalgo, voilà ce qui s'est passé. (Son visage s'assombrit, comme si prononcer ce nom lui faisait mal.) Il a brûlé le labo.

— Il l'a... brûlé ?

— Tu m'as bien entendu. J'ai d'abord reçu un appel d'un type de Sombra qui disait que le ciel était en feu au-dessus du site. J'ai sauté dans un hélico pour aller voir ce qui avait mal tourné, mais quand je suis arrivé, il n'y avait plus rien à *voir*, car il n'y avait *plus rien*. À part des ruines fumantes et des corps calcinés. Charge explosive dans la centrale électrique, plus des cultures accélératrices dispersées un peu partout.

— Pas mal, dis-je en levant un chapeau imaginaire. Et le virtuel ?

— Brûlé aussi. Les pare-feu en miettes, un virus dans les données financières. Avec en prime une confession du chef du labo demandant pardon pour le coup de poignard dans le dos. On a dû se réfugier vite fait derrière nos propres pare-feu et laisser LINCOLN ramasser les morceaux. Pas trop de mauvaise pub, mais ça nous a coûté quatre mecs qui ont pris de la taule pour nous couvrir. Ces putains de juges convoqués par LINCOLN voulaient « faire un exemple ». J'ai encore deux gars derrière les barreaux à cause de ces enflures.

— Et le chef de labo ? Une crise de mauvaise conscience ?

— Parce que le noble sang de la Terre coulait en lui ? (Grognement de dérision.) C'était un sale connard d'accro du jus. Il aurait vendu sa petite sœur pour rayer trois échéances de sa dette. Non, quelqu'un lui a pointé un flingue sur la tempe pour lui faire cracher ses codes et le forcer à signer la confession. Ce qui a sans doute nécessité de lui casser les doigts, mais il ne restait pas assez du corps pour en être sûr. Ensuite, on a payé un expert la peau du cul pour fouiller dans les données financières, enfin ce qui en restait après le passage du virus. Devine quoi ?

— Le fric avait disparu.

Decatur claqua des doigts, puis en tendit deux vers moi en imitant un flingue.

— Dans le mille. L'attaque a eu lieu moins de trois heures après le versement des subventions trimestrielles. Et moins de trois minutes avant

l'explosion de la centrale, quelqu'un a tout transféré sur un compte de Deimos.

— Joli.

— Ça te dérangerait de paraître un peu moins impressionné ? On a quand même perdu près de 800 000 mariners dans l'affaire.

— Et le nom, alors ? Hidalgo ? Il sort d'où ?

Decatur haussa les épaules.

— Il est apparu quelques mois plus tard. On bossait dur pour trouver quelqu'un prêt à parler, mais on ne récoltait que des bribes plus ou moins inutiles. Un mec connaissait un mec qui avait entendu dire qu'un mec cherchait une taupe dans le labo de Sombra. Une histoire d'explosifs volés dans une mine près de la Porte de Tharsis. Une rumeur sur un type qui voulait acheter des codes d'accès au marché noir. (Il eut un grand geste dégoûté.) Tu sais aussi bien que moi comment ça marche, Hak. Les gens sont prêts à raconter n'importe quoi pour obtenir une faveur du maire ou de la Team Castagne. Et ils te sortent encore pire s'ils croient qu'on va leur casser la gueule.

— C'est sûr que la Team est connue pour sa subtilité...

— Et nous, monsieur le putain de nettoyeur, on était subtils, peut-être ? On croirait que t'as jamais bossé dans la Conformité.

J'évitai de lui faire remarquer qu'il prenait le problème à l'envers. Que tout ce que j'avais vécu comme nettoyeur avant de le connaître lui aurait fait dresser les cheveux sur la tête en appelant sa mère.

Il prit une autre gorgée de whisky. Grimaça en l'avalant.

— *En tout cas*, les bruits ont commencé à courir. Sur un supervoleur planqué quelque part sur la Corniche. Hidalgo. Venant au cœur de la nuit piller les entrepôts de Marstech. Tuant sans pitié ceux qui se mettaient en travers de sa route.

— J'ai déjà entendu ça cent fois. T'as des preuves ?

— Ben ouais. (Decatur hocha la tête d'un air sombre.) Trois ou quatre vols de prototype, plus des casses dans les labos de Marstech des comtés et jusqu'à Louros. On parle d'Hidalgo pour tous ces coups-là. Il a même laissé quelques traces d'ADN les rares fois où il a été moins prudent.

— Alors à qui il vend le butin ? demandai-je en fronçant les sourcils.

— Bonne question. Les prélèvements ADN n'ont rien donné. Nulle part dans la Vallée. De ce côté-ci, on a bien fait comprendre aux receleurs que ça finirait mal pour eux s'ils touchaient à ce matos sans nous prévenir. On a

aussi des indics plus à l'est, des contacts à Bradbury et au-delà. (Il écarta les mains.) Mais on n'a rien trouvé.

— Rien ? Du Marstech qui serait impossible à localiser ? Merde, tu perds la main, Milt !

— C'est une putain de grande vallée, Hak.

— Ouais, et toi t'es un putain de parrain du crime. Avec de la belle-famille dans les *familias andinas* de Bradbury.

— Ma « belle-famille » me déteste.

Je ravalai une autre réplique cinglante. Durant les sombres années passées avec Decatur, je ne l'avais que très rarement vu si vulnérable. En général, c'était quand il avait une fille dans la peau, même s'il prétendait haut et fort n'en avoir rien à foutre. Il refusait d'admettre que ça lui faisait mal.

L'expression que cette douleur imprimait sur son visage n'était pas belle à voir. Ni à l'époque ni maintenant.

— Les *familias* détestent *tous ceux* dont le nom ne remonte pas aux premiers ouvriers venus trimer sur Mars il y a deux cents ans, dis-je pour le rassurer. C'est leur foutue fierté qui veut ça. Tu t'attendais à quoi avec ces connards ?

Decatur grommela. Plongea le regard dans le liquide doré remuant dans son verre. Et ne dit rien. J'en profitai pour siroter une larme supplémentaire de grand luxe terrien.

— Peut-être que cet Hidalgo s'est juste assis sur le butin, repris-je. Après tout, avec le pognon qu'il t'a piqué à Sombra, il peut faire le mort pendant un moment. C'est pas comme s'il avait besoin de se refaire dans l'immédiat.

— Alors pourquoi il continue de bosser ?

— Bonne question, admis-je à mon tour.

— Je te parle pas de petits coups, Hak. C'est du lourd. Coûteux à mettre en œuvre et très risqué. Pourquoi se lancer là-dedans pour ensuite poser son cul sur le butin ? C'est du *Marstech*, bordel. Chaque saison, ça perd de la valeur ; dans un an ça vaudra plus grand-chose. Si Hidalgo garde ces trucs trop longtemps, il rentrera à peine dans ses frais en les vendant aux stands de rue sur Mariner.

— Tu crois que ce serait une vengeance ? Un mec que t'as fait chier. Ou qu'Allauca a fait chier. Je suis sûr qu'elle manque pas d'ennemis. Elle en avait déjà un paquet quand j'étais là.

Decatur secoua la tête.

— C'est pas le meilleur moyen de s'en prendre à nous. On a perdu la face, d'accord, mais la plupart des coups ne portaient pas sur de grosses sommes. Si c'est de la vengeance, c'est pas contre nous. Ou pas que. Mais ça nuit quand même à notre image. Hidalgo nous fait paraître faibles. Alors que sa foutue légende ne cesse de se répandre sur toute la Corniche.

— T'as mis sa tête à prix ?

— Ouais, depuis un moment déjà. Avec la trace ADN. (Il croisa mon regard. Soudain, le Decatur que je connaissais revint à la vie.) Tu veux le boulot ?

Je lui souris.

— J'ai quelques trucs personnels à régler d'abord. En plus, je viens juste d'arriver. Par où je commencerais ?

— C'est pas comme si t'avais beaucoup de retard sur nous, marmonna-t-il. Ça fait presque trois ans qu'on piste ce mec, et tout ce qu'on a gagné au change, c'est six cadavres. De bons éléments, pourtant. Trois fois plus si tu comptes les indépendants qui ne bossaient que pour la prime. On les a tous retrouvés dans le même état. (Il fit un drôle de geste sur son visage.) Aussi morts que Luthra, avec un gros H gravé sur le front.

— Original, commentai-je après avoir repris une gorgée.

— Plutôt, hein ?

— T'as essayé les voies officielles ? Les marshals ?

— Pas moi. Mais je peux te *certifier* qu'ils sont sur le coup. Les gars à qui on a piqué le Marstech ne l'ont pas crié sur les toits, parce que ça leur ferait perdre des parts de marché. Mais ils ont passé l'affaire aux marshals. Qui ont « diligenté une enquête ».

— T'en es sûr ? (Sa bouche dessina un sourire amer.) T'as des connexions chez les marshals, maintenant ?

À un certain niveau, ça me décevait. Hormis mes relations difficiles avec Sakarian, les marshals des Uplands étaient renommés pour être aussi dévoués qu'incorruptibles. Une réputation méritée, d'après mon expérience. La plupart des flics locaux pouvaient être achetés pour le prix d'une pipe par une danseuse de Mariner, plus deux ou trois doses de la dernière drogue à la mode. Mais les marshals n'étaient pas censés jouer dans cette cour-là.

Decatur frotta son menton mal rasé.

— Pas vraiment une connexion, non. Sauf que parmi les indépendants dont je t'ai parlé, deux étaient d'anciens marshals. Ils nous ont renseignés

sur ce qui se passait dans le service. Entre autres qu'Hidalgo était aussi leur cible numéro un, même si ça devait rester discret. (Il leva son verre, en renversa encore quelques gouttes.) Comme si ça avait fait une putain de différence.

— Il peut quand même pas agir seul. T'as offert une prime pour qu'on le dénonce ?

Decatur hocha la tête.

— Trente mille pour toute information permettant de le localiser, payables une fois qu'on l'a chopé. L'année dernière, c'était seulement vingt mille. Sans l'ombre d'un résultat. Tout le monde a trop peur pour parler. Comme je te le disais, il s'est taillé une place dans la mythologie des Uplands. Va demander aux gens. Pour eux, c'est l'écuyer noir d'Inti. Le Rôdeur de Tharsis. C'est le putain de *pistaco*, mec.

Il me regardait. Il vit mon expression changer.

— Quoi ?

— Hein ? (Je secouai la tête.) Non, rien. Tu sais... c'est juste toutes ces conneries qu'on sortait dans la Conformité, comme quoi on était le *pistaco*. C'est marrant que ça nous revienne dans la gueule des années plus tard.

— Ravi que ça t'amuse. (Decatur gonfla les joues, se pencha vers moi.) T'es sûr que tu veux pas prendre l'affaire ? C'est pas n'importe quelle prime. Cent cinquante mille, mort ou vif. Et je suis sûr que je convainrais Allauca d'ajouter un petit bonus.

Je haussai les sourcils.

— Ça fait un paquet de pognon.

— Un paquet, ouais.

— Qu'est-ce qui te fait penser que je pourrais réussir là où deux ex-marshals se sont plantés ?

— Honnêtement, je sais pas si tu pourrais. Mais je suis prêt à jeter absolument n'importe qui à la tête de ce connard. Allez, je vais même te dire un truc. Si tu nous le ramènes... (il leva de nouveau son verre)... je mets une caisse de Le Frog en plus des cent cinquante mille.

Je souris, levai mon verre à mon tour.

— Ça, c'est parlé.

« *C'est le putain de pistaco, mec.* »

Une heure plus tard, en sortant du *Crocus Lux*, je décidai par principe de me donner deux cents mètres avant de commencer à *chauffer*.

— *'Ris, t'as bien l'enregistrement de la salle de contrôle de l'Autorité portuaire ?*

— *Évidemment.*

— *Alors remets-moi le passage sur le pistaco, celui où on pige pas ce que dit le type. Avec la meilleure définition possible.*

Une petite fenêtre s'ouvrit dans le coin supérieur gauche de mon champ de vision. Des lignes bleues y tressautaient, modélisant le flux audio. Mes oreilles s'emplirent du sifflement aigu de la lutte entre le virus et le logiciel de décodage :

« ...anc...eh...a...o... »

— *Souhaitez-vous écouter aussi l'interprétation proposée ?*

— *Ouais.*

Le sifflement disparut, laissant place à un son clair : « Arrancales el higado ! » La voix masculine, atone, lançant la bonne vieille menace du pistaco.

— *Très bien. (Je pris une profonde inspiration.) À présent, refais l'interprétation en partant du principe que le dernier mot n'est pas « higado », mais « Hidalgo ».*

— *La cadence est différente.*

— *C'est vrai, mais la langue maternelle des témoins n'était pas forcément l'espagnol. En plus ils étaient drôlement secoués. Allez, essaie avec « Hidalgo ».*

La piste audio redevint nette : « Arrancate, Hidalgo ! »

« Bouge-toi, Hidalgo ! »

Je hochai lentement la tête.

— *C'est ça, murmurai-je pour moi-même. C'est forcément ça.*

Hidalgo avait fait tout le chemin de la Corniche jusqu'à Bradbury afin d'enlever Madison Madekwe. Pour ça, il avait balayé une équipe de sécurité niveau platine, sans oublier de m'expédier un paquet-cadeau avec un missile spatial dedans, juste au cas où.

Hidalgo m'avait pris Madekwe.

## Chapitre 33

Je dénichai un bar à maté en sous-sol aux abords du centre-ville, m'isolai dans une alcôve et m'enfonçai dans l'arôme vert humide des feuilles de coca. Sur les tables, de petites flammes rougeâtres s'échappaient de bougies locales fabriquées avec des épines de cactus ; elles projetaient une lueur intermittente sur les écrangels placés dans les coins, qui imitaient les vieilles affiches du temps des sas.

« VOUS ENTENDEZ UN SIFFLEMENT ? DITES-LE ! LES FUTURES TUENT »

« SORTIR EST DANGEREUX : ASSUREZ-VOUS D'ÊTRE BIEN PRÉPARÉ »

« JAUGEZ LA GRAVITÉ DU MOMENT : PASSEZ VOTRE VISITE OSTÉO »

Et ainsi de suite. Dans la pénombre, la fumée montant de ma tasse de thé formait d'étranges petits fantômes. La sono passait des remix de cryopop soporifique. L'air autour de moi avait une tiédeur de terre.

En contrepoint, les blessures de mon cuir chevelu me démangeaient à cause de l'éco-code de suture rapide que j'y avais appliqué. Mes autres bobos gémissaient aussi, mais plus doucement. La nécessité de *faire quelque chose* pulsait dans ma tête et dans mes mains.

Je décidai d'appeler le dieu bouc.

— Salut, nettoyeur. T'es un peu en avance, j'ai pas encore...

— J'appelle pas pour ça. Tu me ferais une recherche sur le nom « Hidalgo » ? Dans toute la Vallée.

— Seulement sur le *nom* ? T'as une *putain* d'idée de combien... ?

— Juste les infos de moyenne importance. Je pense que tu verras vite où je veux en venir.

— Je suppose que c'est en rapport avec l'affaire en cours ?

— Tu supposes bien. Quelques données supplémentaires ne me feraient pas de mal.

— Je te rappelle.

Je bus une gorgée de maté. C'était pas du Colinas de Capri, mais j'avais connu pire.

Image soudaine du sourire de Madison Madekwe au-dessus de sa tasse en fausse faïence. Le creux dans mon estomac, l'électricité traversant l'espace



entre nous. Le poids charnel de la Terre pesant encore sur ses os, les détails anodins lâchés sur sa vie là-bas, comme si elle pouvait y retourner du jour au lendemain.

Une ombre passa sur la table.

— Eh bien, Veil... Ça faisait longtemps.

Une voix féminine, familière. Je levai les yeux d'un air lugubre.

— Pas encore assez longtemps, madame le maire.

Elle se dissimulait sous une capuche, exactement comme Luppi me l'avait décrite, paraissant presque chétive sans ses talons aiguilles et sa coiffure imposante. Soit elle avait choisi d'ôter son lorgnon pour l'occasion, soit elle n'avait plus besoin de matos externe. Ses traits sévères, à peine maquillés, me firent penser à ceux d'une mère supérieure. Des ombres plus épaisses – surtout au niveau des épaules et du torse – se dressaient derrière elle, avec des visages aussi impassibles que les saints de pierre de la cathédrale Notre-Dame-des-Âmes à Bradbury.

— Et toujours si charmant. (Elle fit mine d'être blessée.) Milton m'a dit que vous ne vous étiez guère adouci avec le temps.

Elle se glissa de l'autre côté de l'alcôve. L'une de ses ombres se plaça à côté de moi ; je lui jetai un coup d'œil, puis revins vers Allauca.

— Ça commence mal.

Elle hocha la tête vers l'ombre, qui recula aussitôt.

— Je n'ai pas envie qu'on parte du mauvais pied, Veil. À ce stade, il n'y a aucune raison qu'un malaise s'installe entre nous.

— Ça viendra plus tard, hein ?

— Ça dépend de vous.

Je hochai la tête.

— Decatur sait que vous êtes là ?

— Non, je n'ai pas cru bon de lui en parler. (Elle ôta sa capuche, desserra un peu sa coiffure.) Mais si je vous fais peur, vous pouvez retourner pleurer dans ses jupes.

— Vous me faites pas peur. Pas encore. Ça changera peut-être quand j'en saurai un peu plus sur les enjeux. Et si vous m'expliquiez le gros coup de Torres ? Celui qu'il est venu vous proposer juste avant de disparaître ?

— C'était pas nous, affirma-t-elle avec le sourire. Plein de gens disparaissent dans les Uplands. Vous le savez aussi bien que moi.

— Ouais, je sais bien. Je vous ai même aidée à en escamoter quelques-uns.

Le sourire disparut lui aussi.

— C'est de l'histoire ancienne. Pour vous et pour moi.

— On change pas comme ça.

— Peut-être pas. Mais parfois ce sont les motivations qui changent. (Retour du sourire.) Milton a dû vous dire que ça marchait bien pour nous ici. Statut social, pouvoir, argent. Vous croyez que je risquerais tout ça ? Vous croyez que je serais passée de la Conformité à la mairie de la plus grande ville de la Corniche juste pour continuer à patauger dans la même merde ?

— Raquel, je crois que vous trancheriez la gorge d'un bébé avec un scalpel émoussé si ça vous dispensait de payer une course en taxi.

Cette fois, adieu le sourire.

— Vous n'êtes décidément qu'un sale connard, Veil. J'ai des enfants moi aussi.

— Désolé de l'apprendre. J'espère qu'ils survivront à leur mère.

La fureur brilla dans son regard. Lequel se décala un court instant vers ses gorilles. Je lui souris à mon tour. Serrai les doigts bagués de ma main gauche. Je *chauffais*. Je désirais la bagarre aussi violemment que Madekwe dans l'ascenseur, aussi violemment que la mort de Sal Quiroga.

Le moment s'étira, en équilibre, telle la pose finale d'une danseuse de cabaret.

— *Vous avez un appel entrant.*

— *Mets-le en attente.*

Allauca brisa la tension de son fameux ricanement sec. Lequel ne m'avait pas vraiment manqué ces dernières années.

— J'ai dit un truc marrant ?

— Non. (Geste désinvolte.) J'avais juste oublié cette rage qui vous mine. Vous ne nous pardonneriez jamais – à nous les Martiens – d'être coincé ici, pas vrai ? Ça fait quoi, plus de huit ans ? *Huit ans*, Veil. J'ai dans l'idée que vous ne rentrerez jamais à la maison.

Je me concentraï sur la pastille rouge clignotante indiquant l'appel en attente. Puis inspirai profondément.

— Bon, vous voulez quoi, Allauca ?

— Ce que veulent tous les bons maires, répondit-elle en écartant les mains. Que l'ordre règne dans les rues. Par exemple, j'ai cru comprendre que vous aviez eu des ennuis ce matin au domaine Gingrich. Je venais vous dire que nous nous chargions de cette affaire.

— Les nouvelles vont vite.

— En tout cas, elles arrivent très vite sur mon bureau. Vous feriez mieux de vous en souvenir. (Elle s'adossa tranquillement au siège.) Il est temps de se comporter en adultes, pas vrai ? Si vous avez envie de retourner fouiner dans les hangars de Gingrich, faites-le-moi savoir. Je vous fournirai une escorte.

— Une escorte ? Dans cette belle ville où l'ordre règne ?

Un mince sourire revint flotter sur ses lèvres.

— J'essaie de vous faire comprendre quelque chose...

— Je sais. Mais je suis pas sûr de piger quoi.

— Alors je vais devoir être plus claire. (Elle se pencha vers moi dans la lueur de la bougie, le regard décidé.) Vous êtes dépassé, Veil. Fini. Je refuse qu'une vieille Porte noire vienne semer le désordre chez moi faute d'avoir réussi à évoluer. Je ne suis pas nostalgique comme Milton, et votre réputation de nettoyeur ne m'a jamais impressionnée, même à l'époque. D'accord ? (Elle se leva, remit sa capuche en place.) On reste en contact. Je vous offre le maté. Et vous êtes le bienvenu à Cradle City aussi longtemps que vous n'y causez aucun remue-ménage. Mais au moindre problème, vous vous retrouverez vite fait dans le premier Express en partance pour Bradbury, en plus ou moins bon état selon les mesures que mes équipes auront dû prendre pour vous y fourrer.

Je hochai calmement la tête.

— C'est ça ou se volatiliser comme Torres, hein ?

Allauca poussa un soupir théâtral.

— Je vous ai déjà dit que je n'avais rien à voir là-dedans. Vous avez votre lorgnon sur le nez. Alors, je mens ?

Elle ne mentait pas.

— Mais vous n'avez toujours rien dit sur son gros coup.

— Non. Parce que sa prétendue super idée n'était pas viable, ce qui explique pourquoi je l'ai envoyé sur les roses. J'ignore qui lui bourrait le crâne de crétineries pseudo-politiques, mais... (Elle secoua la tête. Soupira encore, avec moins d'effet dramatique, plus de vraie fatigue.) Pablo Torres se comportait comme beaucoup de monde par ici : il avait de grands rêves idiots et refusait de voir quelles réalités structurelles se dressaient contre lui. C'est bien triste, mais c'est comme ça.

— Ouais, vous avez l'air vraiment trop triste pour lui... Sinon, par quelle « réalité structurelle » en particulier croyez-vous qu'il ait été rattrapé ?

— Je ne vois aucune raison de spéculer là-dessus. Le passé de Torres était... plutôt varié. Je suppose qu'il traînait derrière lui une bonne poignée d'ennemis, comme la queue d'une comète à l'approche. Quant à savoir lequel a finalement eu sa peau... Eh bien, vous n'aurez qu'à le demander à votre amie auditrice une fois que vous l'aurez retrouvée.

— Milton devient bavard sur ses vieux jours, grommelai-je.

— Ça fait longtemps que vous êtes parti, Veil. L'amitié, c'est comme cette plante de fixation pourpre qu'ils essaient de faire pousser sur la paroi à Louros : il faut s'en occuper si on veut qu'elle résiste à son propre poids. Decatur a évolué. Comme nous tous.

— C'est bon à savoir.

Elle ajusta une dernière fois sa capuche, inutilement.

— Bien, je crois que nous avons fini.

— Moi, j'ai fini.

Allauca me gratifia d'un nouveau sourire « j'en ai vraiment ma claque de tout ça », puis quitta l'alcôve en compagnie de son imposante escorte. Je les regardai s'engager dans l'escalier en colimaçon, attendis qu'ils soient hors de vue. Après quoi je repoussai doucement la tasse de maté de l'autre côté de la table.

— *Tu me récupères l'appel ?*

— *C'est en cours.*

— Hannu, t'as fait vite, dis donc !

— Vous faites erreur, m'informa la voix mesurée de Douce. Ce n'est peut-être pas le bon moment pour s'entretenir avec vous ?

— Ça le deviendra si vous avez dégotté quelque chose sur le missile Ng.

— Ce serait une affirmation... présomptueuse. Mais je dispose néanmoins d'informations susceptibles de vous intéresser. Nos contacts militaires à Hellas nous ont confirmé qu'aucune munition de ce type n'avait circulé sur le marché noir depuis au moins quatre mois.

— C'est... (Je saisis tout à coup l'ampleur de l'annonce.) Attendez, *aucune* ? Vraiment rien de rien ?

— Exact.

Silence. À part le léger grésillement du brouilleur. La base de l'Armée populaire de libération à Hellas était bourrée d'armements jusqu'à la gueule. Le système de copinage au sein du Parti avait transformé l'endroit en terrain de jeu idéal pour la corruption et tous les petits profiteurs. Ajoutez à ça une demande insatiable de matériel fonctionnel bon marché, et

la fête pouvait commencer. Si la nature détestait le vide, je savais fort bien que la nature *humaine* détestait laisser un vide sur le marché, surtout s'il était possible de le combler sans effort et avec une grosse marge.

— Douce, je ne comprends pas comment vous pouvez en être aussi sûre. Sauf si vos sources ont accès aux pontes de la région militaire, ce dont je doute *sérieusement*.

Je sentis une hésitation au bout de la ligne. La culture des triades ne reposait guère sur la confiance envers les tiers.

— Le rang occupé par nos contacts n'a pas été déterminant dans cette affaire, rétorqua la Chinoise. Une directive est en place pour toutes les troupes présentes dans la zone du cratère. Avec ordre de mettre fin au marché noir par tous les moyens nécessaires. Les soldats impliqués passent en cour martiale et sont fusillés.

Je retins un sifflement admiratif.

— On se croirait en temps de guerre.

— Disons que c'est au moins... de la gestion de crise. Ladite crise n'étant pas forcément une guerre, mais un événement tout aussi grave, oui.

— Comme *quoi*, par exemple ? Qu'est-ce qui provoque une telle panique ? (Ma prise de conscience soudaine ressembla à un lever de soleil sur Mercure.) Bordel, me dites pas que c'est à cause de l'audit ?

— C'est une possibilité. (Réticence dans la voix. Personne n'avait envie de voir son nouveau business balayé par une tempête géopolitique.) Nous n'avons pas plus de détails, juste la directive, mais soyez sûr que ceux qui ont tenté de vous assassiner ne se sont pas fournis à Hellas.

— Bien reçu, lançai-je par réflexe. Merci.

Le cratère d'Hellas se situait à plus de dix mille kilomètres de l'extrémité est de la Vallée. Impossible de franchir cette distance au sol sans véhicules pressurisés, plus des combinaisons spatiales en cas de besoin et un sacré paquet de provisions. Chaque extrémité de la « route » étant de plus sécurisée par les militaires. Quant au trafic aérien entre les deux zones, il était aussi réduit que lourdement contrôlé, au même titre que les communications. Au final, il s'agissait presque de deux mondes différents. En toute logique, rien de ce qui se déroulait à Hellas n'aurait dû me concerner.

Mais la logique ne semblait plus entrer en ligne de compte.

Le faisceau d'anomalies décrit par Hannu Holmstrom se resserrait dangereusement autour de moi.

Je sortis du bar en abandonnant le maté payé par Allauca. J'avais cessé d'accepter son pognon six ans plus tôt, quand j'avais lâché la Conformité ; c'était pas pour m'y remettre maintenant.

Dehors, au-dessus du petit centre-ville, un non moins petit soleil descendait peu à peu au niveau de la Lamina, son disque brouillé et affadi par les décharges spectaculaires. Il restait encore quelques bonnes heures de jour : même sur la Corniche, la Lamina planait à plusieurs kilomètres d'altitude, et Cradle City se trouvait assez loin des deux parois pour ne pas encaisser leur ombre trop tôt. Mais le froid tombait plus vite, plus durement dans les Uplands qu'à Bradbury. J'en ressentis la morsure, relevai mon col et soufflai dans mes mains.

— *J'aurais rien contre un taxi, 'Ris. Sauf si on est sur liste noire vu ce qu'on a fait au dernier.*

— *J'ai utilisé une couverture, m'expliqua-t-elle d'une voix égale, évoquant néanmoins celle d'un professeur confronté à un gamin pas très doué. Des protocoles scorpion, plus précisément, lesquels...*

— *... s'effacent eux-mêmes soixante secondes après la fin de la course, récitai-je. Ils remplacent les données par du bruit blanc de provenance aléatoire, rendant toute traçabilité impossible. Très bien. Espérons juste que les compagnies de taxis n'ont pas acheté de nouveaux logiciels de protection.*

— *Qui seraient au niveau des protocoles d'intrusion de Blond Vaisutis ? Vous n'y croyez pas. Vous laissez votre humeur influencer sur...*

— *Contente-toi d'appeler un taxi. Et appelle aussi ce numéro, tant que tu y es. Laisse sonner. Empêche qu'on coupe la communication. Je veux qu'on me réponde.*

— *Où allons-nous, cette fois ?*

— *Rendre visite à des crétins pseudo-politiques.*

## Chapitre 34

La recherche d'une intelligence extraterrestre avait très vite été exportée sur Mars. Le sujet opérait juste le bon mélange de rigueur scientifique et d'idée farfelue pour attirer de gros budgets. Tandis que les premiers colons vivaient encore sous la cloche de verre financée par LINCOLN, dans ce qui deviendrait ensuite l'avenue Mariner, les plans pour bâtir un observatoire SETI au bord de la Vallée avaient vite gagné en force. La construction avait débuté moins de dix ans plus tard.

En fin de compte, des signaux extraterrestres avaient *effectivement* été détectés. Quatre occurrences indiscutables, sans relation entre elles, venues d'horizons trop lointains pour qu'on agisse ou même pour qu'on soit sûr que les civilisations émettrices existaient encore. Après quoi l'enthousiasme pour le programme SETI commença à retomber. Voilà, on avait décelé une intelligence extraterrestre, très bien, il était temps de passer à la suite. Les financements se réduisirent comme peau de chagrin avant de cesser brutalement. Quelques propositions émergèrent afin d'utiliser l'observatoire à d'autres fins, mais ces bonnes intentions se heurtèrent à la trop grande distance le séparant de Bradbury et de sa toute nouvelle culture coloniale. Vu que la nanotech architecturale fonctionnait sur Mars à des vitesses et des échelles jamais atteintes ailleurs, il était toujours plus simple et moins cher de partir de zéro, pour n'importe quel projet.

En vertu de quoi l'observatoire tomba en ruine.

Il fallut attendre le déploiement de la Lamina, puis pas loin d'un siècle, avant que la population de la Vallée atteigne une densité et une dispersion suffisantes pour changer la donne. Mais quand les nouveaux propriétaires arrivèrent sur site, ils trouvèrent les vieux systèmes de l'observatoire en parfait état de marche.

Comment savais-je tout ça ? Eh bien, ma foi...

Martina Sacran mit longtemps à répondre, mais je m'y attendais. Posséder le numéro de l'héritière présomptive du technosocialisme ne

signifiait pas qu'elle ait envie de répondre à vos appels. Ni qu'elle serait de bonne humeur si elle s'y résolvait.

— Qu'est-ce que tu veux, nettoyeur ? Je suis occupée.

— Comme ça, je dirais bien un laissez-passer de première classe pour ta petite retraite de l'ancienne base SETI, sur la paroi Sud.

— L'observatoire ? (J'ignorais si son avatar reflétait son expression, mais en tout cas il se renfrogna.) Qu'est-ce que tu veux aller foutre là-bas ?

— Moi rien, Tina. Ce qui m'intéresse, c'est ce qu'un certain Pablo Torres est allé y foutre il y a dix-huit mois. Je mène l'enquête pour un client.

— Pablo Torres ? (Sacran fronça les sourcils, sans doute coupée dans une réplique cinglante.) Tu parles du pauvre type que Vector Red a éliminé pour qu'un de leurs copains oligarques puisse prendre la navette à sa place ?

Je hochai la tête.

— C'est un peu plus compliqué que ton interprétation en termes de lutte des classes le laisse supposer, mais oui, c'est bien ce mec-là. J'ai cru comprendre qu'il avait pas mal traîné à l'observatoire. Surtout pour baiser, mais peut-être aussi pour chercher des appuis politiques. Donc ça m'arrangerait carrément si tu disais à tes ouailles de me laisser entrer et poser quelques questions.

— Accès total, hein ? Comme si t'étais un authentique camarade ?

— Comment va Carla Wachowski ? demandai-je avec ostentation.

— Qu'est-ce que j'en sais ? (Elle gratta ses cheveux courts, gris acier. Dans ses yeux, de la fatigue, et peut-être plus.) Elle est retournée sur Ganymède. Contrat minier. Ça fait trois ans que j'ai pas parlé à cette salope. Mais merci de demander.

— Euh... désolé.

— Ben ouais. (Je la vis mettre ce triste souvenir de côté.) D'accord, Veil. J'ai pas oublié ce que je te dois. Quand est-ce que tu montes sur la Corniche ?

— J'y suis déjà. Je sors de Cradle City, je me dirige vers la paroi.

— *Maintenant* ? Par la chatte de la Pachamama, t'es un rapide !

— Un nettoyeur doit savoir prendre des décisions. (Je durcis légèrement le ton.) C'est pour ça que Wachowski est encore vivante.

Sacran poussa un soupir.

— OK. J'appelle la sécurité de l'observatoire. T'es loin ?

— Je viens juste de quitter la ville. En taxi. Ça devrait prendre deux heures.



Je jetai un coup d'œil par la vitre. Les derniers bâtiments de Cradle City avaient été remplacés par des pâturages éco-codés qui luisaient dans le soleil couchant, parsemés çà et là par la lueur métallique des silos.

— Ça devrait le faire. Le délégué se nomme Tomas Rivero. Je le mets au courant ; je pense pas qu'il causera de problèmes. Mais putain ! la prochaine fois que tu veux un truc comme ça, préviens-moi un tout petit peu à l'avance.

Le taxi me déposa à la base de l'observatoire.

Les bâtiments avaient un aspect étrangement désuet ; les portes massives du sas menant au garage avaient été arrachées et remplacées par des rideaux de tempête en nanofibre noire que le taxi franchit sans effort. L'intérieur baignait dans une lumière froide, bleutée, provenant de la peinture éclairante dont les protocoles arrivaient en fin de vie. Une fois sorti du véhicule, je grimpai la volée de marches menant à l'ascenseur principal, puis me plantai devant la caméra de sécurité.

— Bonsoir.

— Veil, c'est ça ? (Voix féminine, sceptique, jaillissant de haut-parleurs invisibles.) Je vous aurais cru plus vieux.

— C'est ce qu'on me dit souvent. (Il y avait beaucoup à reprocher aux biorythmes hibernoïdes, mais quatre mois de coma par an faisaient merveille pour la peau. Je pris une pose de pouffiasse publicitaire.) « La vie est dure sur Mars ! Mais le traitement six couches de NanHorizon protège mes huiles cellulaires essentielles ! Maintenant, je peux travailler et m'amuser en toute sécurité ! »

— NanHorizon a fait faillite, donc vous feriez sans doute mieux de vous mettre à l'abri, assena la voix au moment où la porte de l'ascenseur s'ouvrait en grinçant sur un intérieur crasseux.

La montée s'avéra longue et pénible. Deux fois moins de distance à parcourir qu'avec l'ascenseur de service de l'*Ares Acantilado*, mais les moteurs étaient vieux et il n'y avait pas de fenêtres pour admirer la vue. Comme dans tous les édifices pré-Lamina, la priorité absolue avait été donnée à la pressurisation : la cage de l'ascenseur, bien scellée, passait à travers la roche. La cabine disposait de sièges en plastique rigide sur les côtés, ainsi que d'écrans destinés à combler l'ennui des passagers. Personne ne semblait les avoir allumés depuis des décennies.

Je posai mes fesses sur l'un des sièges trop durs et passai en revue le catalogue de mes bobos encore actifs. Sans doute cela faisait-il sourire Jesika et sa fine équipe dans les ombres qu'ils habitaient désormais derrière le voile d'Inti.

Le ridicule de mon introspection me fit lever les yeux au ciel. *Reprends-toi, nettoyeur*. Je décidai de compter plutôt les bosses sur les parois, après quoi je plongeai le regard dans la grille servant de plancher jusqu'à ce que ma vision se brouille. Mon esprit finit par dériver sur mes conversations chargées de THC avec Nina Ucharima.

« *Ils se planquent dans le vieil observatoire. Pablo y grimpait parfois quand il était plus jeune.*

— *Il y allait encore ces temps-ci ? Juste avant sa disparition ?*

— *Ouais. Il y retournait parfois. Pour "écouter des conférences". »*

C'était mince, mais j'avais rien d'autre.

« *Tu fais quoi, là ?*

— *Ben... je te tire les cheveux...*

— *Laisse tomber ! Baise-moi, nettoyeur. Baise-moi avec ta grosse queue. Fais-moi jouir ! »*

Je souris avec amertume, tentant de repousser cette image, sauf que mes routines profondes n'étaient pas d'accord : elles voulaient ce beau petit cul dressé devant moi.

Les doigts et la langue hyperactifs...

Le désir insatiable d'une fille des Uplands.

« *Tu baisses pas aussi bien que Pablo, ça c'est sûr, mais tu lui ressembles vachement sur d'autres points.*

— *J'ai rien à voir avec Torres, Nina. »*

À part peut-être une certaine répugnance envers la musique d'Entaille infernale.

L'ascenseur crachota et s'arrêta dans un ultime sursaut. Je me levai, haussant les épaules pour chasser les souvenirs gênants. La porte s'ouvrit sur une jeune femme d'allure sévère qui me contempla comme si j'étais un fauve prêt à mordre. Son lorgnon teinté lui enveloppait les yeux ; elle avait adopté ce qui ressemblait à une posture de combat. Sa main droite dissimulait un petit objet aux reflets métalliques. Trois contre un qu'il s'agissait d'une bombe à impulsion électrique à usage unique.

J'essayai d'y voir un compliment.

— Monsieur Veil, dit-elle en me saluant de l'autre main. Soyez le bienvenu à la Retraite de formation Sacran. Le délégué Rivero vous attend. Si vous voulez bien me suivre.

Elle m'entraîna dans une série de couloirs abandonnés dans lesquels le silence pesait telle une couche de poussière. De vieux sas apparaissaient à intervalles réguliers des deux côtés, tous ouverts, donnant sur des pièces qui semblaient inoccupées. L'architecture hurlait le besoin de sécurité : plafonds renforcés, barrières d'isolation prêtes à se mettre en place à la première brèche, afin de protéger des lieux dont personne dans la Vallée n'avait plus rien à faire depuis un siècle. L'ancien éclairage réagit sporadiquement à notre passage, allumant quelques lampes par-ci par-là sur les murs. À une certaine époque, il avait été supplanté par de la peinture éclairante disposée en larges bandes partant du sol pour s'achever à hauteur d'épaules.

Mais personne ne paraissait s'être intéressé au sujet depuis longtemps.

— Vous avez beaucoup de boulot ? demandai-je en dépassant une nouvelle pièce vide.

La fille me jeta un sale coup d'œil.

— Nous utilisons très peu ces niveaux.

Le couloir s'acheva sur un autre sas, double cette fois, avec des dentures entrelacées. Les deux battants étaient à moitié ouverts, celui de gauche penchant de manière assez inquiétante. Derrière se trouvait une petite passerelle en colimaçon menant au niveau supérieur. Au sommet, je débouchai dans ce qui devait être la salle de supervision du terrain d'atterrissage.

Après la pénombre des couloirs, j'eus l'impression que mon champ de vision s'était brusquement élargi. Dix mètres sous plafond, grand espace ouvert, et surtout une immense baie vitrée courant pratiquement de bas en haut sur toute la largeur du mur opposé. Cinquante mètres en contrebas, ce qui avait été autrefois une belle plaque de nanobéton arborait encore les marques visées par les atterrisseurs orbitaux et les largages de matériel.

Un léger vent de surface soulevait des nuages de régolite qui diluaient les lueurs du crépuscule ; le souffle dessinait des serpents de sable sur le nanobéton visible et gonflait les dunes qui avaient déjà recouvert le reste.

Un homme mince se tenait devant la baie vitrée, bras croisés comme pour se protéger du froid. Il ne se retourna pas à notre approche.

— C'est le nettoyeur, dit la fille.

— Merci, Serena. Tu peux disposer. J’ai été dûment informé que M. Veil ne représentait pas une menace. Apparemment, il est à la retraite. (Cette fois, Rivero nous fit face. Visage sec, barbe bien taillée, lorgnon à grosse monture métallique devant des yeux sombres et durs.) N’est-ce pas, monsieur Veil ?

— Je viens juste poser quelques questions, confirmai-je. Rien qui soit susceptible d’entraver le cours de la révolution.

Serena me lança un regard assassin. Rivero s’en aperçut et secoua la tête d’un air dédaigneux. Il la regarda disparaître dans le colimaçon, puis se tourna de nouveau vers la baie vitrée, scrutant la tempête en formation.

— J’avoue avoir été un peu surpris que l’on vous autorise à venir ici. D’ailleurs, ne vous méprenez pas, j’ai nettement marqué ma désapprobation à cette idée.

— Heureusement que personne ne vous écoute.

Le délégué revint brusquement vers moi.

— À la retraite ou pas, vous étiez nettoyeur. Vous savez ce qu’Enrique Sacran disait des gens comme vous ?

— Qu’on lui niquait les revenus de la piraterie ?

— Oui, c’est vrai, vous appelez ça de la piraterie, comme vos maîtres. Du détournement. Du terrorisme économique. (Je sentais la ferveur grimper en lui. C’était un vrai de vrai.) Nous étions *en guerre*, monsieur Veil. Nous sommes *toujours* en guerre. Pour le bien-être de l’espèce humaine, contre les métastases corrompues du pouvoir oligarchique qui pèse sur les épaules de l’humanité dans tout le Système solaire. Sacran disait qu’au stade ultime du capitalisme, alors que les systèmes humains atteignaient leur efficacité maximale, la classe dirigeante poussait sa logique jusqu’au bout : elle ne recrutait plus de soldats pour servir sa cause, elle les fabriquait. Pourquoi gaspiller tant de ressources en endoctrinement, alors qu’il suffisait de contourner les instincts à la source en abolissant toute forme de conscience politique et sociale, ne laissant à la place qu’une loyauté animale ? En vous voyant, je comprends qu’il avait raison. Vous n’êtes qu’une machine incarnée, nettoyeur. Un algorithme capitaliste se faisant passer pour un homme.

— Ça m’a l’air dangereux, votre truc. Je suppose que j’essaierais de rester à peu près poli si je devais parler à un machin comme ça.

Un rictus hargneux découvrit les dents de Rivero.

— Vous ne me faites pas peur, Veil. Vous faites partie des déchets que le vent du mutualisme balayera. Sacran vous aurait collé une balle dans la nuque sans hésiter.

— Eh bien, il semblerait que sa fille ait une approche plus nuancée. Elle vous a demandé de répondre à mes questions sur Pavel Torres.

— Martina est une... (Il prit une profonde inspiration.) Elle a une vision très romantique des dettes et de la gratitude. Qui n'a pas sa place dans la marche de l'Histoire.

— Facile à dire pour vous. C'est pas votre copine pirate qui respire encore parce qu'une « machine incarnée » a choisi de pas lui faire sauter le caisson. Ce qui lui a d'ailleurs valu, à la machine, de se retrouver à la fois au chômage et en exil sur Mars. Ça vous va comme « vision romantique », connard ?

Un silence soudain s'abattit sur la salle. Durant un court et agréable instant, je crus que Rivero allait m'attaquer. Je le vis monter dans ses yeux – la colère vertueuse de l'homme en croisade – et il m'évalua d'un air passablement compétent. Il avait dû connaître son lot de bagarres de rue contre les flics et les gorilles des entreprises. Peut-être même se taper quelques améliorations biochimiques pour mieux servir la cause. Néanmoins, malgré l'ardeur du délégué, qu'elle soit naturelle ou travaillée, les sacranistes n'avaient rien à voir avec les rocheux : leurs cadres n'étaient pas stupides. Rivero savait projeter sa violence vers des buts plus élevés, en attendant le Grand Soir et les joies du peloton d'exécution.

Il savait aussi que si sa fierté meurtrie le poussait à se battre avec un nettoyeur, même retraité, il risquait fort de ne pas s'en relever.

Donc il lâcha l'affaire.

— Je n'ignore pas ce que vous avez fait pour Carla Wachowski, lança-t-il avec froideur. C'est juste...

— C'est juste que vous allez faire ce qu'on vous a dit. Sacran m'a donné sa bénédiction et vous allez « juste » lui obéir. Maintenant, parlez-moi de Torres. Vous l'avez connu personnellement ?

Le délégué hésita encore un moment. Puis hocha la tête.

— Oui, je me souviens de lui. Il est venu à plusieurs séminaires. On s'est habitués à le voir traîner par ici. Pas si bête qu'il s'en donnait l'air. Il s'asseyait, il écoutait. Parfois il posait même une question.

— Par exemple ?

— Vous voulez que je me souviene de questions posées il y a plus de dix-huit mois ?

— OK. C'était quoi le sujet général ?

Rivero me gratifia d'un sourire amer.

— L'instabilité intrinsèque du système capitaliste interplanétaire. Nous ne parlons pas de grand-chose d'autre ici. De ça et des préparations à effectuer pour le jour inévitable où ce système s'effondrera. Je ne me rappelle pas à quels séminaires Torres a assisté et, en toute honnêteté, je ne pense pas qu'il s'en souviendrait lui-même. Il semblait surtout soucieux de draguer les plus impressionnables de nos camarades féminines. J'ai cru comprendre qu'il a même fait des avances à Martina lorsqu'elle est venue de Bradbury donner une conférence.

— Alors rendons hommage à son ambition. Si on oublie Martina, il a eu du succès avec les autres femmes ?

— Plutôt, oui. (Il adopta soudain un ton collet monté.) Torres représentait l'archétype du héros esquiné de la classe laborieuse, un être en mal de rédemption. Un objet sexuel sur lequel les camarades pouvaient projeter leur besoin de justice sociale.

— Certaines d'entre elles sont encore dans le coin ?

— Ma foi... oui, je suppose. La plupart travaillent ici. Une ou deux ont pu partir depuis, mais...

— Très bien. J'aimerais en rencontrer le plus possible.

— C'est... (Rivero buta sur la suite de sa phrase. L'antipathie à mon égard luttait contre la discipline et les ordres reçus. La discipline l'emporta.) Ça... va prendre un bon moment à organiser.

Je haussai les épaules.

— Alors autant s'y mettre tout de suite, non ?

Reliques de son glorieux passé opérationnel, la salle de supervision disposait de nombreux meubles et équipements rétractables susceptibles de jaillir du plancher et d'y retourner à volonté. Rivero fit surgir une table basse et deux grands canapés dans un espace en retrait de la baie vitrée. Ils s'y matérialisèrent tel le présage d'une convivialité dont les sacranistes n'avaient pas encore fait preuve à mon égard.

— Attendez-moi là, me signifia-t-il.

Après quoi il appela Serena pour s'assurer que je ne furetais pas en son absence.

Je m'assis sur l'un des canapés et contemplai la tempête en formation à l'extérieur. Serena se tenait à dix mètres de moi, visage méprisant, bras croisés sur la poitrine, une main toujours serrée sur ce talisman métallique censé la protéger de mes malédictions. Son regard se perdit lui aussi dans la tempête.

— Vous voulez pas vous asseoir ? demandai-je en désignant l'autre canapé.

— Je suis bien là.

— Je mords pas, vous savez.

Elle me lança un regard glacé.

— J'ai pas peur de vous, Veil. C'est juste que je vous aime pas.

La nuit était presque tombée derrière la baie vitrée. Déclenchées par tel ou tel protocole, les grosses lampes du plafond baignèrent tout à coup la pièce dans une violente lumière bleuâtre qui donna l'impression d'éclairer la tempête de l'intérieur.

— Le vent de l'Histoire, hein ? C'est pas toujours celui qu'on croit.

Nouveau regard venimeux.

— Quoi ?

Je hochai la tête vers la baie vitrée.

— Cette tempête, là-dehors. Elle a l'air bien partie pour faire du dégât. « Balayez les attributs de l'oppression sociale, décapez la surface du quotidien afin de mettre au jour la vérité brute. »

La citation me valut une attention soudain très différente.

— Vous avez lu Sacran ?

— On me l'a cité assez souvent. Je suppose que ça a fini par rentrer.

— C'est pour ça que vous n'avez pas assassiné Carla Wachowski ?

J'omis de répondre, les yeux égarés dans la tempête, rattrapé par des souvenirs que j'aurais préféré ne pas déterrer.

*Les cris, l'écho sourd des tirs dans les couloirs luisants de rouge du Saphir du Levant, tandis que le commando BV nettoie les quartiers de l'équipage. La rage pulse dans mes tempes et dans ma gorge parce que ça a merdé si vite. Le sang de Wachowski forme des gouttelettes flottant dans l'air froid. Je l'entraîne vers l'arrière du vaisseau, vers la soute. Je ne l'ai pas frappée trop fort avec la crosse du HK ; elle est dure au mal, elle tient le choc. Mais le cuir chevelu, ça saigne grave à la moindre coupure. Pas le temps de soigner la plaie : nous laissons derrière nous une piste que les*

*autres membres du commando suivraient les yeux fermés. Ils vont pas tarder à rappliquer.*

*— Pourquoi tu fais ça ? marmonne-t-elle. Pourquoi tu m’as pas butée ?*

*Je grimace tout en guettant des bruits de poursuite. J’aimerais avoir une putain de réponse logique à lui fournir.*

*— Un beau jour...*

Serena prit une grande inspiration. Baratin mutualiste à l’approche. Pas question de la laisser faire.

*— C’est qu’une illusion, dis-je d’une voix dure.*

*— Quoi donc ?*

*— Votre fameux vent de l’Histoire. La tempête que vous attendez tant. Elle est moins féroce qu’elle en a l’air. Malgré les miracles de la terraformation, la pression atmosphérique ressemble encore beaucoup à celle de l’ancienne Mars. Aux dernières nouvelles, c’était environ quatre pour cent de la pression terrienne au niveau de la mer. Là, si vous enfilez une combinaison et que vous sortez, vous sentirez à peine le vent. Tout ce qu’il fait, c’est soulever un peu de poussière.*

Serena rougit.

*— C’est comme ça que vous nous voyez ?*

*— C’est pas vous, c’est une affaire de conditions locales. Vous parlez de tempête dans vos retraites et vos universités mais, une fois dehors, vous n’avez pas la masse critique. Cette vallée est bourrée de gens qui n’en ont rien à foutre de vos théories historiques ou économiques. Ceux qu’ils écoutent leur ont déjà vendu un rêve beaucoup plus brillant.*

*— Qui consiste en quoi ?*

*— Faire partie de l’élite de l’humanité, celle de la Haute Frontière, avec en prime de la bonne tech à jeter en pâture aux aspirations consuméristes. Donc un lieu exceptionnel, un sentiment d’appartenance et des jouets tape-à-l’œil pour s’amuser. Vous offrez quoi à la place ?*

*— Ça ne peut pas durer, lâcha-t-elle. C’est une bulle, un mirage. Quand tout s’effondrera...*

*— Si ça se produit vraiment, sœurte, priez pour être très loin du point de chute. (Je sentis une vieille colère sourdre dans ma voix.) J’ai vu ce que font les êtres humains quand *tout s’effondre*. Croyez-moi, c’est pas joli-joli.*

Serena ouvrit la bouche pour répliquer, mais changea d’avis.

Fin de la conversation. Mieux valait observer la tempête en silence.



## Chapitre 35

Le délégué revint avec six noms. L'une de ces femmes avait quitté la retraite depuis un certain temps ; les dernières rumeurs la situaient à Bradbury, bossant pour un journal traitant des affaires de cul des célébrités. « *Pour nous, elle est morte.* » Rivero ne prononça pas ces mots, mais son regard et le ton de sa voix en disaient long.

Quant aux cinq autres camarades, soit elles se trouvaient à l'observatoire, soit elles étaient en mission extérieure mais joignables. Elles avaient toutes accepté de me parler. Malgré un enthousiasme plus ou moins marqué.

Les disciples du père ne pouvaient rien refuser à Martina Sacran.

NISHA KHARKI

— Putain de connard.

Je haussai les sourcils.

— Pardon ?

Elle remua avec impatience sur le canapé tandis que ses traits himalayens se renfrogaient. Ses cheveux noirs et soyeux étaient coupés court, comme Martina Sacran mais sans les touches de gris. Peut-être pour lui ressembler.

— Vous voulez parler de Torres, c'est ça ? Alors je vous dis que c'était un putain de connard. Pure race des Uplands. Que de la gueule, incapable de tenir une promesse. Je croyais avoir échappé à ces merdeux en rejoignant le Mouvement, mais ils s'infiltrèrent partout.

— Il vous a expliqué ce qu'il venait faire ici ?

— Se taper de la chatte, voilà ce qu'il venait faire.

— C'est ce qu'il vous a dit ?

Un vilain rictus déforma les lèvres de Kharki.

— Non, ça je l'ai pigé toute seule.

— Vous avez souvent couché ensemble ?

— Une fois. Je sais reconnaître mes erreurs. Pas comme cette salope de Guzman.

DEVU GUZMAN

— C'est juste qu'il avait l'air... tellement perdu. (Elle sourit, comme si le souvenir la peinait. Ses longs cheveux arc-en-ciel lui tombaient sur le visage.) Il projetait beaucoup d'arrogance, mais c'était pour mieux masquer sa nature profonde.

À nouveau, je haussai les sourcils.

— C'était quoi, sa nature profonde ?

— Celle d'un... d'un enfant blessé. Un gamin qui veut se mettre à la hauteur d'un père qu'il se rappelle à peine. Il se passe sa virilité autour du cou comme une cravate, mais vu qu'il ne sait pas la nouer, il s'étouffe avec.

— Vous l'avez vu plusieurs fois, donc.

— Oui, il est venu à la plupart des conférences sur le mythos de LINCOLN. Après, on allait parfois dans ma chambre.

— Même s'il fréquentait d'autres femmes ? Ça ne vous dérangeait pas ?

— Non, non. (Elle secoua la tête un peu trop vigoureusement. L'arc-en-ciel dissimula encore plus ses traits.) Enfin pas vraiment. Bien sûr, on ressent... un pincement. Mais la jalousie sexuelle, c'est du même niveau que convoiter le dernier produit Marstech. C'est le même besoin destructeur de possession. Il faut s'en débarrasser pour grandir.

— Vous avez eu l'impression que Torres... grandissait ? Vous parliez de quoi quand vous étiez ensemble ?

Retour du sourire peiné.

— Il a essayé. Réellement. Il comprenait qu'on lui vendait des chimères, que tout finirait par s'effondrer. On en a beaucoup parlé. Il comprenait. Mais... il vivait comme s'il était pris dans une tempête.

Je suivis le regard de Guzman vers la baie vitrée, vers le déchaînement nocturne de vent et de poussière. Son sourire s'effaça, comme balayé à son tour par les forces de la nature.

— Pauvre Pavel. Il n'avait aucune chance de s'en sortir.

— Il vous a quittée, assenai-je avec brutalité. Vous savez pourquoi ?

— Il avait... des appétits. (Ses yeux se perdirent dans la tourmente.) Pavel voulait des choses qui ne m'intéressaient pas. Il voulait que je  *fasse*  des choses qui ne m'intéressaient pas.

— Quoi, par exemple ?

Elle se tourna de nouveau vers moi, força le sourire à réapparaître.

— Des choses avec d'autres femmes. Je suis sûre que vous voyez le topo. C'est une idée reçue qui colle au Mouvement : le fait que s'affranchir des contraintes sociales implique d'être disponible pour tous les camarades

souhaitant tester telle ou telle pratique transgressive. Pavel croyait peut-être trouver plus facilement ce qu'il cherchait ici. Les comtés de la Corniche ont une drôle de relation au sexe. On en voit sur tous les écrangels, mais quand il s'agit de passer à *l'acte*, une forme de pudibonderie reprend le dessus. Ça ne cadre pas vraiment avec la mauvaise réputation de la zone, hein ?

— Et ici, Pavel a fini par trouver ce qu'il voulait ?

— Oui... Ça n'a pas été très dur. Certaines de mes camarades sont assez... flexibles sur le sujet. (Son sourire gagna en force.) Surtout qu'il avait une sacrée belle bite.

INEZ THAPA

L'écrangel montrait une salle de réunion brillamment éclairée. Tables et chaises bon marché, en fibre de carbone, traînaient un peu partout. Sur le mur, un écran passait des bouts de reportage en silence. À côté d'un grand portrait de Sacran père prononçant le Discours de Ganymède, entouré de disciples aux joues roses, avec en fond une aube totalement incongrue.

La salle avait l'air vide.

Au milieu des meubles abandonnés, Inez Thapa s'appuyait sans élégance au rebord d'une table, fumant un booster de turbos pulmonaires. L'air contrariée derrière les volutes de fumée.

— Vous comprenez sans doute qu'évoquer ce sujet me met assez mal à l'aise. (Gestes et mots révélaient son origine aisée : un certain mépris dans la voix, les sourcils et le nez froncés comme si, hors champ, quelqu'un cuisinait un plat nauséabond.) Martina a donné son accord, donc je suppose que c'est important. Mais j'aimerais ne pas avoir à entrer dans les détails sordides.

— Ce ne sera pas nécessaire. Je vous demande seulement de me confirmer que vous avez bien eu des... relations sexuelles avec Pavel Torres et Julia Farrant.

— Je confirme.

— Avec les deux ensemble ?

— Oui, avec les deux ensemble, soupira-t-elle. Il se trouve que je n'en suis pas spécialement fière, d'accord ? Ce n'est pas une... pratique habituelle chez moi. Mais Julia était une amie, elle en avait besoin à ce moment-là, alors j'ai accepté. C'était... du théâtre, rien de plus. Un spectacle de mauvais goût pour son crétin de petit copain.

— Donc ils se connaissaient déjà ?

— Clairement. Ils avaient des anecdotes, des blagues en commun. Cette même attitude « Uplands » à propos de tout. On pourrait sans doute dire qu'il y avait... une relation entre eux. (Elle grimaça.) Pourtant, si vous voulez mon opinion...

— Oui ?

— Je pense qu'il l'aurait poussée du haut d'une falaise si ça avait pu l'arranger. À mon avis, c'était bien le genre. Mais j'ai aussi noté autre chose. Pendant que nous étions... dans l'action, je l'ai surpris regardant les cicatrices de Julia. D'une manière *étrange*. (Un sourire sardonique naquit sur ses lèvres.) Alors qu'il y avait bien plus à regarder à ce moment-là.

— Farrant avait des cicatrices ? demandai-je en fronçant les sourcils.

— Pas beaucoup. Quelques-unes sur le corps, une sur le visage, là. (Avec une paume ouverte, elle engloba sa mâchoire gauche et la pommette au-dessus.) Brûlures chimiques, d'après ce que j'ai compris. Je me suis demandé si le but de notre petit jeu à trois, ce n'était pas de raviver la flamme chez Torres parce que les cicatrices l'avaient découragé.

— Et donc, ensuite, elle est partie. Elle a laissé tomber la cause, elle s'est cassée à Bradbury et elle a trouvé un boulot.

— C'est ça. Pas longtemps après, maintenant que j'y pense. Peut-être qu'elle l'avait vu reluquer les cicatrices. Ou alors... Je n'ai pas l'impression que Julia ait été très impliquée dans la cause. Comme si elle l'utilisait pour se cacher. Mais oui, voilà, elle est partie. En chemin, elle est passée par ici. Elle m'a dit qu'elle voulait se faire réparer la peau, quoi que ça puisse coûter. Je lui ai donné quelques adresses à Bradbury, des gens que je connaissais quand... Que je connaissais avant.

— Avant quoi ?

Son expression se modifia. J'y lus de la conviction et même une certaine paix. Elle fit un geste qui pouvait désigner soit le portrait de Sacran soit l'endroit dans son ensemble.

— Avant que je choisisse ceci, monsieur Veil. Avant que je trouve une façon de vivre qui ne consiste pas à bouffer les réserves accumulées par ma famille depuis des générations.

LIZ BASPINEIRO

De longs cheveux blonds ébouriffés, de grands yeux calmes, une peau plutôt pâle pour les Uplands. Le 'gel la cadrerait de près, ne fournissant aucun indice sur sa position à part qu'il s'agissait d'un lieu extérieur : l'image

dévoilait la texture orange d'une toile de tente, ainsi que les reflets d'un feu dans les yeux de la jeune femme. Son accent provenait du milieu de la Vallée, Bradbury ou pas loin.

— Torres, ouais. Je me le suis tapé deux-trois fois, plus une autre fois avec Karishma après le séminaire sur les marchés Marstech. (Petit sourire lubrique.) Je crois qu'on lui a bien retourné la tête. Il adorait voir deux filles ensemble.

— Vous, ça ne vous gênait pas ?

Le sourire persista.

— C'est pas *vraiment* mon truc, mais ça fait grimper la température, non ? Et puis Kari a un très beau corps, ça me dérangeait pas de jouer avec. Quant à Torres... Quoi vous dire ? C'était un bon coup. Avec ou sans les extras. Il avait la queue d'une taille que vous pouvez même pas imaginer.

Mon propre sourire, chagriné, devait ressembler à celui de Devu Guzman.

— Ouais, on m'en a déjà parlé.

KARISHMA ADIKHARI

— Ben ouais, j'aime les filles, et alors ? (Sourire amusé, légèrement provocateur.) C'est pas autorisé sur Terre ? Faut peut-être qu'un gros bureaucrate signe d'abord le formulaire 21-B, comme « Bouffeuse de chatte » ?

Elle s'était vautrée confortablement sur le canapé. Cheveux noirs épais, regard à la fois sombre et rieur. J'avais déjà validé l'évaluation faite par Liz Baspineiro : elle était belle, elle le savait, elle le montrait.

— Qui vous a dit que j'étais terrien ?

Elle agita la main.

— C'est pas comme si on voyait beaucoup de visiteurs dans le coin. C'est toujours les mêmes deux cents personnes passant et repassant dans les mêmes couloirs. Ça devient vite chiant. Alors ce soir, tout le monde parle de vous. Le nettoyeur au grand cœur. Le Terrien qui a épargné Carla Wachowski.

— C'est un peu plus compliqué que ça.

— J'en doute pas. Sacran disait : « Avec les êtres humains, utiliser des solutions simples est simplement impossible. » Mais je connais Martina. C'est rare qu'elle se sente redevable envers quelqu'un. Surtout quelqu'un venant de Notre Belle-Mère la Terre.

La blague était connue, mais m'arracha quand même un sourire.

— Ça fait longtemps que j'ai pas vu la Belle-Mère, répondis-je. Même si elle autorise effectivement les trucs entre filles. J'essaie juste de me faire une idée. Vous avez couché avec Liz Baspineiro et Julia Farrant, mais, les deux fois, vous avez embarqué Torres dans l'affaire. Vous aimez les mecs aussi ?

Elle haussa les épaules.

— De temps en temps. Je dirais que ça dépend du mec. (Son sourire me fit clairement comprendre que je n'étais pas concerné.) Alors que les filles, je pourrais pas m'en passer.

— Donc vous avez pris Torres pour avoir Baspineiro ?

— Ouais. Et ça valait le coup. Cette petite blondasse n'a pas froid aux yeux. Si on la motive bien, elle ferait à peu près n'importe quoi.

— Même chose pour Farrant ?

— Julia ? Non, c'était... (Pour la première fois, je sentis une faille dans cette belle prestance. Les yeux se firent moins rieurs. Adikhari soupira.) Julia était sans doute une erreur. Ça ne l'intéressait pas vraiment. Ça faisait... bizarre. Je suppose qu'elle avait accepté pour faire plaisir à Torres. Ils étaient ensemble, tous les deux.

— C'est ce qu'on m'a dit. *Romance dans les Uplands*, hein ?

— Pitié, me parlez pas de ça. Quelle série de merde. Non, ça leur ressemblait pas. Pas du tout.

— OK. Mais la base de leur « relation », c'était quand même les Uplands, non ?

— Bien sûr. Ils nous bassinaient sans arrêt avec leurs histoires pittoresques des comtés de la Corniche. Ils en avaient des tas. Je crois que c'est ce qui m'a attirée chez Julia. Le côté hors-la-loi qu'elle se donnait. Bosser avec les gangs, braquer des gens, partager un narguilé avec Hidalgo ou Saville Jeff Havel. Tout le côté transgressif, quoi.

— D'accord. (Je m'accordai une courte pause, pour que ma voix ne reflète ni mon soudain intérêt ni mon rythme cardiaque.) Vous pensez que c'est vrai ? Qu'elle a bossé avec des types comme Havel ou Hidalgo ?

Adikhari y songea un moment. Puis fit un geste de la main indiquant qu'elle en doutait.

— C'était sans doute exagéré. Julia pouvait sortir de sacrées conneries quand elle se défonçait au SNDRI.

— Donc elle n'a probablement jamais rencontré, mettons, Jeff Havel ?

— Elle a peut-être été dans la même pièce que lui. Puisque Torres était censé faire des trucs pour la Team Castagne, à Cradle City. (Nouveau haussement d'épaules, plus ample. Le sujet l'intéressait visiblement. Tout à coup, Adikhari se pencha vers moi, bras sur les genoux, oubliant sa pose sensuelle.) J'ai toujours eu l'impression que Torres et Julia voulaient péter plus haut que leur cul. Mais les histoires avec Hidalgo, celles-là sonnaient vrai. Les petits détails, leur façon de raconter, d'insister tous les deux sur les mêmes choses.

— Quel genre de choses ?

— Dire qu'il venait de la Terre, par exemple. (Elle vit ma réaction.) Sérieux, ils juraient que c'était vrai. Que le mec ne se créait pas juste une légende d'ultraroutard. Julia prétendait qu'il ne s'était jamais habitué à la bouffe locale, ni à la musique. Il s'en plaignait tout le temps.

— M'étonne pas, grommelai-je. Certains machins que j'ai entendus ces derniers...

La révélation me tomba dessus comme si Particle Slam avait soudain réussi à produire une putain de grosse averse.

« *On écoutait quoi, là ?* »

— *Entaille infernale. Live à la paroi 101. T'es pas fan ?* »

Couché sur le lit de Nina Ucharima, encore sous l'effet plus ou moins agréable de notre accouplement. La musique violente crachée par les haut-parleurs. Comme si quelqu'un donnait des coups de boule à un plateau en métal.

« *Ouais, Hidalgo détestait ça aussi. Un problème avec la culture locale.* »

THC pourri, malaise postcoïtal, sentiment d'infériorité, choisissez le coupable. J'avais pas mon lorgnon et j'écoutais que d'une oreille. J'avais entendu « Torres », pas « Hidalgo », parce que je pensais à Torres – à sa grosse bite – alors que le nom d'Hidalgo n'était encore que trois syllabes sans signification, trois syllabes que me répéterait ensuite un pauvre gosse en train de crever dans le domaine Gingrich.

Je conclus l'entretien en pilote automatique. Karishma Adikhari ne m'apprit rien de plus que les autres : Torres était un sacré connard, mais avec une sacrée grosse bite.

Je dus réprimer un certain agacement.

Une fois Adikhari partie d'un pas nonchalant, je me vautrai à mon tour, les yeux perdus dans la masse du canapé où les filles s'étaient assises. Dehors, la tempête de sable faisait rage ; les panaches de régolite évoquaient les âmes perdues d'immenses extraterrestres en exode. La poussière frappait la baie vitrée en silence, comme pour supplier qu'on la laisse entrer. À l'intérieur, on se sentait à l'abri, protégé d'un monde hostile. Facile d'imaginer quels instincts grégaires avaient œuvré au succès de Torres auprès du personnel féminin.

— *Nous partons ?*

— *Ouais, on se casse*, subvocalisai-je avec réticence.

Je n'avais pas vraiment hâte de passer à la prochaine étape. Et ça ne m'aidait pas de penser que j'allais rendre la justice au nom d'un petit voyou obsédé dont le plus « gros » exploit aurait pu consister à faire carrière dans le porno.

Des bruits de pas résonnèrent dans la salle : le délégué Rivero était de retour, arborant toujours la même expression pincée. Il s'arrêta à distance respectable, mains derrière le dos comme s'il se retenait de perpétrer un acte politique vengeur. Peut-être avait-il parlé à Serena.

— Alors. Était-ce... fructueux ?

— On peut le dire. Tout le monde s'est montré très coopératif.

— Très bien. (Il hésita, luttant avec lui-même.) Comme il se fait tard, on m'a... suggéré... de vous offrir l'hospitalité. Pour cette nuit. À la retraite.

Je secouai la tête.

— Je vais partir. J'ai tout ce qu'il me faut.

— Vous êtes sûr ? se força-t-il à demander. Nous avons des chambres pour les invités.

— Je suis sûr, répondis-je avec un vilain sourire. Nous, les algorithmes capitalistes, on n'a pas besoin de dormir. Mais dites à Martina que la machine incarnée la remercie.



## Chapitre 36

'Ris appela un autre taxi pour assurer le retour vers Cradle City. La nuit martienne imprégnait les vitres comme de l'encre, parfois trouée par de vagues lueurs pourpres émises par la Lamina. Je penchai la tête pour mieux admirer les différentiels de charge éclatant tels de monstrueux courts-circuits dans le système de la planète.

— *C'est quand même dingue le nombre de filles que Torres a baisées là-haut. Il est venu aux séminaires pendant combien de temps ?*

— *Si l'on corrèle les différentes informations, on arrive à un peu moins de trois mois. (Une pause.) Soit le laps de temps passé à Cradle City juste avant sa disparition.*

— *Donc il s'occupait à la fois de toutes les « camarades » et de Nina Ucharima ! Bordel, je vais finir par croire qu'il s'est fait buter par un petit ami jaloux.*

— *Ou une petite amie. Voire une amante avec laquelle il aurait rompu de façon trop violente. Nina Ucharima, par exemple.*

— *Ouais.*

— *Peut-être aurait-il fallu mieux lui tirer les vers du nez quand vous en aviez l'occasion.*

Je ne cessais de m'agiter sur le siège.

— *Rappelle le dieu bouc.*

— *En cours.*

— *Veil, tu tombes bien. J'allais te rappeler.*

— *Les grands esprits se rencontrent, hein ? De mon côté, la piste Hidalgo commence à décoller. Et toi ?*

— *J'ai pas grand-chose. Enfin c'est sûr qu'il prend de la place dans le flux d'infos de l'Ouest : j'ai pas mis plus de dix secondes à comprendre de qui tu parlais. Mais j'arrive pas à remonter plus loin. Je ne trouve pas de date de naissance, pas de dossier médical ni éducatif...*

— *Ça risque pas. Cette enflure vient de la Terre.*

— *Tu m'en diras tant. Tu connaîtrais pas sa date d'arrivée, par hasard ?*

— Non. Mais c'est pas récent. (Je me repassai la conversation avec Decatur.) Il est là depuis au moins six ans. Six années terriennes. Trois martiennes. Sans doute un peu plus.

— Ce serait logique, vu que les premières données remontent à cette période. Il faut d'ailleurs noter que c'est aussi le moment où la grosse répression s'est abattue sur les lanceurs d'alerte, juste après l'annulation de l'audit de 95.

Mes yeux s'écarrillèrent. Je n'avais pas fait le rapprochement.

— Tu crois qu'il y serait lié d'une manière ou d'une autre ?

— Aucune donnée ne porte à le croire. Mais cette absence est peut-être une donnée en soi. Si t'étais un lanceur d'alerte soucieux de disparaître avant que le Parti de la prospérité s'en charge pour toi, il serait logique de chercher à te créer une nouvelle identité. Ce qui nécessite bien sûr des fonds et de l'expertise. Si ça se trouve, notre ami Hidalgo n'est pas du tout terrien, il veut juste le faire croire.

— C'est pas légèrement compliqué comme stratégie de disparition ?

— Ça revient à se cacher à la vue de tous. (Holmstrom avait lâché l'idée tel un chat fatigué de jouer avec une proie morte.) Écoute, Veil, j'essaie pas de te vendre le concept. Je sais pas d'où vient Hidalgo, ni ce qu'il trafiquait avant, mais en tout cas il a pas perdu de temps pour se faire remarquer dans le coin. Il s'y est même fait un bon paquet d'ennemis. Sa tête est mise à prix par les syndicats du crime. Les marshals sont aussi à ses trousses, mais sans avis de recherche officiel.

— Ils ont une bonne raison de rester discrets ?

— Rien d'évident. En fait, ce type de procédure est rare mais pas exceptionnel. Les marshals doivent savoir quelque chose sur lui qu'ils refusent de transmettre au grand public. Au point que dissimuler cette info est plus important qu'attraper Hidalgo.

Je revis le regard froid, métallique, de Sakarian.

— Ça ressemble pas trop aux marshals.

— En effet. Évidemment... (La voix du dieu bouc se teinta d'un léger doute.) Je *pourrais* creuser plus avant, chercher des dossiers planqués, mais faudrait que j'annule les préparatifs pour la Terre et que je reparte de zéro plus tard. C'est toi qui vois.

— Non, faut donner la priorité à Madekwe. C'est la clé de tout ce bordel. Si je la retrouve, le reste se mettra en place.

— Ravi de l'entendre. (Son soulagement me fit sourire. Holmstrom voulait repartir à l'assaut de la base de données qui l'avait éjecté. Ça devenait une question d'honneur.) Sinon, j'ai quand même fouiné dans les infos plus accessibles, histoire de mieux connaître cette chère Madison. Tu veux un résumé ?

Je contemplai à nouveau la noirceur entourant le taxi. Sur la droite, l'aube y traçait une première ligne blanchâtre.

— Pourquoi pas ? Vas-y.

— J'ai surtout des trucs sur les parents. La mère est californienne. Un vieux clan aristo de la Bordure pacifique, enrichi dans la tech. Le père vient de Lagos. Brillante carrière d'abord dans l'armée nigériane, puis à l'international en passant par Addis-Abeba, Johannesburg et New York. Colonel dans la Force de déploiement rapide panafricaine, promu conseiller stratégique auprès de l'Union africaine, avant de devenir consultant privé pour des intérêts de LINCOLN dans la Zone de régénération du Sahara. Il a rencontré la mère pendant qu'elle était en prospection au Tchad et l'a suivie direct dans la Bordure. D'après les données, c'est pas impossible qu'elle soit rentrée enceinte. En tout cas, ils ont choisi de pratiquer l'isolement nomade avec la petite Madison : elle est née et a grandi au sein d'un construct tribal dans les Terres annexées du Midwest.

— Dakota du Nord et du Sud ?

— Plutôt le Wyoming et le Montana. Plus le nord du Colorado, me semble-t-il. Ça fait un siècle que le clan de la mère envoie ses membres là-bas. Elle-même a été élevée dans le nomadisme et paraît avoir beaucoup apprécié l'expérience. Au final, les parents de Madekwe ont complètement renoncé à leurs carrières pour l'élever dans la tribu.

Je poussai un grognement aigri. C'était quand même ironique de penser que, sur Terre, les richards s'immergeaient dans la vie simple des chasseurs-cueilleurs, tandis que la population normale gérait les affolantes complexités du monde moderne afin que lesdits richards puissent s'en extraire.

— Elle y est restée longtemps ?

— Assez, oui. Elle a commencé à voyager à l'extérieur avec papa-maman à sept ou huit ans. Test comportemental Vandever à onze ans. Lequel a montré une belle capacité au leadership, un haut niveau de résilience, plus de gros scores dans plein d'autres catégories. Elle avait sa place dans les écoles d'administration de la côte, ainsi que dans des universités

prestigieuses en Afrique de l'Ouest, mais elle a choisi de rester où elle était, bien après le retour de ses parents dans le monde réel. Elle a intégré le conseil tribal à dix-neuf ans, ce qui paraît assez sensationnel. Elle n'avait pas l'air de souhaiter mener une autre vie, jusqu'au jour où on la retrouve chez LINCOLN, peu avant ses trente ans, remplissant des tâches mineures pour le Comité de supervision.

— C'est pas génial comme poste.

— Peut-être qu'elle s'est embrouillée avec ses parents et qu'elle a voulu jouer à se faire toute seule. Ça leur arrive parfois, aux gosses de riches, même si ça produit un sacré gaspillage de ressources. À moins que le vrai monde ne lui ait tout simplement pas réussi. La veille, on chasse l'antilope à cheval, on se raconte de belles histoires autour du feu de camp, et puis tout à coup, le lendemain, on découvre les piles de dossiers à traiter, les réunions virtuelles sur trois continents et les dates butoirs à la fin de chaque semaine.

— Ils ont des antilopes dans le Midwest ?

— Antilopes ou bisons, c'est pas le problème, mon bonhomme. J'aime ma viande dans une assiette, pas quand elle est encore en train de chier et de beugler dans la nature. J'essaie juste de t'expliquer que la transition me semble un peu compliquée entre ces deux mondes.

Je repensai un instant à la Madekwe rencontrée à Bradbury. Pour une civile, elle m'avait paru gérer plutôt bien la transition brutale entre la Terre et Mars.

— D'accord, dis-je sans conviction. Tu m'envoies les fichiers ?

— Déjà fait. Et ce soir, mon ami... (Voix avide, prédatrice.) Ce soir, j'irai sucer cette foutue base de données LINCOLN jusqu'à la moelle, rien que pour toi. Tu peux y compter. Ah ! juste une dernière info pour la route. C'est peut-être un simple hasard, mais j'ai repéré une autre anomalie mineure autour d'Hidalgo.

— Ouais ?

— Ses exactions dans les comtés de la Corniche ont commencé à l'époque où Vector Red réorganisait la loterie avec l'Homme-Dé. Aucun lien dans les données, ça ressemble à une pure coïncidence de dates. Mais vu l'affaire Torres, ça m'a quand même frappé.

Je me rappelai très bien Deiss et sa descente du SNDRI, ses gestes nerveux pour me pousser dehors, son soulagement de me voir partir. Ça pouvait très bien n'être qu'une mauvaise gestion de la toxicomanie chez

une célébrité terrifiée à l'idée que le Comité de supervision la pendre haut et court.

Ça pouvait n'être *que ça*.

Mais.

— Je le garde en tête.

— Génial. Bon, je coupe tous les appels jusqu'à demain midi. Sois pas surpris si t'essaies de me joindre et que ça réponde pas.

— Je croyais que tu t'en occupais ce soir.

— C'est le cas. Du gros boulot d'intrusion, avec un quart d'heure de décalage dans la communication. Pas vraiment une partie de plaisir. Même si j'ai fini avant l'aube – ce dont je doute –, j'aurai encore les synapses en vrac pendant six à huit heures. T'inquiète pas, Veil, t'auras tes réponses. Mais tout a un prix. Et là, tu paies cher en patience.

— OK, dis-je d'une voix hésitante. Hannu, tu fais gaffe, hein ? Qu'ils te niquent pas.

— Veil, c'est *moi*. (Il me sembla l'entendre bâiller.) On se rappelle.

Je regagnai *Les Demeures de Luthra*. Pour conserver une situation fluide, il ne fallait perdre aucun acteur de vue, aussi voulais-je savoir si Seb Luppi m'avait laissé un message. Notre prochain rendez-vous à *La Charge utile* était prévu dans pas loin de vingt-quatre heures, mais il avait pu découvrir quelque chose d'intéressant entre-temps. Dans mon ventre, outre l'impression de *chauffer*, une sensation beaucoup plus froide me disait que j'avais réveillé un monstre et qu'il allait tenter de me bouffer.

Apercevoir Gustavo alors que je sortais à peine du taxi ne fit rien pour améliorer mon humeur. Lorgnon sur le nez, il s'agitait sous les néons pâles de l'entrée, comme un fantôme que les premières lueurs de l'aube auraient déjà dû dissoudre. Il avait troqué la livrée du *Crocus Lux* pour un banal vêtement de travail noir. Un rover jeep trapu, de la même couleur, patientait portières levées dix mètres devant le taxi arrêté.

— On me cherche ?

Le gorille se renfrogna.

— Superdétective, hein ? Decatur veut vous montrer quelque chose.

Les finitions haut de gamme de la jeep sentaient le neuf, mais l'espace disponible s'avérait plutôt restreint ; je dus me serrer pour que Gustavo s'installe près de moi et que les portières puissent se baisser. Le véhicule s'éloigna lentement de l'hôtel, traversa la place et s'inséra avec une

précision mécanique dans la faible circulation se dirigeant vers l'est et l'aube naissante. Quelques minutes plus tard, je reconnus certains points de repère.

— On a quoi de beau au domaine Gingrich qui peut pas attendre plus tard dans la matinée ?

Mon lorgnon perçut les battements de cœur redoublés, la surprise provoquée par ma déduction. Mais une vision non augmentée n'aurait rien détecté.

— C'est bien là qu'on va ? insistai-je.

Gustavo me gratifia d'un sourire déplaisant.

— Détendez-vous, Veil. Profitez de la course. C'est pas où on va qui compte, c'est ce qu'il y a à y voir.

La jeep quitta la route principale peu après. Une sale impression de déjà-vu me saisit dans la lueur du petit matin. Le véhicule atteignit les premiers bâtiments abandonnés, s'engagea dans un passage souterrain, puis suivit un tunnel incurvé direction nord-nord-est.

— *Sauf erreur, on ne va pas là où Torres a disparu.*

— *Pas du tout. Nous sommes déjà bien au nord de cet endroit. Sauf si le schéma des tunnels est fort peu orthodoxe, je nous vois mal retourner vers cette partie du domaine.*

La jeep s'arrêta en douceur dans une zone bien éclairée, devant un sas que quelqu'un avait obligeamment pris soin d'ouvrir.

— Nous y voilà, crut bon de préciser Gustavo.

Une fois le sas franchi, le gorille me guida vers un monte-charge qui nous emporta deux étages plus haut. Pénombre, courant d'air, odeur vaguement médicinale de bêtes sanitaires pourrissant dans les coins. J'ignorais à quoi ce bâtiment avait bien pu servir, mais il était à l'abandon depuis des décennies. La plate-forme s'arrêta dans un sursaut, donnant accès à une grande pièce brillamment éclairée en son centre par quatre grosses lampes sur pied.

Lesquelles étaient dirigées vers une forme humaine attachée sur un fauteuil roulant.

Un léger frisson me remonta la colonne vertébrale. Quand d'autres silhouettes émergèrent de l'obscurité, je pressentis l'imminence du désastre. Je les comptais rapidement : cinq visibles à l'œil nu, quatre de plus planquées dans les ombres mais dessinées en orange par 'Ris et son logiciel d'évaluation des menaces.

Sans surprise, Raquel Allauca menait la danse.

— *Systèmes critiques*, subvocalisai-je furtivement.

— *Lancés*.

J'arrivai à hauteur de madame le maire dans l'éclat des quatre lampes, à deux mètres de l'homme affalé sur le fauteuil. Difficile de distinguer ses traits vu son état : l'œil gauche gonflé comme un ballon, pommette tailladée, nez cassé et presque enfoncé dans le visage, dents manquantes dans une bouche d'où sortait un filet de bave. Sous une chemise imbibée de sang, l'épaule droite semblait déboîtée ; au bout de ce même bras, trois doigts retournés se dressaient de manière obscène au-dessus du lien gardant la main en place.

Pourtant, malgré le sang et les blessures, je parvins à l'identifier. Je m'efforçai de rester de marbre en me tournant vers Allauca.

— On a bien bossé, à ce que je vois.

— Merci d'être venu, Veil. (Elle ne chercha pas à me serrer la main.) Je vous présente Sandor Chand, consultant en sécurité. Accessoirement, l'homme qui a tenté de vous enlever la nuit dernière au domaine Gingrich.

— Je sais qui c'est. (Je jetai un coup d'œil circulaire.) Où est Decatur ? Je croyais que c'était lui qui me réclamait. Il n'a plus les couilles pour ce genre de scène ?

— Milton a été retenu par des nécessités municipales. L'audit provoque quelques... complications dans nos affaires. Bon... (Elle plaça une main possessive sur l'épaule tombante de son prisonnier.) Je vous ai dit hier que je n'avais aucune intention de laisser le désordre s'installer dans ma ville. J'ai dit aussi que vous obtiendriez réparation pour l'attaque subie. Or je suis – comme vous devez vous en souvenir – une femme de parole. Amusez-vous bien.

— Je préférerais lui poser quelques questions. À condition qu'il lui reste une langue, et assez de cerveau pour l'utiliser.

Allauca se redressa de toute sa taille, puis haussa les épaules avec affectation. Tel un chef cuisinier ayant offert son meilleur dessert à un client qui se serait empressé de le refuser. Ses yeux lançaient des éclairs derrière son lorgnon.

— Je ne vous connaissais pas ces scrupules, nettoyeur.

— J'en ai toujours pas. C'est juste que je veux pas le voir crever avant de lui avoir tiré les vers du nez. Vous auriez dû y songer, Raquel. Qu'est-ce qui se passe ? Quelqu'un vous a marché sur les pieds ?

Elle me dévisagea un instant, petit sourire aux lèvres.

— Très bien. Posons-lui des questions, alors. Que souhaitez-vous savoir ?

— D’abord, pourquoi ce connard voulait m’interroger. Et comment son équipe a fait pour me localiser aussi vite.

— Ma foi, il nous a déjà renseignés à ce sujet. Ce n’était pas contre vous personnellement. Il repérait quiconque posait des questions sur notre fameux gagnant de la loterie, avec en plus un algorithme surveillant le trafic routier en direction de l’endroit où Torres a disparu. Vous aviez à peine commandé le taxi qu’il rassemblait déjà une équipe. Ce qui me fait penser que vous devriez retourner fouiner là-bas.

— Je m’en suis peut-être occupé, non ?

— J’essaie de vous aider, Veil, me dit-elle avec un regard las. Les animosités personnelles ne doivent pas interférer dans votre jugement.

— On sait pour qui il bosse ? Pour Sedge ?

— Je crains qu’il se soit montré plus réticent là-dessus. Sans doute à cause d’un conditionnement profond. Mais si vous connaissez des techniques d’interrogatoire innovantes, nous serons heureux d’assister à une démonstration. (Allauca s’éloigna de Chand et se tourna vers l’un de ses hommes.) Réveillez-le.

Le gorille s’avança, tenant à la main une bombe de spray frigorigérant, celui qu’on utilisait pour congeler les barbelés afin de pouvoir les arracher à la main. À mon avis, il s’agissait du gars trop zélé qui m’avait serré la veille au soir dans le bar à maté, mais là, il avait surtout l’air de s’emmerder. Il brandit la bombe vers la tête de Chand, à bonne distance, montrant ainsi qu’il n’en était pas à son coup d’essai. L’aérosol blanc jaillit et balaya le cou du prisonnier. J’avais beau me tenir sur le côté, je sentis malgré tout le vent froid sur ma peau. Chand, droit dans la ligne de mire, fut pris de convulsions et s’éveilla en poussant une sorte de glapissement. Superzélé fit la moue avant de ranger la bombe dans sa poche.

Allauca s’accroupit à hauteur du captif. Elle l’étudia longuement, puis se releva en m’adressant un étrange sourire entendu.

— Il est à vous, nettoyeur.

J’attrapai la mâchoire de Chand et la soulevai doucement jusqu’à pouvoir scruter son visage. Il clignait de son œil droit intact tandis qu’un mince filet de sang s’échappait des ruines de l’œil gauche. Une larme rouge sur la joue meurtrie.

— Tu sais qui je suis ? lui demandai-je.



— Veil... (Une voix tel un petit vent agitant le régolite au fond d'un canyon. La bouche tuméfiée forma ce qui ressemblait à un sourire.) Le nettoyeur. T'es un homme mort, mec.

— Pour le moment, je me sens pas trop mal. Dis-moi plutôt pour qui tu bosses.

Le rictus de Chand – franchement hilare à présent – découvrit ce qui lui restait de dents.

— Je vais te crever.

Un ricanement moqueur m'échappa.

— D'accord...

— T'es prêt à mourir, nettoyeur ?

— D'un point de vue religieux, tu veux dire ? T'es un fou de la Pachamama ?

Chand se redressa, arracha sa mâchoire à mon emprise et inspira un grand coup. La force de sa volonté me laissa admiratif.

— Sedge Systems, cracha-t-il. Chasma Corriente 19. Et va te faire foutre, *enculé* !

Il baissa de nouveau la tête, la respiration enrouée. Du sang lui coula sur les genoux. Je fronçai les sourcils et me tournai vers Allauca.

— Vous y pigez quelque chose ?

— Sedge, oui, évidemment. Mais le reste... (Elle secoua la tête.) On devrait peut-être en parler à Decatur.

— Decatur ? (Elle avait prononcé le nom d'une drôle de façon.) Pourquoi ? Ça lui causerait plus qu'à nous ?

— Désolée, Veil. (Elle regarda par-dessus mon épaule.) Gustavo, allez-y...

Le choc électrique me traversa de haut en bas, paralysant mes systèmes avec violence. Ballottant mes membres. Refermant ma mâchoire sur ma langue. Vidant ma vessie et mes intestins.

Me projetant au sol, le corps secoué de spasmes.

Les premières fois qu'on encaissait une décharge de PIE, on tombait direct dans les vapes.

Mais le cerveau humain était une belle machine, au même titre que la carcasse qui l'abritait. Il apprenait. La répétition apportait le changement. Se prendre une vingtaine de décharges – par exemple dans le cadre d'un entraînement imposé dès l'enfance – permettait d'acquérir de la résistance.

J'étais couché par terre. D'immenses vagues nocturnes se brisaient sur le sable qu'était devenue ma tête. J'entendais des pas de géants autour de moi et, très loin au-dessus, les voix graves et rauques de divinités en pleine conversation.

— Prenez-lui son lorgnon.

— Pas d'équipement interne ?

— Non. On le lui a retiré quand il s'est fait virer. (Allauca. Je percevais très clairement la satisfaction mauvaise.) Il a encore l'IA intégrée, mais elle est sourde et aveugle sans accès à l'extérieur.

— Merde, si j'avais su...

Une main rêche sur mon visage, m'arrachant le lorgnon. Réflexe de protection, mais les muscles et les os de mon bras ne répondaient plus. Je subvocalisai à l'intention de 'Ris. Trop tard : elle ne réagit pas.

— Il s'est chié dessus ?

— Comme tout le monde. Vous croyez quoi ? Qu'un nettoyeur est différent, qu'il n'a pas de trou du cul ? Allez, aidez-moi.

Rires, décalés dans les basses. Des bras me soulevèrent sans ménagement. Me balancèrent tête la première par-dessus le rebord d'un puits.

Je tombai.

*Elle l'appelle Milton, pensai-je durant ma chute. Jamais Decatur. « Decatur », c'était juste un signal pour Gustavo.*

Les derniers mots sortis de la bouche d'Allauca :

— Lavez-le. On peut pas le laisser crever dans cet état. Faut que ça ait de la gueule.

La chute, toujours. Puis...

L'eau noire, profonde et glacée. Je plongeai dedans comme une balle. Plongeai et ne remontai pas.

## Chapitre 37

*Le froid. L'absence de poids. La douleur. Et autre chose. Il me faut un moment pour faire le point dessus, pour l'identifier.*

*La peur.*

*— Hakan ?*

*Les souvenirs reviennent, en morceaux malvenus. La fusillade sur la coque du Shuriken. Le geste mal calculé. Qui m'expose.*

*L'impact surgi de nulle part. Perte de contact avec la coque.*

*Tomber, tourner, bottes par-dessus tête par-dessus bottes par-dessus tête par-dessus bottes par-dessus...*

*Lumières rouges sur l'écran du casque. La combinaison qui hurle : « Brèche ! Brèche ! Brèche ! » Coup de poignard dans les oreilles. Décompression.*

*La lune Europe, sa surface striée, cristalline, qui revient, revient, revient dans mon champ de vision comme un objet que je serais censé attraper.*

*Je pense même avoir essayé.*

*Sombrer dans la noirceur, en état de choc...*

*— Hakan, vous m'entendez ?*

*— 'Ris ?*

*Trop dur de subvocaliser avec du sang dans la bouche.*

*— C'est toi ? dis-je d'une voix affreusement rocailleuse.*

*— Oui. Vous vous attendiez... à quelqu'un d'autre ?*

*— Ici ? (Sursaut de terreur en me rappelant – en comprenant – où je me trouve. Je prends le sentiment à la gorge. Je l'étouffe.) Qui ce serait, bordel ? On est que toi et moi, non ?*

*— Oui, sur le plan... matériel.*

*Je ricane. Ne produis qu'un bruit de tuyau.*

*— « Le plan matériel » ? T'es une putain d'IA de combat, 'Ris. C'est pas le moment de virer bigote, ça va pas nous aider à sortir de... oh...*

*Silence, à peine troublé par le bruit blanc des étoiles. 'Ris reprend, choisissant ses mots comme autant de pas dans un champ de mines :*

— La recherche a prouvé que l'imminence de la mort pouvait réveiller des instincts religieux latents, même chez les esprits les plus matérialistes.

— *Alors c'est ça ? dis-je dans un murmure. C'est vraiment foutu pour moi ?*

— Se laisser aller à ces instincts apporte, semble-t-il, un peu de réconfort aux mourants, en dépit d'éventuelles convictions non religieuses. Certains prétendent voir leurs proches morts avant eux, d'autres parlent à une divinité ou à un guide spirituel tirés de leurs références culturelles, d'autres encore...

— *Bon, on va pas la jouer comme ça.*

— C'était effectivement mon hypothèse de travail. Que vous préféreriez...

— *... ne pas tenter un arrangement de dernière minute avec la justice divine. Bien vu. T'as autre chose pour moi ?*

*Mes mains assurent leur prise sur la gorge gluante de la terreur.*

— Les protocoles prédécès prévoient un soutien émotionnel jusqu'à l'instant de la mort, mais je conserve une ample liberté de manœuvre à l'intérieur de ces paramètres. Je peux imiter des proches à partir d'archives. Je dispose d'un catalogue de divinités et de guides spirituels issus d'une grande variété de cultures. Sauf que vous avez rejeté explicitement ces deux options. Je suis également en mesure de rejouer vos souvenirs d'enfance préférés...

— *Si t'en trouves.*

— Je peux rejouer les moments importants de votre vie, vos grands succès, et fournir une réflexion métaphysique et philosophique adéquate. Je peux chanter des berceuses ou...

— *Si tu te contentais de me décrire mon état ?*

*Une hésitation, presque humaine. Puis, doucement, l'IA s'exécute :*

— Vous saignez. La combinaison s'est réparée et s'est repressurisée. J'ai utilisé la nanochimie vasoconstrictrice partout où c'était possible, mais la blessure par balle est trop grave pour être traitée sans intervention chirurgicale. Vous avez déjà perdu 44,1 % de votre sang, un chiffre en augmentation lente mais constante. Nous nous trouvons sur une trajectoire orbitale déclinante qui croisera la surface d'Europe dans un peu moins de 97,8 heures. Mais vous serez déjà mort d'ici là.

— *Sans déconner. À part ça, pourquoi je peux rien voir ?*

*Mes paupières semblent collées. Impossible d'ouvrir les yeux.*

— Je vous ai administré un sédatif afin de calmer la douleur et de vous épargner une panique improductive. À l'heure actuelle, vous êtes techniquement dans le coma.

— *Mais je te parle, là.*

— Inexact. Nous communiquons par l'intermédiaire d'un lien synaptique interne, à bande passante limitée, prévu spécialement pour les protocoles prédécès. L'impression physique de parler relève d'une hallucination provoquée par le taux élevé de néoendorphines dans votre sang.

— *Alors je... je...*

— Veil ?

» Veil !

» VEIL !

Petits grattements insistants dans mon oreille interne. Je me réveillai d'un coup.

— 'Ris ?

— *Je suis là. N'essayez pas de subvocaliser. C'est inutile et attirerait l'attention sur nous.*

— *Tu passes par le lien prédécès ? (La sueur froide des cauchemars. La débâcle d'Europe, c'était du passé. Je n'étais pas mort.) Je le croyais inaccessible sauf quand...*

— *Au sens propre du terme, nous nous trouvons dans une situation prédécès. Les complices de Raquel Allauca vous ont assommé avec une décharge de PIE, et mon extrapolation stratégique prédit qu'ils vont tenter de vous faire passer pour le meurtrier de Sandor Chand, puis vous abattre à votre tour. À ce titre, j'ai pu déclencher les protocoles prédécès.*

— OK. Mais... *t'as une idée pour nous sortir de là ?*

— *Pas pour l'instant. Ce niveau du bâtiment bloque les communications. Je n'ai accès qu'à un très vieux système de maintenance installé dans les murs. En ce moment, je travaille à restaurer votre conscience et vos fonctions musculaires plus vite que vos geôliers ne s'y attendent. Je pourrai peut-être prendre d'autres mesures ultérieurement, mais, comme Allauca l'a fait remarquer, je suis sourde et aveugle si je ne dispose pas d'un accès à l'extérieur. Une fois que vous aurez retrouvé votre pleine conscience, même ce canal sera brouillé par les stimuli du monde réel. J'ai besoin de vos yeux et de vos oreilles. J'ai besoin de vos instructions.*

— *Hoy, Gus, regarde-moi ça !* (Une grosse voix détruisant la clarté du canal synaptique.) Va chercher Allauca. Je crois que ce connard est déjà en train de revenir à lui.

— L'enculé !

Bruits de pas pressés, qui s'éloignent.

— *Ne leur montrez pas que vos capacités progressent rapidement.* (La voix de 'Ris s'effaçait peu à peu, étouffée par les signaux organiques grossiers accompagnant mon réveil.) *Leurs préjugés feront le reste. Je vais essayer de provoquer un pic de vos performances cellulaires au bon moment. Mais n'oubliez pas que je suis aveugle. Si je dois savoir quelque chose, il faudra le subvocaliser...*

Je laissai ma tête rouler sur le côté. Soulevai mes paupières d'un millimètre.

Plus profond. On était plus profond qu'avant. Un plafond bas, une lumière jaunâtre diffusée par d'antiques lampes en forme de losanges insérées dans les murs. De la machinerie, avec des pompes et des jauges. Un gros tuyau d'un mètre de diamètre, monté sur supports, traversant les deux tiers de la pièce à hauteur de poitrine ; il la divisait en deux avant de plonger à angle droit dans le sol. Au milieu du tuyau, des gonds, une trappe. Dessous, un grand plateau soudé par terre. Ça ressemblait à une station d'échantillonnage pour effluents bien pourris. Une vague odeur de produits corrosifs flottait dans l'air.

De l'autre côté du tuyau, Chand. Toujours dans son fauteuil roulant. J'étais à la même hauteur que lui, sans doute ligoté aussi sur une chaise. Je ne sentais ni odeur déplaisante ni humidité en provenance de mes fesses. Donc ils m'avaient lavé et enfilé un pantalon propre, confirmant les dernières paroles captées avant ma chute. Les apparences semblaient beaucoup compter dans leur plan.

Un mètre sur ma gauche, Superzélé me scrutait avec méfiance. Comme son lorgnon allait lui signaler mon réveil, j'ouvris un peu plus les yeux et me forçai à tousser. Il se précipita vers moi, m'enfonça un doigt ganté dans la bouche. J'en profitai pour transformer ma toux en un tremblement qui me secoua tout entier, au point que ma chaise faillit basculer.

— Vous foutez quoi, là ? (Allauca, en mode autorité offensée.) Je vous ai pourtant bien dit de ne pas...

— Je croyais qu'il s'étouffait, madame. Je... Voilà, c'est bon. (Superzélé me posa une main sur le front pour m'immobiliser, puis m'ôta son doigt de

la bouche. Il secoua la tête.) Jamais vu quelqu'un se remettre si vite d'un coup de PIE.

— Ma foi... (Visiblement, ça contrariait son plan.) Bon retour parmi nous, Veil.

Je crachai quelques bruits incohérents, gardai le visage mou. Laissai tomber ma tête en avant comme par épuisement. J'étais sur une chaise en fibre de carbone, légère par rapport au fauteuil de Chand, mais presque incassable. Mes liens : des câbles en plastique. Je les testai avec prudence, ne trouvai quasiment aucun jeu. Près d'Allauca, Gustavo renifla avec dédain.

— C'est ça, bon retour. Direct dans l'ADN, hein ? Porte noire, mon cul. Regarde-toi un peu.

J'avais mal interprété les infos de Seb Luppi. Allauca ne s'était pas précipitée au *Crocus Lux* parce que Decatur l'y avait convoquée. Elle disposait d'un mouchard dans la place, qui l'avait aussitôt informée de mon arrivée.

Et ça, je ne l'avais pas compris.

J'avais suivi Gustavo dans la jeep comme le premier crétin d'électeur votant Mulholland les yeux fermés. Je m'étais mis dans la tête que le gorille obéissait à Decatur, de la même façon que le crétin d'électeur s'imaginait toujours que Mulholland était dans son camp. Pire que tout, je lui avais tourné le dos en présence d'Allauca. Nettoyeur de mes couilles. J'avais salement merdé. Je *méritais* d'être coincé sur cette foutue planète, *méritais* d'être attaché sur cette putain de chaise.

Mon incompetence me rendait fou. Ce qui me permit de commencer à *chauffer*.

— Je vais te buter, Gus, marmonnai-je sans lever la tête. Sauf si Milt s'en charge d'abord.

Gustavo éclata de rire.

— T'entends ça, Zac ? Le nettoyeur va me faire la peau.

Superzélé rigola en écho.

— C'est pas encore fini, tempéra Allauca. Milton Decatur pense que Veil est aux ordres de Bradbury, et je n'ai aucune raison d'en douter. Donc il faut faire bien les choses au cas où les flics viendraient fourrer leur nez par ici.

— Pas de problème, madame, affirma Superzélé. Une simple surcharge de pression. Le mec voulait torturer Chand, il savait pas régler les machines, il a tout fait péter. Vingt mille tonnes de nanobéton et cent mille

litres d'ordures sur la gueule. Ça prendra une bonne semaine pour creuser jusqu'au corps. Dont il restera pas grand-chose grâce aux produits chimiques.

Allauca soupira.

— Le procédé n'est pas très élégant. Mais il faut bien s'y résoudre.

Je cessai de subvocaliser les infos à 'Ris. Relevai la tête avec une maladresse qui n'était pas difficile à feindre.

— Merde, Allauca, dis-je d'une voix lourde. Ça pue la mauvaise rentrée dans l'atmosphère, non ? Vous savez que ça marchera pas. (Bruits de pas rapides sur le sol de métal noir. Une ombre au-dessus de moi. Je croisai le regard d'Allauca, souris à pleines dents.) Ce genre d'histoire, ça va bien pour Torres et les Personnes disparues. Mais je bosse pour Chakana. Vos potes de la ville ont dû vous parler d'elle. Vous croyez que vous pouvez *enfumer* la police criminelle de Bradbury ?

— Chakana, hein ? (Allauca prit un air songeur.) Aux dernières nouvelles, elle pataugeait méchamment dans l'audit. Je crois que vous ne lui manquerez pas avant un bon moment.

Je réprimai un accès de panique.

— Moi aussi, je suis là pour l'audit, Raquel. Si vous m'éliminez, ça fera du bruit et on viendra tôt ou tard vous présenter la facture. Les ploucs comme vous peuvent pas se permettre de buter un flic de Bradbury. Pas sans se prendre une balle dans le caisson en retour.

Allauca se fendit d'un sourire presque maternel.

— Je vois... Pour être honnête, ça se serait beaucoup mieux passé pour tout le monde si vous aviez eu l'obligeance de mettre « une balle dans le caisson » de Sandor Chand. Vous auriez pu vous en tirer vivant, au moins pour le moment. Ce qu'on va faire là est plus crade, mais vous savez quoi ? Vous *n'êtes pas* un flic de Bradbury. Donc je crois que ça passera quand même.

— Croyez-y si vous voulez. (Je tentai de masquer l'horrible impression qu'elle n'avait sans doute pas tort.) Mais le Comité de supervision a pris les commandes. On peut plus se débarrasser de quelqu'un juste en l'enterrant et en bidouillant le dossier.

— Permettez-moi d'en douter. Voyez-vous, c'est exactement ce que Torres ne comprenait pas : la mécanique du pouvoir sur cette planète. C'est comme des poupées russes, Veil. Bien alignées les unes derrière les autres. Derrière Jeff Havel, Milton ; derrière Milton, moi. Torres n'était pas



totalelement stupide, il avait au moins capté ça. Mais derrière moi, il y a le gouverneur régional, et derrière lui, Mulholland. Quant à Mulholland, il a derrière lui toutes les grosses entreprises de Mars. Il faut négocier avec la poupée qu'on a en face de soi, mais sans *jamais* oublier que derrière elle, il y en a une plus grande et plus puissante qui regarde vers un horizon qu'on n'imagine même pas. Et si ce que vous mettez sur la table brouille cette jolie vue, la poupée vous écrase.

— Comme vous avez écrasé Torres ?

— Veil, enfin... (Elle écarta les mains dans un geste d'exaspération bienveillante.) Vous êtes *encore* dans cette rage, cette amertume ? Vous cherchez encore des cibles ? Vous étiez plus intelligent que ça, à l'époque. Je vous ai dit – à vous et à votre lorgnon – que je n'avais pas touché à un cheveu de Pavel Torres. C'est si dur à accepter ?

Dans son regard, dans son manque apparent d'animosité, je lus étrangement la froide certitude de ma mort. Pour Raquel Allauca et la machinerie de Cradle City, mon cas n'avait rien de personnel. C'était juste du business. Par précaution, Allauca retirait une pièce gênante de l'échiquier avant qu'elle pose un problème.

Je connaissais le principe. Dans les sales temps de la Conformité, j'avais moi-même retiré quelques pièces sur ordre de cette femme.

Je retins un frisson, mélange de colère et de mauvais souvenirs. *Fais durer, Veil, fais durer autant que tu peux.* Je lançai le menton en avant.

— Si vous avez pas buté Torres, alors dites-moi ce qu'il est venu vous proposer. C'est quoi, Chasma Corriente 19 ? Allez ! Ça peut plus rien changer maintenant.

Allauca réfléchit un court instant. Lut dans mes yeux le besoin de réponses. Elle soupira de nouveau.

— Vous voulez une belle histoire avant de vous endormir ? Vous voulez comprendre avant la fin ? Très bien. (Elle fit signe à Gustavo.) Apportez-moi une chaise. Allez aussi chercher ses flingues, on doit les trouver avec lui. Et dites à Havel de commencer à ranger. Il ne doit plus rester la moindre trace de notre présence dans ce bâtiment.

Il y avait d'autres chaises en fibre de carbone dans un coin de la pièce, rassemblées comme un groupe de témoins attendant d'être appelés à la barre. Gustavo en prit une et l'installa deux mètres en face de moi. Puis il me jeta un regard méprisant avant de sortir. Bruits de pas s'éloignant dans un couloir métallique.

— Havel, hein ? Vous avez mis toute la Team Castagne dans le coup ?  
Allauca haussa les épaules.

— Ce sont de bons hommes de main. J'essaie de gérer le plus possible en interne.

— Même pas peur qu'ils aillent tout raconter à Decatur ?

— Non, pas vraiment. Havel sait où se trouve son intérêt.

— Et Gustavo ? Les gorilles, c'est jamais bon sur le long terme. Il vendra la mèche à un moment ou à un autre. Decatur remontera la piste et vous pendra avec vos tripes.

— Vous croyez ça ? (Légère interrogation dans sa voix, comme si elle considérait la question.) Eh bien, pas moi. Jeff Havel et Gustavo ont leurs limites, évidemment, mais ce n'est pas très important. Ce qui compte, c'est Milton. (La chaise l'attendait en vain. Elle se dirigea vers le gros tuyau sans cesser de me parler.) Milton Decatur n'est plus le même homme. Ce n'est plus le gros dur des Uplands avec qui vous avez bossé. Le succès et la belle vie l'ont ramolli depuis longtemps. Le peu d'amour-propre qui lui restait est parti avec Ireni et les gosses. Aujourd'hui, il profite de sa jolie piaule et il suit le mouvement. Ça l'énervera de vous savoir mort, il soupçonnera peut-être même un sale coup, mais ça n'ira pas plus loin. Au bout du compte, c'est chez moi qu'il viendra chercher ses instructions.

Elle prit quelque chose posé sur le tuyau. Un nouveau frisson me parcourut lorsque je la vis enfiler jusqu'aux coudes des gants de sécurité noirs.

— Comme avec Torres, reprit-elle. Milton savait que Torres devait me proposer un plan, un gros truc. Mais je lui ai dit que c'était du flan et il m'a crue.

— À *moi aussi*, vous avez dit que c'était du flan.

— Pas exactement. (Elle contourna le bout de tuyau plongeant dans le sol, puis se dirigea vers Chand, toujours immobile.) Je vous ai dit que son plan n'était pas viable. Ce qui est très différent. Zac, c'est le moment de lancer la machine.

Sans un mot, Superzélé gagna un panneau de commandes placé au mur. Un grondement sourd se répandit dans la pièce. Je crus voir le tuyau vibrer.

Allauca haussa légèrement le ton afin de couvrir la rumeur :

— Car figurez-vous que Pavel Torres avait eu l'idée géniale de faire chanter Mulholland et les intérêts qu'il représente. Dans son innocence de débile, il avait cru que je marcherais avec lui.

Je cessai à nouveau de subvocaliser pour une 'Ris muette.

— Faire chanter Mulholland ? Avec quoi ?

— Chasma Corriente 19. Comme l'a dit Chand.

Hochement de tête vers Superzélé. La trappe pratiquée dans le tuyau s'ouvrit. Une affreuse puanteur chimique envahit instantanément la pièce. La trappe bascula sur ses gonds, révélant le fluide marron circulant à l'intérieur. Chand s'agita sur son fauteuil, pas loin de se réveiller.

Allauca fit une grimace dégoûtée.

— Excusez-moi un instant.

Elle passa derrière le fauteuil roulant et le poussa vers le tuyau. Chand gémissait, tentant d'écarter la tête de la source de la puanteur. Difficile de dire s'il était totalement conscient. À côté de lui, Allauca reprit d'une voix déformée par son besoin de se boucher le nez :

— Je n'ai jamais compris comment on pouvait aimer surfer sur des cascades de cette saloperie. Sans doute un truc de mec.

Elle attrapa d'une main la nuque de Chand, entraîna le torse du captif en avant et lui plongea la tête dans le fluide.

Là, Chand se réveilla.

Il émit un son purement animal, hors de toute pensée, un cri étouffé de terreur et de désespoir. Une secousse lui permit d'échapper à la prise d'Allauca. Le visage émergea. Ses traits fondaient, les yeux avaient déjà disparu. Mais il parut néanmoins me regarder. Il hurla, une seule fois, avec une bouche dont les lèvres s'évaporaient à toute allure. Ce coup-ci, Allauca l'empoigna à deux mains et replongea la tête fumante dans le flot de merde chimique. De grosses bulles grasses en jaillirent aussitôt : l'air libéré par des poumons qui n'avaient pas pu s'empêcher de respirer. Le haut du corps fut saisi d'un spasme si violent qu'il faillit projeter Allauca en arrière.

Puis plus rien.

Allauca maintint sa prise quelques secondes supplémentaires. Peut-être pour s'assurer que Chand était mort, peut-être tétanisée par l'acte accompli. Ce n'était jamais facile, même quand on se croyait à la hauteur. Nos regards se croisèrent, échangèrent une sorte de transmission codée. Elle haussa les sourcils comme si elle venait de se confesser. Lentement, ses muscles se relâchèrent. Elle tira en arrière les ruines du visage de Chand, qu'elle contempla dans la lumière pâlotte.

— Voilà, dit-elle, un peu essoufflée. Regardez ce que vous avez fait. La vengeance du nettoyeur. Tout le monde y croira, non ?

## Chapitre 38

Allauca lâcha la tête mutilée et encore fumante. Le torse de Chand s'affaissa en avant, retenu par les câbles qui le liaient au fauteuil roulant. J'en fus soulagé : ce n'était pas une vision que je risquais d'oublier de sitôt. Les émanations fétides me causèrent une quinte de toux et je tentai aussitôt d'évacuer les larmes s'accumulant dans mes yeux. Allauca contourna le tuyau d'un pas mal assuré, ses bras gantés le long du corps.

— Zac, fermez ça, dit-elle d'une voix rauque.

Superzélé s'exécuta. La trappe se remit en place, scellant le tuyau. La puanteur retomba à un niveau presque supportable. Allauca se replaça en face de moi. Je n'étais pas le seul à avoir les larmes aux yeux.

— Ça va comme vous voulez ? lui demandai-je.

— Oui, bien sûr. (Elle prit une grande inspiration tremblante.) Vous... Vous aviez déjà vu ce genre de chose, nettoyeur ?

Je soutins son regard, même si mon cœur battait la chamade.

— Plus ou moins. Des décompressions explosives dues à une brèche dans la coque. Des fuites de produits chimiques. Des projections de carburant.

— Mais les aviez-vous *provoquées* ?

— Une ou deux fois. Qu'est-ce que vous cherchez à prouver, Raquel ?

Elle se fendit d'un drôle de sourire. Puis s'effondra sur la chaise comme si ses jambes refusaient soudain de la porter.

— Je... euh... Je pourrais vous laisser partir, non ? (Elle respirait difficilement.) Il me suffirait... d'une garantie. Votre fameuse parole d'honneur. Vous partez. Vous oubliez Torres, Sedge et votre jolie petite auditrice.

— Je crois que ça va pas le faire.

Elle baissa les yeux vers les longs gants de sécurité qu'elle portait encore.

— Non, murmura-t-elle. Sans doute que non.

— C'est la descente d'adrénaline, expliquai-je. Ça vous fout les émotions en l'air. J'ai l'impression que Decatur n'est pas le seul à ne plus supporter ces petits jeux.

Elle redressa brusquement la tête, croisa mon regard. Comme si c'était elle la prisonnière, elle que l'on condamnait.

— Alors il faut vraiment en arriver là, putain ? Retour au « bon vieux temps » ? Vous allez m'obliger à vous tuer ? À cause de votre foutu câblage, de votre obsession de l'objectif, ce besoin que vous réussissiez à peine à pacifier à coups de loyauté forcenée envers le client. Vous allez laisser ça vous pousser dans la tombe ?

— C'est votre décision, madame le maire. N'essayez pas de me faire porter le chapeau. Vous ne parvenez pas mieux que moi à changer qui vous êtes.

— Parlez pour vous, nettoyeur. Je n'ai pas...

— *Arrêtez un peu, bordel !* (Ça faisait du bien d'évacuer la tension, de libérer un peu de rage.) C'est quoi tout ce baratin à propos de sagesse ou d'être une meilleure personne ? Allez donc jeter un coup d'œil à la gueule de Chand. C'est ça votre vraie *personne*, madame le maire. C'est ça votre putain de *sagesse*. On ne change jamais ici. *Jamais !* Le pouvoir non plus ne change pas dans l'Entaille. Et c'est la gueule qu'il a.

Silence. Un masque froid descendit sur le visage d'Allauca, comme si un écrangel transparent s'était collé à ses traits avant de s'y solidifier.

— Très poétique, marmonna-t-elle.

'Ris avait besoin de chaque seconde que je pouvais gagner. Je mis dans ma voix et mon expression tout ce qui me restait des techniques psychologiques BV :

— Parlez-moi de Chasma Corriente 19.

Elle lâcha un vague ricanement.

— Maintenant ?

— Comme ça, on brûle les ponts, Raquel. Allez-y. Vous voulez savoir ce que c'est d'être nettoyeur ? Je vais vous le dire : dans l'espace profond, on agit comme on agit *parce qu'on n'a pas le choix*. On se réveille et on doit résoudre un problème, point final. Alors faites-vous un cadeau : dites-m'en trop pour pouvoir me laisser vivre. Parce que vu de mon côté, j'ai l'impression que vous n'avez pas la...

— *D'accord !* (Le cri résonna sur le plafond bas. Allauca bondit, se posta devant moi, tremblante.) C'est du Marstech ! Un traitement de la peau ! C'est pour ça que vous voulez crever, Veil ? Un putain de traitement pour la peau ?

— Je veux pas crever du tout. Mais je suis venu récupérer Madison Madekwe, et pour ça j'ai besoin de savoir ce qui est arrivé à Pavel Torres.

— Je n'ai *pas* votre petite auditrice chérie ! (Elle se calma soudain. Me lança un geste dégoûté.) Et j'en ai marre de vous répéter que j'ignore ce qui est arrivé à Torres.

— Mais il est venu vous voir pour préparer un chantage. À propos de Chasma Corriente.

— Oui. (Elle tira avec irritation sur l'un des gants pour tenter de s'en débarrasser. Puis parla comme si ça lui épargnait de penser à la suite des opérations.) Itération 19. Chasma Corriente est une marque terrienne de soins dermiques Marstech. Dans le business depuis vingt ans. Des produits de beauté haut de gamme, codés et testés sur Mars, vendus à un prix de voleur sur Terre. Officiellement, ils sont distribués par une boîte qui s'appelle Acropolis Solar, sauf que c'est juste une filiale de Sedge. « Soins de la peau fabriqués sur Mars. » Mais l'itération 19 ne l'était pas.

— Pas quoi ?

— Fabriquée sur Mars, voyons. D'ailleurs c'était pas du Marstech du tout.

Elle parvint enfin à ôter le gant de sa main gauche. Elle le jeta par terre, fit jouer ses doigts libres, puis scruta le gant droit d'un air morose.

— Torres en avait la preuve ? lui demandai-je.

— C'est ce qu'il prétendait, en tout cas. Avec ses connards de potes, il aurait pénétré dans un entrepôt d'archives de Sedge Systems, ici même, dans le domaine Gingrich, et y aurait volé des échantillons. Apparemment, quelqu'un de Sedge avait explosé le budget ou les délais prévus pour la nouvelle version. D'une façon ou d'une autre, il n'y avait plus assez de temps ni d'argent pour achever la conception sur Mars avant de balancer le truc sur le marché terrien. Alors ils ont contourné le problème. En rapatriant du code développé sur Terre pour une précédente itération et en faisant semblant de le sortir de leurs labos. Ne restait plus qu'à foutre le tampon Sedge dessus avant de renvoyer le tout vers la planète mère.

Je hochai lentement la tête, absorbant l'information.

— Pas bête. Aucuns frais de développement. Même pas besoin d'arranger le produit à la sauce terrienne. Du Marstech presque gratos. On se demande pourquoi personne n'y avait jamais pensé.

— Mais ils y avaient peut-être *déjà* pensé, Veil. C'est bien là le foutu problème. (Elle s'attaqua enfin au gant droit.) Placement marketing, valeur

ajoutée imaginaire. N'est-ce pas le mensonge sur lequel Mars a été bâtie depuis le jour où Luthra s'est posé ? L'idée qu'il y a ici quelque chose de mieux, de *grandiose* : un endroit, une manière de vivre, une sensation, un nom. Mars ! Marstech ! Une faculté de vibrer que la vie moderne nous refuse.

Encore une fois, je cessai brutalement de subvocaliser. À la place, je décochai un grand sourire à Allauca.

— C'est vous qui tournez poète, là. Vous avez raté votre vocation, Raquel. Vous auriez dû pisser de la copie dans la communication d'entreprise.

— Parce que vous croyez que je fais quoi en tant que maire de cette ville ? Et Mulholland, c'est quoi son vrai boulot ? Nous vendons le mensonge. Nous amadouons les foules en leur disant ce qu'elles ont envie d'entendre, afin qu'elles restent bien calmes et qu'elles obéissent. Le Parti de la prospérité ? C'est une marque comme une autre. C'est la colle qui maintient la Vallée en un seul morceau.

— Moi qui pensais que vous étiez juste une bande d'escrocs minables occupés à sucer le sang de la Haute Frontière.

Elle me sourit à son tour. Une sorte de rictus accablé.

— Rigolez bien, Veil. Tout ici est construit sur des mythes, et c'est ce que Torres s'apprêtait à bousiller. Le mythe des soins de la peau.

Je hochai de nouveau la tête. Un septième de la richesse martienne. Avec, derrière, une onde de choc capable de détruire tous les autres mythes. Dont celui de Mars elle-même.

— Il a fait des recherches, le petit gars, commentai-je. Il a causé à des gens qui connaissaient ça mieux que lui.

L'idée parut surprendre Allauca.

— Qui ça ? Ces crétins de sacranistes planqués dans leur observatoire ?

— Vous m'avez suivi là-bas aussi, hein ?

Le gant droit rejoignit le gauche par terre. Allauca les regarda longuement, comme si je n'étais plus là, comme si elle ne parlait qu'à elle-même :

— Il pensait que Sedge paierait pour étouffer l'affaire. Pour préserver la réputation de l'entreprise. Il... Il pensait même que *Mulholland* paierait, putain.

À mon humble avis, Mulholland « paierait » toute personne au courant de cette affaire avec une balle dans la nuque et une jolie tombe dans un coin

tranquille.

— Alors c'est vraiment pas vous qui l'avez éliminé, Raquel ?

Ça semblait compter pour elle. Or si je voulais me sortir de ce borbier, j'avais besoin de tous les leviers possibles.

Elle secoua la tête.

— Je l'ai envoyé chier en lui disant de jamais revenir me parler de cette connerie. C'est sans doute pour ça que quelqu'un d'autre l'a tué. Mais c'était pas moi.

Les pas de Gustavo résonnèrent à nouveau dans le couloir. Superzélé se tourna vers la porte. Allauca sembla se forcer à croiser mon regard ; le sien était vide.

— Bon, c'est l'heure, dis-je doucement.

Elle se redonna soudain une contenance pour accueillir son gorille. Le masque du pouvoir retomba sur son visage, dissimulant la femme à qui je venais de parler.

— Vous avez pris votre temps, merde !

— Je causais avec Havel. Il veut savoir si... (Gustavo découvrit le cadavre de Chand près du tuyau.) C'est déjà fait ?

— Fallait bien s'occuper ! Vous avez les flingues ?

— Ouais. (Il brandit le VacStar d'une main, le Balustrad de l'autre, en me regardant d'un sale œil.) Ça y est, on bute cet enculé ?

— Non. Je veux être partie d'ici depuis au moins deux heures avant que son cœur s'arrête de battre. Un alibi m'attend à l'hôtel de ville. De toute façon, je ne...

Il n'y aurait jamais meilleur moment.

— *Action*, subvocalisai-je.

Un hurlement jaillit des sirènes installées au plafond. Sur le panneau de commandes, des lumières rouges se mirent à clignoter follement. Mon cœur bondit dans ma poitrine. Au loin retentit le grondement d'un gros système de verrouillage changeant de configuration. Gustavo et Allauca se tournèrent d'abord vers les éclairs rouges, puis vers Superzélé.

— C'est quoi ce bordel ? aboya Gustavo.

Impuissant, Superzélé secoua la tête, frappant les instruments au hasard.

— *Pic*, ordonnai-je à 'Ris en me redressant soudain sur la chaise.

La partie n'était pas gagnée d'avance. Loin de là. Prière à Blond Vaisutis et à tous les saints de ses labos. Car une chair et des os trafiqués génétiquement pouvaient faire de drôles de choses si vous en usiez bien – si



vous en usiez *mal* –, quitte à payer la facture plus tard. S'il y avait un « plus tard ». J'arc-boutai jambes et dos afin de me *soulever*. Mes poignets étirèrent les liens comme s'il s'agissait de rubans de réglisse. Lesquels en retour s'enfoncèrent en moi, lacérant la peau puis la chair jusqu'aux os. Le sang coulait, coulait. Enfin – une éternité plus tard – le plastique *céda*. Encore du sang. Mais les os avaient tenu. Ainsi que les tendons renforcés au carbone.

J'étais debout. J'étais *libre*.

Mes tempes battaient durement avec la montée du pic cellulaire. Je *chauffais* avec une violence qui répondait à celle des sirènes. Autour de moi, la scène parut d'abord ralentir, puis s'arrêter et se diviser en fragments iridescents.

Raquel Allauca, pivotant vers moi, bouche tordue par un cri qu'elle ne pousserait jamais. À côté, Gustavo, pivotant lui aussi, mais trop tard. Mon poing gauche, déjà serré au bout d'un bras dégoulinant de sang. Les anneaux qui se rejoignaient ; la lame de morphalliage qui jaillissait dans le prolongement des phalanges. Lame scintillante de chaleur moléculaire, tel un démon géométrique surgi de ma main. Je frappai Allauca de bas en haut, à la mâchoire. La lame lui traversa la langue et le palais avant de s'enfoncer dans son crâne.

— *Chef !*

Superzélé hurlant sa stupeur. Allauca émit un gros gargouillis, peut-être en réponse. Ses yeux roulèrent dans leurs orbites ; ses lèvres découvrirent les dents serrées et le sang s'engouffra dans la brèche. À côté d'elle, Gustavo semblait paralysé par le chaos des sirènes, paralysé surtout par mon attaque soudaine, comme si j'étais le *pistaco* venu l'emmener en enfer.

Toujours attaché à la chaise par les tibias, Allauca au bout de ma lame, je me jetai sur lui. Nos trois corps emmêlés tombèrent à terre. Le gorille lâcha les flingues. Le Balustraad – mon premier choix – glissa hors d'atteinte, mais le VacStar était trop lourd pour aller loin. Allauca remuait encore ; je lui rampai dessus, traînant la chaise tel un chien de chasse ayant refermé sa gueule sur mes jambes. Encore un peu, encore...

Là !

Superzélé était resté près du mur. Il brandissait son arme, essayant de me viser sans risquer de toucher Allauca. Hésitation fatale. Je levai le bras, tirai. La détonation grave du VacStar étouffa un instant les cris aigus des sirènes. La cartouche explosa la tête de Superzélé et déchiqueta le panneau

de commandes dans une grande gerbe de chair martyrisée. Le cadavre décapité demeura collé au mur. Sur son cou, une artère sectionnée projetait une fontaine de sang qui arrosait le plafond avant de retomber en fine pluie. Je pivotai déjà, à la recherche de Gustavo...

Trop tard. Il me tomba dessus avec force, envoya valser le VacStar et m'assena un méchant coup de poing. Il recula en catastrophe sous la menace de la lame, mais se redressa aussitôt. D'un grand mouvement du bassin, je le cognai avec la chaise ; il recula à nouveau en criant, main plaquée sur un œil. J'en profitai pour couper mes derniers liens. Je lançai la chaise vers mon adversaire et me relevai à mon tour. Être resté longtemps attaché m'avait engourdi les muscles, mais le pic cellulaire leur permettait de fonctionner. Je bondis sur Gustavo et le plaquai au sol.

Rendons-lui hommage : il tenta de se battre. Lâcha son œil salement amoché par un pied de chaise et chercha encore à me frapper. Je bloquai le coup, lui enfonçai la lame dans la gorge. Son bras retomba aussitôt.

— Je t'avais prévenu, grognai-je d'une voix qui m'évoqua une machine mal huilée. Direct dans l'ADN, enculé. Quand Blond Vaisutis fabrique quelque chose, c'est pour *gagner*.

Je dégageai le couteau. Le plantai dans l'œil endommagé, en direction du cerveau. Le sang m'éclaboussa la main et le visage.

Je tournai la lame un bon coup, pour être sûr.

*Chauffer* correspondait à un codage profond dont les effets mettaient des semaines à se dissiper. Alors que le pic cellulaire déclenché par 'Ris ne durerait pas plus de deux cents secondes. Il me restait environ deux minutes pour en profiter.

Je me redressai, remuai les doigts pour faire rentrer la lame de morphalliage, qui disparut en abandonnant des bouts de chair sur mes phalanges. Je récupérai mes flingues, puis restai un court instant immobile, pris dans le tonnerre de mes propres battements de cœur. Difficile d'entendre quoi que ce soit derrière le hurlement des sirènes, mais je ne comptais pas demander à 'Ris de les arrêter. Où qu'ils puissent se trouver, Jeff Havel et ses hommes allaient revenir de leur surprise initiale et passer à l'action. Or le vacarme du système de maintenance me fournissait la seule couverture disponible.

Donc autant aller à la rencontre de l'ennemi.

Je testai les lorgnons de Gustavo et d'Allauca, mais ils étaient verrouillés. Après quoi je me dirigeai avec prudence vers l'entrée de la salle, VacStar dans la main droite et Balustraad dans la gauche. La grosse porte de sécurité qui avait autrefois obstrué l'accès gisait à présent dans le couloir. Je passai par-dessus, dispersant au passage quelques bébêtes de recyclage accrochées au rebord. Vingt mètres plus loin, le couloir dessinait son premier virage. J'en étais à mi-chemin lorsque surgit le premier sbire de Havel, marchant d'un pas vif, sans arme. Il m'aperçut dans la pénombre, hocha la tête et ouvrit la bouche pour appeler ses potes. Puis, comprenant soudain que l'affaire avait merdé, il plongeait une main paniquée dans sa veste. Je comblai la distance en un rien de temps et le frappai à la tête avec la crosse du VacStar. Coup d'œil rapide à la suite du couloir : vide. Il s'agissait d'un simple messenger. « Va voir ce que fout Allauca et arrête-moi ce bordel ! » Havel ne se méfiait pas encore.

Le type essaya de se relever. Je m'accroupis, posai le Balustraad et saisis mon nouveau copain à la gorge. Assez fort pour déchirer la peau. Je lui ôtai son lorgnon avec deux doigts de la main tenant le VacStar. Croisai son regard nu. Hurlai pour couvrir le cri des sirènes :

— Comment tu t'appelles, connard ?

Les yeux exorbités, il noua les mains autour de mon bras pour tenter de me faire lâcher prise. Mais le pic cellulaire transformait ma chair en acier. Le pauvre gars aurait aussi bien pu vouloir casser un doigt à la statue de Luthra sur la place du Premier-Homme.

— Dernière chance, lâchai-je.

— C... Carlos.

À peine audible par-dessus les sirènes. Je desserrai très légèrement la prise.

— T'as envie de vivre, Carlos ?

Hochement de tête aussi vigoureux que possible. Respiration sifflante. Un début de gêne s'installait dans mon poignet déchiqueté, mais pas encore de douleur. Carlos était jeune, à peine dix années martiennes. Avec des yeux remplis de terreur.

— Vous êtes combien ? Avec Havel ?

— Pas... Pas beaucoup. Je crois que... Neuf.

— Quelles armes ?

— Des... petits flingues. Reggie a un AK antiémeute. Havel a son Saville. C'est tout, mec. On n'est pas venus faire la guerre.

— Parfait.

Je lui défonçai joyeusement le crâne avec la crosse du VacStar, puis laissai le cadavre près du mur. Je ramassai son lorgnon par terre ; un appareil de mauvaise qualité, presque trop petit pour mon nez. Mais qui ferait l'affaire. Je cillai pour faire apparaître deux écrans de base. Accroupi, le Balustraad de nouveau en main, je repris lentement ma progression dans le couloir. Je n'avais jamais eu affaire à Jeff Havel ni à la Team Castagne, mais s'ils étaient tous aussi minables, j'avais une bonne chance de m'en tirer en un seul morceau.

— 'Ris, tu m'entends ?

— *Je vous reçois cinq sur cinq. Matériel adéquat bien que limité.*

— *Tu peux appeler à l'extérieur ?*

— *Toujours pas. Les schémas du système de maintenance indiquent que nous nous trouvons au neuvième sous-sol, avec un gros blindage pré-Lamina au-dessus de nous. Une architecture dépassée, mais encore efficace sur certains points.*

— *Génial.*

Toujours le couloir, toujours les sirènes. Dans le coin supérieur gauche de mon champ de vision, 'Ris apposa le plan de la zone sous forme de traits dorés façon cubiste. Je pouvais remonter par un escalier assez proche. Encore deux virages, deux longueurs de couloir mal éclairées donnant sur des sas fermés. Sauf que le pic avait presque disparu. La fatigue s'insinuait dans tout mon corps, annonciatrice d'un épuisement au niveau cellulaire. La douleur envahissait peu à peu mes poignets. Ma vision latérale se brouilla un instant, au point que je dus m'appuyer au mur le temps que ça passe.

Même en *chauffant*, ça risquait de faire mal.

Je pris un troisième tournant et aperçus l'escalier métallique en question. Une lumière en descendait. Projetant des ombres mouvantes.

— *Arrête les sirènes un moment.*

Le plafond cessa brusquement de hurler. Après un bref silence, je perçus des rires, des échanges dans l'escalier.

— *Tu peux monter le son ?*

— *En cours.*

Les voix subirent plusieurs filtres avant de devenir enfin claires :

— ... pas trop tôt. Faut combien de temps pour trafiquer un putain de système d'eaux usées qui date d'un siècle ?

— C'est encore plus vieux que ça. T'as vu le graffiti dans le garage ?

— Merde, vous savez vraiment rien, les gars ! Après Okombi, la Navy a occupé le bâtiment en secret. Ils ont torturé des gens ici avant de les foutre dans le régolite. Qui sait ce que ces fils de pute ont bien pu faire au système...

— Ça explique toujours pas...

— *Hoy !* lançai-je d'une voix rauque en m'engageant sur les premières marches. J'ai besoin d'un peu d'aide en bas.

Trois ou quatre têtes apparurent par-dessus la rambarde, deux étages plus haut. Grands sourires sous les lorgnons.

— C'est toi, Carlos ? T'as *couru* ou quoi ?

— Ces connards de la mairie ont fini ? On peut se barrer ?

Je canardai la cage d'escalier avec le Balustraad. Claquements typiques des cartouches explosives, renvoyés en échos par les murs. Cris de souffrance suivant les explosions déclenchées par la proximité d'une chaleur corporelle. Je grimpai quatre à quatre les marches métalliques, puisant dans les ultimes réserves du pic cellulaire.

J'arrivai en haut essoufflé, mes deux armes braquées de droite et de gauche dans l'espoir de couvrir tout le terrain.

Le soulagement me submergea face aux dégâts causés par le Balustraad.

Trois membres de la Team Castagne avaient attendu leur copain à cet étage. Peut-être quatre : difficile de compter d'un seul coup d'œil. Penchés sur la rambarde, ils avaient encaissé les tirs de plein fouet. Des morceaux de chair baignaient un peu partout dans des flaques de sang. Membres arrachés, vêtements déchiquetés, éclats d'os. Le tout répandu au hasard comme le vomi du vendredi soir sur Mariner. Au milieu de ce carnage, un crâne reposait à l'envers, évoquant une trouvaille archéologique délaissée par une fouille peu scrupuleuse.

Un sanglot s'éleva à proximité. Avec les bruits d'une reptation frénétique.

Cherchant leur origine, je pris soudain conscience de m'être assis sur la dernière marche, écrasé par le soulagement et la fin du pic cellulaire. *Lève-toi, Hak ! C'est pas le moment. C'est pas fini. T'as encore une poignée d'enflures entre toi et la sortie.* J'inspirai une grosse goulée d'air aux relents d'acier, la retins en moi un moment. Tentai d'en extraire la moindre parcelle de force. Puis me remis sur mes pieds.

Cet étage disposait d'un plafond haut. Sans doute un ancien entrepôt. Mieux éclairé que les couloirs inférieurs, mais pas de beaucoup. Il restait

quelques piles de caisses dans les coins, entassées par six ou sept, résidus d'un renversement de tendance du marché ou d'une faillite qui s'était réglée sans même écouler les stocks. Crochets et câbles de grue pendaient çà et là du plafond, invitations à se pendre ou à pratiquer des tortures imaginatives.

Je quittai la scène du carnage, pénétrai dans l'entrepôt en suivant les bruits humains que j'avais repérés. J'aperçus la silhouette d'une femme ensanglantée qui rampait péniblement vers l'ombre et le refuge d'une pile de caisses. Elle avait dû bénéficier de la protection d'un autre corps au moment des explosions. Je remarquai des blessures au torse, aux membres, ainsi qu'une masse de chair collée à ses cheveux, mais rien ne semblait très grave.

Percevant sans doute mes pas dans son dos, elle se figea un court instant, puis redoubla ses efforts pour s'éloigner.

Un voile de brouillard me tomba devant les yeux au moment de me placer au-dessus d'elle. Je me sentis vaciller. L'évaporation du pic cellulaire vidait mon sang de toute énergie. J'avais terriblement envie de dormir. Terriblement envie de m'asseoir à côté de cette femme, de la rassurer en tapotant sa hanche tachée de sang, puis de m'allonger pour enfin...

*Allez, reprends-toi, nettoyeur.*

Je remis le Balustrad au creux de mes reins. À gestes lourds et hésitants. Je pris de nouveau une bonne inspiration, serrai mon poing gauche dont jaillit la lame de morphalliage.

— *'Ris, relance donc les sirènes du...*

— Veil ! (Une voix inconnue. Mais comme j'avais des ennemis en pagaille, mieux valait envisager le pire.) Veil ! *Sale enculé d'assassin !*

Je me tournai avec une lenteur atroce. À vingt mètres de là, une silhouette accroupie près d'une caisse levait vers moi ce qui ressemblait à un canon scié. Mon estomac se noua douloureusement. Le type avait l'avantage : j'avais pivoté du mauvais côté et ne savais même plus ce que j'avais fait de mes flingues. Le Balustrad brillait par son *absence* dans ma main gauche, remplacé par une putain de lame *inutile* que je ne pouvais même pas lancer. Quant au VacStar, il accompagnait ma main droite, laquelle bougeait encore moins vite qu'un mollard tombant sur Ganymède...

Un cri perçant retentit dans l'entrepôt, celui – si reconnaissable – d'une cartouche de Saville s'envolant vers sa cible. Elle ne me toucha qu'à l'épaule. Un miracle. Je parvins à ne pas lâcher le VacStar, avant de

m'effondrer à terre faute de meilleure solution. Un reste d'instinct me permit de tomber sur le dos près de la blessée. Le Saville cria de nouveau ; la fille sursauta sous l'impact et se mit à hurler. Jeff Havel avait réglé son joli flingue de collection sur une simple recherche de chaleur corporelle. Le connard.

— Safira ! (Panique en comprenant son erreur.) *Safira !*

Je tirai deux fois, sans viser, par-dessus le corps de la fille. Après quoi je me redressai avec maladresse et repris le contact visuel. Pas le temps de récupérer le Balustraad, qui aurait pourtant été *parfait* dans cette situation. Je brandis le VacStar vers Havel. Tirai. Mon bras épuisé vibra sous le choc. Le coup manqua l'adversaire de plusieurs mètres. Havel tressaillit tout en s'activant sur le Saville, cherchant sans doute à désactiver cette foutue recherche de chaleur. Ça ne lui prendrait pas longtemps. Et alors, à cette distance...

Je bondis vers lui en tirant comme un fou.

Aucune de mes balles ne toucha au but.

Arrivé à sa hauteur, je levai le bras pour le frapper avec le VacStar. Havel leva la carabine en retour pour parer l'attaque. Putain de flingue prétentieux, avec le fût en noyer et tout le bordel. Je laissai Havel exécuter sa parade, qui m'arracha le VacStar. Tandis que mon poing gauche lui plantait la lame dans le ventre. Il poussa un cri rauque, à la fois de douleur et d'outrage. Puis tenta de m'assener un coup de boule. Le voyant venir, je baissai la tête et encaissai le choc sur le haut du front. Je tournai la lame dans la plaie. La fis remonter vers les côtes. Havel hurla, mais réussit à remettre le Saville en position. Et à tirer. La cartouche me déchira tibia et pied ; perdant appui, je basculai sur le côté.

La lame s'extirpa des entrailles lacérées de Havel. Il contempla une seconde le sang qui s'échappait de son ventre. Grimaçant, il leva le Saville vers moi, écroulé à ses pieds, et visa aussi bien que ses tremblements l'y autorisaient.

— C'est... (Il s'interrompit, cracha du sang.) C'est pour Safira, fils de pute.

Je grognai, tentai de me relever malgré ma jambe blessée.

— *Marshals de la Vallée ! Jetez votre arme !*

Cette fois, je reconnus la voix malgré la distorsion du haut-parleur. J'écarquillai les yeux de surprise. La scène parut se figer autour de moi.

Malgré sa souffrance, je vis Havel chercher à s'adapter aux nouvelles circonstances.

— *Jette ton arme tout de suite, enculé !*

Un ricanement douloureux jaillit de ma gorge.

— Je crois qu'il est sérieux, Jeff.

Ses traits se durcirent. Il pivota vers les nouveaux venus. Il n'avait pas encore achevé son mouvement qu'un tonnerre de coups de feu éclata dans l'entrepôt. Une sorte de vent magique parut agiter les vêtements de Havel, puis le projeter en arrière. Il tomba tout près de moi. Les yeux grands ouverts. Les yeux morts.

— *Cible à terre ! Déployez-vous ! Sécurisez l'escalier !*

Je les vis passer dans la posture bizarre de la progression tactique, genoux fléchis. Avec leurs casques à visière noire, leurs protections blindées évoquant des carapaces de blattes-ferrite trop maigres, dressées sur leurs pattes de derrière. J'en comptai quatre, puis six, puis sept. Ils s'avancèrent jusqu'à l'escalier – et ce que j'y avais laissé –, passèrent prudemment leurs armes par-dessus la rambarde, vers le bas de la cage.

Je fis rouler ma tête de côté.

Vis Sakarian, lui aussi en casque et en armure, le Glock Sandman baissé mais encore solidement tenu à deux mains.

Il ressemblait tellement à sa légende, à celle de tous les grands marshals des Uplands, que je ne pus m'empêcher de rigoler. Un bon gros rire qui, malgré ma douleur, refusa de s'éteindre.



## Chapitre 39

Ils enveloppèrent ma jambe blessée avec un spray de plâtre, me chargèrent de néoendorphines et de stimulants militaires, puis me demandèrent si j'étais en état de marcher.

— Pour sortir de ce trou pourri ? ricanai-je sous l'effet du cocktail chimique. Reculez tous, je vais prendre mon élan.

La blague me valut quelques sourires, mais personne ne devint mon pote au point de me laisser mes flingues. Je dus même céder mes bagues ABdM au prétexte poli d'un inventaire de la scène de crime. Ils me confièrent ensuite à un marshal au visage sec répondant au nom de Tamang, dont l'attitude bienveillante ne me trompait pas : ses mains avaient beau être vides, elles ne traînaient jamais loin de ses armes.

Les mots « en état d'arrestation » n'avaient pas eu besoin d'être prononcés.

Les marshals ne semblaient pas disposés à tester tout de suite ma vantardise concernant la remontée à la surface sur mes deux pieds. Sakarian se trouvait deux étages plus bas, avec mes premières victimes. Une équipe de médecine légale improvisée étudiait la moindre goutte de sang, tandis que les techniciens tentaient de mettre en route l'un des vieux monte-charge, pour faciliter le voyage retour. Tamang et moi avions pris place sur une caisse et regardions passer les sacs contenant les morceaux de cadavres.

— Vous avez fait ça tout seul ? Alors que vous étiez prisonnier ?

Tamang avait visiblement du mal à y croire. Je haussai les épaules.

— Question de chance. Et puis j'ai de sacrés systèmes intégrés. Ça aide aussi.

— *Votre compliment me fait chaud au cœur.*

— *La ferme.*

— Chand n'a pas eu autant de chance.

Je revis la scène. Le hurlement, le visage fondu, les yeux aveugles, avant qu'Allauca ne l'achève en le replongeant dans le flux toxique.

— Non, dis-je d'une voix douce. Faut croire que non.

Le silence s'installa entre nous. Leur travail fini, les gars de la médecine légale passèrent en discutant. Tamang ne fit pas mine de les suivre.

— Paraît que vous avez été nettoyeur, reprit-il.

— Ouais.

— Pourquoi vous avez arrêté ?

— Trop de boulot, trop d'heures sup. Vous savez ce que c'est.

— Putain, m'en parlez pas ! lâcha-t-il avec passion.

Sakarian réapparut dans l'escalier. L'air pas content. Il hocha la tête en direction de Tamang, qui déguerpit sans un mot et rejoignit les techniciens. Sakarian attendit que son subalterne soit largement hors de portée.

— Faut qu'on parle, dit-il d'un ton grave.

— Pas de problème. À part ça, merci pour le coup de main. Je crois que j'ai encore remercié personne. Comment vous avez fait pour me localiser si vite ?

Sakarian me foudroya du regard.

— C'est pas le sujet, Veil. Vous avez tué le maire de Cradle City. Sans compter les nombreuses autres victimes. Ça va remonter au moins jusqu'au gouverneur régional. Alors je voudrais bien savoir ce que c'est que ce bordel.

— J'en sais encore trop rien.

— Vous n'en savez *rien* ? (Il pointa un doigt accusateur vers l'escalier.) Ça fait cinq ans que Raquel Allauca n'a pas été soupçonnée du moindre début de délit. D'après les normes en vigueur dans la Vallée, c'est une foutue politicienne modèle. Et tout à coup, la voilà morte en plein milieu d'une scène de torture, avec vous qui rôdez dans le coin. C'est quand même une sacrée coïncidence, non ?

— À vous de me le dire, monsieur le préfet. C'est vous le flic. Moi, je suis juste venu chercher Madison Madekwe.

— Est-ce que cette affaire-là *progress*e ? (Sa voix était montée d'un cran.) Vous avez fait autre chose que pourrir les instances municipales et passer à deux doigts de vous faire tuer ? Vous avez la moindre d'idée d'où elle se trouve ? Si elle est morte ou vive ?

— Non. Mais ça va pas tarder.

Ma repartie lui coupa la chique. Il jeta un coup d'œil aux alentours, le temps de se maîtriser, de retrouver une voix normale.

— Vous êtes en état d'arrestation. Vous l'avez remarqué, tout de même ?

— Ouais. Mais vous allez me laisser partir.

— Ah oui ? Vraiment ? Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

— Je sais pas... Peut-être le fait que, dernièrement, Astrid Gaskell et vous souhaitiez protéger Madekwe au point de m'offrir une place en cryocap pour que je me charge du boulot. Je dis pas que j'ai pigé pourquoi, mais je doute que la situation ait beaucoup changé.

Sakarian me lança un sourire méprisant.

— On vous a engagé pour la protéger. Et regardez où on en arrive.

Je plongeai mon regard dans le sien. Sans rien dire.

— D'accord, soupira-t-il. Allez-y, crachez le morceau.

— Pas question. Ça marche pas comme ça. (Je tapotai le plâtre à peine sec qui ornait ma jambe.) J'en ai pas chié autant juste pour regarder les marshals plier l'affaire et en tirer toute la gloire. Je veux cette cryocap, Sakarian. Je veux rentrer à la maison.

Il se pencha vers moi, avec ses yeux froids de superflic.

— On pleurera pas sur votre départ, croyez-moi. Mais pour l'instant, j'entends surtout beaucoup de bla-bla de la part d'un vieux nettoyeur avec une jambe dans le plâtre, dont je viens en plus de sauver la peau. Ça ne me rend guère optimiste quant au résultat final.

Je le gratifiai d'un grand sourire nourri aux néoendorphines et aux stimulants.

— Je vous explique ce qu'on va faire, monsieur le préfet. Vous allez me fournir les meilleurs codes curatifs que l'infirmerie des marshals garde sous le coude. Vous allez me rendre mes flingues et me filer en prime un joli lorgnon haut de gamme. Après quoi vous me laisserez partir tranquillement. (Je marquai une légère pause, pour l'effet.) En échange, je vous ramène Madison Madekwe. Et Hidalgo.

Grimace de Sakarian. Trop évidente pour ne pas être sincère. Il recula, comme pour se mettre à distance de combat.

— Hidalgo ? Vous savez quoi sur cet enculé ?

La première base d'importance des marshals se trouvait à trois cents kilomètres au sud de Cradle City, aux abords d'une ville baptisée Shade's Edge, le « bord de l'ombre ». Un bled qui crevait lentement de l'éco-codage. Un habitat pré-Lamina, datant d'une époque où les expériences visant à créer une véritable atmosphère martienne attiraient un max de pognon. En ces temps bénis, Shade's Edge, avec ses fermes et ses centres de R&D, prétendait au futur statut de capitale régionale. D'où l'installation

des marshals. Lesquels ne furent guère regrettés à Cradle City, dont les activités liées à son spatioport constituaient une parfaite boîte de Petri pour la contrebande, les divertissements plus ou moins légaux, la petite criminalité en général.

Une différence qui s'était avérée cruciale.

Quand tout le monde avait compris que le Grand Rêve de la terraformation tombait par terre, le fric s'était vite déplacé vers des projets plus attractifs et plus rentables à court terme. Trop tard pour Shade's Edge. Trop tard pour les marshals. Le modèle économique de Cradle City en avait fait peu à peu le point central des comtés de la Corniche. Avec une police locale hautement corrompue qui avait autant envie d'accueillir les terribles marshals que d'ériger une statue du *pistaco* devant le commissariat. Les demandes répétées des marshals pour déménager avaient toutes été rejetées. Ils étaient restés coincés à Shade's Edge.

— Mais au moins c'est calme. (Tamang, tentant de finir sa leçon d'histoire sur une note positive. Il hocha la tête vers les rues vides que survolait l'hélico.) Un inconnu débarque en ville, tout le monde est au courant dans les dix minutes qui suivent. Ça facilite le boulot. On peut héberger des témoins ici pendant des semaines sans risquer de mauvaises surprises.

— C'est encore plus facile avec les morts, déclara Sakarian d'un ton aigre qui lui valut les rires de ses hommes.

L'hélico passa au-dessus d'immeubles nanofabriqués dont l'espacement en disait long sur les projets d'agrandissement évaporés. Les bâtiments avaient l'air rugueux, comme s'ils n'avaient même pas eu droit aux finitions. Certains terrains libres étaient cultivés, mais la plupart servaient juste de décharges à ciel ouvert ; je vis des équipes d'assainissement, masques sur le nez, bosser sur plusieurs d'entre eux.

La base des marshals se distinguait par son aspect achevé, imitant une fleur de crocus à moitié ouverte, aux pétales noirs teintés de pourpre. L'hélico plongea à l'intérieur et se posa sur l'une des deux plates-formes surplombant la structure centrale. Descendre ainsi dans la fleur offrait une étrange impression de refuge, de protection. La lumière naturelle pénétrait par des espaces habilement prévus entre les pétales. En posant le pied hors de l'hélico, j'eus la sensation de pénétrer dans le temple d'un dieu vaguement agoraphobe.

Je suivis les marshals dans l'escalier métallique qui donnait accès aux niveaux supérieurs du bâtiment. L'architecture y était enfin à taille humaine, mais il n'y avait pas grand monde dans les couloirs. De nombreuses pièces paraissaient inutilisées. Des hommes et des femmes au visage grave circulaient malgré tout, discutant parfois entre eux, mais sans briser cette intense sensation de vide. Mon groupe ne s'attira guère plus d'un ou deux saluts.

— C'est pas la foule, dis-je à Tamang. Où sont les autres ?

Il haussa les épaules.

— Réductions de personnel. Rien à y faire.

Sakarian avait réservé une salle de crise au cinquième étage. Un étage où il semblait d'ailleurs n'y avoir personne d'autre. À ce moment-là, la plupart des membres de l'équipe s'étaient déjà éparpillés. Remplacés désormais par des toubibs qui m'attendaient instruments en main et sourires carnassiers aux lèvres.

— C'est lui, annonça Sakarian en jetant sa veste sur une chaise. Il a morflé, mais pas trop. Faut me le remettre d'aplomb aussi vite que possible. Soignez la jambe et le pied. Les poignets aussi. Et dites-moi s'il y a autre chose.

— Il y a autre chose.

Il pivota vers moi avec un regard qui signifiait clairement : « *Pousse pas le bouchon trop loin, connard.* »

— Quoi donc ?

J'y avais pensé durant le voyage en hélico. C'était peut-être ma seule chance. Je n'aimais pas l'idée d'une intervention chirurgicale sous les ordres de Sakarian : j'étais à peu près sûr de me retrouver avec un implant de localisation dans le bide. Mais puisque l'opération aurait lieu de toute façon...

— Je veux des lentilles internes. Compatibles avec mes systèmes intégrés. Ce que vous avez de mieux en stock.

La toubib en chef se montra soudain intéressée.

— Vous utilisez quoi ?

— Osiris System 186.1, adapté pour Blond Vaisutis Terre.

Elle hocha la tête.

— On a encore quelques gars sur le terrain avec des Osiris 180. Je connais les protocoles. Une version terrienne si vieille pourrait nous donner du fil à retordre, mais ça devrait passer. Quel est le marqueur opérationnel ?

— *Une seconde.* (Sakarian s'interposa entre les toubibs et moi.) Veil, j'ai accepté de vous rendre votre lorgnon ou de le remplacer. Mais on n'a jamais parlé de lentilles internes. Le temps nous est compté, figurez-vous.

— Ça ne prendra pas longtemps, rétorqua joyeusement la toubib. C'est une procédure standard. J'ai tout ce qu'il faut ici. En plus, c'est pas comme si on était débordés.

Tout le monde se tourna vers Sakarian.

Plus tard, alors que j'attendais dans un fauteuil roulant l'heure de passer sur le billard pour la seconde fois, l'annonce de ma propre mort surgit parmi les vagues de stimuli communément appelées « journalisme » par les médias de l'Entaille. Plus précisément dans un reportage local, retravaillé pour diffusion dans toute la Vallée.

— ... disparition de Raquel Allauca, dans des circonstances non précisées, a secoué le Parti de la prospérité dont la figure principale, le gouverneur Boyd Mulholland, est déjà empêtré dans des rumeurs de corruption issues de l'audit mené par le Comité de supervision...

Images aériennes sans intérêt du domaine Gingrich. Un hélico des marshals atterrissant dans un endroit poussiéreux et lui-même sans intérêt.

— Indira Khasa, porte-parole du service des marshals, a déclaré qu'elle ne révélerait aucun détail sur l'enquête. Elle a néanmoins précisé que la dépouille du maire de Cradle City avait été retrouvée intacte en compagnie d'autres corps, parmi lesquels ceux du chef de gang local Jeffrey Havel, des criminels Isaac Rosado et Gustavo Bhandari, ainsi que celui d'un ancien nettoyeur de Bradbury, Hakan Veil. Le rôle joué par ces hommes dans la présence de Raquel Allauca à l'intérieur d'un ancien site secret de la Navy reste à déterminer, mais l'hypothèse d'un enlèvement à caractère politique ne peut être écartée.

Un podium apparut soudain à l'écran, portant l'emblème des marshals : un tigre à l'allure fière posté au sommet d'une falaise et plongeant les yeux dans une vallée où se devinaient les lueurs d'habitations humaines. Indira Khasa s'avança, regard dur et dos raide ; elle semblait vouloir se téléporter n'importe où ailleurs, même en plein milieu d'une fusillade. Les journalistes la pressèrent aussitôt de questions.

— Pouvez-vous nous dire si Mme Allauca est morte accidentellement ou si elle a été assassinée ?

— Non.

— Cette affaire est-elle liée à une enquête en cours sur les finances du Parti de la prospérité ? Coopérez-vous avec le Comité de supervision ?

— Les marshals ont vocation à faire respecter la loi dans toute la Vallée, quelle que soit la juridiction. Tant que le Comité respectera ces valeurs, nous coopérerons bien sûr pleinement avec lui.

— Mais vous enquêtez sur le Parti de la prospérité ?

— Le sujet n'est pas à l'ordre du jour de cette conférence de presse.

— Qu'en est-il du nettoyeur ? Était-il mandaté par le Comité ?

— La Charte a-t-elle été violée ? La Terre déploie-t-elle des troupes d'assaut à l'heure où nous parlons ?

— Était-il arrivé avec la dernière navette ?

— Non. (Regard dédaigneux.) Hakan Veil était citoyen de la Vallée depuis sept ans. C'était un Martien comme un autre.

— *Habiter* ici n'en faisait pas un Martien ! Je m'appelle DeAres Contado. Et nous sommes légion. Nous exigeons de savoir si ce nettoyeur...

— Ancien nettoyeur.

— ... s'il était en lien avec des intérêts terriens. Les marshals envisagent-ils que Veil puisse avoir été un agent secret au service de la Terre ?

Khasa esquissa un sourire moqueur.

— Nous envisageons toutes les hypothèses *raisonnables*.

— Avez-vous des indices... ?

Le son s'arrêta. L'image suivit. Je levai les yeux et découvris Sakarian sur le seuil.

— Ça va ? demanda-t-il d'un ton bourru.

— Pas trop mal pour un homme mort. (Je lui montrai mes poignets suturés, soulevai ma jambe munie d'un nouveau plâtre. Ça me démangeait, mais pas trop.) Les chirurgiens m'ont bien soigné. Les protocoles de croissance osseuse se sont lancés il y a une heure. Tout le monde a l'air très content. Ils m'ont dit que je serais sur pied dans trois jours. Peut-être moins. Revenu d'entre les morts tel le fils préféré de la Pachamama.

— On l'a cloué sur une croix, on lui a planté une lance dans les côtes et on lui a brisé les deux jambes.

Je haussai les épaules.

— C'est pas ma faute s'il savait pas esquiver. Vous vouliez me parler de quelque chose, monsieur le préfet ?

— D'un plan de bataille, par exemple. Vous êtes considéré comme mort, ce qui vous donne l'avantage de la surprise sur Hidalgo et ses complices éventuels. Vous devez retrouver cette Nina Ucharima et l'interroger. Ça vous dirait, un peu de renforts ? La dernière fois, vous avez refusé, et regardez ce qui a failli vous arriver.

Je frottai mes poignets l'un contre l'autre pour soulager les démangeaisons.

— Ça aurait pu être pire.

— Pas de beaucoup. Je ne sais pas si vous vous rendez compte de la chance que vous avez eue. La chance que j'aie encore de l'influence chez les marshals et que je l'aie utilisée pile au bon moment. Qu'ils aient entendu parler de la fusillade à laquelle vous avez été mêlé. Qu'ils aient été en train de surveiller Allauca quand elle est passée à l'action. Personne ne peut avoir un bol pareil deux fois de suite.

Et encore, il ne savait pas tout. Loin de là.

La chance que 'Ris ait été assez créative pour utiliser les protocoles prédécès, qu'elle ait su repérer et trafiquer le système de maintenance. La chance que les gorilles d'Allauca ne m'aient ligoté qu'avec des liens classiques. La chance qu'ils aient loupé les bagues ABdM, qu'ils n'aient pas été plus nombreux dans la salle quand j'ai attaqué. La chance que le plan d'Allauca ait exigé la présence de mes flingues et que Gus les ait rapportés avant qu'on me bute. La chance, enfin, que les gangs de Cradle City aient engagé des putains d'amateurs.

La chance, la chance, la chance.

Rien que d'y penser me fit froid dans le dos.

« En période de crise, on ne peut pas compter sur la chance, disaient les vétérans chez BV. Mais quand elle arrive, il faut la presser comme un citron. »

Je me massai tour à tour chaque poignet avec la main opposée, en douceur, tentant en vain d'étouffer les souvenirs écœurants du baratin d'Allauca, du pic cellulaire, du hurlement des sirènes, de l'impossibilité de savoir si mon plan avait la moindre *chance* de fonctionner.

— Soit on a du bol, soit on crève, monsieur le préfet. C'est comme ça que ça marche.

— Mais on peut améliorer les probabilités.

— En me foutant une balise ? (Je lui souris.) Allez, vos toubibs l'ont déjà fait. Venez pas me dire le contraire.



Dans quelques heures, je posséderais à nouveau des lentilles internes, éternelles, comme au bon vieux temps. Mais pour l'instant, mon regard était nu et Sakarian avait trop d'expérience pour laisser transparaître ses sentiments, même à des yeux entraînés. De toute façon, au cas où il ne m'aurait pas collé une balise dans le cul, il disposait de deux bons siècles martiens de technologies de surveillance. D'une manière ou d'une autre, je l'aurais forcément sur le dos.

— Je n'ai pas l'habitude de m'asseoir sur la Charte, Veil, dit-il sèchement. Nous essayons de construire un bel endroit, ici, dans la Vallée. Si nous piétons ses principes fondateurs, tout s'effondre.

— Ça me semble une bonne analyse de la situation. La dernière partie, en tout cas.

Sakarian grimaça. À croire qu'une mauvaise odeur venait de surgir du couloir.

— Les gens comme vous ne peuvent pas comprendre.

— Les gens comme moi ? Sakarian... vous bossez pour *Mulholland*.

— Je sers la fonction, pas l'homme.

— Ouais, d'accord... Au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, c'est le même homme qui occupe la fonction depuis quinze ans.

— Ne racontez pas n'importe quoi. Ça fait à peine huit ans.

— Huit ans martiens. Moi, je vous parle de *vraies* années. D'années *humaines*, celles qui nous passent dessus, pas ce putain de calcul colonial.

Nos regards s'affrontèrent un long moment. Puis celui de Sakarian s'abaissa imperceptiblement. Il reprit la parole en détachant bien ses mots :

— Je ne vous ai pas imposé de balise sans votre consentement parce que c'est contraire à la loi. Mais nous dépensons beaucoup d'efforts et d'argent sur votre cas. Donc je veux des résultats. Ça pourrait me faire marrer de vous voir prendre une balle dans la tête, mais ça ne m'amènerait pas Hidalgo. Ni Madekwe. Donc évidemment qu'on va vous surveiller. Que ça vous plaise ou non. Vous ne nous verrez pas, personne ne nous verra, mais on sera là. Et si vous désirez toujours ce voyage vers la Terre en cryocap – en fait si vous désirez *n'importe quoi d'autre* qu'un long séjour dans une prison pressurisée –, vous feriez mieux de finir le boulot.

Je hochai la tête.

— Bonne chance, alors.

— Hein ?

— Je pensais que quelqu'un devait le dire. Vous aviez pas l'air prêt à vous en charger.

Un court silence. Suivi d'un ricanement forcé.

— Très bien. Profitez de votre opération. Profitez de vos nouvelles lentilles. Mais rappelez-vous que rien de tout ça n'est gratuit. Et que la facture est en route.

Sakarian quitta la pièce. Sans surprise, Hidalgo avait supplanté Madekwe dans les priorités du préfet. C'était ce nom-là qui m'avait permis de négocier. Sans cette formule magique, je croupirais à coup sûr dans une cellule des marshals. Voire pire.

En attendant, j'aurais donné cher pour savoir où Astrid Gaskell et le Comité de supervision se positionnaient dans cette affaire. Savoir combien d'autres joueurs se dissimulaient dans les ombres entourant Nina Ucharima. Savoir surtout si j'aurais bel et bien ma place dans la navette au cas où je parviendrais contre toute attente à me sortir de ce merdier.

Car quelqu'un avait aussi promis une cryocap à Pavel Torres.

Et regardez ce qui lui était arrivé.

## Chapitre 40

*Quelque part, un gamin miséreux de huit ans hurle à la mort, crachant en vain les mots les plus magiques en sa possession afin de lutter contre une souffrance atroce :*

— *Ça fait mal, ça fait mal putain, arrêtez, non, arrêtez, connards, enculés, allez vous faire foutre, putain arrêtez arrêtez...*

*L'épuisement vient, la résistance baisse, la violence se fait pleurs.*

— *Arrêtez, ça fait mal, arrêtez, arrêtez, s'il vous plaît, s'il vous plaît, pitié, arrêtez... Je veux ma maman, ma maman, je veux maman...*

— *Du calme, Hakan. Respirez. Évacuez la douleur avec l'air.*

— *Maman ?*

— *Non, je ne suis pas votre mère. Mais je peux vous aider bien plus qu'elle à l'heure actuelle. Respirez. Évacuez la douleur. Votre corps va s'adapter.*

— *Ça fait mal...*

*Un gémissement. La révolte presque éteinte.*

— *Oui, ça fait mal. Les systèmes en cours d'installation comportent une interface directe entre votre hypothalamus et votre cortex somatosensoriel. Ce qui interfère avec votre capacité à interpréter la douleur et rend donc inefficace toute mesure analgésique externe. Mais votre corps est à présent connecté aux systèmes brevetés Blond Vaisutis. Il apprend à communiquer avec eux en ce moment même. Je vous en prie, respirez.*

— *Maman, maman, maman, maaaaaaaaaaaaan...*

— *Non, arrêtez ça. Elle n'est pas là. Elle ne peut pas vous aider. Écoutez-moi.*

— *Qui... ?*

*La question scintille, à moitié engloutie dans la souffrance et la confusion, comme une pièce de monnaie prise dans la vase, comme le reflet du soleil à la surface de l'eau, loin, très loin au-dessus. Question à moitié posée, en attente d'une fin. Comme une lame brillante dégainée peu à peu et qui redonne un but, une conscience de soi.*

— *Qui... vous êtes ?*

— Je m'appelle Osiris. Je veux vous aider.

*À l'inverse des gros mots, la voix génère de la magie et commence à soulager très légèrement la douleur.*

— Je m'appelle Osiris et, désormais, je serai toujours avec vous. Je verrai par vos yeux, j'entendrai par vos oreilles, je ne dormirai jamais. Vous pourrez m'appeler à tout moment : je vous répondrai et ferai de mon mieux pour vous aider. Nous allons grandir ensemble. Agir et survivre ensemble. Rien ne pourra plus nous séparer.

» À présent, respirez. Respirez, petit Hakan, respirez. La douleur s'en va... s'en va... s'en va. Elle est partie.

*Comme la buée d'un souffle sur une vitre.*

*Les maisons du Programme d'engagement spécial se déploient vers l'intérieur des terres depuis la courbe de Coral Bay, autant de petits duplex rayonnant autour d'un bâtiment central. L'ensemble appartient à Blond Vaisutis, qui y accueille des gens arrachés à la pauvreté à travers toute l'Océanie. Leurs gamins, considérés comme de précieux actifs de l'entreprise, sont hébergés à Exmouth. Les adultes restent ici, à quelques pas de l'une des plus belles plages de la côte ouest-australienne : sable blanc, ciel bleu, mer calme et limpide. Les crédits du programme paient les dépenses courantes ; les gosses les plus performants rapportent même des bonus, et il est possible de trouver un emploi à proximité dans la surveillance environnementale ou le tourisme haut de gamme. L'endroit demeure assez proche d'Exmouth pour qu'on n'accuse pas la boîte de séparer les enfants de leur famille, mais assez loin pour que l'influence parentale ne soit plus que symbolique. Des bus relient les deux sites tous les quinze jours pour des visites de quarante-huit heures – sauf mauvaise conduite – et tous les quatre mois pour des « vacances » d'une semaine ou deux.*

*Je descends du bus dans un mélange de brillance bleutée et de poussière soulevée par les plus jeunes, qui se sont précipités vers le bâtiment en quête d'une mère, de grands-parents, d'un tuteur plus éloigné, voire même – dans le plus incroyable des cas – d'un père. Mes yeux adaptent automatiquement la luminosité. Je m'avance dans les allées séparant les habitations, avec une boule au ventre, un sale pressentiment de ce que je vais y trouver.*

*La vue du duplex abandonné me frappe malgré tout comme un coup en pleine poitrine.*

*Chaises en plastique rangées à l'intérieur, barbecue propre et posé contre un mur. Même les mobiles en verre coloré qu'elle avait fabriqués ont disparu. Une vague odeur de produits ménagers traîne encore dans l'air, dernier indice du passage de l'équipe de nettoyage. De nouvelles personnes habiteront peut-être ici dès la fin de la semaine.*

*— Cette fois, ça y est... Elle s'est barrée...*

*— J'ai tenté de vous préparer à cette éventualité. Les signes s'accumulaient depuis un certain temps. C'est un schéma assez classique.*

*— Je... (Dur de déglutir. Très dur.) La ferme.*

*Je reste immobile, hébété. Enveloppé dans la puanteur artificielle du départ. La porte du duplex voisin s'entrouvre, puis s'ouvre en grand. Lottie sort d'un pas hésitant. Une bonne grand-mère noire, trapue, ridée, avec des cheveux éclaircis par le soleil et des yeux enfoncés qui semblent toujours regarder au loin. Tout ce que je garde en moi, derrière un masque impassible, apparaît soudain sur son visage. Ses yeux se mouillent de larmes.*

*— Hak, je suis vraiment désolée, dit-elle en s'essuyant les mains sur son tablier de potière.*

*— Salut, Lottie.*

*— Ils se sont disputés, tu sais. Elle lui a crié après toute la semaine avant leur départ.*

*— Mais elle est partie quand même.*

*Lottie ne répond pas. Elle s'approche et prend mes mains dans les siennes. Elles sont fraîches, un peu humides à cause de l'argile.*

*— Ils sont allés où ?*

*— Je ne sais pas. Elle n'a rien dit. Peut-être à Perth. C'est de là qu'il venait. Un boulot l'y attendait, d'après lui.*

*— Ça m'étonnerait, dis-je d'une voix qui me paraît très lointaine. Elle doit toucher le blé du PES pendant encore au moins trois ans. Elle va perdre le bonus de soutien émotionnel, mais pas le reste. C'est dans le contrat. Si je finis par être déployé sur le terrain, elle touchera même une pension opérationnelle. Alors je vois pas ce connard de Dougie se mettre à bosser alors que le fric arrive tout seul. (Je me dégage doucement de l'étreinte.) Comment va Max ?*

*— Bien. Il est encore là pour trois jours. Arthur a loué un bateau, ils sont allés se promener près du récif de corail.*

*— Super.*

— *Tu peux les rejoindre à la nage, si tu veux. Arthur serait content de te voir.*

— *L'exercice physique vous ferait du bien, murmure 'Ris à mon oreille. Si vous rapportez cette colère à Exmouth, vos performances en souffriront pendant plusieurs jours.*

— *Merci, Lottie, mais je crois que je vais passer mon tour.*

— *Tu veux entrer ? J'allais faire du thé.*

— *Elle a dit quelque chose ? laissé un message ?*

*Ma voix me fait pitié. Lottie secoue la tête.*

— *Ta maman et moi, on ne se parlait plus beaucoup depuis que Dougie avait emménagé. Elle savait que je ne l'aimais pas. C'était dur de voir comment il la traitait. Exactement comme ce salopard de Quinn traitait mon Ellie juste avant de... (Elle s'arrêta dans un hoquet, rattrapée par son propre chagrin.) Enfin... Dougie n'a jamais frappé ta mère, mais...*

*Je hoche la tête.*

— *Mais ça va pas tarder.*

— *Il savait que les gardiens par ici ne l'auraient pas laissé faire. Et puis il avait peur de toi. Surtout depuis la dernière fois.*

— *Vous croyez que... si je faisais le mur pour les suivre... ?*

— *Tu ne peux pas, Hak. Tu sais bien que tu ne peux pas.*

— *Vous ne pouvez pas, confirme 'Ris. Ils vous rattraperont avant que vous soyez à mi-chemin de Carnarvon.*

— *Pas si tu m'aides, putain ! (Je serre les dents. Les mots sortent presque de ma bouche. Malgré la force de mon conditionnement, je sens monter les premières larmes.) Pas si t'es vraiment de mon côté, comme tu prétends l'être.*

— *Hak...*

*Lottie ne recule pas, mais je vois que mon expression lui en donne sacrément envie.*

— *Hakan, je suis de votre côté. C'est le but de mon existence. Ce qui veut dire que je suis programmée pour vous dénoncer à la moindre tentative de fuite, parce que c'est ce que ferait n'importe qui réellement de votre côté. Tout ce que vous y gagneriez, ce serait deux mois d'isolement et une année de suspension de privilèges.*

— *Rien à foutre !*

— *Votre mère a choisi. Elle vous a abandonné. (Jamais je n'avais senti une telle urgence dans la voix de 'Ris.) De quelle manière pensez-vous*

pouvoir l'aider à présent ?

— Je peux buter cet enculé de Dougie !

*Silence. Pendant un moment, je pense qu'elle a enfin renoncé à discuter.*

— C'est vrai, reprend-elle. Cela réglerait le problème immédiat. Mais pas le sous-jacent.

— *Hak, qu'est-ce que tu... ? (La voix de Lottie monte soudain d'un cran.) C'est cette Osiris ? Qu'est-ce qu'elle te raconte encore ?*

*Le changement brutal me ramène à l'instant présent. Je connais Lottie depuis des années et peux compter sur les doigts d'une main les fois où elle a haussé le ton devant moi. Sur son visage, je lis une peur qui me blesse encore plus profondément que le duplex déserté.*

— Elle me dit de rien faire de stupide, dis-je gentiment. Ça va, Lottie. Je vais pas me casser. Mais je crois que je prendrais bien un petit thé.

*La vieille femme se rapproche lentement, les yeux plissés. Elle ne cesse de s'essuyer les mains alors qu'elles sont sans doute sèches depuis longtemps.*

— Je déteste ces maudits trucs, dit-elle avec une férocité inhabituelle. Max n'est plus le même depuis qu'il a reçu le sien.

*Max est plus jeune que moi. Il a dû subir l'opération il y a environ un an et demi. Je me souviens que ma mère avait eu du mal la première année.*

— Allez, Lottie. C'est comme un PoteDePoche, mais... en interne. Pas besoin de trimballer du matos. C'est juste une meilleure technologie.

— Moi, ça me donne l'impression que Max n'a plus besoin de nous. Et je pense que ta mère ressentait la même chose. (Elle soupire.) Voilà, c'est dit.

— Lottie...

— Viens, je vais te faire du thé. (Elle pivote déjà, mais je l'attrape par le bras. Elle évite mon regard.) Je m'excuse, Hak. Je n'aurais pas dû dire ça.

— Lottie, j'ai besoin de savoir. Elle est partie à cause de ça ? (Mes doigts se resserrent sur son bras.) À cause de ça ?

*Un autre soupir, très doux, lourd de peine. Elle s'arrache à ma prise et me regarde droit dans les yeux.*

— Non, Hak. Elle n'est pas partie à cause de ça. Mais ça n'a pas aidé.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Je veux dire que Dougie n'arrêtait pas de lui répéter que tu n'avais plus besoin d'elle, que tu n'avais plus besoin d'une mère maintenant que tu avais ce foutu machin dans la tête. Et tu ne lui as pas donné beaucoup d'arguments pour se défendre.

*Elle rentre dans le duplex dont Arthur et elle ont fait leur foyer. Je l'entends remuer des ustensiles dans la petite cuisine.*

*Je reste dehors un long moment avant de me résoudre à la suivre.*

*Dans la cellule, l'avocat de Blond Vaisutis s'est assis à distance prudente. Son lorgnon opaque projette les documents dans l'air. L'écrangel où ils s'affichent ne forme pas une réelle barrière physique, mais les formulaires et tampons qui y défilent me signifient une séparation aussi violente qu'un vaisseau s'arrachant à son quai. Vautré sur mon lit, je contemple en silence la procession des pages. Mon bel avenir chez BV dérive lentement dans le vide spatial et s'y noie.*

*— Avez-vous bien saisi les termes du compromis concernant votre système Osiris ?*

*Ça ne ressemble pas vraiment à une question, donc je n'y réponds pas. Ce qui semble gêner l'avocat.*

*— J'ai besoin de votre participation active à cet entretien, reprend-il d'une voix dure. Nous sommes enregistrés. Il faut que cela se déroule de façon professionnelle des deux côtés. Honnêtement, vu ce qui vous a amené ici, je pense que vous n'avez aucune raison de vous plaindre.*

*— Ah ouais ?*

*Je résiste difficilement à l'envie de sauter du lit et de frapper l'avocat à la gorge, juste pour le plaisir de le voir tomber, se tortiller, s'étouffer jusqu'à ce que mort s'ensuive sur le sol froid de la cellule. J'ignore quelles sous-routines tournent sur ce joli lorgnon haut de gamme, mais le gars devrait demander un remboursement immédiat. Dans d'autres circonstances, déchiffrer mon expression comme simplement « plaintive » aurait constitué une erreur fatale.*

*Il revient en arrière sur le 'gel, surligne quelques paragraphes.*

*— La procédure de licenciement est pour le moins indulgente.*

*— Moi, je ferme ma gueule sur l'escadron de la mort envoyé à bord du Saphir du Levant, et vous, vous me payez mes indemnités et vous évitez de me faire porter le chapeau.*

*— D'autres personnes dans votre cas ont encouru la peine capitale.*

*— Ouais, sauf quand ça risquait de virer au désastre pour la communication de Blond Vaisutis et de ses clients, avec en prime une propagande inespérée pour les sacranistes.*

*L'avocat se donne un air décidé.*



— Ce sont là des suppositions infondées, qui n'ont de toute façon rien à voir avec le sujet qui nous occupe. Saisissez-vous, oui ou non, les termes du compromis concernant votre système Osiris ?

— Vous allez me l'enlever, dis-je d'une voix plate. Les lentilles internes, la résonance audio par les os, la connectivité haut débit, l'interface intuitive. Tout.

— C'est exact, assène-t-il, encouragé par ma récitation. Contractuellement, nous ne pouvons pas vous laisser conserver vos fonctionnalités de nettoyeur hors du cadre légal de Blond Vaisutis. Mais de longues recherches menées par notre service psychologique ont montré qu'une séparation totale d'un système Osiris après de longues années de connexion pouvait provoquer de graves psychoses. Or nous ne voudrions pas avoir un tel résultat sur la conscience.

Un vilain sourire naît sur mes lèvres.

— Sur la quoi ?

L'avocat reprend de son ton le plus sec :

— Vous serez toujours en mesure d'accéder à l'essentiel du système à travers tout appareillage externe adéquat. Est-ce bien clair ?

— Très clair, dis-je en hochant la tête vers l'anneau que le type porte au doigt. Comme si je vous autorisais à baiser votre femme à travers un rideau de douche.

— Vous exagérez : la perte sensorielle ne sera pas si grave.

— La ferme.

J'ajoute pour faire bonne mesure :

— Remarquez, je connais pas votre femme. Ce serait peut-être un plus pour vous. Ou pour elle.

— Qu'est-ce que vous dites ?

Je ressens le besoin de violence comme une démangeaison dans les mains. Licenciement expéditif, exil sur Mars, séparation d'avec 'Ris : quelqu'un doit payer. Alors pourquoi pas ce connard-là ? La façade civilisée de Blond Vaisutis, froide, impassible, vierge du contact des bulles de sang qui flottaient dans les couloirs du Saphir du Levant telles de grosses billes rouges abandonnées par des gamins distraits.

— Vous êtes sourd ou quoi, bordel ? (Je me penche vers lui.) J'ai dit que j' imagine pas une femme digne de ce nom vous laissant poser vos sales pattes graisseuses sur elle. Sans parler de ce qui vous sert de bite. Allez, admettez qu'elle est avec vous pour le fric, c'est pas si...

*L'avocat bondit à travers l'écrangel et les textes qui s'y affichent. Le 'gel s'évapore ; la disparition de la magie légale assombrit la cellule. Je me lève pour accueillir mon adversaire avec un sourire de squelette.*

Lueur blanche, éclatante, issue de barres lumineuses disposées bas sur le mur, à côté du lit. Une douleur moite accompagnait chaque clignement d'œil, mais elle se dissipait rapidement.

Je me redressai d'un coup. Alerte comme jamais.

Des tourbillons multicolores encombraient mon champ de vision, des courbes, des diagrammes qui s'éloignaient ou se rapprochaient. Je posai une main sur mon visage, en quête du lorgnon.

Rien. Seulement mes yeux grands ouverts.

Nouveau clignement d'œil : je fis apparaître une carte thermique de la chambre, juste pour le plaisir infini d'en être capable. Je toussai afin d'étouffer un ricanement idiot. Sortis du lit et manquai de m'affaler par terre.

— *Vos fonctions motrices sont encore mal coordonnées par suite de la pose de la nouvelle interface neurale. Vous devriez éviter les mouvements amples jusqu'à nouvel ordre.*

— *'Ris ? Putain, 'Ris ! je t'entends...*

Je l'entendais avec une clarté stupéfiante. Sa voix rauque fit se dresser les poils de ma nuque pour la première fois depuis tant d'années. Une voix sensuelle qui invitait à la fois au sexe et à la mort pour une juste cause, invitait à suivre un but enfin pur, débarrassé du poids d'un million de petits compromis mesquins...

— *Oui, j'imagine. La technologie a bien progressé ces quatorze dernières années. Réponses neurales en cours d'ajustement.*

Comme les promesses envolées de la jeunesse, soudain ressuscitées ; comme un soleil de fin d'après-midi sur les vagues de l'océan Indien.

Comme l'éclat froid d'une lame bien affûtée.

# **TROISIÈME PARTIE**

**SOUS PRESSION**

« Si la situation vous paraît complexe, confuse ou litigieuse, soyez bien persuadés qu'elle ne l'est pas. Car votre objectif, lui, demeure simple : *sauver le vaisseau* à tout prix. Le reste n'est que logistique. »

Blond Vaisutis, *Manuel d'incorporation des nettoyeurs*

« C'est quel bout, le vaisseau, déjà ? »

Graffiti trouvé sur une cloison

# Chapitre 41

En l'espace d'une semaine, l'annonce de la mort violente d'Allauca avait provoqué quelques changements dans l'immeuble de Nina Ucharima. Une nouvelle serrure haute sécurité ornait la porte, tandis qu'un gorille patrouillait dans l'entrée avec un lorgnon et une grosse bosse sous sa veste. Il pivota vers moi d'un air méchant tandis que je franchissais à grands pas la porte aisément ouverte par 'Ris.

— Tu veux crever ? lui lançai-je.

Il resta bouche bée devant le HK, peut-être aussi devant le fantôme en manteau de marshal qui le lui braquait sur la gueule. Il secoua la tête comme un idiot.

— T'es... T'es... Mais merde, t'es *mort*, mec !

— Je m'en suis remis. Enlève le lorgnon.

Il s'exécuta, le tendit vers moi. Je le gratifiai d'un sourire venimeux.

— Écoute-moi bien, repris-je. Le plus simple, ce serait de te buter, alors me pousse pas trop. Maintenant tu lâches ça, tu te tournes, mains contre le mur, et tu te *penches*.

Claquement du lorgnon sur le sol. Le gorille prit lentement la pose demandée.

— Mec, je...

— Plus que ça. Le front contre le mur. Voilà. Nina est avec quelqu'un ? Si tu me mens, tu sais ce qui arrivera.

— Non, personne. (Il se corrigea en hâte.) Enfin si, elle est avec un gars. Greg quelque chose. Je le connais pas, je te jure.

Le désespoir dans sa voix me parut sincère, ce que confirma Osiris. J'appuyai le canon du HK au niveau de son foie. Il frissonna de terreur.

— Du calme. Si je voulais te tuer, ce serait déjà fait.

Je fouillai dans mon manteau d'emprunt à la recherche du pistolet à impulsion électrique lui aussi emprunté, puis en tirai une décharge sur le gorille. Il donna un grand coup de tête dans le mur avant de s'effondrer à terre, secoué de spasmes. Une traînée de sang dessina son parcours le long du mur. Je remballai le PIE, contournai le corps et bondis dans l'escalier. Il

m'avait paru interminable dans les vapeurs du THC, mais ne comportait en réalité que dix volées de marches. Même si, une fois en haut, je ressentis une légère tension dans mon tibia gauche et ma cheville à peine réparés. Je m'accordai une pause devant la porte de Nina Ucharima, le temps de reprendre mon souffle, de guetter des signes d'activité à l'intérieur.

— *Les traces de chaleur indiquent la présence de deux personnes, avec au moins deux mètres d'écart entre elles. Dans la pièce de gauche.*

— *C'est le salon, non ?*

— *Difficile à dire. Je manque d'images d'archives. Nina Ucharima vous a ôté votre lorgnon en entrant et, juste avant cela, votre regard n'était pas concentré sur les détails architecturaux.*

— *Tu trouves ça drôle ?*

— *Je trouve ça objectif.*

— *Allez, ouvre-moi cette putain de porte.*

La porte glissa sans bruit sur le côté. L'appartement était mal éclairé ; je lançai les modules de requin et franchis le seuil en douceur, captant les premiers éclats de voix :

— ... pas le sujet, Nina.

— Alors c'est quoi le sujet ? Facile pour lui de dire « reste là tranquille » comme si rien se passait. Jeff Havel est *mort*, au cas où t'aurais pas remarqué. Allauca est morte, ce connard de nettoyeur aussi, je trouve que ça devient drôlement contagieux.

— On sait pas si c'est...

— Merde, Greg, *arrête !*

Je pénétrai dans le salon. Les deux traces de chaleur étaient bien là. Nina près de la fenêtre, le regard courroucé. À trois mètres de là, un type mince, très pâle, assis à une table sur laquelle étaient posés un lorgnon et un petit flingue gris. Pâlichon me vit le premier, bien avant que Nina pivote vers moi. Peut-être n'avais-je pas assez montré le HK, car Pâlichon bondit sur ses pieds et ramassa son flingue dans un même geste fluide.

— D'où tu sors, putain ? Tu ferais mieux...

Le tir du HK résonna sous le plafond bas comme un bruit de tonnerre. La cartouche percuta Pâlichon à la poitrine et le projeta au sol derrière la table. Inutile de vérifier le résultat : la charge avait transformé l'intérieur de son torse en sauce bolognaise. Je pointai aussitôt le HK vers Nina Ucharima pour éviter qu'elle me saute dessus, une manœuvre que, vu son expression, elle envisageait sérieusement.

— Fais pas ça, Nina. J'ai déjà buté mon crétin du jour.

Elle se figea en plein mouvement. Écarquilla les yeux en contemplant le cadavre de Pâlichon, puis se domina à une vitesse remarquable.

— Salut, nettoyeur, dit-elle d'une voix monocorde. T'as l'air en forme pour un mort.

Je hochai la tête.

— Je récupère vite. Bon, ce Greg, là... Je suppose qu'il est avec Hidalgo ?

— Par la Pachamama, au secours ! Je t'ai vraiment si mal baisé que ça, Veil ? La plupart des mecs se contenteraient de me démolir sur RézEntaille avant de passer à autre chose. D'accord, j'ai dit que...

— Hidalgo, l'interrompis-je. Essaie pas de détourner la conversation, c'est vraiment pas le moment. Tu me dis tout ce que tu sais sur Hidalgo. J'ai déjà pas mal d'infos, j'ai juste besoin de boucher les trous.

Nina parut garder son calme, mais les nouvelles sous-routines de 'Ris lancèrent leur diagnostic et l'affichèrent en haut à gauche de mon champ de vision : tension préalable au mensonge, violence physique difficilement contenue, et surtout pas l'ombre d'une peur.

— D'accord, répondit-elle. Demande-moi ce que tu veux.

J'inclinai légèrement le HK.

— Commence par retourner où t'étais. Près de la fenêtre. Tu t'adosses à la vitre, tu lèves les genoux et tu passes les bras autour.

Elle s'exécuta avec lenteur, les yeux brillants.

— T'as pas ton lorgnon, remarqua-t-elle soudain. Beau manteau, sinon. T'as signé chez les marshals ?

— Plus ou moins. (Je remuai à nouveau le HK.) Concentre-toi plutôt là-dessus, Nina. Heckler & Koch spécial Navy avec cartouches antipersonnel. Si tu fais mine de lâcher tes genoux sans mon autorisation, tu peux dire adieu à tes jambes. Maintenant, Hidalgo. C'est un Terrien. Un criminel qui traîne dans le coin depuis un moment. Et qui n'aime pas Entaille infernale. Quoi d'autre ? (Le nom du groupe lui fit lever les yeux au ciel. Sans doute à cause des souvenirs. Je l'encourageai en agitant le canon du flingue.) Quoi d'autre, Nina ?

Elle haussa les épaules.

— Quoi d'autre ? Il baise pas trop mal quand il reste concentré. Mais je crois qu'il pense tout le temps à rentrer sur Terre. C'est moi qui ai lâché son nom, hein ? Juste après qu'on a niqué ?

— T'en veux pas pour ça. On n'était glorieux ni l'un ni l'autre ce soir-là. T'as lâché le nom et j'ai bien failli le louper. C'était quelque chose, le THC du fumoir.

— Plutôt, ouais.

— Tu te le tapais déjà avant que Torres disparaisse, ou c'est venu après ? Elle me fusilla du regard.

— Un peu avant. J'allais quand même pas attendre Pablo chaque fois qu'il filait dans son putain de harem sacraniste. C'est pas mon genre. Alors quand Hidalgo a débarqué en cherchant Pablo... (Nouveau haussement d'épaules.) Juste pour lui dire qu'il faisait une grosse connerie, qu'il devait prendre la navette. Mais ça s'est passé comme avec tous les mecs. Tu décroises les jambes une ou deux fois et c'est parti.

— *Hypothèse vérifiée dans votre cas.*

— *La ferme.*

— Tu connais Chasma Corriente ? itération 19 ?

— Le truc de merde déniché à Gingrich ? Ouais, il m'en a parlé. Un énorme scandale dans le Marstech qui devait le rendre super riche grâce à un bon vieux chantage. Lui et sa connasse préférée, Tarrant.

— Farrant. Julia Farrant.

— Ouais, sans doute. Cette salope suivait juste le mouvement. Hidalgo les avait repérés tous les deux chez Sedge, mais il comptait que sur Pablo pour faire le coup.

— Quel coup ?

Nina leva encore les yeux au ciel.

— D'après toi ? Pénétrer dans un entrepôt d'archives du domaine Gingrich afin de trouver des preuves sur l'itération 19. Hidalgo savait déjà plus ou moins où chercher, mais il avait besoin de leurs codes d'accès chez Sedge pour faciliter l'opération.

Les paroles de Decatur me revinrent en tête. Les raids menés contre des sociétés de Marstech sans que rien soit revendu ensuite. Hidalgo qui s'asseyait donc sur le butin ou...

Ou qui balançait tout à la poubelle parce qu'il n'en avait rien à foutre. Parce que ça ne correspondait pas à ce qu'il cherchait. Jusqu'à toucher enfin le jackpot : Sedge Systems et la ruine du marché des soins de la peau.

Ne restait plus qu'à saisir le « pourquoi ».

— D'accord. Ces deux-là ont pénétré dans l'entrepôt. Et après ?



— Et après ? grommela-t-elle. Pablo et sa pute ont cru bon de se tartiner avec cette merde. Pour le plaisir de profiter d'un Marstech haut de gamme avant ces connards de Terriens. Sauf qu'ils ont fait une mauvaise réaction : le truc devait pas être compatible avec ce que les mouches-code balançaient ce mois-là.

— Il s'est cramé ?

— Non. Mais elle, je crois que oui. (Satisfaction lugubre dans la voix d'Ucharima.) Pablo s'en est tiré avec une mauvaise fièvre et de sacrées rougeurs qui ont duré deux jours. Enfin c'est ce qu'il m'a raconté. C'était bien avant qu'il débarque en ville et tombe sur moi.

— Tu sais qu'il est allé voir Allauca avec ça ?

— Ouais. Il avait gardé un échantillon et filé le reste à Hidalgo. Il l'a apporté à Allauca pour faire chanter Sedge et LINCOLN.

— Il lui a pas dit qu'il avait testé le machin lui-même ?

Ucharima me regarda comme si j'étais taré.

— Tu lui aurais dit, toi ? On parle de Raquel Allauca, putain !

— Et ton nouveau copain, Hidalgo, comment il a pris la nouvelle ?

— D'après toi ? Il a pété un câble. Alors qu'il avait promis à Pablo de le faire passer à l'écran avec l'Homme-Dé, de le foutre dans la navette, de lui offrir le ciel. Typique des Terriens, ça. Incapable d'imaginer quelqu'un sur Mars ne rêvant pas de la planète mère.

— Typique, répétais-je d'une voix morne.

— Vous arrivez pas à piger ça, hein ? Pour vous, l'Entaille, c'est rien. Parce que vous avez connu les océans, une bonne atmosphère partout, la pluie et tout le bordel. (Elle serra les genoux plus fort contre sa poitrine.) Mais ici, c'est *chez nous*. On n'a rien à voir avec la troisième planète. Au fond de lui, Pablo en était conscient, comme nous tous. À quoi ça servirait de débarquer sur un monde qui ne vous connaît pas et qui n'a pas envie de vous connaître, sauf dans le rôle du bon sauvage ou du voyou de la Haute Frontière qu'on voit dans les immersives ? Tu crois que Pablo se serait senti *chez lui* sur Terre ? Tu crois que tous les minables qui jouent à cette foutue loterie pourraient s'y tailler une meilleure place ?

— J'en sais rien. En tout cas, d'après ce que je comprends, Hidalgo était capable de tirer un billet gagnant de son chapeau. Pour expédier Torres sur Terre comme preuve que Sedge vendait du faux Marstech.

Ucharima hocha la tête. Son regard se perdit loin au-dessus de ses genoux.

— C'est comme ça que Pablo me l'a expliqué, ouais.

— Il t'a expliqué aussi comment Hidalgo s'y était pris ? Pour pirater la loterie ?

— Non.

— Et Hidalgo ? Il t'en a parlé ?

Sourire méprisant.

— Pas une seconde, mec. Pour lui, j'étais juste un cul. Un peu de barbarie des Uplands pour le beau héros terrien.

— Tu les accumules, on dirait.

— T'es sur la liste, rétorqua-t-elle avec un rictus.

— Une preuve de plus. Mais revenons-en à cette fameuse nuit dans le domaine Gingrich. Tu vas pas me dire que Pablo et toi, vous êtes allés là-bas juste pour baiser. C'était le même entrepôt qu'il avait cambriolé avec Farrant ? (Un autre hochement de tête, très sec. On approchait du but.) C'était quoi, le plan ?

— Le *plan* ? lança-t-elle d'un ton amer. Allauca l'avait envoyé chier, mais elle avait surtout gardé l'échantillon. Alors il voulait en récupérer un autre et se barrer ailleurs dans la Vallée pour trouver quelqu'un prêt à l'écouter.

— *Et Hidalgo est arrivé.*

— Et Hidalgo est arrivé ?

Ucharima tressaillit.

— Comment tu sais ça ?

Comment 'Ris le savait m'échappait un peu. Sans doute un mélange d'analyse comportementale et de sous-routines prédictives. Mille mercis à la tech BV. Je n'avais plus qu'à pousser mon avantage.

— Nina, ça se voit comme le nez au milieu de la figure. C'est toi qui lui as demandé de venir ?

— Je... non. Non. (Elle secoua plusieurs fois la tête.) Il m'avait contactée avant. Pour me dire qu'il était inquiet pour Pablo et qu'il voulait une dernière chance de lui parler. Alors...

— Alors t'as arrangé le coup.

— Hidalgo voulait juste causer. (Un fond de désespoir dans sa voix.) Pablo comptait entrer par le toit. Il avait récupéré des outils chez Havel. Hidalgo est arrivé en retard, Pablo avait déjà commencé à grimper. Donc il l'a suivi.

— Et il l'a buté.

— C'était un accident. Il m'a juré que c'était un accident. J'entendais leurs voix ; ils se disputaient. Pablo a glissé. Il est tombé.

Elle se perdit à nouveau dans ses souvenirs. Je l'y laissai quelques secondes, le temps d'étudier les possibilités. L'histoire paraissait assez conne pour être vraie, surtout dans les Uplands. Or c'était le genre d'intuition auquel j'avais appris à faire confiance au long de mes quatorze années d'exil.

— Ça devait faire bizarre, dis-je d'un air détaché. Non seulement la preuve vivante d'Hidalgo n'était plus en vie, mais elle était carrément explosée par terre.

— Va te faire foutre, Terrien.

— Grâce à toi, c'est déjà fait. À présent, où est le corps ? Je suppose qu'Hidalgo l'a planqué quelque part.

Elle secoua la tête, déglutit avec difficulté.

— Il l'a balancé dans un égout. Pour éviter qu'on le trouve.

— Tu veux vraiment me faire croire ça ? Le cadavre de Pablo avait les preuves sur Chasma Corriente 19 inscrites en lui au niveau cellulaire, et Hidalgo l'aurait juste *dissous* ? Me prends pas pour un con, Nina. Où est le corps ?

— C'est *vrai*, putain ! (Elle clignait des yeux, très vite.) Il a dit que le corps servait à rien. Je sais pas pourquoi. Mais il avait besoin de Pablo vivant. (Elle me jeta un regard mouillé de larmes.) C'est ce qu'il a dit. Alors vas-y, bute-moi si tu veux, connard, mais ça changera rien à l'affaire. Pablo n'est *plus là*.

Je restai silencieux. Nina Ucharima renifla un bon coup, s'essuya les yeux du dos de la main. Puis croisa de nouveau mon regard.

— C'est comme ça que ça s'est passé, dit-elle d'une voix ténue.

— D'accord, soupirai-je. Donc Hidalgo et son équipe ont nettoyé le site, ils se sont débarrassés du corps, après quoi tu t'es défoncée et t'es rentrée chez toi avec une belle histoire pour te couvrir. Parce que sans ça, Havel, puis Decatur, puis Allauca auraient découvert que t'avais couché avec Hidalgo. Le tout débouchant sur un interrogatoire qui t'aurait pas fait que du bien, je me trompe ?

Ucharima ne daigna même pas répondre.

— OK, repris-je. J'ai une bonne nouvelle pour toi, Nina : je m'en tape. J'en ai rien à foutre de cette merde. Je bosse ni pour Decatur ni pour un caïd

quelconque de ce côté-ci de l'Entaille. Je veux juste choper Hidalgo. Tu me le balances et je me casse aussi sec.

Son menton se posa doucement sur ses genoux. Elle serra les dents, parla malgré tout :

— Et si je veux pas ?

— Alors je raconte à Decatur qu'il a une taupe dans la maison. Il te fera cracher la même info, mais dans la douleur.

— Deck ferait pas ça.

— Il aura pas trop le choix, Nina. Havel et Allauca sont peut-être rayés de la carte, mais leur jolie machine municipale ne va pas s'arrêter pour autant. J'ai entendu dire qu'Ireni Allauca débarquait de Bradbury pour prendre les choses en main à la place de sa sœur. Avec quelques gorilles des *familias andinas* pour faire bonne mesure. Tout ce beau monde va vite se mettre à chercher des réponses. Et un coupable.

Le regard d'Ucharima partit une nouvelle fois au loin, par-delà la table derrière laquelle Pâlichon se vidait de son sang.

— Par la Pachamama, lâcha-t-elle soudain. Quel foutu bordel !

— Je te le fais pas dire.

Quelque chose semblait monter en elle, assez proche de la colère pour que 'Ris me le signale au coin de l'œil.

— Les gars dans ton genre, dit-elle lentement. Les gars de la Terre. Vous débarquez là, vous crachez sur la Vallée, vous vous sentez supérieurs. Vous nous déplacez comme des pièces sur un échiquier. Vous *jouez* avec nous. Et quand une pièce fait pas le mouvement prévu, des gens comme Pablo le paient au prix fort. Tout ça pour quoi ? Pour le total en bas d'un bilan de LINCOLN ? Pour la valeur ajoutée du Marstech ?

— Hidalgo te l'a pas dit, alors ?

— Il m'a pas dit quoi ?

Le HK ne me serait plus utile. Je le relevai, l'appuyai contre mon épaule tout en faisant signe à Ucharima de descendre de son perchoir. Elle se remit sur ses pieds d'un air méfiant, sans quitter le flingue des yeux.

— Il m'a pas dit quoi ? répéta-t-elle.

— Ce qu'il venait vraiment foutre ici.

## Chapitre 42

Ce n'était qu'un maillon dans la chaîne de déboires et de dégâts que j'essayais de démêler depuis ma sortie de la salle d'opération à Shade's Edge, mais c'était un sacré gros maillon.

Qui semblait en mesure de coûter la vie à Hannu Holmstrom.

J'avais vérifié mes appels dès mon réveil, n'avais rien trouvé, ni dieu bouc ni personne. À ce moment-là, je n'y avais guère prêté attention. La base des marshals était isolée des communications extérieures et, juste avant, Allauca m'avait enterré dans une ancienne chambre de torture secrète. Donc Holmstrom n'aurait pas pu me joindre, même dans l'hypothèse improbable où il se serait remis de ses efforts plus tôt que prévu. De plus, l'envie de mes cellules de *chauffer* était entrée en guerre contre les anesthésiants déversés par les toubibs de Sakarian, ce qui me valait une migraine carabinée.

Plus tard ce jour-là, lesdits toubibs ôtèrent le plâtre de ma jambe. Je parvins à aller faire un tour en ville avec l'aide de quelques analgésiques. Sakarian n'était pas chaud, mais notre trêve tenait le coup et il ne comptait pas gaspiller son énergie pour ça. À la place, il décida de me fournir une escorte.

— Prenez ce manteau de service, dit-il en me le lançant. Gardez le col relevé et restez près de Tamang. Vu le nombre de marshals qui traînent en ville, personne ne devrait vous prêter attention. Dans le cas contraire, Tamang, vous me le ramenez ici au triple galop.

— Pas de problème, chef. Les gens ne verront que le manteau et l'absence de lorgnon. C'est pas comme si notre nettoyeur était célèbre par ici. Son heure de gloire est passée.

Pas faux. La mort de Raquel Allauca faisait encore les gros titres locaux, mais mon nom était vite passé au second plan, comme celui de n'importe quel petit truand pris dans un coup trop gros pour lui. L'opinion publique s'était intéressée à ma gueule pendant deux jours, avant que je redevienne un simple nom en marge de l'action principale. Et ça, c'était au niveau local. Dans les médias tournant sur l'ensemble de la Vallée, l'histoire

d'Allauca était déjà reléguée en queue de peloton, derrière les derniers développements de l'audit, les codages innovants de Bradbury et l'annonce que Sundry Charms – pauvre petit biquet – était encore trop secoué par la décantation pour tenter la paroi 101.

Personne n'en avait rien à foutre de moi.

Tamang me fit monter dans un rover de service afin de parcourir les cinq pâtés de maisons nous séparant du centre-ville de Shade's Edge, après quoi il me guida dans les couloirs plus ou moins achevés d'un centre commercial, prétendument pour tester ma jambe réparée et mes lentilles internes.

— Prenez votre temps, suggéra le marshal. Je suis là.

Il s'éloigna de quelques pas pour jeter un coup d'œil à une expo d'art sponsorisée coincée entre deux magasins vides.

— *On est propres, alors ?* subvocalisai-je.

— *Oui, si j'en crois mes routines d'autoévaluation. Lesquelles sont des protocoles installés à un niveau profond. Si les marshals m'ont placé un mouchard de localisation, c'est dans le système de base, ce qui me paraît improbable vu les heures de chirurgie nécessaires.*

— *On s'en contentera. Et pour les appels ?*

— *Trois appels ces dernières soixante-douze heures, tous avec message : votre bien-aimée voisine, une certaine Tessa Arcane, et Sebastian Luppi.*

Je fronçai les sourcils.

— *Rien de Holmstrom ?*

— *M'avez-vous entendue citer son nom ?*

— *D'accord, d'accord. (Peut-être avait-il cherché à me joindre pendant que j'étais chez les marshals ou dans le cachot d'Allauca. N'obtenant aucune réponse, il avait décidé prudemment d'attendre que je refasse surface.) On verra les messages plus tard. Appelle-moi Holmstrom. Réveille-le s'il le faut. Les deux dernières nuits ont dû être longues au club.*

J'attendis quelques instants, mais n'obtins en retour qu'un silence mortuaire. Mes sourcils froncés laissèrent place au visage impassible du guerrier pris d'une sale prémonition.

— *Appel rejeté. La ligne est signalée invalide.*

— *Impossible. Passe en force.*

Cette fois, ça prit moins d'une seconde. La connexion s'ouvrit sur un cri strident qui me rappela aussitôt celui des sirènes dans la salle où j'avais tué

Allauca. Le volume atteignit des proportions assourdissantes, puis disparut d'un coup lorsque Osiris rompit le lien.

— *C'était une alerte de contamination*, crut-elle bon de préciser.

— *Tout à fait.*

Je parcourus du regard l'intérieur du centre commercial et la poignée de silhouettes floues qui s'y déplaçait. Un étrange vernis recouvrait le décor à cause de mon nouveau système dont les outils cherchaient à comprendre ce que j'observais et pourquoi. Le manque d'habitude me faisait mal aux yeux. Quant à mon estomac, il commençait à se nouer. Les mots de Holmstrom me revinrent en mémoire :

« *Mais à la seconde où j'ai voulu m'occuper de ta copine, Madekwe, les alarmes ont sonné si fort qu'elles ont dû réveiller la Pachamama. Là, je te parle de sacrées contre-mesures, mon pote. J'ai bien failli me faire enculer comme par la bite de Supay le jour du Jugement dernier.* »

Pourtant, il y était retourné.

À ma demande.

« *Regarde-moi ça, Tess. Le nettoyeur en personne.* »

Le nom me sortit de mon étrange torpeur.

Tess.

— *'Ris, passe-moi le message de Tessa Arcane.*

Au *Club Double Six*, la voix de la serveuse avait respiré la politesse. Là, elle vibrait de colère :

« Écoutez-moi bien, espèce de connard. Je sais pas ce que vous avez demandé à Hannu, mais il est là-haut, plongé dans un putain de coma. Alors vous me rappelez tout de suite. »

Le message datait de trois jours. Je serrai les dents. Et rappelai. La sonnerie retentit un bon moment avant que Tessa Arcane réponde d'une voix rauque, hésitante. La voix de quelqu'un qui avait beaucoup pleuré.

— C'est vous ? murmura-t-elle. Mais vous... vous êtes mort...

— Je récupère vite. Qu'est-ce qui s'est passé avec Hannu ?

— Je... J'en sais rien, merde ! Je suis arrivée mardi matin et je l'ai trouvé là-haut, effondré par terre. Dans le coma. Tous ses systèmes bousillés.

— Il est toujours vivant ?

— Oui, mais... (Elle faillit éclater en sanglots. Se reprit juste à temps.) J'ai appelé des gars qui bossent parfois avec lui. Ils lui ont injecté des trucs ; ils l'ont mis sous perfusion. Mais ils disent que ses capacités de traitement sont bloquées à tous les niveaux. Comme un vaisseau avec une

brèche dans la coque qui réagirait en fermant toutes les écoutilles. Quelque chose le consume de l'intérieur.

— C'est une fièvre due à des contre-mesures virales. Il faut...

— Je *sais* ce qu'il faut faire. Hannu et moi, on en a vu d'autres. (Elle renifla bruyamment pour contenir ses larmes.) On l'a recouvert de glace dans la capsule récupérée de l'épave de l'*Extase aérienne*. Ça change rien. Son état est stable mais ne s'améliore pas. Il reste là et... et... ça fait trois jours et *il ne revient pas*. (Sa voix se bloqua, prête à s'étouffer.) Qu'est-ce que vous lui avez demandé, putain ?

— Tess, écoutez...

— Non, c'est vous qui allez m'écouter, monsieur l'enculé de Terrien. (La colère reprenait peu à peu le dessus.) Hannu bossait pour vous, alors je veux croire que vous pouvez encore l'aider à s'en sortir. Quand je l'ai trouvé, j'ai vu qu'il s'était ouvert le cuir chevelu avec un tournevis. Il avait retourné tout son matos pour le dénicher. Avec le sang qui coulait, il a écrit deux mots par terre. Pas plus. Moi j'y comprends rien, alors soit c'est un message pour vous, soit c'est un délire de synapses grillées et on l'a dans le cul.

Je serrai les mâchoires. Je *chauffais*, avide d'identifier une cible, avide de tuer.

— Ça disait quoi ?

— « Code Navy », annonça-t-elle. Vous y pigez quelque chose ?

Je fis défiler les deux autres messages, même si je ne les écoutais qu'à moitié. Une bonne partie de mon cerveau restait coincée sur deux mots.

Code Navy.

« Salut, nettoyeur. C'est la voisine. Je crois que tu me manques. Si t'as deux secondes, tu me rappelles, OK ? Sinon, ouais, les flics sont revenus. J'ai dû témoigner sur ce qui s'était passé dans la rue. Cette femme, là, le lieutenant de la criminelle, c'est une vraie salope. À mon avis, ou tu lui plais ou t'as vraiment fait un sale coup. En tout cas elle te cherche. Tu ferais mieux de pas trop te montrer quand tu reviendras en ville. Voilà, c'est tout. Comme dit la chanson, "j'aspire" à tes douces pensées, nettoyeur... Allez, rappelle-moi. »

Code. Navy.

« Veil ? C'est Luppi. Évidemment. Vous êtes où, bordel ? J'ai attendu toute la nuit dans ce foutu bar. Je sais qu'on doit éviter les contacts



électroniques, mais là ça urge. Je suis allé chez Sedge Systems et vous croirez jamais ce que j'y ai déniché. Ce gorille, Chand... »

Mais je n'écoutais déjà plus.

Code Navy.

Si quelqu'un était capable de reconnaître du code Navy quand il s'en prenait dans la gueule, c'était bien Hannu Holmstrom, ancien pilote de dreadnought privé, ancien soldat des champs de bataille informatiques. À la barre de l'*Extase aérienne II*, il patageait là-dedans du matin au soir. La moitié de son boulot consistait à repousser les attaques virtuelles.

Putain de code Navy.

Qui possédait les ressources et le savoir-faire pour sortir de nulle part un missile spatial avec le seul but d'éliminer une variable gênante ?

Qui était capable de neutraliser une équipe de sécurité niveau platine dans un lieu public et de filer sans une égratignure ?

Qui pouvait se planquer pendant des années dans la Vallée sans se faire prendre ? se financer sur l'argent sale et attendre, encore et encore, aussi longtemps que la mission l'exigeait ? Le tout avec une stratégie de fuite fondée sur le piratage de la loterie ?

Les Forces spéciales. Les commandos infiltrés de la Navy.

Pas étonnant qu'Hidalgo ait ridiculisé Decatur et son enquête minable. Pas étonnant qu'il ait pu pénétrer si facilement chez Sedge Systems. La Navy jouait à la guerre dans tout le plan de l'écliptique, s'amusant à renverser tel ou tel gouvernement local. Et les Forces spéciales représentaient leur lame monofil, celle qui vous avait déjà tué avant que la première goutte de sang jaillisse.

La voix sèche de Douce résonna soudain dans ma tête :

*« Une directive est en place pour toutes les troupes présentes dans la zone du cratère. Avec ordre de mettre fin au marché noir par tous les moyens nécessaires. Les soldats impliqués passent en cour martiale et sont fusillés. »*

*— On se croirait en temps de guerre.*

*— Disons que c'est au moins... de la gestion de crise. Ladite crise n'étant pas forcément une guerre, mais un événement tout aussi grave, oui. »*

Hellas était au courant. Peut-être pas dans les détails, mais leurs données d'espionnage avaient fourni l'idée générale, après quoi les logiciels

d'analyse prédictive s'étaient chargés du reste, suggérant les mesures locales appropriées.

Pas une guerre, en effet. Mais quelque chose d'à peu près aussi réjouissant pour les citoyens de la Vallée.

Cette fois, la putain de Navy passait vraiment à l'attaque.

La matérialisation des pires craintes des rocheux. Un retour fracassant de tous les mauvais choix jamais faits.

Le cauchemar de Kathleen Okombi s'extrayant de la tombe avec un grand sourire sur son crâne décharné.

Ucharima en resta bouche bée. Plus encore qu'une demi-heure auparavant, lorsqu'elle m'avait vu surgir chez elle, revenu d'entre les morts, et abattre son garde du corps d'une cartouche de HK.

— Un *coup d'État* ?

— Ouais, ça y ressemble. Je t'avais bien dit que tu les accumulais...

— Mais... (Elle avait fini par s'asseoir à la table, dos au cadavre de Greg. Elle se frotta les yeux avec le talon des mains, comme pour s'enfoncer l'information dans la tête.) Le Comité de supervision. Il fait son putain d'*audit*, Veil. Il a pas besoin de la Navy pour prendre le pouvoir : les flics sont déjà à ses ordres.

— Je pense pas que LINCOLN soit au courant.

— Comment ce serait possible ? Ils... Ils *possèdent* tout. Ils *contrôlent* tout.

— C'est pas si simple, Nina. Les gens de LINCOLN sont des commerciaux. Ils s'en tiennent à ce qu'ils savent et aiment faire : amasser du pognon, créer de nouveaux marchés interplanétaires, mener l'expansion humaine dans l'espace. Ils ne prétendent pas former un gouvernement, faute des compétences nécessaires. Et parce que ça ne serait même pas une activité rentable. Ils travaillent *avec* les gouvernements pour préserver leur modèle. Le Comité de supervision, c'est leur tête de pont, le chien de berger qui leur permet de garder le troupeau en ordre.

— Le chien de berger ? C'est un de ces foutus hybrides qu'on peut voir à *Ares Animalia* ?

Je poussai un gros soupir.

— On s'en fout. Le truc, c'est que le gouvernement de la Terre possède plusieurs chiens, mais qu'ils n'obéissent pas tous quand on les appelle. Ici, la Navy est bien loin de sa niche ; les autorités terriennes n'ont pas la

capacité – voire l’envie – d’intervenir à court terme. Ce genre d’histoire vit sur son propre élan. J’ai déjà vu ça.

— Donc c’est tout ? (La colère brillait dans son regard.) On reste assis et on laisse la Terre nous marcher dessus ?

— J’espère que non. (Ne surtout pas reprendre ce « on » malsain.) Si la Navy prend le contrôle de l’Entaille, ça donnera juste des maux de tête à LINCOLN et aux grosses boîtes. Personne ne développe des marchés durables quand les rues flambent : le pognon a trop peur. Voilà pourquoi on a peut-être encore une chance d’arrêter la machine. Mais pour ça, j’ai besoin que tu me donnes Hidalgo. Tout de suite. Alors, il est où ?

Ucharima dégaina son sourire méprisant.

— Qu’est-ce que j’en sais ? Tu crois que je lui ai attaché un fil à la bite, que je peux le faire venir quand je veux ? J’ai vu Hidalgo deux fois depuis la mort de Pablo. Les deux fois, moins d’une heure. Et j’ai parlé à ses hommes à peine plus souvent. Le reste du temps – depuis dix-huit mois –, je serre les fesses en priant pour qu’il se fasse pas choper et qu’il crache pas tout aux gorilles d’Allauca. (Elle désigna par-dessus son épaule le corps tordu de Pâlichon.) Tu veux Hidalgo ? C’est con, parce que t’as buté la seule personne ici qui savait peut-être où le trouver.

Je baissai les yeux vers le cadavre. Une idée jaillit dans mon esprit, telle une bougie illuminant soudain la pièce mal éclairée.

— Ouais. D’un autre côté...

## Chapitre 43

— Comment savez-vous qu’il viendra ?

Question de Sakarian, alors que l’opération était déjà en cours, qu’on venait juste de se planquer dans les ombres.

— J’en sais rien. (Combien de fois le lui avais-je répété ?) Vous avez une meilleure idée ?

Silence sur le canal. Un vent glacé s’engouffra dans l’allée donnant accès à l’immeuble d’Ucharima. Je relevai mon col, me collai au mur du balcon. Mes mains et mon visage étaient gelés non seulement par le vent, mais aussi par la crème antiscan avec laquelle tout le monde s’était barbouillé avant le déploiement. Au-dessus de nos têtes, le faible espace entre les immeubles laissait voir une Lamina parcourue d’étincelles vertes et dorées, comme si on la frottait avec un gigantesque outil abrasif. Le phénomène s’accompagnait d’un étrange sifflement qui répondait à celui du vent. J’entendis Sakarian se racler la gorge.

— J’aurais préféré ne pas devoir faire confiance à cette pouffiasse, grogna-t-il.

— Moi, j’aurais préféré ne pas devoir *vous* faire confiance. Mais on prend ce qu’on a sous la main. Elle l’a appelé. C’est en route.

— Elle a retourné sa veste un peu facilement, non ?

— Pas le choix. Soit elle coopérait soit je la balançais à Decatur et aux *familias*. Vous auriez fait quoi à sa place ?

— C’est quand même bien aléatoire, ce bordel, marmonna Sakarian.

D’après les infos en sa possession, le préfet avait parfaitement raison. Mais il ne savait pas tout. Il ignorait entre autres – car je m’étais bien gardé de le lui dire – ce qui avait réellement retourné Nina Ucharima : la connexion entre Hidalgo et la Navy, l’approche d’un éventuel coup d’État. De toutes les trahisons subies par cette fille durant sa chienne de vie dans les Uplands, celle-ci lui apparaissait comme la pire.

Le patriotisme se logeait parfois dans des endroits surprenants.

Ça faisait partie de tout ce que je n’éprouvais pas le besoin de révéler à notre cher préfet.

— Une petite question, en attendant. Sedge Systems a déjà été inquiété pour du faux Marstech ? Les marshals enquêtaient sur la boîte quand vous y étiez encore ?

— Pas que je sache. Pourquoi ?

Je repensais au message de Luppi et à la conversation que nous avions eue plus tard dans la journée. Il avait réussi à échapper au courroux des dirigeants de Cradle City. Malgré dix ans loin du vrai journalisme, il savait encore passer entre les gouttes. C'était pas le moment de le griller. Je choisis donc mes mots avec soin :

— Je me demande juste, à propos de Chand...

— Vous vous demandez quoi ? assena Sakarian.

— Ce qu'il savait exactement. Sedge l'employait au cas par cas, il faisait pas vraiment partie de la boîte. Mais d'après Decatur, il avait des liens avec l'équipe municipale. Ce qui a sans doute permis à Allauca de le choper tout de suite quand elle a su que je le cherchais. Elle l'a appelé, il a cru que c'était pour une sorte de débriefing, sauf qu'elle voulait en fait colmater la brèche de Chasma Corriente. Elle savait que je l'aurais trouvé et qu'il aurait parlé.

— Elle aurait aussi pu vous tuer à la place.

— Plus difficile.

— OK, grommela Sakarian. *Ne réveillez pas le nettoyeur*. J'avais oublié que vous vous étiez sorti tout seul du merdier avant de venir nous rendre visite à Shade's Edge de votre propre chef.

— La différence, répondis-je calmement, c'est que j'étais une variable *inconnue*. Allauca n'avait rien pour me piéger facilement. Elle ignorait si elle pouvait m'acheter, si oui à quel prix, et surtout elle ignorait de quel soutien je disposais à Bradbury. Mieux valait éliminer Chand, en s'arrangeant pour m'associer au meurtre et me tenir ensuite par les couilles, ou carrément me faire porter le chapeau. D'ailleurs je crois qu'elle aurait fini par me buter plus tard, par précaution. Comme n'importe qui s'approchant trop de cette affaire.

— Une réaction un peu extrême pour quelqu'un qui tente depuis cinq ans de faire oublier son passé, non ?

— Elle a paniqué.

— C'est votre pouvoir magique, Veil ?

Là encore, j'évitai de relever le gant.

— En fait, c’est difficile de l’en blâmer. Si l’info sort, Sedge va crever la gueule ouverte. Falsification de Marstech, ça fait pas beau sur un dépliant publicitaire. Surtout venant d’une boîte historique. L’une de celles censées symboliser l’esprit de Mars. En plus, on parle de produits représentant un pourcentage à deux chiffres des revenus de la planète. Les conséquences seraient terribles : fuite des investisseurs, le mariner qui dégringole, toute l’économie de la Vallée qui s’effondre. Après, je vous parle même pas de ce que feraient les autorités pour tenter d’inverser la tendance. Mulholland...

— Contact visuel, annonça Tamang sur le canal commun. Rover dernier cri à l’approche. On dirait une Tesla ou une Gurung-Mithra. À deux pâtés de maisons.

— Très bien, lança Sakarian. Snipers, acquisition de cible. Les autres, silence radio. On reste à couvert. Et on les emballe vite fait bien fait.

Je sentis du soulagement dans sa voix. Fini de discuter, il pouvait enfin passer à l’action. Un sourire complice se dessina sur mes lèvres. L’élan de la mission submergeait tout, comme une drogue. J’entendis les snipers valider l’acquisition de cible sur le rover. Mon rythme cardiaque monta d’un cran même si je me trouvais de l’autre côté de l’immeuble.

— Véhicule à l’arrêt. (Tamang donnait l’impression de mâcher du chewing-gum.) Un pâté de maisons en arrière, chef.

— Restez tranquilles.

— Deux personnes, dit un sniper. Un homme, une femme. Cibles acquises.

Ses collègues acquiescèrent en écho.

— Ils se soutiennent l’un l’autre, ricana soudain Tamang. Je crois qu’ils sont shootés.

La tension retomba aussitôt sur le canal. Je me revis lors de ma première visite dans le coin, défoncé au THC, bras dessus bras dessous avec Ucharima. Moins de deux semaines s’étaient écoulées depuis, mais ça ressemblait déjà à une autre vie. Comme si quelque chose s’était brisé en moi avant de se reconfigurer différemment.

— Ils entrent, décrivit Tamang. Le rover démarre. Recule.

*Choper Hidalgo, pensai-je pour me concentrer. Lui reprendre Madekwe. La ramener à Gaskell. Faire le boulot, rien d’autre.*

*Rentrer sur Terre.*

La perspective me parut soudain incroyablement proche.

— Véhicule hors de vue, dit Tamang. C’est pas pour ce coup-ci, les gars.

Le canal s'emplit de divers grognements. Difficile de donner tort aux marshals : je me sentais volé de ce combat soudain évaporé. Le préfet leur ordonna de se calmer. Le silence revint, hormis les sifflements du vent et de la Lamina.

— Sakarian ?

— Quoi encore ?

— À propos de Chand...

Je l'entendis soupirer.

— Je croyais qu'on en était arrivés à Mulholland.

— Ouais, c'est vrai. Notre estimé gouverneur lâche beaucoup de lest aux régions ; tant que le fric rentre dans les caisses, elles peuvent faire à peu près ce qu'elles veulent. Sauf qu'avec une affaire pareille... Je le vois déjà débarquer ici et nous tomber dessus comme Supay en personne. Les gars du Parti de la prospérité colmateront les brèches de leur côté, feront le ménage comme en 95, quand LINCOLN a abandonné l'audit. Arrestations, disparitions, procès truqués, charniers ici et là. Le grand jeu, quoi.

— Rien de ce genre n'a jamais pu être prouvé, Veil. Pas une seule piste solide vers un membre du Parti de la prospérité. Ce sont les gangs qui ont fait le boulot.

— C'est ça. Et dans deux secondes, vous allez me vendre une carte-mère fossile datant des premières civilisations martiennes. Vous foutez pas de ma gueule, Sakarian. On sait tous que c'est venu d'en haut, et Allauca était sans doute au plus près de l'action. Elle a très bien pigé ce que le scandale Sedge risquait de déclencher. Elle croyait avoir réglé le problème avec Torres, jusqu'à ce que je débarque avec mes questions. À mon avis, elle a dû se chier dessus. Avant de se mettre en tête de régler le problème à nouveau.

Sakarian demeura silencieux quelques instants.

— OK. Mais je ne vois pas pourquoi vous vous préoccupez encore de Chand. Selon votre propre analyse, je dirais que c'est juste une victime collatérale.

— Probablement. Mais ça me travaille, cette histoire de consultant indépendant. Chand bossait dans toute l'Entaille ; s'il était un minimum compétent, il devait avoir un joli réseau en dehors de Sedge et Allauca. (Je marquai une pause avant de lâcher la question vers laquelle je tendais.) On n'aurait pas loupé quelque chose ? Un prolongement qui nous échappe encore ? Vous êtes sûr de n'avoir jamais vu passer un dossier sur lui ?

— Je vous ai déjà dit que je n'avais rien sur Sedge Systems.

Je hochai la tête pour moi-même, l'air sombre.

— Je parlais pas de Sedge. Mais d'autres dossiers. Pas forcément connectés à première vue.

— Ça ne me dit rien non plus. Pour ce que je me rappelle. (Nouveau soupir. Lassitude perceptible à travers les ondes.) J'ai été marshal pendant huit ans, Veil. Ça fait beaucoup de dossiers. Beaucoup de connards me sont passés entre les mains.

Je jetai un coup d'œil dans l'allée, à l'affût du moindre mouvement. Impossible d'apercevoir les autres marshals, alors qu'il y en avait pourtant une bonne poignée par ici, et autant de l'autre côté, avec Tamang. Sakarian avait rameuté autant d'hommes que possible sans alerter les flics de Cradle City de notre intrusion sur leur territoire.

— C'est pas les connards qui manquent, acquiesçai-je.

*« Je suis allé chez Sedge Systems et vous croirez jamais ce que j'y ai déniché. Ce gorille, Chand... »*

Un léger frisson me parcourut. Je vérifiai mes armes.

— Vous avez averti Astrid Gaskell ? repris-je.

— Non. Comme vous me l'avez fait remarquer à maintes reprises depuis la semaine dernière, le Comité de supervision joue son propre jeu. Donc je ne me presse pas de leur dévoiler nos cartes.

— C'est très 4Rock4 comme attitude. La coopération est plus rugueuse que prévu ?

— On parle de la Terre, Veil. On peut se serrer la main et se faire de grands sourires, mais au final ces gens-là ne sont que des salopards ignorants, comme tous ceux qui viennent nous vanter les mérites de la Belle-Mère.

Le canal transmet quelques ricanements étouffés. Je n'apercevais toujours personne.

— Sans vouloir vous offenser, ajouta Sakarian.

— Vous inquiétez pas. C'est pas mon...

Sifflement impatient sur la ligne.

— Véhicule à l'approche, annonça un marshal. Un tout-terrain. Par l'allée de derrière.

— Donc de mon côté. N'est-ce pas, monsieur le préfet ?

Court silence, puis Sakarian répondit avec l'enthousiasme d'un cadavre :

— Exact. Veil a la priorité. Suivez ses ordres.

— Merci. Snipers, tenez-vous prêts.



La tension remonta à vive allure. Le rover pénétra dans l'allée : un modèle classique, conçu pour les terrains difficiles, avec une allure évoquant l'époque de la colonisation. La raison même pour laquelle on parlait encore de « rovers » alors que la plupart des véhicules martiens n'en étaient plus depuis longtemps. Mes lentilles internes analysèrent l'engin, le couvrant de données colorées tel un feu d'artifice le soir de la fête de Luthra.

— *Land Rover Viking, troisième génération, m'apprit 'Ris. Carrosserie niveau platine, pressurisation, blindage. Possiblement un surplus des forces de sécurité. Vingt ans d'âge au minimum. Recherche du numéro de véhicule.*

— *Pas la peine. Cherche plutôt les points faibles.*

— *En cours.*

— Quelqu'un de chez nous ? demanda un sniper qui avait suivi le même raisonnement.

— Pas avec cette déco, rétorqua l'un de ses collègues.

Le Land Rover s'arrêta. La portière s'ouvrit. Des silhouettes en jaillirent avec des gestes précis, efficaces. Mes nerfs hurlaient leur besoin d'action.

*On y est. C'est la Navy.*

— Cette fois, c'est la bonne, lançai-je sur le canal commun.

— Trois personnes, déclara un sniper d'une voix tendue. Deux hommes, une femme. L'analyse spectrale révèle la présence d'armes cachées. Ils vont entrer.

Je passai la tête par-dessus le rebord du balcon. Ils portaient des habits sombres, discrets, mais assez larges pour dissimuler quantité de matos. Ils scrutaient l'accès arrière de l'immeuble d'Ucharima comme s'ils craignaient d'y trouver le Rôdeur de Tharsis. Un pur déploiement d'assaut.

Les deux hommes portaient de gros lorgnons qui les rendaient presque identiques. La femme qui se tenait entre eux n'en portait pas...

Un déclic glacé résonna dans mon crâne.

C'était Madison Madekwe.

## Chapitre 44

Le choc me pétrifia. Une main froide se referma sur mon cœur et mon estomac. Je dus exercer un effort conscient pour rompre la paralysie.

*Bouge-toi, nettoyeur !*

Quitter le balcon, rentrer dans le salon d'Ucharima. Vérifier le HK : sûreté ôtée, chargeur plein. J'ignorais totalement ce que j'allais faire. Ucharima était vautrée sur un gros pouf, les mains menottées devant elle, bâillon soudé aux enzymes sur la bouche. Un marshal se tenait assis trois mètres plus loin, PIE en main. Les deux levèrent les yeux vers moi.

Je hochai sèchement la tête puis les dépassai. La porte de l'appartement. Le palier. Je captai aussitôt des bruits de pas prudents, dix volées de marches plus bas.

Je m'engageai dans l'escalier. Sans chercher à dissimuler mon approche. Juste un locataire quelconque s'apprêtant à sortir pour la soirée.

— *Systèmes critiques*, subvocalisai-je.

— *Lancés. Mais votre stratégie m'échappe...*

— *Pas grave.*

Un étage plus bas, les portes des appartements réquisitionnés s'entrouvrirent sur ma gauche et sur ma droite. Silhouettes noires accroupies. Reflets de lorgnons, d'armes dressées. Je leur fis signe de se taire et de rentrer.

Dans l'escalier, les bruits de pas s'étaient arrêtés. Les trois assaillants m'avaient entendu arriver ; ils hésitaient sur la conduite à tenir.

Un peu plus tôt, ils avaient reçu un appel paniqué d'Ucharima, bredouillant à propos d'une attaque éclair qui avait laissé Pâlichon – Greg – sur le carreau. Une attaque menée par des hommes masqués qui lui avaient ensuite ordonné de rester loin des affaires de Blond Vaisutis. Les amis de Pâlichon avaient sans doute essayé de le joindre. Sans succès, évidemment. Si le lorgnon de ce brave Greg disposait de bons protocoles de santé, ceux-ci avaient même dû enregistrer son décès lorsque mon tir lui avait explosé la poitrine. Donc *quelque chose* allait vraiment mal. Et l'apparition soudaine de Blond Vaisutis dans l'équation ne risquait pas de la simplifier.

Certains savaient – croyaient savoir – que j’étais mort, mais ils savaient aussi pour qui j’avais travaillé. Je comptais bien provoquer une réaction en alimentant la paranoïa d’Hidalgo, laquelle s’était forcément développée en six années de planque solitaire sur Mars. En gros, si Ucharima était dans le viseur, lui aussi, or il ne pouvait pas se le permettre.

Difficile de trouver mieux pour foutre la merde à court terme. Ça avait d’ailleurs marché comme sur des roulettes. Sauf que l’apparition de Madison Madekwe jetait au panier toutes mes hypothèses de travail.

Je tournai à l’angle débouchant sur le palier du premier étage. Mes trois cibles se tenaient immobiles, dans l’expectative. Je descendis les marches sans ralentir une seconde.

— Bonsoir, messieurs. Madame.

Grand sourire sur mon visage pour contrer l’effet des marques sombres de la crème antiscan. Le HK patientait dans les replis de mon manteau de marshal.

Il suffisait qu’ils hésitent un ou deux battements de cœur supplémentaires...

Madekwe m’identifia malgré la crème. En resta bouche bée. Elle n’avait pas sorti d’arme et il était déjà trop tard. Les deux autres se trouvaient devant elle, avec de vilaines carabines FN Herstal déjà extraites de leurs manteaux. Pas le genre de flingue qu’on aimait voir arriver à l’horizontale. Levant le HK, je tirai une cartouche antipersonnel sur chacun d’eux, en succession rapide. Les détonations se mêlèrent en une seule explosion grave qui résonna dans la cage d’escalier. Touchés à la poitrine, les deux hommes s’affaissèrent comme des machines débranchées, puis dévalèrent la volée de marches pour atterrir, membres emmêlés, sur le palier de mi-étage. Accompagnés par le fracas métallique de leurs armes.

L’instant s’étira jusqu’à rompre.

— Coups de feu, annonça quelqu’un sur le canal de communication.

— Sous contrôle, rétorquai-je. Restez tranquilles.

— Veil ?

Madekwe me regardait comme si je venais de lui foutre une baffe. Elle avait changé de coiffure. Cheveux tirés en arrière, tresses plaquées sur la tête. Elle avait aussi viré le joli lorgnon de frimeuse. Ça lui faisait un visage plus large. Plus dur.

J’éteignis mon micro de gorge d’un coup de menton pour exclure les marshals de la conversation.

— Il reste quelqu'un dans la bagnole ?

— Vous êtes... On vous a... (Elle se tourna vers les deux cadavres.) Vous...

— *Il reste quelqu'un dans la putain de bagnole ?*

Elle secoua la tête d'un air hébété.

— Alors on y va, dis-je en lui agitant le HK sous le nez. On a une minute. Même pas. L'immeuble est bourré de marshals. Vous voulez leur faire coucou ?

— Mais... vous...

— Bordel de merde, vous voulez *crever* ou quoi ? Pas le temps d'expliquer. On y va !

Descendre l'escalier. Passer par-dessus les corps, les flaques de sang. Mes bottes y trempèrent malgré tout, laissant des traces rouges sur la dernière volée de marches. Je rallumai le micro de gorge.

— Ici Veil. Je sors par-derrière avec une prisonnière. Ne tirez pas. Surveillez les alentours.

— Veil ? (J'avais presque oublié Sakarian.) Qu'est-ce qui s'est passé ? Qui... ?

Je coupai de nouveau le lien.

Le rez-de-chaussée. La porte donnant sur l'allée. La masse blindée du Land Rover se dressant dans les couleurs étranges de la Lamina telle une bête préhistorique prête à s'éveiller.

— *Prends le contrôle de cette foutue caisse.*

— *Fait.*

Le moteur rugit ; la portière se souleva. Pour le décorum, je poussai Madekwe avec le canon du HK. Elle entra dans le véhicule. Je la suivis de près.

— *On se casse, 'Ris. Itinéraire de fuite. Respecte les limitations de vitesse si tu peux.*

— *Je peux.*

Le Land Rover bondit en arrière dans un hurlement de turbines. Il dessina un parfait virage serré au carrefour suivant, puis fila côté gauche. Je me sortis péniblement du recoin où la manœuvre m'avait expédié. Stupéfaits, les marshals remplirent les ondes de leurs questions. Aucune vraiment polie.

— Veil ? Veil ? (La fureur de Sakarian surpassait toutes les autres.) *Qu'est-ce que vous foutez, putain de bordel de merde ?*

Un sourire tendu d'adrénaline se répandit sur mon visage, comme la graisse d'un kebab mal imprimé.

— Désolé, monsieur le préfet. J'emmène la prisonnière en détention provisoire. C'est pas *vous* qui pourriez assurer sa sécurité, hein ?

Le bruit de fond cessa aussitôt. Sakarian nous avait déconnectés du canal commun. Je tenais mon ultime confirmation.

— Veil ?

— Allez, Sakarian, crachez le morceau !

Je jetai un coup d'œil à Madison Madekwe, aux reflets que le tableau de bord projetait sur sa peau d'ébène. Par le Christ et la Pachamama réunis, qu'elle était belle, même en état de choc ! D'un geste, je lui signifiai de se taire. Elle acquiesça d'un hochement de tête sévère. Je manipulai le tableau de bord grâce à mes lentilles internes ; la voix de Sakarian explosa dans l'habitable :

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, Veil. Vous feriez mieux de revenir ici vite fait avant que...

— Ouais, d'accord, l'interrompis-je. Mais revenons surtout en arrière, si ça ne vous gêne pas. À votre arrivée surprise au domaine Gingrich, par exemple. Les marshals lancés à la rescousse du nettoyeur ? Vous avez bien joué le coup sur le moment, sauf que ça ne tient pas debout. Vous étiez pas là pour moi. Vous cherchiez Chand.

— Délire paranoïaque, Veil. Votre foutu conditionnement BV vous a niqué le cerveau.

— Vraiment ? Alors commencez par m'expliquer ça...

D'un clignement d'œil, je lançai l'enregistrement du message de Seb Luppi :

« Je suis allé chez Sedge Systems et vous croirez jamais ce que j'y ai déniché. Ce gorille, Chand. Sandor Chand. Son nom apparaît partout dans leur système de sécurité, donc il venait très souvent. J'ai pas pu lui parler, évidemment : ils m'ont juste filé un rendez-vous avec un mec des relations publiques. Mais ça faisait deux heures que je poireautais dans la salle d'attente des visiteurs – ils espéraient m'avoir à l'usure – et vous devinerez jamais qui j'ai vu débarquer. Le préfet Peter Sakarian en personne, dans toute sa gloire, reçu à bras ouverts comme un putain d'ultraroutard. Je sais pas ce qu'il... »

Je coupai brutalement la lecture. Un silence lourd s'installa dans l'habitable. Madekwe me scrutait avec un regard indéchiffrable.

— J'ignore qui parle, lâcha enfin Sakarian, mais je...

— On s'en fout, qui parle. Oubliez ça. (Une pointe de colère s'immisça malgré moi dans ma voix.) Si vous vous en prenez à lui, je vous jure que je vous bute.

— Je n'ai pas été chez Sedge Systems pour voir Chand. Je peux le...

— Bien essayé, monsieur le préfet. Mais vous êtes mauvais menteur. Ça fait même pas vingt minutes que vous m'avez dit n'avoir aucun lien avec Sedge. Et maintenant ?

— D'accord, j'ai menti. (Une soudaine urgence dans le ton.) C'est normal, non ? Je n'allais quand même pas partager des informations confidentielles avec...

— *Ça suffit, putain !* (Impossible de retenir le cri. Surprise dans les yeux de Madekwe. Je forçai ma voix à retrouver un niveau presque normal.) J'en ai marre de vous tous et de votre foutue Haute Frontière ! Vous êtes *corrompu*, Sakarian ; vous couchez avec tout le monde ! Avec Sedge, avec Chand, sans doute avec Mulholland aussi. Vous savez quoi ? C'est Tamang qui vous a vendu pendant qu'il me surveillait, sauf que j'ai pas fait le lien tout de suite. Il m'a parlé *nommément* de Chand. Alors qu'il n'était pas descendu avec vous dans la salle de torture pour voir les cadavres. Vous expliquez ça comment ?

— Je...

— De mon côté, j'explique ça par le fait que votre équipe était là uniquement dans l'objectif de récupérer Sandor Chand. Parce que vous bossiez avec lui pour choper Hidalgo. Pour sauver la réputation de Sedge. Pour sauver ce putain de grand mythe du Marstech qui soutient à bout de bras cette planète de merde.

Encore un silence. Rageur, cette fois. Je le percevais à travers les ondes.

— Vous parlez de ma patrie, Veil.

— Ah ouais ? Eh bien, je vous la laisse. Moi, je ramène Madekwe à Gaskell, comme prévu, et je me casse de ce monde pourri. On se revoit aux infos.

Je coupai la communication en grimaçant. Je sentis Madekwe remuer près de moi et lui lançai un regard lourd de menace.

— On bouge pas, Navy Girl. J'hésiterai *pas* à tirer.

Elle hocha la tête, avec un léger rictus au coin de la bouche.

— Vous avez deviné quand ?

— Il y a trois minutes. Quand vous vous êtes pointée avec vos petits copains. Mais j’aurais dû piger depuis longtemps.

— Ne soyez pas trop dur avec vous-même. C’est mon métier.

— La ferme.

Je m’affaissai dans le siège baquet du Land Rover. Observai la ville endormie que ’Ris nous faisait traverser avec agilité. De hauts immeubles noirs des deux côtés, parsemés des rares lueurs de fenêtres encore éclairées. Entre les bâtisses, une grande avenue qui m’était totalement inconnue.

— On va où ? demanda calmement Madekwe.

— Lâchez-moi une minute, d’accord ? Je sais pas où on va. Je viens de claquer pas mal d’énergie pour vous sortir du merdier.

— J’avais rien demandé.

— C’est vrai. Et j’avais pas demandé à trois connards de se ramener chez moi avec une ogive de missile spatial. Mais ils sont venus quand même.

Elle parut enfin un peu déstabilisée.

— Ce n’était pas mon idée.

— Ouais, mais vous m’avez pas prévenu non plus, hein ?

— Je n’étais pas *au courant*. Hidalgo est...

Elle s’interrompit dès que le nom fatidique eut franchi ses lèvres.

— Un putain d’infiltré psychopathe de la Navy. Comme vous. Merci, j’ai bien reçu le mémo. Vous allez multiplier les cadavres à travers toute l’Entaille, comme à l’époque d’Okombi.

L’espace d’une seconde, son visage se déforma comme si je l’avais giflée. Puis il se figea de nouveau, coulé dans le nanobéton. Elle s’adossa au siège et me gratifia d’un très vilain regard. Je tentai de rassembler les derniers fils de rage générés par le combat dans l’escalier.

— Les recruteurs sont venus à quel moment, Madison ? Quand vous étiez encore dans les Terres annexées ? Quand vous avez intégré le conseil tribal ? Ou bien après le test Vandever ?

Ses longues lèvres me firent soudain l’honneur d’un sourire.

— On a fait des recherches, à ce que je vois.

— Un ami s’en est chargé. Il est en train de crever à cause des contre-mesures virales de la Navy.

— Et vous me faites porter le chapeau ?

— Changez pas de sujet. Non, je vous en veux pas pour ça. C’est pas vous qui lui avez demandé de faire le boulot.

Silence tendu. J'eus la bizarre impression que nous étions plus près l'un de l'autre malgré les sièges.

— C'était après les résultats du Vandever, admit-elle.

Je hochai la tête.

— D'accord. Donc la Navy vous a recrutée pour ses opérations spéciales. Après quoi vous êtes partie à l'entraînement pendant que tout le monde vous croyait en train de jouer au chasseur-cueilleur dans le Midwest. Jusqu'à ce qu'un grand manitou décide d'infiltrer quelqu'un dans le Comité de supervision de LINCOLN. Pas aussi sexy que les combats extravéhiculaires du côté de la ceinture d'astéroïdes, mais faut bien obéir aux ordres, pas vrai ?

Elle se pencha vers moi avec un regard de défi.

— Je vous laisse répondre, Veil. On dirait que vous savez déjà tout.

— Si je savais tout, je me demanderais pas pourquoi vous avez prétendu avoir une fille adolescente. Ni pourquoi vous vous êtes frottée contre moi dans cet ascenseur avant de vous enfuir comme une foutue vierge effarouchée...

— J'ai ruiné la fierté du nettoyeur, c'est ça ?

— Vous savez pas ce que vous avez manqué.

— *Ah oui ?*

Tout à coup, nous étions vraiment face à face. Je sentais son haleine sur mon visage, je voyais la masse de ses seins, les courbes de ses hanches et de ses cuisses qui ondulaient en se rapprochant de moi. Mon excitation grimpa en flèche, la fureur du combat se coulant dans un désir bridé depuis trop longtemps. Gorge serrée. Cœur battant la chamade.

La respiration de Madekwe avait accéléré elle aussi.

— Vous allez pas me tirer dessus, Veil. Non, c'est pas ce que vous allez faire.

— Viens me dire ça de plus près, grognai-je.

Elle combla le peu d'espace qui restait entre nous, les yeux brillants du même désir, ses mains se refermant sur moi comme des serres.

Sa bouche s'écrasa contre la mienne.

Le Land Rover disposait de deux banquettes installées l'une devant l'autre à l'arrière de l'habitacle. Avec un espace surprenant entre les deux. Notre envie nous y propulsa à genoux, dans un curieux mélange de membres. Ma main droite coincée sous la tunique de Madekwe, refermée



sur un sein, son téton dressé contre ma paume. Ses mains à elle s'activant au niveau de ma taille. Des baisers sur mon cou comme des morsures. Le virage suivant nous catapulte contre une des banquettes. Je me redressai aussitôt et enlevai maladroitement mon manteau de marshal d'un coup d'épaules. Je dus lâcher le sein opulent pour ôter la manche droite puis étaler le grand vêtement par terre.

— *C'est... imprudent...*

— *La ferme !*

Je saisis le pantalon de Madekwe, trouvais la fermeture. Quand le tissu se détendit, j'en profitai pour le lui descendre jusqu'aux genoux, découvrant de sublimes cuisses d'ébène. Je les léchai l'une après l'autre, ce qui déclencha chez elle un premier gémissement avide. Je lui relevai les jambes et les écartai aussi largement que le pantalon l'autorisait. Avant de plonger dans sa chaleur. Un bout de tissu blanc me bloquait encore la route ; je l'écartai d'un geste impatient, révélant le buisson épais, la chair luisante. Que je m'empressai de sucer.

Les gémissements de Madison Madekwe redoublèrent tandis qu'elle s'acharnait sur mon propre pantalon, lequel atterrit bientôt sur mes bottes. Elle m'agrippa la queue d'une main ferme tandis que l'autre se battait avec la tunique pour la faire passer par-dessus sa tête. Ma langue pénétra en elle, ressortit, s'aplatit sur son clitoris. Elle poussa un petit cri, puis bredouilla d'une voix rauque :

— Non, attends, attends...

Elle cambra le dos, ses mots avalés par un grognement telle l'eau par le sable. Ses mains lâchèrent ma queue et ses fringues. Se posèrent sur ma nuque. Elle souda ma bouche à son entrejambe, respirant de plus en plus fort, tirant comme si elle voulait m'enfoncer la tête dans sa chatte. Je perçus quelques mots entre les halètements – « oui oui comme ça oui oh oui » – pendant que ses poings se refermaient sur mes cheveux. Soudain, avec une vibration de moteur lancé à fond, elle jouit sous ma langue.

— *Vous savez que l'entraînement des Forces spéciales inclut l'emploi des relations sexuelles comme option tactique ? Cette femme a été...*

— *'Ris, va te faire foutre. Ta gueule. Ta gueule !*

Je redressai la tête pour admirer le corps alangui, yeux mi-clos, lèvres écartées, la poitrine se soulevant en rythme. Madekwe sentit mon regard. Elle croisa les bras pour ôter ce qui lui encomrait encore le torse, mais dut

s'arrêter à mi-chemin, ses coupes mammaires à découvert, tête coincée dans les replis de la tunique.

— Ça te dirait de m'aider ? demanda-t-elle d'une voix étouffée.

Je commençai par désactiver les coupes. Elles tombèrent à terre, libérant les gros seins ronds portés bien haut par des épaules musclées. Je l'aidai ensuite à se débarrasser de la tunique, que je lançai sur une banquette. Madekwe posa une main à plat sur ma poitrine puis tourna la tête de droite et de gauche comme un sniper s'étirant le cou avant de viser. Les bouts de ses nattes lui caressaient la nuque tels de petits serpents noirs. C'était exactement le genre de détail qui me rendait fou. Madekwe s'en aperçut ; elle empoigna ma bite à deux mains, comme une corde.

— Je veux que tu me baises, dit-elle d'une voix tremblante tout en s'enfonçant deux doigts dans le vagin. Je veux que tu me baises *tout de suite*, Veil. Je veux que tu me jouisses dans la chatte.

Je m'essuyai la bouche, puis lui attrapai les hanches et la tirai vers moi. Elle m'ouvrit son sexe, se pencha en arrière. Je me glissai en elle avec un cri étranglé. Sa chaleur lubrifiée m'enveloppa ; elle aspira encore plus ma queue d'un coup de hanches, sourire lubrique aux lèvres. Je lui passai une main sous les fesses en un souvenir ému de l'ascenseur. Elle rassembla ses seins d'un bras et je me jetai dessus, bouche grande ouverte, avec la hâte de l'homme affamé.

Le long de nos corps serrés l'un contre l'autre, je sentis sa peau brûler la mienne tel un soleil d'été réchauffant la Terre.

## Chapitre 45

Ma tête tournait...

Il me fallut une bonne minute pour comprendre que ce n'était pas seulement nous qui avions cessé de bouger, mais le Land Rover aussi. Je levai la tête de la poitrine de Madekwe, me redressai un peu. Le mouvement extirpa ma bite dégonflée du fourreau gluant. Madekwe émit un petit gémississement de regret.

— À la prochaine...

Je m'assis au milieu des vêtements éparpillés, les oreilles aux aguets.

— On s'est garés.

— Ouais, j'avais remarqué. (Elle se redressa à son tour, sur un coude.) Je croyais que tu l'avais demandé à ton IA de combat de chez BV.

— T'as fait des recherches aussi, hein ?

Je tentai – trop tard – d'adoucir la question par un sourire. Elle me sourit en retour, mais furtivement. Je soupirai.

— *Passe-toi en mode haut-parleur.*

— *Si vous insistez.*

— 'Ris, où sommes-nous ?

Ça me faisait bizarre de lui parler à voix haute.

— Nous sommes garés dans les niveaux inférieurs d'un parking abandonné, du côté ouest de Cradle City. (Sa voix résonnait dans l'habitable. Étrangement distante par rapport à la connexion avec les lentilles internes.) J'ai lancé le refroidissement moteur au maximum, ce qui rend notre signature thermique négligeable. Un scanner classique – si quelqu'un venait à en passer un sur ce bâtiment – ne saurait nous distinguer des autres véhicules.

Madekwe s'assit en grommelant, puis s'adossa à une banquette d'un geste sensuel qui me tordit le ventre.

— Bien joué. C'est toi qui lui as donné cette voix ?

— Bien joué pour le moment, enchaîna 'Ris. Compte tenu des interventions chirurgicales subies par Veil dans leur base, il est probable que les marshals disposent à présent d'un modèle prédictif de mes systèmes et

donc de mes stratégies de fuite. Demeurer statique dans un lieu ne correspondant à aucun objectif précis s'avère le moyen le plus simple de déjouer les logiciels prédictifs. Mais c'est un choix qui peut lui aussi être prédit. Donc nous ne devrions pas rester ici trop longtemps. ('Ris marqua une courte pause, puis reprit sur le même ton.) Oui, c'est lui qui m'a donné cette voix. Téléchargée depuis le site Persona Grata, franchise Australie-Occidentale. Tous droits réservés aux ayants droit de Mme Asia Badawi.

— Jamais entendu parler.

Je me raclai la gorge.

— Moi non plus. C'était en promo. J'étais encore en formation, j'avais pas le fric pour me payer autre chose. (Conscience soudaine d'être sur la défensive.) Bon... Hidalgo et toi. Vous étiez ensemble, non ?

— Plus maintenant.

— Mais au moins sur Terre.

Madekwe hocha la tête.

— Ça fait un bout de temps. Pendant l'entraînement. C'est dur, les opérations spéciales. Ça... facilite les rapprochements. Bien sûr, il ne se faisait pas appeler Hidalgo à l'époque.

— Ils t'ont envoyée à cause de ça ? Parce que vous étiez liés ?

— J'ignore pourquoi ils m'ont envoyée, dit-elle avec une irritation qui me parut sincère. Un infiltré ne discute pas les ordres. Il n'en a pas l'occasion et souvent pas le temps. Peut-être qu'on m'a choisie pour ça, ou alors parce que j'étais le seul agent disponible capable d'intégrer l'équipe d'audit. Ça change quelque chose ?

— Il a été content de te voir ?

Elle m'adressa un regard dur.

— T'as un problème avec ce qu'on vient de faire ?

— Non, Madison. J'ai un problème avec ce que tu comptes faire plus tard. Bordel, la Navy pense *vraiment* que cette planète a besoin d'un nouveau coup d'État ? d'un changement de régime ? Ça s'est tellement *bien* passé la dernière fois, pas vrai ?

— Si tu veux parler de Kathleen Okombi, ça fait un siècle. Là, c'est pas la même chose. C'est...

— Je te parle pas seulement d'Okombi. Je te parle de Nielsen sur Ganymède, de Ngata-Maclean dans le Collier de perles, de Chang sur Titan. *C'est toujours la même chose, putain !* Un coup de la Navy. Vous débarquez, vous butez tous ceux qui se couchent pas assez vite, après quoi

vous emmenez les autres dans une salle de torture jusqu'à ce qu'ils crèvent ou qu'ils vous disent ce que vous voulez entendre. J'ai vu ce qui s'est passé dans le Collier, Navy Girl. J'ai croisé des mecs qui ont participé aux opérations. Crois-moi je sais comment ça marche.

— Parce que ta méthode est *meilleure*, peut-être ? (Petit ricanement incrédule qui secoua ses seins lourds de Terrienne.) Massacre sur massacre pour améliorer les bilans comptables des entreprises ? Je te rappelle que t'as descendu de sang-froid deux parfaits inconnus dans l'escalier où tu m'as chopée.

— Des amis à toi ?

— Non, mais...

— Tu sais que ton « enlèvement » à Bradbury Central a coûté la vie à trois personnes ? Deux gamins et un vieillard ?

Madekwe baissa les yeux.

— J'ai lu le rapport. C'était pas prévu. Deiss avait dit... (Elle soupira, toujours sans me regarder. J'avais une belle vue sur les nattes lui caressant la nuque. Elle finit par secouer la tête.) Ceux qui bossent pour Hidalgo, les locaux... Il fait avec ce qu'il a sous la main. Ces types sont à peine plus doués que les voyous des steppes du Dakota. J'ai vu son visage quand ils se sont mis à tirer dans la foule. Il était aussi choqué que moi.

« Arrancate, Hidalgo ! »

J'entendis de nouveau la voix. Le vis soudain, lui, pétrifié par la bêtise de ses recrues.

— Peut-être bien, concédai-je. Mais je pense pas que tu sois en mesure de me faire une leçon de morale pour autant. Donc, s'il te plaît, abstiens-toi.

— Alors je suis censée faire *quoi* ? (L'exaspération dans sa voix me serra la gorge. L'estomac. L'aine, surtout.) Je devais trouver Hidalgo et le ramener. Comment je... ?

— Tu ne bosses pas *avec* Hidalgo ?

Je n'avais pas envisagé les choses sous cet angle. Un mélange de colère, de désir sexuel et de détestation de la Navy m'avait empêché de voir plus loin que les apparences.

Ma question me valut un sourire las.

— Pas vraiment, non. Enfin si, on peut dire qu'en ce moment je coopère avec lui, mais... (Nouveau soupir, plus lourd.) Écoute, c'est compliqué. J'ai eu très peu de marge de manœuvre depuis mon arrivée. Dès le début, les flics locaux m'ont mis dans les pattes un certain *nettoyeur*. Un tueur à la

retraite, lié aux gangs locaux et au Cratère chinois. J'ai lu ton dossier, Veil. Tu l'as déjà vu ? Tu sais ce qu'on dit sur toi ? Comment remplir ma mission avec *toi* qui me collais au train comme un foutu... un foutu *ogbanje* invoqué par les grosses boîtes ? Je devais me débarrasser de toi pour pouvoir faire mon boulot.

— Ça m'explique pas l'ascenseur.

— Parce que t'as besoin qu'on *t'explique* l'ascenseur ? (Elle m'attrapa le bras d'un geste vif. S'adossa à la banquette, écarta les cuisses et posa ma main sur sa chatte trempée.) T'as besoin qu'on t'explique *ça* ? *Je voulais te baiser, Veil.* Je veux *encore* te baiser. On vient juste de commencer...

Elle poussa un cri lorsque mes doigts la pénétrèrent. Me tira sur le bras pour me rapprocher d'elle. Un murmure pressant se glissa dans mon oreille. Ma queue l'entendit, y répondit comme un animal à l'appel de son maître : elle se redressa lentement mais sûrement. Madekwe était encore lubrifiée par nos fluides mélangés ; je n'eus aucun mal à enfoncer les doigts plus profond, à les tourner dans la chair excitée. Je sentis aussitôt ses muscles se tendre et tressauter. Elle baissa une main, paume en avant, qui – par hasard ou non – effleura ma bite déjà tendue. Elle rit dans mon cou, enroula ses doigts autour de ma queue pour me branler en douceur. Puis elle bascula d'un mouvement gracieux pour venir se placer au-dessus de moi. Prit mon sexe dans sa bouche tandis qu'elle me frottait le sien sur le visage.

J'aspirai son odeur, celle de nos jus mêlés, celle aussi de phéromones révélatrices d'un désir bien difficile à simuler.

Cette fois, ça prit longtemps, beaucoup plus longtemps. L'espace réduit entre les banquettes nous valut quelques gnons sur les bras et les jambes au fil de nos ébats passionnés. Je finis par la faire décoller avec mes doigts et ma langue, mais ma propre jouissance restait obstinément lointaine. Les détails opérationnels m'encombraient l'esprit : la découverte d'objectifs distincts entre Hidalgo et Madekwe, tout ce qui pouvait se dissimuler dans cet interstice...

Elle finit par lâcher l'affaire et se retourna, sourire aux lèvres.

— Résistant, hein ?

— J'étais pas loin ! protestai-je en m'essuyant la bouche.

— Alors reste là.

Elle me força à obéir en s'installant de nouveau à califourchon sur moi, tête penchée de côté comme si elle étudiait ma bite avec attention. Les

courbes de ses fesses et de ses hanches se trouvaient juste hors de portée. Je levai la tête pour la lécher, mais elle s'éloigna aussitôt, s'agrippant à mes chevilles pour se tirer en avant. Puis elle se redressa et m'enfonça en elle aussi brutalement qu'une cartouche s'insérant dans la chambre du HK.

Sans un mot, elle me chevaucha avec rudesse jusqu'à me faire jouir avec une intensité qui me cambra le dos avec la violence d'une décharge de PIE.

— Et maintenant ?

Nous étions allongés sur le manteau de marshal. Son dos de nageuse pressé contre ma poitrine, mes bras enroulés autour de la sienne. Elle appuyait la tête en arrière sur mon cou tandis que nos jambes se mélangeaient dans les plis du vêtement.

— Et maintenant quoi ? lui demandai-je.

— Maintenant qu'on a gratté là où ça nous démangeait. Maintenant qu'on peut... repenser à nos missions.

— C'est tout ce que ça t'inspire ?

— Tu sais ce que c'est. (Petit haussement d'épaules.) En formation, on t'apprend deux manières de régler ce genre de problèmes. La première consiste à faire comme si ça n'existait pas et à rester concentrée sur la mission.

Je souris pour moi-même.

— Donc sortir de l'ascenseur.

— Exactement. Sortir de l'ascenseur tant que c'est pas trop dur.

— Deuxième manière ?

— Le risque est plus élevé. Mais ça clarifie la situation.

— Alors on va faire comme ça. (Je modifiai un peu notre position, pris soin de poser la main sur un sein lourd pendant que j'y avais encore accès.) On va clarifier la situation. Tu peux me dire où se trouve Hidalgo ?

Nouveau haussement d'épaules.

— Il bouge pas mal.

— Ça signifie qu'il se prépare à agir. C'est pour ça qu'il t'a envoyée t'occuper de Nina plutôt que de s'en charger lui-même. Alors c'est quoi le plan ? Attaquer la maison du gouverneur, comme pour Okombi, et mettre un flingue sur la tempe de Mulholland ?

— Pas besoin, répondit-elle sereinement. Mulholland s'est mis dans le pétrin tout seul. Pourquoi tu crois qu'il a demandé aux flics de me surveiller ? On représente sa seule porte de sortie. S'il ne négocie pas avec

nous, il se noiera dans toute la merde que LINCOLN a déjà accumulée sur lui. Il risque la révocation dans le mois qui vient, suivie d'un procès rondement mené, avec la perspective de passer le restant de ses jours dans l'une de ses taules préférées.

Sacrée ironie. Les prisons pressurisées de haute sécurité avaient constitué un argument de poids dans la dernière réélection de Mulholland. Le slogan principal : « De sales conditions pour de sales types ». Sans oublier : « Repérer – Arrêter – Isoler » ou encore : « Nettoyer la Vallée ». Toujours plus de condamnations, un bon gros discours moralisateur et, au final, toujours plus de voix. Adossé à une poignée d'investisseurs, MG4 s'était empressé de construire huit prisons en l'espace de quelques mois. Huit taules placées en altitude, cent kilomètres au-delà des parois, alignées comme une belle rangée de verrues autour d'une bouche infectée.

— Donc il a passé un marché avec vous, analysai-je d'une voix terne. Il laisse tomber Sedge Systems et son Chasma 19, provoque une crise économique, puis décrète l'état d'urgence avant de refiler les clés de la maison à la Navy. En sauvant sa peau. C'est le plan qu'Hidalgo a suivi durant toutes ces années ?

Madekwe secoua la tête.

— La Navy voulait une transition en douceur. Mais depuis le début de cette affaire, on passe notre temps à improviser.

— Ce qui explique sans doute pourquoi c'est un tel putain de bordel.

Elle poussa un gros soupir, comme pour évacuer la tension. Son regard se perdit dans un coin du Land Rover. J'attendis en silence.

Elle finit par se retourner, par s'écarter. Ma paume tenta de conserver le souvenir de son sein. Ses yeux sombres, soudain sérieux, se plantèrent dans les miens. Son haleine caressait délicatement mon visage.

— Écoute-moi bien, Veil. C'est vrai que c'est un putain de bordel. La situation est particulièrement instable. Mais j'essaie de la jouer fine : je ne suis pas dans les commandos, je n'ai pas plus envie que toi d'un bain de sang. Si on arrive à menacer discrètement LINCOLN avec le scandale de Sedge, ils laisseront la Navy prendre le pouvoir sans que ça tourne au vinaigre. (Elle hésita un instant, puis se lança.) C'est à ça que je bosse en ce moment. Et j'aimerais bien avoir une variable de moins à prendre en compte. On dit qu'on fait la trêve ?

Je haussai les épaules.



— Ça ressemble plus à de la détente postcoïtale, mais d'accord... on fait la trêve. (*Jusqu'à ce que je trouve un moyen de te ramener à Gaskell en un seul morceau.*) Ça me donne le droit de savoir comment on en est arrivés là ? Avec des mots simples, si possible ?

Elle ferma les yeux, puis les rouvrit aussitôt comme si elle luttait contre le sommeil.

— Avec des mots simples. D'accord. Tu te rappelles l'audit loupé de 95 ?

— Comme tout le monde.

Elle hocha la tête.

— À l'époque, Hidalgo a été « prêté » à LINCOLN. Avec Deiss et huit autres agents. Deux équipes des Forces spéciales infiltrées avant l'audit, avec pour mission de rassembler des preuves contre le régime. Sauf que quelqu'un sur Terre a lâché le morceau à Mulholland. Qui s'est empressé de faire jouer de vieilles faveurs. Et hop ! en deux temps trois mouvements, LINCOLN a renoncé à toute l'affaire. Peut-être sous l'influence des potes de Mulholland, peut-être parce que le Comité de supervision trouvait que ça devenait trop risqué. En tout cas, Deiss et Hidalgo ont perdu la moitié de leurs équipes du jour au lendemain, quand Mulholland a envoyé ses gorilles faire le ménage. Les survivants se sont planqués, refusant de sortir de leur trou même quand la Navy s'est décidée à les exfiltrer.

— On peut les comprendre.

— C'est sûr. La confiance était salement rompue. Hidalgo et ce qui restait de son équipe ont commencé à chercher un moyen plus sûr de rentrer à la maison. Ils ont choisi un levier facile parmi les preuves déjà accumulées – une arnaque dans la R&D – et s'en sont servis pour accumuler un trésor de guerre. Après quoi Deiss est parti à l'assaut de Vector Red. Il leur a vendu un nouveau concept et un nouveau visage afin de relancer l'intérêt de la population pour la loterie. Une fois dans la place, il a intégré une porte de sortie aux protocoles : de quoi rapatrier tous ses collègues sur Terre comme gagnants de la loterie sans même griller leurs couvertures.

— Et il en a profité pour se tailler une jolie place au soleil.

— Ça faisait partie de son entraînement. Infiltration des marchés étrangers, prise de contrôle parasitaire, subversion des protocoles. Comment assimiler la culture locale et ses dynamiques sociales afin d'obtenir l'effet maximal. C'est ce qui s'est passé sur Titan. On a fragilisé trois des cinq

grands *keiretsus*, puis on a soufflé sur l'édifice pour qu'il s'effondre. Ici, l'opération aurait dû être beaucoup plus réduite et plus simple.

— J'en doute pas. Si même un escroc merdique comme Mulholland parvient à garder la Haute Frontière sous sa coupe, ça ne devrait pas être bien difficile. Mais puisque Deiss et Hidalgo sont toujours là, je suppose que ça a foiré.

Madekwe laissa échapper un sourire.

— Au contraire, Veil. Ça a – enfin – *marché*.

— Sedge Systems et son linge sale ?

— Exactement. Hidalgo avait trouvé de quoi ruiner le Marstech. Sauf qu'il ne bossait plus pour LINCOLN. Pas depuis leur trahison de 95. En réalité, il préparait sa vengeance : expédier la preuve sur Terre, aux bons soins de la Navy.

— Pour qu'elle fasse chanter LINCOLN et organise une transition en douceur vers une bonne vieille dictature. (J'émis un grognement méprisant.) Une sacrée belle vengeance, ouais. Virer les marchands du temple. Tout bousiller. Ça fait très Jugement dernier. Très « Grand Soir » sacraniste aussi, quand on y pense. À croire que les gens adorent les révolutions, les coups d'État. Sauf quand ce sont *leurs* gosses qui se font buter dans la rue faute de respecter le couvre-feu.

— Hein ? réagit Madekwe en fronçant les sourcils.

— Non, rien. Un truc que j'ai vu dans le Collier. Enfin bref, maintenant qu'Hidalgo a perdu sa preuve vivante, qu'est-ce qu'il compte faire ? Qu'est-ce que *vous* comptez faire ?

Son regard se perdit dans les lueurs du tableau de bord.

— J'en sais rien, admit-elle. Je ne comprends plus Hidalgo. Il a pété les plombs. Soit à cause de la trahison, soit à cause de toutes ces années passées à se planquer, avec sa tête mise à prix. Ces derniers jours, j'ai pu voir ce qu'il était devenu. Il... s'accroche. À sa mission. Comme à une putain de bouée de sauvetage. La Vallée l'a rendu dingue.

— C'est un peu forcé quand on y reste trop longtemps.

— Six ans, Veil. (Ça sonnait presque comme un appel à l'aide.) Six ans à se cacher, à multiplier les opérations, juste pour *survivre*. Toujours à la recherche d'un moyen de faire tomber LINCOLN et Mulholland d'un seul coup. Je crois qu'il ne lui reste plus que ça.

— Essaie quatorze ans, tu verras ce que ça donne, dis-je aussi calmement que possible.

— Je ne... (Elle secoua la tête.) J'ai essayé de le calmer. Mais tout ce qu'il veut, c'est mettre la Vallée à feu et à sang. Il parle d'une invasion militaire, des troupes de la Navy tirant dans les rues. Chasma Corriente, c'est le détonateur parfait, celui qu'il a toujours cherché.

— Les soins de la peau, acquiesçai-je d'une voix morne. Un septième des revenus de Mars. Avec en plus une vieille entreprise comme Sedge Systems, qui symbolise tellement les idéaux de la Haute Frontière qu'on a envie de verser une larme. Sauf qu'on découvre soudain que c'est juste une bande de menteurs, sans doute depuis un bon bout de temps. Et si Sedge tombe, l'industrie des soins de la peau tombe avec.

— C'est ça. Sans oublier le cours des actions de la moindre société associée à Sedge, plus sans doute celles de toutes les autres entreprises historiques. Tu vois le bordel que ça peut créer ?

— Je vois surtout pourquoi les gars de LINCOLN ont lancé le nouvel audit comme s'ils avaient le feu au cul. Ils veulent étouffer l'incendie avant qu'il prenne.

— Tout à fait. L'audit ne sert qu'à limiter les dégâts. L'affaire est remontée jusqu'à la Terre, probablement un signal de détresse lancé par Sedge après l'intrusion dans leurs locaux. LINCOLN compte inculper Mulholland et des dizaines d'autres responsables, façonnant ainsi un scandale politique qui permettra de noyer le volet économique sous un flot de procès pour corruption. Ne restera alors qu'à nommer un gouverneur provisoire, avec la promesse de nouvelles élections une fois tous les méchants punis. C'est sans doute pour ça qu'ils ont amené Tekele. Il a le profil.

— Et le Marstech s'en sort indemne.

— Voilà.

— Mais c'est pas ce que veut la Navy.

Madekwe hésita un court instant.

— Ce que veut la Navy... n'est pas une conversation que je suis censée avoir avec toi.

— Une conversation ? (Je désignai d'un geste nos corps nus, nos jambes encore emmêlées.) J'avais pas vu ça sous cet angle.

Un éclat de rire la secoua, mais elle se reprit aussitôt, telle une gamine prise en faute.

— J'ai pas de plan à te révéler, Veil, parce qu'il n'y en a pas. J'étais juste chargée de retrouver Hidalgo et le rapatrier discrètement. Avec sa fameuse

preuve contre Sedge. Ce qui nous donnait la possibilité de négocier avec LINCOLN : ils nous cédaient le contrôle de Mars et, en échange, on ne touchait pas à leurs marchés. Aucune victime à déplorer.

— Ce serait bien la première fois.

Madekwe me lança un sale regard.

— J'ai déjà dit que je ne souhaitais pas que ça finisse en bain de sang. C'est dans l'intérêt de personne. On n'est pas les putains de Chinois, merde !

— Mais vous êtes en compétition directe avec eux. Ce qui explique la présence de la Navy, non ? Les troupes sortent en force de la garnison de Wells, installent un gouverneur militaire, décrètent la loi martiale et dressent de belles barrières entre ici et Hellas. Histoire de tester les limites. De tracer des lignes rouges dans le sable.

— Ça, c'est au-dessus de mes responsabilités. J'ignore quelle stratégie globale la Navy compte adopter. Mais quand même, c'est pas nous qui balançons des missiles nucléaires sur des installations situées au-delà de la ceinture d'astéroïdes. C'est pas nous qui nous comportons comme un foutu empire tentant d'écraser la coopérative minière de Cérès. Et, aux dernières nouvelles, c'est pas nous non plus qui avons qualifié un débarquement militaire sur Io de simple « affaire interne ».

— Après vos exploits dans le Collier de perles, tu m'excuseras si j'ai du mal à saisir la différence dans les approches opérationnelles.

Ses jambes se dégagèrent brutalement des miennes. Elle les ramena sous elle, dressant devant moi la barrière des tibias. Son regard devint un peu trop évaluateur à mon goût. La détente postcoïtale était finie.

— Je croyais qu'on faisait la trêve, dit-elle d'une voix sèche.

— On la fait. Mais c'est une orbite déclinante, chère madame. Tôt ou tard, les circonstances ramèneront cette belle trêve dans l'atmosphère, où elle partira en fumée.

— D'accord. Donc tu vas quand même me vendre à Astrid Gaskell.

Je maudis ma grande gueule lorsque j'avais répondu à Sakarian.

— C'est le plan, ouais. Je te ramène et je rentre enfin à la maison. Mais bon... (J'écartai les mains.) Comme tu l'as dit, la situation est instable. Si la Navy m'offre une cryocap pour la Terre, je veux bien changer de camp.

Je perçus une très légère relaxation dans sa posture.

— Ça devrait pouvoir s'arranger.

Si elle mentait, l'analyse comportementale était bluffée.

— T'es autorisée à me proposer ça ?

— Je suis déployée sur le terrain. Ce qui m'autorise à pratiquer certaines réquisitions extraordinaires. (Elle haussa les épaules.) De toute façon, la Navy a toujours quelques dreadnoughts en orbite géosynchrone au-dessus de Wells. Ce type de vaisseau dispose d'un lot de cryocaps destinées à d'éventuelles missions d'évacuation. Aucun problème pour trouver un frigo à ta taille.

— Bon à savoir. Donc je pense qu'on peut faire affaire.

— Merci. (Ton étonnement solennel. Son regard s'évertuait à éviter le mien. Elle avait croisé les bras sur sa poitrine : la fête était vraiment finie.) Bon, première chose... Comment on sort d'ici ? J'espère que t'as un plan de fuite un minimum élaboré.

Je rassemblai mes fringues et commençai à les enfiler.

— Situation instable, OK ? Tu peux me dire pourquoi je devrais réfléchir à plus long terme que n'importe qui ?

## Chapitre 46

Ce n'était pas exactement la même vue que depuis le penthouse de Decatur, mais ça s'en rapprochait. Une grande baie vitrée s'étirait du sol au plafond, surplombant un tapis de lumières nocturnes. Au loin, la masse de la paroi, visible sur fond de ciel moins sombre, évoquait une tempête en formation. Ou un mauvais rêve.

Le vitrage augmenté permettait de faire apparaître infos locales, cartes et autres bulletins météo. Le reste du décor était à l'avenant : un luxe un peu trop ostentatoire, censé vous rappeler que vous descendiez dans un hôtel haut de gamme et que vous étiez donc quelqu'un d'important.

Tellement dans le style de Cradle City que ça aurait sans doute mérité une sorte de prix commercial décerné par la mairie.

— Suite nuptiale. (Decatur, sourire acide aux lèvres. Il s'était très vite remis de ma résurrection.) Est-ce que ça vous convient ?

Je ne m'étais pas lavé la figure : il sentait peut-être l'odeur de Madekwe sur moi.

Ou alors il suffisait de nous voir pour comprendre.

Après le départ de Decatur, je mobilisai la salle de bains pour une longue douche. Dans laquelle Madison Madekwe me rejoignit au bout de cinq minutes.

Autant dire que l'affaire n'était pas en cours de simplification.

— Tu fais vraiment confiance à ce type ? me demanda-t-elle plus tard, allongée près de moi sur le grand lit.

Je m'assis pour mieux la contempler. Des bouts de chair sombre, terrienne, dépassaient du gros peignoir blanc aux armes du *Crocus Lux*. Je me frottai les yeux à deux mains.

— Decatur ? Je lui fais confiance pour nous préserver de Sakarian et des marshals. Les flics locaux lui mangent dans la main et en plus ils n'aiment pas les marshals : ça fait cent ans qu'ils s'embrouillent sur des histoires de juridiction. Même si Sakarian pigeait où on est, les flics nous lâcheraient

pas sans se battre. Or notre cher préfet ne peut pas se permettre de faire trop de vagues. Donc on est peinards ici pour le moment.

— Tu m’as dit que Decatur était lié aux *familias andinas* ?

— Ouais. Marié, même. À Ireni Decatur, née Allauca, petite sœur de madame le maire de ce bled pourri, elle-même patronne officieuse de Decatur.

— Madame le maire avec qui tu es censé être mort au combat.

— En personne, dis-je avec un regard de travers. D’après mes infos, Ireni va rappliquer et occuper la mairie au nom des *familias*. Avec là aussi une mise à prix sur la tête d’Hidalgo. Mais pas la peine de s’en inquiéter. C’est un problème secondaire.

— Un problème secondaire ? On parle de bandits, Veil ! de crime organisé !

— Pas si bien organisé que ça, pour ce que j’en ai vu. Et tu risques de pas aimer le constat plus qu’eux, mais ce sont nos alliés naturels. Les *familias andinas* sont de grandes fans de la démocratie. Tous ces élus à corrompre, c’est le bonheur. Elles adorent les marchés, les entreprises, la concurrence libre et non faussée. Là, elles peuvent vendre, acheter et subvertir tout ce qu’elles veulent. Alors qu’avec une dictature militaire et des troufions dans la rue, c’est autre chose. Les *familias* n’ont aucune envie que la Navy débarque avec ses grosses bottes.

— T’as bien compris que j’ignore la façon dont la Navy compte gérer ça, hein ?

— Pas de panique, je m’en occupe. S’il faut choisir entre une transition en douceur et un vrai débarquement, les *familias* feront tout pour privilégier la première option. J’y travaille avec Decatur. Bon, on peut parler d’Hidalgo maintenant ?

Madekwe et moi avons échangé nos codes de reconnaissance sous la douche. Pressés l’un contre l’autre, ses seins contre mon torse, l’eau formant une petite mare entre nos poitrines avant de s’évacuer sur les côtés. Nous regardant droit dans les yeux, enveloppés par la vapeur, nous avons permis à nos lentilles internes de s’identifier mutuellement. Plus de lorgnons pour jouer les intermédiaires. D’où une sensation étrange d’être encore plus nus. Nous nous tenions par les bras, comme pour nous empêcher de tomber.

Mais la sensation de chute avait surgi malgré tout : j’avais plongé dans l’océan de ses yeux noirs, au point de presque me vautrer par terre dans la

douche.

Depuis, 'Ris ne cessait de me reprocher cette initiative imprudente. Elle m'avait affiché pendant vingt bonnes minutes, en haut de mon œil gauche, la liste exhaustive de tous les nouveaux protocoles de sécurité qu'elle se sentait obligée de faire tourner par précaution.

Madison Madekwe se redressa à son tour sur le lit et croisa encore une fois mon regard. Des caractères alphanumériques apparurent en bas à droite de mon champ de vision, puis se décalèrent côté gauche avant de disparaître.

— Voilà, c'est lui, dit-elle d'une voix douce. Je te conseille de pas merder, Veil. Sinon je ne pourrai plus rien faire pour toi.

— Tu fais vraiment confiance à cette fille ?

Je m'adossai pour bien profiter du rembourrage actif du luxueux fauteuil. Baissai les yeux vers le Laphroaig, sa couleur pâle, dorée, venue d'un autre monde. Je sentis un sourire se dessiner lentement sur mon visage.

— J'ai dit un truc marrant ? grommela Decatur.

— Ouais. Elle m'a demandé exactement la même chose à ton sujet.

— Eh bien, c'est pas très sympa, je trouve. (Il traversa encore une fois la pièce, verre en main. Puis s'arrêta devant la baie vitrée comme pour guetter des ennemis dans les rues en contrebas.) Surtout si on considère que je suis tout ce qui la sépare d'un retour à Bradbury menottes aux poignets, voire d'un joli trou creusé quelque part en dehors de la ville.

Je haussai les épaules.

— Elle est dans la Navy. Tu t'attendais à quoi ? Un bouquet de fleurs ?

— Hak, je ne sais pas à quoi je dois m'attendre. Avant que tu débarques en ville la semaine dernière, figure-toi que les militaires terriens ne jouaient pas dans mes plates-bandes.

— Ben si. Sauf que tu le savais pas. Hidalgo est un commando infiltré, lui aussi. C'est pour ça qu'il t'emmerde depuis cinq ans.

Decatur se tourna vers moi, les yeux écarquillés.

— Hidalgo est dans la putain de Navy ?

— Ça devrait te rassurer, non ? Ça explique pourquoi tu l'as jamais chopé.

Il se rapprocha, se dressa au-dessus de moi tel un prof confronté à un mauvais élève.



— Alors tu fricotes avec les Forces spéciales, mec ? Tu sais ce qui se passera si ça tourne mal, hein ?

J'avalai une gorgée de whisky.

— J'ai déjà fricoté avec la Navy.

— Oh ! écoutez-moi ce terrible nettoyeur. T'as déjà géré un coup d'État attendant son heure en orbite ?

— Pas exactement.

— Pas exactement. (Il hocha la tête, l'air sombre.) D'accord, passons à un autre tout petit problème. Tu sais comment empêcher Ireni et ses potes de la capitale de te descendre dès qu'ils apprendront que t'es pas mort ?

— La menace d'une attaque de la Navy, ça devrait suffire, non ? Parce que c'est ce qui nous pend au nez si on la joue pas en finesse.

— Tu veux la jouer *en finesse* avec un coup d'État fomenté par la Navy ? *Merde, est-ce que tu t'entends parler, Hak ?*

Decatur tremblait légèrement. Ni la mort de Raquel Allauca ni le grand retour d'Ireni ne devaient l'aider à bien dormir la nuit.

— Comment vont les gamins ? lui demandai-je.

Il prit une gorgée à son tour.

— Elle les a pas amenés. Ils sont restés à Bradbury, avec une espèce de gouvernante ninja des *familias* pour les surveiller.

— C'est peut-être mieux si elle croit que ça risque de devenir sanglant.

— Tu veux dire encore plus sanglant que quand sa sœur a été massacrée par des inconnus dans un ancien site de torture de la Navy ? (Il me lança un regard noir.) Qu'est-ce qui s'est passé là-bas, Hak ? Qu'est-ce que t'as fait ?

Je soutins son regard sans faillir.

— T'as pas envie de le savoir.

— Bien sûr que si, putain, *puisque je te le demande !*

— Ouais, mais si je te le dis, ce sera inscrit en gros sur ta gueule quand tu causeras à ton ex-femme. Laquelle garde sans doute son lorgnon à chacune de vos rencontres. T'as jamais été un bon menteur, Milt. Je doute que ça se soit amélioré avec l'âge.

L'espace d'une seconde, la rage faillit le submerger. Mâchoires serrées, dents découvertes par un rictus méchant. Puis la tension retomba d'un coup. Ses traits s'affaissèrent.

— T'es vraiment qu'un connard, dit-il d'une voix lasse.

— Je suis câblé comme ça, rétorquai-je, mains écartées. Bon, tu vas faire quoi ?

Il émit un grognement qui aurait pu être un rire. Vida son verre et le tint dans la paume de sa main comme s'il pensait à me frapper avec. Au lieu de quoi il s'effondra dans l'autre fauteuil, comme un paquet jeté par un livreur trop pressé.

— Je t'écoute, marmonna-t-il.

— Ce que tu *peux* dire à Ireni, c'est que votre modèle économique va en prendre un sacré coup si la Navy décide de frapper fort. Sans compter ses liens avec les *familias* de Bradbury. C'est une vraie tempête qui se prépare, Milt. Aucun de nous n'y résistera quand elle aura commencé à souffler.

— Toi, tu peux l'arrêter ?

— Je promets rien. Mais c'est pas impossible.

— Donc je suppose que t'as un plan ? Parce que j'ai pas envie de me retrouver avec des côtes cassées comme à Ciudad Hayek.

— Tu me le pardonneras jamais, hein ?

— Hak, est-ce que t'as un putain de plan ?

Je ne pus retenir une grimace.

— Là, on va dire que j'ai une opportunité et une liste d'appels à passer. Le plan viendra un peu plus tard.

— Ça me rappelle des souvenirs... Sinon j'en reviens à ma première question : peux-tu faire confiance à ta petite copine de la Navy ?

Je haussai les épaules.

— Pas des masses. Mais pour le moment, elle surfe sur la vague.

— Ouais, et j'ai l'impression qu'elle surfe aussi sur ta bite. Pitié, dis-moi que tu te laisses pas embarquer, Hak. Les femmes et toi, c'est pas comme si...

— C'est pas moi qui divorce, ici, merde !

Decatur hocha la tête d'un air sage.

— Voilà, tu te laisses embarquer. Tu sais pourtant bien qu'elles sont formées à ça.

— Qui, les femmes ? Toutes les femmes ?

Il fit semblant de me jeter son verre à la figure.

— Celles des Forces spéciales, crétin. Tu *sais* que l'analyse comportementale qui tourne sur tes nouvelles lentilles internes est complètement niquée par les signaux sexuels que cette salope te balance. Avant, pendant et après la baise. C'est le coup classique. N'importe quelle gagnouse des Uplands connaît le principe.

— Ouais. Les nettoyeurs aussi.

Ma réplique le stoppa net.

— Tu veux dire...

— Que je le fais autant qu'elle, complétai-je d'une voix dure. On joue le même jeu, elle et moi. Attirer l'autre pour mieux brouiller ses systèmes. On sait le faire tous les deux et on sait qu'on est en train de le faire. La vraie question, c'est combien de temps ça peut durer avant qu'on se grille la gueule.

— On croirait mon divorce, marmonna Decatur.

— Si tu le dis. Mais j'espère que ça finira un tout petit peu mieux.

Il me gratifia d'un regard étrange, comme s'il notait un détail de mon visage qui lui aurait échappé jusqu'alors. Je lui répondis par un bref sourire vite effacé.

— « Ne réveillez pas le nettoyeur », hein ? dit-il dans un quasi-murmure.

— Exactement, mec.

Je finis à mon tour le Laphroaig. Il hocha la tête en direction du verre vide.

— T'en veux un autre ?

— *Non, vous n'en voulez pas un autre.*

— J'en ai pas trop besoin, admis-je en tendant le verre. Mais j'en veux bien quand même. Après, je grimpe sur le toit et je passe mes appels.

Je *chauffais* et j'avais bu trop de whisky. Les deux sensations se battirent un moment dans mon estomac et dans ma tête, puis signèrent un armistice juste avant que le conflit dégénère en nausée. Cette trêve s'accompagna d'un pouls bizarrement lent que, faute de mieux, je choisis d'assimiler à de la confiance. Mon affichage rétinien tressautait en cadence, ce qui, ajouté à l'interminable sonnerie au bout de la ligne, allait vite me flanquer la migraine.

— T'as l'air en forme, déclara une Martina Sacran sardonique lorsqu'elle répondit enfin. En tout cas, pas si mort que nos médias avides de vérité ont voulu le faire croire.

À mon avis, elle avait d'abord authentifié l'appel, histoire de ne pas tomber dans le piège d'une simulation lancée par les marshals. Ou pire.

— Tu pourrais au moins faire semblant d'être contente.

— Toi, tu pourrais nous faire gagner du temps et me dire tout de suite ce que tu veux.

— J'ai une proposition pour toi.

Une hésitation. Très courte.

— Tu prends de mauvaises habitudes, Veil. Je suis pas ta putain de bonne fée.

Je gardai le silence. Autour de moi, les cactus arctiques du *Crocus Lux* se dressaient telles des sentinelles attendant un ordre. De petites fleurs hivernales tendaient leurs pétales lumineux vers la Lamina, comme pour comparer les couleurs. Le vent d'ouest soufflait ; froid, évidemment.

Martina Sacran se racla la gorge.

— Bon d'accord, excuse-moi, reprit-elle. Je dors pas beaucoup ces temps-ci. Mais je trouve quand même que j'ai déjà largement payé ma dette.

— Je t'ai contactée deux fois en quatorze ans, dis-je d'une voix posée.

— Et là, ça fait deux fois en deux semaines. Alors accouche. Qu'est-ce que tu veux ?

— Discuter d'un plan qui pourrait nous être bénéfique à tous les deux. Ça te dirait de ne plus être une politicienne de troisième zone ? de négocier directement avec LINCOLN ? de rendre papa fier de sa fille ?

Elle me dévisagea longuement.

— C'est un peu tard, non ? Je te rappelle que mon père est mort. À moins que tes sept années sur Mars t'aient pourri le cerveau au point de te changer en fou de la Pachamama.

— Façon de parler. Ça t'intéresse ou pas ?

Encore une longue pause. Elle frotta d'une main ses cheveux courts : un vieux tic. Elle hésitait. J'attendis patiemment la réponse escomptée.

La vis naître dans ses yeux cernés bien avant qu'elle ne franchisse ses lèvres.

— *Ce n'est pas un modèle stable.*

— *Tu crois ?*

— *Il y a trop de variables hors de contrôle, et nous risquons en plus de manquer de puissance de feu le moment venu.*

— *Ça, j'y travaille.*

Chakana répondit presque instantanément. Comme quoi les flics de Bradbury avaient un meilleur système de sécurité que les sacranistes. Le regard qu'elle me lança n'avait rien d'amical.

— Vous devriez être mort, Veil.

— Je suis sûr que vous avez versé une larme.

Même son sourire n'avait rien d'amical.

— J'étais sur le boulevard Hayek quand j'ai reçu l'info. J'ai tout de suite craché dans le caniveau. Ça vous va ?

— Avec vous, Nikki, je prends ce qui vient. Vous avez parlé à Sakarian dernièrement ?

— J'essaie d'éviter, sauf en cas d'absolue nécessité. Ça vous dirait de m'expliquer ce que vous trafiquez tous les deux dans les Uplands ?

— C'est trop tôt. Par contre, j'ai quelque chose qui pourrait vous intéresser. Vous aimez pas trop avoir Sakarian comme préfet, hein ?

— Venez-en au fait.

— Je vous envoie quelqu'un. Seb Luppi. Un journaliste. (Je vis un rictus méprisant fleurir sur le visage de Chakana. Elle consultait sans doute le dossier de Luppi sur un autre écran.) Oubliez les dernières années. Il est plus dur qu'il en a l'air. Et il a une belle histoire à vous raconter. À condition de le planquer dans un endroit sûr et de ne surtout rien dire aux marshals.

— Aux putains de marshals ?

— Eux-mêmes. D'ailleurs je vous suggère aussi de confier sa protection à vos meilleurs hommes. Parce que Luppi a de quoi neutraliser Sakarian une bonne fois pour toutes.

Long silence.

— Je suis censée faire quoi avec cette belle histoire ?

— Ce que vous voulez, Nikki. C'est à vous de voir. Mais vous ne pourrez plus dire que j'ai jamais rien fait pour vous.

Hidalgo n'était pas l'homme que j'avais craint.

La Navy aimait déployer un certain type d'agents dans les situations difficiles. J'en avais croisé quelques-uns, notamment lorsqu'ils s'étaient pointés pour Holmstrom et l'IA centrale de l'*Extase aérienne II*. Des gars aux yeux morts, indifférents, qui semblaient fonctionner à un niveau inhumain. Ils faisaient moins penser à des gens qu'à d'étranges versions du *pistaco* ou de l'*ogbanje* cité par Madekwe. Il suffisait d'en observer un pour se dire que, *peut-être*, cette fois, les labos militaires avaient vraiment conçu le guerrier du futur, le troufion posthumain.

Heureusement, l'expression d'Hidalgo n'était pas celle d'une machine sans âme. Je la découvris sur le grand écran disponible dans le salon de

ma suite. Elle portait bien sûr les traces d'une vie difficile : un regard lugubre, des traits caucasiens marqués par une incroyable volonté, et même une véritable cicatrice, très blanche, courant sur la gauche du crâne rasé. Mais l'analyse comportementale révélait une belle intelligence et même une très légère pointe d'humour.

Dans d'autres circonstances, on aurait sans doute pu devenir potes.

— Hakan Veil, dit-il. Sacrée surprise. Vous savez qu'on vous tient pour mort ?

— Ouais, on me l'a déjà fait remarquer.

— Donc cette affaire Blond Vaisutis balancée par Ucharima n'était qu'une grosse connerie. Et si vous utilisez cette ligne, c'est que Madekwe vous l'a donnée. Vous avez réussi à la charmer, pas vrai ?

Je haussai les épaules.

— Ou l'inverse. C'est pas très important.

— Je suppose que mes hommes sont morts.

— Ouais. Ça a chauffé vite, j'ai pas eu le temps de la jouer en douceur. Désolé.

— Pas grave. C'étaient de mauvais citoyens, même pour ce côté-ci de l'Entaille. (Il leva les mains, paumes en avant.) On fait ce qu'on peut avec ce qu'on a.

Je repensai soudain à Torres, à Ucharima, aux conditions locales qui avaient façonné leurs existences. Une pointe de colère malvenue s'insinua en moi.

— Vous traînez dans le coin depuis trop longtemps...

— M'en parlez pas. Bon, vous voulez quoi ?

— Ce que veulent tous les nettoyeurs. Sauver le vaisseau. J'étais dans le Collier à l'époque de Ngata-Maclean. J'ai vu de près à quoi ressemble un débarquement de la Navy. Et j'ai aucune envie de revivre ça ici.

— Pas de bol, nettoyeur. Torres est mort et Sedge a vidé son entrepôt juste après le premier cambriolage. Tous les échantillons restants ont dû finir dans un recycleur industriel. Je n'ai plus l'ombre d'une preuve me permettant de faire plier LINCOLN, donc il ne reste que la force. Boucler Mulholland dans une pièce sombre et lui faire invoquer l'article 27 avec effet immédiat. Après... on verra bien.

— Appliquer l'article 27, vous savez que ça déclenchera une insurrection armée dans les deux jours. C'est la meilleure façon de réunir les rocheux et

les modérés. Voire les sacranistes. Ils attaqueront la maison du gouverneur pour récupérer Mulholland.

— Qu'ils essaient, ricana Hidalgo.

— Vous comptez faire combien de victimes pour réussir votre foutu coup d'État ?

— Rien à cirer. Si ces connards veulent se battre jusqu'au bout pour leur putain de Vallée et leur putain de chef, qu'ils ne se gênent surtout pas. De toute façon, on n'a plus le choix.

— Pourquoi vous avez pas conservé le corps de Torres après l'avoir poussé du toit ?

— C'est pas ce qui s'est passé, rétorqua Hidalgo en plissant les yeux. Il a glissé. Il était complètement défoncé, il hurlait comme un taré, agitait les bras dans tous les sens. Pas étonnant quand on le connaissait.

— Je le connaissais pas.

— Alors croyez-moi sur parole. Le pire ennemi de Pavel Torres, c'était Pavel Torres. Un abruti des Uplands né pour crever dans un accident débile.

— Ça m'explique pas pourquoi vous avez pas gardé le corps dans un gros sac de glace. D'accord, la navette allait pas transporter un cadavre comme gagnant de la loterie. Mais si Torres avait vraiment fait une mauvaise réaction aux mouches-code à cause d'un Marstech pourri, ça se voyait dans ses cellules, mort ou vif.

— Et j'aurais pu en parler à qui sur Mars ? Vous savez que Torres a tout raconté à la mafia locale ? Il a essayé de s'entendre avec Raquel Allauca pour faire chanter Mulholland et Sedge.

Un frisson me parcourut au souvenir des dernières minutes passées en compagnie d'Allauca. Je dus faire l'effort de ne pas grimacer.

— C'est ce qu'on m'a dit, ouais. Mais on peut pas lui reprocher d'avoir voulu utiliser le même plan que la Navy.

— On peut lui reprocher d'avoir cru qu'il s'en tirerait à bon compte.

— Ben quoi ? C'est ça, les gars de la Haute Frontière. On peut pas s'empêcher de tenter le gros coup.

— « On » ?

— Façon de parler, répondis-je sèchement.

Hidalgo parut y réfléchir un court instant.

— Admettons. En tout cas, si Torres n'était pas tombé du toit dans le domaine Gingrich, il aurait sans doute fini avec une balle dans la tête sur ordre d'Allauca. J'ai jamais vu quelqu'un merder à ce point-là. Peut-être

qu'il le cherchait, inconsciemment, dans sa petite tête de minable. Il voulait pas quitter Mars, alors il a saboté toutes ses chances d'y parvenir. Mais comme les gangs locaux étaient au courant, on a dû faire un peu de ménage.

— Bien racler le nanobéton et jeter Torres dans l'égout ?

Hidalgo haussa les épaules à son tour.

— J'aime à penser que c'était un peu plus minutieux que ça. Mais c'est l'idée.

— Vous avez même pas gardé d'échantillons cellulaires ?

— Des échantillons cellulaires ? (Il émit un son bien trop amer pour le qualifier de rire.) Vous comprenez ce qui se passe ici, nettoyeur ? À quel point c'est *énorme* ? Des échantillons ne suffiraient pas : il y aurait des dizaines de moyens de les discréditer. Pareil pour les témoignages enregistrés, plus personne n'y croit. Trop facile à forcer ou à fabriquer. Tout ce qu'on pourrait espérer avec des « échantillons cellulaires », ce serait une petite histoire de complot vite oubliée. En fait, les gens *ne veulent pas* croire à ce genre de merde. Ils aiment le Marstech, le *concept* de Marstech, le concept de *Mars*. C'est que du vent, mais, sur Terre, c'est du vent qui souffle fort. Pour le faire retomber, il faudrait un témoin vivant, fournissant lui-même les échantillons, et pas quelques bouts de peau prélevés sur le cadavre d'un parfait inconnu. Les cellules auraient juste servi à tracer une grosse flèche de peinture éclairante pointée droit sur ma gueule. Les flics et les *familias andinas* n'auraient eu qu'à la suivre pour remonter jusqu'à Sedge, jusqu'au cambriolage, jusqu'à... mon opération.

Enfin l'hésitation que j'attendais. Je réprimai un sourire, tentai de saisir l'occasion d'un ton amical :

— Allez, Hidalgo, crachez le morceau.

Les secondes s'étirèrent. Dans ses yeux, je décelai soudain ce que j'avais vu chez les types que j'avais dû buter dans l'affaire de l'*Extase aérienne*. Je compris aussitôt comment tout ce merdier allait finir. À quel point je n'avais aucune chance d'éviter un bon gros bain de sang.

— De quoi parlez-vous ? demanda-t-il, tendu.

— De Julia Farrant, mec. La copine de Pablito. L'autre crétine des Uplands assez conne pour tester la marchandise qu'on l'avait envoyée piquer. C'est *elle* que vous aviez très peur qu'on retrouve si vous laissiez la moindre trace de Torres. Farrant, c'est votre seconde chance de ramener une preuve vivante sur Terre. À condition de la choper, bien sûr. D'ailleurs vous en êtes où ?



Hidalgo ne répondit pas. Il soutint mon regard, le visage inexpressif.

— Les sacranistes ont pas voulu la donner, hein ? repris-je. Ils ont senti l'odeur de la Navy et se sont fermés aussi vite qu'une putain d'écoutille pendant une décompression explosive.

Toujours pas un mot. Mais la rage de l'exil au fond du regard. Les yeux plissés qui ne me quittaient pas, comme dans un viseur. Cette fois je souris et jouai ma dernière carte :

— Moi, j'ai un marché à vous proposer.

## Chapitre 47

Les conducteurs de rickshaw s'adonnaient toujours au jhyap avec âpreté sous le squelette en nanobéton de la station Viking.

À cette heure, ils se serraient les uns contre les autres ; leurs vestes matelassées rouge et pourpre, cols relevés, les aidaient à se protéger du froid nocturne. Ils avaient déplacé la bobine de câble leur servant de table sous l'une des lampes insérées dans la structure. À l'intérieur du cône lumineux, sept joueurs se penchaient sur leurs cartes, entourés par des commensaux assez bruyants pour masquer notre approche. Les véhicules étaient alignés sur deux rangées, nez à nez, sous d'autres lampes.

Le conducteur employé lors de ma dernière visite se trouvait parmi les observateurs. Il finit par me repérer et se fraya un chemin à coups d'épaule. Son sourire initial perdit de sa vigueur lorsqu'il aperçut mes petits camarades.

— Va falloir trois rickshaws, dit-il. Trois personnes dans les deux premiers, et *celui-là* dans le troisième. Un mec aussi grand, ça voyage seul.

Hidalgo se tourna vers le plus massif de ses sbires, un gars taciturne qui culminait à plus de deux mètres. Le dénommé Badarou semblait se prendre pour le Rôdeur de Tharsis et n'avait pas décroché plus de dix mots depuis notre rencontre.

— T'entends ça, Baddy ? Ils veulent t'isoler.

— Connards de Bradpourri, maugréa le géant.

Hidalgo revint au conducteur.

— Là d'où on vient, les rickshaws prennent jusqu'à cinq clients, dit-il d'une voix traînante. Et j'ai jamais entendu personne se plaindre. En plus, c'est pas comme s'il fallait se taper la pesanteur terrienne, hein ? Alors vous allez pêcher *un* de vos collègues et on y va.

Le jeune homme ne laissa transparaître aucune émotion sur ses traits himalayens. Il désigna les autres conducteurs massés autour de la bobine.

— Je sais pas d'où vous venez. Mais ici, vous trouverez personne pour prendre plus de trois passagers à la fois.

Le regard d'Hidalgo se durcit.

— Vous avez monté un putain de syndicat ou quoi ?

Il était de mauvais poil depuis son apparition sur le quai de Sparkville. Sans doute parce qu'il n'avait pas géré depuis longtemps le stress opérationnel d'une grande ville.

— Ce serait illégal, déclara simplement le conducteur. Je vous explique juste comment ça marche ici. Et puis vous allez où, d'abord ?

— 447 Fairchild, répondis-je tout en défiant Hidalgo du regard. Avec trois rickshaws, ce sera parfait.

— Fairchild ? Vous lancez une start-up, les gars ?

— Un truc comme ça, approuva Madekwe.

D'une voix incroyablement lasse.

Trois jours – bientôt quatre – qu'elle avait quitté le *Crocus Lux* sans un regard en arrière.

J'aurais voulu la suivre, au moins une partie du chemin, mais elle avait douché mes espoirs avant même que la proposition ait fini de franchir mes lèvres. Hors de question que je rencontre Hidalgo avant qu'elle ait préparé le terrain. Et si je m'inquiétais de la voir partir sans escorte, j'aurais dû éviter de buter les deux types chargés de cette mission. Quant aux petits criminels du coin, même pas la peine d'en parler. Elle se débrouillerait très bien *toute seule*.

— *C'est mon boulot, Veil. Essaie un peu de t'en souvenir.*

— *Ça fait quarante-huit heures que j'essaie plutôt de l'oublier, lui dis-je.*

*Ce qui me vaut un semblant de sourire. Nous sommes dans l'entrée de l'hôtel, face à face, presque à nous toucher. Dans nos yeux, derrière le voile informatique des lentilles internes, se dessine une tension qu'il vaut mieux mettre de côté pour ne pas risquer d'arriver au point de rupture.*

— *Tu remplis ta part du marché, c'est tout, reprend-elle. Je te fais confiance.*

*Je hausse les épaules.*

— *La confiance, alors ? OK. Mais ça marche dans les deux sens.*

*Elle part. Passe la porte du Crocus Lux, les brumisateurs, puis s'avance dans le froid aride d'une nuit banale des Uplands. Retour à Hidalgo, retour à la Navy.*

*Le micro que j'ai planqué dans l'ourlet de son manteau cesse d'émettre quelques minutes plus tard. Je ne peux m'empêcher d'en sourire.*

Les jours suivants, j'avais eu largement de quoi m'occuper l'esprit. Logistique et transport à mettre en place, négociations avec certaines personnes – au mieux – réticentes. Gestion des imprévus. Évaluation des risques. Bradbury était sens dessus dessous et bourdonnait telle une mouche-code en furie. Les rumeurs de corruption et d'abus de pouvoir traînaient dans l'air, poussées par le vent des médias telle l'odeur d'un cadavre en décomposition. Derrière cette puanteur se faisait jour la certitude de plus en plus forte qu'il faudrait agir très bientôt. J'avais vu cette même dynamique en action dans le Collier de perles, juste avant le débarquement. Manifestations, émeutes mineures, démagogues sortant de leur trou. Flics en armure postés partout. Personne n'était encore prêt à en venir aux mains, mais les rues empestaient la violence, les réseaux empestaient la haine, tandis que chaque camp déployait des trésors de bêtise.

Ils vous disaient de sauver le vaisseau à tout prix.

Mais personne ne parlait jamais de l'équipage ni des passagers.

Je ruminais ces pensées sur le quai de la station Sparkville. Notai soudain, avec un temps de retard, que j'avais fini de *chauffer*.

Comme d'habitude, difficile de dire si ça me manquait ou pas.

Quelques rocheux s'approchèrent, poings levés, chantant à pleins poumons la *Marche de DeAres Contado*. Il s'agissait principalement d'hommes jeunes qui regardaient les passants d'un œil torve. L'envie d'en découdre émanait d'eux tel un mauvais parfum. Je ne reconnus personne dans ce groupe et – d'après les analyses faciales de 'Ris – personne n'était en mesure de me reconnaître.

Je reculai de deux pas pour les laisser passer.

Le train suivant entra en gare tandis que les rocheux poursuivaient leur chemin, bousculant les gens avec une brutalité nonchalante savamment calculée. Madekwe et Hidalgo sortirent du train à deux wagons de là, suivis par cinq gorilles des Uplands dont l'allure décontractée ne trompait personne. Ils disposaient tous de manteaux larges ; deux d'entre eux portaient un sac à l'épaule. Madekwe me repéra et les guida dans ma direction. Tout le monde se salua d'un hochement de tête. *La Marche* retentit de nouveau, cette fois à l'intérieur du train.

— Putains de clowns, marmonna Hidalgo.

— Vous inquiétez pas, lui dis-je. Si ça tourne mal, vous aurez l'occasion d'en descendre des tas dans les rues. Comme à la foire.

Ma remarque me valut un étrange regard d'Hidalgo et des froncements de sourcils chez ses gorilles, notamment Badarou. Dommage de ne pas savoir quelles infos Hidalgo avait fournies à ses recrues locales.

Mais il suffisait de les observer pour comprendre que c'était le cadet de leurs soucis. Cette expression indifférente, je l'avais déjà vue mille fois dans les camps de travail et les bordels bon marché qui tenaient bout à bout ce que l'on nommait « société » dans les Uplands. C'était du gros Martien pur jus, tanné dès la naissance par les vents sablonneux, dressé aux normes agressives et prédatrices de la Vallée. Ceux-là n'avaient aucune illusion sur l'Entaille : un océan aux vagues traîtresses, fait de modèles économiques et de chaînes alimentaires impitoyables. Poussés par tel ou tel vent, ils avaient choisi le métier de la violence, une compétence qui leur permettait de surnager sans trop de problèmes. Mais ils savaient aussi, pour avoir scruté l'horizon dans leur jeunesse, que cet océan était infini et qu'ils passeraient leur vie à tenter de garder la tête hors de l'eau.

L'humanité de la Haute Frontière. Dans toute sa splendeur.

Les portes se refermèrent le long du train, étouffant le chant des rocheux. Hidalgo se secoua comme au sortir d'une transe ; il se passa une main sur le crâne et me scruta de bas en haut.

— Bien. Je vois que vous n'êtes pas armé.

— C'est ce dont on était convenus, rétorquai-je en haussant les épaules.

À l'instar de la majorité des logiciels de détection, le sien avait loupé le couteau ABdM. Mais ça ne m'empêchait pas de me sentir terriblement vulnérable. Je ne reconnaissais pas la version de Bradbury apparue en mon absence. Elle ressemblait à une mauvaise imitation de Virthalla : les mêmes rues, les mêmes immeubles, mais avec les codes sociaux réglés à un niveau minimal afin d'ouvrir la voie à une recrudescence de sauvagerie. Comme si les foutus Uplands s'étaient soudain invités en ville. Ça donnait envie de vérifier le calibre de son flingue, en espérant que ce soit du lourd.

Hidalgo grommela, peut-être rassuré par ce que l'analyse comportementale lui révélait de mes sombres pensées.

— Bon, allons-y. Prochaine étape ?

— La ligne du corridor Ventura, répondis-je en me forçant à sourire à Madekwe. Sur les quais ouest. Si vous voulez bien me suivre, mesdames et messieurs...

Le quartier Fairchild était en pleine construction : des tas de régolite sombre se dressaient à côté des espaces libérés, délimités par des balises clignotant d'un air solennel. Un murmure presque inaudible émanait des blattes-ferrite et de leurs cousines chimiques qui mâchouillaient le sol pour le préparer à la poussée des futurs édifices en quelques mois de temps. Ça et là, la nanofabrique œuvrait déjà sur les premiers lots vendus, mais la plupart en étaient encore aux fondations et aux squelettes des immeubles. Seul un bâtiment sur dix avait des murs et un toit. Parmi ceux-là, bien peu étaient éclairés. Certaines zones vides accueillait des pubs mobiles qui flottaient telles d'étranges portes sur l'avenir, présentant de superbes images du quartier en devenir. « *C'est le moment d'acheter* », semblaient-elles susurrer à des oreilles absentes. « *C'est le moment ou jamais.* »

Le lot 447 offrait l'une des rares bâtisses achevées ; la lumière pâle qui s'écoulait des fenêtres évoquait les bougies guidant les enfants perdus dans un conte de fées. J'avais choisi l'endroit pour son côté isolé. Très isolé. Il fallut laisser les rickshaws cinquante bons mètres en arrière et finir le trajet le long d'un petit sentier obscur. Au-dessus de nos têtes, la Lamina émettait des teintes malades, vertes et bleues, qui baignaient le quartier d'une maigre lueur changeante.

— Pas la peine de se presser, dis-je en sentant monter l'impatience chez les gorilles. J'ai pas envie que ça tourne au carnage comme à Bradbury Central.

Badarou et l'une des femmes me jetèrent des regards mauvais, mais ne firent aucun commentaire. Le groupe ralentit, cherchant l'approbation d'Hidalgo. Lequel hocha la tête tout en faisant signe à ses troupes de se déployer. Puis il sortit un PIE de son manteau tandis que les autres dégainaient leur propre attirail. Il me gratifia d'un rictus prédateur. Dents brillantes dans la pénombre.

— Très bien. On vous suit, Veil. Montrez-nous comment on fait.

Sourires autour de moi. Une main froide se referma sur mon estomac. Les mots m'inquiétaient autant que les expressions. Cette affaire pouvait merder de tant de façons différentes. Derrière mes yeux, 'Ris se focalisait sur Hidalgo, mais n'arrivait qu'à deux conclusions : il était en pleine tension opérationnelle et m'accordait à peu près la même confiance qu'à un marchand de fossiles du marché Kirk.

— *Quelle surprise*, subvocalisai-je. *Et Madekwe ?*

— *Pas mieux, j'en ai peur.*

— Allez, nettoyeur, dit Hidalgo en pointant le PIE vers le bâtiment. Qu'est-ce que vous attendez ?

Je grimaçai, puis dépassai tout le monde pour mener l'approche. Je sentis les yeux de Madison Madekwe posés sur moi. Un regard purement fonctionnel qui généra une sale tristesse au creux de mon ventre. Mais ce n'était pas l'heure d'y penser. *Plus tard, nettoyeur, plus tard.* L'équation comptait déjà trop d'inconnues sans que j'en rajoute une. Je devais me calmer. Me concentrer sur la porte droit devant. Sur le long chemin menant à la Terre.

Un 'gel s'interposa soudain sur notre route, montrant une voie pavée entourée de belles pelouses, une douce lumière de fin d'après-midi, des édifices aux couleurs pastel et des promeneurs à l'allure d'ingénieurs *affreusement* compétents.

« Il faudrait être aussi fou qu'un Terrien pour ne pas saisir une telle aubaine, m'informa le 'gel. C'est le moment d'acheter. C'est le moment ou jamais. »

Ricanements parmi les troupes d'Hidalgo. J'attendis que le 'gel s'écarte, puis me remis en marche. La porte s'entrouvrit, ce qui traça un triangle de lumière sur le régolite. De petites bêtes de terraformation s'enfuirent aussitôt : sans doute des variantes nocturnes détestant la lumière. Une mince silhouette féminine se découpa sur le seuil, projetant une longue ombre noire dans notre direction.

— C'est Farrant ? marmonna l'un des gorilles.

— Bien sûr que non, lançai-je par-dessus mon épaule. C'est Martina Sacran, merde ! Vous regardez pas les infos ?

Le type secoua la tête.

— Je m'en tape de tous ces putains de politicards.

— Je vous conseille pas de le lui répéter en face.

Sacran sortit pour nous accueillir. Emmitouflée dans une grosse veste d'arpenteur, col relevé sur la partie inférieure de son visage. Sa respiration formait un nuage dans l'air froid. Ses yeux méfiants nous scrutaient derrière un lorgnon bon marché aux verres transparents.

— C'est vous, Hidalgo ? demanda-t-elle.

Le Terrien hocha la tête.

— C'est comme ça qu'on m'appelle sur ce monde pourri.

— Alors je dois sans doute vous féliciter. Pas facile d'échapper pendant tout ce temps aux sbires des grosses entreprises *et des familias andinas.*

Haussement d'épaules.

— C'est mon boulot. Je suis formé pour ça.

— Certes. Mais je n'apprécie guère les autres façons dont les gens comme vous utilisent leur formation.

— Je ne suis pas venu participer à un débat politique, madame. Vous avez amené Julia Farrant ?

— Comme prévu. Elle est à l'intérieur. (Sacran fit une moue dédaigneuse.) Je ne pense pas que vous ayez besoin des PIE. Elle est nerveuse, mais j'ai l'impression que la perspective d'un moment de gloire sur Terre a suffi à la convaincre.

Deux gorilles s'avancèrent. Hidalgo resta en place.

— Vous êtes nerveuse aussi, nota-t-il. Je dirais même que vous tremblez.

Tout se figea l'espace d'un instant. Comme si la Lamina s'était arrêtée en pleine décharge juste au-dessus de nous. Des doigts glacés se refermèrent sur mon cœur tandis que 'Ris peignait ses affichages en couleurs de crise.

— Au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, le fond de l'air est frais, dit Sacran d'une voix posée. On pourrait peut-être rentrer et discuter de tout ça à une température raisonnable ?

— Bonne idée, ajoutai-je. On n'a pas toute la nuit devant nous.

— Non.

Le PIE était braqué sur Martina Sacran. L'intensité opérationnelle illuminait les traits décharnés d'Hidalgo. Les cinq gorilles des Uplands saisirent le message et levèrent leurs armes. Les doigts glacés descendirent le long de mon intestin.

— Restez où vous êtes, madame, ordonna Hidalgo. C'est pas marrant d'encaisser un tir de PIE. Ne me forcez pas à un geste regrettable.

Je levai les yeux au ciel.

— Hidalgo, bordel...

— Des tirs de ce genre, j'en ai déjà encaissé, affirma Sacran avec une fierté d'activiste. Sans doute plus que vous n'en avez tiré vous-même, soldat. Mais si vous voulez ruiner la confiance de Julia Farrant, surtout ne vous gênez pas.

Madekwe s'approcha d'Hidalgo.

— Qu'est-ce qui se passe, Nate ?

Je réprimai un vilain sourire malvenu.

— C'est vrai, *Nate*, qu'est-ce qui se passe ? Vous voulez merder comme avec Torres ? À croire que les preuves vivantes contre Chasma Corriente



courent les rues.

Madekwe me cloua le bec d'un regard furieux.

— Nate, écoute...

— Ça pue, Maddy. (Il lui jeta un coup d'œil rapide.) Tu le sens pas, putain ?

— Bande d'amateurs, assena Martina Sacran. Je rentre. Venez me chercher quand vous aurez réglé vos petites...

— Tu bouges pas ! (Le bras d'Hidalgo parut se tendre encore plus.) Tu restes là, salope !

— *Ça suffit, bordel de merde !*

J'avais tenté de me montrer aussi autoritaire que possible. Parvins au moins à attirer tous les regards vers moi. J'écartai les bras comme pour englober Hidalgo et sa troupe. 'Ris évalua la réaction des gorilles, estima le risque pas trop élevé.

— Ça suffit, pauvres cons ! aboyai-je. Baissez vos armes !

Ils m'obéirent. Vaguement. Les canons n'étaient plus si horizontaux.

Inutile d'en espérer davantage.

Madison Madekwe me scrutait en tentant d'analyser la situation...

Sur l'étendue plate du lot 448, un 'gel se tourna vers nous telle la seule carte valable d'une main perdante. Une silhouette noire surgit derrière l'éclat de la publicité.

— C'est un piège ! hurla Madekwe, les yeux écarquillés.

Je bondis devant Hidalgo et la plaquai au sol.

Des coups de feu déchirèrent la nuit tout autour de nous.

## Chapitre 48

L'assaut ne dura que quelques instants, même si les drogues de combat présentes dans mes veines étirèrent le temps pour moi. Les modules de requin me permirent d'apprécier la scène comme en plein jour ; les lueurs des tirs évoquaient des hurlements poussés sur le spectre électromagnétique. Les gorilles d'Hidalgo tentèrent de répliquer, mais les PIE étaient des armes à courte portée et les ombres qui se dressèrent dans le lot 448 ne laissèrent personne s'emparer de flingues plus efficaces. Badarou agrippa le sac à dos d'une de ses camarades, tenta désespérément d'en extraire quelque chose...

Une balle surgie du cœur de la nuit lui arracha la moitié du visage.

Il resta debout une seconde, le menton lancé en avant comme par défi, par fierté de sa terrible blessure. Puis il s'effondra telle une tour sapée à la base. La femme au sac à dos bascula au-dessus de lui, le regard figé par la mort. Un regard dirigé droit vers moi.

Pressée sous mon corps, Madekwe s'agitait follement dans l'espoir de me frapper assez fort pour desserrer mon étreinte. Heureusement, elle s'en tenait aux techniques de combat apprises durant sa formation, loin des coups meurtriers que seule l'expérience de terrain vous enseignait. Je parai les attaques de mon mieux et me retrouvai nez à nez avec elle dans la poussière.

— Bouge pas, putain, bouge pas ! grognai-je.

— Sale *connard* !

Un pouce lancé vers mon œil. Évité de peu.

Hidalgo – mon principal souci – était à terre. Il remuait encore, mais pas pour longtemps. Martina Sacran s'était mise en retrait dans un coin de la porte, l'air très sûre d'elle. Pourtant, elle avait beau être identifiée comme alliée et avoir connu son lot de fusillades au fil des années, ça ne la protégeait ni des erreurs ni surtout des balles.

Les tirs ne cessaient pas. Le dernier des gorilles vendait chèrement sa peau : il avait réussi à se planquer derrière un tas de régolite et à sortir un pistolet-mitrailleur dont il n'hésitait pas à se servir. Je grimaçai, tâtant

Madekwe à la recherche de son flingue. Elle s'en rendit compte trop tard et tenta de rattraper sa bévue par un coup de genou dans les couilles. Cette fois, je loupai la parade. Douleur. Je roulai loin d'elle, tendis le bras, pressai la détente. Cliquetis inopérant. Foutu verrouillage.

— 'Ris, tu gères ça ?

— *Fait.*

Oublier juste assez la souffrance dans l'aine pour viser. Pour tirer. La détonation grave résonna dans la nuit. Le dernier héros tressaillit sous l'impact, chercha désespérément l'origine de la balle. Je lui vidai le chargeur dessus. Tirs rapides telle une quinte de toux sèche. Le gorille gesticula comme pour chasser des mouches-code, puis s'affaissa lentement dans le nuage de régolite qu'il venait de soulever.

Quelques coups de feu résonnèrent encore. Les derniers applaudissements à la fin du spectacle.

— C'est bon ! criai-je aussi fort que mes pauvres couilles me le permirent. Mission accomplie ! *Cessez le feu !*

J'entendis des gens s'interpeller en chinois. Des phrases trop vives et dialectales pour que je les comprenne. Finalement, la fusillade s'interrompit.

Une autre silhouette mince, féminine, apparut à la porte derrière Martina Sacran.

Celle de Douce.

Hidalgo était à deux doigts de la mort quand je m'approchai enfin de lui. Une grosse flaque de sang assombrissait le régolite sous son corps. Difficile à voir dans la lueur verdâtre de la Lamina, mais il semblait avoir encaissé plusieurs balles dans la poitrine et le ventre. Des blessures bien au-delà des outils de soins internes dont il pouvait éventuellement disposer.

Je m'accroupis à son côté.

— Veil, lâcha-t-il d'une voix râpeuse, le regard vague. Espèce de... *d'enculé.*

Je penchai la tête comme pour m'excuser.

— Pas vu d'autre moyen d'arrêter un gars de la Navy comme vous.

Le nom de son service parut lui rendre quelques forces. Un petit sourire joua sur ses lèvres. Il reprit la parole d'un ton plus assuré :

— C'est trop tard, nettoyeur. La Navy débarquera quand même.

Je secouai la tête.

— J'en suis pas si sûr. Vous êtes mort, Madekwe est neutralisée et le QG des opérations spéciales se trouve sur Terre, à une unité astronomique d'ici. Vous avez qui d'autre dans le coin ? La garnison de Wells n'est pas un avant-poste des Forces spéciales. Ses soldats ont fait le serment de protéger la Vallée des rats de cratère et des pirates, pas de renverser le gouvernement local. Il faudrait en appeler à une sacrée chaîne de commandement pour changer ça. Alors dites-moi : qui va s'en charger ?

Hidalgo prit une inspiration qui raviva sa douleur. Il montra les dents en signe de défi.

— Vous... allez... la tuer aussi ?

— Je comptais même pas vous tuer *vous*. Ça s'est juste passé comme ça.

— Ah. Ça... Ça me rassure.

Je souris. Impossible de m'empêcher. La descente d'adrénaline après le combat. Je sentis quelqu'un dans mon dos, pivotai brusquement. Martina Sacran. Levant très vite les mains en signe d'apaisement : qu'avait-elle lu sur mon visage ? Elle prit le temps de se racler la gorge.

— Je pense que t'as...

Elle se tut en découvrant Hidalgo.

— Laisse-nous une minute, lui suggérai-je.

— Et Farrant... (Hidalgo, de nouveau, les mots entrecoupés de grognements. Il nous adressa un sourire sauvage.) Elle est même pas là, hein ?

Sacran détourna le regard, peut-être par gêne. Je me contentai de hausser les épaules.

— Je crains que non.

— J'aurais dû le savoir. *Putain*, j'aurais dû le savoir. (La colère provoqua une longue toux saccadée. Sa main se souleva très légèrement du sol poussiéreux.) Mais je *voulais* qu'elle soit là, merde. Régler l'affaire. Rentrer chez moi. Je suis sur cette planète pourrie... depuis si longtemps...

— Ouais.

Sa main s'éleva plus haut. Il m'agrippa soudain le bras avec une force surprenante qui vida par contre sa voix de toute assurance.

— Quatorze ans, souffla-t-il. Comment vous avez tenu le coup ?

Je haussai encore les épaules.

— Un jour à la fois. Ça s'additionne vite.

— Ouais. (Il se mit à haleter doucement.) Mais c'est l'heure de rentrer à la maison, pas vrai ?

— Pour sûr.

Son regard quitta mon visage pour se perdre en hauteur, dans la nuit.

— Rentrer...

Sa main glissa de mon bras. Il ferma les yeux. Toussa faiblement, projetant du sang frais sur ses lèvres. Puis ses yeux se rouvrirent, luisants de larmes, et trouvèrent les miens.

— Monde de merde, lâcha-t-il.

J'attendis la suite. Qui ne vint jamais. Sacran s'était finalement éloignée, me laissant seul avec l'agonie d'Hidalgo. Je patientai le temps que toute trace de vie quitte ses yeux et qu'il donne l'impression de regarder à travers moi comme si j'étais celui qui venait de disparaître.

— Monsieur Veil ?

Je poussai un soupir.

— Salut, Douce. Comment ça va ?

— Très bien. Aucune blessure à déplorer de notre côté, et Mme Madekwe se trouve... en détention provisoire. Elle est à l'intérieur. Jusqu'ici, elle n'a opposé aucune résistance.

— Bon à savoir.

Douce avait plongé les mains avec élégance dans les poches d'un long manteau noir fabriqué dans le cratère : trois petits caractères chinois, vaguement familiers, en ornaient le revers. Le vêtement était parfait, comme la coiffure, le maquillage et le lorgnon aux verres opaques. Elle scruta intensément le cadavre d'Hidalgo.

— Je l'aurais cru plus grand. Il ne ressemble pas à un Terrien.

— Il avait quitté la Terre depuis six ans. Enfin trois. Trois années martiennes. Un agent dormant.

— Très impressionnant.

— C'est leur formation. (Je soupirai à nouveau, plus lourdement. Posai le pouce et l'index sur les paupières d'Hidalgo pour les fermer. Puis me relevai.) Bon boulot, en tout cas. Propre et efficace. Je suppose que vous n'avez pas amené Gaskell ?

— Non. Elle vous attend à TKS. J'ai jugé préférable de ne pas l'exposer à une... situation opérationnelle complexe.

Je m'autorisai un rictus en direction d'Hidalgo et de la mare de sang qui l'entourait.

— Situation drôlement simplifiée, non ? Vous feriez mieux de l'emballer.

— Vous êtes sûr que cette action sera bien reçue par les *familias andinas* ?

— Ici, elles n'en auront pas grand-chose à foutre. Mais le secteur ouest appréciera et ça compte au niveau supérieur. Elles avaient mis la tête de ce mec à prix pratiquement depuis son arrivée sur Mars. Cent cinquante mille mariners, mort ou vif. À votre place, je renoncerais à la prime en gage de bonne volonté.

— Je vois. À Hellas, nous sommes... habitués à ce genre de geste.

— Super. Vous venez de vous acheter une bonne réputation auprès des *familias andinas*. Bienvenue dans le quartier.

L'équipe de Douce se chargea de ramasser les corps, après quoi tout le monde grimpa dans un van discret qui allait emprunter les grandes routes obscures du corridor Ventura en direction des locaux de TKS Holdings. Douce prit place à l'avant, à côté du chauffeur, tandis que tous les autres s'entassaient dans la cabine. Je la comprenais. C'était son opération et, à sa place, je n'aurais pas souhaité partager l'atmosphère régnant à l'arrière. Où se trouvaient deux banquettes disposées l'une en face de l'autre, comme dans le Land Rover. Je fus placé juste en regard d'une Madison Madekwe menottée et au visage de marbre. Des rats de cratère très contents d'eux-mêmes nous entouraient, encore armés des fusils d'assaut Norinco à canon scié qu'ils venaient d'utiliser pour le carnage. Un vague relent de gaz propulseur imprégnait l'air. Entre Madekwe et moi, rien d'autre que le sol métallique.

— T'es fier de toi ? me demanda-t-elle.

— Pas souvent, admis-je. Mais là, je me mets une bonne note. Cramer les plans de la Navy, j'ai pas fait grand-chose de mieux depuis que j'ai atterri dans le coin.

Elle me lança un sourire méprisant.

— Ouais, et je suppose que me vendre à Gaskell en échange d'un billet pour la Terre n'a rien à voir là-dedans.

— Si tu suggères que je lui fais plus confiance qu'à toi pour me fournir une cryocap, je dirais que c'est pas faux. Mais de toute façon, la mort d'Hidalgo, c'est une bonne chose pour la Vallée. Tu l'as dit toi-même, Madison...

— M'appelle pas comme ça !

— D'accord, soupirai-je. Je connais pas ton grade. Capitaine, peut-être ? Tu l'as dit toi-même, capitaine Madekwe : Hidalgo était grillé, complètement parano. Difficile d'avoir confiance.

— Il voulait juste rentrer chez lui.

— Comme nous tous.

Martina Sacran s'inséra à l'extrémité de ma banquette et pressa le bouton refermant la portière arrière. Le moteur fatigué du van entra en action sous nos pieds. La tête de Madekwe tourna telle une tourelle de char en direction de la dernière arrivante.

— Et vous, la croisée, heureuse de frayer avec le crime organisé ?

Sacran lui rendit son regard sans broncher.

— Je n'ai pas de leçons à recevoir d'une terroriste d'État. Mon père m'a raconté ce que la Navy avait fait sur Ganymède. Ça l'a rongé jusqu'à la fin de ses jours. Alors allez vous faire foutre. Je prends les alliés que je peux.

Le van vibra sur le régolite, puis gagna la route. Après un virage serré, la conduite devint soudain plus souple. Le véhicule prit rapidement de la vitesse.

— Ganymède était inévitable, affirma Madekwe.

Cette fois, le sourire méprisant vint de Sacran.

— Bien sûr. Comme chacune des glorieuses actions des Forces spéciales. La conséquence inévitable dès qu'un peuple souhaite prendre son destin en main. Je suis persuadée que ces gens se sentent beaucoup mieux morts et congelés.

— J'aurais pensé que si quelqu'un pouvait comprendre que les convulsions politiques coûtaient des vies, ce serait bien la fille de Sacran. C'est pas comme si votre père avait les mains propres, hein ?

Martina Sacran se pencha brusquement en avant.

— La ferme ! Mon père avait plus d'intégrité dans son petit doigt que tous vos corps de commandos trafiqués ne pourraient en synthétiser.

— Donc j'imagine qu'il serait très fier de vous. En vous voyant vous vendre à ces mêmes entreprises contre lesquelles vous discourez à longueur de temps. Parce que c'est bien ça, madame Sacran ? (Madekwe leva le menton vers moi d'un air dédaigneux.) Vous aidez cet ex-connard de chez Blond Vaisutis à me livrer au Comité de supervision, et LINCOLN vous filera quelques miettes en échange.

— C'est à peu près ça, acquiesçai-je avec une fausse joie. Bon, si on arrêta les récriminations et qu'on accepte tous de vivre avec ce qu'on a

fait ?

Madekwe se tourna de nouveau vers moi.

— J'ai cru lire quelque chose en toi, Veil. Quelque chose... d'humain, qui dépassait ton entraînement. Mais je me suis plantée. Blond Vaisutis a tout effacé. T'étais rien d'autre qu'un chien de garde jusqu'à ce que tes maîtres t'abandonnent ici, et depuis t'essaies juste de retourner dans ta niche.

Je soutins son regard. Même si ses paroles me faisaient aussi mal que le coup de genou dans les couilles.

— C'est une façon de voir les choses, Madison.

— Je t'ai dit de plus...

— D'un autre côté, c'est LINCOLN qui paie ton salaire. Pas d'Initiative coloniale, pas d'impôts interplanétaires ; pas d'impôts, pas de Navy. Donc je pense qu'on habite plus ou moins la même niche.

— LINCOLN est corrompue à mort. Sur Mars, ça a donné Mulholland. (Une tension bizarre montait dans sa voix.) Vous le savez très bien. Tous les deux ! On peut recommencer de zéro, Veil. Il est encore temps !

Martina Sacran renifla d'un air hautain. J'observai Madekwe avec une certaine inquiétude. Ce n'était plus la femme du Land Rover ni de la suite nuptiale au *Crocus Lux*.

Ça sonnait beaucoup plus comme la couverture adoptée lors de son arrivée sur Mars...

— *Je détecte...*

Détonations métalliques en succession rapide, juste au-dessus de ma tête. Comme si un batteur fou tapait sur le toit du van. Plus tard, dans mes souvenirs, j'en compterais cinq. Je reçus du sang sur le visage et dans les yeux. Un brusque écart du véhicule me projeta sur les genoux de Madekwe. Elle en profita pour me frapper derrière l'oreille avec ses mains menottées. Sacran poussa un cri étouffé, puis le van faillit se renverser avant que le pilote automatique entre en action et effectue un freinage d'urgence, immobilisant le rover sur la route. Cette fois, le choc me repoussa en arrière contre les rats de cratère. Je battis des paupières pour tenter d'éclaircir ma vision. J'aperçus d'abord les gros trous creusés dans le plafond, entourés d'une corolle de pétales métalliques tournés vers le bas.

Puis je découvris les corps décapités.

Madekwe en profita pour me donner des coups de pied que je bloquai autant que possible. À l'extérieur, mes oreilles captèrent le bruit



caractéristique de grosses turbines.

— *Véhicule aérien à l’approche. Les communications suggèrent la présence d’individus lourdement armés.*

— *Merci pour le putain de scoop !*

— Veil ! (Sacran. De la stupeur dans la voix.) Qu’est-ce qui... ?

— Renforts ennemis. Notre copine de la Navy a plus d’amis que prévu.

J’essayai rageusement le sang qui me coulait dans les yeux. *Une arme, une arme*, pensai-je avec fièvre. À cet instant, je n’avais pour me battre que mes mains nues et la lame de morphalliage. Je passai une main par terre, récupérai l’un des Norinco ensanglantés.

— *’Ris, tu gères...*

— *Fait.*

Le flingue gémit comme un brave toutou. Je donnai un grand coup de pied sur le bouton d’évacuation d’urgence. La portière arrière se souleva lentement.

— Restez là, ordonnai-je à Sacran avant de bondir dans le froid nocturne.

## Chapitre 49

Le van s'était arrêté de travers en plein milieu de la route. L'hélicoptère descendait devant lui, à vingt mètres, turbines hurlantes. Dans quelques secondes, il serait assez bas pour déployer quiconque se trouvait à l'intérieur. Je le scrutai un court instant pour permettre l'analyse de 'Ris – les lignes de l'appareil me semblaient vaguement familières –, puis me repliai à l'abri de la carrosserie. Par réflexe, je vérifiai que le fusil d'assaut était bien chargé.

— *Alors, qu'est-ce qu'on a ?*

— *Whistler-Hoon P-771. Capacité dix-huit personnes, plus pilote optionnel. Présent dans le cas d'espèce.*

Un vilain sourire se dessina sur mes lèvres.

— *Ouais, ils ont pas envie que la machine enregistre leur petite expédition. Blindage ?*

— *Réduit. C'est un modèle civil, reconfiguré pour la chasse de loisir.*

— *Bon à savoir.*

Je pris une inspiration, surgis au coin du van, tirai et me remis aussitôt à l'abri. La cartouche explosa contre la carapace noire de l'hélico, qui sursauta tel un chat effarouché avant de battre légèrement en retraite. J'avais eu le temps de repérer les plates-formes de chasse avec filets de sécurité disposées de chaque côté : sans doute la position des tireurs pour attaquer le van. Deux, peut-être quatre snipers, qui avaient dû se repérer à la détection de chaleur depuis une altitude non négligeable, puis se répartir cinq cibles et tirer de haut en bas dans la tornade générée par les pales de l'hélico. Même avec un bon équipement, c'était du sacré boulot.

— *Faut contacter Chakana vite fait. Appel prioritaire. Dis-lui de rameuter tous les renforts disponibles.*

— *Appel en cours.*

— Veil, tu joues à quoi, putain ? (Martina Sacran, sortant du van à son tour, un Norinco inutile serré dans ses mains.) Ces fils de pute tirent aux infrarouges. T'as vu ce qu'ils ont fait aux gorilles de Hsu ?

— Si je l’ai vu ? J’en suis *taché* de partout, merde. (Je me fendis d’un petit sourire.) La bonne nouvelle, c’est qu’avec une efficacité pareille, s’ils avaient voulu nous buter aussi, on serait déjà morts. *Venez me chercher, bande d’enculés !*

Je ressortis à découvert, tirai sur l’hélico. Manqué. Mais le pilote, rendu nerveux par le premier tir, décala malgré tout l’appareil sur le côté. Je revins me nicher près de Sacran.

— Et Madekwe ?

Sacran me montra la crosse du Norinco.

— Elle a voulu me frapper. Je l’ai calmée pour un bon moment.

— L’art du combat de rue, hein ? Allez, on échange nos flingues. Le tien a encore le verrouillage utilisateur.

Troc maladroit, accroupis derrière le van, tandis que je tentais d’évaluer les mouvements de l’hélico au bruit des turbines. Et priaïis la Pachamama de ne pas m’être trompé sur les intentions de nos agresseurs. ’Ris débloqua ma nouvelle arme. Je dus élever la voix pour me faire entendre malgré le vacarme :

— On part du principe qu’ils ont une bonne raison de pas nous tuer. Objectif : les tenir à distance aussi longtemps que possible. Si ça marche pas, on se sépare et on file vers les bâtiments, là. (Je hochai la tête en direction de la zone de construction aux abords de la route.) Plein d’endroits où se planquer. J’ai appelé Nikki Chakana à l’aide, elle devrait pas tarder à rappliquer. Et sans doute les potes de Douce aussi.

— *À ce propos...*

— *Pas maintenant, ’Ris.*

Un sourire de plus. Saturé d’adrénaline.

— On doit juste gagner du temps, conclus-je. Ça marche pour toi ?

— J’ai le choix, peut-être ?

Elle finit sa phrase en hurlant à cause des turbines. L’hélico jaillit au-dessus de la route, pencha son nez et fila droit vers nous. Je levai le Norinco, tentai de viser le cockpit...

Quelque chose me projeta en avant comme une putain de décélération d’urgence, m’envoyant cogner tête la première contre le rebord de la portière. Je rebondis sous le choc tandis que le sang giclait de ma lèvre fendue. Je m’effondrai sur les genoux. Le Norinco avait glissé de ma main droite soudain sans force. Une vague d’engourdissement se répandait en moi depuis une zone située dans mon dos, juste en dessous de l’épaule

droite. Là où – je m’en rendais compte à présent – j’avais encaissé le choc initial.

— *Vous êtes touché.*

— *Merci pour l’info.*

J’essayai de me redresser sur mon flanc valide, d’évaluer l’état de ma main droite. J’avais l’impression que le ciel nauséeux tournait à toute allure ; le van me semblait une masse gigantesque dressée au-dessus de ma tête. Un étrange bruit d’écrasement m’emplissait les oreilles. Je crus entendre Sacran hurler. Le Whistler-Hoon flottait à la limite de mon champ de vision, à condition que je puisse encore me fier à mes perceptions.

— *Une première analyse des tissus suggère des cartouches AP à faible vitesse chargées d’aminostéroïdes. Probablement d’origine militaire.*

Je serrai les dents.

— *Tu peux y faire quelque chose ?*

— *En cours.*

Quelqu’un m’expédia à terre d’un grand coup de botte dans le dos. Je remuai faiblement, aussi agile qu’une blatte-ferrite à moitié écrasée. Mon bras fonctionnel était coincé sous mon torse. Je sentais le léger bourdonnement des cultures de nanobéton toujours actives sur le revêtement de la route.

— Regardez-moi ça, lança quelqu’un avec une voix amusée teintée d’une certaine admiration. Deux balles dans le buffet et cet enculé essaie encore de se relever.

Nouveau coup de botte. Je roulai sur le dos. Un visage apparut au-dessus de moi, casquette noire vissée sur la tête, traits assombris par la crème antiscan. Une entaille récente sur la pommette.

Je le reconnus aussitôt. Me maudis mille fois d’avoir été si con.

Il comprit que je l’avais identifié ; son sourire m’apparut terriblement blanc dans ce faciès barbouillé de crème et de sang.

— Veil, espèce de sale connard. Bienvenue dans la cour des grands.

Ils avaient dû sauter des plates-formes juste après avoir reçu confirmation de la mort des gorilles. Faire descendre l’hélico à une altitude d’où le saut ne serait pas trop dangereux – et sur Mars c’était plus haut qu’on pouvait le penser –, puis choisir un point d’impact discret dans l’obscurité qui s’étendait autour de la route. Après quoi l’hélico n’avait plus constitué

qu'une simple distraction en attendant que les troupes déployées au sol éliminent la dernière poche de résistance.

Dans la plus pure tradition des Forces spéciales.

Mais Sundry Charms n'avait pas exécuté un saut parfait. Pour preuve l'entaille sur la pommette et le boitement sévère tandis qu'il allait extraire une Douce hébétée de son siège avant de la balancer près de moi. Les acolytes de Charms – j'en comptais deux –, eux aussi de noir vêtus, semblaient avoir mieux géré la chute. Le premier avait mis Martina Sacran à genoux et lui pointait une carabine à canon court sur la tête. L'autre était entré dans le van, sans doute en quête de Madison Madekwe.

Le Whistler-Hoon avait atterri dans une rue à cinquante mètres de là. Les pales tournaient encore mais les turbines n'émettaient plus qu'un grondement sourd. De nombreuses silhouettes sombres s'en extrayaient. Charms n'avait pas lésiné sur les renforts.

*Pourquoi se gêner ? Il en a un paquet à disposition.*

Les reproches s'empilaient dans mon cerveau ramolli par la drogue.

*T'as même pris un putain d'hélico avec eux depuis l'Ares Acantilado sans rien remarquer.*

Les propos de Madison Madekwe me revinrent en mémoire, mis en lumière par les dernières révélations. « *J'ai organisé une virée discrète en ville.* »

Ça ne m'avait pas fait réfléchir une seule seconde.

Je repensai aussi aux commentaires acides d'Ariana sur la réaction de sa copine Chami confrontée à l'arrivée de Charms sur Mars. « *Un vrai petit merdeux. Tellement refait qu'on se demande si c'est encore le même mec.* »

Bien vu.

Sans oublier Madekwe, qui s'était empressée de me mentir dès que j'avais montré un vague intérêt. J'entendis ma propre voix comme si 'Ris me passait l'enregistrement :

*« SNDRI Charms. Génial. Jamais entendu parler.*

*— C'est parce que vous n'avez pas de fille adolescente. »*

Elle avait hésité, une fraction de seconde, mais suffisante pour qui disposait du bon entraînement. Pourtant j'avais gobé le mensonge. À cause de mon foutu désir, de la possibilité d'accéder à cette chair pulpeuse de Terrienne.

Attirer l'attention sur soi pour mieux passer inaperçu. Là encore, un coup classique. En tant qu'ultraroutard, Charms s'ouvrait pratiquement toutes les

portes rien qu'en souriant. Et en tirant son *entourage* à sa suite, car quelle star médiatique, même pâissante, n'avait pas son *entourage* ? Ça faisait partie des attentes, du business. Il pouvait se promener partout en exhibant ses muscles de combattant, que les journalistes attribuaient aux mérites d'un bon coach personnel. Il pouvait même – la rencontre me revenait elle aussi en mémoire – jouer au mec bourré, à l'hôtel, dans le seul dessein d'évaluer la menace pesant sur sa partenaire.

Pendant ce temps, son *entourage* avait les mains libres pour importer en toute tranquillité de pleines caisses d'équipement, car une célébrité débarquant sur Mars pour remonter son audience avec la paroi 101 avait forcément besoin d'une tonne de matos.

Je tentai à nouveau de me redresser. Charms s'en aperçut, souleva Douce pour la mettre à genoux, puis revint me voir.

— Vous allez quelque part, monsieur le nettoyeur ?

Je lui adressai mon plus beau sourire.

— Ouais. Dès que j'ai évacué votre curare merdique de mon système nerveux, je me lève et je vous bute. Vous avez fait quoi du vrai Charms ?

Il haussa les épaules.

— Désintoxication. Dans une clinique planquée sur une île paradisiaque, d'après ce qu'on m'a dit. Tous frais payés. La meilleure chose qui pouvait lui arriver.

— Vous êtes pas fan ?

— À mon avis, ce type n'a plus un seul fan. Il est fini. Comme vous.

— Ben tiens, grommelai-je. Donnez-moi encore une petite minute et vous allez voir.

Un sourire glacé joua un court instant sur ses lèvres. Je croisai son regard et y vis ce qui manquait chez Hidalgo, peut-être dissous par les longues années d'exil. Cette froideur, cette totale absence d'états d'âme que j'avais décelée chez les assassins de la Navy venus chercher Holmstrom. Comme si leur cœur n'était qu'une horloge indifférente. Ce mec-là pouvait me tuer sans se poser plus de questions qu'en écrasant une mouche-code.

D'où l'énigme du jour : pourquoi ne pas l'avoir déjà fait ?

Charms – je ne lui connaissais pas d'autre nom – s'accroupit près de moi, sur un genou, méprisant de toute évidence mon éventuelle capacité à me relever.

— Une petite info, dit-il d'une voix presque cordiale. Vous avez appelé les flics de Bradbury pour qu'ils viennent changer votre couche, pas vrai ?

Eh bien, ils ne viendront pas. (Il désigna le Whistler-Hoon.) J'ai un programme de brouillage actif dans un rayon de cent mètres. Personne n'appelle personne sans mon accord. Donc inutile de vouloir gagner du temps. Il n'y aura pas de renforts.

— *C'est exact. J'ai essayé de vous...*

— *Occupe-toi juste de ces putains d'aminostéroïdes.*

— *En cours.*

Quelque chose attira soudain l'attention de Charms. Je perçus des bruits de pas hésitants. Je tournai la tête et découvris Madekwe descendant du van avec l'aide d'un de ses sbires. Une vilaine bosse très noire pointait sur son front, coupée en deux par une ligne ensanglantée. À part ça, Martina Sacran n'avait pas fait autant de dégâts qu'elle l'avait cru. Madekwe repoussa le commando et se tint bien droite.

— Joli tir, dit-elle à Charms.

— Vous auriez dû nous appeler plus tôt, colonel. C'est un sacré bordel.

— Vous étiez le dernier recours, sergent-major, soupira Madekwe. Je crains que tout ceci... soit une opération de dernier recours, et je suis désolée de l'avoir rendue nécessaire.

Ses yeux se posèrent enfin sur moi. Indéchiffrables. Je m'efforçai de soutenir son regard avec la même expression blasée.

— Vous êtes sûre de vouloir le garder en vie ? (Charms, sentant le mauvais coup. Il mit sa carabine à l'épaule et sortit tranquillement un flingue noir de sa tenue militaire.) On dirait qu'il tente de combattre la drogue. Si c'est un ancien de BV, il en est peut-être capable. On ferait mieux de l'éliminer.

— J'en conviens, sergent-major, mais pour l'heure je le préfère vivant. Et elle aussi. (Madekwe tourna la tête vers Martina Sacran. Trop vite. Elle grimaça et posa une main sur sa bosse.) La transition ne sera pas facile. C'est pas le moment de créer des martyrs alors que ça n'a même pas commencé.

Charms acquiesça, convaincu.

— D'accord. Et la Chinoise, on la garde aussi ?

Douce était toujours à genoux, sans son lorgnon. Un filet de sang coulait de ses cheveux en bataille. Des hématomes naissaient sur sa peau, provoqués soit par l'arrêt brutal du van soit par la douceur proverbiale de la Navy. En tout cas, elle ne montrait aucune intention de se relever. Peut-être avait-elle évalué la situation, saisi la futilité d'une tentative de fuite, et

préférerait-elle essayer de joindre ses potes de Doriot Broadway sur ses lentilles internes. À moins que la commotion soit juste trop forte.

Madekwe ne montra aucune hésitation.

— Non. On n'a pas besoin d'elle.

Douce entendit la sentence. Son visage ensanglanté se tourna vers moi ; elle m'adressa un hochement de tête que je ne sus interpréter. Le flingue de Charms se posa sur son front. Elle eut à peine le temps de lever les yeux vers son assassin avant que celui-ci presse la détente.

L'écho de la détonation se répandit le long de la route.

L'espace d'un court instant, rien ne changea. Douce était toujours à genoux, comme si les esprits de ses ancêtres étaient descendus sur elle pour la protéger. Puis elle bascula lentement sur le côté. Un trou sombre au milieu du front, la peau pâle brûlée sur la circonférence. Ses yeux étaient restés ouverts. Charms se pencha vers elle et lui tira une balle dans la tempe, histoire de clore le débat.

— Voilà, dit-il comme après un coup de fil banal. On va s'occuper de ce foutu changement de régime ?



## Chapitre 50

Volant au-dessus de la cité des stalagmites de cristal.

C'était l'expression employée par une poétesse camée qui m'avait abordé un jour sur Mariner. « Elles poussent tout autour de nous, m'avait-elle dit avec un sourire qui aurait pu être joli s'il avait comporté plus de dents. On les a plantées, mais elles n'ont plus besoin de nous : elles poussent toutes seules. » Je n'ai jamais compris s'il s'agissait d'une métaphore poétique pour la colonisation ou si elle parlait juste de la nanotech. Au final, elle m'avait taxé 20 mariners, en échange de quoi j'avais reçu un baiser rapide sur la bouche – qui m'avait excité plus que de raison – et un vieux papier d'emballage de kebab, cerclé de peinture éclairante, avec au milieu quelques vers scintillants gribouillés à la main :

*Nous avons apporté la pression,  
Nous avons enflammé les cieux,  
Mais seules les stalagmites de cristal  
Poussent et grimpent vers les dieux ;  
La grande cité se construit sans nous,  
Sans se soucier des orgueilleux.*

J'avais perdu le papelard durant cette même nuit, en calmant une baston de poivrots *Chez Maxine*. Mais les mots m'étaient restés en mémoire. Et tandis que je baissais les yeux vers la ville depuis l'hélico, l'image me frappa plus que jamais. Bradbury : la reine étincelante de l'Entaille, s'étendant et poussant dans toutes les directions, aussi loin que portait le regard, remplie de six millions de vies éphémères, autant de lucioles qui ne se préoccupaient surtout pas les unes des autres.

— Vous avez pas l'air bien, nettoyeur. (Tout sourires, Charms forçait sa voix pour couvrir le bruit de fond.) Qu'est-ce qui se passe ? À force de ramper depuis tant d'années, vous ne supportez plus l'altitude ?

Je levai doucement les yeux vers lui.

— Vous seriez sans doute devenu moins con avec l'âge, mais je pense pas que vous aurez l'occasion d'en arriver là.

— Si c'est pour vous ressembler, ça donne pas envie de vieillir.

— Sergent-major ! (Madekwe eut à peine besoin de hausser le ton pour se faire respecter malgré le vacarme des turbines.) Auriez-vous l'obligeance de laisser les prisonniers tranquilles et de vous concentrer sur notre insertion ?

Comme en réponse à cet ordre, l'hélicoptère prit un virage serré en direction de la masse immaculée formée par la maison du gouverneur, séparée des autres lumières de la ville par la mesa artificielle sur laquelle elle était bâtie. Architecture néocoloniale, en rupture avec la volonté de s'élever vers le ciel, et s'avérant au bout du compte ridiculement plate face aux délicats minarets de verre lumineux se dressant à chaque angle. L'endroit n'avait pas été bâti pour Mulholland – il remontait à au moins deux gouverneurs avant lui –, mais cette joyeuse incohérence architecturale reflétait parfaitement celle de ses discours.

Une résidence de conte de fées pour le sultan de la Haute Frontière.

Le temps d'un dernier virage, nous étions déjà prêts à nous poser.

Une autre mauvaise nouvelle m'attendait sur le terrain d'atterrissage. Sous la forme de Nikki Chakana, accompagnée d'une dizaine de flics en armure de l'escouade tactique. Accompagnée aussi d'Ariana, menottée et l'air pas contente.

Je me faufilai entre les commandos de la Navy et filai vers le comité d'accueil alors que les turbines tournaient encore. J'entendis Madekwe empêcher Charms de se lancer à ma poursuite. M'extrayant du vent généré par le rotor, j'avançai à longues enjambées plutôt fermes : 'Ris semblait éliminer peu à peu le poison des aminostéroïdes. Je parvins à deux mètres d'Ariana avant que les flics s'agitent. Je m'arrêtai aussitôt et me tournai vers Chakana.

— Qu'est-ce qu'elle fout là, Nikki ? criai-je par-dessus les derniers hurlements des turbines.

Le lorgnon de Chakana était réglé en mode transparent. Je la vis observer mes poignets cerclés de menottes en plastique.

— Elle est venue vous tenir compagnie.

— Vous foutez pas de ma gueule, merde. Elle a rien à voir là-dedans.

— Exact. Mais tant que j’aurai pas pigé ce que *vous* avez à voir là-dedans, je la garde comme moyen de pression.

— Qu’est-ce qui vous fait penser que ça marchera ?

Chakana leva les yeux au ciel.

— Je suis flic, Veil.

— Vous êtes le putain de toutou de Mulholland, rien d’autre. Il prend la peine de vous expliquer deux-trois trucs, ou vous vous contentez de remuer la queue quand il donne un ordre ?

Madison Madekwe surgit à côté de moi. Sans me regarder.

— Merci pour ce déploiement, lieutenant. J’espère que vos hommes ne nous seront pas utiles, mais on ne refuse jamais une précaution supplémentaire.

— Soyez la bienvenue, madame, dit Chakana en inclinant la tête. Je suis ravie de vous retrouver saine et sauve. Le gouverneur vous attend dans le Noyau. C’est la pièce la plus sécurisée de tout le bâtiment. Elle dispose d’un système complet de communications, comme vous en avez fait la demande. Je suis chargée de vous y conduire directement.

— C’est parfait. Merci beaucoup.

Chakana lança un regard sceptique vers Charms, ses commandos et surtout leurs armes.

— Le gouverneur Mulholland n’a mentionné aucun autre participant à cette réunion. Vos collègues vont devoir vous attendre ici.

— Je crains qu’il n’en soit pas question, lieutenant.

Chakana pencha la tête. Cliquetis de flingues chez nos amis les flics.

— Il ne s’agissait pas d’une question, madame. Votre équipe doit déposer les armes. Personne n’ira nulle part tant que cette condition ne sera pas remplie.

Madekwe plissa les yeux.

— Vous savez qui je suis ? qui je représente ?

— J’en ai une vague idée. Mais c’est l’affaire du gouverneur, pas la mienne. Moi, je dois m’arranger pour ne pas laisser des étrangers lourdement armés se présenter devant lui sans son accord. Maintenant, dites à vos troupes de déposer leurs armes.

Je jetai un coup d’œil à Madekwe. Elle calculait à toute allure. Charms et ses commandos se débarrasseraient sans doute des flics sans trop de problèmes, armures ou pas. Mais resterait ensuite à pénétrer dans le bâtiment, avec sûrement de nombreux autres flics à neutraliser avant de

trouver Mulholland. Lequel, cerné par une fusillade, risquerait de prendre des décisions imprévisibles. Si le Noyau disposait aussi de bonnes options de sûreté, il pourrait s'y enfermer et n'en ressortir qu'une fois les murs découpés par, au minimum, de gros outils de chantier.

Beaucoup d'ennuis en perspective. Or Madekwe avait déjà une grosse migraine, grâce à Martina Sacran et à la crosse d'un fusil Norinco. Elle se fendit d'un sourire douloureux.

— D'accord, lieutenant. Je saisis vos préoccupations. Mon équipe va m'accompagner, mais désarmée. Cela vous semble-t-il un compromis acceptable ?

Chakana n'en parut guère convaincue ; elle hocha la tête malgré tout.

— Qu'ils s'approchent un par un. On va les scanner et stocker leurs armes. Après ça, vous pourrez en emmener six avec vous.

— Ça me va.

— Encore heureux. Soyons bien claires, madame : j'en vois un seul faire un geste bizarre et tout ce beau monde retourne sur Terre dans des housses mortuaires. (Chakana hocha la tête dans ma direction.) Je suppose que vous avez déjà fouillé ce connard ?

— Oui. Et elle aussi. (Madekwe désigna quelqu'un derrière elle.) Martina Sacran. Accusée de complicité avec des éléments criminels du cratère d'Hellas.

Chakana écarquilla les yeux.

— Pas possible. Moi qui pensais que notre Martina se tenait à carreau ces temps-ci. C'est votre mauvaise influence, nettoyeur ?

Inutile de répondre. Chakana haussa les épaules.

— D'accord, qu'elle vienne aussi, reprit-elle à l'intention de Madekwe. On essaie de rendre vos petits copains présentables, à présent ?

Madekwe fit signe à ses commandos et leur expliqua la situation. D'abord réticent, Charms accepta de montrer l'exemple en se laissant scanner par les flics. Les armes récupérées furent munies de pastilles bloquantes et soigneusement alignées contre un mur. Ce qui finit par faire une sacrée rangée. Charms chargea trois soldats de rester avec le pilote ; les six autres se mirent en rang derrière lui. Chakana demanda quant à elle à quatre de ses hommes de monter la garde sur le terrain d'atterrissage.

L'heure était venue d'entrer dans la maison du gouverneur.

Comme toute personne ni très riche ni haut gradée, je n'avais jamais mis les pieds dans cet édifice. La déco était aussi grossière que l'on pouvait s'y

attendre. Un jeu de cloisons tentait de donner une fausse impression de grandeur à chaque pièce et chaque couloir. Les plafonds voûtés évoquaient les sourcils d'un acteur trop maquillé. Des alliages exotiques brillaient un peu partout, accompagnés de 'gels expliquant de quels métaux il s'agissait et quel était leur cours sur le marché local ; les chiffres se modifiaient en direct tandis que nous progressions le long de salles au sol couvert de gazon. Une herbe douce, bien verte, qui n'aurait pas survécu une journée à l'extérieur : les humidificateurs qui assuraient sa survie déposaient des gouttes d'eau sur nos bottes. L'ancienne maison du gouverneur sur Viking Plaza – celle détruite lors du renversement d'Okombi – disposait de quelques modestes fontaines, mais ici il s'agissait carrément de *cascades* dévalant à grand bruit certains murs et finissant leur course dans des vasques soutenues par des nymphes vêtues d'or et de platine. Des éclaboussures me mouillèrent la joue telle la pluie intermittente de Particle Slam la nuit où j'avais buté Quiroga.

Je réussis à me positionner à hauteur d'Ariana. Elle me regarda sans rien dire, avec cette expression particulière qu'adoptaient les danseuses en dehors de leur service : de vieilles colères dissimulées sous une grosse couche d'endurance et de mépris.

— Désolé, marmonnai-je en lançant un sale regard à Chakana. J'avais pas compris que notre cher lieutenant était une telle pourriture.

— T'inquiète, je maîtrise, répondit Ariana d'une voix dure. C'est pas la première fois que je me fais emmerder par ces enflures. Jamais rien de bon à attendre des flics.

Chakana émit un petit ricanement.

— Les reproches d'un tueur à gages et d'une danseuse de cabaret. Mon cœur saigne.

— Vous savez ce qui se prépare, lieutenant ? Vous savez comment ça va finir ?

— Ouais. (Haussement d'épaules spécial Chakana.) La Navy joue sa partition en sous-main et nique le Comité de supervision. Ça a plutôt tendance à me convenir.

— Mulholland va invoquer l'article 27 pour ces tarés, Nikki. Ils vont tomber sur l'Entaille comme une putain de fièvre de l'Est. Croyez-moi, vous reconnaîtrez plus votre ville après ça.

Chakana me dévisagea, le regard intense, mais ne dit rien.

— C'est pas trop tard, insistai-je. On peut encore compter sur Astrid Gaskell. Elle a dû se rendre compte que ça merdait grave, vu que ces connards ont répandu des bouts de rats de cratère partout dans le corridor Ventura.

— Sans parler des corps « répandus » à Fairchild par vos amis d'Hellas. (Madekwe parlait à voix basse, mais je sentais le venin. Ma trahison lui avait fait mal.) On ne va pas oublier ce petit massacre, hein ? Ça donne l'impression que toute la Vallée aurait bien besoin d'une bonne loi martiale.

— Allez, Nikki, ça va recommencer comme pour Okombi. Les troufions dans les rues. Les pelotons d'exécution. La loi martiale dans toute sa foutue gloire. Je pense pas que vous aurez encore votre place dans ce bordel.

La tension grimpa d'un cran. Charms et Madekwe échangèrent un drôle de regard. Les flics perdirent soudain le rythme de leur marche. Sacran tournait la tête dans tous les sens, l'air très inquiète. Impossible de savoir ce qui circulait entre les lorgnons ; je ne captais que les infos de mes lentilles internes, où l'analyse comportementale peignait tout le monde en rouge.

— *Systèmes critiques lancés*, précisa 'Ris inutilement.

Chakana aboya un rire moqueur. Il brisa net la montée de l'orage, remplacée par un étrange sentiment d'attente. Le lieutenant saisit la jonction de mes menottes entre le pouce et l'index, puis me leva les mains comme pour leur faire porter un toast.

— J'ai l'impression que vous aimez ça, les menottes. C'est un fantasme sexuel ou quoi ?

Les effets de l'humour gras se répandirent dans le groupe. Les flics sourirent les premiers en réponse à leur chef. Un voile passa devant les yeux de Madekwe, mais elle se força à sourire à son tour. Charms me dévisagea un instant avant de hausser les épaules.

Chakana lâcha mes mains et se remit dans le sens de la marche.

— Bon, on y va ? Le Noyau est juste là, à droite. Le gouverneur nous attend.

# Chapitre 51

Je n'y aurais jamais cru, mais ce connard de Mulholland était charmant.

Un charme rugueux, perfectionné par de longues années de mensonges, fait pour plaire aux hommes et aux femmes de la Haute Frontière. Mais cette aptitude était bâtie sur un socle naturel. On sentait qu'il n'avait pas vraiment besoin de se forcer, que les paroles venaient toutes seules. Physiquement, même s'il commençait à ramollir à la taille et au cou, sa grande taille, sa largeur d'épaules et les résidus d'anciennes pratiques sportives compensaient encore aisément. Ses cheveux argentés avaient repoussé depuis que je l'avais vu aux infos avec une coupe stricte, un mois plus tôt, dans la solitude de ma cellule. Il nous accueillit tous avec bonne humeur malgré nos armes et nos menottes.

— Madame Madekwe ! (Il s'avança sur le gazon du Noyau et lui claqua la bise sur les deux joues.) Quel plaisir de vous rencontrer. Je regrette qu'il ait fallu attendre si longtemps. Si je puis me permettre, les photos de votre dossier ne vous rendent pas hommage.

La vilaine bosse sur le front semblait devenue invisible. Sans doute, en politique, apprenait-on à ne pas voir certaines choses déplaisantes. Madekwe le gratifia d'un sourire incrédule, mais il était déjà passé à Ariana. Cette même exubérance qui lui avait fait oublier la blessure de Madekwe lui permit également de fermer les yeux sur les menottes de la danseuse. Elle eut droit elle aussi à ses deux bises, comme si elle débarquait à une soirée mondaine organisée par les communicants de la maison.

— Soyez la bienvenue, très chère. Quelle joie de faire votre connaissance.

Il faillit même réussir à ne pas plonger le regard dans son décolleté. Expérimentée, Ariana perçut le mouvement et leva légèrement les yeux au ciel. Mais je la sentis malgré tout, au fond d'elle, touchée qu'une telle célébrité de la Haute Frontière la traite avec une politesse et une considération que moins d'un homme sur cinq cents lui offrait d'ordinaire. Le gouverneur Boyd Mulholland *en chair et en os* lui avait accordé son respect. Cette attitude transperçait le masque d'indifférence et s'immisçait à

des niveaux plus profonds, soufflant sur les vieilles braises de ses rêves d'enfant.

Il fallait bien convaincre les gens de voter pour vous, non ?

— Et voici Martina Sacran.

Cette fois, il préféra se tenir à distance, craignant un mauvais coup malgré les menottes. Il gloussa et lança un grand geste à la ronde. Pour montrer quoi ? Peut-être les défenses de mammoth et les fusils de chasse accrochés aux murs. Peut-être les écrangels déployés du sol au plafond qui, en lieu et place de fenêtres, affichaient des vidéos de paysages et de gibiers protégés dans certaines zones de l'Entaille.

— La fille de la révolution en personne, reprit-il. Ici, dans la maison du gouverneur. Je suppose qu'aucun de nous n'avait envisagé une seule seconde un tel événement.

— J'ai cru comprendre que vous alliez vider les lieux. Alors je veux bien récupérer la piaule. (Sourire sardonique aux lèvres, elle parcourut du regard les murs surchargés.) À condition qu'on me laisse changer la déco.

Mulholland répondit par un petit sourire dédaigneux avant de passer aux autres visiteurs. Chakana eut droit à un simple hochement de tête ; elle lui aurait sans doute foutu son poing dans la gueule s'il avait essayé de lui faire la bise. Vinrent ensuite une série de poignées de main viriles pour Charms et ses commandos. Il hésita un peu en arrivant devant moi. Difficile de serrer la main d'un homme menotté sans avoir l'air con.

— Vous inquiétez pas, lui dis-je. De toute façon, je vous aime pas.

L'espace d'un court instant, le masque du gouverneur tomba. J'aperçus le véritable Mulholland, ou ce qu'il en restait. Comme le visage de Sandor Chand lorsqu'il s'était liquéfié sous l'effet des effluents toxiques. Comme celui de Raquel Allauca se décidant à me tuer aussi. En somme, le vrai visage du politicien dos au mur, privé de toutes les mimiques réservées au grand public, comme autant de cartes soudain incapables de former une main gagnante. Seul demeurerait le crâne grimaçant du pouvoir.

— Eh bien, fiston... (Retour du sourire affable.) Puisque vous abordez le sujet, je crois que je ne vous apprécie pas vraiment non plus.

Je hochai la tête.

— Va falloir qu'on arrange ça.

— Non mais *c'est pas vrai* ! (Madison Madekwe s'avança et me tira en arrière par le bras.) *Ça suffit*. Monsieur le gouverneur, vous connaissez les termes de l'accord. Démission immédiate, suivie d'un exil sur Terre avec



une immunité totale et l'équivalent de 500 000 mariners par an pour vos frais. Plus la citoyenneté accordée par l'État-nation de votre choix.

— C'est bien cela. (Il donnait l'impression de sentir le soleil de son bel avenir lui dorer le visage.) Je songe au Kenya. J'ai entendu dire que c'était un pays très accueillant. De braves gens, de jolies villes. De splendides réserves de chasse.

Ariana en resta bouche bée.

— Hein ? lâcha-t-elle d'une voix à peine audible.

— Il vend son cul à la Navy, lui expliquai-je. Et il vend la Vallée avec, pour éviter que le Comité de supervision le traîne en justice. Ça va donner la même chose qu'à l'époque d'Okombi.

— Mais... Okombi a été *renversée*. Ces enculés de *Terriens* l'ont renversée. Quand elle s'est opposée à eux.

Ariana ne quittait pas Mulholland des yeux, comme s'il allait annoncer qu'elle avait gagné à la loterie. Je compris qu'elle espérait l'entendre nier. Ou du moins s'excuser.

Charms rigola méchamment.

— Les méthodes ont changé, ma chérie. Les gouverneurs ne sont plus coulés dans le même moule qu'avant.

— Sergent-major ! le tança Madekwe.

Mulholland se tourna vers Charms avec cette même expression de vanité offensée et de colère latente qu'il m'avait déjà servie. Charms s'en aperçut et lui répondit par un vilain sourire. D'un genre que je connaissais bien. On m'en avait adressé plus d'un au fil des années. Le soldat était concentré sur la mission et surfait sur l'adrénaline opérationnelle, sans trop se soucier de l'ambiance. Mulholland avait beau se trouver au cœur de l'action, Charms ne voyait en lui qu'un objet à transporter d'un point à un autre. S'il arrivait à destination un peu abîmé, les Forces spéciales trouveraient bien un moyen de lui redonner une forme convenable.

Madekwe sentit la tension monter. L'air de rien, elle se plaça entre les deux hommes et reprit la parole avec un savant mélange de douceur et d'autorité :

— Monsieur le gouverneur, nous devons nous en tenir à l'essentiel si nous voulons prendre de vitesse le Comité de supervision. Je dispose de lentilles internes, donc je peux enregistrer officiellement vos déclarations. Acceptez-vous les termes de l'accord ?

— Oui, madame. J’accepte dans sa totalité l’accord qui m’est proposé par les Forces spéciales de la Navy.

Ariana poussa un petit cri étouffé, comme si elle s’était piqué le doigt à une aiguille. Je levai mes mains attachées, applaudis ironiquement Mulholland dans la mesure de mes moyens.

Et sentis les liens de plastique s’écarter.

S’écarter d’à peine deux millimètres, mais s’écarter quand même. Je dus déployer un tel effort pour ne rien montrer qu’un muscle se crispa sur mon visage.

— Parfait, l’accord est entériné, déclara Madison Madekwe.

Sa voix me parut bien distante comparée aux soudains battements de mon cœur. Ma vision périphérique m’apprit qu’elle évitait soigneusement de me regarder. Je cessai d’applaudir et laissai mes mains retomber en espérant que personne n’avait rien vu.

— Entériné, tout à fait. J’aurais cru que c’était clair.

Ton impatient de Mulholland. Il avait sans doute répondu à beaucoup de questions ces dernières semaines et en avait plus qu’assez de devoir s’expliquer.

De l’autre côté de la salle, Chakana me scrutait durement, comme face à un mauvais élève incapable de comprendre ce qu’on attend de lui. Puis elle baissa les yeux et tourna très légèrement sa main droite de côté.

Le bout de ses doigts était taché de pourpre.

Agent déliant standard de la police de Bradbury : on avait beau faire gaffe en utilisant les gélules, on s’en foutait toujours sur les doigts. Je revis la façon dont Chakana avait saisi mes menottes dans le couloir. La blague sur mes fantasmes n’avait servi qu’à détourner l’attention.

— Très clair, dit Madekwe. Mais à présent, il faut l’annoncer dès que possible dans toute la Vallée. J’ai cru comprendre que vous disposiez du matériel nécessaire ?

— Vous avez bien compris. Lieutenant ?

Chakana hocha la tête ; elle pivota et désigna des panneaux de bois sombre au fond de la salle. Dans un ronronnement de moteur, ils se replièrent en accordéon pour dévoiler un espace aussi grand que celui dans lequel nous nous trouvions jusqu’alors. Les nouveaux pans de murs, qui persistaient dans l’esthétique chasserresse, entouraient cette fois un scanner holo, une structure squelettique en fibres de carbone surplombant deux

canapés. Comme une énorme araignée prête à se jeter sur des pupes sans défense. Deux techniciens s'affairaient déjà sur les contrôles, modifiant l'angle de tel ou tel bras de la structure. D'après mes souvenirs, c'était d'ici que Mulholland avait transmis le discours dont j'avais profité en cellule.

— Faites court et précis, indiqua Madekwe. L'heure n'est plus aux grandes phrases. Vous démissionnez avec l'immense regret d'avoir laissé la corruption s'étendre sous votre mandature ; vous vous excusez de ne pas l'avoir combattue plus efficacement ; le moment est venu de changer de logiciel et de personnel politique, etc. En vertu de quoi vous invoquez l'article 27.

Mulholland se tourna vers elle, visiblement irrité.

— Merci de vos conseils, madame. Mais figurez-vous que j'exerce ce métier depuis déjà quelque temps. Je me crois capable de...

— « La flamme purificatrice ».

Tous les regards convergèrent sur moi.

— Hein ? s'exclama Mulholland.

Je me rapprochai de lui d'un pas mal assuré, feignant d'être toujours sous l'effet des aminostéroïdes. Je gardai aussi mes mains le plus bas possible pour bien montrer à quel point je n'étais qu'un pauvre type drogué et inoffensif.

— « La flamme purificatrice », répétais-je en surjouant le mépris. C'était l'expression utilisée pendant le coup d'État contre Okombi. Pourquoi ne pas s'en resservir, hein ? Une belle phrase de politicien de merde. Histoire de préparer vos concitoyens à se faire canarder dans la rue.

Mulholland consulta Madekwe du regard, puis Charms, puis tous les autres. Il tentait de projeter un certain amusement détaché. Échouait en beauté. L'analyse comportementale détectait une colère aussi ardente qu'une décharge de la Lamina dans le ciel des Uplands.

— Vous n'êtes vraiment pas doué pour vous faire des amis, fiston, me lança-t-il.

— C'est... (Je fis semblant de trébucher, de me rattraper de justesse.) C'est pas faux. Mais qui a besoin d'amis comme vous, de toute façon ?

— Ne l'écoutez pas, dit Madekwe d'une voix morne. On a du pain sur la...

— C'est ça, gouverneur. Obéissez aux ordres. Planquez-vous derrière cette salope de la Navy. Vous savez pas faire autre chose. Vous êtes qu'un putain de lâche.

Mulholland sursauta. Le rouge lui monta aux joues, sa lèvre supérieure se tordit, lui découvrant les dents. Chakana s'interposa pour l'empêcher de s'avancer vers moi.

— Du calme, monsieur, dit-elle en le repoussant d'une main sur la poitrine.

De quoi me permettre d'enfoncer le clou.

— C'est ça, Boyd. Laissez les sous-fifres s'occuper de tout. Dans deux jours, vous serez bien au frais dans une cryocap, en route pour l'océan Indien, pendant que vos loyaux sujets crèveront sous les balles de la Navy, *espèce d'enculé de vendu* !

Mulholland rugit. Chakana le laissa l'écarter de son chemin.

Je tenais mon occasion.

L'agent déliant avait une longue et peu honorable histoire dans les registres de la police de la Vallée. Il ne faisait pas fondre le polymère des menottes, il le ramollissait juste assez pour permettre de le casser facilement : un effet secondaire du produit, non prévu à l'origine pour rompre des liens. Un produit non utilisé officiellement. Mais, au fil des années, un certain nombre de prisonniers que personne n'avait envie de voir arriver jusqu'au procès s'étaient soudain retrouvés avec d'étranges traînées brillantes sur leurs menottes. Après quoi, poussés par leur propre bêtise ou par d'habiles suggestions des flics qui s'occupaient d'eux, ils s'empressaient de se libérer, ne laissant à leurs geôliers qu'une seule solution qu'ils s'empressaient eux-mêmes de mettre en œuvre.

En espérant que Chakana ne bluffait pas et ne songeait pas à clore mon dossier sur un joli « abattu durant une tentative de fuite ».

Je brisai les menottes et bondis à la rencontre du gouverneur.

Poing gauche serré. Lame ABdM en formation...

## Chapitre 52

Il s'en fallut de peu que je réussisse.

Quatorze ans passés dans la Vallée à écouter ce ridicule assemblage de biomolécules cracher de la merde en vantant les joies de la Haute Frontière. Quatorze ans à le regarder s'engraisser sur les restes de la structure sociale qu'il s'acharnait à sucer jusqu'à la moelle. Quatorze ans sans voir personne se charger du problème parce que des tas d'intérêts cachés et de copains fortunés avaient trop à perdre dans l'aventure.

Quatorze ans à regarder les locaux boire ce lait infâme comme s'il sortait des nichons de la Pachamama.

Quatorze putains d'années.

Je mis toute cette colère dans les quelques pas me séparant de Mulholland, dans la trajectoire mortelle du couteau ABdM. Je me voyais déjà découpant ce connard du bide aux côtes, puis lui tranchant la gorge avant de lui planter la lame dans l'œil tandis que ses mains tenteraient désespérément de rassembler ses boyaux. Autant de blessures fatales, même si une équipe médicale surgissait de nulle part. Hors de question qu'un toubib de choc parvienne à ramener cette enflure d'entre les morts. Qu'Inti et Supay le récupèrent et s'amuse avec son âme merdique jusqu'à ce que la Pachamama annonce la fin des temps.

J'avais bien embrouillé Charms : il était trop loin pour réagir et le reste de son équipe se concentrait sur les flics de Chakana. Je n'étais pas censé représenter un danger immédiat.

Le temps se divisa en fractions de seconde cristallines, étincelantes, au rythme de la chimie de combat jouant dans mes veines. Gestes disloqués en lents incréments, comme pour mieux permettre leur étude.

Le visage de Mulholland, s'affaissant sous l'effet de la compréhension...

Un cri, peut-être Charms...

La douce lumière boisée s'accrochant aux bords de ma lame...

Madison Madekwe me percuta de côté à la vitesse d'un Vallée Express. Elle me bloqua le bras gauche avant que la lame touche Mulholland, puis me projeta au sol d'un gros coup de botte sous le genou. Heureusement

pour moi, l'herbe grasse absorba une bonne partie de l'impact sur la rotule. J'assenai un coup du tranchant de ma main droite, le sentis s'enfoncer dans le ventre de Madekwe. Elle grogna, vacilla. Me rejoignis au sol dans un imbroglio de membres en furie.

D'autres cris retentirent. Madekwe et moi n'étions pas seuls à nous battre. Dans le chaos ambiant, je perçus le chuintement typique d'une arme changeant de verrouillage utilisateur : les soldats de Charms privaient les flics de leur avantage matériel. Madekwe tenta un coup de genou dans les couilles, comme à Fairchild, mais cette fois je ne me fis pas prendre. Les cris continuaient. Chakana et Charms s'ordonnant l'un à l'autre de *baisser son arme, de ne pas bouger...*

Deux coups de feu en succession rapide. Glock Sandman, impossible de s'y tromper. Jurons mêlés de douleur ; un corps s'effondra, assez près pour que je sente le choc dans l'herbe. Les cris cessèrent net comme ceux d'une machine débranchée. Madekwe toucha un point vital sur mon avant-bras gauche et ma main s'engourdit aussitôt. Je tentai de frapper malgré tout, dans l'espoir de la blesser avec le couteau et de me libérer. Bruit d'une autre arme protestant contre la retouche de son verrouillage. Une autre encore. Chakana hurla à nouveau de *baisser les armes*, mais d'une façon différente, sans autorité, presque suppliante.

Grondement d'un tir de fusil antiémeute. Plainte étouffée. Je bloquai un coup de Madekwe, me déportai pour la...

Quelque chose atterrit durement sur mon cou – court instant nécessaire pour identifier le canon du Glock – puis une main m'agrippa par le col. Une voix tendue résonna à mon oreille :

— Bouge plus, connard. Sans les ordres du colonel, je t'aurais déjà explosé la tronche. Alors maintenant tu vas la lâcher.

Je me laissai tirer en arrière. Un coup d'œil aux alentours me permit de voir les commandos brandir les armes piquées aux flics. Deux hommes de Chakana à terre. L'un pour de bon, à en croire les deux trous creusés dans sa tête. Le second remuait et gémissait avec assez de force pour suggérer une survie probable. Les autres s'étaient immobilisés dans des positions bizarres, tels des gosses jouant à « un, deux, trois, soleil ! » ; mains en l'air, paumes vers le haut, ils semblaient vouloir porter ensemble un objet très lourd. Chakana se tenait en retrait, accroupie devant Ariana, comme si une lointaine réminiscence de sa formation de flic l'avait poussée à sauver une civile.

Martina Sacran était elle aussi à terre, sur le ventre. Difficile de savoir ce qui lui était arrivé. Les techniciens s'abritaient derrière leur machine tandis que Mulholland était toujours debout, protégé par un commando manipulant un fusil d'assaut de la police comme s'il n'avait jamais rien connu d'autre de sa vie. Sans effort apparent, Charms et son équipe avaient pris le dessus à mains nues sur les meilleures troupes de Chakana.

Charms me tira encore en arrière. Il déplaça le canon du Glock vers le bas de mon dos, lâcha mon col et transféra sa prise sur mon avant-bras gauche.

— Tu rentres cette lame de merde, nettoyeur. Sauf si tu veux que je te pulvérise la main. À toi de choisir. (Je hochai la tête. Le couteau s'évapora ; les bagues se séparèrent.) À présent, t'enlèves ces foutus anneaux. Un par un. Je veux les voir tomber.

Madekwe se releva péniblement. Elle cracha un peu de sang : j'avais dû lui foutre un beau gnon à un moment.

— Vous, grogna-t-elle à l'intention de Chakana.

— D'accord, dit le lieutenant en se relevant à son tour et en écartant les mains. C'est bon, on a perdu. Ne tirez plus. Personne n'a envie de mourir. Regardez, je vais sortir mon arme et la poser tranquillement à terre.

Joignant le geste à la parole, elle extirpa le Glock de son holster entre le pouce et l'index, puis le laissa tomber dans l'herbe. Les commandos échangèrent des sourires satisfaits. Charms lança un regard interrogateur à Madekwe, qui secoua très légèrement la tête. Déçu, Charms se rapprocha néanmoins de Chakana.

— Espèce de salope, lâcha-t-il sur un ton presque aimable. Tu pensais vraiment te débarrasser de nous comme ça ? On est les putains de Forces spéciales, merde ! Tu l'as eu dans le cul à l'instant où tu nous as laissés entrer.

— Ça suffit, sergent-major.

— Je dois vous prévenir que j'ai une autre arme sur moi. Dans le creux des reins.

Difficile de dire si c'était bien de la peur que je lisais sur le visage de Chakana, vu qu'une telle expression n'était jamais apparue sous mes yeux.

— *Je sais*, rétorqua Madekwe. Mes lentilles internes l'ont repérée dès que j'ai mis pied à terre. Si vous ne nous aviez pas « prévenus », j'aurais dû donner l'ordre de vous abattre. Mais qu'est-ce que vous avez tous, *bordel* ?

Chakana préféra éluder la question.

— Je vais sortir cette arme, dit-elle. En douceur.

— Vaudrait mieux que ce soit *en douceur*, marmonna un ninja des opérations spéciales.

— C'est ce que j'ai dit. (Elle passa lentement une main dans son dos, écarta sa veste et en tira un flingue compact avec un vilain canon scié. Elle le laissa tomber à son tour, presque sur la jambe d'Ariana, toujours accroupie derrière elle. Puis se tourna vers Madekwe.) J'aimerais examiner mon blessé.

Madekwe jeta un coup d'œil au flic recroquevillé en position fœtale. Elle hocha la tête, observa Chakana qui s'agenouillait, puis fit signe à Charms de prendre le relais. Elle étudia ensuite l'ensemble de la pièce avant de prendre la parole d'une voix dure et forte, symbole sonore de la métamorphose entamée quatre jours plus tôt dans l'escalier menant à l'appartement d'Ucharima. Le colonel des Forces spéciales Madison Madekwe émergeait enfin de sa chrysalide, de sa couverture comme auditrice du Comité de supervision.

— À présent, écoutez-moi *bien*. Vous avez été désarmés par des soldats très entraînés qui auraient trouvé plus simple de tous vous tuer.

— Pour sûr, appuya l'un d'eux.

— J'ai donné l'ordre de vous garder en vie. C'est une faveur dont j'espère être payée de retour. Vos collègues du terrain d'atterrissage ont été maîtrisés eux aussi, donc vous n'avez aucune aide à attendre. Ce bâtiment est désormais sous le contrôle total de la Navy. C'est une réalité que vous devez pleinement intégrer.

À voir leurs tronches, c'était déjà fait.

— Asseyez-vous tous par terre, reprit Madekwe. Les mains à plat sous les fesses. Tout de suite.

Les vaincus s'exécutèrent maladroitement.

— J'ai besoin d'un médikit, annonça Chakana d'une voix tendue. De quoi refermer la plaie, des vasodilatateurs, des endorphines. Sinon il va y rester.

L'un des flics assis se libéra une main et la leva lentement. Il tressaillit en voyant Charms et l'un des commandos pointer leurs armes dans sa direction.

— C'est moi l'infirmier, expliqua-t-il en hâte. J'ai le médikit. Je... Je ne ferai rien de stupide, OK ? Juste le soigner.

Charms hésita, puis lui fit signe avec le Glock.



— C'est bon, vas-y. Mais à la moindre connerie, tu crèveras avant lui.

L'infirmier hocha la tête sans un mot ; il se mit à quatre pattes et s'avança jusqu'au blessé. Je croisai le regard de Madekwe, n'y trouvai rien sur quoi m'appuyer. Je désignai le corps immobile de Martina Sacran.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je l'ai frappée à la tête. Ça vous pose un problème ?

— Non. Juste retour des choses.

— En effet. (Madekwe s'écarta, pour donner de l'espace à ce qui passait encore entre nous. Elle parut soudain très fatiguée.) J'ai fait de mon mieux, Veil. Si vous ne m'aviez pas trahie, on aurait peut-être pu éviter tout ça.

Le sentiment qui nous avait jetés l'un contre l'autre dans l'ascenseur de l'*Ares Acantilado*. Celui qui nous avait rattrapés en un éclair à Cradle City et nous avait écrasés entre ses mains comme un potier avec une argile récalcitrante. Celui qui ne pouvait pourtant pas être tenu pour responsable de la façon dont nous nous retrouvions à présent dans des camps opposés.

— Non, on n'aurait rien évité, dis-je d'une voix lasse. Les gens comme nous ne l'évitent jamais.

— Que diriez-vous de transmettre enfin cette annonce ? lança soudain Mulholland, remis de la panique qui l'avait saisi quand j'avais tenté de le buter. Parce que je dois quand même vous avouer qu'entre la Navy et le Comité de supervision, je commence à en avoir assez d'être pris pour cible.

— La ferme, lâcha Madekwe. On va s'occuper de vous.

Mulholland se hérissa aussitôt.

— Je vous demande *pardon*, madame Madekwe ?

— Pour vous, c'est « colonel » Madekwe. À part ça, vous m'avez très bien entendue. Veil, allez vous asseoir avec les autres.

J'acquiesçai faiblement, puis jetai un regard de travers à Mulholland.

— Je crois qu'elle t'aime pas non plus, connard.

Mon insulte faillit lui faire péter les plombs. Il rougit violemment et se tourna vers Madekwe, indigné :

— Puis-je vous rappeler... colonel, que sans *moi*, il n'y a pas d'article 27 ? Sans *moi*, vous n'êtes rien d'autre qu'une bande de maraudeurs sous licence. Vous aurez beaucoup de mal à vous balader dans cette vallée sans mon blanc-seing. Les gens me font confiance, ils s'en remettent à mon avis. Pas à celui de la Navy ou de LINCOLN ou de l'assemblée de la Charte. À *mon* avis. Celui de leur gouverneur. Vous savez

très bien que vous avez besoin de moi pour leur vendre votre merde. Alors je crois qu'un minimum de politesse à mon égard ne ferait pas de mal.

L'expression de Madekwe changea d'un coup. Mulholland s'en aperçut et perdit vite de sa superbe.

— Monsieur le gouverneur, dit-elle sur un ton formel. Le fait que vous soyez prêt à trahir votre peuple en échange d'une immunité judiciaire et d'une retraite dorée sur Terre ne m'incite guère à vous traiter avec « politesse ». En réalité, vous auriez plutôt tendance à me donner envie de vomir. (Plusieurs commandos se retinrent difficilement de ricaner.) Et si vous suggérez que vous pourriez revenir sur notre accord, pour ma part, je ne vous le conseille pas. Trahir les Forces spéciales sur un coup de tête est une très mauvaise idée. Nous ne sommes pas des politiciens. La punition serait brutale. Me suis-je bien fait comprendre ?

— Ça c'est envoyé, approuva l'un des ricaneurs.

Je lançai un sourire vicieux à Madekwe.

— Je suis toujours prêt à le saigner, si ça peut aider.

— Veil, je vous ai dit d'aller vous asseoir.

Je me préparai à obéir mais vis que Mulholland avait reporté son attention sur moi. Son sourire à lui était féroce. La joie intense d'avoir échappé de peu à la mort.

— Allez-y, fiston, dites toutes les conneries que vous voulez. Vous avez eu votre chance et vous l'avez loupée. Il aurait fallu la saisir comme un nichon de danseuse. C'est la règle numéro un. La saisir et la presser pour en extraire le jus. Quand on n'est pas capable...

— *Sale enculé de ta race !*

Mulholland sursauta comme si on venait de le frapper. Sursauta encore dans l'écho des détonations. Deux fleurs de sang s'épanouirent sur sa belle chemise blanche. Il couina, chancela en arrière, battant des bras comme s'il pouvait encore convaincre les balles de l'éviter.

Derrière lui, Ariana hurlait d'une voix teintée d'un immense chagrin :

— On te faisait confiance, sale enculé, sale enculé... !

Le second flingue de Chakana, tombé aux pieds d'Ari et oublié de tous.

Elle vida le chargeur dans le dos de Mulholland, trop vite pour moi, trop vite surtout pour les commandos des Forces spéciales.

Charms leva le Glock et tira sur Ariana. Difficile de l'imaginer rater son coup.

Je lui fonçai dessus sans me soucier de personne. Il m'aperçut mais n'eut pas le temps de pivoter. Je lui rentrai dedans, écartai le flingue et le projetai à terre. Je mis toute ma rage dans un direct sur sa pomme d'Adam. Tandis qu'il étouffait, je bloquai le Glock d'une main et lui enfonçai mon pouce dans l'œil jusqu'à la deuxième phalange. Il hurla de douleur, lâcha le flingue. Je rampai pour récupérer l'arme de la main gauche pendant que mon pouce droit se tordait dans l'orbite ravagée. Beuglant comme un démon de Supay, Charms me frappait, me tirait sur le bras pour se libérer. Mon pouce se brisa dans son orbite ; je le sentis céder telle une dent pourrie. Repoussant la souffrance, je fourrai le Glock sous le menton de Charms et pressai la détente.

Le sommet de son crâne explosa dans un déluge de chair et d'os fracassés. Ses traits se déformèrent sous l'impact telle une cire trop chaude. L'œil intact sauta en l'air. Soudain, je ne tenais plus rien d'humain dans mes bras, une simple poupée qui fut secouée par un dernier spasme avant de s'immobiliser.

— *Veil !*

Madison Madekwe criant mon nom. J'encaissai un choc terrible dans le dos : la puissance d'une bonne vieille décharge de fusil antiémeute. De quoi faire du dégât. Je sus tout de suite que je n'étais pas près de me relever.

Je faillis même lâcher le Glock.

— *Balles restantes ?*

— *Dix-huit.*

Du sang jaillit dans ma gorge. *Pas bon, nettoyeur, pas bon du tout.* J'assurai ma prise sur le flingue.

— *Plan de tir ?*

— *Prêt.*

Je roulai sur le dos, terrifié à l'idée qu'il soit déjà trop tard. 'Ris traça en rouge les silhouettes des commandos. Cracha des drogues d'urgence le long de mon bras gauche, dans les muscles, les nerfs, les articulations. Pour que ma main ne tremble pas. Je pouvais viser les membres et le bas des torsos. Impossible d'aller plus haut. Dès le premier tir, je sentis des bouts de mon propre corps tomber dans l'herbe grasse. Douleur atroce. Je remplis toute la pièce de bastos, éventrai des connards, jusqu'à épuisement du Glock...

L'obscurité se répandit depuis les coins de ma vision augmentée, éteignant au passage les outils luisants des lentilles internes. Je m'évanouis en laissant derrière moi cris et détonations, distants, comme au bout d'un

très long tuyau. Le chaos familial de la fureur humaine. Celui que découvriraient tous les nettoyeurs en franchissant la Porte noire.

Ce poison que nous avons apporté dans les étoiles comme partout ailleurs.

'Ris me réveilla aussitôt avec une violence chimique qui me brûla les entrailles. Les stimulants battaient dans mes veines tandis que souffrance et engourdissement se disputaient le bas de mon dos. Ma vie s'écoulait avec le sang qui trempait l'herbe du gouverneur. Je crus sentir encore le Glock Sandman dans le creux de ma main, sauf que mes doigts se refermèrent sur le vide. La décoration débile du plafond voûté flottait à une distance infinie.

Des gens bougeaient aux alentours.

— *Où sont ces putains d'endorphines, 'Ris ?*

— *Leur utilisation est risquée à ce niveau de blessures et de perte de sang. Je vais doser au mieux.*

— *Ah. Génial.*

Des voix au-dessus de moi. Trop étouffées, déformées, pour que je reconnaisse un mot ou un individu. Quelqu'un me pressait le flanc avec l'insistance d'un chien en quête d'un os. Ça faisait mal, mais d'une manière lointaine, sans importance. Je levai la tête. Tentai de distinguer quelque chose.

— Ne bougez surtout pas. (Chakana, un côté du visage taché de sang.) Vous êtes salement touché. On gère avec le médikit en attendant les secours.

Ma vision se brouilla de nouveau. S'éclaircit.

— Ari ? grognai-je.

Chakana hésita un instant, puis secoua la tête. J'émis un drôle de bruit de gorge. Une sorte de gémissement. Je me laissai retomber à plat. Sous mes doigts, j'avais du mal à distinguer les brins d'herbe, comme si je portais de gros gants. L'espace de quelques secondes vertigineuses, je me crus de retour sur Terre, adolescent bien bourré allongé dans les jardins Harold Boas.

La faute au premier shoot d'endorphines lâché par 'Ris.

— Madekwe ? demandai-je sans plus tourner la tête, espérant juste retrouver une vision correcte.

Les larmes qui coulaient sur mes joues souillées connaissaient déjà la réponse.

— J'ai achevé cette salope moi-même, répondit Chakana d'une voix satisfaite. Deux balles dans la peau. Mais c'est grâce à vous. À la balle que vous lui avez fourrée dans le tibia.

— *Dose modulée d'endorphines*, crut bon de préciser 'Ris. *Vous ne ressentirez bientôt plus aucune douleur.*

## Coda

« Vous n'avez aucun moyen de fuir. Une fois ce fait admis, vous êtes plus fort. »

Enrique Sacran, *Journal d'une orbite déclinante*

## Chapitre 53

Certaines blessures guérissaient plus vite que d'autres.

Les flics de Bradbury – comme la plupart de leurs collègues de la Vallée – chargeaient leurs fusils antiémeute avec des cartouches antipersonnel qui étaient déjà illégales sur Terre le jour de ma naissance. Les sous-munitions ne se dispersaient qu'au moment de l'impact, empêchant ainsi les dommages collatéraux tout en causant un maximum de dégâts internes à la cible. Les toubibs des urgences de Santa Yemaya durent ôter une à une les échardes coupantes, puis m'injecter un peu de biotech pour éliminer les derniers résidus. Mais les protocoles de croissance rapide destinés à réparer les tissus entrèrent aussitôt en conflit avec ceux chargés du nettoyage. Il fallut recalculer l'ensemble du traitement. Deux fois.

D'après les toubibs, j'en avais au moins pour deux semaines à m'en remettre.

Loin des murs de l'hôpital, un panel de flics et de membres du Comité de supervision pratiquait une chirurgie tout aussi délicate sur les blessures politiques subies par la Vallée. Le groupe terroriste qui avait envahi la maison du gouverneur et assassiné ledit gouverneur se composait en fait de rocheux radicalisés ayant reçu une formation militaire. Des extrémistes ayant mal réagi à l'audit et à la lâcheté dont, à leurs yeux, avait fait preuve Mulholland face à cette intrusion terrienne. Les flics de Bradbury se posaient en héros de ce beau récit : une opération rondement menée avait permis de neutraliser les terroristes, sans malheureusement éviter le décès du gouverneur et d'une certaine Ariana Mendez, décrite comme « consultante en développement personnel », avec qui Mulholland passait la soirée.

Les agresseurs avaient tous été tués durant l'assaut. Certains par un hélico de la police sur le terrain d'atterrissage du bâtiment, la plupart lors d'une fusillade intense durant laquelle de nombreux flics d'élite s'étaient couverts de gloire. Les médailles pleuvaient déjà sur leurs têtes. Quant aux terroristes, leurs identités ne pouvaient être révélées afin de ne pas gêner les investigations en cours. Dans le même temps, une série d'arrestations



s'abattait sur les milieux séparatistes, en parallèle à une vaste enquête sur cette tendance politique en général. Tous les dossiers du Comité de supervision concernant Mulholland avaient été discrètement rangés dans un tiroir. Lors d'une apparition exceptionnelle devant les caméras, le lieutenant Dominica Chakana, présent sur les lieux du crime, s'était chargé de vanter l'incroyable courage du gouverneur face à ses assassins. Un cabinet provisoire dirigé par Edward Tekele venait d'entrer en fonction sous un concert d'acclamations et avec le soutien total de LINCOLN.

Si les Forces spéciales de la Navy avaient encore des agents dans la base de Wells, ils faisaient gravement profil bas.

J'encaissai toutes ces informations – dans les limites de ma résistance – sur l'écran installé dans ma chambre d'hôpital. Chakana m'avait enregistré comme contractuel de la police de Bradbury, avec rang d'officier, ce qui me valait d'être beaucoup mieux traité qu'un habitant du Vortex pouvait l'espérer d'ordinaire. Exemple : passer sa convalescence dans une suite située dans les derniers étages de la tour droite. Mais il me faudrait encore patienter quelques jours avant de réussir à sortir du lit pour aller admirer la vue. Et comme je n'avais pas droit aux visites, les bulletins d'infos officiels constituaient ma seule distraction.

Or j'avais grand besoin de distraction. Car mes fantômes ne me laissaient pas en paix.

*« On te faisait confiance, sale enculé, sale enculé... ! »*

Puis le vent brûlant de la fusillade, soufflant les derniers espoirs d'Ariana de vivre une vie un peu meilleure qu'en craignant sans cesse pour son loyer.

*« J'ai fait de mon mieux, Veil. Si vous ne m'aviez pas trahie, on aurait peut-être pu éviter tout ça. »*

Cloué au lit par mes blessures, c'est elle dont je sentais le plus la présence, hantant les ombres de la chambre tel le bruissement d'une pluie terrienne dans un jardin.

*« Je veux que tu me baises. »*

*Je veux que tu me baises tout de suite, Veil. Je veux que tu me jouisses dans la chatte. »*

Chakana se fendit d'une visite peu après l'intronisation de Tekele. Elle était d'humeur joviale, au point de m'apporter une rose des Uplands dans un bécher de l'hôpital.

— Vous allez me donner de fausses idées, lieutenant, lui dis-je tandis qu'elle prenait une chaise et plaçait la rose sur ma table de chevet. À moins bien sûr que ce ne soient pas de fausses idées...

— Je l'ai piquée dans le bouquet d'Hernandez. Il est juste à côté. Et je ne suis plus lieutenant, mais préfète par intérim. Comment ça va ?

— Comme si je m'étais pris une cartouche antipersonnel dans le dos.

— Très drôle.

— Préfète, hein ? Sacrée promotion. J'ai pas vu ça aux infos.

— C'est pour après-demain. LINCOLN veut faire une grosse annonce pour bien marquer le changement. À part ça, n'hésitez *surtout pas* à me féliciter.

— Félicitations, lâchai-je sans conviction. Je suppose que Gaskell et Tekele ont besoin d'une grosse faveur pour offrir un prix pareil.

Chakana haussa les épaules.

— Ils ont d'abord besoin de quelqu'un de sûr. Sakarian avait beaucoup d'amis haut placés dans la maison. Maintenant qu'il est hors jeu, le Comité de supervision aura du mal à trouver des gens expérimentés qui ne le détestent pas d'office.

— C'est pour ça que vous avez changé de camp à la maison du gouverneur ? L'occasion s'est présentée, vous l'avez saisie ?

— Je crois que je vais rendre sa putain de rose à Hernandez !

La blague ne me fit pas rire.

— Allez, Nikki, expliquez-moi. C'est pour quoi, alors ? Quand on est arrivés, vous étiez sur la même ligne que Mulholland, prête à accueillir nos foutus seigneurs de la Navy. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Elle resta silencieuse un moment.

— Vous venez de le dire. Les seigneurs de la Navy. L'article 27.

— Hein ? Mulholland ne vous avait rien dit ?

— Il m'a menti.

— Boyd Mulholland ? Pas possible...

Chakana ôta son lorgnon, se pressa l'arête du nez entre le pouce et l'index.

— D'accord, il n'a pas vraiment menti. Il a tourné autour du pot. Ou peut-être – figurez-vous – que je n'ai pas fait assez attention. Personne n'a beaucoup dormi dans le service ces dernières semaines. Pendant que vous vous amusiez dans les comtés de la Corniche, certains ici se battaient contre le Comité de supervision à coups de rapports, tout en essayant de maintenir

l'ordre dans la rue. On a eu des émeutes, des manifs, des occupations d'immeubles, plus deux grèves générales. Pour être honnête, j'avais l'impression qu'un peu d'aide de la Navy ne pouvait pas faire de mal. Mais on parlait bien d'« aide », pas d'un foutu coup d'État. Ni de l'article 27.

Elle remit son lorgnon, les verres réglés sur une semi-opacité qui atténuait la force du regard bleu cobalt. Un drôle de sourire naquit sur ses lèvres.

— Et puis le nettoyeur est entré dans la danse. Votre arrivée m'a offert de nouvelles possibilités.

— Ben quoi, Nikki ? Me dites pas qu'un superflic comme vous n'a jamais buté quelqu'un de sang-froid ?

— Ça vous intéresserait de le savoir ? demanda-t-elle en souriant de plus belle.

Mieux valait laisser tomber.

— Donc vous vous êtes dit qu'au lieu de flinguer vous-même un gouverneur en exercice, vous alliez passer le flambeau à un tueur à gages génétiquement modifié. Je suppose que c'est logique.

— Les flics font de mauvais coupables.

— À mon avis, vous auriez eu le boulot de Sakarian quand même. Vous avez le profil. Je suis sûr que Mulholland vous aurait soutenue.

— Que n'y ai-je pensé plus tôt ! s'exclama-t-elle, l'air faussement blessée.

— Vous avez utilisé Ariana aussi, pas vrai ? Le flingue lancé à ses pieds. Sans verrouillage utilisateur. (Encore ce drôle de sourire.) C'était quand même un sacré pari. Espérer que Mulholland la mettrait en rogne à ce point-là...

— Un sacré pari, ouais. Mais c'était pas une mauviette, alors ça valait le coup d'essayer. Semer un peu de chaos et voir ce qui en sortirait. On a eu du bol.

— C'est *vous* qu'elle aurait pu buter.

Haussement d'épaules spécial Chakana.

— Faut savoir prendre des risques, pas vrai ? Et puis j'ai peut-être pas de jolies lentilles internes comme vous, mais j'ai un lorgnon de marshal, avec une bonne analyse comportementale. En vous rappelant – parce que vous passez votre temps à l'oublier – que je suis quand même un putain de détective. C'est mon gagne-pain.

S'appuyer sur les petites gens : toujours la même chanson. Torres, Ariana, Synthia et un million d'autres dispersés dans l'Entaille comme autant de graines de nanofabrique. Des gens qui vous crachaient à la gueule si vous osiez les qualifier de victimes, mais leur fierté ne débouchait jamais sur rien de plus abouti qu'une vaine endurance et une colère sans but.

Quant à Mulholland et ses semblables, ils se gavaient de cette endurance et de cette colère grâce à un système mûri depuis des siècles. Un système aux multiples abus contre lequel personne ne semblait pouvoir se dresser.

— Pour Sacran, quoi de neuf ?

— Jusqu'à preuve du contraire, elle est retombée sur ses pieds. Considérée comme témoin à charge contre Sakarian et Sedge Systems. D'après ce que j'ai compris, l'une de ses chers disciples aurait été contaminée par un prototype merdique de traitement pour la peau. (Chakana s'efforça de prendre une pose décontractée.) Si j'en crois les rumeurs, l'affaire Torres tournerait aussi autour de ça. Sa copine et lui au mauvais endroit au mauvais moment.

— Ouais, un truc dans le genre. (Je pris pour ma part un ton dédaigneux. Si Chakana n'était pas au courant et tentait de pêcher des infos, je n'allais pas hameçonner Julia Farrant pour elle. Martina Sacran devait garder cette carte en main.) Et Sakarian ? Il va tomber pour quelque chose ?

— Ça reste à voir. Pour le moment, il est juste « relevé de ses fonctions d'assistance au Comité de supervision ». S'il finit en taule, ça m'étonnerait que ce soit sur Mars. Je pense qu'ils vont l'expédier sur Terre et se charger de son cas là-bas.

Sur Terre.

*Le poids excitant d'un gros sein noir de Terrienne.*

*« Je voulais te baiser, Veil. Je veux encore te baiser. On vient juste de commencer... »*

*Je veux encore te baiser.*

Je grimaçai. Le dernier écho n'avait pas résonné avec la voix de Madekwe, mais avec la mienne.

Chakana interpréta mon expression comme un sursaut de douleur dû aux blessures.

— Les endorphines marchent pas ?

— Si, ça roule.

— À part ça, vous voulez une médaille ? (Comme si l'idée venait de la traverser.) Vos superpouvoirs de nettoyeur nous ont bien aidés dans le

Noyau. Hernandez n'arrête pas de dire que vous êtes un putain de héros. Je peux pas vous avoir la médaille d'honneur, faut être dans la police. Mais il existe une médaille pour hauts faits destinée aux auxiliaires.

— J'ai droit à une pension avec ? demandai-je d'un ton amer.

— Seulement à titre posthume. Il faut mourir en service et avoir des ayants droit.

— Alors je vais m'en passer.

— Bon, je tenais à poser la question. (Elle se leva.) Mais comme je disais, on a tous été très impressionnés. J'ai pas mal de collègues qui attendent de vous payer des coups à boire le jour où vous sortirez.

— C'est noté.

— Parfait. Ah ! l'affaire Quiroga. C'est terminé. Finalement, c'était un gang de rats de cratère qui voulait récupérer le *Vallez Girlz*. Et devinez quoi ? La plupart de ces rats sont morts pendant une fusillade dans le corridor Ventura il y a quelques nuits de ça. Donc on n'a plus grand monde à arrêter. Sans doute un gang rival des Uplands. Ou des représailles des *familias*. (Elle me sourit bizarrement.) On ne saura sans doute jamais. En tout cas, vous êtes hors de cause.

— Vous les avez tous eus ? Tous les rats ?

— Jusqu'au dernier. Ils avaient une grosse base sur Doriot Broadway, mais quelqu'un y a balancé une bombe incendiaire le lendemain de la fusillade. Tout le monde a cramé. Les derniers qui traînaient au *Vallez Girlz* se sont fait buter aussi. Du bon boulot, bien scrupuleux. Pas de témoins. On va en chier pour trouver les coupables. D'ailleurs, pour le moment, on est surtout occupés à ramasser les morceaux. J'ai quand même chopé deux survivants en mauvais état. Je les fais déporter la semaine prochaine dès que j'ai posé mes bottes dans mon nouveau bureau. (Son sourire se fit soudain aussi sec et glacé qu'un vent de Tharsis.) Je crois que ça enverra un message clair à Hellas : les triades ne doivent pas mettre leurs sales pattes dans l'Entaille. J'espère que ça découragera aussi ceux qui songeraient à les aider par ici.

Je l'observai, impassible.

— Ouais, ça devrait marcher.

— Bien, dit-elle joyeusement. C'est pas tout mais je dois encore épousseter mon uniforme de cérémonie et me taper quelques réunions. En attendant, Veil, reposez-vous. On compte sur vous pour nous revenir en forme.

Je hochai la tête. La regardai se diriger vers la porte.

— Vous en avez juste eu marre de Mulholland, lâchai-je. C'est aussi simple que ça. Pas vrai, Nikki ?

Elle s'immobilisa un instant sur le seuil. Puis inspira profondément et se tourna vers moi.

— C'est *ma* ville. Ce sont *mes* flics qui surveillent les rues, et personne n'y circule sans mon autorisation. Personne ne salit Bradbury sous mon nez. Personne. Vous feriez mieux de vous mettre ça dans le crâne.

Chakana sortit de la chambre. J'entendis les talons de ses bottes claquer en rythme dans le couloir. Elle me laissait seul avec mes fantômes, ma culpabilité et une douleur qu'aucune endorphine n'atténuerait jamais.

## Chapitre 54

Mulholland fut enterré avec les honneurs. Cercueil ouvert, procession à travers le centre-ville de Bradbury sur un vénérable rover d'époque, puis sortie vers la pointe des Colons avant l'enterrement solennel au cimetière mémorial de Luthra. Les foules se pressèrent sur le chemin du cortège. Avec des larmes, des drapeaux, des bébés levés à bout de bras pour leur offrir une meilleure vue. Edward Tekele se fendit d'un discours soigneusement calibré devant la tombe avant de jeter la première poignée de régolite. Comme une intronisation officieuse. Les deux ex-femmes de Mulholland étaient présentes, dissimulées derrière d'énormes lorgnons noirs qui les transformaient en deux jumelles endeuillées. Impossible de savoir si elles pleuraient ou pas. Aucune n'avait amené ses gosses.

Ariana eut droit pour sa part à l'éloge funèbre d'une IA, suivie d'une crémation au *Pachamama Paradiso*, dans la 14<sup>e</sup> Rue. Une petite fête se déroula ensuite *Chez Maxine*, financée par l'un des clients réguliers d'Ari. J'étais encore trop mal en point pour me rendre à la cérémonie ou à la fête, aussi demandai-je à 'Ris d'envoyer autant de fleurs que mes moyens me le permettaient. Deux jours plus tard, l'une des filles de *Chez Maxine* m'avait apporté un disque souvenir. « Ça s'est vraiment bien passé », m'avait-elle assuré.

Je ne l'ai toujours pas regardé.

En attendant, les toubibs faisaient leur boulot. Les protocoles de croissance rapide aussi. Trois semaines jour pour jour après la fusillade du Noyau, je quittai Santa Yemaya sur mes deux jambes, avec juste quelques élancements dans mon foie rafistolé et une sorte de crépitement dans les nerfs si je pivotais trop vite sur la gauche. De menus problèmes techniques qui disparaîtraient avec le temps, me dirent les toubibs.

Je les crus. Au final, presque tout disparaissait avec le temps.

Comme n'importe quel papillon de nuit, je finis par revenir sur l'avenue Mariner. Plus précisément au *Club Double Six*, où j'alignai les parois nord

au bar en attendant que Hannu Holmstrom descende de son antre pour lancer la fiesta célébrant son propre retour d'entre les morts.

— Il met longtemps à se montrer, non ? demandai-je à Tessa Arcane tandis qu'elle me versait mon troisième cocktail.

— Il a attendu que vous sortiez de Santa Yemaya pour organiser cette fête, dit-elle sans quitter son ouvrage des yeux. Les antiviraux qu'on lui a injectés ont éliminé les codes tueurs depuis des semaines. Depuis, il va plutôt bien. Je suppose qu'il descendra quand il sera prêt.

Elle reposa le shaker, planta un piment *jalapeño* sur un bâtonnet à cocktail et mit le tout dans mon verre. Qu'elle poussa vers moi avant d'aller discuter avec quelqu'un d'autre.

Elle ne m'avait toujours pas pardonné d'avoir mis Holmstrom en danger.

Moi non plus, d'ailleurs.

Je l'observai d'un air absent, notai les jeux de lumière sur sa peau sombre, ce qui raviva aussitôt certains souvenirs. Pourtant, les deux femmes ne se ressemblaient pas. Tess était plus mince, moins musclée ; ses traits typiques de la Corne de l'Afrique n'avaient rien à voir avec ceux de Madison Madekwe. Mais cette couleur de peau, ces reflets...

— *Des nouvelles de Deiss*, annonça 'Ris. *Une dépêche de L'Œil de Bradbury*.

— *D'accord, voyons voir.*

Dans mes yeux se dessinèrent les rues d'une petite ville merdique des Uplands. Deux véhicules de police et un Land Rover des marshals alignés devant un immeuble minable. Une jeune journaliste essoufflée au milieu de l'image, les yeux écarquillés derrière son lorgnon.

— Les habitants de Santa Inti ont été réveillés juste avant l'aube par des cris et des tirs en provenance de ce bâtiment. L'un d'eux m'a raconté que ce n'était pas forcément inhabituel dans le quartier, mais que, cette fois, la police s'était déplacée pour quelqu'un de très « inhabituel ».

L'image changea. Un poste de police, dans un immeuble à peine moins minable. Le même Land Rover qu'avant. La portière s'ouvrit sur deux marshals à l'air sombre, tenant chacun Deiss par un bras. À voir son visage, soit il s'était pris un coup de PIE récemment, soit ses problèmes de SNDRI avaient franchi un nouveau palier.

— Martin Deiss, le célèbre présentateur de la loterie de la Longue Chute, connu dans toute la Vallée sous le nom de l'Homme-Dé, avait disparu de sa villa de Bradbury depuis des semaines. Il était activement recherché par la



police. Les autorités avaient d'abord craint pour sa sécurité, certains n'hésitant pas à évoquer un enlèvement. Mais il semble à présent que l'Homme-Dé n'ait été victime que de sa mauvaise conscience. Celle qui le tourmentait après des années passées à trafiquer les résultats de la loterie au profit de ceux capables de le soudoyer, privant ainsi de braves et honnêtes citoyens d'un possible voyage vers la Terre. Une équipe du Comité de supervision, chargée d'enquêter sur la loterie, avait en effet fourni ces tristes conclusions aux autorités martiennes plus tôt ce mois-ci. Mais Deiss avait eu vent des futures poursuites et avait aussitôt quitté la ville. Il était donc en fuite jusqu'à aujourd'hui. Jusqu'à ce que la chance de l'Homme-Dé tourne, ici, dans cette petite ville industrielle de l'Est. Il peut désormais s'attendre...

J'interrompis la diffusion. Avec un mélange de soulagement et de déception. Je n'avais pas vraiment cru que Deiss se planquait dans les ombres de Bradbury, guettant l'occasion de me poignarder dans le dos pour se venger... mais je m'étais malgré tout pris à l'espérer.

— Le nettoyeur ! Ça me fait plaisir de vous retrouver en un seul morceau !

Une voix par-dessus mon épaule. Un peu forcée pour couvrir le bruit blanc des conversations.

— Luppi. (Je levai mon verre dans sa direction, sans boire.) Qu'est-ce que vous foutez là ?

— Je travaille.

Il hocha la tête vers la piste de danse. Le couple glamour aperçu lors de ma visite très matinale au *Club Double Six* – qui semblait remonter à des années – se démenait sur une variation rapide et sexy du *huayno*, mixée avec une grosse basse et des extraits de discours d'Okombi. Les longues cuisses fermes de la jeune femme apparaissaient sous sa jupe lorsque son cavalier la faisait tourner, s'attirant force applaudissements.

— Alors vous devez juste observer ? lui demandai-je en haussant les sourcils. C'est le genre de boulot qui me plairait.

Il me sourit, puis avala une gorgée de sa boisson.

— Là, je récupère surtout de chouettes images. Mais elle m'a promis une interview plus tard dans la soirée. Entretien exclusif pour *Célébrités*. Avec un peu de chance, elle sera assez dans les vapes pour lâcher une bonne info.

— Et c'est censé intéresser quelqu'un ?

Luppi en resta bouche bée.

— Vous ne savez pas *qui c'est* ? s'exclama-t-il en désignant la piste du doigt.

— Toujours pas. Vu qu'on m'a déjà posé la question. (Je me retournai vers le bar.) Je pensais que vous seriez sur l'affaire Charms. Disparition soudaine à quelques jours de sa tentative d'ascension. De quoi pondre un bon papier, non ?

— En fait, non. J'y crois pas, à cette « maladie soudaine due à une incompatibilité de code ». C'est une excuse pourrie tout droit sortie d'un manuel de communication. Je suis persuadé que Charms est allé jeter un coup d'œil à la paroi 101 et qu'il s'est chié dessus. Son équipe essaie juste de limiter les dégâts. À mon avis, il est déjà dans une cryocap, prêt à repartir sur Terre à côté de Sakarian. Plus personne ne reverra son joli minois par ici.

— Si vous le dites. Je fais confiance à vos puissants instincts de *paparazzo*. (Je pris une bonne gorgée de mon cocktail, remerciant dans ma tête Caillou Rodriguez d'avoir créé cette merveille.) Pour grimper la paroi Nord, je suppose qu'il vaut mieux envoyer un Martien.

— Ça me paraît logique.

— En parlant de Sakarian, je présume que vous n'avez pas le droit d'écrire une ligne à son sujet ?

— Vous vous foutez de moi ? On m'expédierait en taule aussi sec si je parlais de Sedge Systems et Chasma Corriente. Certains font leur maximum pour étouffer l'affaire. C'est pour ça qu'on envoie Sakarian sur Terre. Et sans doute Deiss aussi, maintenant que les flics l'ont coffré.

Deiss, Sakarian, Julia Farrant. Plus Charms et Madekwe dans des housses mortuaires. La liste des personnes en partance pour la Terre s'allongeait sous mon nez au point de friser l'insulte personnelle. Je décidai de porter un toast pour noyer mon amertume.

— Aux journalistes. Que leurs papiers se vendent comme des petits pains.

— À la vôtre.

— Rassurez-moi : vous avez quand même vendu votre silence à un bon prix ?

Son regard se porta machinalement vers la piste de danse. Je hochai la tête d'un air entendu.

— Je vois. *Célébrités* a reçu un appel des hautes sphères, pas vrai ? Avec ordre de privilégier un certain journaliste, à charge de revanche. Sans doute

assorti d'une menace de fermeture en cas de refus. (Je levai de nouveau mon verre.) Bienvenue dans le grand bain, mec.

— Je vous emmerde, Veil. J'ai sorti mes tripes pour vous, là-haut. J'ai tout donné.

— Ouais. Et c'était bien, non ? De faire *vraiment* votre boulot. Quel dommage que vous ayez lâché l'affaire si vite.

Une salve d'applaudissements retentit dans la salle. Je crus d'abord que les deux danseurs s'étaient fendus d'un enchaînement spectaculaire. Puis quelqu'un baissa la musique et les applaudissements redoublèrent. Luppi s'éloigna, peut-être en quête d'un meilleur angle pour filmer. Je pivotai et découvris Hannu Holmstrom dressé sur ses immenses prothèses de jambes à l'autre extrémité du bar. Il afficha un grand sourire devant l'assistance.

— Vous avez bien compris que la maison offrait les boissons ? lança-t-il. Parfait. De toute façon, j'avais pas d'autre moyen de rassembler un peu de monde.

Des rires en cascade. Au point que je faillis me laisser emporter. Les applaudissements reprirent, mais Holmstrom les calma d'un geste. Il se redressa encore plus.

— Mes amis... Et j'utilise ce terme en connaissance de cause, car étant donné que vous n'avez rien de mieux à faire que de traîner ici avec un vieux pilote handicapé, je suis *coincé* avec vous. (Nouveaux rires. Le géant attendit qu'ils se dissipent.) Mes amis, j'ai souvent pensé à vous, j'ai souvent vu vos visages en esprit tandis que je luttais pour survivre dans des lieux froids et solitaires.

Les derniers rires s'évaporèrent instantanément.

— Des lieux froids et solitaires, répéta Holmstrom. Dans une vie précédente, j'ai passé beaucoup de temps à combattre dans de tels lieux. Avant d'atterrir ici, dans la Vallée. Ce que j'ai vécu comme un exil. Je ne songeais qu'à fuir, à partir. Je m'étais donné deux ans au maximum. (Une pause savamment calculée. Il tenait l'auditoire dans le creux de sa main.) Je vous parle de ça, c'était au printemps 293. (Il secoua la tête.) Et je suis toujours *coincé* ici.

Rugissements de la foule. Quelqu'un ayant déjà trop profité des boissons gratuites hurla à son hôte qu'il n'avait qu'à faire ses « putains de valises ». Holmstrom leva la main d'un geste princier.

— En vérité, nous sommes tous coincés quelque part. Parfois...

— Coincés avec un discours de merde, cria quelqu'un d'autre.

Le dieu bouc gratifia son public d'un sourire féroce. Du genre à calmer n'importe qui sur-le-champ. Le temps de deux battements de cœur.

— *Parfois*, reprit-il, nous le ressentons, et parfois non. Mais c'est pourtant la vérité. Notre condition à tous. Nous sommes *coincés*. Nous débattant avec plus ou moins de créativité dans des situations plus ou moins plaisantes, selon la chance. Coincés dans la vie, les circonstances, toujours avec des choix limités. La seule question est de savoir comment gérer ces choix, comment programmer le temps qu'il nous reste à vivre. Le plus important étant à coup sûr de décider avec *qui* nous voulons être coincés. Quand je vous vois tous dans cette pièce, je sais que j'ai choisi exactement les bonnes personnes et que... Bon, d'accord, peut-être pas toi, Veil... (Tous les regards se posèrent sur moi. Applaudissements joyeux, moqueurs. J'assumai la situation au mieux avec un sourire lisse et un verre levé.) Oui, je sais que... Allez les gars, calmez-vous, s'il vous plaît... Je sais que – sauf avec Veil donc – j'ai vraiment passé du bon temps sur Mars. Alors quitte à être coincé ici, autant que ce soit avec vous. (Il baissa la voix pour un dernier effet.) Et je suis très ému que vous vous soyez donné la peine de venir fêter mon retour ce soir. Même si c'est pour les boissons gratuites !

Tout le monde applaudit, cria, tapa du pied. Je pivotai vers le bar. Croisai le regard impassible de Tessa Arcane.

— J'aurais pu me passer de la petite remarque.

— Au contraire, dit-elle en tentant de couvrir le vacarme ambiant. C'est un sacré honneur. Il n'a pas prononcé d'autre nom que le vôtre.

Il vint me trouver plus tard, tandis que la soirée battait son plein. Peut-être ses capteurs audio lui avaient-ils révélé mon échange avec Tess. Peut-être me connaissait-il juste un peu trop bien.

— Excuse-moi. Les discours, tu sais ce que c'est. Faut savoir faire une pause dans l'émotion, sinon les gens en encaissent trop d'un coup.

— Ravi d'avoir pu t'aider, dis-je en levant mon dernier verre en date. Je suis bien content de te revoir. C'est moi qui m'excuse pour ce foutoir avec la Navy.

Le géant haussa les épaules.

— Je savais où je mettais les pieds. J'ai laissé ma fierté me pousser trop loin alors que j'aurais dû abandonner après le premier essai. C'est ma faute, pas la tienne.

— D'accord. (Je cherchais désespérément quelque chose à ajouter.) Au moins, on s'en est tirés tous les deux.

Clin d'œil étrange. Forcément, avec cette pupille fendue, vert irisé.

— Et on est toujours coincés ici, tous les deux.

— Ouais, ça aussi.

— D'après les infos que j'ai rassemblées, c'est pas comme si tu t'étais marré non plus.

— Tu sais ce qui s'est vraiment passé, Hannu ? (J'avais trop picolé. Ça m'embrouillait la voix. Je me concentrai sur les fissures du comptoir, levai la main droite comme pour englober un sein noir luisant de sueur. Puis regardai le géant avec des yeux sans doute trop brillants.) J'ai tenu la Terre dans ma main. Comme ça. Et je l'ai laissée filer, putain de merde. (Je fermai le poing.) Comme ça.

Hannu ne dit rien pendant un moment, pour partager ma peine. Tous deux immobiles au beau milieu de sa grande fête de résurrection. J'ignorais ce qu'il pouvait bien penser. Mais ça, c'était pas nouveau.

Il finit par se racler la gorge, jugeant l'instant propice.

— Je suppose que tu t'es pas fait beaucoup de blé dans l'histoire.

Je haussai les épaules à mon tour.

— Apparemment, je peux boire gratos dans tous les bars de flics de la ville. C'est déjà ça de gagné.

— Sympa. Mais j'ai peut-être quelque chose de plus consistant pour toi. Tu sais, ces deux dernières semaines, j'ai beaucoup testé mes systèmes pour m'assurer que toute cette saloperie intrusive avait bien disparu. Du coup, j'ai été... faire un tour à la morgue de Bradbury.

— Hein ?

— Ouais, tu vois, tous ces cadavres qui s'accumulaient, en provenance de la maison du gouverneur et du corridor Ventura... On va dire que ça a attisé ma curiosité. Juste comme ça. Jusqu'à ce que je trouve un truc bizarre dans les génomes. Celui d'un des morts de Fairchild, multiples blessures par balle au ventre et à la poitrine. Il se trouve que sa signature génétique correspond à celle d'un dénommé Hidalgo, que les marshals recherchent depuis longtemps, et dont la tête est mise à prix par certains gangs de la Corniche. Mise à prix très cher. À condition que le corps tombe entre les bonnes mains.

Mon esprit se libéra soudain d'un gros nuage de vapeurs d'alcool.

— Tu te fous de ma gueule. T'as pas fait ça ?

Il me sourit, les diodes de ses piercings se changeant en clins d'œil.

— Il m'a suffi de patienter. La police de Bradbury a autorisé la crémation des victimes locales avant-hier. Le temps de manipuler deux-trois dossiers, l'un des cercueils s'est tout à coup retrouvé dans le Vallée Express, en route pour un entrepôt de location à Cradle City. (Je pris une grosse rasade de cocktail. Regardai droit devant moi, vers le bar, pour mieux me concentrer sur la voix du dieu bouc.) Bien sûr, il faut encore que quelqu'un se rende là-bas avec les bons codes d'accès, pour prendre possession du corps. J'irais bien, mais les Uplands, c'est pas ma tasse de thé. Je crois que les gens n'aimeraient pas trop mon style.

Je secouai lentement la tête.

— Hannu, tu connais – évidemment que tu connais – le montant de la prime.

— Ouais. Je pense réclamer une modeste commission de vingt pour cent. C'est pas comme si j'avais dû suer sang et eau.

— Ta gueule, Hannu. Tu vas prendre une modeste commission de cinquante pour cent et arrêter de me faire chier.

— Bon... (Il tourna soudain la tête.) Tess, te voilà. Sers donc un autre cocktail à Veil. Un bien serré. Je crois qu'il vient de ressusciter lui aussi.

La fête se poursuivit jusque très tard, après quoi les invités commencèrent peu à peu à s'éclipser. Je n'en vis pas grand-chose, perdu quelque part entre mes sombres fantômes et la chance qui venait de me tomber dessus. La moitié de 150 000 mariners ne risquait pas de me payer une place en cryocap pour la Terre. Loin de là. Mais j'avais largement de quoi claquer ce pognon ici. Finir de payer la Dyson, déjà. Faire réviser mes systèmes physiques BV et les mettre au même niveau que mes lentilles internes. Souscrire enfin une bonne assurance médicale. M'acheter de nouvelles fringues.

J'étais allé ruminer mes pensées dans l'une des alcôves situées à l'opposé du bar. Je regardais les gens danser. Ça faisait un moment que je traînais là quand quelqu'un se laissa tomber dans le fauteuil d'à côté. Les alarmes usuelles retentirent, mais je sus aussitôt, à un niveau difficilement exprimable, qu'il n'y avait rien à craindre.

— Alors c'est vous, Veil.

Je sentis d'abord son parfum, mêlé à la sueur de la danse. Levant les yeux, je découvris la fille que Luppi voulait à tout prix interviewer pour

*Célébrités*. Des traits himalayens délicats, des lèvres couleur prune, une épaisse crinière noire agrémentée de fils d'argent, d'abord ramenée sur le crâne avant de dévaler dans son dos. La sueur lui avait collé quelques mèches sur les tempes. Ses yeux dansaient ; le reste de son corps respirait l'envie d'en faire autant.

— C'est moi, Veil, confirmai-je.

— Hannu vous a cité dans son discours. C'est un *sacré* compliment. Vous voulez danser ?

Je secouai la tête.

— Désolé, pas ce soir. Vous avez perdu votre cavalier ? Il avait l'air de s'y connaître.

— En effet. Mais Julian est... désappointé par mon comportement. (Elle émit un petit gloussement rauque.) J'avais accepté un entretien exclusif avec *Célébrités*, ici même, sauf que je suis partie en plein milieu. Ça va me coûter une somme rondelette, or Julian aime à penser qu'il gère cet aspect de ma vie. (Elle fit une pause le temps de ramener une mèche rebelle derrière son oreille.) Eh bien, il a tort.

— Pourquoi vous êtes partie ? demandai-je, soudain curieux.

— Figurez-vous, monsieur Veil, que ce journaliste n'était qu'un sale petit merdeux lubrique et que je n'étais pas d'humeur à le supporter.

Je me retins de sourire.

— Appelez-moi Veil. Juste Veil.

— C'est un peu... abrupt. (Elle se tourna complètement vers moi.) Pensez-vous que j'aie manqué de sagesse, Veil ?

Je haussai les épaules.

— Sans doute. Vu que je ne connais personne de sage par ici.

Elle éclata de rire, sur ce même ton rauque et chaleureux. Cette fois, impossible de m'empêcher de sourire. Lorsqu'il se posa à nouveau sur moi, son regard avait bien changé.

— Donc vous ne voulez pas danser.

— Non.

— Alors ça vous dirait qu'on s'en aille ? (Elle posa une main sur ma cuisse, se passa le bout de la langue sur les lèvres.) Qu'on parte ensemble ?

Mon sourire s'élargit.

— Ça me dirait carrément.

L'air nocturne était bien froid sur Mariner, mais la fille était chaude pour deux, frottant ses lèvres et son nez contre mon cou. La Lamina expédiait de violentes décharges dorées ou argentées, mêlées de vert. De plus – miracle des miracles –, Particle Slam semblait avoir enfin corrigé le code de sa pluie. La foule applaudit pour saluer le début de l'averse. Certains passants se mirent même à danser. Ma compagne sourit d'un air ravi et pencha la tête en arrière pour accueillir les gouttes sur son visage et dans sa bouche.

— N'est-ce pas merveilleux ? s'écria-t-elle. Être mouillés comme ça, comme sur la Terre !

— C'est pas mal, admis-je.

Tandis que nous guettions l'arrivée de la voiture qu'elle avait commandée, je perçus l'affreux vrombissement d'une mouche-code me fonçant dessus. Mais j'étais trop bourré, trop pris dans l'enthousiasme général pour réagir.

La bestiole me tourna autour un instant, comme surprise par ce manque de réaction.

Elle s'abstint de me piquer.

Puis le vent glacé de Mars l'emporta à travers la pluie naissante.



# REMERCIEMENTS

Comme toujours, mille mercis à Virginia Cottinelli et Daniel Morgan Cottinelli, pour avoir accepté de cohabiter avec l'étrange créature du grenier qui s'agitait et enrageait et trimait page après page sur ce livre. C'est vous qui me donnez toute mon énergie.

Ma gratitude et mon admiration vont à mes deux sages-femmes, Gillian Redfearn et Anne Groell, dont la patience infinie, l'enthousiasme et le souci minutieux du détail m'ont permis d'arriver au terme de cette aventure. Je suis vraiment chanceux d'avoir non pas une, mais deux éditrices talentueuses dans mon camp.

Je voudrais enfin saluer celles et ceux d'entre vous qui m'ont demandé de me remettre à la SF, et qui ont attendu que j'exauce leur souhait. Merci de vos encouragements : ils ont fait la différence.

Globetrotteur invétéré, **Richard Morgan** a été lecteur à l'université de Strathclyde (Grande-Bretagne) avant de se tourner vers l'écriture. Il s'impose très vite comme un écrivain incontournable grâce à une plume efficace. *Carbone modifié*, son premier roman, lui a valu en 2003 le prix Philip K. Dick et fait désormais l'objet d'une adaptation en série télévisée sur Netflix. En 2008, il reçoit le prix Arthur C. Clarke pour le technothriller *Black Man*. *Thin Air* se déroule dans le même univers.

Du même auteur :

Altered Carbon :

1. *Carbone modifié*  
Prix Philip K. Dick 2003
2. *Anges déchus*
3. *Furies déchaînées*

Terre de héros :

1. *Rien que l'acier*
2. *À pierre fendre*
3. *Jusqu'à l'âme*

*Black Man*

Prix Arthur C. Clarke 2008

*Thin Air*

Édition Bragelonne Stars :  
*Carbone modifié*

[www.bragelonne.fr](http://www.bragelonne.fr)

Collection Bragelonne SF dirigée par Tom Clegg

Titre original : *Thin Air*

Copyright © 2019 Richard Morgan

Originellement publié en Grande-Bretagne par Gollancz,  
une maison d'édition de Orion Publishing Group Ltd.

© Bragelonne 2020, pour la présente traduction

Illustration de couverture : Pierre Santamaria

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 979-10-281-0877-9

Bragelonne  
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : [info@bragelonne.fr](mailto:info@bragelonne.fr)  
Site Internet : [www.bragelonne.fr](http://www.bragelonne.fr)

# Table of Contents

[Titre](#)

[Dédicace](#)

[Exergue](#)

[I. Le blues de la Porte noire](#)

[Chapitre premier](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[Chapitre 23](#)

[Chapitre 24](#)

[II. La vie sur la Corniche](#)

[Chapitre 25](#)

[Chapitre 26](#)

[Chapitre 27](#)

[Chapitre 28](#)

[Chapitre 29](#)

[Chapitre 30](#)

[Chapitre 31](#)

[Chapitre 32](#)

[Chapitre 33](#)

[Chapitre 34](#)

[Chapitre 35](#)

[Chapitre 36](#)

[Chapitre 37](#)

[Chapitre 38](#)

[Chapitre 39](#)

[Chapitre 40](#)

### [III. Sous pression](#)

[Chapitre 41](#)

[Chapitre 42](#)

[Chapitre 43](#)

[Chapitre 44](#)

[Chapitre 45](#)

[Chapitre 46](#)

[Chapitre 47](#)

[Chapitre 48](#)

[Chapitre 49](#)

[Chapitre 50](#)

[Chapitre 51](#)

[Chapitre 52](#)

### [Coda](#)

[Chapitre 53](#)

[Chapitre 54](#)

[Remerciements](#)

[Biographie](#)

[Du même auteur](#)

[Mentions légales](#)